Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture07pari

32 4967

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME SEPTIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
sér. 3
t. 7

L'INDULGENTE

I

La famille de Scève est originaire de Normandie. C'est du moins ce que signifiait un jour Mme de Scève, née Legros, au notaire Longjeu qui s'était permis d'émettre quelques doutes à ce sujet.

— Monsieur, lui répondit-elle, paraphrasant le mot célèbre du duc Massimo à Napoléon III, Monsieur, il y a, en tout cas, plus de quatre cents ans que ce bruit court dans notre maison.

La vérité est que ce nom est honorable et ancien. Il a été porté par des soldats et des gens de robe qui ont, sans avoir pu se donner le mot, alterné, pour le choix de leurs alliances, entre la haute noblesse désargentée et la roture pécunieuse. Et c'est ainsi que François-Hugues-Marie de Scève, dont la mère était une Châteaumont, avait, en 1858, épousé Mlle Anna Legros.

Le père Legros était riche ; mais, par une habileté bourgeoise, il feignait d'avoir gagné dans sa filature de Rouen la fortune qu'il devait à d'heureuses spéculations faites à la Bourse du Havre sur les sacs de café, et surtout à Paris sur les diverses valeurs de la cote.

Hugues François-Marie de Scève devint donc le gendre de ce prétendu « riche industriel ». Ce mariage lui avait été conseillé par un de ces incorrigibles maniaques toujours prêts à s'occuper de la destinée de leur prochain.

Hugues s'était vite laissé convaincre, séduit par la tentation bien

juvénile de quintupler ses minces revenus à la faveur du sixième sacrement. Vénielle ou non, cette faiblesse fut cruellement expiée. Il eut à subir, sans relâche, l'âpre autorité de son épouse et mourut après une courte maladie, triste et désillusionné, à l'âge de cinquante-trois ans, laissant une veuve résignée dans son épreuve, et trois enfants, Clotilde, Godefroy et Robert.

Ce fut à Paris, où il passait une partie de ses hivers, que le pauvre homme rendit au repos son âme fatiguée de la vie conjugale. Mme de Scève décida néanmoins, par une sorte de vanité funéraire, que les obsèques auraient lieu à Caen, dans cette Normandie où, selon elle, Duguesclin, sinon Guillaume le Conquérant, avait dû traiter de pair à pair les premiers aïeux du défunt.

Ainsi fut fait, et l'on rouvrit pour la circonstance le vieux petit hôtel de la rue Saint-Pierre, où vinrent larmoyer les amis de la famille, dans le demi-jour du salon presque démeublé, sous les regards de quelques portraits d'ancêtres à cuirasse, pourpoint ou collet d'hermine. Peut-être bien ces vieilles images de trépassés jugeaient-elles avec une indulgente ironie la banalité de ces pleurs et de ces grimaces de deuil, avec un peu de pitié aussi pour leur descendant craintif et débile, entouré, pour la première fois, d'une affection et d'un respect unanimes qui n'engageaient plus à rien. Or, si tel était le jugement de ces ancêtres peints sur toile, il était juste : les vivants témoins des funérailles de Hugues-François de Scève devaient s'unir à eux dans la même pensée d'ironie et de pitié. L'on sentait bien qu'elle était feinte la douleur loquace de Mme de Scève, née Legros; douleur que démentait tout le passé conjugal de cette femme revêche, tracassière, despote et cupide. Feinte aussi, la douleur contenue de Clotilde, une grande fille déjà sèche du cœur autant que du reste, qui trouvait commode cette formule de résignation stoïque voilant son indifférence : « Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! » Et Godefroy, ce fils imbécile, ce mauvais bellâtre de province qui paradait tout le jour sur les trottoirs avec ses souliers trop pointus, des saphirs trop clairs aux doigts et de majestueuses cravates; cet être inutile et fade qui préférait à tout, même au séjour de Paris, les bonheurs de l'estaminet et ses succès de Don Juan de petite ville! Était-il capable d'une virile et filiale émotion, d'un regret profond, en face de ce mort que, vivant, il avait oublié de chérir et qu'on ne lui avait pas appris à vénérer? Car c'était bien là le remords qu'aurait éprouvé une mère sensible, une veuve repentie, d'avoir, par

égoïsme ou par orgueil, toujours méconnu les douces qualités de ce mari, si timide qu'il osait à peine aimer ses enfants. Elle aurait eu quelques larmes vraies en songeant qu'elle avait dominé, écrasé cet homme de sa lourde et cassante autorité, et que s'il était trop tard maintenant pour lui donner un peu de joie terrestre, elle pouvait du moins, en expiation, faire honorer sa mémoire. Mais c'était une inconsciente et on l'eût fort étonnée en lui disant ses vérités. Et, conséquence de la haute opinion qu'elle avait d'elle-même, de son caractère, de « ses idées pratiques sur la vie », elle considérait tout naturellement ses deux enfants aînés, qui étaient sa vivante image, comme très supérieurs en tout à leur jeune frère Robert.

Il était, celui-là, bien plus le fils de Hugues-François de Sève que d'Anna Legros. Il avait de son père les traits fins, les grands yeux paisibles et souvent abaissés dans l'ombre des longs cils châtains. C'était aussi le même caractère, sensitif et indécis, mais avec cette aimable résignation qui est presque une vertu et une force. Ils étaient bien du même sang. Un instinct de race, plus encore qu'un instinct paternel, avait rapproché Hugues-François de ce dernier venu. Il l'avait aimé tout petit déjà, comme il avait d'ailleurs aimé les deux aînés. Mais ceux ci, à mesure que passaient les années, toujours plus semblables à leur mère et confondant davantage leur existence avec la sienne, se détachaient de leur père, laissaient se flétrir peu à peu dans la froideur et la solitude les germes naissants de tendresse qui auraient pu se développer en lui. Tout au contraire, l'affection de Robert avait grandi de jour en jour. Elle n'était pas expansive cette affection; il semblait que le père et l'enfant mettaient de la pudeur à s'aimer, comme ayant peur des railleries et des mépris possibles. Et ils ne les éviteraient pas toujours, malgré leur prudence. On haussait les épaules. On les avait surnommés « les deux petits ». On essayait de troubler par des quolibets cette limpide amitié, comme on trouble une eau pure en y jetant des cailloux. Mais peu leur importait. Dès qu'ils avaient leur liberté, leur solitude joyeuse, ils n'étaient plus l'homme et l'enfant timides que l'on connaissait. Ils parlaient, ils riaient. Ce qu'il y avait en eux de gai, de bon, de noble surgissait. Leurs âmes s'étaient tout de suite trouvées en confiance l'une avec l'autre. Hugues-François qui n'avait pourtant ni la splendeur de l'esprit ni celle de la science, élevait peu à peu son fils, le préparait à la vie, lui transmettant des préceptes

de fierté, de discrétion, d'indulgence, de franchise et de respect de soi même. Et une admiration se mêlait à la tendresse de l'enfant qui sentait confusément la supériorité morale de cet homme simple, silencieux et méconnu.

Aussi bien, l'ayant chéri vivant, il le pleura mort. Et le jour des funérailles, malgré sa résistance au désespoir, on dut remarquer la pauvre figure douloureuse et blanche de cet adolescent qui, rapidement, essuyait des larmes et répondait par un signe de tête aux condoléances murmurées.

Tout seul, tapi dans un coin du wagon.

Que lui restait-il maintenant dans la vie? Quelle joie, quel soutien, quel espoir? A ces questions autant de soupirs en réponse. Mélancoliquement il regardait l'avenir, sa prochaine rentrée à Stanislas, les longs mois de travail et les jours de sortie, toujours mornes, puisque son père ne serait plus là, le guettant à la porte, pour s'en aller avec lui par le jardin du Luxembourg jusqu'à la Seine, flâner sur les quais ou aux Champs-Élysées, bras dessus bras dessous. Ce meilleur des amis n'y serait plus, et à ceux qui restaient, il n'oserait pas parler de son précoce découragement de vivre.

Aussi devait il s'en souvenir toujours, de ce brumeux et funeste matin d'automne où il repartit tout seul pour Paris, tapi dans un coin du wagon, mordant son mouchoir, pour ne pas sangloter devant des inconnus et se répétant tout bas :

— Me voilà seul, seul au monde.

Puis à force de songer et de souffrir, sa pensée peu à peu s'engourdit, sa tristesse devint une sorte de rêverie somnolente, et il se serait peut-être endormi, oppressé de visions de mort et de tristesse, si un incident ne lui avait fait rouvrir les yeux et secouer sa torpeur.

A la station d'Évreux la portière du wagon s'ouvrit et deux voyageurs montèrent. C'était un homme d'un certain âge et une très jeune fille. Tout de suite ils se reconnurent.

— Tiens, c'est toi, mon garçon?

— Bonjour, Monsieur Louvezac.

Robert se levait pour faire place.

—Ne te dérange pas. Nous allons nous mettre en face de toi. Tu ne connais pas ma nièce? Marcelle, je te présente M. Robert de Scève; ma nièce à la mode de Bretagne, la fille de mon cousin Gaston Louzevac, un contemporain de ton père. Vous avez dû vous rencontrer autrefois, Marcelle et toi, quand vous étiez tout petits... Non? Vous ne vous rappelez pas... Vous referez connaissance...

Ils finirent par boire au même verre.

Et pendant que Louvezac, très affectueusement, lui parlait de son chagrin, trouvant les mots qu'il fallait pour louer la mémoire du mort, sans exagération ni banalité, furtivement Robert observait Marcelle, heureux et gêné tout à la fois de sentir fixés sur lui

ces grands yeux, chargés surtout de sympathie pour cet orphelin qui devait souffrir. Et ces regards lui semblaient donner un charme plus consolateur et plus doux aux paroles de Louvezac. De sorte que sous ce double magnétisme un bien être lui revenait, une sorte de chaleur, presque un espoir... Puis, quand Louvezac, voulant distraire son ami, détourna l'entretien, elle aussi commença de glisser d'abord çà et là un mot qui ne s'adressait à personne; puis vite elle s'enhardit; ses paroles devinrent plus directes, et les deux enfants se mirent à causer librement, par questions naïves et réponses confiantes, avec la curiosité et l'abandon de leur âge.

Louvezac, maintenant, lisait, n'écoutait même pas. Et la conversation, à mi-voix, continuait :

— Vous êtes au collège Stanislas?

— Oui.

— Vous travaillez beaucoup?

— Il faut bien.

— Quand retournerez-vous à Caen?

— Aux vacances de Noël.

— Votre mère va s'y installer tout à fait, n'est-ce pas?

— Oui. Et vous, vous habitez Evreux?

— Non. J'y ai fait un séjour d'une semaine chez une vieille tante. Mon oncle m'a reprise en passant pour me ramener à Paris, au couvent. C'est ma première année. Après, je rentrerai aussi à Caen, chez ma mère.

— Vous devez vous en réjouir.

— Oui et non.

Robert la regarda tristement.

Elle repartit, toute confuse :

— Vous me faites dire des sottises... J'entends que je regretterai mes amies... Je ne connais plus personne à Caen... Pourtant je me réjouis... Enfin, je ne sais pas...

Elle s'embarrassait. Robert la rassura.

— Je ne vous blâme pas, au contraire. Je suis comme vous. J'ai peur de revenir là où mon pauvre père n'est plus.

Ils se turent un instant. Lui comprenait que la petite n'éprouverait aucune sensation filiale à retrouver sa mère. Il devinait une tristesse pareille à la sienne et il la plaignait.

De nouveau il y eut un silence qui les bloqua tous les deux. Ce fut Marcelle qui, la première, fit volte face et se dégagea.

— Avez-vous faim? dit-elle brusquement.

— Mais... oui.

— Alors, donnez-moi ce panier et asseyez-vous là... Nous aurons la même serviette, je vous avertis.

Ils déjeunèrent côte à côte et la gaieté revint. Leurs deux jeunesses riaient d'accord. C'étaient déjà des querelles d'amis, des taquineries, tous les enfantillages de la sympathie. Elle le grondait, lui disait :

— Vous êtes maladroit. Laissez-moi faire.

Et comme elle avait dû partager, avec son petit couteau de poche, les sandwichs, les gâteaux et les fruits ; comme ils étaient tout près, tout près l'un de l'autre, qu'ils étaient naïfs, chastes et charmants, ils finirent par boire au même verre, en se disant, avec un haussement d'épaules et un sourire :

— Après tout, qu'est-ce que ça fait!

C'est qu'entre eux, au choc de leurs regards et de leur gaieté, il y avait eu tout à coup une de ces étincelles imprévues de bonheur, que plus tard ils auraient appelée un commencement d'amour.

Aussi quand le train s'engouffra sous le pont de l'Europe et que Robert vit son amie réunir ses colis, rajuster ses gants et son chapeau ; quand il fallut lui serrer la main et lui dire adieu, l'ombre couvrit de nouveau la pensée du collégien... Il ne vit plus devant lui, et à perte de vue, que l'étendue noire de l'avenir, sans le rayon de soleil qui l'avait un instant illuminé. Maintenant elle avait disparu, cette fugitive lueur de joie et d'illusion. Il était seul; il roulait dans son fiacre vers le collège et, comme le prisonnier qui rentre en cellule après une vision du ciel bleu, il trouvait plus lourd à porter le poids de la tristesse et de l'isolement, depuis qu'il avait eu le court éblouissement de ce sourire et de ces grâces féminines...

Hélas ! il ne se trompait pas. Ce furent des années sévères que ces années de Paris. Il vivait dans le travail, replié sur lui-même, farouche, se sachant peu aimé. Les semaines de liberté qu'il passait chez sa mère, soit à Caen où elle s'était définitivement fixée, soit, en été, dans quelque chalet de la côte normande, ne lui rendaient ni la sérénité, ni la confiance. Il était un intrus, dans cette famille, avec cette mère vaniteuse et intéressée ; cette sœur déjà presque vieille fille, aigrie par un célibat qui avait tout l'air d'être un cas désespéré ; ce frère enfin, d'un cynisme bête, raillant toujours et lâchant une impiété ou une grivoiserie, dans un sourire de ses grosses lèvres, entre deux bouffées de son indispensable

cigarette. Ils étaient bien du même sang ces trois êtres, qui ne parlaient entre eux que de leur argent ou de celui des autres, sauf à table où ils parlaient nourriture ; et ils lui en voulaient à ce pâle et fin adolescent de n'avoir ni leur épaisseur de visage et de sentiments, ni leur égoïsme, ni leur sottise, d'être modeste, un peu timide même ; de ne rien comprendre aux affaires, et de s'en aller, solitaire, feuilleter à l'ombre quelque livre de poésie et de rêve ; ou de laisser couler des heures à regarder blanchir la vague sur le sable... Et lui, par antipathie de race autant que par sa rancune d'incompris et de méprisé, s'habituait peu à peu à devenir son seul maître et son seul ami, s'étonnant que l'on vantât dans le monde les douceurs de la famille.

C'est ainsi qu'il approchait de l'âge d'homme, le cœur serré, sans autres attendrissements d'affection que ceux du passé, de sorte que grandissait en lui le regret de son père, cet homme simple et bon ; et bien qu'il le dissimulât de son mieux, par fierté d'âme, ou respect même du mort, c'était un grief de plus qu'on lui faisait de se souvenir et d'aimer encore. Il avait même à subir les conséquences de cette animosité ; mais, sous l'aiguillon des moqueries, il se taisait, comprimant sa colère et ses larmes, ne voulant pas s'insurger contre sa mère et dédaignant de répondre à ses deux aînés.

Un jour pourtant, il ne put se contenir. Godefroy, son frère, au cours d'une insignifiante discussion, en vint à lui jeter ces mots :

— Tu as encore de belles idées, toi ! On croirait entendre ton père ! C'est qu'il aurait été capable de te donner raison s'il était là... Vous auriez bien fait la paire à vous deux. N'est-ce pas, maman ? Tiens, tu m'amuses, toi.

Et il se détourna d'un air de mépris.

Cette scène avait lieu dans une chambre de la maison de Caen, l'ancienne chambre à coucher de Hugues-François de Scève que l'on avait transformée en fumoir oriental, sur l'ordre de Godefroy. On avait réuni là quelques meubles, armes et bibelots ayant appartenu au défunt ; et Robert, qui retrouvait à chaque regard un souvenir de celui qu'on outrageait, frémit sous l'insulte. Il marcha vers son frère et, lui mettant la main sur l'épaule :

— Je te jure, dit-il froidement, que la première fois que tu t'aviseras de mal parler de mon père, je te corrigerai !...

Puis, Robert, tout blanc, s'était reculé d'un pas et, croisant les bras, prêt à tout, il attendait. Et l'autre, pâle aussi, mais hésitant

à risquer un pugilat ridicule, dont la victoire lui semblait incertaine, se contenta d'un haussement d'épaules et de ces mots :

— Heureusement que j'ai pitié de toi, pauvre petit, sans cela !

— Il faudrait encore voir, grogna Robert.

Puis, avant que sa mère, furibonde, lui montrât la porte, il sortit de la chambre.

De telles inimitiés ne se manifestent pas, de tels mots ne viennent pas aux lèvres sous la seule action d'un courroux passager. La scission existait large et profonde entre Robert et sa famille et il semblait que tout concourût à l'augmenter. Un autre prétexte à railleries méchantes avait surgi, dont on usait à tort et à travers. Et comme il ne s'agissait plus pour Robert de défendre la mémoire d'un mort, mais qu'on l'attaquait lui-même dans les plus mystérieuses retraites de sa pensée, il jugeait plus digne et plus délicat de feindre l'étonnement et l'indifférence, de nier même, en affectant de sourire. En effet, depuis qu'il avait fait la connaissance de Marcelle, il l'avait revue plusieurs fois à Paris, dans les derniers temps surtout. Louvezac, de passage à Paris, avait invité le jeune homme à dîner avec sa nièce ; puis, Marcelle étant sortie de couvent et revenue habiter Caen, chez sa mère, Robert avait guetté toutes les occasions de la rencontrer, fût-ce quelques minutes, pour un bref échange de paroles, ou même dans la rue pour un salut ou un regard...

Il l'aimait avec toute la candeur, la force et l'imagination de ses dix-huit ans. C'était un amour sans désir, une pure et ardente rêverie telle qu'un homme n'en a qu'une en sa jeunesse, et dont il garde jusqu'à la mort le respectueux souvenir, le mélancolique regret. Il la voyait, Marcelle, traverser constamment sa pensée ; il la voyait sous les divers aspects où elle lui était apparue, toujours plus belle et plus chérie ; d'abord au retour de Caen, lorsqu'elle avait si bien endormi sa tristesse ; quand ses yeux sombres s'éclairaient de gaieté et qu'elle rejetait en arrière d'un geste de tête encore enfantin sa légère et libre chevelure... Puis, plus tard, certain dimanche, dans une loge à la Comédie-Française, où ils avaient assisté ensemble à une matinée classique ; elle, toute à son affaire, prenant des airs sérieux et entendus de petite femme... Oui, femme, avec des émotions ou des rires qui soulevaient un peu le corsage, avec des mouvements d'éventail et des inclinations de la tête ou du buste, qui déjà n'étaient plus d'une fillette... Puis, plus tard, enfin, récemment, comme elle était jolie dans cette robe

d'été claire et fraîche autant que la peau de son col blanc cerclé d'un rang de corail rose, claire et fraîche comme la chair des bras devinée sous la transparente étoffe, et dont Robert détournait les yeux, pressentant que certains regards sont un péril, une profanation, qui ôte à l'amour sa délicieuse et fragile innocence, toute sa jeunesse !...

Il l'aimait ; il reportait sur elle tout ce qu'il avait en lui de tendresse méconnue qu'il réservait en avare pour, un jour, la dépenser en prodigue. Il l'aimait, et autour de lui, ceux qui s'en étaient aperçus lui en voulaient : Clotilde trouvant toujours injuste l'amour des autres, parce qu'elle n'en avait pas connu les grâces ; Godefroy n'admettant pas que ce cadet mérîtât l'attention d'une femme ; Mme de Scève, enfin, jugeant illicite que Robert se permît d'admirer la considérable héritière qu'elle avait parfois, dans ses rêves de capitaliste, attribuée à son fils aîné.

En effet, Marcelle, orpheline de père, était déjà riche et devait un jour l'être plus encore... C'était à bon droit que sa mère avait dans le pays une juste réputation de thésauriseuse. Aussi bien, Mme Louvezac, toujours en garde contre les coureurs de dot, avait vite compris que Mme de Scève n'était pas sans projets à l'endroit de la jeune fille. Mais elle était trop pratique pour laisser Marcelle échanger des écus contre l'affection pure et simple d'un homme sans argent ; même une particule ne valait pas un sacrifice pécuniaire. Godefroy fût-il l'aîné de la branche aînée, comme avait coutume de proclamer Mme de Scève, née Legros. Cette gloire, la mère de Marcelle eût feint de l'apprécier peut-être, si elle n'avait pas eu la précaution de se renseigner sur la situation de Mme de Scève et de ses enfants. Or, de son adroite et minutieuse enquête, il résultait que Hugues-François n'avait laissé que peu de biens, s'étant sur les avis de sa femme, engagé dans plusieurs entreprises dont les résultats avaient été déplorables ou restaient encore douteux. Le plus clair de sa succession était une usine à Évreux et et une filature à Rouen, qui ne faisaient pas merveille. Encore, lorsqu'on soldait l'année par un bénéfice, Mme de Scève, enhardie, ne résistait pas à la tentation de spéculer. Entichée de noblesse, elle n'en restait pas moins la fille de son père, le brasseur d'affaires ; elle jouait de race, comme un chien chasse de race, et serait morte de consomption si on lui eût interdit deux fois par mois, au quinze et fin courant, les émotions d'espérance ou de crainte que lui causait l'approche de la liquidation. Elle jouait donc un peu sur

tout : cafés, sucres et valeurs...; elle était même abonnée à une feuille parisienne, « *la Certitude* », organe d'un de ces sous-financiers marrons qui guettent les petits rentiers crédules, les attirent et les agrènent pour les plumer ensuite gentiment, à moins qu'ils ne leur tordent le cou aussitôt pris.

De cet ensemble d'observations, Mme Louvezac avait conclu — non sans raison — qu'il serait imprudent de répondre aux amabilités de Mm de Scève et de Godefroy. Quant à Robert, elle n'y avait même jamais songé ; il ne comptait pas.

Mais que lui importaient, au frêle et nerveux jeune homme, que lui importaient ces intrigues, ces animosités, ces bassesses ignorées? Il allait, au travers de la vie, l'âme ennoblie par le regret du père disparu, entrainé par le vol de ses illusions légères, le regard fixé sur la lointaine et scintillante étoile de son espoir d'amour, attendant avec toute la foi de son âge l'heure où il dirait à Marcelle qu'il n'avait qu'elle à aimer ; et d'un si pur amour que malgré lui, lorsqu'il songeait à l'absente, ses yeux rêveurs la cherchaient dans les infinis du ciel.

II

A travers la monotonie des mois de travail et de solitude, Robert avait poursuivi sa route bravement ; il avait fait son plan de vie, tout seul.

Il voulait être soldat. Sa raison lui disait que cette carrière de bravoure n'est pas pour déplaire à une femme de cœur : que même si elle l'oubliait ou le repoussait, mieux vaudrait pour se distraire de sa peine la fatigue des camps et l'espoir des combats qu'une sédentaire existence de rentier, de magistrat ou d'industriel.

Donc, il entrerait à Saint-Cyr, puis, ayant gagné l'épaulette, il reviendrait s'offrir à Marcelle. Et à la pensée que la jeune fille répondrait oui, un impérieux courant de pensées l'entrainait...

Pourquoi le refuserait-elle ? N'avait-elle pas pour lui des regards de caresse? Oui, mais par instants aussi, une ombre étrange venait les voiler. Il l'avait surprise à le considérer de l'air triste qu'ont les femmes à l'heure des séparations et des renoncements. Et il se demandait si elle n'avait pas une frayeur secrète, plus forte

que son espérance, et dont elle n'osait lui parler. Ne voyait-elle pas dans son avenir un obstacle, une volonté adverse, qui devait empêcher leurs deux mains de se prendre et de s'unir? Alors, il frissonnait, croyant sentir déjà la douleur de la déchirure!...

Un soir qu'il travaillait dans sa petite chambre de la rue d'Assas, — il était externe depuis quelques mois déjà, — une lettre lui parvint dont la seule adresse le fit songer. Il avait reconnu l'écriture de son frère. Elles étaient rares ces lettres, et Godefroy ne prenait guère la plume que pour faire des reproches ou intimer des ordres...

Il songeait à l'absente.

Le jeune homme tournait donc et retournait l'enveloppe entre ses doigts craintifs; il se décida enfin. Les deux premières pages ne contenaient rien de particulier. Même Robert s'en étonnait; il se réjouissait de la banalité de cette lettre exempte d'amertume et d'ironie, premier témoignage peut-être, encore hésitant, d'amitié fraternelle. Son illusion ne dura pas. Voici ce qu'il lut à la troisième page :

« Pas grand' chose de neuf à te raconter, à moins que cela ne t'intéresse de savoir que Marcelle Louvezac va se marier. Elle est fiancée depuis mercredi à M. Paul Haubourg, le propriétaire du

Robert, tout blanc, s'était reculé d'un pas. (Chap. I.)

château d'Arigny. Voilà un gaillard qui ne s'ennuiera pas avec sa femme. Elle est jolie la petite, et je lui aurais bien pris le menton si j'avais pu. Ce sera pour plus tard, qui sait ? Son mari est trop usé par la vie qu'il a trouvée bonne, il a trop bien ses habitudes de cercle et autres, pour que le parfait amour puisse durer longtemps. Il moissonnera quelque temps, le cher homme, mais à nous la glane. Et à force de glaner chez les voisins, de droite et de gauche, on finit par faire une belle gerbe.

« Il paraît que ladite Marcelle est contente ou à peu près. Il lui fallait quelqu'un ; avec ses dix huit ans, elle en marquait vingt-cinq. Haubourg a des apparences de verdeur et de solidité, — apparences trompeuses, c'est possible, mais qui ont suffi à enjôler la péronnelle.

« D'où il ressort évidemment qu'un pauvre petit gringalet comme toi n'a jamais eu de chances bien sérieuses... étant donné le choix d'aujourd'hui ! *Amen* donc, et bonne nuit !... »

. . . . . .

... Oh ! cette lettre ! il n'avait pas même la force de la froisser ; il ne lui venait pas de larmes ; chaque mot lui avait séché les yeux, brûlé le cœur. Chaque mot était un coup de pointe rouge qui avait fait crier sa chair. Oh ! l'odieuse, cruelle et perfide lettre ! Quel méchant homme que ce Godefroy et quel sacrilège ! Il arrachait le voile de respect et de pudeur jeté sur un saint amour ; il parlait tout haut et bien à l'aise de choses pures et intactes.

C'était donc vrai ?... Non, impossible ! Elle n'allait pas se marier, être la femme de ce Haubourg. Il se rappelait maintenant ce fort gaillard, à la barbe brune, servant de modèle à tous les petits viveurs du pays, qui disaient de lui avec admiration :

« Haubourg, coureur comme Henri IV, et buveur autant que Bassompierre ! »

Ainsi, Marcelle, entre les bras de cet homme ! Une folie lui prenait le cerveau, un froid lui passait dans les moelles ! — Incapable de rester là entre les quatre murs de sa chambre, il dégringola l'escalier et s'en alla droit devant lui, insoucieux du chemin parcouru, éperonné par ses pensées...

Il marcha longtemps, traversa le quartier Latin, arriva jusqu'au pont Saint Michel, puis tourna à gauche et descendit les quais presque déserts. Il était dix heures du soir ; une bise aigre de mars

soufflait dans les arbres sans bourgeons. La Seine roulait une eau sombre qu'on devinait glacée. La poussière soulevée de la chaussée vous fouettait le visage. C'était bien le temps lugubre et tourmenté qu'il fallait à sa tristesse et à sa colère. Cette lutte contre la nuit et le vent lui plaisait. Peu à peu il se calmait, devenait capable de songer. Il ralentit le pas et s'accouda au mur du quai. Il enfonçait son regard droit devant lui, par delà le fleuve et les toits de Paris, dans le ciel noir, comme s'il cherchait une réponse aux douloureuses questions de son âme... C'est qu'un doute lui venait maintenant. Godefroy avait peut être menti ou exagéré. Il faudrait savoir! Mais comment? Ecrire?... A qui? Jamais, à personne, il ne livrerait son secret. Il n'y avait qu'à se taire et à souffrir... Il demeura longtemps ainsi, pensif et morne... jusqu'à l'heure où, fatigué, transi de froid, il se décida à rentrer.

Il se réveilla le lendemain matin, en sursaut, dans l'immédiate étreinte du souvenir de la veille. C'était un dimanche. Il était libre. Il s'habilla en hâte, désireux de sortir encore, de marcher, d'échapper à la poursuite de ses pensées. Comme il allait descendre, le portier entra et lui remit une carte de visite.

— Ce Monsieur est déjà venu, de bonne heure ; il fait dire à Monsieur qu'il l'attend en bas.

— Monsieur Louvezac, murmura Robert. — J'y vais...

Il était tout ému quand il serra la main de son vieil ami. Il pressentait bien que cette visite n'était par banale. Louvezac, enjoué, cordial, l'emmena déjeuner à son hôtel. On parla de tout et de rien. Le nom de Marcelle ne fut pas prononcé. Mais quand ils furent montés tous les deux dans l'appartement de Louvezac, celui-ci commença :

— Je suis content, mon garçon, de te voir en bonnes dispositions de travail. Tu arriveras. Je t'avais bien jugé, tout petit... Te rappelles tu quand nous sommes revenus ensemble de Caen, — ce certain jour?

Il s'arrêta, considéra un instant Robert et tout à coup avec une bonne chaleur de voix :

— Sais-tu qu'elle se marie? — Ainsi, elle t'a fait de la peine, ma petite Marcelle?

Robert se taisait; Louvezac reprit :

— Je lui en ai voulu tout d'abord, et puis j'ai réfléchi que c'était mal à moi. Tiens, c'est triste à dire et je n'entends pas essayer de

te consoler avec ça, mais je crois qu'elle n'aurait pas choisi ce mari-là toute seule.

Robert ne leva même pas les yeux.

Louvezac devina que ce silence était un aveu de douleur. Il eut pitié. Et très affectueusement :

— Je t'ai parlé du mariage de Marcelle parce que je savais bien qu'il ne te laisserait pas indifférent. Moi je n'y suis pour rien et je tenais à te le dire aussi. C'est un mariage de convenance, arrangé par sa mère. Oublie tout cela, ou plutôt garde-le, ce premier et délicat souvenir. Tu le retrouveras plus tard et il te charmera. En attendant, vis ta vie, fais ton œuvre, deviens un homme...

Robert maîtrisait silencieusement son émotion, mais des larmes lui venaient...

— Allons, allons, mon enfant. Sois brave, tu te consoleras. C'est une rosée ces larmes-là.

— Je vous remercie, dit lentement le jeune homme, je ferai comme vous dites; je vivrai... sans oublier. Et comme je crois que tout travail me sera impossible... je m'engagerai...

— T'engager! Quelle folie! Tu n'en as plus que pour six mois et tu es sûr de réussir.

Au geste insoucieux de Robert, Louvezac jugea inutile d'insister. Il songea quelque temps, puis tout à coup :

— Voyons, écoute-moi. Veux-tu attendre huit jours; je repars demain pour Caen, je verrai ma cousine, Mme Louvezac, et je ferai une tentative pour la dissuader de ce mariage. Oh! ne te monte pas la tête; il n'y a pas grand espoir. Mais j'ai envie de te voir heureux... et elle aussi!... Maintenant, parlons d'autre chose...

Robert passa deux jours à retourner en tous sens les paroles de Louvezac, se demandant si sa démarche auprès de la mère de Marcelle avait chance d'aboutir.

Et, à ce propos, des questions auxquelles il n'avait jamais songé surgissaient, maintenant que son rêve d'amour allait devenir peut-être une réalité... Il savait que Marcelle était riche, que lui même n'était pas sans ressources, ayant hérité de son père, mais il redoutait qu'il n'y eût d'elle à lui une trop grande disproportion de fortune, qu'on le soupçonnât d'ambitions pécuniaires. D'avance il en rougissait. A voir de trop près des gens cupides, il en avait pris le dégoût et c'est ainsi qu'il en vint à souhaiter, pour la première fois de sa vie, d'être riche, plus riche que Marcelle.

Alors, avec toute sa candeur, il calculait ce qu'il pouvait bien posséder. Il n'en savait rien. C'était Mme de Scève qui avait fait le testament de son mari, et elle avait su s'y prendre. Tout ce que la loi ne défend pas à une veuve de s'approprier elle se l'était adjugé; bien plus, et grâce à un retors et complaisant notaire, elle avait à peu près réussi à éviter les licitations d'immeubles, à truquer les inventaires, en un mot à divertir à son profit par cent tours de sa façon ce qui lui semblait être le meilleur dans la succession de son mari.

Robert, le plus jeune de ses trois enfants, le seul mineur, avait été le plus maltraité. Son tuteur avait bien, pour la forme, fait mine de s'opposer, mais il était aussi une créature de Mme de Scève; il lui avait quelques obligations et sa résistance n'avait pas duré.

Seulement, soit effet du hasard, soit juste intervention de la Providence, Mme de Scève s'était trompée dans ses prévisions, et, en attribuant à Robert, quoique à des prix excessifs d'estimation, certaines parts d'entreprises industrielles et valeurs mobilières, elle l'avait, sans le savoir et bien malgré elle, avantagé. Les entreprises avaient prospéré, les valeurs avaient monté à la cote; de sorte que le jeune homme se trouvait, quelques années après la mort de son père, en meilleure situation que ses cohéritiers. On s'était du reste bien gardé de l'en informer, et il eût continué de vivre dans l'ignorance et l'indifférence des choses d'argent, si l'éventualité de son mariage ne s'était tout à coup présentée. Il lui parut alors que son devoir était de s'occuper un peu de lui même, de ses intérêts, et, quoiqu'il en coûtât à sa réserve et à sa dignité, il écrivit à sa mère. Dans cette lettre toute respectueuse, il demandait à connaître quelles étaient, ou plutôt quelles seraient ses ressources le jour de sa majorité. Il s'excusait d'oser pareille question, ajoutait que d'ailleurs il ne manquait de rien grâce à la petite pension qu'on lui servait mensuellement sur son avoir, et que si, contre toute attente, sa mère jugeait sa démarche inconsidérée, il la suppliait de ne pas y répondre.

Quant au motif de cette soudaine enquête, il n'en disait rien... En somme, cette lettre, malgré certaines maladresses de forme habituelles à ceux qui, pour leur bonheur, n'ont pas souvent à parler d'argent en famille, cette lettre ne contenait rien qui pût froisser Mme de Scève, et Robert fut en droit de s'étonner lorsqu'il reçut par retour du courrier, la réponse suivante :

« Mon fils,

« Je vous rendrai des comptes puisque vous l'exigez. Je devais partir pour Paris à la fin de la semaine ; je me mettrai en route dès demain pour vous voir plus tôt. Attendez-moi chez vous vers cinq heures après-midi.

« Votre mère,

« ANNA L. DE SCÈVE. »

Au reçu de ces lignes Robert rougit de remords, presque de honte. N'était-il pas un fils indigne de ce nom ? avait-il bien le droit de s'insurger ainsi. Pourquoi cette méfiance ?

C'était vraiment une rusée personne que Mme de Scève ; elle prévoyait bien que sa lettre hautaine et froide bouleverserait l'être sensible et bon qu'était son fils ; qu'il se repentirait et que, par une réaction d'impulsif généreux, il tiendrait à se montrer envers elle d'autant plus désintéressé. Elle avait écrit sans colère, calculant chaque mot, chaque ligne, tout, jusqu'à ce vousoiement qu'elle n'employait que dans les grandes circonstances de famille, par genre, et pour obéir à des traditions seigneuriales qui ne lui venaient certes pas de ses ancêtres.

Elle arriva donc, sûre de son fait, chez Robert. L'entrée fut digne, l'accueil plein de déférence.

C'était une petite femme replète et brune, qui jouait drôlement de son visage mobile, prenait tour à tour des airs solennels ou ébauchait, en pinçant les lèvres, un de ces demi-sourires qui ne découvrent pas les défectuosités dentaires ; elle affectait des élégances outrées de provinciales regrettant Paris, se coiffait de chapeaux à couleurs vives, se gantait de clair en toutes saisons, s'endiamantait à toute heure du jour et faisait ainsi mieux ressortir sa maturité et sa roture à force de les vouloir cacher.

Après la bienvenue du fils et l'aumône de quelques paroles maternelles sans affabilité, Mme de Scève s'assit sur un petit canapé, appuya ses deux mains sur la pomme de son en tout cas, et hochant la tête, en personne convaincue de l'importance des événements, elle prononça à peu près le discours qui suit :

— J'ai donc lu votre lettre, et quoiqu'elle m'ait surprise, je viens, comme je vous l'ai promis, vous rendre des comptes. Ne m'interrompez pas, je veux aller jusqu'au bout.

Elle reprit haleine et continua, abandonnant le vous qui la gênait.

— En deux mots, tu as hérité de ton père environ cent cinquante mille francs, qui en représentent aujourd'hui deux cent cinquante mille au bas mot. Tu estimes probablement que je n'ai pas bien géré ta fortune. Je te ferai cependant observer que tu as été, en fait, étrangement avantagé au détriment de ton frère, de ta sœur et de moi, puisque nos parts respectives ont diminué au fur et à mesure que s'accroissait la tienne.

Louvezac l'emmena déjeuner en son hôtel.

Elle s'interrompit, hocha encore la tête, et d'une voix qui devenait lamentable, elle expliqua les soucis de toutes sortes que lui causait l'usine de Rouen ; comment la plupart de ses titres avaient subi de notables dépréciations ; puis les économies qu'elle s'imposait à la seule fin de ne pas compromettre l'avenir de ses enfants ; si bien que Robert ému, ébranlé, s'oubliant lui même, s'empressa de lui offrir aide et secours. Il désirait intervenir, étant prêt à écrire à son tuteur. A cela Mme de Scève n'eut garde de se récrier ; elle objecta que des affaires aussi délicates se traitaient de vive voix, et qu'elle se chargerait de la démarche, si toutefois son fils la trouvait digne de cette confiance. Robert candidement accepta.

— Merci, merci, daigna dire Mme de Scève, tu seras récompensé au centuple !

Elle parla de la certitude qu'elle avait d'arranger ses affaires et en vint même à proposer au jeune homme une participation dans une entreprise qu'elle projetait.

— Quelle entreprise?

— C'est un secret, tu aurais pu y engager ce qui te reste de liquide... Le gain est sûr! de sorte qu'à l'âge d'homme, au moment de te marier, par exemple, tu te serais trouvé en meilleure condition financière qu'aujourd'hui... Ce qui facilite bien les choses.

« Tu as hérité de ton père environ cinquante mille francs. »

Si Robert avait été plus observateur, il aurait vu sur le visage de Mme de Scève l'anxiété mal dissimulée de son attente. Il pensait à Marcelle, à l'espoir que lui avait laissé Louvezac, il se disait :

— Oui, ce serait utile d'être riche.

Mme de Scève reprit :

— Tu es encore à temps, et, si tu veux?...

Il rougissait. Une tentation le poussait vers cet or promis; un pressentiment de craintif le retenait. Enfin il dit :

— Soit, j'accepte.

— Alors, c'est convenu, je repars demain, et tout de suite je m'occuperai de l'affaire.

Mme de Scève repartit comme elle l'avait annoncé. Robert était presque heureux. Le silence de Louvezac lui semblait de bon augure.

Le jour suivant, comme il rentrait rue d'Assas, on lui remit une dépêche ainsi conçue :

« Difficultés, pas d'impossibilité, ta présence ici sera peut-être nécessaire ; tiens toi prêt à partir sur dépêche.

« LOUVEZAC. »

Depuis qu'il aimait Marcelle, c'était la première réalité de bonheur — si fragile fût elle — dont on lui faisait l'aumône. Son amour maintenant n'était plus une rêverie timide et secrète ; il s'était montré, il avait défié, il acceptait la lutte et pouvait vaincre.

Ce furent donc des heures d'ivresse et de fièvre.

Il s'étonnait même dans son impétuosité d'espérance que Louvezac ne l'eût pas demandé sur-le-champ. — Ah ! si on lui eût permis de voir Marcelle, il l'aurait vite décidée, à force d'amour. Pourquoi ne pas partir aussitôt, risquer tout ! au lieu de demeurer dans cette attente, cette inaction...

Hélas ! il devait la regretter cette incertitude qui était encore une sorte d'espoir ; et, plus tard, bien plus tard, il devait se rappeler encore, souvenir adouci et doré par le temps, cette soirée tiède et calme de fin d'hiver, où il promena dans le jardin du Luxembourg ses pensées de folle tendresse et de jeune fierté amoureuse.

Il ne savait pas, quand il ouvrit le lendemain matin une lettre de sa mère, il ne savait pas qu'il allait y lire un de ces implacables arrêts qui condamnent une destinée.

Car elle lui avait menti, Mme de Scève, et il fallait bien maintenant qu'elle lui dit la vérité. Elle était venue à Paris pour tout lui avouer, mais elle avait reculé au dernier moment, jugeant moins difficile d'écrire son aveu que d'affronter en face, la surprise, les regards de tristesse ou de colère de ce fils qu'elle avait trompé. Et la vérité c'est que cette fortune de Robert qu'elle voulait qu'il lui confiât, elle en avait déjà distrait la plus grande partie, tout ce qu'une impossibilité légale, matérielle, ne protégeait pas !

Dans sa lettre d'aveu, elle alléguait diverses excuses : la malechance persistante qui avait déjoué ses meilleures intentions ; puis, Godefroy, qui avait fait des folies, perdu au jeu, contracté des dettes. Il avait fallu sauver l'honneur du nom, et c'est ainsi qu'elle en était arrivée à « emprunter » certaines sommes sur la fortune

de Robert. Mais qu'il ne s'inquiétât pas! Elle comptait bien, en l'intéressant à la brillante affaire dont elle lui avait parlé, lui rendre au décuple ce qu'elle lui avait « emprunté »; elle y tenait, à ce mot, et n'en trouvait pas d'autre pour qualifier son abus de confiance.

Seulement elle demandait à passer un petit acte avec lui afin de rendre liquide la part que le jeune homme avait dans l'une des usines.

Et elle concluait :

« Il me faut ta signature, je pense que tu ne me la refuseras pas. »

Robert, à travers ces phrases embrouillées, hypocrites, vit tout; il comprit qu'il était aux trois quarts ruiné, que sa mère était coupable envers lui, peut-être même devant la loi, et qu'elle avait failli à cet « honneur du nom », qu'elle se glorifiait d'avoir sauvé. Il n'eut d'ailleurs pas une minute l'idée de se plaindre ou de rien revendiquer. Le mal était fait, il importait seulement que tout demeurât ignoré; il garderait au plus profond de son cœur cette honte dont il souffrait. Il eût tout sacrifié à la certitude d'un éternel secret; aussi bien, il ne délibéra pas longtemps.

Il parcourut d'un regard l'horizon de sa vie, et comme il avait vingt ans et l'âme passionnée; comme il s'exagérait peut-être le malheur qu'il appelait un désastre, il ne daigna ni attendre ni espérer.

Il écrivit d'abord à sa mère, sans un reproche, mais lui refusant la signature qu'elle lui demandait.

Puis, d'une main moins ferme, il traça pour Louvezac les lignes suivantes :

« Cher Monsieur,

« Je vous ai une bien grande reconnaissance de la peine que vous vous êtes donnée pour essayer de me rendre heureux. Mais, au risque de paraître inconstant, je viens vous prier de m'abandonner à mon sort; la seule grâce que j'implore de vous est de croire que je suis un honnête garçon qui agit ainsi parce qu'il le doit. Un jour peut-être, si Dieu m'accorde l'oubli et la guérison, vous saurez le pourquoi de ma conduite et la grandeur de mon affliction.

« Je vais quitter Paris, m'engager et faire le nécessaire pour être versé dans un régiment d'Afrique.

Je n'en veux informer ma mère qu'après coup ; du reste, elle ne s'y opposerait pas.

« Je ne vous dis rien de celle à qui j'avais à jamais voué tout ce qu'il pouvait y avoir de bon en moi. Qu'elle ne sache rien de ma peine et qu'elle obtienne le bonheur qu'elle mérite. Gardez moi solennellement le secret de cette confidence et ne me répondez que pour m'accuser réception de ma lettre.

« Je ne peux ni ne veux revenir sur ce triste sujet.

« Je demeure, Monsieur, votre respectueux et dévoué,

« ROBERT DE SCÈVE. »

Quelques semaines après, Robert tenait la promesse qu'il s'était faite ; il obtenait d'entrer au 1er tirailleurs algériens et s'embarquait pour Philippeville, à bord du *Chanzy*.

Il devait de là rejoindre son régiment en garnison à Constantine.

(*A suivre.*) A. CHENEVIÈRE.

LA LÉGENDE

DE LA FEMME SANS CŒUR

A MONSIEUR ALFRED SCHALCK DE LA FAVERIE.

La neige, comme une épaisse couche de ouate, s'étendait sur la plaine ; les arbres émergeaient de la blancheur nacrée, sous un vent glacial, et indiquaient, seuls, la route à deux cavaliers perdus dans la tourmente.

Ils s'en allaient au pas de leurs montures qui mordaient difficilement du sabot, le sol devenu glissant.

Celui qui paraissait être le chef, dépité de cette lenteur, enfonçait, par saccades, ses éperons dans le ventre de son cheval ; mais l'animal exténué s'en tenait à l'amble, et répondait par un hennissement douloureux à l'irritation de son maître.

Charles, c'était son nom, venait de franchir heureusement cette phase critique de l'adolescence, où la grâce, en se modifiant, s'accentue déjà de toutes les formes de la virilité.

Leste, élancé, nerveux, la taille cambrée, les épaules larges, toute une forêt de cheveux noirs, soyeux et brillants, séparés en deux bandeaux sur les tempes, le nez fin, la bouche veloutée, l'oreille petite, les yeux d'un bleu foncé et fendus en amandes, toutes les roses de la santé sur les joues, et, autour de la lèvre supérieure quelque peu de ce léger duvet qui n'en tombe que pour repousser épaissi, tel était ce gentilhomme, un des plus accomplis dont noble homme eût oncques entrepris l'éducation et que tant de qualités incontestables, jointes au prestige de la naissance, destinaient évidemment aux plus grands honneurs dans la vie.

Mais cette bouche juvénile ne souriait plus maintenant à tout propos, comme jadis ; mais ces yeux, où rayonnaient deux gemmes étincelantes en guise de prunelles, restaient durs, eux qui avaient coutume de s'emplir parfois d'une langueur humide, sous l'influence d'une étrange commotion, quand le jeune homme croisait ou cou-

doyait de belles jeunes filles. Chacune alors, emportait avec elle, un de ses regards furtifs.

Fils du puissant baron de Lignan, ses études dûment terminées à l'Université de Montpellier, il s'en revenait au château paternel, ayant en poche, outre son diplôme de maître ès arts, ceux de bachelier et de licencié, ce qui représentait environ dix années d'études constantes.

Celui qui l'accompagnait, vieillard austère et grave, au service de la maison depuis sa prime jeunesse, portait sous un pourpoint collant — (armorié et rembourré sur le corps, flottant à partir des hanches, fendu au milieu, s'arrêtant au dessus du genou) — une courte cotte de mailles, qu'on reconnaissait aux bras et à la partie inférieure du pourpoint.

La partie antérieure des bras se trouvait défendue par des plaques d'acier, maintenues sur la maille par des courroies. Les articulations du coude et de l'épaule étaient couvertes par des rondelles ou rouelles ; les cuisses portaient des cuissots en cuir bouilli, ornés de boutons repoussés, peints et dorés ; l'articulation du genou comprenait comme préservatif une pièce également en cuir, qui se reliait aux cuissots et aux grèves par des clous rivés dont on apercevait les têtes. Sur cette pièce reposait la genouillère en acier, liée à l'armure par des courroies ; celles-ci passaient par-dessous le jarret.

Les grèves (armures de jambes), et les solerets (chaussures) étaient en mailles.

Le vieillard et le jouvenceau, ce qui pourrait se traduire par : le serviteur et le maître, suivaient sans s'arrêter la route qui, partant de Montpellier, se dirige en ligne droite jusqu'à Mèze, remonte vers Montagnac, puis se continue jusqu'à Adge en passant par Marseillan.

Dans son ardeur toute juvénile, le fils du baron ne cessait de maugréer contre le temps détestable qui retardait sa marche et l'empêchait d'arriver au castel dans les délais qu'il s'était assignés ; mais quelle lutte entreprendre contre les éléments ?

Bon gré, mal gré, les montures n'avançaient que lentement, avec une peine extrême, courbant la tête sous les rafales d'un vent impétueux qui forçaient à tournoyer autour d'elles, une poussière de neige glacée.

Le chemin s'étant élargi tout à coup, les chevaux se rejoignirent côte à côte, comme de bons camarades et leurs cavaliers purent

échanger quelques paroles insignifiantes sur les changements survenus dans la maison, depuis l'absence du jeune homme, sur le nombre des vassaux, sur le talent du cuisinier, sur les chasses probables de l'hiver.

On touchait à la fin de cette année terrible, 1358, où les paysans révoltés se livraient en Picardie au pillage des châteaux, après l'égorgement des seigneurs, et, si la Jacquerie ne s'était pas étendue jusqu'au delà de l'Ile-de-France, elle avait néanmoins porté le contre-coup de ses terribles vengeances et de ses appétits sanguinaires jusqu'au fond du Languedoc, n'attendant qu'une occasion formidable pour s'y manifester ostensiblement et pour y éclater comme un coup de foudre.

Le baron de Lignan, dont les propriétés se trouvaient situées en pleine vallée de l'Orb, à quelques lieues de Béziers, n'était ni un méchant homme, ni un mauvais maître. Son château, l'un des plus luxueux dans son architecture féodale, comme aussi l'un des plus étendus de la contrée, s'échelonnait au penchant d'une montagne escarpée, hérissée de rochers, sillonnée de ravins et de précipices : « Mon castel, pouvait-il dire avec un certain orgueil auquel il ne manquait point de sacrifier, est composé de tours, tournelles, portal, mâchecoulis, pont-levis, fossés, douves, basses cours, et autres forteresses, avec la fuye à pigeons, granges, cuvyers, estables, greniers. Ces hauts bâtiments remplissent de courage ceux qui les défendent et de frayeur ceux qui seraient tentés de les attaquer. »

Il fallait surtout admirer ce haut et puissant seigneur lorsqu'il s'en allait, avec toute sa suite, rendre la justice sur ses terres, au lieu dénommé la *Table de pierre*.

En ce jour solennel, monté sur un cheval blanc, suivant l'étiquette, l'oiseau sur le poing, en grande parure, habit armorié mi-partie de rouge et de bleu, il quittait sa demeure au plus beau moment de la journée.

Au terme de sa course, il s'arrêtait subitement, dévalait de sa monture, puis s'asseyait gravement à la gauche de son benoit chapelain, tandis que toute sa Maison, tous ses gens, uniformément vêtus de ses livrées de drap, se rangeaient derrière lui pour lui former un cortège imposant : « A la dernière assemblée, racontait le vieux Murviel à son jeune maître que ce discours rendait attentif, un seigneur podagre dont les terres relèvent de Lignan, s'est présenté, selon la coutume, nu tête, sans éperons,

sans épée, et s'est mis à genoux devant votre noble père, lequel ayant pris ses mains dans les siennes, a dit en les serrant : « Vous cognoissez estre nostre homme ligé pour raison de vostre castel, et jurez à Dieu, par la foy de vostre corps, que vous nous servirez comme tel contre ceux qui peuvent vivre et mourir, fors contre le Roy nostre sire. » Le seigneur ayant répondu : « Je le jure », mon honoré maître l'a baisé à la bouche et a ordonné qu'il fût dressé acte de cet hommage.

— J'ai vu semblable cérémonie, au temps de mon enfance, répondit le nouveau licencié, mais les détails m'en étaient passés avec l'âge.

Le vieillard hocha la tête en signe d'acquiescement, et pour suivit de son ton dolent :

— Il s'est ensuite présenté à un gentilhomme du voisinage et son fils ; tous deux ont demandé la concession de la basse justice sur la moitié de leur grande salle du côté du couchant, car, disaient ils, du côté du levant, ils étaient seigneurs à plus d'une lieue. Le sire de Lignan a consenti de bonne grâce à cet abrégement de son fief.

— Mon père est trop bon, murmura le ci-devant écolier. J'aurais refusé catégoriquement.

— Ce bon gentilhomme et son fils n'avaient pas encore achevé leur remerciement que mon doux maître répondit à un autre gentilhomme qui, en lui adressant la parole, avait plusieurs fois mis un genou en terre : « Je le veux bien, puisque vous trouvez votre demeure trop éloignée du village, vous pouvez faire bâtir une maison forte avec courtines, tourelles et fossés ! mais point de girouettes, point de tours, point de donjon surtout. »

— Ceci me semble de meilleure justice, interrompit le jeune homme, car toutes choses au moins restaient à leur place.

— Puis Monseigneur a fait signe d'approcher à la foule des villageois qui, tous, chargés de denrées et de provisions, se tenaient respectueusement à une certaine distance. La terre, au même instant, fut, autour de lui, couverte de blé, de volailles, de jambons, de beurre, d'œufs, de cire, de miel, de légumes, de fruits, de gâteaux, de bouquets de fleurs, de chapeaux de roses, et autres articles de la dîme.

— Bonnes gens ! ils payaient selon leurs moyens.

— En un tour de main, les serviteurs du château eurent tout enlevé, et le terrain, se trouvant libre, plusieurs tenanciers se sont

approchés à leur tour, les uns esquissant des grimaces, d'autres ébauchant des gambades ; car dans leur profonde misère, il ne leur était point permis d'offrir autre chose.

— Trop de fleurs ! aurait dit Calchas.

— C'était encore davantage que le jeune gars qui s'est présenté à leur suite, un peu confus un peu honteux ; il devait une de ces incongruités qui révoltent dans les écoles. Le sire de Lignan, au grand regret de l'assistance, lui permit en riant de se retirer, déclarant qu'il le quittançait sans recevoir.

Ici les deux voyageurs, devenus inconscients des bourrasques qui leur cinglaient le visage, et bleuissaient leurs chairs, eurent un accès de rire homérique amené par le sujet badin qu'ils traitaient.

— D'autres tenanciers, poursuivit Murviel, en reprenant son sérieux, sont arrivés, les uns baiser le verrou de la principale porte du fief dominant ; d'autres chanter une chanson gaillarde, d'autres encore se faire tirer légèrement le nez ou les oreilles par le maître d'hôtel, qui leur a donné aussi, avec beaucoup de dextérité, quelques petits soufflets, çà et là. Monsieur le baron a ordonné qu'il fût délivré à tout le monde bonne et valable quittance. Au retour, nous fûmes entourés par un grand nombre de villageois qui demandaient à leur Seigneur la permission de se marier. Il la leur a accordée sur le champ à tous, en disant : « Aimez vous bien ; faites bon ménage, c'est là toute la grâce que je vous souhaite. »

Tout en discourant des faits et gestes du châtelain, Charles et Murviel poussaient leurs chevaux sans s'apercevoir que depuis longtemps déjà, la route avait disparu devant eux et qu'ils erraient, sans direction, à travers la plaine immense. Les dernières lueurs du crépuscule commençaient à se confondre avec la clarté de la lune qui montait à l'horizon, sous un ciel gris plombé, projetant sur le sol les ombres épaisses et remplies de frissons des grands arbres ensevelis.

Au loin, dans la brume d'hiver, s'estompait la silhouette d'un vieux château dont les toits, blancs de neige, semblaient se confondre avec le ciel endormi dans les prodromes de la nuit.

A cette vue le bon Murviel, saisi d'une panique étrange, leva les bras avec désespoir et s'écria :

— Jésus Dieu ! nous nous sommes trompés de chemin, Monseigneur ! Qui sait ce que nous allons devenir ?

Cette exclamation en attirant l'attention du jeune de Lignan, lui fit lever les yeux vers son compagnon et, seulement alors, il remarqua le trouble de son visage :

— Parbleu! répondit-il, si nous sommes perdus, la nuit est belle. En retournant sur nos pas, nous allons chercher le chemin et continuer dès que nous l'aurons retrouvé.

— Mais le château ?

Et le vieillard montrait de son doigt sec et nerveux le massif de maçonnerie qui se profilait au loin :

— Le château ?

L'homme suivait implacablement sa pensée qui l'entraînait en ce moment dans l'empire des songes ou de la fantasmagorie :

— Ah ! mon bon maître! s'écria-t-il sur le ton d'une confidence qu'il se serait formulée à lui-même, que direz vous quand vous apprendrez de quelle complète manière j'ai trahi votre confiance et comment celui que vous aviez chargé de veiller sur votre précieux rejeton s'est maladroitement improvisé l'auteur de sa perte.

— Voyons, mon bon Murviel, reprit le jeune homme en affectant la plus absolue bienveillance, rappelle un peu chez toi les esprits égarés. Calme un instant ta frayeur et dis moi, car je ne le devine pas encore, le danger qui semble nous menacer.

— Le château! répéta le vieillard avec une insistance étrange.

— Eh bien ?

— Le château de la femme qui n'a pas de cœur.

— Quelque légende, sans doute ?

— Plût à Dieu que ce fut une de ces vulgaires superstitions qui courent la campagne, en s'appuyant sur la crédulité publique; mais ici, nous sommes dans le triste, dans l'implacable domaine de la réalité.

Et le domestique se signa pieusement pour échapper à l'obsession qui depuis un instant s'emparait de sa pauvre cervelle.

Charles de Lignan, dont la belle humeur était loin d'être calmée, se mit à rire avec un tel entrain que son morne compagnon en devint comme ébranlé dans ses croyances.

— Ne riez pas Messire, continua-t-il, en jetant à droite et à gauche des regards tout remplis d'inquiétude, c'est un lieu maudit où les spectres savent s'approprier une forme humaine à leurs heures, pour en mésuser contre les chrétiens. Derrière ces murailles! où l'on pénètre avec une prodigieuse facilité, se commettent les crimes les plus follement extraordinaires, et il n'existe pas un

seul exemple, entendez-vous ? qu'une créature de l'espèce à laquelle nous appartenons, vous et moi, en soit sortie vivante ; ajoutez que la femme qui s'y est logée, depuis un trimestre, ou plutôt le vampire qui se dissimule sous ses traits, présente une poitrine aussi vide que si quelque habile chirurgien, la fouillant de son scalpel, en avait extrait jusqu'au dernier organe ; comme la goule, elle se repait du sang et de la chair des vivants. Malheur à qui pénètre sur ces terres seigneuriales, car il ne tarde point à voir paraître un géant difforme et trapu, noueux et robuste, qui le saisit dans ses bras de gorille et l'entraîne au fond de cette vaste toile où, véritable araignée, le guette la femme sans cœur.

Charles de Lignan avait cessé de rire. A sa gaîté moqueuse venait de succéder une pitié profonde dont les effets n'allaient point tarder davantage à se manifester. La fable que lui racontait son vieux serviteur, sans altérer sa foi robuste, lui démontrait, avec la faiblesse d'esprit du bonhomme, le charitable besoin de le réconforter, avant de le convaincre, et la nécessité d'employer à son égard, non pas la raillerie, dont les effets sont condamnés à la stérilité, mais l'exemple d'un courage viril.

— Laisse tomber cette exaltation, lui dit-il en le cajolant de la voix, ce château me semble aussi honnête, aussi tranquille, aussi vertueux que celui de mon propre père ; ce sont les contes de la veillée, entendus depuis ton enfance qui reviennent maintenant hanter ta pauvre cervelle. Je tiens à te prouver mes croyances, qui sont diamétralement opposées aux tiennes, en passant la nuit dans une des chambres de ce logis ; lorsque tu me retrouveras debout et vivant, demain, tu seras le premier à t'élever hardiment contre sa méchante réputation.

— Vous ne tenterez pas un semblable essai, Messire ? déclara le serviteur en laissant percer les symptômes d'une frayeur intense.

— Je le tenterai sans peur et sans crainte, et tu m'y accompagneras toi même, par dévouement. Allons, viens ; il fait froid, nos chevaux sont harassés, la faim commence à nous talonner, qui peut douter que nous ne trouvions là bon gîte et bon visage ? Qui sait même si la créature, que la superstition semble avoir privée d'un de ses organes et dont elle a fait un monstre, n'est pas une femme divinement adorable, dont l'amour seul est plus à redouter qu'un sortilège ?

Car pour un homme de vingt ans, l'élément féminin se colore de tous les rayons que lui prête la fantaisie, et la femme à laquelle

on peut rendre hommage semble jeune, belle et bonne, aisément.

Mais le brave Murviel ne tint compte ni de l'espérance irréalisable de son jeune maître, ni du sourire finement gouailleur qui flottait sur ses lèvres :

— Messire, à deux genoux, dit-il en joignant les mains, votre serviteur vous en supplie, n'allez pas au château maudit, je vous le demande en souvenir de votre mère adorée. Si vos forces ont besoin de se retremper, il y a dans les environs une hôtellerie où vous pourrez vous reposer cette nuit, avec moins de confortable que ne vous en offrirait peut-être la maîtresse du castel, mais sans courir aucun péril, ce qui mérite aussi d'attirer votre attention.

— Ta folie refuse de se laisser vaincre, mon vieil ami. Quel danger peut menacer un homme qui possède une bonne lame et porte le nom redouté de Lignan, poursuivit fièrement Charles, en s'exhaussant sur sa selle.

— Il n'est nulle épée, ni grand nom, qui puisse lutter contre le diable, objecta le prudent vieillard.

Puis, après un court instant de silence, et croyant tenir un argument de premier ordre, car des idées aimables y étaient attachées.

— Tenez, mon bon Maître, continua-t-il en adoucissant le son de sa voix, l'hôtellerie de la *Jaque de mailles*, dont je vous ai parlé, est à peu de distance ; elle est renommée pour son vin et ses viandes ; vous y souperez auprès d'un bon feu, et vous y trouverez la compagnie d'Isabault, de la brune Isabault, la fille de maître Hérépian, le propriétaire du logis, Isabault la rieuse, ainsi qu'on la nomme dans la contrée.

Mais abusant des illusions ou du prestige dont la jeunesse idéalise tout ce qui touche à l'inconnu, surtout lorsqu'il s'y joint un courant surnaturel, comme celui dont on entourait l'hôtesse du château, le licencié s'obstinait à conserver sa première combinaison, laquelle consistait à forcer les portes de la *femme sans cœur*. Plus son compagnon semblait insister pour combattre son projet, plus il bataillait en lui-même pour le mener jusqu'à l'exécution. Aussi, se tournant de son côté, avec ce ton de commandement qui n'admet plus la réplique.

— Suis-moi ! dit-il.

Murviel éperonna son cheval ; mais s'il dépassa son jeune ami, ce fut pour lui barrer la route avec une résolution qui n'était plus de sa condition.

— Messire, déclara t-il, avec une énergie farouche qui contrastait avec son habituelle soumission, cela ne se peut, cela ne se doit, cela ne sera. J'ai juré de vous ramener sauf à Lignan ; c'est moi que vous suivrez à moins que vous ne préfériez me casser la tête avec ce martel.

Et disant ces mots, il détachait la masse d'armes à sept ailes, armées d'une pointe, que les chevaliers portaient toujours à l'arçon de leur selle, et l'offrait à son jeune maitre.

Celui-ci la repoussa du geste :

— La tête est mauvaise, dit-il affectueusement, néanmoins, ce serait dommage de la briser, car le cœur qu'elle anime ne pourrait plus m'aimer et j'y perdrais un trésor de tendresse. Quant à m'empêcher de passer, Murviel, ce serait folie de ta part ; d'ailleurs, j'ai la pratique des revenants, et le diable est de mes amis.

Le vieux serviteur se signa pour la seconde fois.

— Seigneur Dieu ! que prononcez-vous là ? Laissez les blasphèmes au peuple, Messire, et restez croyant. Venez plutôt de ce côté, l'hôtellerie est douce autant que son vin.

Le bel écolier le toisa de son œil profond, lumineux, frisa sa moustache naissante et, comme s'il s'agissait de vaincre ses derniers scrupules, piqua résolument des deux ; le cheval partit au galop dans la direction du château.

Le vieillard se mit à le poursuivre de très près, ne cessant de crier :

— Non, Messire, vous n'irez pas !

Tout à coup, dans cette fuite accomplie sans prudence, le premier cheval fit un violent écart devant un arbre qui lui barrait la route, il prit peur de cette ombre, se cabra, puis désarçonna son cavalier ; celui ci s'en alla rouler lourdement sur la terre durcie.

Un cri s'échappa de la poitrine de Murviel car, au premier moment, devant cette masse inerte, il lui sembla n'avoir plus qu'un cadavre à relever ; il se laissa glisser de sa monture, et courut vers le moribond, dont il souleva la tête :

— Castel maudit ! s'écria t il en frappant du poing sur le genou, je savais bien que tu portes malheur à qui veut s'approcher de tes murs !

Et sans transition, dans un attendrissement sénile qui remplaça son apparente fermeté, deux larmes coulèrent sur la peau ridée de ses joues et de là sur le visage pâli de son jeune maitre, en même temps qu'il articulait ces mots échappés à sa douleur :

— Infâme et misérable de moi ! que vais-je répondre à ceux qui m'ont confié cet enfant ?

Pendant quelques instants ses mains s'agitèrent fiévreusement dans le vide, ses lèvres murmurèrent des paroles incohérentes.

Alors, Charles de Lignan eut comme un imperceptible mouvement de contraction qui s'acheva dans un gémissement et, pour le cœur du vieillard, ce fut le premier soulagement, l'inexprimable bien-être qu'éprouve le malade dont la convalescence vient se manifester :

— Il n'est pas mort, dit il, en élevant ses yeux vers le ciel. Vive Dieu !

Avec la sérénité de son âme, reparurent la décision et l'énergie du vaillant homme de guerre qui, du même coup, recouvra sa force ; il chargea l'écolier sur ses robustes épaules, le porta sur son cheval et, le soutenant de ses bras, sur le devant de la selle, le dirigea à petits pas jusqu'à l'hôtellerie de la *Jaque de mailles*.

Maître Hérépian, l'hôtelier, se tenait à la porte, avec son bonnet de drap blanc sur la tête, son pourpoint blanc, ses chausses blanches, son tablier jeté sur le côté droit, laissant apercevoir au côté gauche, un long couteau à manche de corne.

En voyant apparaître ce cortège d'hommes et de bêtes en désarroi, flairant une aubaine proportionnelle à la qualité des cavaliers, il se hâta d'accourir de toute la vitesse de ses courtes jambes pour aider le blessé.

Toute la maison se trouva bientôt sur pied. Le jeune de Lignan, porté par quatre solides gaillards, hissé avec mille précautions jusqu'au premier étage, trouva l'hospitalité dans la plus belle chambre de cette auberge réputée la première parmi les meilleures.

En un tour de main, le grand lit à ciel suspendu, largement bassiné, reçut son nouveau locataire, tandis qu'un feu réjouissant de brindilles s'allumait sous les bûches formidables rangées dans la vaste cheminée de pierre. Une lampe de cuivre poli, éclairait de ses trois becs fumeux cette pièce immense qui recevait la lumière du jour par une fenêtre à vantaux, composée de carreaux en losanges cerclés de plomb.

Le blessé revenait graduellement à la vie sous l'influence de la température tiède et moite qui régnait autour de lui.

— Eh bien, Messire ? demanda Murviel en contemplant avec amour ce bon, mais indiscipliné maître auquel il devait jusqu'ici ses plus vives inquiétudes, comment vous trouvez-vous ?

— Mieux! beaucoup mieux! répliqua celui-ci en reportant ses yeux, des amples rideaux de serge rouge, aux langues de flammes du foyer qui semblaient s'agiter comme des farfadets. Tu ne m'as point abandonné, mon brave ami? Merci!

— Je serais mort à vos côtés, plutôt que de rester indigne de votre confiance, répliqua le serviteur. A votre tour, essayez de rester calme, si vous voulez guérir vite; aussi bien, vous êtes à l'abri du danger; quelques heures de repos vous rendront la souplesse des membres, l'appétit du corps et la gaité de l'esprit.

— La gaité m'est revenue déjà; l'appétit n'a pas cessé d'exister, grâce à Dieu! Quant à la souplesse des membres, il me semble qu'elle ne tardera guère à reparaître.

— Bravo! Messire! répondit de sa voix grave et sonore, comme un bourdon de cathédrale, maître Hérépian qui se tenait discrètement dans un coin de la pièce. Il faut satisfaire votre fringale au plus tôt, et je puis vous offrir, à ce dessein, tout ce que la succulence d'une hôtellerie bien achalandée réserve à un aussi noble consommateur: potages au riz, à l'avenat, à la semoule, à la fromentée, au millet, aux herbes, aux légumes, au fenouil, à la moutarde; potages de macaron, de chair pilée, de tripes, de pommes, de poires, de coings; potages...

— Assez! maître bavard! interrompit le malade en se tournant du côté de la ruelle.

— Assez de potages? fort bien! Passons aux entrées: limons, cerises, fruits tendres, salades.

— Assez, dis-je!

— Assez des entrées? bon! Pâtes ou graves d'écrevisses et d'amandes, pâtes de volailles, pâtes d'amandes à la crème, brouets de toutes natures qui sont, vous ne l'ignorez pas, des viandes macérées, cuites, pilées, mêlées avec du bouillon.

— Assez! pour Dieu! assez! Préparez moi ce que vous voudrez, et dressez-le sur la table, là bas, dans l'encoignure.

— C'est parler comme un gentilhomme et vous n'aurez certes à regretter la confiance que vous manifestez en l'honneur de mon talent culinaire. Vous aurez à votre discrétion, Messire, un souper tel que Monseigneur l'Archevêque, ou sa Majesté le Roi, notre Sire, pourraient seuls espérer pour leur estomac.

Et satisfait de sa harangue, à laquelle il avait donné l'importance d'un discours oratoire, le gras et rubicond bonhomme sortit tout gonflé de son importance.

L'écolier se renversa sur son oreiller où, pendant un temps, il sembla chercher le repos tant recommandé par son serviteur ; mais il devenait visible qu'un phénomène encore ignoré se produisait dans son état maladif. Depuis un instant, ses yeux semblaient réverbérer des éclairs métalliques dans son visage empourpré de fièvre, le battement du pouls s'accentuait d'une façon inquiétante, en même temps qu'il commençait à se plaindre de douleurs lancinantes dans le côté gauche. Puis le délire ne tarda pas à suivre. Le malade se mit à parler haut, sans intelligibilité, puis à traduire les souffrances qui le torturaient, par de brusques mouvements.

Cette phase nouvelle d'un mal peut être redoutable rappela subitement la sollicitude du bon Murviel. En même temps qu'il décommandait le repas, il s'empressait de seller son cheval et, malgré l'heure avancée, partait pour le village de Poussan, où la présence d'un médecin lui était signalée.

Au moment de son départ, il avisa maître Hérépian qu'il chargea du soin de veiller à sa place auprès de son jeune maître ; mais fort occupé de noyer dans un vin vermeil toute la chaleur absorbée au feu de ses fourneaux, le prétentieux hôtelier dépêcha pour le suppléer lui même, sa propre fille Isabault.

Elle était fort jolie, cette enfant, avec sa forêt de cheveux noirs tressés en nattes et lui tombant sur les épaules, ses yeux vifs, animés, spirituels, offraient cette particularité rare, mais charmante, pour une brune, d'être bleus. Le nez un peu fort peut-être saillait entre des joues rosées, au dessus d'une bouche petite, carminée, gracieuse, laissant apercevoir dans son agréable sourire une double rangée de perles éblouissantes.

Le déhanchement de sa taille fine offait le mouvement onduleux si charmant des filles du midi, et son corset ajusté laissait émerger les épaules bien prises, larges, gracieuses.

Le pied se dégageait furtif d'une jambe fine qu'un jupon de laine rayé mi partie rouge et noire, mais très écourté, semblait livrer d'avance au plaisir des yeux.

Et malgré tous ces charmes, contrairement aux mœurs de l'époque, en dépit de ses dix-huit ans révolus, Isabault restait sage et sans prétendant déclaré, quoiqu'elle aimât beaucoup à danser, le dimanche, avec les gars du pays.

Lorsqu'elle fut dans cette chambre, s'avançant sur la pointe du pied pour étouffer le bruit de ses pas, elle poussa un léger cri de

surprise en reconnaissant, dans le malade, un des plus beaux écoliers de Montpellier, un de ceux sur lesquels avaient plané longtemps ses rêveries de jeune fille, et, dans ses fréquentes excursions au pays de Saint-Roch, elle se rappelait d'avoir, cette même année, conduit avec lui *les Treilles*, la danse si pittoresque du bas Languedoc.

Son cœur aimant et vivace se mit à battre la chamade auprès de ce gentil cavalier dont la silhouette gracieuse avait plus d'une fois hanté son souvenir; elle se pencha sur son visage qu'animaient des mouvements fébriles, et fascinée par cette beauté juvénile, sans se rendre un compte précis de l'action qui la poussait, déposa sur son front brûlant, un long et tendre baiser.

Le jeune homme ne bougea pas et cependant ses lèvres murmurèrent un nom qui la fit frémir: le sien.

Honteuse à présent de son oubli coupable, Isabault se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux ; elle alla se réfugier à l'autre bout de la chambre et se tint coite sur la chaise où elle se laissa tomber.

Le blessé semblait de plus en plus agité dans son sommeil mélangé d'hallucination. Toute la légende de cette femme, dans laquelle s'était complu si longtemps son serviteur, lui revenait obstinément à l'esprit, dans le délire de la fièvre.

Il lui semblait pénétrer dans le château par la porte couronnée d'un haut corps de garde et flanquée de tourelles. Semblable à celle de son père, cette porte se présentait toute couverte de têtes de sangliers et de loups.

Une fois dans ce castel fantastique, trois enceintes, trois fossés, trois ponts-levis successifs interceptaient le passage, jusqu'au moment où, dans la grande cour carrée qui s'ouvrait pour lui, les citernes apparaissaient çà et là; puis à droite et à gauche, les écuries, les poulaillers, les colombiers, les remises.

Au dessus des combles, bordés de mâchecoulis, de parapets, de chemins de ronde, de guérites et de tous les ouvrages défensifs de cette époque, certains oiseaux de proie, perçant l'air de leurs cris lugubres, voletaient lourdement en décrivant sur un ciel gris, strié de rouge, les dessins les plus bizarres et les plus diaboliques.

Il avançait toujours, jusqu'à l'endroit où se trouve le donjon qui, dans les anciens édifices de ce genre, renfermait les archives et le trésor; mais il trouva devant ce bâtiment profondément fossoyé dans tout son pourtour, un obstacle insurmontable. On n'en obte

nait l'entrée que par un pont presque toujours levé, bien que les murailles eussent, comme celles du château, plus de six pieds d'épaisseur, et qu'il fût revêtu jusqu'à la moitié de sa hauteur d'une chemise ou second mur en grosse pierre de taille.

En levant les yeux, il aperçut tout en haut de la poterne, sur le fond terreux de la pierre, un modeste écusson portant au centre ce mot barbare, profondément gravé dans la muraille :

TROMALEDUAETAHCEL!

Qu'était ce que cette énigme devant laquelle s'exerça son jugement pour en deviner le sens et rétablir l'équilibre? Une anagramme dont il eut facilement raison en effectuant la lecture de droite à gauche :

LE CHATEAU DE LA MORT.

C'était à ce qu'il lui parut le nom de ce domaine aussi sombre que terrifiant.

Puis le jour disparut tout à coup comme si le soleil se fût englouti, puis éteint, dans quelque noir abime, et du milieu des ténèbres surgit un vieillard dont les cheveux flottants tombaient jusqu'à terre, tandis que ses yeux évidés projetaient, par intermittences, des lueurs phosphorescentes.

Son nez crochu, assez semblable au bec d'un aigle, rejoignait presque son menton; sa démarche était lente, penchée à gauche, saccadée. De longs bras tombaient inertes contre son corps amaigri, décharné, tordu comme le bois d'une vigne, ainsi que pouvaient le laisser supposer ses formes vaguement dessinées sous le sarrau de toile noire qui l'enserrait des pieds à la tête.

— Qui êtes-vous? Que demandez vous? disait l'étrange personnage avec des sifflements de reptile dans la voix.

— Qui je suis? Charles de Lignan. Ce que je demande? l'hospitalité pour cette nuit.

— Ah! faisait le vieillard qui semblait se recueillir. Savez vous que nul ne peut pénétrer dans cette retraite sans y laisser sa vie?

— Je le sais et cela n'est pas un motif qui puisse m'empêcher d'insister.

— C'est ici la demeure de la femme qui n'a pas de cœur; on

peut entrer chez elle soit de gré, soit de force ; mais une fois qu'on l'a vue, nul ne peut sortir ni de force, ni de gré.

— La vie m'importe peu, si la dame est belle.

— Si belle qu'elle soit, pensez-vous qu'elle vaille l'existence d'un homme ?

— Peut-être !

— Allez donc où le sort vous appelle, imprudent qui jouez avec la mort sur une si mince probabilité, mais vous ne pourrez passer qu'après vous être soumis sans entraves aux dures exigences de ma consigne.

— Je suis prêt, ordonnez !

— Suivez-moi !

La créature fantastique, qui lui disputait pied à pied le passage, l'attira par la main jusqu'au réduit constituant sa propre habitation, sorte de tanière obscure et moisie où l'humidité malsaine suintait en larmes noires, par les pores de la pierre effritée ; puis dit, en désignant du doigt un cercueil rangé le long de la muraille :

— Étendez-vous là, dit-il, si la peur ne vous glace d'épouvante.

— Ne faut-il que je m'y allonge tôt ou tard ? répliqua le jeune homme en se pliant à l'ordre que venait de lui donner son guide.

A peine en possession de sa funèbre demeure, le couvercle s'abattit d'un coup sec sur sa personne inondée d'une sueur froide, et des mains invisibles, le soulevant comme une plume, l'entraînèrent à travers l'espace. Le voyage dura quelques minutes pendant lesquelles un sentiment d'angoisse inexprimable vint l'assaillir, malgré sa remarquable bravoure. Un choc violent sur le sol fut pour lui le signal qu'il touchait au but.

Le couvercle s'ouvrit de lui-même, comme si quelque ressort caché se fut brusquement détendu, et Charles de Lignan se trouva dans une grande pièce voûtée, à croisées en ogives, à vitres de verre peint, pavée en carreaux de diverses couleurs ; il vit à droite de grands guéridons avec des bas-reliefs représentant l'enfer et le purgatoire, d'immenses armoires sculptées en fenêtres d'église, d'énormes escrins, de volumineux bahuts ferrés, de longs et larges coffres rouges, de mirifiques miroirs de verre de plus d'un pied, d'autres miroirs de métal, de même dimension ; il aperçut à gauche d'amples fauteuils à bras couverts en tapisserie et ornés de crépines, des bancs somptueux à dossiers grillés, de vingt pieds, avec housses traînantes ou banquettes de drap brodé et armorié.

Mais ce qu'il contempla le mieux ce fut une vaste table sur

chargée de vaisselle d'argent, où les victuailles alternaient avec les vins exquis.

Dans les fauteuils et sur les bancs se tenaient assis, roides, immobiles, compassés, toute une série d'escuyers revêtus de leur armure complète, soit du heaume à visière, du pourpoint de cental, du godebert, de la gorgerette, des boucles, du gaudichet, des tumelières d'acier, des cuissots, des gants, du grand couteau et de la petite épée.

Dès qu'il eut abandonné son cercueil et qu'il se fut rétabli péniblement sur ses jambes, toutes les visières des heaumes se relevèrent ensemble, montrant au jeune homme un spectacle étrange : des têtes de squelettes dont les mâchoires s'ouvraient et se fermaient tour à tour, avec le bruit sinistre d'une crécelle.

Des lueurs ardentes comme celles du diamant, et multiples comme les feux changeants d'un phare, se projetaient de leurs orbites évidées :

— Qui que vous soyez, Messeigneurs, s'écria Charles sans laisser rien pénétrer de son émotion, vous n'arriverez point à me donner d'effroi ; je bois à votre souvenir ou à votre santé, selon que vous êtes morts ou vivants.

Et disant ces mots, il emplissait jusqu'au bord un gobelet de ce vin vermeil qu'on voyait étinceler dans les aiguières de cristal ; mais si précipitamment, qu'une gouttelette, s'échappant du vase, alla tomber sur le dos de sa main. Il voulut essayer de l'enlever du doigt et ne fit que l'étendre en une raie vermillonnée.

Horreur ! c'était du sang !

Malgré sa forfanterie, le trouble s'empara de son esprit, il jeta bien loin le verre qui s'alla briser contre un dressoir où le chaud liquide éclaboussa de ses globules rouges les meubles et les tentures.

Alors il essaya de se rabattre sur la venaison, dont la fumée odorante montait des plats en spirales rousses vers le plafond blasonné ; mais les muscles de cette viande cuite s'agitaient palpitants, avec les mouvements contractiles de la chair d'une bête fraichement tuée.

C'en était trop pour cette nature humaine, si bien trempée qu'elle fût. Un sentiment de répugnance invincible le gagna, le secoua de la nuque aux talons ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête ; le froid s'étendit jusqu'à ses os dont il figea la moelle, et, comme si la vie semblait abandonner son être, la circulation s'arrêta dans ses veines ; ses yeux, démesurément ouverts ne trouvaient plus la force

l'abaisser leur paupière, quelque effort de volonté qu'il y apportât ; mais son oreille cependant percevait encore les bruits et, que ce fût le résultat d'une illusion ou le triste effet de la réalité, il entendait s'agiter, puis rire, les squelettes, autour de lui.

Les insolents le raillent, et, saisi d'une folle rage, il cherche alors son épée pour les châtier; mais il ne trouve qu'un fourreau vide. Alors sa fureur cède le pas au désespoir, il tombe anéanti sur le sol, et, de son front jusque-là desséché par la peur, perle une rosée froide qu'il essaye en vain d'étancher: sa main reste paralysée ; il tente de se relever par un effort désespéré, ses jambes restent flottantes ; il veut appeler, sa voix s'arrête et vient expirer sur ses lèvres en un murmure plaintif.

A ce moment, un des trépassés se dresse; de son pas chancelant sur les carreaux sonores qui résonnent au bruit du fer et des os qui s'entrechoquent, il s'avance, approche, lui saisit le bras dans son gantelet armé d'écailles d'acier, le relève et le conduit devant un des miroirs de métal.

Il étouffe aussitôt un râle dans un sanglot déchirant, car son image vient de s'épanouir dans sa hideur : plus de cheveux, rien qu'une tête décharnée, semblable à celle de son épouvantable guide. Ses dents, privées de leurs gencives, se croisent entre elles et s'agitent avec le bruit d'un sistre.

Tout à coup, la vision se modifie et perd un peu de son acuité lugubre ; la porte s'ouvre mystérieusement sur ses gonds silencieux ; une jeune fille apparaît dans l'embrasure, amenant avec elle la lumière confuse d'un jour brumeux ; la lampe s'éteint ; les hommes d'armes commencent à s'effacer graduellement comme les images d'une fantasmagorie, laissant vide la place qu'ils occupaient.

La créature mystérieuse qui s'avance ainsi qu'un fantôme dans sa traînée laiteuse, est une apparition sortie des ténèbres ; une radieuse beauté donne à son visage angélique les reflets célestes de l'apothéose et ses bras nus, sous sa longue tunique de laine blanche, impliquent plus d'une ressemblance avec les prêtresses druidiques autrefois chantées par les bardes.

Ses yeux, largement abrités par de longs cils eussent paru clôturés sans l'éclair jaillissant de leur prunelle brune ; quant à sa bouche, au voluptueux sourire, sous l'arc de deux lèvres incarnates, elle se montre plus tranchée dans la blancheur de sa peau qui semble posséder le poli et les reflets de la nacre :

— Est-ce vous, de Lignan, lui dit-elle de sa voix la plus mélo-

dieuse, qui bravez ma défense et venez me relancer jusqu'au fond de mon ténébreux manoir ? Est-ce vous, dites, qui volontairement consentez à recevoir la mort de mon implacable main ? Car, ajouta-t-elle avec une certaine mélancolie et non sans une sorte de regret, c'est tout ce que je puis donner à mes admirateurs.

Le jeune homme la contemplait dans un abattement extasié :

— Oh ! s'écria-t-il avec exaltation, dès qu'elle eut cessé de parler, vous êtes une déesse par votre rayonnante beauté et je ne puis que me prosterner humblement devant vous. La mort, soit ! si cette mort doit me rapprocher de votre adorable personne. Pour un de vos baisers, j'engagerais mon âme ; pour vous posséder je subirais sans me plaindre les tourments de la nuit éternelle. Que ce soit au ciel ou sur la terre, que ce soit même dans le royaume des damnés, que m'importe l'endroit où vous pouvez régner ; me voici, je suis prêt ; que ma vie soit entre vos mains le jouet que l'on brise, prenez-moi !

— Réfléchissez froidement encore, Charles. Vous avez entrevu tout à l'heure ces nobles chevaliers qui m'ont aimée ; ils étaient jeunes, comme vous l'êtes ; d'une beauté mâle et fière autant que la vôtre, loyaux et braves comme vous êtes brave et loyal, et le souffle de mon haleine a terni leur existence de même que s'il se fût étendu sur le poli d'une glace, et les baisers de ma bouche ont souillé leur cœur, et les effluves de mon âme ont dispersé leur poussière aux quatre vents de l'Éternité. Est-ce là ce que vous avez rêvé ?

— La mort, la mort et l'oubli des choses de ce monde pour un simulacre de votre ineffable tendresse !

— Qu'il advienne selon tes désirs, imprudent. N'ai-je pas mis en jeu pour t'empêcher de m'aimer, n'ai-je point employé pour t'éloigner de ma fatidique personne toutes les ressources dont je dispose ? Maintenant, si je n'ai point réussi, si tu restes inébranlable, après cette épreuve, ta volonté, plus forte que la mienne, la primera durant une heure. Regarde !

Elle écarta sa tunique à l'endroit de sa poitrine.

Charles de Lignan aperçut une ouverture aussi large que profonde au-dessous du sein gauche, une excavation béante et sanglante à la fois ; mais autant que ses regards purent pénétrer, il ne vit rien remuer et n'entendit rien battre au-dedans.

— Je n'ai plus de cœur, poursuivit la jeune fille dans un cruel

élan d'amertume, les hommes me l'ont arraché pièce à pièce, lambeau par lambeau.

— Oh ! femme, poursuivit avec sa fougue le bel et fol étudiant, dans les transports qui m'animent, les battements de mon cœur deviendront les tiens, et s'il faut le sang de mes artères pour te vivifier, c'est jusqu'à la dernière goutte que je le verserai dans tes veines pour prolonger ton existence, pour abréger la mienne.

. . . . . .

Au moment où le jeune homme sortit de sa longue période d'assoupissement avec le trouble que donne un rêve qui confine à l'hallucination, la première personne qui frappa sa vue fut précisément Isabault inquiète et penchée sur lui avec la tendre sollicitude d'une mère ou d'une sœur. Par souci de l'état du malade, deux larmes humectèrent ses paupières.

— Ah ! Messire ! dit-elle dans son trouble extrême, que vous avez été souffrant et combien vous m'avez affligée tout à l'heure.

La douceur de cet organe quasi enfantin ramena Charles au sentiment de la réalité il reconnut la fille de maître Hérépian :

— C'est vous, mignonne, fit-il en accompagnant sa parole d'un sourire amical, et pressant ses mains dans les siennes, il ajouta : votre bon cœur vous a fait prendre soin du blessé ? Sa reconnaissance vous reste acquise, et j'y joins le remerciement que peut vous offrir son cœur attendri.

Puis, après avoir jeté sur toute sa personne un long regard admiratif, il continua de sa voix brève encore :

— Vous êtes bien jolie, petite, et votre amoureux doit être fier de vous sentir appuyée sur son bras, le dimanche.

— Je n'ai point d'amoureux, répliqua l'enfant en abaissant sa paupière.

— Est-ce possible ? Quoi ! cette bouche mignonne, n'a rien promis encore à certain gars du village ?

Isabault sentit lui fuser au visage tout le sang de ses artères et balbutia du bout des lèvres quelques paroles inintelligibles. Sans le retour du vieux Murviel, la conversation prenait pour elle une tournure tout à fait embarrassante.

Le vieux batailleur ramenait avec lui le médecin qu'il était allé quérir.

C'était un homme profondément savant dans son art mais d'une maigreur extrême et tout aussi satisfait de sa personne que maître Hérépian, dont il semblait l'antipode, pouvait l'être de la sienne.

Il s'avança comme un conquérant antique montant la Voie Sacrée pour se rendre au triomphe, à pas lents et comptés, dans sa longue robe grise que coupait une ceinture noire, la tête couverte d'un chaperon noir avec mentonnière de semblable couleur.

Il s'approcha du malade, le palpa, l'ausculta, fit remuer ses membres les uns après les autres et prononça ces doctes paroles avec une emphase majestueuse :

— La maladie qui vous agite provient de la raréfaction ou de la superfluité des humeurs. Comment rétablir l'équilibre ? Par les purgations ; le siège de la maladie est au bas ventre, et pour agir prudemment, il faut attendre que la lune soit dans le signe de la Balance, qui domine cette partie de notre corps ; il le faut encore parce que le signe de la Balance doit nécessairement influer sur le juste équilibre des fluides ; il le faut enfin parce que les drogues médicamenteuses qui doivent vous être administrées se trouvent sous la domination des planètes dont nous ne pouvons avancer le cours.

Ceci débité de sang froid, avec le bel aplomb qui distingue un disciple d'Esculape, l'homme de science tendit gravement la main, dans laquelle, celui qui l'avait amené, déposa quatre beaux deniers comptants, accompagnés de ses très humbles salutations ; puis il s'éloigna doctoralement, avec le plus profond dédain, comme il convient à qui tient à sa discrétion le fil si fragile de nos destinées.

(*A suivre.*) Charles Montagne.

SOUVENIRS
D'UN
OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR[1]

AIDE DE CAMP
(*Suite*)

Le 23 août, Bordj Boghni avait été surpris et mis à sac par ordre de Sid El Hadj Amar, grand maître de l'ordre des Rahmanya et notre ennemi acharné. Bientôt six ou sept mille Kabyles occupèrent des positions dominant Drâ et Mizan. Ce poste très important, qui commande l'un des passages conduisant de la vallée du Sebaou à celle de l'Oued Sahel, ne contenait qu'une faible garnison.

La situation était donc grave.

Le général Gastu et le colonel Bataille, avec six bataillons et trois escadrons, furent expédiés en hâte pour porter du secours.

Presqu'aussitôt le général Yusuf fut chargé d'assurer la concentration de nouvelles troupes qui devaient porter la force de la colonne à 7.000 hommes et d'en prendre la direction, tandis que la division Renault se préparait de son côté. Le moment n'était pas favorable, la fin de la guerre de Crimée et l'époque des libérations avait extraordinairement réduit les effectifs

Le lieutenant Chanoine.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

et les cadres, ce qui en restait avait été anémié par les grandes chaleurs, les officiers étaient la plupart sans bagages de campagne.

Les équipages de l'État major furent formés et je dus conduire un petit convoi de chevaux, de mulets et d'ordonnances jusqu'aux Issers, où le général devait rejoindre en voiture après avoir passé par Alger.

Un de mes ordonnances connu par la longueur de son nez et sa bêtise, s'enivra, fut emporté à travers un troupeau de moutons par un de mes chevaux et le couronna. Il faut avoir passé par ce désastre au début d'une expédition pour en apprécier l'étendue. Avec cela, à peine, guéri, je fus repris par la dyssenterie; je me soignai selon mon habitude en serrant fortement ma grande ceinture, en m'astreignant à une diète absolue et en buvant de l'eau de riz épaisse. Le mouvement et le grand air aidèrent ma bonne constitution à reprendre le dessus.

La concentration des troupes sur Dra el Mizan avançait rapidement. Nous y arrivâmes le 6 septembre. L'intendant de la province, avant de s'y rendre, avait déclaré au maréchal que tous les vivres étaient prêts. Examen fait, il se trouva qu'il n'y en avait plus que pour vingt-quatre heures. Ce fut un coup. Yusuf était furieux, mais avec autant de décision que de promptitude, il sut organiser des réquisitions, mettre en mouvement l'agha Si el Djoudi, assurer des convois et parer au plus pressé. Il n'y avait pas de temps à perdre pour aller chercher l'insurrection à son foyer chez les Guechtoulas, les Aït Bou Haddou, et les Beni Bourdane que le troupier ne tarda pas à baptiser de Beni bougres d'ânes. La première mesure à prendre était de mettre à l'abri d'un coup de main le village européen que l'enceinte crénelée du poste militaire placé à quelque distance ne suffisait pas à protéger. La construction d'un fortin de campagne fut décidée et, comme le capitaine du génie Farre, depuis ministre, non plus que sa compagnie n'étaient encore arrivés, on me fit l'honneur de me charger de l'exécution de l'ouvrage. Dix minutes après, avec des cordes à fourrage, je commençais mon tracé, et une heure ensuite deux cents zouaves étaient au travail sous ma direction avec leurs officiers. Je sus alors, par la langue des officiers d'artillerie, ce qu'un pauvre officier d'État major comme moi pouvait recevoir de conseils et de critiques, et par les zouaves de tous grades, le nombre de réclamations capables de s'élever simultanément sur

l'organisation du travail et la répartition des tâches ! Le fortin ne s'en élevait pas moins et au bout de vingt quatre heures, il avait pris bonne tournure. Il m'est permis de le dire, parce que vingt-huit ans plus tard, ayant été chargé de diriger un voyage d'État-major, et ayant choisi pour cela le terrain sur lequel j'avais fait la guerre, je retrouvai l'ouvrage devenu inutile, mais encore intact, sauf un coin qui avait été ébréché par une nouvelle route.

Le 11, avec un escadron et deux bataillons, le général se porta en avant vers l'Est. Les tirailleries recommencèrent, ce qui ne nous empêcha pas d'aller bivouaquer, sans autre dommage qu'un ou deux blessés le long des crêtes, à Tibahirin Allal. Le général Gastu et ses troupes nous y rejoignirent à cinq heures du soir. Tibahirin Allal signifie : « le jardin d'Allal ». Ce jardin consistait en un terrain haché, troué, bouleversé, embroussaillé, propre aux surprises sanglantes et d'une garde difficile, mais il y avait de l'eau et c'est tout dire. Au fond d'un grand ravin, c'est vrai. Les premiers imprudents qui y coururent tout seuls furent tués par des Kabyles en embuscade et affreusement mutilés. Il devint nécessaire d'occuper sans tarder un grand plateau rocheux qui s'élevait de l'autre côté, dominant le camp et où l'on n'accédait que par un sentier de chèvres. Un bataillon de turcos s'y porta, et dès le lendemain, pour sa bienvenue, eut à subir un furieux assaut. Le commandant Gibon, grand et solide officier, commandait. Il était possédé de la rage de se précipiter le premier, en rugissant en avant de ses hommes. Après l'avoir échappé belle je ne sais combien de fois, il se fit tuer à Metz à l'affaire de Ladonchamps. A gauche du camp, plongeant sur le versant du Sebaou, un escarpement que borda le 18e chasseurs à pied, sauf l'extrémité, une sorte de cap avancé sur le ravin séparé du reste du massif, par un chemin creux. Les Kabyles s'y faufilèrent à la nuit close et tirèrent commodément sur nos tentes.

— Courez donner l'ordre au commandant du bataillon, me dit le général Yusuf, de faire occuper cette pointe par une compagnie sans sacs que vous guiderez vous-même !

J'enfilai le chemin creux, aussi raboteux que peut l'être un chemin kabyle, à pied bien entendu, et après une ou deux chutes que me valut l'obscurité, j'arrivai au bivouac du 18e. On y avait éteint les feux, et les chasseurs, rasés à terre, se tenaient prêts à repousser un assaut. La compagnie fut désignée, je la guidai en

arrière de la pointe où elle se rangea dans un profond silence. Au signal du capitaine, elle s'élança, tandis que la flamme des fusils qui crépitaient éclaira subitement les visages noirs des Kabyles. En un instant le cap fut couronné. Les jours suivants on y alla pour voir et juger les coups qui s'échangeaient aux environs, ce qui lui valut d'être appelé « le cap des blagueurs ».

On prenait le jour la revanche des attaques de nuit. Des bataillons bien postés faisaient le coup de fusil, d'autres allaient dans les villages allumer des incendies dont on sentait partout l'âcre fumée, couper les figuiers et brûler les oliviers. Les dommages causés aux arbres étaient bien plus sensibles à leurs propriétaires que les dégâts infligés à l'architecture rudimentaire de leurs maisons. Mais qu'il s'agit d'arbres ou des bâtisses, cela s'appelait, en y ajoutant les coups de fusil : « châtier ». La conquête a de ces euphémismes.

Le lendemain ou le surlendemain, comme nous étions au cap des blagueurs en train de regarder châtier, un clairon de zouaves se détacha tout seul en rouge sur des pentes jaunâtres qu'il cherchait à gravir en vue du camp ; les Kabyles saluèrent sa culotte d'une ou deux salves, tandis qu'il sonnait à pleins poumons la marche, la charge et tout son répertoire. Il était parfaitement ivre et ses sonneries pouvaient induire les troupes en erreur. Que faire ? Hamed. Hamed trompette, s'offrit à aller quérir le sonneur. C'était un beau garçon, maréchal des logis aux spahis, parlant bien français et porte-fanion du général. Les officiers de l'État-major ne l'aimaient pas, le trouvant trop courtisan, trop favori et toujours « dans leurs jambes ». Rapidement au fond de la vallée, il en gravit l'autre versant, atteignit l'ivrogne, se colleta avec lui, le fit rouler et roula et, finalement, ayant essuyé quelques balles, le ramena aux applaudissements du général Yusuf et des blagueurs du cap. En 1886, je le rencontrai à Alger, lieutenant indigène en retraite, toujours beau et félin. Nous parlâmes du vieux temps, « mais, me dit-il, il faut s'accommoder au nouveau, et quoique resté bon musulman, je fais élever ma fille au Sacré-Cœur! »

Le 15 septembre, nous partîmes pour aller bivouaquer à Mhallet Ramdan, au camp de Ramdan, sur des croupes, dominantes relativement, car tout s'étage jusqu'aux inaccessibles dents du Djurdjura. Yusuf nous dit que les marabouts ennemis annonçaient qu'il périrait en cet endroit comme y avait péri le sultan Ramdan et sa colonne. Ramdan, colligeait l'impôt par des méthodes chères

encore aujourd'hui à l'Empereur du Maroc ; assailli de nuit par les Kabyles, ni lui, ni personne de son monde n'échappa à la mort. Dominant le camp, un gros piton sur lequel se fortifia plus tard une grand-garde, était en attendant bien garni de Beni-Frikats et de Guechtoulas. Afin de ne pas éprouver le sort de Ramdan, on les fit canonner par les petits obusiers du commandant de Pellieux qui faisaient la culbute en arrière, après avoir péniblement envoyé un projectile à 1.200 mètres. Les Kabyles postés à 1.500 étaient d'autant plus décidés à ne pas déguerpir. Il fallait les y forcer. Deux bataillons de zouaves se placèrent à droite, le 18e de chasseurs, à gauche. Le général Yusuf donna le signal et l'escalade commença sous le feu très vif que les Kabyles ouvrirent bientôt de haut en bas. Nous ne tardâmes pas à voir, à quarante pas au moins, en avant des zouaves, éperonnant son cheval et le faisant bondir sur les éboulis, un jeune lieutenant d'État-major stagiaire au régiment. Nous l'admirions tous. Il arriva le premier au sommet et s'y dressa fièrement sur son cheval blanc d'écume. Enthousiasmé de son courage, le général, bon juge, s'écria qu'il méritait la croix. Nous l'eûmes bientôt rejoint, et Yusuf qui recherchait l'éclat, arracha en présence des troupiers charmés, la rosette qu'il portait et jura qu'il ne la remettrait que lorsqu'elle aurait été remplacée sur la poitrine de Chanoine (1) à laquelle il

Le commandant Franchetti et son bataillon les « Éclaireurs de la Seine. »

(1) Chanoine s'est distingué bien des fois plus tard et commande maintenant un corps d'armée.

l'attacha. Il tint parole. Quelque temps après, mis en goût de décorer, il promit la médaille militaire au premier qui entrerait dans un village kabyle qu'il montra. Un jeune sous officier de chasseurs d'Afrique détaché à notre escorte arriva le premier. Malheureusement pour lui, le village était abandonné, ce qui fit tort à son mérite. Il se nommait Franchetti et fut tué au siège de Paris à la tête d'un corps qui portait son nom.

Les Kabyles ayant renoncé à nous faire subir le sort de Ramdan, on séjourna pour les châtier. Tandis que le général Yusuf suivait les opérations, posté à peu de distance d'un village auquel on était en train de mettre le feu, un turco, tout chaud de poudre, accourt pour lui parler.

— Je me bats loyalement pour les Français auxquels je me suis engagé, mais dans ce village est la maison de mon père, je te prie de l'épargner!

— Tu es un bon serviteur : j'ordonne que la maison de ton père soit épargnée, va!

Le turco disparut. Quel moyen pratique il employa, je l'ignore, mais il nous fournit un exemple de la fidélité du Kabyle pendant la durée de son engagement, quitte plus tard et le dernier argent touché, à retourner contre nous, la même ardeur qu'il avait mise à notre service.

Le 68e était commandé par le colonel marquis de Chanaleilles. Le général l'avait pris en grippe, trouvait que son régiment était mal exercé, et ignorait les premiers principes de la guerre de montagne. Il ne lui ménageait ni observations ni reproches ; pendant une sortie, au moment où le feu venait de commencer, Yusuf l'obligea à faire l'exercice des tirailleurs comme sur le terrain d'instruction, lui faisant recommencer tous les mouvements mal faits, ce qui le mortifia cruellement. Un peu plus tard, il m'envoya porter un ordre au colonel ; je le trouvai furieux ; il m'écouta à peine et se mit à traiter Yusuf en termes défiant le latin, et quand il n'en put plus trouver, il conclut en disant : « Allez répéter ça à votre chef! » J'eus la patience de l'écouter, de lui repéter l'ordre et d'ajouter que s'il le désirait absolument, je ferais sa commission, mais qu'il devait comprendre qu'il m'était aussi pénible de la recevoir que difficile de m'en acquitter. Le colonel était un galant homme, il se radoucit tout à coup, me pria d'oublier ce qui lui était échappé sous l'empire de la colère et d'une blessure imméritée faite au juste amour propre de son régiment. A partir de ce mo-

ment, nous devinmes et nous restâmes les meilleurs amis. Les choses ne se passaient pas toujours de cette façon. Le colonel de Fénelon, commandant de la cavalerie, avait souvent des allures cassantes et dédaigneuses. En marche, les chasseurs d'Afrique étant en avant, le général m'envoya à lui pour je ne sais quel ordre. Le colonel après m'avoir écouté répliqua :

— Dites au général Yusuf que je sais ce que j'ai à faire!

Je n'y manquai pas. Le général Yusuf s'emporta et courut lui-même au colonel de Fénelon. Mais le colonel était gendre du maréchal.

Les visiteurs de l'exposition universelle de 1889 ont pu voir sur l'esplanade des Invalides la reproduction exacte d'une petite mais délicieuse mosquée d'Alger où repose le corps d'un saint : Sidi Abderrhaman étant mort dans le pays des Guechtoulas où nous allions descendre, y avait été inhumé. La coupole, la Koubba qu'on éleva sur son tombeau jouissait, malgré son apparence modeste, d'une grande renommée à cause des miracles qu'y opéraient les reliques du saint. Les habitants d'Alger, dans le but d'éviter le voyage que leur imposait le désir d'obtenir des bienfaits du ciel, trouvèrent moyen de transférer le corps chez eux où il fut merveilleusement logé. Mais voici le prodige : les Guechtoulas constatèrent que le corps du saint était revenu à son gîte primitif après avoir laissé un sosie à Alger, manifestant ainsi sa volonté évidente de répartir ses grâces entre la ville et la campagne. Dès lors on le surnomma Bou Gobereïn, c'est à-dire « aux deux tombeaux ». Auprès de celui des deux qui était en pleine Kabylie se fonda une zaouïa; elle devint le rendez vous naturel de nos ennemis et le colonel Spitzer ne cessait de répéter au général Yusuf que c'était là qu'il fallait aller les frapper. Le 20, une grande reconnaissance fut entreprise ; elle eut lieu avec toutes celles des forces qui n'étaient pas nécessaires pour garder le camp, et fut poussée jusqu'à quelques centaines de mètres de la Koubba.

Ce jour là, j'éprouvai un grand chagrin ; nous marchions sur une crête rocheuse; en pointe, quelques hommes de goum, puis le général suivi de son Etat major. Les pistes étaient si mauvaises qu'il fallait s'y avancer l'un derrière l'autre. De Mancourt, en pantalon blanc et serré dans un spencer rouge, d'uniforme à cette époque, monté sur un cheval blanc, me précédait de quatre ou cinq pas. A gauche des arbres, à droite, un versant peu favorable à une attaque de l'ennemi ; cependant quelques coups de fusil se

firent entendre, des balles sifflèrent, et tout d'un coup j'entendis tout près de moi : klak !

— Ah, criai je en riant à de Mancourt, en voilà une qui vient de taper l'arbre en passant entre nous deux !

De Mancourt, au lieu de me répondre, oscille un instant, puis tombe lourdement de cheval. Je me précipite à terre, on m'aide à le relever, et tandis que je le prends dans mes bras, je vois un mince filet de sang sortir d'un trou que la balle lui avait fait derrière l'oreille. Il respirait encore bien qu'un fragment de sa cervelle eût jailli jusque sur moi et que la blessure fût mortelle. On le transporta au bivouac où je le retrouvai à la fin de la journée, toujours privé de sentiment. La nuit, il expira. Son ordonnance, le docteur Panier et moi qui l'assistions, n'eûmes de ses lèvres que quelques mots incohérents semblant se rapporter à sa mère. Elle était veuve et n'avait plus que lui.

Mosquée de Sidi Abderrhaman à Alger.
(D'après un croquis de l'auteur.)

Peu de temps avant, de Mancourt avait été rejoint par un nègre qui, encore négrillon, lui était tombé entre les mains au cours d'une razzia et lui était devenu très attaché. On l'admettait aux gamelles. Son « bon maître », comme il disait, étant mort, le pauvre diable sentit la faim. Je le recueillis et j'en pris soin six ou huit semaines, le temps de le placer. Je n'eus jamais de plus dées-

able serviteur, je n'étais pas « son maître ». Il me fit toucher du doigt la nature des relations qui peuvent lier le maître et l'esclave. De même, le nègre Fata, le cuisinier renommé du général. Une fois, pris de boisson, il fut grossier vis-à-vis de Madame Yusuf. De chagrin, il jura de ne plus boire que de l'eau et tint parole. Et aussi une négresse émancipée depuis longtemps qui n'abandonna jamais sa maîtresse tombée dans la pauvreté.

On était parti dans la saison la plus défavorable, à la fin d'août, quand les troupes étaient déjà anémiées par les chaleurs. L'imprudence des soldats était extrême. Le pantalon de drap leur était prescrit à cause de la froideur des nuits sur la montagne ; ils coupaient

Le tombeau de Sidi Abderrhaman chez les Guetchoulas.
(D'après un croquis de l'auteur).

les jambes et les boutonnaient aux pantalons de toile, cachés par la capote, après avoir jeté le reste pour s'alléger. La seule division Yusuf de 6.091 hommes et 1.319 chevaux et mulets, ne perdit que officiers et 120 hommes par le feu, mais le nombre de ceux que la maladie et la mort atteignirent pendant l'expédition ou à sa suite, fut décuple. L'effectif de la compagnie du génie tomba un instant, à la fin d'octobre, à 20 hommes, au lieu de 80 qu'il était au départ. Le 22, de bonne heure, on devait descendre sur la Zaouia. La veille au soir, on avait préparé des transports pour tous les malades et blessés qu'on évacuerait le lendemain sur Bordj Bouira, escortés d'un bataillon. Le matin, à la sonnerie du boute-charge, se trouva cinquante nouveaux malades, imobilisés pendant la nuit, par la dyssenterie ou par la fièvre, qu'on ne savait comment emporter.

La marche sur la Koubba de Sidi Abderrhaman et l'installation au bivouac s'effectuèrent sans autres incidents que les escarmouches accoutumées. Puis on donna la main à la division Renault et le maréchal Randon prit la direction des opérations. Elles eurent lieu d'abord sur deux crêtes parallèles et rapprochées. De la nôtre, nous vîmes l'arrière garde de la division Renault, lorsqu'elle se retira, poursuivie avec une fureur que nos obusiers de montagne, dont les Kabyles ne se méfiaient plus, réussit à calmer. Quant à la section de fusées dont on voulut faire l'essai, elle nous procura le spectacle de projectiles assez capricieux pour rebrousser chemin aussi souvent qu'ils arrivaient au but. Les incendies de forêts d'oliviers séculaires, au milieu desquelles nous campions, vinrent ensuite ; de magnifiques fêtes de nuit ; chaque feuille se transforme en une escarboucle et la combustion est lente. Mais la chaleur est effroyable et il faut changer de place à chaque instant pour ne pas rôtir, ce qui faillit arriver à l'ambulance.

Le village des Aït-Djemâa, la citadelle du pays de Beni-bou-Haddou, passait pour inexpugnable, et les contingents Kabyles s'y étaient réfugiés pour nous braver. Le maréchal Randon se décida à les y poursuivre et il en chargea le général Renault. Pour lui en mieux assurer les moyens, il plaça sous ses ordres directs des troupes qu'il enleva au général Yusuf. Celui-ci privé personnellement de l'honneur de prendre part à l'opération, me mit à la disposition du général Renault qui le demanda d'une façon aimable où perçait l'intention d'adoucir la blessure faite à l'amour-propre du général Yusuf. La journée fut disputée. Le seul incident que j'en relate, parce que j'y ai été personnellement mêlé, fut la charge d'un escadron de chasseurs d'Afrique, le général Renault en tête, en forme de retour offensif à l'arrière garde. Cela me valut de sa part, lorsqu'il vint remercier le général Yusuf du concours prêté par ses troupes, un compliment inspiré sans doute par le sentiment dont j'ai parlé plus haut. L'expédition prit fin dans les premiers jours d'octobre et, vers le 15, nous étions rentrés à Blida. Mais la conquête n'était pas terminée et le comte Randon se réservait de l'achever l'année suivante au printemps.

De Mancourt avait des qualités qui me manquaient et moi des aptitudes que peut être il n'avait pas. Liés comme nous l'étions, nous nous complétions assez bien. Quelque temps après sa mort, je m'aperçus que je n'étais plus *persona grata* auprès du général et que le moment d'achever mes deux ans de stage dans la cava

ric était venu. Le 7e hussards, par lequel j'avais débuté, étant à Blida, l'affaire alla de soi. J'étais au mieux avec le colonel Fénis e Lacombe et je me préparais à faire avec le régiment la campagne prochaine.

Elle venait d'être décidée. J'entrai un matin au bureau de l'État-major de la division et aussitôt les capitaines eurent un air gêné ui m'étonna.

L'un d'eux prit la parole et me dit :

— Fix, vous savez que dans des occasions comme celle-ci, acun cherche son intérêt. Il s'agit en ce moment du nôtre et nous défendons; mais nous devons aussi agir loyalement envers vous vous informer de ce qui se passe. Nous savons que le général a intention de nous emmener tous, et qu'au lieu de laisser ici celui e nous dont le tour serait de rester, il demandera au gouverneur e vous détacher de votre régiment et de vous maintenir ici avec lieutenant-colonel pour l'expédition des affaires pendant qu'il era en Kabylie. A vous d'aviser!

Je me sentis atterré. Cette mesure que des motifs étrangers au ervice paraissent avoir provoquée, était une violation de l'ordonance royale du 2 novembre 1833 en vertu de laquelle l'officier 'État-major stagiaire devait résider auprès du colonel commanant le régiment. Je courus chez le général qui se répandit en protestations pour me rassurer, mais n'y réussit pas. Je retournai le oir chez lui, car je n'avais pas cessé de m'y présenter assez familièrement. Dans son salon, il m'affirma que dès le lendemain natin il signerait une lettre très chaude pour obtenir du maréchal ue je ne reste pas à Blida. Le lendemain j'allai à l'État-major où on me montra effectivement une lettre, à mon sujet, signée. eulement elle demandait avec instance que je ne partisse as.

Je cours chez Yusuf.

Il se promenait dans son cabinet en fumant.

Je prends la position réglementaire et je lui dis :

— Mon général, vous m'avez affirmé hier soir que vous demaniez mon départ et je viens de voir la lettre où vous exprimez une olonté contraire!

Il ouvrit la porte conduisant à son appartement et sortit sans not dire. A partir de ce jour, mes relations avec lui cessèrent bsolument.

AVEC LA CAVALERIE

DÉCLARATION DE GUERRE. — GÊNES. ALEXANDRIE. — LE LENDEMAIN DE MAGENTA. — LES GRANDES RECONNAISSANCES. — SOLFÉRINO. — CHARGE DE CAVALERIE. — COMMENT SE PRODUIT UNE PANIQUE. — LA PAIX.

La guerre fut déclarée à l'Autriche par Napoléon III quelque temps après mon arrivée à Digne où je devais préparer mon travail de topographie dans les Alpes (1). A la première nouvelle, je filai sur Paris où, grâce à l'appui d'un excellent homme, le docteur Yvan, médecin du prince Napoléon, je reçus la promesse d'être promptement désigné pour l'armée. Rentré à Digne, j'y fus bientôt suivi par ma lettre de service. Elle m'attachait en qualité d'aide de camp au général Garnier de Labarreyre, commandant la brigade des lanciers du 5e corps, prince Napoléon, destiné à occuper la Toscane. Elle me prescrivait de me rendre immédiatement à Livourne. Mes bagages étant prêts, je ne fus pas long à me mettre en route : vers le 18 mai, j'arrivai à Marseille où je devais, avant de m'embarquer, me pourvoir d'ordonnances et de chevaux. Je ne trouvai plus au dépôt de remonte qu'on avait formé, que deux juments, l'une très jolie et très fine, et l'autre affligée d'énormes capelets. Je leur adjoignis un bon mulet. Quant à des ordonnances, on me les refusa absolument sous prétexte qu'il n'y avait pas un homme disponible, qu'il était impossible d'en distraire des régiments, et que j'en trouverais à mon arrivée.

A cet embarras s'en vint joindre un autre.

Aucun navire ne devait se rendre à Livourne ; en ville et sur le port le désordre était à son comble ; l'intendance avait perdu jusqu'à la parole, à en juger par le silence dédaigneux que ses membres opposaient à mes demandes d'embarquement. Je finis cependant par découvrir un vapeur espagnol nolisé pour porter du foin à Gênes. Je fis amener mes bagages à bord où les marins arrimaient le chargement la cigarette à la bouche. Si nous n'avons pas flambé en route, ç'a été merveille. Pas d'autres passagers que moi et un capitaine d'artillerie, de sorte que nous fûmes fort bien traités pendant les 24 ou 36 heures que dura la traversée. A Gênes, je dus procéder moi-même au débarquement de mes chevaux ; l'opération

(1) J'avais passé un an à la carte de France.

pratiquait, comme celle de l'embarquement, en leur passant une rge sangle sous le ventre et en les faisant enlever par une grue une vergue munie de poulies, qui les déposait à terre. Ma rosse jument se débattait si furieusement qu'aucun matelot n'osait en approcher. Finalement, habitué de bonne heure à me servir de es mains, je m'en tirai. Me faisant suivre de portefaix chargés de es bagages et conduisant mes bêtes par le licol, j'arrivai dans un quipage peu héroïque, si l'on y ajoute le désordre de ma tenue, à État-major de la place. Là, mon camarade Chennevière voulut ien me donner deux ordonnances, un chasseur et un dragon pris armi les isolés qui commençaient déjà à s'accumuler. Il me fit rer de les renvoyer promptement. Je jurai et les gardai jusqu'à la n de la campagne, car vraiment je ne pouvais leur faire retraver er la Lombardie tout seuls. J'appris en même temps que la brigade e lanciers, loin d'être sur le chemin de la Toscane, comme on me avait assuré à Marseille, avait, en quittant Lyon, pris la route du Mont-Cenis pour entrer en Italie et qu'elle devait être à Alexandrie. omme je n'avais ni ordre ni direction à attendre, je me résolus de artir dès le lendemain pour cette ville. Je profitai des dernières eures du jour pour visiter Gênes, où mon admiration se partagea ntre les beautés pittoresques et artistiques de la cité et le nombre onnant de moines gras et insolents que je rencontrais. Je me ouchai littéralement éreinté, mais je possédais et j'ai conservé ngtemps la faculté heureuse, après avoir poussé la fatigue du orps ou de l'esprit jusqu'à l'extrême, de pouvoir la réparer aisé ent et vite, par le plus brillant des appétits et le plus profond es sommeils.

Le lendemain matin, sans autre autorité ni réquisition que mes aulettes de capitaine et mes aiguillettes, je me rendis à la gare je demandai pour moi et mes chevaux un wagon qui me transortât à Alexandrie. La gare était sens dessus dessous, y entrait ui voulait, les zouaves se considéraient déjà comme en pays onquis, et notre titre d'alliés et de libérateurs empêchait les Piéontais de se plaindre trop. Le matériel roulant, absorbé presqu'en tier par la téméraire marche de flanc qui aboutit à Magenta, ait devenu rare. A la suite d'une longue attente et grâce à l'obli eance du chef de gare, j'installai dans un wagon mes trois bêtes, es deux ordonnances, mes bagages et moi même. Je parus peutre manquer de dignité au brave employé qui voulait absolument e faire monter dans un compartiment de 1re classe, quand il me

vit m'enfourner dans la paille avec mes chevaux. Mais je possédais assez d'expérience pour savoir que c'était la seule manière de rester ensemble, soit que nous arrivions, soit que nous restions en chemin. Bien m'en prit. Une fois assis entre mes deux hommes, nous attaquâmes les vivres dont je n'ai jamais manqué de me pourvoir toutes les fois que je l'ai pu.

Il n'y avait plus de trains autres que ceux formés de hasard, et je poussai un soupir de satisfaction quand le mécanicien fit entendre son sifflet. Nous enfilâmes doucement le col de la Bocchetta que la voie gravit suivant une pente sinueuse et rapide. A peu près au milieu, à la suite d'un court arrêt, la locomotive et le reste du train disparurent, laissant mon wagon en détresse. Au bout de deux ou trois heures, on vint me chercher et j'arrivai à Alexandrie où, après bien des pas et des démarches, je fus logé chez un brave homme de pharmacien dont je vois encore la boutique. La grande place de guerre était grouillante de soldats de toutes armes, de troupes de la garde, de convois, et présentait une animation extraordinaire. Elle avait été toute pavoisée de drapeaux français pour l'entrée de Napoléon III qui avait eu lieu le 14, tandis que le gros des Autrichiens se tenait en observation à peu de distance du côté de Mortara. Le maréchal Vaillant était major général de l'armée ; je me rendis à son quartier où je trouvai un des sous-aide majors généraux, le colonel Jarras. Il m'annonça que la brigade de Labarreyre devait faire partie, non du corps de Toscane, mais de la division Partouneaux dont la première brigade, composée des 2e et 7e hussards, était commandée par le général de Clérambault, et qu'une fois formée, cette division appartiendrait au 3e corps.

— Je ne sais d'ailleurs, ajouta le colonel Jarras, ni où est la brigade des lanciers, ni quand elle arrivera. Vous n'avez qu'à attendre.

Je commençai par aller serrer la main à tous mes anciens camarades du 7e hussards (vert et or) que j'étais ravi de retrouver, puis je me présentai au général Partouneaux arrivé la veille. Il me reçut fort aimablement. C'était un superbe officier, un ancien beau impeccable de correction et de belle tenue, avec le langage et le tics des officiers de cavalerie. Au fond, simple, bon et brave. Il n'avait, je crois, jamais fait campagne de sa vie. Boulancy, fils du colonel du 1er lanciers, était son officier d'ordonnance. Bon garçon, le cœur sur la main et montant à cheval tout de travers

omme il l'avouait sans qu'on l'en priât; il fut plus tard nommé cuyer-instructeur à l'École d'État-major. Je fis aussi connais ance avec le chef d'État-major de la division, le colonel de aujal, d'un caractère difficile et pompeux, qui se prenait tou urs aux cheveux et faillit deux ou trois fois se battre avec le olonel Lhuiller, du 2e hussards, grognon et emporté.

Le 1er lanciers ne tarda pas à arriver ; le général de Labarreyre, ui marchait avec lui, ignorait absolument que j'eusse été nommé n aide de camp, ce qui ne l'empêcha pas de me faire le plus rdial accueil. C'était un vieil officier, sentant fort son languedo en, très cavalier et très brave, ayant fait la campagne d'Espagne 1823, en qualité de sous-lieutenant de hussards, et en ayant nservé quelques mots d'espagnol qu'il voulait absolument placer Italie. Cocardier à fond et le plus bienveillant des chefs. En rtant de Valence où il commandait, il avait attelé un de ses che ux à un petit char à bancs dans lequel il avait placé ses bagages. uand je lui demandai comment nous mangerions en quittant lexandrie, il me répondit que son ordonnance ferait notre petite boubouille » à lui, à moi et à Sory. Sory était son officier d'or nnance, ancien secrétaire de trésorier, déjà bedonnant et toujours al servi par son lancier qu'il ne cessait d'injurier. Je pensai en oi-même : nous allons mourir de faim. Il n'en fut rien. Dès que général, condamné à deux jours de jeûne tandis que j'allais me faire aux popotes du 7e hussards, m'eut autorisé à raccoler une tterie de cuisine dans un village et à découvrir un cuisinier ns un escadron, Sory révéla ses talents et son industrie. Au ieux avec les fournisseurs et les comptables, il fit manger à us du pain blanc, et à nos chevaux de l'avoine, au lieu de la lenta (1) qui dans le reste de l'armée était indifféremment dis buée aux hommes et aux bêtes.

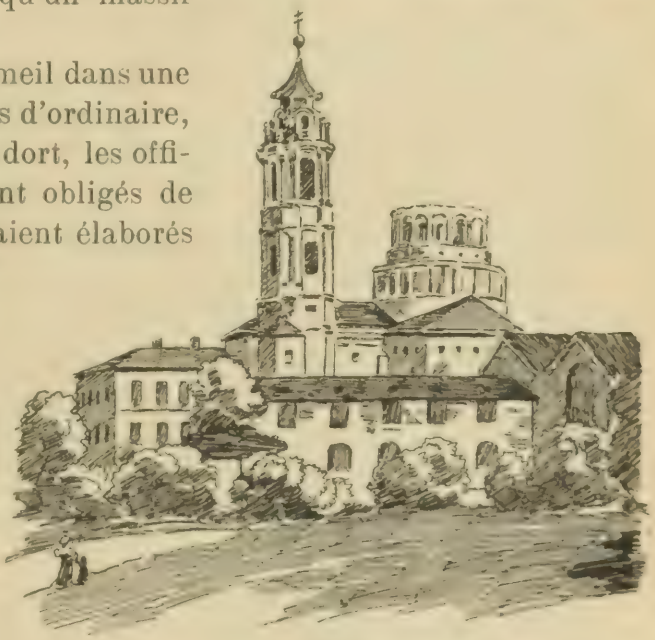
Le hasard avait voulu que mes cinq ans d'Afrique eussent accu ulé sur moi plus de campagnes et de combats que sur tous les ficiers de la division ensemble qui, excepté ceux du 7e hussards, avaient jamais quitté la France. J'en avais recueilli aussi un peu expérience dont je tâchais de profiter pour moi-même et pour les tres. A cela je n'avais aucun mérite personnel, car si j'avais it partie de la division de chasseurs d'Afrique notre voisine, est tout le contraire qui se fût trouvé.

(1) Grossier pain de maïs.

La brigade se composait nominalement du 1er et du 2e lanciers. De celui-ci, je ne dirai rien parce que je ne le vis jamais. On en avait successivement détaché les quatre escadrons je ne sais plus où, éparpillant, comme à plaisir, notre cavalerie tandis que nous n'en avions déjà pas trop. Par surcroît, on avait fait déposer à ce régiment les flammes de lances et remplacer les shapska par des képis. La chaleur et le relâchement de la discipline aidant, la contagion de : « se mettre à l'aise », gagna jusqu'aux bonnets à poils de la garde impériale qui commencèrent à se perdre en route et, si la campagne avait duré plus longtemps, on ne sait trop ce qui serait advenu des beaux uniformes de ce temps. Le colonel de Boulanger commandait le 1er lanciers ; aiguillonné par le général, son zèle lui faisait surveiller d'autant plus attentivement les flammes et le shapska maintenus à son régiment que, depuis près d'un an, il s'attendait « d'un moment à l'autre » à être nommé général ; on prétendait même qu'il avait déjà fait faire son uniforme. C'était le type du soldat soumis et à poigne, un grand et gros homme détesté du troupier qu'il menait d'une main de fer. Par une réaction prévue cette discipline uniquement appuyée sur la salle de police se relâcha dès qu'on entra en campagne. Du reste la déplorable exécution du service des vivres, sauf celui de la viande confié à un entrepreneur, amenait à elle seule beaucoup d'abus que toléraient les chefs. On trouvait facilement de l'herbe sur pied, comme je l'éprouvai une fois en la faisant payer par le comptable, en belles pièces d'or devant la ferme dont elle dépendait. Mais la ferme avait ses greniers garnis de foin. Quelques lanciers et hussards en allèrent chercher en maraude, et quand je voulus y mettre ordre, le général me dit : Laissez donc faire ces garçons ! Les greniers furent lestement vidés et les cent ou deux cents vaches et chevaux que la ferme contenait mangèrent comme ils purent. Mon camarade Boquet me raconta que pour empêcher le pillage d'une ferme, il avait mis le sabre à la main et que son chef l'avait blâmé. Beaucoup de celliers contenaient du vin dans de grands foudres ; les zouaves avaient trouvé un ingénieux moyen de les mettre en perce ; c'était de tirer un coup de fusil, la balle faisait un trou parfaitement rond qu'on bouchait après s'être approvisionné de l'agréable liqueur, s'il en restait. Le respect des officiers et soldats pour les vivres et le lit de l'habitant n'a cessé d'être médiocre, et je me suis parfaitement expliqué comment les Français toujours entrés si facilement en Italie, avaient toujours fini par être obligés d'en sortir.

Nous avions quitté Alexandrie le 29 mai pour aller camper dans la plaine de Casal. L'installation des officiers et des troupes fut régulièrement déplorable et, généralement, quand on bivouaquait, je couchais à la belle étoile. Ordre avait été donné de supprimer les tentes sous prétexte qu'on pourrait la plupart du temps cantonner. Les bourgs, quoique vastes et riches, étaient toujours bondés de quatre ou cinq fois plus de troupes qu'ils n'en pouvaient recevoir et, comme on avait commencé par faire marcher la cavalerie derrière, au lieu de la mettre devant, elle ne trouvait plus jamais à son arrivée qu'un massif impénétrable.

Je sacrifiais au sommeil dans une moyenne mesure, mais d'ordinaire, quand tout le monde dort, les officiers d'État-major sont obligés de veiller. Les ordres étaient élaborés avec une certaine lenteur à l'État-major de l'armée et le travail n'y commençait qu'à dix heures du soir. Il durait bien deux heures. De là, il allait au corps d'armée, y restait encore une heure, puis descendait à la division et à la brigade, où il n'arrivait, en comptant le temps du transport, que vers trois ou quatre heures du matin. Je recevais directement les dépêches et je devais assurer la transmission des ordres et aussi surveiller leur exécution suivant les instructions que le général pouvait me donner. J'étais donc en éveil à partir de deux heures et demie du matin. Au début, les ordres arrivèrent tôt et je les transmis sans délai. Il en résulta que les officiers réveillèrent leur troupe trop tôt et la fatiguèrent. Je pris sur moi de ne les expédier qu'au dernier moment, de sorte que le soldat pouvait dormir et les chevaux se reposer. Les marches étaient fatigantes à force d'être mal réglées, coupées de haltes interminables retardant indéfiniment l'arrivée.



Novarre (D'après un croquis de l'auteur).

Les chevaux des lanciers uniformément de robe grise et provenant d'un croisement de tarbais et d'anglais, étaient hauts sur jambes et trop faibles. On les avait écrasés; outre le paquetage, complet, brosses, chabraques et tout ce qui s'ensuit, les effets de l'homme, les rations d'avoine ou de polenta, ils portaient encore dans des filets des bottillons de paille ou de foin, de sorte que leur charge totale s'approchait de 150 kilogrammes, plus que celle d'un mulet! Et avec cela on voulait qu'ils marchent, galopent et chargent; aussi la division, sur un effectif d'environ 1.500 chevaux, ne tarda pas à former un convoi de plus de 300 bêtes éclopées. L'armée avait emmené des mulets de bât, comme si elle eût dû faire la guerre de montagne, tradition de l'Afrique sans routes, mais bientôt elle avait été pourvue de petites charrettes à deux roues à l'italienne qui roulaient parfaitement sur les routes unies; elles ont servi de prototype à toutes les voitures légères que l'on a employées depuis. Sory et moi trouvâmes à en acheter une pour 150 francs dans un des premiers villages et nous attelâmes nos deux mulets en tandem. La première nuit on vola à Sory le sien et on en laissa un vieux à la place. Mon général s'était pourvu d'une petite tente dans laquelle il couchait sur un lit de camp. Sory dormait dans le char à bancs amené de Valence, moi dans la charrette et les ordonnances dessous, quelquefois l'inverse. Mais que les bagages fussent loin et qu'il n'y eût ni toit ni hangar, on couchait à la belle étoile, comme je l'ai dit. Le 30 mai, nous passâmes le Pô sur un pont de bateaux; nous marchions par des routes extraordinairement encombrées dans la direction de Verceil, lorsque nous entendîmes le canon des Piémontais aux prises avec 25.000 Autrichiens sur les bords de la Sesia. La soupe était sur le feu, au bruit du canon, on renversa les marmites pour monter à cheval. Finalement on n'eut pas besoin de nous, et nous campâmes près de Prarolo, dans des prairies marécageuses.

Le lendemain, on entendit la fusillade de Palestro au moment où l'on venait de commencer la soupe, de sorte qu'on renversa de nouveau les marmites pour monter à cheval; malgré la rapidité de notre marche, nous n'arrivâmes sur le théâtre du combat que lorsqu'il venait de finir. On sait que la bataille ne fut gagnée par le roi Victor Emmanuel que grâce à l'intervention hardie des zouaves. Nous bivouaquâmes dans les terres; on croyait tout bien fini et les Autrichiens en pleine retraite. Une foule d'officiers s'en

allèrent visiter en amateurs le lieu de l'action, et une quantité aussi de soldats de toutes armes, de ces demi-maraudeurs, qu'on nomme fricoteurs. Un escadron de cavalerie ennemie qui couvrait la retraite, craignant une poursuite, fit mine de prendre sa formation de combat. Aussitôt, curieux de tourner les talons dans un sauve-qui-peut général. Cavaliers à pied, fantassins, officiers de tout grade, détalèrent à qui mieux-mieux et arrivèrent comme une avalanche sur notre bivouac où l'on sonna à cheval. Nous ne fûmes pas longs. Sory éperonnait furieusement sa bête qui se débattait sans avancer, quand je lui fis remarquer que son ordonnance avait oublié d'enlever l'entrave, ce qui valut au maladroit un déluge de sottises. Mais déjà la panique était apaisée, les Autrichiens avaient disparu et chacun se mit à son installation sans songer à se garder mieux qu'auparavant. La mienne fut fort simple, je me couchai dans un sillon où je dormis comme un bienheureux. Le lendemain, à mon réveil, je ne pus bouger. Je crus avoir gagné un rhumatisme. Examen fait, c'était d'une pierre placée sous mes reins que je ressentais la meurtrissure.

Le 2 juin, on traversa le village désolé de Palestro pour aller camper sous les murs de Novarre. Dans la soirée du 4, on commença à entendre le canon de Magenta. Les troupes se mirent en mouvement. Je fus chargé par le général de division de surveiller la marche de toute la colonne en tête de laquelle il partit entre dix heures et minuit. Elle ne pouvait rompre que par fraction et lentement par suite de l'encombrement des routes ; à cause de l'obscurité, le départ n'eut pas lieu sans désordre. On n'avait ni cartes ni guides; au moment de la déclaration de guerre, on ne possédait à Paris qu'un seul exemplaire de la carte topographique de la Lombardie. Au dépôt de la guerre, on en avait photographié à la hâte quelques exemplaires pour l'Empereur et le major général. Quant aux généraux et aux officiers d'État-major, on leur avait distribué une carte de la haute Italie à l'échelle de 1/288.000, déjà ancienne.

(*A suivre.*) Colonel Fix.

LE REFUGE[1]

(Suite et Fin.)

XXVIII

Tandis que Vital quittait tristement la combe de la Bolante et se dirigeait tout pensif vers le sentier de la Fontaine-aux-Charmes, le temps déjà orageux s'était complètement gâté. Lorsqu'il longea le petit étang il vit se refléter dans l'eau somnolente un ciel chargé de nuages cuivrés. A peine eut il franchi le perron de la Harazée, que l'orage se déchaina. Une épaisse fumée obscurcit le défilé et une pluie torrentielle tomba, traversée de larges éclairs et de roulements de tonnerre qui se répercutaient dans les gorges de la forêt, mêlés à des éclats de branches fracassées et à des bouillonnements d'eaux ruisselantes.

La tempête dura toute la nuit avec un vacarme semblable aux clameurs d'une mer démontée. Vital qui ne pouvait dormir, écoutait avec une sorte de sauvage volupté cette émeute hurlante des éléments, où résonnait un écho des sentiments désordonnés et contraires qui se heurtaient en son âme. Il éprouvait une joie haineuse, une puérile satisfaction, en songeant que ce mauvais temps empêcherait Catherine et Féli de continuer leurs promenades à travers bois.

L'averse, en effet, s'épanchait avec une abondance si continue qu'elle semblait devoir durer des journées entières. Tantôt elle giclait perpendiculaire au sol, comme l'eau qui se précipite du haut d'une écluse brusquement ouverte ; tantôt l'ouragan la lançait par paquets contre les vitres avec un bruit de grêle. Parfois aussi le vent dominait le clapotement de l'ondée ; sa plainte se prolon

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

geait dans le défilé, pareille aux abois d'un chien perdu ; elle pénétrait à travers les portes de la Harazée et s'engouffrait dans les longs couloirs avec de lamentables soupirs.

Alors un revirement inattendu se produisait dans l'esprit de M. de Lochères. Ces lamentations déchirantes arrivaient à ses oreilles ainsi que de grondeuses voix du temps passé. Il lui semblait que tous ses remords d'autrefois, tous les regrets de sa jeunesse mal employée revenaient sur l'aile du vent, dans sa maison déserte, lui reprocher la folie de son amour hors de saison et l'injustice de ses rancunes.

Avec une soudaine indulgence, sa pensée se reportait alors vers les deux jeunes gens qu'il avait surpris pendant l'après-midi sous les hêtres de la Bolante.

Il se remémorait les touchantes confidences de Catherine et de Féli et leur enviait cette candeur de sentiments, cette naïve confiance dans l'avenir, cette tendresse chaste et brûlante à la fois, qu'il n'avait jamais connues, même dans la printanière effervescence de ses vingt ans. Parce qu'il n'avait pas su goûter les joies pures de l'amour sincère dans la saison opportune, parce qu'il avait gâché sa vie, possédait-il le droit de gâcher aussi celle de son fils, pour satisfaire égoïstement une tardive passion de vieillard ?...

Pourquoi s'obstinait-il à infliger à d'autres les infortunes dont il avait souffert ? Lui qui subissait aujourd'hui encore les déplorables conséquences d'un mariage d'argent, lui qui s'était si mal trouvé d'une union fondée uniquement sur des calculs d'intérêt et où la tendresse entrait pour si peu, ne méditait-il pas, au moment où Féli était entré à la Harazée, de faire tomber Catherine dans ce dangereux piège du mariage riche ? En exerçant une pression sur cette jeune fille pauvre, en usant du prestige de sa fortune pour l'amener à épouser un quinquagénaire usé et maussade, ne l'exposait-il pas aux mêmes désenchantements, aux mêmes périlleuses tentations dont lui, Vital, avait si sévèrement pâti ?...

Il se disait toutes ces choses. Sa conscience les proclamait justes, dignes d'être approuvées par un cœur généreux. Mais en même temps, devant ses yeux se dressait la séduisante image de Catherine ; il revoyait la blanche figure aux mélancoliques yeux noirs, à l'attirant sourire ; il repensait à la grâce souple et ensorcelante de ce jeune corps virginal ; il songeait que Mlle de Louessart était la seule femme qui lui eût inspiré un amour profond,

sincère et désintéressé, que seule elle aurait eu le magique pouvoir de le rajeunir et d'enchanter les années qui lui restaient à vivre ; — alors, comme un coup de vent brûlant et impétueux, une fougue de désir passait en lui et sa passion se renflammait. Au dehors, l'ouragan continuait sa rage ; la forêt tordait convulsivement ses grands bras verts ; le ru, changé en un torrent, bouillonnait ; des éclairs phosphorescents traversaient la nuit comme le flamboiement rapide d'un incendie qui se rallume en dépit des jets d'eau dont on l'inonde. Au milieu des huées du vent et des éclats de tonnerre une frénésie jalouse le reprenait.

De nouveau l'impérieuse nécessité de reconquérir Catherine s'imposait à son esprit et le bouleversait. Il la voulait toute à lui. Sans elle, sa vie n'était plus qu'un cauchemar, et mieux valait en sortir immédiatement. Sous l'influence de cette nuit d'orage, son imagination s'exaltait, s'abandonnait aux conceptions les plus délirantes. Il rêvait de pénétrer dans la maison du Four-aux-Moines, d'y surprendre Catherine seule, de l'entraîner de gré ou de force, de l'emporter palpitante dans ses bras à travers la forêt ruisselante, dussent-ils tous deux ensuite rouler dans l'eau des torrents et disparaître à jamais au milieu du hourvari de la tempête...

Le lendemain, l'aube se leva péniblement dans les buées d'une pluie battante, et le temps continua d'être mauvais. Les averses de la nuit n'avaient pas même rafraîchi l'atmosphère qui demeurait lourde et étouffante. Le vent soufflait du sud-ouest et poussait vers la vallée de pesants nuages chargés d'électricité, qui rampaient à la cime des bois et soudain crevaient en trombes d'eau sur les champs inondés. Par intervalles, une accalmie.

Dans leur course effarée, les nuées se déchiraient, la bourrasque les roulait devant elle et pendant un quart d'heure un ardent soleil darda sa lumière crue sur la Biesme élargie et jaunâtre, sur la forêt fumante. Puis cette lumière devenait livide, d'énormes nuages amoncelés à l'horizon s'avançaient en masses croulantes et projetaient devant eux une obscurité crépusculaire.

De nouveau l'orage se déchaînait, tordait les arbres, et l'averse recommençait à battre les vitres à la Harazée.

Toute la journée, M. de Lochères traîna son ennui et sa fièvre à travers la maison. Il errait comme une âme en peine de pièce en pièce et trouvait les heures mortellement longues. Jusque-là il avait pu fatiguer sa pensée et son corps, à l'aide de marches

forcées en forêt. Un moment, pendant une embellie, il ne put résister à la tentation de se risquer au dehors et de pousser jusqu'à la Chalade. Déjà il traversait la cour; mais avant qu'il eût atteint la grille, une pluie violente le contraignait à rebrousser chemin. Il rentra dans l'appartement du rez-de-chaussée. Le salon et la salle à manger, que deux fois Catherine avait éclairés de sa grâce et de sa jeunesse, étaient noyés dans l'ombre et prenaient l'aspect morne des pièces inhabitées. Sur les sièges repoussés contre le mur les plis des housses blanchâtres tombaient avec des airs de linceuls. Une vapeur embuait les glaces, et les larmes de la pluie coulaient le long des vitres des portes-fenêtres.

Le bruit des pas de Vital éveillait dans les coins de ces pièces spacieuses une mélancolique sonorité, qui donnait encore une plus funèbre impression de vide et d'abandon à celui qui les parcourait.

— Et ce sera désormais toujours ainsi ! se disait Vital, les jardinières resteront défleuries, les sièges demeureront inoccupés ; la forme charmante de Catherine ne se reflétera plus dans les miroirs ternis... Non, jamais je ne m'accoutumerai à cette désertion, à ce désastre de mes dernières espérances.

Lentement, le soir descendit, presque inaperçu parmi les nuées ruisselantes. Au son de la cloche qui annonçait le dîner, M. de Lochères gagna machinalement la petite salle que naguère la bonne humeur de Féli égayait et qui, maintenant, n'hébergeait plus qu'un seul convive. Machinalement, il s'assit devant son assiette et commença de manger du bout des dents, comme s'il s'acquittait d'une désagréable besogne.

La mère Saudax qui, depuis le renvoi de Joseph, servait son maître à l'heure des repas, essayait en vain de le distraire par son bavardage :

— Ma fi, dit-elle en enlevant le potage, ce n'est guère la peine que la Fleuriotte se décarcasse pour vous préparer un menu à votre idée, Monsieur; vous ne faites guère honneur à sa cuisine... Vous n'avez quasiment pas plus d'appétit que le soir où vous êtes arrivé à la Harazée.

— Je n'ai pas bougé de la journée, grogna Vital, et ce temps de chien ne donne pas envie de manger.

— C'est vrai, ces *allevasses* et ces coups de tonnerre ne vous mettent guère en train... Moi, j'en suis malade. Toute la nuit, il me semblait que la forêt allait dégringoler sur nous. Quel fichu été! Sans compter que nous ne sommes pas au bout. La Biesme

grossit à vue d'œil et le piéton dit qu'elle a débordé du côté du Claon... Que soit ! vous devriez vous forcer un peu. Qui ne mange pas ne dort pas, et quand on a perdu le sommeil, on devient sujet aux idées noires. Sauf votre respect, Monsieur, vous n'avez pas

M. de Locheres ramassa une coiffure masculine.

besoin de ça. Vous êtes bien assez *hallu* et mal à l'aise depuis que M. Féli a quitté la Harazée.

— Madame Saudax, interrompit rudement Vital, je vous ai déjà signifié que je ne voulais plus entendre parler de Charles Félix.

— Je le sais, Monsieur, et je sais aussi que vous avez le droit d'être mécontent après ce qui s'est passé... Il faut bien reconnaître pourtant que votre garçon avait amené ici du soleil et de la gaieté, et qu'il les a remportés avec lui...

Ayant remarqué que M. de Lochères fronçait les sourcils et s'énervait, elle se hâta d'ajouter :

— J'en conviens, il a eu tort de vous tenir tête... Mais quoi ? et

La petite barque tournoya puis disparut.

Monsieur Vital, souvenez-vous que, vous aussi, vous avez été jeune, que vous n'étiez pas facile à brider... Croyez-vous que si M. Bernard, votre défunt père, au lieu de s'entêter dans ses idées, s'était raccommodé avec vous, ça n'aurait pas mieux valu pour tout le monde ?

— Les circonstances n'étaient pas les mêmes, répliqua sèchement Vital ; encore une fois ne vous mêlez point de cette misérable affaire !

— Eh ! Seigneur, je ne me soucie pas de m'en mêler... Comme dit Saudax, entre l'arbre et l'écorce il ne faut mie fourrer les doigts... Seulement, je ne peux pas empêcher les gens de parler n'me?... Et je ne juge les choses que par ce qu'on raconte dans le pays.

— Et que raconte-t-on, s'il vous plaît? interrogea impatiemment M. de Lochères, qui rougissait.

— Ha ! ha !... Vous voyez bien que ça vous intéresse tout de même... Eh ben, on prétend que M. Féli a voulu se marier avec Mlle de Louessart et que vous lui avez refusé votre consentement...

— Et on me donne tort, naturellement?

— Nenni, Monsieur de Lochères, on n'aime pas les gens du Four-aux-Moines et on n'a garde de prendre leur parti... Moi même, si vous vous souvenez, j'ai été la première à vous mettre en méfiance contre les Louëssart... Je voyais le père virer autour de vous comme un homme qui n'aurait pas été fâché de vous faire épouser sa demoiselle, et j'avais peur que vous ne vous exposiez à quelque mésaventure...

— Alors, s'exclama amèrement Vital, ce qui eût été une mésaventure pour moi n'en est pas une pour mon fils !

— Dame! à cinquante ans se marier avec une jeune fille de l'âge et du caractère de Mlle de Louëssart, c'était courir un gros risque... Il faut avouer, pas moins, que Mlle Cathérine est une fille agréable, avenante et réveillante, ce qu'on appelle un fin morceau... Quand ils l'aperçoivent auprès de M. Féli, les gens trouvent que ça ferait une jolie paire tout de même, et on ne peut leur ôter de l'idée que vous avez peut être tort de vous opposer à leur mariage.

— En vérité ?...

— Mon Dieu, oui... S'ils veulent s'épouser, ces enfants, après tout, c'est leur affaire... La jeunesse va à la jeunesse, et, comme je le disais encore hier à Saudax, à vingt ans, on regarde le soleil en face ; à cinquante, on met des verres fumés pour ne pas être ébloui... Eh bien, ils ne faut pas que les vieux aient la prétention de faire voir aux jeunes gens les choses de la vie avec leurs propres lunettes...

— Assez! s'écria M. de Lochères ; vous abusez, Madame Saudax.

Il jeta rageusement sa serviette sur la nappe et remonta chez lui.

XXIX

— Oui, se disait Vital en arpentant le parquet de sa chambre, pendant que la pluie battante fouettait les vitres et qu'un tumultueux bruit d'eau montait du ravin enténébré ; oui, cette femme a raison ; les vieux ne comptent plus ; on les met au rancart et on ne s'occupe que des jeunes,..

Oh! être jeune, avoir la verdeur, la foi, l'enthousiasme de la vingtième année! Avec une tendresse confiante, marcher à la rencontre d'une fille charmante et pure, lui donner son cœur, gagner le sien, puis pénétrer ensemble dans la forêt enchantée de la vie, où tout paraît facile et souriant, parce qu'on porte avec soi, pour conjurer les mauvais sorts, le divin talisman de l'amour partagé; voilà les seules conditions auxquelles on peut savourer les joies de la terre. — Vital songeait amèrement que ces joies lui resteraient à jamais inconnues, parce qu'il les avait dédaignées à l'heure où elles étaient à portée de sa main. Lui aussi avait eu vingt ans; mais il avait gaspillé sa jeunesse. Au lieu d'occuper sa prime saison à la recherche de l'or pur des affections vraies, il ne s'était mis en quête que du plaisir, cette fausse monnaie. Il s'était contenté des fruits de volupté cueillis au hasard de la route; et lorsque, écœuré du goût de cendre et de pourriture qu'ils lui laissaient à la bouche, las des ornières du chemin, il avait un soir aperçu, par-dessus les clôtures, les arbres en fleurs du mystérieux jardin d'amour, — trop tard! les portes étaient closes. Elles ne s'ouvriraient jamais plus pour lui... Il était condamné à errer comme un mendiant autour du jardin fermé, en pleurant sur les jours enfuis et irretrouvables de sa jeunesse.

Pendant des heures, il avala ce vin amer des inutiles regrets, tandis qu'au dehors, dans le ruissellement de l'orage, il lui semblait ouïr le sourd grondement des deux antiques fleuves qui bouillonnaient jadis aux entours du Paradis perdu. Fatigué enfin des soucis de la journée et de sa mauvaise nuit de la veille, il se coucha et s'endormit péniblement. Dans son sommeil la triste fièvre de sa passion l'agitait encore. Il rêvait qu'il se glissait furtivement dans la maison du Four-aux-Moines, afin de mettre à exécution son projet d'enlèvement. Il pénétrait inaperçu dans la chambre où Catherine dormait sur son lit, les bras repliés sous sa tête, les che-

veux noirs épars autour de son blanc visage aux yeux clos. Il se penchait vers elle, il entourait de ses bras son souple corps de vierge, il allait l'emporter, quand elle s'éveillait et poussait un grand cri...

Ce cri jeté dans son rêve l'éveilla lui même en sursaut. Le cœur battant, il se redressa et prêta l'oreille. A travers le tumulte des eaux courantes, il entendait comme un lointain tintement de cloche. Il crut d'abord à une hallucination, mais il fut bientôt convaincu de la réalité, en percevant distinctement la voix enrouée de Saudax qui montait du fond de la cour. M. de Lochères se jeta hors du lit et ouvrit la fenêtre. La pluie avait cessé, le ciel était découvert et le dernier quartier de la lune répandait une blanche clarté sur la vallée inondée.

— C'est vous, Saudax? cria Vital; que se passe-t-il?

— Ah! Monsieur, le tocsin sonne à la Chalade!... Il doit y avoir quelque malheur dans le haut de la vallée; la Biesme est débordée jusqu'au bas de la route.

En effet, le vent apportait par saccades les tintements précipités d'une cloche d'église. Un choc violent secoua Vital des pieds à la tête. Il pensa à Féli, qui logeait à la Chalade, et brusquement aussi il se rappela les funèbres pronostics de M. de Louëssart, du désastre qui menacerait le Four-aux-Moines, au cas d'une crue soudaine du ru des Meurissons. Immédiatement, il eut la vision de Catherine emportée dans les eaux du torrent, au milieu des ruines de sa maison. Il décida d'aller lui porter secours, s'il en était encore temps, se vêtit, se chaussa à la hâte et au bout de quelques minutes descendit dans la cour où Saudax continuait ses lamentations, auxquelles se joignaient maintenant celles de sa ménagère.

— A quoi sert de geindre? leur cria-t-il rudement... Vous n'avez rien à craindre, puisque la maison est à plus de vingt mètres au dessus du sentier... Ce sont les gens de la vallée qui courent seuls du danger!...

Sans plus écouter le garde et sa femme, il s'élança hors de la grille. Au droit de la Harazée, la route était notablement surélevée néanmoins, l'eau de la Biesme débordée en venait battre le talus. La rivière occupait maintenant toute la largeur de la vallée; à la clarté lunaire on voyait le courant limoneux et rapide rouler des troncs d'arbres, des débris de meubles, des cadavres de moutons surpris dans leur étable par l'inondation. Cette sinistre débâcle ne laissait guère de doute sur les catastrophes qui avaient pu se produire e

amont. M. de Lochères hâta le pas, mais, arrivé en face du moulin, à l'endroit où le niveau de la chaussée s'abaissait, il découvrit avec un serrement de cœur que la route était complètement submergée et que le flot baignait le pied des taillis. Que faire? S'engager dans les bois détrempés et s'y frayer un chemin, c'était perdre un temps précieux et le perdre peut-être sans succès. Il se retourna désespéré vers le moulin, dont le profil blanchâtre se dressait au milieu de l'eau. Aucune lumière aux fenêtres. Tout était silencieux et les habitants s'étaient enfuis. Soudain, au clair de lune, il aperçut une barque plate, munie encore de son aviron, que le remous avait poussée contre le talus du chemin, entre deux bouillées de saules. Il y sauta précipitamment, empoigna la longue perche, dégagea la barque des broussailles où elle s'était échouée et la lança en avant.

Il évita prudemment de suivre le milieu de la vallée où le courant trop rapide roulait de dangereuses épaves, et se maintint au-dessus de la route submergée, là où le flot s'étalait plus tranquille et moins profond. Néanmoins il avançait péniblement, en contournant les marges du taillis et en risquant à chaque minute de se heurter contre une borne ou une barrière à fleur d'eau. A mesure qu'il remontait la rivière, il constatait avec angoisse que le niveau de la crue s'élevait avec une progression effrayante. Les rus qui débouchaient des bois, s'y déversaient bruyamment. Les tintements précipités de la cloche de la Chalade ajoutaient à la lugubre impression produite par le spectacle de la plaine inondée. Leur sonnerie haletante surexcitait Vital et lui tendait douloureusement les nerfs. Avec une sourde rage il enfonçait sa perche dans le sol et faisait courir la barque sur la nappe écumeuse. Épuisé déjà, il aperçut enfin, au tournant du taillis, la maison grise des Louessart et un soupir de soulagement dégonfla sa poitrine, quand il constata qu'elle était encore intacte. On n'y voyait pas de lumière; tout semblait y dormir. Le ru des Meurissons passait maintenant par-dessus les parapets du pont et le trop plein du torrent s'épanchait largement tout autour des habitations, dont il inondait les caves et le rez-de-chaussée. Le jardin du garde général et le bosquet de noisetiers avaient disparu sous l'eau qui affleurait au ras des fenêtres. Avec un violent effort, M. de Lochères dirigea son embarcation vers la salle à manger; il noua son mouchoir dans les anneaux de la chaîne et fixa le plus solidement qu'il put la barque à l'appui de la croisée, qui était restée entre-bâillée. Il

poussa les battants et sauta de plain-pied dans la pièce obscure en appelant à grands cris M. de Louessart et sa fille.

Étonné de ne recevoir aucune réponse, il gagna à tâtons le couloir et fut stupéfait d'y trouver une bougie encore allumée, dont la mèche grésillait dans l'air humide. Emportant le bougeoir, il s'élança précipitamment au premier étage, vit les portes des chambres toutes grandes ouvertes et pénétra avec une indéfinissable émotion dans la pièce où couchait Catherine... Personne !... Le lit aux clairs rideaux de cretonne était vide et sur l'oreiller blanc, sur les draps défaits, on distinguait encore la légère empreinte du corps délicat de la jeune fille. Des objets de toilette gisaient épars sur la table ; les armoires béantes semblaient avoir été fouillées hâtivement. Vraisemblablement les hôtes du logis réveillés en plein sommeil, avaient pu s'échapper à temps.

Cette constatation fit à la fois éprouver à Vital une sensation d'allégement et un égoïste sentiment de déception. Il était heureux de savoir Catherine hors de danger, et, en même temps, presque irrité d'avoir peiné et tremblé inutilement. Ses regards assombris erraient à travers la chambre encore imprégnée de la personnalité de cette Catherine tant aimée. Ils allaient lentement du lit en désordre à l'armoire à glace entr'ouverte. Tout à coup, ils s'arrêtèrent inquiets sur un objet qui gisait dans l'ombre, sous la table. M. de Lochères se baissa et ramassa une coiffure masculine oubliée là dans l'affolement du départ. C'était un feutre noir entouré d'un ruban de crêpe ; dans l'intérieur de la coiffe, deux initiales étaient imprimées : F. L. Une suprême et mortelle point de jalousie déchira la poitrine de Vital. Il venait de reconnaître le chapeau de Féli, et l'énigme de ce sauvetage providentiel lui était cruellement expliquée. Dès le signal de l'inondation qui envahissait la vallée, Féli s'était précipité au Four-aux-Moines, avait donné l'alarme aux Louessart et les avait emmenés avant que les eaux eussent gagné la maison.

Un profond accablement abattit le malheureux Lochères sur le lit de Catherine. Ainsi, cette fois encore, comme toujours, Féli l'avait devancé. Il lui avait volé la triste joie d'arracher Mlle de Louessart au danger ; avant lui, il avait pénétré dans la virginale chambre de la jeune fille, il l'avait contemplée dans son sommeil, aidée à se vêtir et peut-être emportée dans ses bras...

Un sombre désespoir ôtait à Vital la force de se mouvoir. Il fit un effort et finit par se lever en chancelant. Une chimérique ill

ion lui restait : peut-être les habitants et Féli lui-même, surpris
ar la débâcle, s'étaient ils réfugiés au sommet de la maison ?...
l saisit le bougeoir, parcourut les pièces du premier, l'une après
autre, fouilla les mansardes... Tout était vide. Alors il regagna
a salle à manger où l'eau filtrait déjà. Mouillé jusqu'aux genoux,
l atteignit la fenêtre et se laissa tomber dans la barque.

Pendant qu'il parcourait le logis, le jour s'était levé. Le soleil,
précédé de nuées empourprées, émergeait au-dessus de la forêt
es Hauts-Bâtis et dardait une lumière rose sur la nappe écumeuse
e la Biesme, ainsi que sur les futaies de la Bolante. Sous cette
umière d'aube, M. de Lochères, en relevant la tête, distingua au
ord de la haute lisière boisée qui faisait face à la fenêtre, un groupe
ormé par deux hommes et deux femmes qui s'étaient réfugiés à mi-
oteau. A mesure que le soleil montait, les silhouettes se dégageaient
e la pénombre et prenaient plus de valeur. Vital les vit bientôt très
ettement : c'étaient Catherine, Féli, M. de Louëssart et la petite
ervante. — Ils l'avaient également aperçu, car ils le hélèrent et la
oix bien timbrée de Féli arriva jusqu'à son père :

— Ne descendez pas la Biesme, criait il, venez avec nous!...

Mais M. de Lochères ne se souciait nullement de répondre à
ette invitation. La vue des deux jeunes gens se tenant par le bras
vait plus que jamais renflammé sa passion et exacerbé sa jalousie.
l détourna la tête, dénoua le mouchoir qui fixait la chaîne à la
arre d'appui et, d'un coup d'aviron contre le mur, lança la barque
n avant. Un cri d'effroi puis de longs appels partirent encore de
a lisière boisée; mais l'embarcation filait déjà vers le fond de la
allée, et, au tournant de la route, le bouillonnement du ru étouffa
es voix.

Vital n'avait plus la force de diriger la barque et maintenant elle
'en allait à la dérive, entraînée par le courant. Tout ce qu'il pou-
ait faire, c'était de la garer du heurt des épaves qui la côtoyaient
t menaçaient de la chavirer. A la longue, il n'eut même plus le
ourage de prendre cette précaution. Il s'assit à l'arrière et demeura
mmobile. A droite et à gauche, les collines semblaient fuir avec
ne rapidité vertigineuse. Il éprouvait une sorte de griserie à se
aisser ainsi emporter à l'aventure. La tête lui tournait et il n'avait
lus souci du danger. D'ailleurs, à quoi bon lutter? Ce qui pou-
ait lui arriver de pis, c'était de couler à fond et de rouler, insen-
ible, en compagnie des débris inertes que charriait la rivière. Peu
ui importait; il était las de souffrir. Sa vie ne valait pas un fétu :

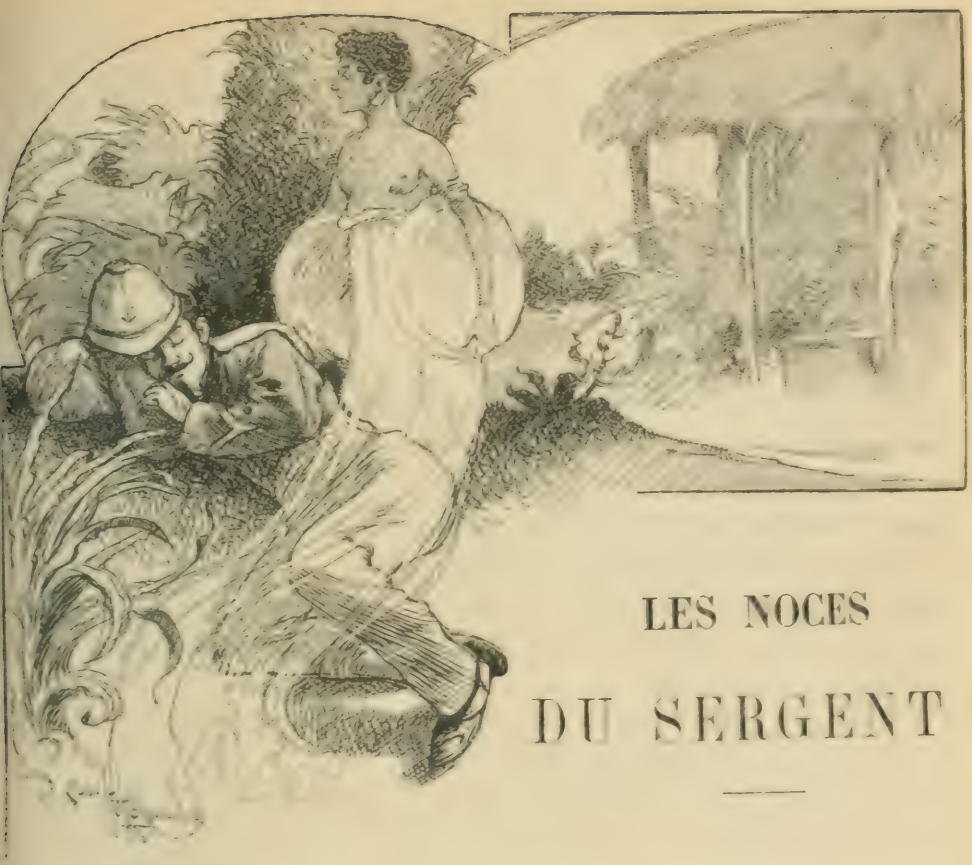
mal commencée, mal employée, elle devait mal finir. Ne fallait-il pas faire place aux jeunes?... Il ne chercherait pas la mort, mais si elle se présentait à l'un des détours de la vallée, elle serait la bienvenue...

Déjà il apercevait les murs ensoleillés du moulin et là-haut, à mi-coteau, les tourelles de la Harazée. Tandis qu'il se demandait vaguement si la barque serait jetée sur le talus de la route, ou bien si elle continuerait sa course affolée vers Vienne-le-Château, un formidable bruit de terres éboulées et de roches rebondissantes éclata dans le ravin; c'était la chaussée du petit étang qui s'effondrait sous la pression des flots grossis de la Fontaine aux-Charmes. Presque au même instant, une énorme avalanche de pierres et de boue s'écroula dans la Biesme avec un bruit de tonnerre et d'immenses rejaillissements d'eau.

Dans le tourbillon creusé par la chute de cette masse liquide, la petite barque tournoya trois ou quatre fois au milieu de la Biesme, puis disparut. Et Vital de Lochères s'en alla, roulé parmi les épaves limoneuses, vers le seul refuge où l'on soit sûrement à l'abri des orages de la terre.

André THEURIET.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris



LES NOCES DU SERGENT

Là-bas, bien loin, dans la désespérante platitude de la côte africaine, sous un ciel livide, brûlé par un soleil d'un rouge sombre de braise, un pauvre petit poste isolé, un blockhaus mélancolique tombant en ruines.

A ses pieds, les vastes criques fangeuses du Tiakamarou, montrant la tache hideusement noire de leur boue remplie de fièvres et sur laquelle une aigrette sauvage jette parfois la note tristement éclatante de son plumage blanc.

Partout, se déroulant à l'infini, la ligne morne des palétuviers, dans un air immobile et lourd...

Un silence de mort... De temps à autre, un vol d'oiseaux marins traverse cette immensité déserte du ciel, — jetant des cris que rien ne répercute et qui vont mourir étouffés, dans l'inextricable et monotone végétation du rivage, sans même réveiller les caïmans torpides dormant dans la vase leur léthargique sommeil... C'est Diakalifal, au pays des Sous-Sous.

Ils étaient là huit *marsouins* échoués, huit fantassins de marine, broyant sous leurs dents de vingt ans, le pain dur et amer de l'exil.

Le plus vieux avait vingt trois ans. Il s'appelait Kerny et portait les galons de sergent.

C'était lui qui commandait dans ce coin perdu, et tous les autres, respectueusement, l'appelaient : « chef ».

A eux huit, ces tristes abandonnés représentaient la France; et sous leur uniforme en guenilles, dans leurs souliers éculés, éventrés par la misère, ils étaient fiers et crânes. Un magnifique pavillon tricolore, tout neuf, abritait et cachait leur détresse, flottant au-dessus de l'unique canon dont le cuivre flambait au soleil.

Ils vivaient ainsi presque oubliés au cœur d'un pays ennemi.

Ils tremblaient bien quelquefois dans ces sombres nuits d'Afrique, mais c'était de fièvre, car cette pâle gueuse souvent les tordait.

Un jour, de Saint Louis, on leur envoya du renfort : dix tirailleurs indigènes, flanqués de leurs familles, femmes, enfants, captifs, singes, chats, poulets et perroquets, chacun trainant après lui une arche de Noé.

Ce fut une joie délirante parmi les huit troupiers.

Le blockhaus était trop petit.

D'ailleurs, les noirs n'aiment pas, pour leur bizarre famille, le contact des blancs. Une matinée leur suffit pour construire en dehors de l'enceinte, à quelque cent mètres du fortin, un campement circulaire, espèce de grand gourbi, agglomération de huttes pointues, faites de chaume et de feuilles sèches de palmier, où, dorénavant, ils pourraient grouiller et pulluler à leur aise, tout en faisant le service peu pénible du poste.

Ils avaient là chacun leurs femmes, connaissaient à peine leurs enfants, ayant même des captifs razziés en colonne du Haut-Fleuve.

Rien de plus drôle que ces villages de tirailleurs dans les postes perdus de la Sénégambie.

A leur tête était un sergent indigène devant obéissance absolue au chef blanc du blockhaus.

C'était une sorte d'hercule toucouleur originaire du Fouta-Toro, répondant au nom de Demba-Kari.

Musulman fanatique, soldat farouche et brave, il détestait, sans bien s'en rendre compte, — mais surtout sans le laisser paraître, — tous ceux qui, blancs ou noirs, ne faisaient pas *salam*.

S'il avait tout d'abord consenti à suivre nos troupes dans le fleuve, c'avait été pour pouvoir se battre avec succès contre ses voisins les noirs fétichistes buveurs de *dolo* qu'il exécrait.

A Fanandié, il avait accompli des prodiges de bravoure; on l'avait médaillé. Plus tard, à la prise de Niam-Badou, il était un des premiers sur la brèche et éventrait lui même d'un coup de baïonnette, resté célèbre, le chef bambara du village. Il fut nommé sergent. Cela et une forte prime l'avaient retenu dans nos rangs.

Ce colosse noir avait pour femme une étrange petite créature qui ne ressemblait en rien aux autres femmes du village, et qui intriguait beaucoup le jeune chef dans ses tournées quotidiennes au gourbi.

Elle avait sous son masque luisant de négresse des traits fort réguliers et presque délicats d'enfant blanche, un nez retroussé de gamine et des lèvres pas trop grosses, toujours entr'ouvertes pour sourire.

Il ne revenait pas de son étonnement en voyant tant de vivacité et de finesse intelligente dans ses grands yeux blancs bistrés de jaune, sous de longs cils de soie noire. Et c'était un éblouissement, quand, passant près d'elle, elle lui montrait, dans un rire sonore, les deux rangées éclatantes de ses dents.

Oui, certes, il était fort intrigué, le sergent Kerny, dans l'oisiveté de son isolement, dans la triste indolence de la vie de poste.

Et pendant les interminables journées, surtout aux heures lourdes de la sieste, il voyait de temps à autre passer, rapides à travers son rêve, le fin profil et la taille souple de la petite négresse si belle et si drôle; et il évoquait son torse nu et troublant de jeune faunesse, pilant le mil devant la porte de sa case, au village des tirailleurs.

... Jusqu'alors intrigué seulement, au fond indifférent; tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle s'appelait Aoua, et qu'elle était, dans le petit village, considérée comme la femme de Demba-Kari, le sergent noir.

Cependant, peu à peu, cette dernière idée, lui revenant souvent à l'esprit, l'agaça, puis l'indigna; maintenant, elle le mettait hors de lui...

... Non, assurément, elle n'avait pas quinze ans, peut-être pas quatorze. Sa taille petite et frêle, ses membres graciles, sa gorge fluette et sa poitrine maigre, avec ses seins à peine éclos et rigides que, dans son impudeur inconsciente de jeune sauvagesse, elle ne couvrait jamais, — tout cela montrait bien qu'elle n'était pas nubile.

Non, elle ne pouvait être, elle encore si grêle et si mignonne, si enfantine dans son sourire et ses allures, la femme de ce monstrueux hercule noir à face de gorille.

Et si cela était, quelle atrocité! quelle abomination!...

Ce fut bientôt une véritable obsession. Il allait cent fois par jour dans le village, rôdant, sous prétexte de service, d'inspection ou de promenade, autour de la case de Demba-Kari.

D'ailleurs, délicieusement abritée, la hutte pointue du sergent noir, à l'ombre d'un bananier aux larges feuilles d'un vert tendre sur lesquelles les gouttelettes de pluie et de rosée roulaient sans les mouiller, scintillantes, irisées par les rayons du soleil couchant. Et le voyant venir, Aoua cessait de piler son kous-kous, et, quand il passait tout près d'elle, elle lui montrait dans un bon rire espiègle l'ivoire immaculé de ses quenottes.

Quelquefois Kerny s'arrêtait pour parler service à Demba-Kari, mais fort peu, fort peu, car ce grand diable de sergent noir, à l'œil torve, lui faisait horreur...

Non! ce serait par trop horrible, si elle était sa femme! Et cela maintenant devenait une idée fixe, s'enfonçant peu à peu, comme une vrille dans son pauvre cerveau exsangue, depuis longtemps affaibli par l'isolement et la fièvre dans ce pays malsain.

Un soir, n'y tenant plus, il appela le tirailleur Yoro-Kane, son ordonnance, et lui montrant Aoua, qui passait insouciante et belle dans un boubou de couleur éclatante, sur le pont-levis du poste :

— Qu'est-ce, Yoro, que cette fille?

— Ça, c'est la femme à Demba-Kari!

Il eut une exclamation douloureuse :

— Pas possible, Yoro, elle est trop jeune!

Alors le soldat noir fit, avec son long bras troublant de singe, un grand geste fort tranquille, qui signifiait : Patience! Puis sa large face de brute sembla s'épanouir sous une gaieté folle, et sa grosse mâchoire, ébauchant un sourire grotesque et obscène, s'ouvrit pour dire :

— Ça faire rien, chef, Demba-Kari attendre!

Ce soir là, Kerny rentra au blockhaus, triste, écœuré. Il sentit naître en lui, contre Demba-Kari, — ce hideux satyre qui couvait ainsi sous ses pattes noires cette jeune virginité, — une rancune sourde, un levain de haine violente et implacable.

Il le commanda, lors tour, de corvée pour la nuit.

C'était une injustice; la première, peut-être, par lui commise, depuis qu'il avait ses galons de sergent. Le vieux soldat noir, étonné, obéit sans murmurer.

Le lendemain, Kerny, toujours hanté par sa passion naissante, fit encore parler Yoro.

Voici ce qu'il apprit :

Demba Kari avait fait ce que font tous les noirs aux instincts pillards, qui s'engagent pour faire campagne au régiment des tirailleurs. Il avait suivi trois colonnes dans le Haut-Sénégal.

A la première, le jour de l'assaut de Fanandié, il avait acquis un ménage complet : tara, calebasses, marmites, pilon et mortier à kous-kous.

A la deuxième, il avait razzié deux captifs pour le servir.

Lors de la troisième, au pays kassonké, où les femmes sont belles, il s'était adjugé une petite esclave qui devrait être sa femme un jour : la gentille Aoua.

C'était, malgré cela, un fort honnête marabout que ce Demba-Kari : bien vu d'Allah sans doute, et fort honoré parmi les siens; d'ailleurs, un soldat intrépide, médaillé et gradé.

... Ce soir là encore, bien que ce ne fût pas son tour, Demba-Kari était désigné de garde pour la nuit, à la porte du blockhaus.

Il regarda de son œil torve son jeune chef qui lui donnait cet ordre, ouvrit la bouche pour protester.

Pâle, nerveux, hors de lui, brûlé par sa passion, Kerny, de plus en plus injuste, prononça le nom de prison.

Le vieux noir, sous son masque toujours impassible, eut un tressaillement, mais il baissa sa grosse tête laineuse et obéit.

Maintenant, le jeune sergent ne quittait plus le gourbi; comme poussé par une force irrésistible, il rôdait des soirées entières autour de la case de Demba.

Et Aoua, qui le guettait, lui envoyait toujours à travers les grandes feuilles de bananier son beau sourire étrange.

Sans se parler ils étaient devenus bons amis.

Quand Kerny passait près d'elle, il lui disait simplement : « Bonjour, Aoua. » Et elle, ouvrant tout grands ses yeux blancs bistrés de jaune, où brillaient les lueurs inquiétantes du désir qui s'éveille, lui répondait en zézayant un « Bojou, chef, » qui le rendait heureux.

Accroupi au fond de la hutte pointue, le vieux sergent, qui four-

bissait ses armes, courbait la tête, grinçait des dents et murmurait : « Allah! »

Un matin, le tirailleur Yoro entra brusquement dans la petite chambre du sergent Kerny ; puis il resta là devant son chef, debout, timide, embarrassé, n'osant parler, roulant entre ses longs doigts noirs et maigres son bonnet rouge ; enfin, il se décida à dire très vite, d'un seul trait : « Prends garde, chef, Demba Kari méchant, méchant... »

Il fut mis durement à la porte, avant qu'il pût en dire plus long . . . . . .

... Tout dort dans le blockhaus, tout le monde sommeille au gourbi.

Oh! ces nuits accablantes du Soudan! Étouffantes, sans brise, lumineuses, criblées d'étoiles aux scintillations louches, elles pèsent sur la nature entière comme un prélude du Néant!

Plus rien, pas un bruit, pas un frémissement dans ce coin habité par les hommes.

Rien que, par intervalles, les bruits lointains de la brousse, un braiment plaintif de gazelle ; un tigre, un chacal qui hurlent aux feux mourants du gourbi...

Au zénith, une grande lune toute ronde, rougeâtre et livide, éclaire cette confusion des choses, préside sereine à cette pamoison de la nature qui semble endormie pour toujours.

Oh! ces nuits énervantes du Soudan! Qui donc, peintre ou poète, pourra nous les montrer désespérantes de clarté stellaire, faites de silences et de sonorités, de vibrations lourdes dans l'air immobile et figé...

... Tout dort dans le blockhaus, tout le monde sommeille au gourbi...

Dehors, à l'entrée du fortin, la noire silhouette du vieux Demba-Kari passant et repassant dans sa longue veillée...

Soudain, furtive, se cachant, une ombre a passé devant lui.

C'est Kerny.

Il le suit en rampant là bas jusqu'au bananier d'un vert tendre, où sur les larges feuilles les gouttelettes de rosée scintillent, irisées par les pâles rayons de la nuit...

Bientôt, de la hutte pointue, un long soupir s'exhale, étouffé et plaintif...

. . . . . .

Un coup sourd et mat, un double cri déchirant, puis rien...

Le coup du chef bambara au tata de Niam-Badou.... la colonne vertébrale a craqué; la lame, traversant les deux corps, s'est enfoncée dans le tara...

Et il s'en est allé, le vieux sergent noir, calme, impassible, reprendre sa veillée de garde et son grand salam de la nuit...

Et à travers la porte ouverte les rayons blêmes de la grande lune rouge et livide entrent dans la hutte pointue, éclairant les noces sanglantes du sergent Kerny et de la petite Aoua.

. . . . . .

... Tout dort dans le blockhaus, tout le monde sommeille au gourbi...

VIGNÉ D'OCTON.

SOUVENIRS

D'UN

OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

AVEC LA CAVALERIE

(Suite)

Dans cette nuit, reprenant le métier que j'avais fait en Algérie, le long des colonnes où l'on répétait le cri : « Serrez, serrez, » et où il fallait faire prévaloir quand même, entre deux compétiteurs pour le même passage, l'autorité déléguée à l'officier d'État-major, je regardais partir péniblement les uns après les autres, gênés ou coupés par des convois ou des détachements d'infanterie, nos douze escadrons et notre batterie d'artillerie souvent obligés de se fractionner. Je les pressais de mon mieux, hâtant les capitaines, et quand les derniers pelotons furent en route, je me mis en marche moi même. Au bout de quelque temps, j'arrivai à un carrefour où je trouvai un escadron de lanciers arrêté. Des distances forcément trop grandes, l'obscurité, l'avaient coupé, séparé de la colonne. Dès que mes aiguillettes apparurent dans la nuit, on me demanda le chemin. Je ne m'en doutais pas, j'ai expliqué pourquoi. Le capitaine qui commandait estimait qu'il fallait prendre à gauche; une batterie d'artillerie appartenant je ne sais plus à qui, mais se rendant comme nous, à San-Martino, avait voulu, me dit-il, prendre à droite et s'était déjà engagée assez loin. Tout cela, faute d'un sous-officier ou de deux cavaliers laissés en vedette. A peu de distance, comme à presque tout carrefour, se trouvaient des maisons, d'ailleurs parfaitement closes et obscures. J'allai appeler devant l'une d'elles, et, comme on ne répondait pas, je fis faire tapage à la porte à l'enfoncer. Un homme se décida à ouvrir, auquel je demandai la route de San Martino. Ses gestes, ses signors

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

ses révérences ne m'apprenaient rien, je le priai de nous guider et omme il s'y refusait, je le plaçai entre deux lances, en lui faisant ntendre que c'était pour les lui passer à travers du corps. Cela écida le pauvre diable. Il prit à gauche, moi à droite. Après n temps de galop de deux ou trois kilomètres, je rattrapai la atterie, j'avertis le capitaine de son erreur, puis revenant sur mes as je rejoignis bientôt les escadrons. Ils tombaient justement sur énorme colonnes de bagages, des fourgons étaient renversés dans es fossés et la route était bstruée. Les conducteurs e voulaient pas faire place, oujours des prétextes : étaient les bagages de l'Inendant général, de l'administration, du maréchal ci, du général ça... J'avais le erbe haut, je voulais ouvrir a voie aux cavaliers et aux rtilleurs. Je me pris de angue avec un officier de endarmerie dont les épauettes étaient cachées par un aban, mais dont le képi sans doute il était de la garde) reluisait de larges galons du bandeau au sommet. La nuit, incapable de es compter, j'appelais leur porteur : mon colonel! ce qui me gênait dans ma dis

Victor Emmanuel roi d'Italie.

oute. Après m'avoir bien laissé aller, il finit par me dire : Je ne uis pas colonel, je suis capitaine comme vous!

— Eh! de par tous les diables, Monsieur, alors on ne met pas ant de galons larges comme le doigt!

Et je lui chantai une gamme bien sentie. Nous finîmes cependant par nous entendre. Les voitures se rangèrent comme elles urent, assez toutefois pour laisser passer l'artillerie et les escadrons. Nous arrivâmes au petit jour dans les plaines de San Martino, sur la rive droite du Tessin, séparés par cette rivière et le Naviglio Grande, de Magenta où Mac-Mahon venait de gagner si

glorieusement son bâton de maréchal de France. De cette bataille à laquelle je n'assistai pas et dont il faut lire le récit dans les souvenirs du général Lebrun, je ne dirai qu'un mot. Le général Guignard, dont j'allais être un an plus tard l'aide de camp à Mascara était alors colonel des zouaves de la Garde. Ceux-ci, dans le trouble et l'emportement du combat, se lancèrent en avant de telle manière que le colonel, à pied, resta tout seul, pendant un temps assez long, avec le drapeau et sa garde. Personnellement très brave, il était très inquiet pour son drapeau, mais les six vieux soldats liés à sa hampe, élite intrépide des vétérans de Crimée, lui affirmaient : « Qu'ils étaient là et qu'il n'y avait pas de danger. » Cette naïve confiance soldatesque l'avait beaucoup touché et il me la conta plus d'une fois.

Le 7 juin, nous traversâmes le Naviglio Grande et le Tessin pour camper à Magenta. Le 8, nous entrions triomphalement à Milan, littéralement couverts de fleurs et de couronnes ; Sory exultant, moi très sceptique vis à vis des démonstrations populaires, des Italiens surtout que je n'ai jamais aimés, et n'ayant d'ailleurs encore mérité aucune couronne. En revanche, je fus enthousiasmé par le Dôme et très intéressé par la représentation de gala à l'Opéra où Napoléon III parut en vainqueur acclamé, tandis que le roi Victor Emmanuel ne cachait pas sa mauvaise humeur d'être relégué au second plan. On sait que, très fier gentilhomme, il aimait fort ses aises. Voici ce que m'en a conté le colonel d'État major Saget envoyé en mission auprès de lui avant la guerre :

« Je fus introduit par l'officier de service dans une longue galerie où il me dit que Sa Majesté, que je n'avais jamais vue, me recevrait. Après quelques minutes d'attente, une porte s'ouvrit à l'extrémité de la galerie et je vis s'avancer un personnage assez mal vêtu et traînant de vieilles savates. Certainement j'aurais hésité à reconnaître le roi s'il eût été admissible qu'un autre se trouvât en pareil lieu, en pareil équipage. A peine étais-je revenu de ma surprise, qu'il s'avança vers moi : « Bonjour Saget, comment va Napoléon ?... »

Ayant quitté Milan le 11, nous arrivions le 12 aux environs de Triviglio, quand nous fûmes assaillis par un orage épouvantable qui versa sur nos têtes des trombes d'eau. Les troupiers se déliaient la langue ; les artilleurs auprès de leurs voitures en halte ou embourbées ne se gênaient pas pour dire : « Je voudrais qu'il tombe... et que chacun en ait pour son grade ! » et les officiers de rire comme les autres.

Une de ces monumentales habitations comme on n'en trouve u'en Lombardie, nous ayant offert l'hospitalité de son immense uisine, j'étais occupé à retirer mes bottes de cheval pour vider eau dont elles étaient pleines, lorsqu'entra une charmante jeune ame accompagnée de son mari, le maître du lieu. Elle reve ait, débordante d'enthousiasme, d'une visite au camp piémontais. es Italiennes, au moins par politique, faisaient beaucoup de râces aux Français. Le général de Labarreyre déployait toute la alanterie compatible avec son état de père de famille ; le général artouneaux raffinait tout à fait sérieusement. Des exemples enus de si haut entraînaient évidemment les officiers d'un grade odeste, et on les imitait jusque dans les granges où étaient can onnés les simples cavaliers.

Ayant passé sans incidents notables l'Adda et l'Oglio, nous ampions le 18 à Montirone, à hauteur de Brescia. Déjà depuis lusieurs jours, on s'était avisé que la cavalerie ne marchait pas à a place et qu'au lieu de la laisser en queue, il convenait de l'en oyer en tête. Il faut attribuer la tactique suivie jusque là, à la épugnance, assurément fondée, qu'on éprouvait à compromettre ans un pays coupé de rizières et de canaux, une arme dont n pouvait avoir besoin au cours d'une bataille décisive, et aussi ux habitudes des généraux d'Afrique plus confiants dans leurs vant gardes d'infanterie, que dans les rideaux de cavalerie lancés grande distance. Il n'y avait cependant pas de jour où des pa rouilles de uhlans ne se fissent prendre rôdant autour de nos vant postes. Mais tout cela n'était pas une raison pour passer 'une extrémité à l'autre.

On sait que le limon du Pô a progressivement exhaussé le lit du euve à un niveau supérieur à celui des plaines, ce qui oblige à onstruire des digues sur ses bords. Les routes, en grande partie, ont en chaussée et bordées de canaux larges et profonds par esquels s'écoulent les eaux. De distance en distance, une bâtisse ux proportions carrées à laquelle on accède par un pont. Le 2 juin, la division Partouneaux toute entière, avec son artil erie à cheval, fut envoyée en reconnaissance vers une petite ville, Brema, je crois ; qu'on se figure les 1.500 cavaliers et les voitures mprisonnés dans le long défilé formé par la route ! une compagnie 'infanterie derrière une coupure et nous étions perdus ; heureuse ment, elle ne se trouva pas et nous arrivâmes jusque devant les urs de la petite ville. Là nous apprîmes qu'elle venait d'être

évacuée une heure avant par deux régiments — c'était évidemment exagéré — de cavalerie autrichienne, qui n'avaient pas jugé à propos de nous attendre. J'entrai seul en ville avec un camarade et nous trouvâmes les habitants encore fort émus du conflit qui avait failli se produire chez eux. Le 23, nous campâmes à Carpenedolo où nous fûmes mis à la disposition du commandant du 4e corps, le général Niel. La présence de l'ennemi était signalée près de Castiglione. Les jours étaient très longs; le 24, à trois heures du matin, la division se mit en route. Elle devait, dans l'ordre pour la bataille présumée, se placer à la gauche du 4e corps, Niel, et, dans la journée, contribuer, avec la division de chasseurs d'Afrique du général Desvaux, à boucher le grand vide qui s'était formé entre ce corps et le 2e, celui du maréchal de Mac-Mahon, de Medole à Medolano. Notre point de direction fut d'abord le village de Guidizolo sur la route de Brescia à Mantoue. Nous étions si pleins de confiance qu'on parlait déjà du siège de cette dernière ville, l'une des pointes du fameux quadrilatère, sans réfléchir qu'à ce moment nous manquions d'une artillerie de siège suffisante. Bientôt, un petit détachement du 1er lanciers envoyé en reconnaissance vint nous rapporter que l'ennemi se massait près de Solferino dont la tour se dressait dans le lointain, à notre gauche, sur une éminence. En effet, nous ne tardâmes pas à distinguer les mouvements des masses autrichiennes.

Peu à peu, le combat s'engagea sur toute la ligne, avec bien plus de rapidité que nous n'aurions pu le prévoir, car la veille, on ne doutait en aucune façon qu'une grande bataille aurait lieu le lendemain. La fusillade éclatait au quatrième corps avec lequel nous devions nous tenir en contact, et le canon se faisait entendre sans interruption.

La cavalerie, en ordre déployé où les trois escadrons de lanciers qui nous restaient occupaient la droite, pénétra dans le bois de Medole. Il était coupé de chemins creux qui rendaient la marche très difficile et il s'y livrait déjà un violent combat d'infanterie; les balles des Autrichiens qui se retiraient lentement arrivaient jusqu'à nous. Le général me lança en avant avec un peloton commandé par le sous-lieutenant de Brimont. Nous tombâmes bientôt sur une trentaine de tirailleurs; brusquement surpris par notre galop, ils se laissèrent désarmer sans grande résistance et nous les fîmes prisonniers. Ils semblaient terrifiés par les lances. Nous devions avoir une réputation détestable, car un instant avant, ayant re

contré un capitaine autrichien qu'une balle dans la cuisse avait mis assez mal en point, et lui ayant donné à boire un coup d'eau-de-vie à ma gourde, il m'avait remercié d'un : « Barmherziger Feind ! » (1) tel qu'évidemment, il ne s'attendait pas à un acte aussi naturel que le mien. Quant aux lanciers du peloton, ils étaient si enchantés de leur première et trop facile victoire, qu'ils s'attardaient à regarder en enfants curieux la tête des prisonniers et les armes qu'ils leur avaient enlevées ; je dus leur rappeler que ce n'était pas le moment. Peu de temps après, je repartis avec un autre peloton pour nous éclairer encore plus loin ; nous commençâmes à trouver beaucoup de morts et de blessés autrichiens. A notre droite et un peu en avant de nous, c'était la colonne Vinoy qui se battait avec acharnement. A neuf heures, nous débouchâmes dans la plaine, les faibles ondulations de terrain derrière lesquelles le général Partouneaux cherchait à abriter sa cavalerie en la faisant fréquemment changer de place, étaient insuffisantes et nous eûmes quelques blessés, entre autres le chef d'escadron d'État major de Belgarric qui allait et venait souvent pour porter des ordres. Les boulets ronds de l'artillerie autrichienne nous arrivaient en bondissant et roulant à bout de course, mais sans produire grand effet. Notre batterie à cheval, au contraire, avait été portée en avant et, bien que les nouvelles pièces rayées dont elle était munie eussent été mises en service avec une telle précipitation, que c'était en route

Grenadier de la garde impériale

(1) Ennemi miséricordieux.

qu'on en avait dû apprendre la manœuvre aux artilleurs, elle tirait, jointe à d'autres, fructueusement et sans relâche. On gagnait du terrain, car nous trouvions les blessées et les morts de l'ennemi, ses chevaux abandonnés. Il faisait une chaleur horrible et on commençait à ressentir le supplice de la soif, autrement cruel que celui de la faim. Je ne crois pas en avoir jamais autant souffert que ce jour-là, si ce n'est en 1870, à Rezonville.

Profitant du mouvement de retraite de l'ennemi, le général Vinoy continua à s'avancer et il l'attaqua de nouveau dans les abris que lui offraient les terrains boisés qui avoisinent la ferme de Casanuova situés presqu'en face de nous, et dans lesquels il s'était fortement établi. Pourtant la ferme est enlevée par le 6e bataillon de chasseurs et une compagnie du génie qui s'y retranchent. Mais dès lors cette position devient l'un des pivots de la bataille et l'objet d'une lutte acharnée (1); les forces de la division Vinoy ne vont plus suffire à supporter le poids de celles des Autrichiens qui s'accumulent. A notre gauche la division de chasseurs d'Afrique a déjà donné plusieurs fois; notre batterie, après avoir épuisé ses 1.140 gargousses, a dû se retirer en arrière; le général Partouneaux a reçu une blessure, heureusement sans gravité; on voit les fantassins se former en groupes nombreux pour emporter les blessés. « Ça commence à aller mal » disait on. On sentait que le 1er corps pliait. Notre division reçut l'ordre d'intervenir par charges successives. Le 2e hussards (brun) s'ébranla rapidement, suivi de nos acclamations; nous ne pouvions douter qu'il ne culbutât l'ennemi. Mais bientôt nous vîmes revenir au milieu d'un tourbillon de poussière des chevaux démontés, des cavaliers en désordre, un désordre auquel mes yeux n'étaient pas accoutumés, qui est celui de toute cavalerie quand elle revient d'une charge, même heureuse. Aux charges du 2e succédèrent celles du 7e (vert), exécutées également sur la gauche de Casanuova, dans des terrains bien découverts. Lorsque notre tour vient, la voix forte et ferme du général de Labarreyre, les commandements des officiers se font entendre; les trompettes sonnent, les lances s'abaissent.

Ah! c'est un moment émouvant.

Les trois escadrons devaient donner en échelons, ils s'élancèrent plus réellement en fourrageurs. Le général, Sory et moi partîmes

(1) Voir l'histoire officielle de la campagne d'Italie, pages 309, 318, 32 326, 327.

en tête. A la lisière des arbres, un énorme fossé, une sorte de ravin, nous arrêta sous le feu violent sortant du bois. Moitié roulant, moitié descendant, grimpant, le premier escadron franchit l'obstacle et me voilà avec lui, de l'autre côté, reprenant la charge; assez au hasard, il faut le dire, et moi, séparé de mon général qui s'était, avec les 2e et 3e escadrons, dirigé à gauche de la ferme tandis que nous passions à droite. Le terrain était des plus défavorables; les arbres, à une distance assez grande les uns des autres, mais régulièrement plantés, étaient reliés par des fils de fer destinés à soutenir les pampres des vignes qui s'y accrochaient. A travers le crépitement des branches brisées par les balles, le tapage assourdissant de la fusillade et l'atmosphère embrumée par la poudre brûlée depuis le matin, qui s'étendait en un vaste nuage au-dessus de l'immense surface du champ de bataille, notre élan fit reculer rapidement tous ceux des tirailleurs ennemis qui ne furent pas culbutés. Cependant notre course dut prendre fin, et nous revinmes en décrivant un large cercle du côté de notre infanterie. Tous les rangs y étaient confondus, tous les corps mélangés, et je suis porté à croire que des nombreux coups de fusil qui en partaient, quelques-uns ont bien pu s'égarer jusqu'à nous.

Vingt-cinq hommes à cheval, au lieu de cent vingt ou cent trente, répondirent à l'appel, au retour de l'escadron. Les autres étaient égarés, démontés, blessés ou morts. Il est vrai qu'il s'en retrouva un grand nombre, mais la secousse avait été rude. Rude aussi pour les officiers. Le lieutenant de Brimont tué, deux officiers blessés, d'autres eurent leurs chevaux tués. Moi et ma bonne petite jument, nous avions échappé à toute égratignure; je n'avais même pas lâché la canne que je portais habituellement à cheval et que j'avais eu soin de faire passer avec mes rênes dans ma main gauche lorsque je mis l'épée à la main.

A cette époque, on envoyait aux lanciers des hommes grands et robustes. Je fus frappé de leur extrême maladresse à se servir des lances; il est vrai qu'elles étaient en frêne, fortement armées de fer et par conséquent très lourdes; mais le service de sept ans permettait un long apprentissage. Aussi suis je resté persuadé que la lance est une arme qui ne convient pas à la cavalerie française.

Vers trois heures, nous préparions une nouvelle charge, lorsque le ciel s'assombrit comme si la nuit allait descendre, et les éclats du tonnerre couvrirent ceux de l'artillerie. De l'obscurité se précipitèrent des cataractes d'eau d'une telle violence que le combat en

fut interrompu, et les Autrichiens en profitèrent pour se mettre en retraite sur le Mincio. Bien que la canonnade dût se prolonger jusqu'à la nuit, nous pouvions dès lors nous considérer comme victorieux. Le soir, dans ces mêmes bois, je vis assis au pied d'un arbre, dans l'attitude d'un homme absolument épuisé, le général Niel qui allait recevoir le bâton de maréchal de France.

Le maréchal Niel.

Dix ans plus tard, tandis qu'il était ministre, on institua des conférences au ministère de la guerre; il vint inattendu à l'une d'elles, et le mot de désordre ayant été employé par le conférencier, le maréchal demanda courtoisement la parole, il la maniait fort bien, et conta l'épisode de Casanuova, les efforts surhumains de son infanterie, comment tous les corps étaient confondus, comme tout se brouillait à la vue, à quel point il était désespéré, comment l'intervention heureuse de la cavalerie et finalement celle des lanciers permit à la division Vinoy de reprendre haleine et comment, enfin, cette lutte sanglante se termina à notre avantage. Je n'avais pris à l'action qu'une part infime, mais le récit ardent et profondément sincère du chef qui l'avait conduite fit revivre en moi toutes les émotions du combat.

La division bivouaqua tout près de Casanuova. Après avoir dîné, avec le général et Sory, un poulet froid que le cuisinier nous apporta des bagages, je me couchai à terre et je m'endormis du sommeil du juste; j'étais resté dix-huit heures à cheval. Le lendemain matin, je fus éveillé par le bruyant caquetage des troupiers

Entrée des Français à Milan (8 juin 1859).

: les appels de leurs montures assoiffées et affamées. Les per-
iers objets qui frappèrent ma vue à côté de mon gite, furent un
utrichien et un voltigeur; nous avions dormi côte à côte, eux, de
éternel sommeil. Des chevaux, les uns privés d'une jambe enlevée
ar un boulet, d'autres aux chairs pantelantes, émaillaient la
laine illuminée par les premiers rayons du soleil, encore debout,
ais figés dans l'immobilité morne de la douleur. Des corvées
ommençaient à creuser de longues fosses pour y enfouir les
orts. Moi, je dus prendre la plume, rédiger un rapport, préparer
es états de proposition, etc. J'avais vu un coin de la bataille;
lusieurs jours après, les journaux de Paris m'apprirent le reste.

Les pertes de l'armée autrichienne, tués, blessés et disparus,
rent de 22.310 hommes dont 587 officiers. Celles de l'armée
anco-sarde, de 17.191 hommes dont 887 officiers. La proportion
es officiers touchés, exactement moitié moindre chez l'ennemi
ue chez nous, a été attribuée, à tort ou à raison, à ce que leur
niforme, semblable à celui de la troupe, les désignait moins aux
oups que les nôtres.

Le feldzeugmeister de Benedek, se retirant par la route de
rescia à Mantoue, avait laissé en arrière de lui le village de
uiddizolo qui nous avait servi de point de direction la veille.
ans l'après-midi du 25, on se prépara à le suivre et l'encombre
ent des routes recommença.

La division de chasseurs d'Afrique, marchant par quatre, s'en-
gea sur la route en chaussée. La nôtre suivit, laissant au bivouac
s ambulances et les bagages. Les chasseurs d'Afrique traver-
rent Guiddizolo où il ne restait pas une maison debout; le général
artouneaux, le colonel de Gaujal et son État-major suivirent.
uis le 2e hussards et une partie du 7e.

Il y eut alors un temps d'arrêt; les lanciers avaient fait halte
ns entrer dans le village, lorsque le chef des ambulances, qui
anquait de médecins, fit prier le général de Labarreyre de mettre
sa disposition l'un de ceux du 1er lanciers.

— Allez, me dit le général, demander l'autorisation au général
artouneaux.

Je pique des deux, je dépasse Guiddizolo, et je trouve le général
division tranquillement assis sur le bord du large fossé lon-
ant la route.

Pendant que je m'explique, l'encombrement qui s'est produit en
ant par suite d'une collision avec des bagages mal dirigés, a

complètement interdit le passage. Le général Partouneaux reçoit l'ordre de faire rétrograder sa division en arrière de Guiddizolo. Alors, au lieu de prescrire le demi tour individuel qui ne figurait pas dans le règlement de cette époque, il ordonne de défiler en arrière par une contre marche : il en résulta que la tête du 2e hussards se trouva vouloir rentrer dans le village quand la queue du 7e n'avait pu encore achever d'en dégager la sortie.

Naturellement il se produisit une formidable obstruction dans l'étroite issue.

Le colonel de Gaujal accourt pour presser les hussards du 2e régiment qu'il n'aimait pas à cause du colonel Lhuiller qui le commandait, et il crie avec une mauvaise humeur inconsidérée :

— F... donc le camp en avant de là !

Je me trouvais pris dans la bousculade et, ayant failli être enlevé de ma selle par les bottillons de deux hussards qui se précipitaient en me serrant entre eux, je ne me souciais pas d'y rester plus longtemps. Je me jetai à gauche et, grâce à l'agilité de mon cheval, je me frayai un chemin à travers les murs et les maisons ruinées. Je regagnai ainsi le bord de la route près de l'entrée du village et je m'arrêtai pour regarder.

Ma stupéfaction fut grande.

Un peloton du 2e hussards filait au galop, les cantiniers avaient tourné bride en fouettant leurs chevaux, la foule irrégulière qui dans ces cas-là, naît on ne sait comment, s'enfuyait affolée. La boutade impatiente du colonel de Gaujal avait été, d'une façon bien absurde, attribuée à un subit retour offensif des Autrichiens dont la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Le général de Labarreyre lui même crut devoir mettre ses escadrons en bataille et placé devant eux, leur criait quand je le rejoignis :

— Qu'ils viennent! et vous les piquerez avec vos lances.

Sur place, la confusion ne dura guère, l'erreur était trop manifeste; mais aux bivouacs que nous venions de quitter, elle prit des proportions déplorables. Des blessés déjà placés sur des chariots furent jetés à terre, parmi eux un officier général ; les traits des équipages furent coupés par les conducteurs et leur débâcle insensée roula à dix lieues en arrière, jusqu'à Brescia, où les habitants, persuadés que les Autrichiens revenaient, enlevèrent avec précipitation les drapeaux français qui flottaient dans la ville.

Cette panique incroyable, au lendemain d'une victoire, mont

à quel point la nervosité du soldat, surtout dans les armées contemporaines, a besoin d'être ménagée et avec quelle prudence et quelle méthode les moindres ordres méritent d'être donnés.

Notre marche jusqu'à Valeggio, où nous cantonnâmes le 27, ne présenta rien de particulier.

L'armistice de Villafranca, signé le 8 juillet dans les circonstances que l'on sait, et après que le parlementaire autrichien fut arrivé au quartier général de l'Empereur sans avoir été arrêté ni aperçu par un seul avant poste français, mit fin à la guerre.

Nous revînmes alors à petites journées, un peu désappointés de ne pas avoir été jusqu'à Venise, comme un ordre du jour pompeux nous l'avait promis, mais néanmoins d'une fort belle humeur que nous portâmes successivement à Plaisance, à Alexandrie et à Gênes.

Après avoir suivi le pittoresque chemin de la Corniche, jusqu'à Nice devenue française, je me séparai de mon excellent général, et, pressant mon allure, je franchis à cheval, en deux jours, les cent soixante quatre kilomètres de route qui séparent cette ville de Toulon.

De là, prenant le chemin de fer, je débarquai à Paris.

Je me présentai au général Blondel, directeur du personnel et du Dépôt de la guerre, pour obtenir de lui une permission de huit ou quinze jours.

— Non, me répondit il, quatre, c'est bien assez. La saison s'avance et il faut promptement retourner dans les Basses Alpes pour y achever votre levé. Cela vaudra mieux que de « battre le pavé de Paris ».

J'aurais pu lui répondre que depuis ma sortie de l'Ecole, je ne l'avais guère battu, tandis que lui, général, n'avait jamais cessé de le battre : mais je ne répondis rien.

Il fallut me défaire de mes deux chevaux et, pendant que l'on préparait la rentrée triomphale des troupes, je changeai, le cœur un peu serré ma jumelle de campagne contre l'éclimètre à lunette et mes éperons contre un tire ligne.

MASCARA

Souvenirs de Paris. — Le général Guignard. — Mascara. — Le *Cant* à Saïda. — Si Hamza. — Le Sud. — Si Ahmed ould Cadi. — La colonisation. — Un record de cavalier.

Le morceau de terrain que j'avais à lever se trouvait aux environs d'Apt; il comprenait une partie de la montagne du Luberon; de son sommet, je découvrais un village au centre duquel s'élève un grand temple à toit plat, à l'ombre duquel il vit. Moi, je faillis y mourir de faim un soir; j'y arrivai, et je n'y trouvai rien à manger. Il se nomme Cabrières. Les entêtés qui l'habitent furent, avec ceux de Mérindol et de vingt autres villages, massacrés comme Vaudois, en 1545. Depuis ils sont *toujours* calvinistes. Les haines religieuses sont *restées* tellement vivaces dans le pays que j'ai entendu dire plus d'une fois par des catholiques, de quelqu'un qui force l'estime : « C'est un brave homme, quoique protestant! » Mes installations dans les villages étant détestables et la saison un peu avancée, j'allai achever mes calculs de nivellement à Avignon. La vieille femme chez laquelle j'y demeurai quelques jours en garni se trouvait être la sœur d'Agricol Perdiguier, l'auteur d'un livre sur le compagnonnage, dont le nom a fait jadis quelque bruit dans les controverses sociales. Je n'eus pas à me plaindre de mon hôtesse, mais s'il n'y avait eu qu'elle et ses allures pour gagner des prosélytes à la cause que défendait son frère, celle-ci eût été définitivement perdue.

Rentré à Paris, le démon du déplacement ne tarda pas à me reprendre. J'eus à peine le temps de vivre un peu avec mon oncle et de revoir quelques amis de ma famille. Madame Charles Reybaud, qui avait connu mon père et ma mère, me recevait avec la plus constante et la plus fidèle amitié. Le soir je rencontrais chez elle, le Dr Ivan, Champfleury, le chef de l'école réaliste; Clément Duvernois, rallié à l'Empire après en avoir été l'ennemi acharné et qui eut, en 1870, le mérite d'approvisionner Paris; Mme Arnould Plessis, des Français; Guéroult, directeur de l'*Opinion nationale*, Enfantin, et d'autres. « Le Père » Enfantin pouvait encore voir, dans le fond du passage Vivienne, servant d'enseigne, son portrait dans un costume qu'il avait depuis longtemps abandonné, celui de chef des Saint-Simoniens ; ses coreli-

gionnaires n'avaient pas cessé de lui prodiguer les marques de déférence et de respect partout où ils se trouvaient à ses côtés, et quels que fussent les assistants. Sa figure originale m'en rappelle une autre, bien différente celle-là, qui me rattache à un passé encore plus éloigné que le sien. Cette année était mort Philippe Le Bas, fils du conventionnel. Il avait longtemps habité avec sa mère dont Robespierre avait fait le mariage. Mon oncle qui l'avait suppléé comme maître de conférences de grec à l'École normale pendant qu'il était en Orient, m'avait mené souvent chez lui lorsque j'étais tout jeune. La « fille du menuisier » dont ni le regard ni la voix n'avaient été affaiblis par l'âge, interpellait aussitôt mon oncle sur des sujets politiques et, s'il n'était pas de son avis, le menaçait de lui arracher les yeux. « Ce bon Maximilien ! » était la seule façon dont elle désignât Robespierre. Malgré les allures de tricoteuse qu'elle avait conservées, elle était horriblement dépensière et son fils qui n'avait d'autre ressource que sa plume de savant, disait d'elle : « Ma mère est un bourreau d'argent. » Elle me bourait de caresses et de confitures, ce qui était le meilleur moyen de me réconcilier avec la Terreur.

— As-tu envie de retourner en Afrique ? me demanda un jour un de mes camarades.

— Ma foi oui !

— Eh bien, le colonel Guignard, des zouaves de la garde, vient d'être nommé général ; il part pour Mascara, dans la province d'Oran, il n'a pas d'aide de camp, écris lui.

Ma lettre partit aussitôt, accompagnée de mes états de services. Quatre jours plus tard, je voyais entrer chez moi un homme de quarante-cinq ans, d'une physionomie aimable et ouverte. C'était le général. Au bout d'un quart d'heure la connaissance était faite ; il fut convenu qu'il ferait le jour même toutes les démarches pour ma nomination et que je m'arrangerais de mon côté pour m'embarquer en même temps que lui. C'est à la suite de préliminaires aussi simples, que je devais rester lié, pendant huit ans, à cet excellent homme. Pour être en état de partir, car mon dessin n'était pas tout à fait terminé, je passai mes nuits à faire des hachures, ce dont mon chef de section n'était pas trop content. Il reconnaissait bien que j'avais des yeux de chat, mais lui portait lunettes et regardait tout à la loupe. Heureusement le commandant Rouaud était aussi serviable qu'expert, il mit lui-même la main à la pâte pour pouvoir affirmer au général Blondel que je laissais tout dans le plus bel ordre.

Le 21 mars 1860, je rejoignis mon général à Marseille. Avant de nous rendre à Oran et ensuite à Mascara, nous passâmes par Alger. Le duc de Malakoff était gouverneur de l'Algérie, le général de Martimprey sous gouverneur, et chef d'État-major. Sanguins tous deux, mais d'humeurs aussi dissemblables que possible. Le maître, sceptique et libre dans son langage, dur et bizarre dans le commandement ; le vizir, pieux, formaliste et gourmé. Les annotations que l'un inscrivait, de son écriture régulière et serrée, en marge des dépêches, étaient parfois si vives et si malicieusement accompagnées de dessins, qu'elles provoquaient chez l'autre, bien obligé de les lire, des haut-le-corps suivis de rapides coups de gomme. Du reste Pélissier, général, ne s'était jamais gêné pour tourner sa plume à rebours et pour illustrer, lorsqu'il commandait à Oran, les dépêches qu'il recevait du gouverneur, le général Randon, d'inscriptions telles que celles-ci : « Je n'en ferai rien. — Inepte. — Imbécile. » Plus tard, le maréchal Randon souhaitant un historique de son gouvernement, fit venir à Alger les archives d'Oran ; un officier fut chargé de les dépouiller et de les mettre en œuvre. Comme le maréchal Randon lui demandait des nouvelles de son travail et qu'il aimait à se faire montrer les papiers, mon camarade de Lantivy, qui me l'a conté, exerçait sur ceux-ci une police sévère. Il évitait ainsi un désagrément au Maréchal et peut-être un autre à lui-même.

Le « Père Enfantin » chef des Saint-Simoniens (d'après un dessin du Philipoteau.)

Le général de Martimprey me fit l'honneur de m'inviter à déjeuner, avec le général Guignard auquel il parla service : « Vous trouverez, lui dit-il, à Saïda, le commandant supérieur qui est dans une situation irrégulière, mais tout se passe très convenablement. » Je pus m'expliquer plus tard, comme on le

verra, la contradiction apparente que contenaient ces paroles.

Le général Deligny commandait la division d'Oran. Six couverts étaient constamment mis à sa table et il y retenait tout visiteur. Il blaguait alors, non l'administration civile dont il était partisan, mais les fonctionnaires qu'on choisissait pour l'exercer et sur l'incapacité desquels il contait mille histoires drôles. Il savait d'ailleurs parfaitement l'arabe et connaissait admirablement le pays. Au physique et au moral, une vivacité de sous-lieutenant. S'il entamait une discussion, il relevait ses longs cheveux avec ses grandes mains maigres, agitait le corps et les bras, provoquait la contradiction. Que de fois, lorsque j'allais à Oran et que je lui rendais visite, il m'a mis sur le chapitre de la colonisation et ne se tenait pour satisfait que lorsqu'il m'avait amené à crier plus fort que lui! Il avait reçu de nombreuses blessures ; le 1er septembre 1870, pendant la bataille de Servigny, livrée devant Metz, je le rencontrai. Il était à pied ; il s'approcha de moi et me frappant familièrement sur la cuisse, me dit : — « Ah çà, l'ix, on nous a encore fait sortir pour nous faire rentrer! ça m'emb... moi, d'aller au feu et de me faire casser la g.... surtout quand c'est pour rien ? » J'ai toujours été frappé de l'ingénuité avec laquelle les hommes les plus imperturbablement braves avouent les émotions qu'ils ressentent au moment du combat. En voici un autre exemple. En 1868, occupé avec des camarades aux premiers essais de télégraphie militaire sur le plateau de Satory, nous fûmes croisés par le maréchal de Mac-Mahon devant qui on venait

Le général Deligny.

expérimenter les mitrailleuses. Il s'arrêta un instant près de nous et, faisant allusion aux nouveaux engins, il battit l'air de la main derrière lui et dit : « Brrrr... ça doit être désagréable, d'être là devant ! » Nous ne pûmes nous empêcher de rire enentendant ces mots sortir de la bouche du héros de Malakoff.

Le directeur des affaires indigènes de la division, le commandant Hacca était un homme de manières bien différentes de celles du général Deligny. Il ne répondait jamais que par des demi mots, des roulements d'yeux ou des hochements de tête pleins de mystère. Il lui arriva cependant un jour que je lui avouais l'embarras où l'on pouvait me voir en face de certaines questions, de laisser tomber plus de paroles que d'habitude, et de me dire amicalement : « Mon cher, il ne faut jamais avoir l'air d'ignorer quelque chose ! »

Mascara, ancienne capitale de l'Emir Abd el Kader n'avait de remarquable que sa situation politique et militaire ; la seule voie de communication passable qui y aboutit était la route d'Oran, longue d'une trentaine de lieues, que nous parcourûmes en diligence. Des chevaux nous attendaient à quelques kilomètres de la porte et le général Guignard fit son entrée au milieu de tout le cérémonial que lui accordait le règlement, et qu'une garnison nombreuse rendait assez imposant. Le spectacle en fut d'autant plus apprécié que les occasions d'en jouir étaient plus rares. A cette époque l'autorité militaire administrait encore directement une très grande partie des territoires livrés ou destinés à la colonisation, de sorte qu'à l'arrivée de tout nouveau chef, les convoitises de l'élément civil se transformaient en espérances qui engendraient des démonstrations enthousiastes pour le nouvel arrivant. Un punch fut offert au général dans le hangar d'un débitant qui cumulait les fonctions de capitaine des pompiers avec son commerce de liqueurs. Après les discours de bienvenue, l'assistance s'écria tout d'une voix formidable :

— Nous voulons des terres !

Le général répondit avec sa bonhomie naturelle, franchissant la distance qu'en sa qualité d'ancien officier d'Afrique, il avait toujours jugé exister entre lui et les « mercantis ». Mais comme il aimait encore mieux qu'ils fussent chez lui que lui chez eux, il rendit, huit jours après, le punch aux amateurs de terres, ce qui lui coûta, si j'ai bonne mémoire, 2500 francs.

Nous ne tardâmes pas à nous mettre en route pour faire connaissance avec la subdivision, une des plus étendues de l'Algérie,

sans limites vers le Sud. Avant d'aller plus loin, peut-être réussirai-je à faire comprendre en quelques mots la physionomie générale et l'importance de cette région. Un peu à l'ouest d'Alger, la côte d'Afrique commence à s'infléchir assez fortement vers le sud jusqu'au Maroc; elle est bordée par un massif montagneux d'une cinquantaine de lieues de largeur au centre duquel se trouve Mascara. A celui là en succède un autre, de largeur sensiblement égale, composé de hauts plateaux et de plaines au fond desquelles se perdent les eaux. Puis, toujours parallèlement, se présente un nouveau système consistant en nervures rocheuses; les eaux qu'il recueille coulent vers le Sahara, elles pénètrent dans les sables,

Mascara en 1860. (D'après un croquis de l'auteur.)

et, sans se laisser absorber par son inextinguible soif, elles contribuent à former le grand fleuve souterrain qui va mourir au sud de la Tunisie. C'est sur ces espaces que la tribu des Ouled Sidi Cheik développe les parcours de ses tentes et de ses troupeaux; une de ses branches est au Maroc, une autre chez nous et ses chefs puissants entretiennent soigneusement cette position ambigue pour en tirer avantage. Il n'y a pas plus d'une dizaine d'années qu'ils ont cessé, grâce aux fortins tels que ceux d'El Goléa, d'Ouargla, d'être les maîtres de l'entrée des longs couloirs qui servent, à travers les oasis qui s'y égrènent, aux trafics commerciaux et religieux de tout le nord de l'Afrique. De noblesse religieuse et guerrière, gens de prière et de poudre, ils étaient les grands seigneurs du désert; n'apparaissant dans le nord que pour le temps nécessaire à leurs approvisionnements, ils regagnaient aussitôt après leur domaine, le

Sahara. Ils aidèrent d'abord Abd el Kader contre nous. Après sa chute, progressivement, par l'habileté des officiers qui dirigeaient les affaires arabes, notamment du général Durrieu, le prédécesseur du général Guignard, ils se rallièrent à la cause des nouveaux maîtres du pays.

Notre train, organisé pour un voyage à petites journées, fut considérable. D'abord Amran Darmon, l'ancien interprète du général Daumas, un très brave homme, israëlite indigène devenu interprète principal, jovial et ventru. Le général Pélissier l'avait traité de : « mon gros Falstaff, » Amran ayant demandé qui était ce Falstaff, on lui avait répondu que c'était un célèbre capitaine anglais, de sorte qu'il avait été très flatté. Puis le capitaine Gand, chef du bureau arabe; un sous-lieutenant de Turcos lequel donna plus tard sa démission pour se livrer à l'élevage et à la domestication des autruches; le fils d'un caïd, franc coquin, mais chasseur émérite; un caporal de zéphyrs, excellent cuisinier; de nombreux ordonnances; un demi peloton de spahis, un demi-peloton de chasseurs comme escorte un campement approprié et nombre de bouteilles de vin de Champagne parmi les provisions; le tout porté par une vingtaine de mulets. Ce train, quasi princier, se doublait, à l'approche de tout poste, de cavalcades énormes qui s'épandaient en fantasias, au bruit des orchestres arabes et des coups de fusils et dont les homériques repas cernaient le soir le bivouac du général.

Le général Deligny.

(A suivre.) Colonel Fix.

LA LÉGENDE

DE LA FEMME SANS CŒUR[1]

(*Suite et Fin*)

A peine eût-il disparu que le licencié, se plaçant sur son séant, interpella son compagnon de voyage :

— Murviel, quelle belle chose que la médecine lui dit-il d'un ton spirituellement railleur : la vue et les paroles de ce brave empirique ont suffi pour amener ma guérison, à présent tout à fait complète. Nous quitterons cette hôtellerie dès le potron-jaquet.

La jeune fille éprouva comme un tressaillement à la nouvelle de ce départ aussi prompt qu'inattendu, et, sans chercher, dans les impressions diverses qui la dominaient, celle qui prévalait en ce moment, elle ne put que regretter avec amertume d'être moins forte que les événements et d'avoir à cesser le rôle de consolatrice et d'ange gardien qu'elle s'était imposé auprès du blessé.

— Ah! Messire! dit-elle en exhalant un profond soupir de regret, c'est bien tôt quitter l'hôtellerie après une si grande crise à peine traversée.

Cette exquise délicatesse de la femme que l'amour commence à frôler de son aile, et qui, sans aucune instruction, trouve le moyen de s'exprimer congrûment à l'aide d'une périphrase, échappa néanmoins au gentilhomme. Celui-ci répondit avec une brusquerie que rien ne justifiait :

— Il le faut ! Je le veux !

Frappée d'impuissance et intimidée devant une volonté si fermement manifestée, Isabault ne voulut plus répliquer, mais elle regagna sa chambre et s'y enferma pour cacher les larmes dont elle se sentait débordée.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 10 septembre.

Aux premières lueurs du jour, le bon Murviel poussé par son impatience naturelle de départ, se hâta de brider lui-même les chevaux, tandis que le licencié, boiteux encore de son accident, après avoir soldé sa dépense, fit appeler la fille de maître Hérépian :

— Merci, ma chère enfant, fit il, merci encore de vos soins affectueux que je n'oublierai pas ; vous savez où me trouver si jamais vous devez en appeler à ma protection ; en attendant, voici pour vous acheter quelques-uns de ces rubans qui rendent la beauté plus séduisante, malgré que la vôtre ne puisse y rien gagner.

Et pour clôturer dignement la série de ses remerciements, il déposa dans la main blanche de la paysanne une pièce d'or toute neuve, à l'effigie du glorieux Sire, Jean deuxième, surnommé le Bon.

La fillette éprouva comme une sensation de brûlure au contact de ce métal rutilant. Aucune parole d'amertume ne monta de son cœur à ses lèvres; mais elle suivit d'un regard désolé celui qui, sans le savoir, emportait sa gaieté, sa joie, son bonheur et ses espérances ; puis, dès qu'il eût disparu dans le tournant de la route, elle courut au vieux mendiant qui se tenait près du montoir de l'hôtellerie et jeta dans son chapel l'aumône qu'elle venait de recevoir :

— Tenez, dit elle, voici de la part du voyageur qui s'éloigne là-bas ; vous prierez Dieu pour que ses jours lui soient conservés longtemps, longtemps encore.

— Que t'a t il donné ? lui demanda son père en la voyant revenir.

— Rien ! répondit-elle simplement.

— S'il est un grand ladre, tu es une jeune sotte, ma pauvre enfant !

Isabault pleura de longs jours en cachette puis demeura triste, langoureuse, indifférente, et son service dans la maison se ralentit visiblement.

Maître Hérépian ne s'aperçut pas tout de suite du dépérissement de sa fille; il la gourmanda sur ce qu'il appelait sa paresse, l'engageant avec insistance à reprendre son train de labeur opiniâtre ; mais ces conseils qui, dans d'autres temps, eussent été rigoureusement suivis, restèrent, hélas! sans résultat effectif. Alors, il perdit patience, devint brutal et, dans un accès de

méchante humeur, un jour, il s'emporta jusqu'à la corriger comme il eût fait d'un palefrenier, en levant la main sur elle.

La pauvre fille n'eut point la résignation de supporter cette injure qui la couvrait de honte à ses propres yeux. La joue chaude encore de la gifle paternelle, elle jeta dans une serviette les quelques hardes qui constituaient son trousseau et quitta la maison sans tourner la tête, sans savoir non plus dans quel endroit du monde elle irait cacher la honte d'avoir été maltraitée, ainsi que la douleur qu'elle ne cessait d'en éprouver.

Guidée par son instinct, ou peut-être poussée par le secret désir de revoir celui qui le premier secouait si vivement son jeune cœur, ce fut du côté de Lignan qu'elle se dirigea d'abord; elle marcha d'un pas rapide toute la journée, comme si quelqu'espoir intime lui soufflait à l'oreille que là seulement cesserait son humeur chagrine.

Aussi fut-ce à peu près sans émotion qu'elle vint frapper à la porte de ce vaste domaine qui marquait avec le terme de son voyage, une série nouvelle d'espérances; mais elle resta comme atterrée en apprenant de la bouche du portier que le châtelain, son fils et sa fille chassaient le cerf en forêt.

Elle sollicita timidement qu'on lui permît d'attendre: cette faveur lui fut octroyée d'un air goguenard; elle alla s'asseoir pensive et morne sur un banc de pierre, ayant pour tapis la neige, pour seul rideau la bise glaciale qui soufflait au dessus de sa tête; mais plongée dans ses plus sombres réflexions, elle ne prenait souci de ces maux passagers, inquiète seulement de l'acceuil des maîtres, après celui du valet.

Un bruit de fanfare se fit entendre au loin, suivi du hennissement des chevaux et des hurlements de la meute pressée de rentrer au chenil.

La chasse effectuait son retour.

Le son du cor se rapprochait du fond des bois jusque sur la route; bientôt le cortège de pages, de valets, d'écuyers fit sa rentrée solennelle dans la cour d'honneur du château, pour ne s'arrêter que devant le perron.

Charles tenait la tête.

Du plus loin qu'il aperçut Isabault, il fut au devant d'elle, quitta sa monture, lui fit un accueil empressé et, la conduisant à son père :

— Monsieur le baron, dit il, avec une respectueuse déférence,

permettez moi de vous présenter la jeune fille qui m'a veillé, la nuit de mon désagréable accident.

Grand, hardi, bien fait, le baron de Lignan était cité partout comme le plus adroit et le plus brave, parmi les plus fiers et les plus renommés seigneurs terriens de la contrée. Il n'était plus sans doute dans la fleur de la jeunesse; il avait fait partie du ban de Philippe VI, lors de la guerre des Flandres, et rapporté de Cassel, où les Flamands furent couchés au nombre de seize mille dans la plaine (1328), certaine balafre qui, dans ses jours de colère, ressemblait assez à l'empreinte d'un croissant de fer rouge, campé juste au milieu du front, entre les deux sourcils, l'une des deux cornes partant de la racine du nez, tandis que l'autre expirait à la naissance des cheveux.

Jehan, après tout, n'en était pas moins un rude soldat, un joyeux compère, un gentilhomme accompli.

Il envisagea la jeune et timide Isabault de ses yeux les plus bénins, ayant sur les lèvres le meilleur de ses sourires, et répondit:

— Mon fils m'a raconté combien vous fûtes bonne, affectueuse et tendre pour lui; les bons soins dont vous l'avez entouré nous ont vivement touché; si nous pouvons vous être agréable en quelque chose, nous sommes prêts ici à nous acquitter de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous. Parlez!

— Hélas! déclara la jeune fille avec émotion, mon père m'a fermé par sa brutalité la porte du logis. Je n'ai plus d'asile et j'accepterais avec reconnaissance la plus humble fonction parmi vos servantes, s'il ne vous répugnait pas d'utiliser mes services.

— Rose, mon enfant, reprit le vieillard en s'adressant à sa fille qui, de son haut palefroi laissait flotter au vent la jupe de son amazone, quelle condition pouvons nous offrir à celle qui se dévoua pour votre frère ?

— Mon père, elle pourrait utilement doubler Babet, qui commence à perdre la vue.

— Babet est des femmes de la chambre celle qui prend soin des robes. Ce poste vous convient il ? En souhaitez vous un autre ?

— Monseigneur, c'est plus que je n'espérais en venant heurter à votre porte.

— Eh bien, fillette, à partir de cet instant, vous voilà sous les ordres de mon enfant; restez-lui dévouée comme elle-même se

montrera pour vous une maîtresse indulgente et bonne, et tout ira pour le mieux dans vos conditions respectives.

— Merci, Monsieur le baron, que Dieu vous assiste vous et les vôtres pour le bien que vous répandez dans votre entourage.

Le soir de ce jour si rempli d'angoisses pour elle, la fille de maître Hérépian s'installait dans ses nouvelles fonctions, heureuse à présent, non pas seulement de se savoir à l'abri du besoin, mais aussi, mais surtout de se sentir incessamment à quelques pas et sous le même toit que celui qu'elle aimait en secret.

Trois années s'écoulèrent ainsi pour la fille de l'hôtelier sans que le bonheur platonique rêvé, puis trouvé par elle, se fût amoindri. Si parfois elle se rencontrait avec le frère de sa maîtresse, elle abaissait son regard vers la terre et lui, s'approchant alors, s'emparait de sa main, plus fine et plus blanche que celle d'une duchesse, et murmurait de sa voix la plus douce :

— Vous effrayai-je, Isabault? Chaque fois que nous nous rencontrons, vous semblez contrariée, prête à fuir ?

— Non, Messire, répondait la belle enfant dans une superbe révérence; mais elle se dégageait prestement pour disparaître toute rougissante.

Un jour, les maîtres du château, poussés par cet amour instinctif du soleil, des eaux et de la verdure, s'étaient rendus vers le milieu du mois de mai dans la prairie.

Le ciel était de ce bleu tendre où le souvenir enguirlandé des années d'enfance aime à chercher la place d'un paradis perdu ; les oiseaux chantaient l'amour ainsi que le printemps dans les saules à peine feuillés qui bordaient l'Orb; certains papillons hâtifs voletaient des violettes aux primevères comme un troupeau d'enfants que nul obstacle n'arrête en ses élans ; tout dans cette nature fraîche et radieuse semblait rêver dans un silence profond qui montait du fond de la vallée jusqu'aux cimes les plus élevées de la montagne.

Rose interrogeait en les effeuillant des paquerettes sauvages dont un bouquet gisait à ses pieds, montrant les blancs pétales de la petite fleur rehaussés par le jaune de l'étamine; le baron de Lignan s'entretenait familièrement avec ses tenanciers, de la récolte encore éloignée, mais qui semblait s'annoncer favorable ; Isabault assise au bord de la paisible rivière s'occupait à tresser en couronne quelques feuilles de roseaux, tandis que Charles, se promenant distraitement à grands pas, décapitait du

bout de sa cravache les tiges naissantes des chardons dispersés sur son chemin.

Soudain, la fille de maître Hérépian, la tête enfouie sous les lianes se dressa devant lui :

— Vous, Isabault, dit-il en la reconnaissant malgré la couronne de verdure qui lui ceignait le front et retombait en diadème de chaque côté de sa figure. Que faites-vous là ?

Au son de cette voix si connue d'elle, et qui frappait sur son cœur comme sur un timbre magique contraignant sa chair à tressaillir, la jeune servante se retourna et devint subitement cramoisie :

— Je cherche le secret d'une coiffure que ma grand-mère m'enseignait autrefois, Messire.

— Pour vous parer, sans doute ?

— A quoi bon ? la coquetterie n'est agréable que si l'on a des chances de plaire à celui qu'on aime.

— Et vous êtes assez jolie pour vous passer d'un tel raffinement de parure, n'est-ce pas mignonne ?

L'enfant resta confuse et devant le silence obstiné que lui commandait de garder sa timidité native, ce fut Charles qui crut devoir poursuivre son interrogatoire :

— Trop jolie même, car je connais un vaillant gars qui serait heureux de vous offrir son nom, ayant eu le loisir prolongé d'apprécier les qualités de votre cœur et le charme de votre visage.

Isabault regarda son jeune seigneur, étonnée à la fois et charmée, car une lueur étrange venait d'éclairer subitement son cerveau ; elle avait entrevu, dans la tournure de phrase employée par le gentilhomme, comme la réalisation de ses vagues espérances, comme une déclaration des sentiments qu'elle jugeait lui avoir inspirés et qu'il allait peut être dévoiler en cet instant béni.

— Le fils d'un de nos laboureurs, poursuivit il, qui s'en est ouvert à moi, et qui...

Mais la fillette n'en voulut point entendre davantage : tout son échafaudage d'espérances doucement combinées, caressées longtemps à l'égal d'une chimère, avec lesquelles elle s'endormait heureuse et s'éveillait gaiement, qui lui donnaient le courage dans la vie comme aussi la résignation dans le malheur, venait de s'écrouler, fragile château de cartes, laissant derrière elle, en traînée sanglante, ses illusions envolées ; éperdue, elle s'était enfuie vers sa maîtresse, abandonnant au fil de l'eau les lianes arrachées de sa coiffure.

Charles ne se demanda ni ce que signifiait ce dépit et cette confusion, ni cette fuite et cette rougeur, il donna peu d'importance à cette scène d'ailleurs incompréhensible pour son esprit, dont il ne retint qu'un fait : c'est qu'Isabault ne semblait manisfester aucune propension au mariage.

Et ce fut insouciemment qu'il alla rejoindre son noble auteur en ce moment en discussion avec un de ses tenanciers.

Le baron semblait de fort mauvaise humeur.

— Pourquoi tant d'animation, mon père ? demanda le jeune homme en s'approchant,

— Pourquoi? répondit le seigneur. Parce que, en dépit de mes arguments, je n'arrive point à combattre les tristes effets de la superstition dans le peuple. Antoine refuse de soigner les horts de Poussan, comme attenants au *château noir* et que, dans cette région, dit-il, les terres sont maudites.

A ce nom, toute la vieille histoire du bon Murviel vint comme à flot se présenter à l'imagination du jeune homme qui s'empressa de prendre la parole à son tour.

— Vous aussi, croyez à ces contes absurdes, colportés dans la contrée par des esprits étroits ou des cerveaux faibles, Antoine ? Je l'ai vu, moi, ce château : il m'a semblé fort inoffensif, et j'y retournerais volontiers en votre compagnie, si cette visite était capable de vous rassurer une fois pour toutes.

Le laboureur ébaucha un mouvement de terreur.

— Non ! Cela ne vous plait pas ? N'en parlons plus ; mais si mon père veut tenter l'expérience avec moi, nous irons le visiter ensemble, dès demain, pour mieux prouver aux poltrons de ce pays qu'il n'offre aucun péril et ne peut menacer personne.

— Certes! répliqua le baron. Nous le ferons de compagnie et nous rendrons visite à cette femme qui, malgré la difficulté du procédé, trouve le moyen de vivre sans cœur, peut-être pour épouvanter mes serviteurs. Si nous revenons vivants de cette visite, ils n'auront plus rien du moins à redouter de ses maléfices.

— Ah ! Monseigneur ! s'écria le rustre, je ne dis pas que le château et ses dépendances soient la propriété du démon ; mais c'est précisément la dame dont vous venez de parler qui m'épouvante ; si vous parvenez à l'aborder, souhaitez de ne pas vous en repentir.

Le lendemain, le soleil, semblable à quelque globe enflammé qui sort de la fournaise, venait de se montrer à l'horizon noyé de brume ; un moment, il sembla s'y arrêter, oscillant dans la nue ; puis, tout

à coup, se dégageant des vapeurs qui cachaient encore les contours de son disque et le rendaient opaque, il monta lentement, graduellement au zénith, dans toute la majesté de sa gloire.

La terre était embrasée déjà comme le ciel, la caille avait regagné son nid dans les blés, et sur les branches, où perlait encore la rosée du matin, la cigale de son chant aigre, strident, berçait le laboureur qui la bénissait, joyeux.

Quelques cavaliers descendaient au pas la vallée de l'Orb pour aller rejoindre la route qui conduisait à Montpellier ; c'était le baron de Lignan qui s'acheminait avec son fils vers le château maudit, précédés ou suivis de nombreux pages et valets, ainsi que d'un petit groupe d'escuyers.

Ils arrivèrent au pont levis du château que possédait la femme qui n'a pas de cœur. Les pages saisirent les chevaux à la bride, les écuyers du corps enlevèrent aux seigneurs les pièces de leur armure, l'un des valets alla soulever le heurtoir de la porte et le laissa retomber lourdement.

Le logis, de près, semblait abandonné aux herbes folles, aux plantes parasites qui poussaient à l'aventure entre les pierres et jusque dans les meurtrières.

A l'intérieur, le silence du tombeau, et non, comme à Lignan, le tumulte d'une jeunesse élégante et dorée conduisant les chevaux évoluer de mille sortes ; non plus des damoiseaux assaillant ou défendant pendant plusieurs heures, armés de longues piques ferrées, soit un petit carré de fumier, soit une petite butte de terre, aux applaudissements de nombreux spectateurs. Tout, jetait, au contraire, une note lugubre dans l'isolement de ce domaine, en dépit du soleil qui semblait le transpercer de ses flèches d'or.

Une voix sépulcrale retentit au travers de l'huis épais :

— Que voulez-vous ? demanda t-elle en cherchant à s'enfler pour paraître menaçante.

— La dame qui n'a pas de cœur ! répondit Charles.

— Passez votre chemin, si vous ne voulez qu'on vous accompagne avec quelques flèches d'arbalète proprement fichées dans le ventre, en guise de cible.

— Holà ! manant ! répliqua le baron en s'abandonnant à la colère. Est-ce ainsi que l'on doit répondre à haut et puissant Seigneur de Lignan ? Et lui faudra-t-il, pour savoir qui se cache derrière cette porte mystérieuse, venir l'assiéger quelque jour à la tête de ses vaillants hommes d'armes ?

Aucune réponse à cette menace pourtant redoutable ; le bruit d'un pas lourd s'éloignant seul sur la dalle et se répercutant en s'affaiblissant, fit comprendre au gentilhomme que si l'on paraissait vouloir tenir compte de ses rodomontades, ce n'était point à bref délai.

Il se tourna fort déconfit vers son fils, l'interrogeant du regard et celui-ci parut se rallier à la proposition muette du vieillard, car tous deux, ayant à la fois exécuté une volte-face se disposèrent à s'éloigner de la place.

Pourtant, il leur sembla que le messager de tout à l'heure, qui les avait si brutalement éconduits, revenait lentement de quelque conciliabule; son pas cadencé résonna de nouveau sous la voûte d'entrée, et bientôt la planchette du guichet glissa sans bruit dans sa rainure, derrière la capricieuse ferrure en arabesque, qui n'avait d'autre usage que de la protéger sous une forme agréable à l'œil.

Une figure de femme qui parut aux voyageurs fine et distinguée s'appliqua dans l'étroite ouverture démasquée, comme si, par hasard, elle cherchait à reconnaitre la qualité des visiteurs :

— Ce sont, en effet, des seigneurs, prononça la dame à mi voix, car ils sont vêtus d'habits rouges et portent des bottes rouges.

Puis la tête ayant disparu, le guichet se referma, mais en revanche la porte s'ouvrit.

— Entrez, Messires, prononça le portier, tout en toisant d'un regard méfiant ceux qu'il était chargé d'introduire.

Les deux visiteurs ayant pénétré dans la place, cherchèrent d'abord la créature féminine qu'ils avaient vaguement entrevue quelques minutes ; elle avait disparu.

— Ta maîtresse ? demanda le baron.

— Ma maîtresse a regagné son appartement. Elle vous attend et c'est moi qui vais vous servir de guide.

Le bonhomme donna plusieurs tours de clé, tira de longs et solides verrous, assujettit une barre en travers de la porte, baissa la herse, puis leva le pont.

— Veuillez me suivre, Messeigneurs, car voici la première fois qu'il m'est donné d'introduire ici des étrangers ; jamais le voyageur égaré n'y reçoit l'hospitalité, jamais le pauvre, qu'il ait froid ou faim, ne s'y rassasie ou ne s'y réchauffe.

Il marcha devant eux.

O surprise ! qui changea presque en terreur le premier mouve-

ment du licencié : tout ce qu'il avait entrevu, dans son hallucination à l'hôtellerie de la *Jaque de mailles*, trois ans auparavant, s'offrait réellement à ses yeux.

Il revit les trois enceintes, les trois fossés, les trois ponts levis, avant de pénétrer dans la grande cour carrée ; il revit le donjon avec son pourtour fossoyé ; mais il chercha vainement, au dessus de la poterne, l'écusson gravé portant ce mot menaçant :

Tromaleduaetahcel

Il ne s'y trouvait point.

Bientôt les voyageurs, sous la conduite du rébarbatif portier, purent pénétrer dans l'intérieur du logis dont ils traversèrent les appartements ; tous rivalisaient pour la somptuosité du décor : salles de parade, chambres de paiement prenant leur nom particulier des couleurs ou des représentations des précieuses tapisseries dont elles étaient tendues, chambres à coucher avec des lits de dix à onze pieds de large, piliers soutenant de grosses poutres incrustées de filets et de fleurs en étain, murs peints représentant des personnages de grandeur naturelle portant dans les mains ou tenant à la bouche des rouleaux sur lesquels se lisaient de belles sentences en caractères gothiques, tout défila devant eux dans sa magnificence et sa splendeur.

Tout à coup le guide écarta, de la main, une admirable tenture et les deux gentilshommes passèrent devant lui.

Ce qu'ils virent, alors, charma leur esprit autant que leurs yeux : la femme sans cœur les recevait dans son oratoire, semblant ainsi repousser loin d'elle la fréquence du démon : Fleurette des prés, rose de mai ni fleur de lys n'étaient aussi fraiches, aussi pures, aussi gracieuses qu'elle, et l'intelligente nature, bien qu'inépuisable dans sa libéralité, en avait été *povre et pour longtems*, après qu'un chef d'œuvre si charmant s'était échappé de ses mains.

C'était une belle jeune fille de taille proportionnée, dont le corps souple et gracieux s'estompait dans une longue robe sans taille, en cachemire blanc, bordée d'hermine ; ses bras presque nus étaient croisés sur la poitrine ; la tête d'une finesse adorable attirait et retenait le regard. Les cheveux soyeux, fins, mordorés, retombaient en larges tresses sur ses épaules, et ses pieds, qui débordaient légèrement la robe, semblaient appartenir à un corps d'enfant.

Comblée des dons les plus rares, elle éclipsait toutes les femmes de son rang et de son âge.

Quant à son visage, il était empreint de la plus candide bonté, sous la tranquillité de ses grands yeux bleu foncé où se lisaient à la fois la franchise, l'aménité, mais aussi la fermeté du caractère.

Elle s'avança souriante au devant du baron qui s'inclina profondément pour déposer sur la main qu'on lui tendait, un baiser des plus courtois.

Charles de Lignan l'apercevant à son tour, après que son père l'eut un peu démasquée, recula de quelques pas, car cette jeune fille si suave qu'il pouvait admirer dans la réalité, c'était encore celle de son rêve, et le costume qu'elle portait, toujours celui dans lequel la blanche vision lui était apparue.

Il surmonta vite cette impression pénible et charmante à la fois pour venir auprès du baron reprendre sa place.

— Pardonnez à mon serviteur, Messires, dit la jeune fille d'une voix harmonieuse. Si sa consigne est rigoureuse elle tombe devant des gentilshommes de votre rang et de votre importance ; ainsi me suis-je hâtée de la lever en apprenant vos noms et vos qualités.

— C'est bien plutôt à nous, Damoiselle, répliqua le baron, de solliciter votre indulgence pour avoir presque forcé cette retraite par une trop grande insistance.

— Permettez-nous aussi, continua Charles, de faire amende honorable, car nous comptions trouver des esprits malfaisants à combattre, où il n'y a qu'un ange à adorer.

— Allons, Messires, soyez les bienvenus ; jamais châtelaine ne fut plus honorée de recevoir chez elle aussi nobles et aussi vaillants cavaliers que les Lignan.

— Damoiselle, continua le vieillard en cherchant un motif plausible à sa curiosité, nous sommes venus mon fils et moi...

La jeune fille lui coupa la parole :

— Pour approfondir la légende, dit elle, et connaître jusqu'où la femme sans cœur... manque de cœur ?

Le haut gentilhomme demeura bouche bée devant la franchise de cette réplique, car sa pensée, qu'il croyait si secrète, se trouvait tout à coup devinée malgré lui :

— Permettez, Damoiselle... dit il en cherchant en lui même un argument qui pût atténuer sa légitime et inconcevable curiosité.

— Ne vous défendez point sur le motif de votre venue, baron, tant vous avez apporté d'à-propos dans cette visite : j'allais tenter auprès de votre personne une démarche personnelle pour en appeler à votre protection.

— Que dites vous ? Serions nous à ce point favorisés de pouvoir vous servir ?

Le visage de la jeune fille se rembrunit sous le coup d'un souvenir tout rempli d'amertume :

— Préserver une existence menacée et punir à la fois un traître sont œuvres qui conviennent à la noblesse de votre maison.

— Parlez, Damoiselle, parlez vite ; nos cœurs et nos gens sont à vos pieds.

— Oui, je vais vous dévoiler jusqu'aux moindres particularités de mon existence, afin que vous interveniez utilement dans la répression que j'attends, que j'espère de votre courage.

Charles écoutait avidement le son de cette voix délicieuse qui, semblable à l'instrument le plus perfectionné, murmurait à son oreille une douce musique.

Il s'assit auprès de son père dans un recueillement qui permit à la châtelaine de continuer son récit que nous allons essayer de résumer brièvement :

Le premier château de cette femme étrange confinait presque à la capitale de la Picardie où son père, noble et vaillant serviteur du roi, s'était, par là même, attiré la haine des autres seigneurs de la province.

L'un d'eux, le plus âpre à la fortune, le moins honnête dans les moyens de l'obtenir, vassal du baron de Rivery, avait été si fort admonesté par ce dernier, pour une taille levée sans son consentement sur les villageois, qu'il jura de se venger d'un maître aussi scrupuleux dont la délicatesse portait ombrage à ses intérêts.

C'était un siècle bien turbulent que celui qui vit régner successivement Philippe le Bel, Louis X, Philippe le Long, Charles IV Philippe VI, Jean II, Charles V et Charles VI.

Commencé sous les auspices d'un souverain qu'on accusa de l'altération des monnaies, achevé sous la folie plus ou moins furieuse de son descendant, il vit tour à tour passer la révolte des Jacques, puis celle des Mauvais garçons de Champagne, celle des Pastoureaux, celle enfin des Maillotins.

Il y avait place pour tous les crimes adroitement combinés et le chevalier de Camon pouvait faire naître une occasion de satisfaire sa rancune sans risquer de perdre autre chose que son honneur.

Le choix d'un prétexte ne pouvait être un obstacle, ni même une difficulté pour sa nature perverse : méprisé par son suzerain et certain de ne rien obtenir de ses grâces, il poussa l'effronterie

ısqu'à venir lui demander la main de sa fille Marie, qui lui fut ertement refusée,

— Soit ! pensa-t-il. C'est une insulte que je puis ajouter à elles dont vous m'avez gratifié déjà, et dont je saurai bien tirer engeance pour la plus grande gloire de mon nom, dès que le mo ıent sera favorable.

Quelques mois plus tard, profitant du soulèvement des Jacques, prit le commandement d'une troupe de rebelles, puis à leur tête int assiéger le château.

Profitant d'une de ces nuits que le brouillard achève de noyer ıns l'ombre, malgré qu'on se tint au château sur la défensive, s bandits, rampant dans les fossés, comme d'immondes reptiles élancèrent à l'assaut, par les échelles qu'ils avaient traînées.

Dans une horrible mêlée qui suivit, les serviteurs restés fidèles ırent implacablement massacrés.

Resté maître de la place, tenant à sa discrétion le baron de ivery, Camon eut encore le sanguinaire courage de faire égorger ın ennemi sous les yeux de sa femme, et celle-ci sur le cadavre e son époux.

Tel eût été le sort de la jeune fille, à peine âgée de quinze ans, ıns le dévouement, sans la présence d'esprit d'un pauvre paysan ui la prit en croupe sur son cheval et s'échappa du manoir en ılbutant sur son passage ceux qui tentaient d'opposer à sa fuite n simulacre de résistance.

La nuit s'acheva dans des transes mortelles ; les fugitifs battant campagne, évitaient les chemins, car le rustre, quoique dévoué, e voulait point risquer d'être branché pour son dévouement, ni ue Marie fût poignardée en holocauste à la vengeance de son mplacable poursuivant.

A l'aube, ils revinrent timidement vers le lieu du massacre, où s purent constater le pillage, la dévastation, la ruine qu'y avait emés la main redoutable du terrible seigneur. Ils virent un amas onfus de morts, de blessés, de râlants qu'éclairait un jour tauve. uelle scène de désolation !...

Rester au château, en reprendre la libre possession, n'était-ce oint, à bref délai, se vouer à la mort qu'avait subie ses maîtres ? ls n'essayèrent point de le tenter.

Marie prit sur elle ce qu'elle put emporter d'or et de bijoux, car ıns leur précipitation à tout exterminer, les assassins n'avaient eureusement pu découvrir l'endroit où la sage précaution du

baron de Rivery avait enfoui depuis peu le trésor, et, sous la tutelle de son protecteur inespéré, elle s'achemina à petites journées vers le centre de la France, en ne voyageant que la nuit, loin des grandes villes.

Ce qu'elle voulait, avant tout, c'était fuir cette vengeance acharnée à la poursuivre, dût elle aller chercher à l'autre bout du monde, l'asile impénétrable que rêvait sa jeune imagination.

Elle traversa successivement l'Ile de France, la Champagne, la Bourgogne, entra dans le Bourbonnais, puis dans l'Auvergne et déboucha dans le Languedoc.

— Parvenue dans ces contrées riches et fécondes, poursuivit-elle, le hasard, peut être aussi ma bonne fortune m'ont fait rencontrer ce château, depuis longtemps inhabité ; je me suis hâtée de l'acquérir de ses anciens propriétaires, et j'y ai vécu comme dans une retraite que je devais supposer inviolable. Le vieux serviteur que vous avez rencontré, lors de votre arrivée, celui là même qui n'a jamais voulu m'abandonner dans la nuit du crime, y réside à mes côtés, ainsi qu'une jeune chambrière dont le zèle et la fidélité me sont sûrement acquis. Pour mieux rendre impénétrable cet endroit déjà si retiré, Thomas a, de parti pris, chassé les pauvres, les voyageurs, les importuns ; on a trouvé que je manquais de cœur, et ceux qui ne m'ont jamais rencontrée, aidés par la superstition populaire, ont pris cette expression non au figuré mais au sens propre et ont fini par confondre le défaut de sensibilité avec l'absence d'organe ; aujourd'hui les gens du pays évitent mes terres avec épouvante ; ils me maudissent comme un être pernicieux, comme une créature sans pitié, comme une femme non pas seulement sans cœur, mais aussi sans âme.

— Mais, reprit le baron après avoir témoigné à l'héroïne de ce long martyre l'intérêt que lui avaient inspiré ses malheurs, ne disiez vous pas, au commencement, que vous alliez venir nous demander aide et protection ? Courez vous de nouveaux dangers ?

— Oh ! Messire ! le pire de tous : la perte de la vie.

Veuillez vous expliquer.

— Le chevalier de Camon rôde aux environs de ce castel depuis quelques jours guettant le moment de s'y introduire dans des desseins trop faciles à pénétrer.

— Ne craignez-vous, demanda Charles, qu'il n'y ait méprise dans la personne et que ceux qui vous ont signalé sa présence n'aient été victimes d'une ressemblance plus ou moins trompeuse

— Thomas l'a vu lui-même errer autour du domaine et, s'il vait pu conserver un doute sur son identité, le traître se serait hargé de le dissiper au plus vite, car voici le billet qu'il a glissé, ier, sous la porte de la logette.

Et la jeune fille montra le papier sur lequel s'étalaient en gros aractères, et séparés pour être facilement lus, ces mots remplis e menace : « Celui qui put se venger déjà des injures du père aura sous peu supprimer la fille, la dernière des Rivery. »

— Grâce à Dieu ! reprit le baron, les projets de cet homme euvent être déjoués facilement ; nous vous y aiderons de tout otre pouvoir, et, si je retourne à l'instant même à Lignan, c'est fin d'en ramener une plus nombreuse escorte qui saura veiller à otre sécurité. Je ne veux pas non plus qu'il puisse vous arriver nalheur en mon absence ; aussi vous priai je d'agréer le concours e mon fils dont le courage vous serait bientôt connu, s'il devait re mis à l'épreuve.

La Demoiselle de Rivery s'inclina en signe d'acquiescement, ndis qu'elle offrait au jeune homme sa main délicate et fine en age d'amitié. Celui-ci s'empressa d'y déposer le plus respectueux, ais aussi le plus tendre des baisers, puis remontant de la main squ'au visage, son regard rencontra celui de la belle enfant. lors, une même commotion les fit tressaillir. Leurs âmes à ce ontact imprévu se confondirent comme en une seule flamme qui ntement se mit à consumer leurs cœurs. Ils s'aimaient...

Dès ce moment, le château s'ouvrit largement aux habitants de ignan, une étroite intimité s'établit entre eux et la châtelaine. Des rojets d'union furent bientôt ébauchés.

En attendant qu'elle pût abandonner sa demeure, où tant de pé ls s'accumulaient sur sa tête, une garde vigilante, sous le com- andement du brave Murviel s'établit auprès de la belle châte- ine, assurant les mesures préventives pour qu'elle devînt inac ssible à la malveillance de ce chevalier de Camon qui, la sachant nocente, n'en continuait pas moins à la poursuivre de sa haine.

Un jour que Charles et Rose s'en étaient venus passer quelques eures avec leur nouvelle amie, on s'apprêtait à fêter joyeusement table cette intime réunion, lorsque le gros Thomas, rompant avec tiquette entra fort essoufflé dans la salle du festin.

— Damoiselle, dit-il en cherchant à maîtriser sa vive émotion, n grand danger se lève pour nous ; plus de cent paysans, venus r petits groupes, entourent le château, depuis une heure, et

paraissent méditer quelque forfaiture. Que dois-je faire ? dites-l moi. J'attends vos ordres.

Aux premiers mots, Charles avait bondi.

— Que les ponts soient levés, s'écria-t-il, que les herses tombent que les portes se ferment.

— Las ! c'est inutile ; un groupe de ces manants campe jusqu sous le porche qu'il a débordé sournoisement ; les drôles n'atten dent que le signal de quelque chef pour pénétrer plus avant.

— Murviel, alors ! que fait Murviel ! Que ses hommes courent au créneaux, aux mâchecoulis, aux meurtrières, aux barbacanes. S c'est une agression, qu'il la repousse. Je vais moi-même donner ce ordres.

Et le jeune homme sortit en hâte, laissant les deux femmes affo lées, car le murmure de la foule parvenait déjà de la campagn jusqu'au castel.

— Charles, s'écria Marie en s'élançant jusqu'au perron, restez Si vous mourriez, que deviendrais-je ?

— Que deviendrais-je moi-même, répliqua le gentilhomme, s ces misérables, vous enlevant à ma tendresse, allaient consomme leur forfaiture ? Pour votre repos, pour le mien, laissez-moi veille aux soins de la défense.

Alors, l'écho retentissant des coups frappés à la seconde port arriva droit à ses oreilles :

— Qui va là ? cria le portier.

Des voix multiples répondirent dans un élan de colère fur bonde :

— Ouvrez !

— A qui donc ouvrirais-je ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous

Un silence relatif s'établit peu à peu, puis un homme qui sem blait commander à la foule, car sa voix était souple et sonore, ferm et profonde, s'empara de la parole à son tour :

— Nous sommes des gens qui n'avons pas peur du diable, nous voulons qu'on nous livre la femme sans cœur.

— Si vous n'avez pas peur du diable, allez le chercher ; quant la femme sans cœur, j'ignore ce que vous voulez dire, et derriè cette porte, si vous parvenez à l'enfoncer, vous trouverez un nom bre d'archers suffisant pour vous accueillir ainsi que vous meritez.

— Ouvrez ! ou nous boutons le feu à l'huis, reprit le ch invisible.

Le portier garda le silence, malgré cet ordre doublé d'intimi ation.

Cependant, Charles de Liguan avait reconnu dans sa rapide spection l'inutilité de la défense : les vingt archers dont il dis osait eussent été mis en lambeaux par cette foule animée de sen nents furieux, et, par prudence, il avait ordonné à celui qui les mmandait de s'enfermer avec ses hommes dans les casemates du âteau, espérant, seul, mâter plus facilement la tourbe des révoltés, rmi lesquels il avait reconnu d'ailleurs maintes figures de con issance.

Lorsqu'il revint auprès des jeunes filles, il les trouva tremblantes r les premières marches du perron :

— Hâtez-vous de rentrer, dit-il en les poussant toutes deux, ez rejoindre mon sergent d'armes qui vous attend aux souter ins. Ses soldats sauront vous défendre si je n'arrive à calmer ffervescence de ces égarés ; mais il ne faut pas qu'ils vous aper ivent d'abord, ou nous serions perdus ensemble.

Tandis que ces paroles se prononçaient à voix basse et rapide ent, les assaillants battaient en brèche, et l'on entendait distinc- nent la poutre cerclée de fer, qu'ils lançaient à intervalles régu rs contre la porte massive.

— Charles, reprit la dernière des Rivery, je ne veux pas que tre mort soit le prix d'une rançon ; laissez à la Providence le in de ma destinée.

— Et moi, frère, déclara Rose à son tour, je veux mourir à vos tés, à la lumière du soleil, et non dans l'ombre qui convient ule aux traîtres.

Les coups s'accentuaient davantage en se précipitant ; on devi it à leur force et à leur vitesse un flux grossissant de popu re.

— Point de lutte, je vous en supplie, n'usez pas ma volonté à mbattre la vôtre, laissez moi le temps d'un peu de réflexion et livrez moi de la crainte de vous sentir haletantes à mes côtés.

Les planches commençaient à voler en éclats et, bientôt, les assié ants, se faufilant comme des couleuvres, envahirent la grand' ur.

Alors le jeune homme poussa ses deux compagnes à demi éva uies dans la salle où la table était dressée, puis saisissant une ıvache, seul objet qui tombât sous sa main, il reparut sur le rron au moment même où le vieux Thomas entraîné comme un

liége dans un torrent humain, se débattait et criait grâce devant les coups qui le menaçaient.

— Holà! cria Charles de sa voix puissante, en s'avançant jusqu'au milieu du principal groupe, laissez cet homme qui n'est pas coupable, et dites-moi ce que vous voulez.

Un homme de haute stature perça la foule et s'approcha :

— Nous voulons qu'on nous livre la femme sans cœur, répliqua-t il impérativement.

— D'abord quel est ton nom, manant! pour oser parler devant un Lignan la tête ainsi couverte?

Et le gentilhomme, décoiffant brusquement son adversaire, envoya le chapel se perdre dans le remous formé par ses complices.

Un rire homérique de la foule répondit à cette hardiesse; car le ridicule, cette arme qui tue, dès qu'elle touche, venait d'atteindre le chevalier de Camon en plein cœur; celui ci recula de quelques pas, en étouffant dans sa bouche un cri de bête fauve.

— Tu n'es pas du pays, je le vois, car je connais tous les autres et non pas toi; voici là bas Michel, le garçon de charrue qui cache avec soin son visage, comme s'il allait commettre une mauvaise action, dont il rougit d'avance; derrière lui, Jean le vacher; puis là bas, Simon le forgeron. Avez vous changé de profession, mes drôles, et faites vous métier d'assassiner maintenant les honnêtes gens sans défense?

Les trois interpellés avaient courbé la tête et s'étaient dissimulés dans les groupes; Charles acquit ainsi par ce mouvement de recul le sentiment de sa force morale; il comprit qu'il allait, en continuant, devenir le maître de la situation, et il n'en reprit qu'avec plus de véhémence :

— Et vous tous enfin, que venez vous chercher ici, dans cet honnête château, si vous n'y êtes poussés par le meurtre et par le pillage?

Une sourde et timide protestation répondit à ces paroles; les paysans rompirent de plusieurs pas, laissant en évidence celui qui les avait entraînés :

— Allons, point de fanfaronnade, reprit celui ci sans perdre encore de son arrogance, la femme, ou sinon...

— Ou sinon?

— C'est sur ton corps que nous passerons, en le foulant aux pieds.

Pour toute réponse de Lignan leva sa cravache qui siffla comme un reptile, en décrivant une parfaite circonférence, puis

e alla cingler la face de l'étranger qu'elle enveloppa de ses neaux multiples :

— Voici pour votre insolence, chevalier de Camon.

La corde en se déroulant laissa sur la face du misérable une lafre sanglante qui la zébra d'une oreille à l'autre.

Cette attaque imprévue fit élargir encore le cercle des villageois, tant par le sentiment d'admiration qui commençait de les envahir, voyant le courage d'un seul homme luttant contre eux tous, que r le désir de cesser leur lâche agression.

— Je t'ai marqué, dit Charles, pour te mieux reconnaître et te re brancher proprement demain.

— Ah! traître! murmura le blessé, toi aussi tu veux mourir?

Et tirant de son pourpoint, un long et mince poignard à lame dée, il s'élança vers le gentilhomme avec une telle impétuosité e, celui ci s'effaçant, l'arme terrible alla s'enfoncer, derrière lui, ns la poitrine d'un pauvre charretier qui s'affaissa, blessé mor- lement.

De nouveau la cravache parcourut l'espace et de nouveau elle battit sur la face de l'assassin :

— A qui de vous maintenant, mes braves? demanda Charles nt l'adversaire vaincu se roulait dans un accès de douleur et de ge.

La mort du charretier, l'énergie du jeune seigneur achevèrent troubler les conjurés; tandis que les uns se précipitaient avec ie sur leur chef et lui défonçaient la poitrine avec le talon de rs lourds sabots, les autres se rangeaient servilement autour de arles et déposaient à terre, en signe de soumission, leurs haches, rs fauchons, leurs épieux :

— Grâce, Messire, disaient-ils. Puisque vous prenez la défense la femme sans cœur, c'est qu'elle en est digne, et nous nous irons devant vous en sollicitant notre pardon.

— Et ce pardon vous est accordé, formula le seigneur. Il ne a exercé aucune représaille, je vous en donne ma parole, car us avez été dans le châtiment infligé au coupable, l'instrument ible de la Providence. Cependant, attendez encore!

Et il alla chercher la Demoiselle de Rivery qu'il amena par la in :

— Vous tous, qui pendant longtemps avez pensé que cette ame était sans pitié et sans cœur, repentez vous, car tout ce elle possède appartient aux malheureux. Dès ce jour, les terres

du château sont données aux plus pauvres. Maintenant, saluez en elle la fiancée de votre ami Charles de Lignan.

Un cri d'allégresse salua cette harangue, et le fils du baron ra mena triomphalement sa sœur, ainsi que la belle châtelaine escortée par la tourbe devenue respectueuse...

A quelque temps de là, la cloche de la chapelle emplissai joyeusement de ses sons métalliques toute la vallée de l'Orb, ca on procédait au mariage du jeune couple.

Le chapelain, s'adressant à la nouvelle épousée, prononça le paroles sacramentelles :

— Marie de Rivery, voulez vous Charles de Lignan qui cy est à espoux et mari, si Dieu et sainte église vous l'accordent ?

— Oui, répondit la châtelaine qui, se tournant ensuite vers so fiancé, ajouta : Je vous prends à mon espoux et mari, et vou promets que je porterai foi et loyauté de mon corps et de me biens ; et cy vous garderai sain et malade en quelque état qu' plaise à Dieu que vous soyez ; ne pour pire, ne pour meilleur, j ne vous changerai jusqu'à la mort.

— Et vous, Charles de Lignan, voulez vous Marie de River qui cy est, à espouse et femme, si Dieu et sainte église vous l'a cordent ?

— Oui, répondit le jeune homme qui prit la main de la chas créature.

Et plaçant l'anneau au premier doigt de cette main, il dit :

— Marie, de cet annel je vous honore.

Il le plaça au second doigt et dit encore :

— Marie, de cet annel je vous espouse.

Et enfin le glissant au troisième doigt il ajouta :

— Marie, de mes biens je vous dote.

La cérémonie nuptiale était terminée. Le cortège s'échelonna l'église jusqu'aux appartements.

Un autre mariage s'effectuait ce même jour à l'Abbaye d sœurs de la Miséricorde, près Montpellier : Isabault, la servant épousait le Fils de Dieu fait homme.

Charles MONTAGNE.

L'INDULGENTE [1]

(Suite)

III

Quand nous jetons un regard en arrière sur le parcours de notre ie, il ne nous apparait pas comme un seul ruban de route. Notre ouvenir aisément y reconnait des tournants, des bornes, des nontées, l'asile d'un arbre touffu, un torrent qu'il a fallu franchir. utant de lieux de halte gaie ou triste, marquant, de distance en istance, le chemin que nous avons fait. Ainsi nous vivons par tapes et certaines d'entre elles — séries de mois ou d'années — ous semblent n'avoir été qu'un long jour. Le temps passé se ondense ; nul point de repère n'en divise l'uniforme durée ; nous entons seulement avoir vieilli, être devenus meilleurs ou pires, ans discerner les modes et les causes de ces changements.

C'est peut-être à ces mélancoliques pensées que s'abandonnait, ertain matin d'octobre, un silencieux voyageur, calé dans le coin 'un compartiment de première classe. Il était là, immobile, le ras passé dans la bretelle de la portière, le cigare aux dents et es yeux en rêverie. Parfois, d'un geste machinal et distrait il pinait du bout des doigts sa fine moustache blonde... C'était un offiier de tirailleurs, portant le *flottard* rouge à bande bleue, le olman bleu à col jaune et manches à soubises d'or ; il revenait 'Afrique sans doute ; et tandis que le rapide de Marseille l'entrai ait à travers la plaine du Languedoc, il songeait... Pas une fois, l n'avait tourné les yeux vers la vitre entr'ouverte, pour contemler, sous le premier coup de soleil, le défilé pittoresque et lumieux du paysage, les olivettes aux douces teintes d'un gris verâtre, les petites collines s'écroulant en rocailles blanches, les osquets de chênes, les « mas » à toits rouges, les vignobles

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 10 septembre.

immenses où, pareils aux bouquets d'un gigantesque tapis, s'entremêlaient les pampres verts, jaunes et pourpres.

Il n'avait aucune joie à revoir cette France qu'il avait volontairement quittée dans un accès de colère et de découragement. A quoi donc lui avaient servi ces dures années d'Afrique ? A oublier ? Non ! Rapportait il de là bas quelque fierté, un peu de glorieuse ivresse ? Pas même ! On ne s'était pas battu. Il revenait, ayant fait son devoir, mais obscurément, sans mérites envers d'autres que lui-même, ayant la seule satisfaction victorieuse d'avoir échappé aux trois fléaux algériens qui toujours sévissent : la sieste qui hébète, l'absinthe qui rend fou, les usuriers qui ruinent et déshonorent. C'était bien la peine en vérité !... Et comme il venait de baisser la vitre et de jeter par la fenêtre, d'un mouvement rageur, son cigare éteint, il se rassit brusquement, soupira et avec un juron de troupier :

— J'aurais mieux fait de crever là-bas, murmura t il.

Le train stoppait.

— Tarascon !

L'officier descendit et, les mains dans les poches de son *flottard*, fit nonchalamment quelques pas sur le quai. La foule allait, courait, se bousculait : des visages mats d'Arlésiennes, sous leurs coiffes ; des paysans secs, hâlés, portant le sac du « journalier » ; des courtiers en vins, avec leurs bouteilles d'échantillons ; des chasseurs acharnés et féroces ; tout un torrent méridional, bruyant et impétueux. Pour y échapper, l'officier joua des épaules, entra dans un des couloirs où la marchande de journaux tenait son éventaire ; il acheta le *Figaro*, puis comme retentissait l'appel : « En voiture, les voyageurs pour Lyon, Paris, » il regagna son compartiment.

Déjà il montait quand on lui frappa sur l'épaule :

— Pardon ! Le lieutenant Robert de Scève, si je ne me trompe ? Qu'est-ce que tu fiches donc là ?

Ainsi interpellé, le lieutenant se retourna et vit un grand diable de dragon, lieutenant comme lui, qui le regardait en riant à pleines moustaches.

— C'est toi, Maurice ? dit Robert, reconnaissant un de ses anciens camarades de collège.

— Moi-même. Ah çà ! Explique-moi donc ? Je te croyais à Constantine, à Biskra, enfin quelque part au pays bleu. Il y a une éternité que je ne t'ai vu. Parbleu ! depuis que nous nous prépa

ions pour Saint-Cyr. Tu nous as joliment lâchés ! En voilà une dée. Et tu reviens ? Tu es en congé ?

— Oui. C'est-à-dire je vais peut-être donner ma démission.

— Bah ! encore un lâchage ? Tu as planté là tes boudjaddi ? Raconte-moi ça.

Robert, avec un certain embarras, répondit :

— Je rentre dans de tristes circonstances, pour un deuil de amille.

— Oh vraiment ? fit le dragon, devenant sérieux.

— Oui, mon frère Godefroy !... J'ai été prévenu par une dépêche... Mais il faut que je te quitte... le train part.

En effet, un homme d'équipe fermait la portière. Robert sauta lans son wagon et, après un geste d'adieu, se renfonça dans son coin.

C'est vrai, Godefroy était mort. Robert avait reçu quelques ours avant un télégramme laconique, parlant d'un accident de voiture et terminé par ces mots :

« Fais tout pour revenir. »

Il avait obtenu une permission d'un mois et il était parti aussitôt. Il espérait trouver à Marseille une lettre lui donnant quelques détails ; mais non !

Il ne fut qu'à moitié surpris de ce silence. Depuis cinq ans qu'il était soldat, ses rapports avec sa famille étaient devenus de plus en plus rares. Les premiers temps, il écrivait une ou deux fois par mois à sa mère, qui ne répondait pas toujours ou le faisait avec une banalité de pensées trahissant l'ennui. Quant à Godefroy et à sa sœur, jamais ils ne lui avaient donné signe de vie ; de sorte qu'à la fin le jeune homme s'était renfermé dans une silencieuse ndifférence.

Pourtant l'appel de sa mère l'éveilla de cet engourdissement, et, entraîné bien plus par le sentiment d'un devoir à remplir que par un élan d'affection, il accourait, désireux d'être utile, prêt à de nouveaux sacrifices, même à de la sympathie. Il n'en avait à rai dire jamais eu beaucoup pour son frère vivant ; mais il le egrettait mort, il se reprochait de n'avoir pas su l'attirer à lui, en l'aimant mieux et en sachant le lui témoigner. Et puis, la soudaineté de ce départ l'avait atterré ! Des détails, il n'en avait guère, a mère avait cru en avoir dit assez dans sa dépêche. Prolixe quand lle traitait de finance, elle avait le don de la concision sentimentale. Donc c'était par les entrefilets de deux journaux parisiens du

matin qu'il avait eu le commentaire du télégramme reçu à Constantine.

En effet, Mme de Scève avait trouvé moins urgent de renseigner Robert que d'informer la noblesse française de la perte qu'elle venait de faire en la personne d'un gentilhomme normand de haute lignée. Mais ce qui dépassait toute conception de snobisme funèbre, c'est que ces deux journaux, Robert les avait trouvés à Marseille, sous bande, à son adresse, hôtel Terminus, où il avait demandé qu'on lui écrivît. Or l'adresse était de la main de Mme de Scève.

Quoique fait aux façons de sa famille, cette désinvolture dénotait une telle vulgarité d'âme qu'il en demeura tout étourdi... Et il le relisait maintenant cet « écho » minuté avec soin :

« Un lugubre accident est venu jeter un voile de tristesse sur la haute société de Caen et des environs. Un de nos meilleurs gentilshommes, un des derniers représentants d'une ancienne maison, M. Godefroy de Scève vient de succomber, victime de ce courage indompté qui était l'apanage de sa race. Après une brillante journée de chasse dans les tirés du baron de F..., M. de Scève, par une boutade d'intrépidité juvénile, fit le pari de rentrer à Caen de nuit, en charrette, à travers champs, au grand trot, sans jamais ralentir l'allure. Le pari, considéré comme dangereux, ne fut pas tenu, mais l'imprudent, envers et malgré tout, voulut l'exécuter. Il est probable que le cheval prit peur et s'emporta. On a retrouvé quelques heures plus tard la voiture brisée et l'infortuné jeune homme expirant.

« Cette mort met en deuil, parmi la noblesse normande, les familles Nollot de Prans, Fabrel d'Arigny, d'Ernasse, Lespot-Varel, etc. Rappelons que la maison de Scève, dont l'ancêtre Hugues Louis François Marie fut un des compagnons de Bertrand Duguesclin, porte : d'or, au chêne de sinople, avec cette devise en exergue : *de sève riche suis.* »

Ayant lentement replié son journal, Robert haussa les épaules, et retomba dans ses méditations. C'est qu'il avait lu entre les lignes. Il connaissait bien le baron de F... chez lequel on avait chassé et festoyé le soir de l'accident ; il savait que pour le baron et ses hôtes la chasse n'était qu'un prétexte à « ripailles et beuverie », comme disaient les habitués de la maison.

Connaissant aussi Godefroy et son penchant à boire, il se le représentait, revenant de nuit, ivre de calvados, et culbutant dans

quelque ravine où il s'était cassé la tête sans avoir même eu le temps de s'en douter. Puis, tout de suite, il voyait sa mère, ayant surmonté la première émotion et terminé la mise en scène des funérailles, ne songeant plus qu'à débattre et retourner en tous sens l'importante question de l'héritage du défunt, à étudier des combinaisons nouvelles de partage, des remaniements d'hoirie, heureuse de ces tripotages qui étaient son sport favori, où elle essayait toujours, d'instinct, et presque candidement, à tricher son antagoniste.

Oui, tout cela était triste, noir et laid ! Mieux encore valait le passé d'hier, l'exil sous le ciel africain, et la vie brutale et monotone, mais insoucieuse de troupier, que l'avenir prochain où il fallait entrer, tête baissée, par devoir, par nécessité d'honneur. Il ne se le prononçait pas encore, ce gros mot ; mais il l'avait aux lèvres ; il s'attendait à tout, se soumettait d'avance à l'abandon de sa fortune, de sa liberté, de ses espoirs ! Déjà même, tout à l'heure, n'avait-il pas, à cet ami rencontré, parlé de démission et de carrière finie ? Et ses espoirs ? il n'en avait guère ! On n'espère que lorsqu'on désire, et il ne désirait plus rien.

Des regrets seuls avaient rempli sa vie depuis qu'on lui avait pris Marcelle et qu'il avait quitté la France ; et comme ce deuil d'amour n'avait pas la pureté solennelle de la mort, comme la fatalité qui l'avait séparé de celle qu'il aimait pouvait se nommer ingratitude ou trahison, comme sa douleur enfin n'était pas sans ironie, sans blasphèmes, toujours il en avait évité l'irritante contemplation... Il aurait rougi de traiter de niaiserie sa brusque générosité d'impulsif, ce reste de loyauté par lequel il avait signifié qu'il renonçait à la jeune fille. Il se bornait à penser qu'il avait consommé son malheur et peut-être celui de Marcelle ; et que s'il avait mieux connu la vie, jadis, il ne se serait pas enfui !

La vie ? L'avait-il vraiment apprise ? Et où donc ? Était ce avoir vécu que d'avoir pendant cinq ans porté le fusil ou traîné le sabre de caserne en caserne, de bivac en bivac, fait toutes les plus dures corvées de soldat, deux mois d'hôpital par-dessus le marché, et ensuite, officier, d'avoir méconnu les rares femmes rencontrées, honni le jeu et l'alcool et le plus possible évité les bruyantes et fumeuses réunions du mess et du cabaret ? Oui, c'était vivre, si vivre c'est penser, lire, méditer, souffrir seul et sans une plainte, et s'enseigner à soi-même, avec l'indifférence aux petits soucis de ce monde, l'indulgence, la discrétion, la loyauté. Car ils existent

ces êtres forts et doux, que la souffrance ennoblit et dont le regard devient plus limpide et profond au lieu de se charger de haine.

Robert était de ceux-là. Il avait mûri pendant cette période sévère de discipline et de fatigue, sans distractions que celles qu'il trouvait en lui-même dans le volontaire isolement des heures de loisir. Et à considérer son visage même, hâlé par le soleil et le vent, on devinait un homme. Ses traits fins s'étaient accusés, son front élargi, ses yeux d'un bleu noir se fixaient avec assurance. La bouche, même en souriant, avait une mélancolie fière et charmante. L'allure enfin, les moindres mouvements de ce corps souple et robuste, révélaient un esprit droit et solide, un cœur brave et bon.

Et pourtant il sentait vaguement que sa jeunesse honnête, sobre chaste, ne résistait pas à l'entrainement de certaines pensées; qu'il avait raison de ne pas s'abandonner aux rêveries de son ancien amour ; que Marcelle, cette ombre légère, lointaine et chérie d'autrefois, planait encore sur son avenir ; qu'il la cherchait à l'horizon de sa vie ; qu'il l'aimait encore puisqu'il n'avait ni assez de colère pour la maudire ni assez de courage pour l'oublier. Il évitait de se parler à lui même du passé, de se renseigner sur le présent de Marcelle. D'elle, il ne savait rien... Ceci seulement qu'elle s'était mariée.

Il était alors depuis peu à Constantine, en garnison, et cette nuit là, dans la promiscuité de la chambrée, fiévreux, éperdu, mordant sa couverture pour ne pas sangloter, il avait souffert, dans son corps et dans son âme, tout l'odieux supplice de la jalousie, éprouvé l'effroi des agonisants, et la sensation qu'en lui quelque chose venait de mourir qui ne renaitrait pas et qu'il nommait tour à tour candeur, espoir, foi, désir de vivre.

Dès lors, farouche, il s'était cloitré dans son ignorance comme dans le seul asile qui lui restât. Jamais il n'avait nommé Marcelle dans aucune des rares lettres à sa famille ou à ses camarades de France ; il avait fui tous ceux que les hasards du service ou d'un voyage amenaient en Algérie. Enfin, la seule personne qui aurait pu être le confident de ses tristesses, Louvezac, avait tenu la promesse demandée, et jamais, en écrivant au jeune homme, il ne s'était permis de faire la moindre allusion à Mme Hanbourg. Aussi bien, à cette heure où Robert se rapprochait des êtres et des lieux d'autrefois, il avait peur de voir se soulever l'ombre dont il avait lui même recouvert le passé.

Il ne fit que toucher barre à Paris, où il arriva le soir. Dès le lendemain matin, il partit pour Caen, ayant annoncé par dépêche son arrivée à Mme de Scève. Personne à la gare ne l'attendait. Il confia ses bagages à un commissionnaire et se mit en route à pied. Il passa le pont de Vaucelle, donnant un regard de mélancolie aux flots verts et gris de l'Orne, où tout jeune il s'essayait à nager et pêchait en compagnie d'un vieux loup de mer de ses amis...

D'un pas rapide il traversa la place Dauphine et remonta la rue Saint-Jean. Rien n'était changé. Il retrouvait les pavés du trottoir, les façades des maisons à corniches et à pignons, les devantures et les enseignes des boutiques. Les gens ne le reconnaissaient pas ; mais on remarquait cet officier au teint rose et brun qui portait si élégamment l'uniforme de l'armée d'Afrique... Il allait, décidé à garder cet incognito, détournant les yeux des yeux qui l'épiaient au passage ; et déjà il approchait de l'extrémité de la rue Saint-Jean, quand il dut s'arrêter net pour ne pas heurter une femme qui sortait d'un magasin.

Celle-là n'hésita pas.

— Vous ? Monsieur de Scève, ici ?

C'était Mme Fresville, une amie de Marcelle, que Robert voyait souvent jadis, alors que déjà mariée elle favorisait quelque peu l'amourette des deux jeunes gens.

— C'est moi, oui, Madame, » dit il en se découvrant.

Il ne trouvait rien d'autre à dire, tout ému des souvenirs évoqués par cette rencontre.

Mme Fresville, gênée aussi, reprit :

— Vous êtes revenu à cause du triste événement, sans doute. C'est affreux !... Et votre pauvre mère ? Comment l'avez vous trouvée ? Très ferme et courageuse, n'est-ce pas ?

— Madame, je ne l'ai pas encore vue, ni elle ni personne, j'arrive.

— Oh ! pardon, monsieur, je ne savais pas ! J'ai été bien indiscrète de vous arrêter... J'espère vous revoir... Pardon encore ! »

Elle lui tendit la main ; ils se séparèrent, et, quelques minutes plus tard, Robert franchissait le seuil de l'hôtel de la rue Saint-Pierre.

Dire que ce fut une heure d'effusion serait vouloir faire plus tendres qu'elles ne l'étaient Mme de Scève et sa fille, et prêter à Robert lui-même un savoir-faire de comédien qu'il n'avait jamais eu. D'ailleurs les deux femmes avaient à parler. Le récit de la

mort tragique de Godefroy dura longtemps. Robert, à travers mille ambiguïtés, comprit, non sans tristesse, qu'il avait eu raison dans ses conjectures. La mort de Godefroy avait bien été celle d'un ivrogne. Le malheureux avait roulé bêtement, lui, son cheval et sa charrette, dans un fossé profond qui bordait la route; on l'avait retrouvé là les reins cassés, la tête fendue. Il était mort avant même qu'on l'eût ramené jusque chez lui...

Le train stoppait. L'officier acheta le *Figaro*.

Ainsi, de la romanesque version rédigée par Mme de Scève et communiquée aux journaux avec prière d'insérer, moyennant finances, rien ne subsistait ; sinon qu'il y avait un pochard de moins en ce bas monde, et un occupant de plus dans le caveau de famille des Scève, au cimetière des Quatre-Nations.

Pourtant, la mère de Robert, espérant avoir suffisamment attendri son fils désormais unique, ne tarda pas à aborder le sujet bien plus sérieux des conséquences pécuniaires de la disparition de Godefroy. Elle eut, à vrai dire, la pudeur d'attendre jusqu'au lendemain pour traiter à fond le sujet, mais tout de suite elle en avait indiqué les grandes lignes. De sorte que Robert n'éprouva qu'une demi-surprise en apprenant avec force détails, aussi pénibles que fastidieux, la presque totale déconfiture de sa famille.

Non seulement la crise industrielle avait continué de sévir, des

grèves étaient survenues, deux ou trois placements en rentes Sud-Américaines s'étaient fondus comme neige au soleil, mais encore à toutes ces causes de ruine, vraies ou imaginées, il fallait joindre la plus réelle de toutes, celle que Robert finit par deviner, bien que sa mère se gardât d'y insister.

En effet, la pauvre folle avait continué de jouer à la Bourse, et, afin de ne pas épuiser tout son crédit personnel chez quelques intermédiaires sérieux qui la croyaient encore solvable, elle s'était jetée dans les griffes d'agents aussi véreux que féroces qui avaient bientôt fait de la mettre à vif. Il avait fallu hypothéquer l'hôtel. Puis, Godefroy avait laissé des dettes... Enfin, Clotilde, joueuse autant que sa mère et associée pour une part à ses spéculations, avait fait aussi des pertes sérieuses et déclaré d'ailleurs ne consentir à aucun sacrifice pour la famille. Tout cela était navrant.

C'est moi, oui, Madame.

Robert avait écouté sans mot dire. Il supputait à part lui ce qui pouvait rester du patrimoine commun et de son propre avoir. Durant tout son séjour d'Afrique, il s'était contenté d'un très petit envoi mensuel que lui faisait sa mère, à qui, toujours généreux, il avait abandonné le reste de ses revenus ; mais maintenant il voulait tout savoir. Qu'étaient devenues les deux usines, celles de

Rouen et celle d'Evreux ? Il interrogea, et comme de lui seul dépendait le salut de la famille, on fut obligé de lui répondre nettement. Il apprit alors que Mme de Scève, pressée par des créanciers, avait vendu depuis six mois, pour une bouchée de pain, la manufacture d'Evreux. Restait la filature de Rouen, indivise entre Robert et Mme de Scève. Or celle-ci avait livré sa part en garantie, faute de mieux, à l'agent d'une bande noire.

Robert, sans récriminer, conclut qu'il irait voir son notaire, Me Longjeu, pour examiner la situation et prendre un parti.

Sans plus tarder, il se mit à cette lamentable besogne, et après deux jours de travail, il décida, sur le conseil de son notaire, que les quatre-vingt mille francs de valeurs mobilières qu'il possédait encore seraient consacrés à dégager la part de Mme de Scève dans la filature de Rouen, à payer les quelques dettes de Godefroy et à purger l'hypothèque de l'hôtel. On vivrait dès lors comme on pourrait sur la filature dont Robert allait s'occuper personnellement. Le jeune homme, en ces dures circonstances, faisait donc preuve de la plus parfaite abnégation; il se dépouillait, renonçait à sa carrière, et se résignait à l'apprentissage du difficile métier d'industriel.

Mme de Scève parut l'approuver. Elle ne manqua pas de lui offrir « le concours de son expérience et de ses lumières », et ajouta — promesse inquiétante — qu'elle n'avait, du reste, pas dit son dernier mot, qu'elle « trouverait autre chose », qu'elle avait encore plus d'un tour dans son sac, expressions empruntées sans doute au vocabulaire du bonhomme Legros, et qu'elle ennoblissait de cette formule finale : « A cœur vaillant, rien d'impossible. »

— Mon ami, disait-elle, la vie est une bataille. Souvent l'armée demi-vaincue reprend l'offensive et culbute l'adversaire. Et puis il peut arriver des troupes fraîches. Il ne faut jamais se rendre. Enfin, je suis là, comme le général qui voit et prévoit tout. Tu sais si j'ai fait preuve de sang-froid dans cette dernière crise. Cela doit te donner confiance pour l'avenir. N'est-ce pas, Clotilde ? »

A quoi la longue et jaune fille hochait la tête pour prononcer sentencieusement :

— Le fait est que maman est joliment forte, va !

Robert, pour sa part, eût préféré que sa mère eût été, sa vie durant, un peu moins forte ; il avait grand'peur des résolutions extrêmes de ce cœur vaillant, de l'offensive qu'allait reprendre l'armée en déroute, et de tous les plans que pourrait bien faire ce

général en chef. Quant aux troupes fraiches, il savait bien que lui seul venait d'amener au massacre les derniers renforts, et sans répéter tout haut le mot d'Auguste après la défaite de Varus, il se demandait à part lui qui pourrait jamais lui rendre ses légions perdues.

Cependant, comme après toute virile décision, il ressentit un soulagement. A l'inconnu, il préférait le certain, aux illusions, la réalité si cruelle qu'elle pût être. Déjà il avait rempli les formalités nécessaires pour que sa démission fût acceptée. Il avait rangé dans une armoire son uniforme, écrit quelques lettres d'adieu au régiment ; puis redevenu ainsi tout à coup un simple et triste pékin, il s'installa dans son ancienne chambre, à l'une des extrémités de l'hôtel. Il n'en voulut pas d'autre, ayant gardé avec une sentimentalité d'enfant du respect et de l'amitié pour ces quatre murs et ces meubles d'autrefois.

C'est donc là qu'il vécut, sérieux et recueilli, dès son arrivée. Louvezac était en Italie et ne devait en revenir que vers la Noël.

De Marcelle, il ne savait rien. Personne ne lui en avait rien appris. Sa mère et sa sœur avaient l'esprit trop occupé d'elles-mêmes pour trouver le loisir de parler d'autrui ; elles avaient d'ailleurs attribué le départ subit de Robert pour l'Afrique à la mauvaise humeur qu'il avait dû éprouver de se voir lésé dans ses intérêts. La grande peine de son cœur, elles ne l'avaient pas soupçonnée. Pour ces deux créatures, tout chagrin, comme toute joie, ne pouvait avoir qu'une cause pécuniaire.

Robert appréciait du reste le silence de sa mère au sujet de Mme Haubourg ; il se promettait même, le cas échéant, de détourner la conversation ou de simuler l'indifférence. Très prudent, craintif même, il se montrait peu dans la ville ; l'éventualité d'une rencontre le faisait trembler. Et pourtant, si Marcelle habitait encore le pays, il était peu probable qu'en cette saison elle eût déjà repris ses quartiers d'hiver. Elle devait être encore à la campagne, dans son château d'Arigny.

Or un jour que, pour la centième fois, il faisait ces réflexions, se décida brusquement à sortir d'incertitude. Un moyen s'offrait, auquel il avait souvent songé : rendre visite à Mme Fresville, comme il le lui avait promis. Elle ne manquerait pas de lui parler de Marcelle...

Une heure après, il se présentait chez la jeune femme qui le reçut. C'était une bonne petite provinciale, mais point sotte, que l'on

disait honnête, mais qui avait eu vingt toquades avant son mariage; un peu étourdie, gaie et fine, malgré ce rire trop facile qui est souvent une révélation de niaiserie; une de ces femmes qui suivent d'un œil complaisant, par dessus le mur des voisines, les menus badinages galants, et qui, fidèles à leur mari, regrettent de n'avoir pas été enlevées par lui du couvent, une belle nuit, sur l'échelle de soie, et emportées au galop de quatre fougueux coursiers pour recevoir, dans une lointaine chapelle, l'indispensable bénédiction.

Comme Robert s'asseyait en face de Mme Fresville, elle eut cet imperceptible mouvement de chatte de la femme contente qui se pelotonne dans son fauteuil... et son regard semblait dire :

— Voilà enfin quelqu'un à qui parler de choses délicates, un amoureux dont le cœur s'est endormi, et que je vais piquer un peu pour le réveiller ; ce sera drôle.

Seulement, comme Robert était tout vêtu de noir, elle éteignit vite l'étincelle joyeuse de son regard en se rappelant qu'il fallait observer tout d'abord certaines convenances funèbres. Elle exprima donc sa sympathie suivant les habituelles formules, puis, par un adroit détour, elle se mit à entretenir le jeune homme de son séjour en Afrique, du temps passé, de leurs anciens amis communs ; et, tout naturellement, elle amena cette question :

— Avez vous vu Marcelle Haubourg depuis votre arrivée?

Robert, qui s'attendait à ce nom, répondit tranquillement :

— Non, je ne savais pas même qu'elle fût ici.

— En effet, elle n'y vient qu'une ou deux fois par semaine; elle est à Arigny. Mais elle doit rentrer en ville après-demain. Dame! ce n'est pas gai de vivre seule à la campagne.

— Seule?

— Oui, pas d'enfants, et, quant à son mari... Ah çà, mais on voit bien que vous revenez d'Afrique, vous ne savez donc rien de rien?

— En effet, Madame, j'ignore tout, fit Robert qui avait pâli.

— Eh bien, voici. Plus de mère. Pas d'enfants, et quant à Haubourg... pas mort, mais pis que cela. Gâteux, passez-moi le mot; bon à enfermer à Auteuil ou à Charenton. Elle voulait le garder à Arigny, lui abandonner tout le château, et se loger dans les deux petites chambres de la tour. Le docteur s'y est opposé. Il fallait sortir le bonhomme de son intérieur, de son chez soi, de son entourage, des lieux où il avait commandé en maître, et surtout qu'il ne rencontrât plus sa femme dont la vue l'exaspérait. Il avait

si bien pris l'habitude de la tourmenter quand il était encore valide, qu'il a conservé cette manie après son... ramollissement. Bref, comme dernière concession, les docteurs ont permis qu'il vécût dans une retraite privée à la campagne, sous bonne garde. Marcelle l'a fait installer dans une ferme qui lui appartient et qu'elle a elle-même aménagée, meublée, capitonnée tout exprès. C'est dans ce nid-là que vit le bonhomme. On lui rationne son eau-de-vie; deux ou trois petits verres par jour; la privation complète le tuerait, paraît-il. Et, entre parenthèse, c'est moi qui me générais, si j'étais sa femme! Enfin! Passons! Il paraît que la santé générale n'est pas mauvaise. Sauf les jambes, par exemple; il en est au fauteuil à roulettes. Maintenant vous voilà renseigné.

Robert se taisait, harcelé de sensations diverses. D'abord une profonde pitié pour cette femme dont il avait autrefois, en renonçant à elle, essayé sincèrement de souhaiter le bonheur; un regret aussi, un regret désolé de s'être en vain sacrifié, d'avoir volontairement empêché qu'ils fussent heureux tous les deux, elle et lui, l'un par l'autre; mais en même temps une joie égoïste et féroce, à la pensée que l'amour n'existait pas, n'avait probablement jamais existé dans cette âme aujourd'hui triste et solitaire; que cette femme et sa beauté avaient la paix!...

Aussi, tout à coup, la jalousie dont il avait tant souffert se calmait; il lui semblait échapper enfin à une morsure de tenaille; il respirait, il avait presque aux yeux des larmes de délivrance.

Il fallait bien répondre quelque chose: il murmura en secouant la tête :

— Ce que vous m'apprenez là est navrant.

Elle le considéra une seconde ou deux, puis :

— Quel dommage, Monsieur de Scève, que vous fussiez si jeune il y a cinq ans.

A cette directe allusion, Robert essaya de sourire. Mais sa mélancolie transpirait sur son front, et comme il feignait de ne pas comprendre :

— Laissez donc, fit Mme Fresville, avouez simplement qu'une fatalité était contre vous. Du reste, à quoi bon récriminer? Marcelle a cédé à sa mère en épousant ce Haubourg; mais soyons justes, elle a durement expié sa faiblesse, d'autant plus pardonnable que vous étiez parti. Franchement, le vrai coupable, en tout cela, qui est-ce? Plutôt vous, n'est-ce pas?

— Peut être. Mais c'est de l'histoire bien ancienne, dont vous

me parlez là ; et si j'ai eu des torts, il est à croire que Mme Haubourg ne songe plus à me les reprocher.

Mme Fresville entrevit le piège. Elle resta discrète et se contenta de ce mouvement d'épaule qui signifie : « Je ne sais. »

Robert continua :

— Il est d'ailleurs probable que je n'aurai pas de longtemps l'occasion de la rencontrer, et cela vaut mieux ; la vie nous ayant tous les deux fort malmenés, nos deux tristesses n'auraient pas grand chose d'encourageant à se dire.

— Au contraire, vous verrez Marcelle, et plus tôt que vous ne le pensez.

— Je la verrai ! pourquoi ?

— Parce que je suis sûre qu'elle le souhaite.

— Elle sait donc mon retour ?

— Cela me regarde !

— Et elle vous a chargé de...

— Elle ne m'a chargé de rien, parce qu'entre femmes, nous n'avons pas besoin de tout nous dire pour nous faire tout comprendre. Mais si vous voulez lui être agréable, et je prétends même que c'est votre devoir de galant homme, venez ici mercredi prochain, après cinq heures.

Et d'un air bon enfant, elle ajouta :

— Vous ferez la paix devant moi, sur terrain neutre. Ce sera plus facile. Sans cela vous resteriez des mois et des années à vous fuir ou à vous regarder de travers ; à vous détester peut-être...

— Vous nous croyez plus mauvais que nous ne sommes, répondit Robert du ton le plus enjoué qu'il pût. Enfin, puisque tel est votre désir, nous verrons à faire la paix !

Quelques minutes après il prit congé de Mme Fresville, sans lui promettre toutefois qu'il viendrait le mercredi suivant.

La vérité est que le cœur lui battait, qu'il avait la fièvre et qu'il se réjouissait d'être seul pour songer, rêver, sourire ou se désespérer.

IV

Tout ce que Mme Fresville avait dit à Robert était exact, ou peu s'en fallait. Marcelle avait longtemps refusé d'épouser l'homme riche, vulgaire et suffisant qui répondait au nom de Haubourg

ype bien connu dont la notoriété de bon vivant semble fasciner ertaines mères, — les femmes d'âme médiocre, aux approches de a cinquantaine, choisissant volontiers, pour mari de leur fille, 'homme qu'il ne leur déplairait pas d'accepter pour elles-mêmes, un autre titre. — Aussi, Mme Louvezac avait tenu ferme, et, à la n, lasse de lutter, Marcelle s'était rendue, — ignorant les démarhes commencées par son oncle en faveur de Robert, sachant seulement ceci, c'est que le jeune homme, brusquement, s'était résolu partir pour l'Afrique.

Donc, Marcelle, en se mariant très jeune — à dix-huit ans — t sans avoir conscience de la double sottise qu'elle faisait d'épouer un homme très mûr et inconnu d'elle, en en regrettant un utre très jeune et qu'elle jugeait digne d'amour, Marcelle obéit à ette sorte d'indifférence fatiguée qu'ont beaucoup de jeunes filles, près une déception, se disant : « N'importe qui, du moment que e ne sera pas celui là! » Toutefois, cette indifférence ne dure uère, et la rude épreuve du mariage leur prouve bientôt qu'il eût té plus sage de n'épouser personne que ce premier venu...

Mme Haubourg en fit l'expérience. En quelques semaines, elle omprit que l'avenir lui était fermé, que jamais cet homme ne ourrait lui faire passer le dégoût que son baiser lui avait mis aux èvres. Et quand, au bout de deux ans, Haubourg tomba malade, lle eut la franchise de ne pas envisager cet événement comme un urcroit d'infortune; c'était une délivrance. Délivrance toute relaive d'ailleurs, puisqu'elle daigna pendant de longs mois soigner lle même ce nauséabond et furieux impotent; elle s'acquittait de e devoir ainsi que d'une charité, cherchant à oublier qu'elle avait té la femme de cet être-là et préférant encore, malgré tout, la orvée d'infirmière à celle d'épouse. Puis quand on l'eut débarrasée de ce dernier souci, en isolant Haubourg, par ordre de la 'aculté, il lui parut qu'elle reconquérait, autant que sa liberté l'action, sa liberté de pensées et de rêves.

A cette même époque elle perdit sa mère. La solitude et le recueillement où elle vivait déjà n'en furent que plus complets. Elle ne songea pas à s'en plaindre. Pour la première fois elle régnait seule sur sa vie, elle ne recevait plus ni conseils, ni reproches. Cet affranchissement lui causa une joie orgueilleuse. Et malgré ses vêtements de deuil, malgré son passé flétri, sa jeunesse sans amour ni maternité, elle se reprit peu à peu à espérer sinon un bonheur actif, du moins la paix intime des résignés.

Elle passait, chaque été, un mois à la mer, sur quelque plage tranquille. Elle y vivait à l'écart, s'abstenant de toute visite qui ne fût pas obligatoire; puis, fin août, elle allait s'installer à Arigny jusqu'à la mi-octobre. Alors, elle rentrait à Caen dans l'appartement loué par Haubourg au moment de leur mariage et situé dans une des petites rues latérales, aboutissant à la rue Saint Jean.

« On voit bien que vous revenez d'Afrique! »

Là, comme à la mer, comme à Arigny, elle voyait peu de monde, son oncle Louvezac et Mme Fresville étaient ses deux plus fréquentes relations. Encore Louvezac, toujours discret, observait-il une certaine réserve, et quand à la sémillante Berthe, Marcelle ne se gênait guère pour lui fermer sa porte, aux jours de fatigue et de découragement où elle n'aurait pu supporter des bavardages.

Dans la ville, on en voulait à Mme Haubourg de cette dédaigneuse attitude. On l'appelait : « la Belle ténébreuse ». Et comme elle n'avait jamais fourni le moindre prétexte à médisance, les sots se contentaient de dire : « Elle doit être bête, » et les méchants : « C'est un glaçon. » En revanche, ce que personne ne pouvait lui refuser, sous peine d'être aveugle, c'était la beauté, et son surnom en faisait foi. Elle était même plus que belle, s'il faut entendre par ce mot la pureté des lignes du visage et du corps, sans la vie du

egard, sans l'âme du sourire, la grâce du geste et de la démarche, out ce qui anime la rigide et morne perfection plastique. On urait pu, d'ailleurs, lui reprocher la hauteur un peu masculine du ront, l'arc un peu trop roide et allongé des sourcils. Mais la ouche était si féminine de petitesse et de charme! Les yeux d'un leu noir avaient de i chaudes et cares- antes lueurs! — Enfin à tout ce qui ttirait la vue, elle oignait une plus ubtile, une plus nytérieuse séduc- ion; mais celle-là, ous ne la décou- raient pas en elle; ien peu étaient lignes de la subir. l est d'exquises hoses, que seul oit, devine, pres- ent, l'homme qui ime une certaine emme, ou l'homme ui, ayant admiré t aimé beaucoup le femmes, a, de ce ait, pris l'habitude le les observer outes et acquis le alent de les com- rendre. Or, pour eu qu'on sût quel que chose du passé de Marcelle, passé qui pouvait se résumer en ces quelques mots : « Six semaines de vie conjugale sans amour, suivies de cinq années de solitude », on devait être aussitôt attiré vers elle par une étrange et voluptueuse sympathie; on la plaignait, mais on l'admirait parce qu'au lieu de profiter de sa liberté, de chercher à prendre la revanche vulgaire des femmes déçues, elle s'efforçait, au contraire, de faire oublier au monde et à elle-même

« Prometez-moi d'oublier tout. »

la flétrissure d'amour légal qui lui avait été infligée, et dont la honte, à certaines heures de souvenirs, lui remontait du cœur au visage, en rougeurs et en larmes! Et, du reste, ce visage même, les misères morales n'en avaient pas plus altéré la beauté qu'elles n'avaient avili cette âme. Les yeux, à force de se résigner, avaient pris la mélancolique et paisible profondeur qu'ont les eaux de certains lacs. Le sourire était aussi doux que les rayons attiédis et rares du soleil d'automne, et la voix, dans sa gravité limpide, semblait avoir à jamais renoncé aux éclats de colère et aux tremblements de douleur. A contempler et à écouter quelques instants cette femme, on devinait qu'en elle tout était retenu, maîtrisé; que, née pour les expansions de joie et de tendresse et obligée de vivre triste et froide, elle avait vaincu le regret meurtrier et sortait de cette lutte plus forte, plus séductrice et plus imposante, avec une auréole de victoire. Enfin, ce corps presque virginal, intact et calme, ignorant des ardeurs de la passion et pur des fatigues maternelles, ce corps était bien celui d'une femme, qui, dans son chaste et glorieux épanouissement, avait l'air d'attendre l'amour.

L'amour! depuis longtemps Marcelle s'était interdit même d'y songer. Il y a des bonheurs qui sont trop loin de nous pour que nous nous abandonnions à l'impuissante excitation de les vouloir. Elle n'accordait plus à Robert que de furtifs souvenirs. Elle désirait qu'il devînt un inconnu pour elle, ce petit soldat, qui un jour s'était enfui, qui l'avait, de dépit, laissée livrer à un autre sa jeunesse qu'elle lui gardait. Elle se croyait solide, maintenant, dans son oubli, capable de considérer le passé avec le sourire apaisé des consolées, l'avenir avec l'intrépide regard des insouciantes.

Mais heureusement que sur le monde plane invisible, toute-puissante et charmeuse, une divinité à qui nul moderne jamais n'a donné un nom ni osé rendre un culte; divinité bienfaisante à qui les Anciens, moins hypocrites que nous, avaient coutume d'élever des temples et de sacrifier des colombes. Aujourd'hui que devant Elle on ne se prosterne plus, Elle se contente, par de brusques et impérieuses façons, de rappeler aux révoltés, aux apathiques et aux incrédules, qu'on ne peut ni la renier ni se rire d'elle. C'est un frisson qui vous prend, des larmes qui vous mouillent les yeux, la bouche qui sourit et balbutie des mots que nous ne connaissons plus; c'est la vie, la bonté, la joie, l'orgueil et toutes les douces choses de nos vingt ans qui nous reviennent; c'est l'oubli de nos peines, de nos blessures, de nos dédains, de nos colères, de nos

malédictions! Serments de ne plus aimer, blasphèmes d'amour, illusions mortes, fleurs foulées aux pieds, cheveux gris, lèvres glacées, qu'importe! Le temps en est fini, voilà que nous aimons encore!

Certes, Marcelle n'aimait plus, et le jour où Mme Fresville lui annonça que la veille, dans la rue Saint-Jean, elle avait rencontré Robert de Scève, retour d'Afrique, elle aurait bien juré qu'elle était insensible. Pourtant elle avait tressailli. Mme Fresville, d'ailleurs, n'avait eu garde de manquer son effet. Elle attendait chez elle son amie, et dès qu'elle entra dans le salon :

— Ma chère, s'écria-t-elle en lui prenant les mains, regarde-moi, et lis dans mes yeux; tu n'y vois rien pour toi? une nouvelle! une extraordinaire et délicieuse nouvelle! Tu ne devines pas?

— Non, dit Mme Haubourg en souriant, tout étourdie de cet accueil.

— Voyons, cherche! Rien, tu ne trouves rien? Alors, cramponne-toi, je vais t'assommer!

Et, forçant sur chaque mot :

— J'ai rencontré, hier, tout près d'ici, ton ancien amoureux, le lieutenant Robert de Scève.

Marcelle fit : « Ah! » essayant de garder le sourire qu'elle avait aux lèvres, mais malgré elle, son visage redevint sérieux et rougit sous la voilette. Mme Fresville continua :

— Il est revenu à cause de ce deuil de famille; c'est au coin de la rue des Carmélites que nous nous sommes rencontrés nez à nez. Il est très, très bien, ma chère. Il s'est doublé. Il a un teint mat et bruni d'Arabe, avec une légère couche de rose bien gaulois, des moustaches blondes, toujours ses jolis yeux d'autrefois et ses dents blanches; il est à croquer. Par exemple il n'a pas l'air gai. Pourtant, la mort de son frère ne doit pas être une de ces épreuves!... Mais ce n'est pas tout, il est venu me voir depuis et j'ai tout arrangé, je lui ai dit que tu serais ici mercredi, et que je comptais sur sa visite. Donc, mercredi, c'est entendu, vous allez vous revoir...; et surtout ne va pas dire non.

Marcelle n'avait pas dit non.

Pendant que discourait son amie, tout de suite, avec la rapidité de jugement qui était l'une des marques de son caractère, elle comprit que reculer c'était avouer son émotion, une défiance d'elle même qu'elle n'éprouvait pas. Elle avait donc repris son air souriant, comprimé le soulèvement de sa poitrine, et quand

Mme Fresville se tut, elle prononça d'une voix qu'elle sut rendre enjouée :

— Je n'ai aucune objection à le revoir, ce garçon. Je lui ferai ma petite phrase de condoléances pour lui et sa famille. Ce serait bien sot à moi d'avoir l'air de l'éviter. Du reste, c'est si ancien tout cela! Souvenirs d'enfance! La vie m'a passé dessus et m'a rouée, ma pauvre Berthe! Je n'ai plus ni sang, ni nerfs, ni cœur. Aussi morte et sèche qu'une momie!

Elle posa négligeamment à son amie quelques questions relatives à Robert, et peu à peu, de la façon la plus naturelle du monde, elle fit dévier l'entretien.

— A quelle heure m'arriveras-tu mercredi? demanda Mme Fresville au moment où Marcelle la quittait.

— Mais vers cinq heures, sauf imprévu.

Elle viendra, se dit Mme Fresville.

Elle vint.

Elle voulait se retrouver le plus vite possible avec Robert et, s'il le réclamait, s'expliquer loyalement avec lui.

Une émotion de joie ou de douleur perd de son intensité pour avoir été dès longtemps prévue. Il en fut ainsi, lorsque, sous les yeux malins et satisfaits de Mme Fresville, Robert de Scève s'inclina devant Marcelle Haubourg. Ils s'étaient si bien préparés, tous les deux, à réagir contre une défaillance possible, qu'ils avaient chacun réglé d'avance avec eux mêmes les premiers gestes et les premières paroles de bienvenue. Il en résulta un court dialogue à phrases banales, dont la froideur finit par devenir gênante.

Mme Fresville, qui ne s'amusait pas, intervint, proposa une tasse de thé, sonna, s'agita, et finit par disparaître en s'excusant d'avoir à donner un ordre.

Ils restèrent seuls.

Marcelle sentit qu'il fallait parler; elle devina qu'il voulait un sourire, un rien, une de ces aumônes de sympathie qu'il avait la fierté de ne pas mendier, parce qu'il se croyait en droit de l'attendre, alors, par un mouvement irréfléchi, presque de tendresse, elle lui dit :

— Est-ce que vous m'en voulez, Robert ?

Il la regarda un instant, très pâle, et sans pouvoir répondre. Cette phrase, toute simple, mais tremblante, avec son nom murmuré, lui avait causé l'émoi d'une première et timide caresse, celle qu'on a si longtemps désirée qu'on ne l'espère plus. C'était

bien Marcelle devenue femme et telle qu'il avait rêvé d'être aimé d'elle. Le voile de l'absence et de l'ignoré se déchirait enfin. Il apercevait un peu de cette âme, et il en avait le doux éblouissement ; il ne songeait plus au sombre passé, au présent chargé de soucis. Elle se souvenait! Elle savait qu'il l'avait aimée ! Elle se sentait coupable, elle demandait pardon. Comme il l'aimait, lui, maintenant! Tout son amour d'autrefois surgissait, débordait en lui, plus large et plus impétueux d'avoir été longtemps contenu, grossi du flot de toutes ses douleurs!...

Et d'un mouvement de tête, il fit signe qu'il ne lui en voulait pas. En cette seconde même, s'il avait eu la force de parler sans larmes, il n'aurait rien trouvé à dire, sinon qu'il l'adorait. Il ne prit non plus la main qu'elle lui tendait, mais ses yeux, dont les paupières s'alourdissaient, devaient conter ce que taisaient les lèvres, car Marcelle reprit :

— Promettez-moi d'oublier tout. Nous voilà de nouveau deux amis, nous avons eu des chagrins l'un et l'autre ; eh bien, l'amitié console !...

Elle s'arrêta, interdite ; elle avait cru pouvoir lui offrir tout franchement son amitié et elle sentait à présent que c'était dérisoire, après cette parole tout à l'heure prononcée : « M'en voulez-vous ? »

Donc elle tourna court, et changeant de ton :

— Me voilà rentrée en ville. J'espère vous voir. Vous viendrez dîner un jour avec mon oncle Louvezac, dès qu'il sera de retour, n'est-ce pas ?

Elle corrigea aussitôt :

— Et votre mère en sera, ainsi que votre sœur, cela va sans dire. J'espère qu'elles accepteront, malgré leur deuil ; ce sera dans l'intimité.

Robert, qui s'était raffermi, remercia, s'informa de Louvezac, de sorte que dans cet échange de menues courtoisies, leur émotion fut forcée peu à peu de se dissiper. Et quand Mme Fresville revint, elle les trouva causant le plus paisiblement du monde, en apparence.

L'entretien à trois continua.

Robert, interrogé sur son séjour en Afrique, en discourut sans amertume, un peu nonchalamment, se plaisant, toutefois, à vanter quelques paysages algériens, les moins appréciés en général par les touristes, et dont l'âpre et aride beauté l'avait séduit plus que tout autre.

— Ce sont là des paysages de nostalgie et de désolation ! ne manqua pas de dire Mme Fresville pour l'inviter à des confidences.

Mais Robert était sur ses gardes. Il se contenta de développer ses idées de pittoresque et d'esthétique. Bientôt la conversation languit. Robert se leva et prit congé.

Il sortit, tout à ses pensées. Il marchait en distrait, quand il se rappela qu'il avait à faire une commission près de chez Mme Fresville ; une horloge venait de sonner la demie de six heures ; il avait le temps, il revint sur ses pas. Il était presque nuit close, maintenant, et un épais brouillard d'automne tombait sur la ville, voilant la lueur des réverbères, enveloppant d'inconnu les rares silhouettes des passants. Tout à coup, Robert tressaillit. Une femme aussitôt devinée, venait de lui apparaître. C'était Marcelle qui sortait de chez son amie. Silencieusement, ils s'abordèrent.

Puis ce furent quelques paroles rapides, très basses, plutôt murmurées que dites. Ils éprouvaient tous deux une joie mystérieuse à se retrouver ainsi, brusquement, dans cette ombre discrète et solitaire, en même temps qu'une peur d'être surpris leur faisait mieux sentir le charme d'être ensemble.

— Vous rentrez? dit-il.

— Non, il faut que j'aille encore à l'autre bout de la ville, au Bon Sauveur, à l'asile des sourdes muettes. Il y a là une petite à laquelle je m'intéresse.

— Puis-je vous accompagner?

D'un de ces prompts regards de femme aux aguets, elle vit que la rue était déserte et répondit :

— Si vous voulez.

— Passons par là, fit Robert avec un geste dans la direction du quartier le plus désert. C'est un détour, mais si vous ne craignez point de marcher, au lieu de la rue Saint-Jean, nous prendrons par les quais, la place d'Armes et le Cours-la-Reine.

— Allons, dit-elle.

Tous deux comprenaient bien que cette fois, seul à seule, ils ne pourraient causer que d'eux mêmes, du passé, de leur secret, de leurs peines. Lui, en proposant cette nocturne promenade, et elle en l'acceptant, faisaient l'aveu tacite de leur désir de confidences.

Ils cheminaient tout près l'un de l'autre, un peu oppressés de cette sensation imprévue de liberté, Robert surtout, parce que l'homme qui aime, fût-il des plus experts, a bien rarement, à une minute décisive, l'aisance et le calme sourire de la femme; il sera

imide ou brusque, il se taira trop longtemps ou parlera trop tôt. Après quelques pas, Robert murmura :

— Quelle triste chose que la vie, avouez !

Elle ne parut point étonnée de cette attaque et répondit :

— Oui, mais l'on s'y fait.

— Vous êtes donc heureuse?

— Non!

— Insensible, au moins?

— Pas encore, mais je m'endurcis peu à peu.

— Vous avez bien raison! fit-il avec ironie.

Une pensée maligne lui vint qu'il ne put retenir :

— Votre épreuve est parmi les plus sévères qui puissent être infligées à une femme.

Elle ne comprit pas cette phrase ambiguë.

— Mon épreuve! Oh! j'en ai plus d'une!

— C'est possible, mais la plus dure de toutes est de se voir séparée de l'homme qu'on aime, de son mari, de se le voir enlever par un mal plus odieux que la mort, plus flétrissant, qui fait de nous de vivants cadavres, des corps sans âme, c'est affreux!

Elle le regarda furtivement, et sembla se forcer au silence; elle pressa un peu le pas, tandis que sa démarche, devenant en quelque sorte plus tendre et plus sèche, trahissait l'énervement contenu; elle se domina pourtant tout à fait, car elle répondit enfin, très doucement :

— L'épreuve est terrible surtout pour le pauvre homme déchu; mais il est pénible aussi de ne pouvoir soulager ceux qui souffrent.

— Souffre-t il, votre mari? questionna Robert avec une feinte sollicitude.

— J'espère que non; des angoisses, peut être. Mais si vous voulez bien, nous causerons d'autre chose; ce sera mieux, ne croyez-vous pas?

— Oui, vous avez raison, dit il, changeant soudain de ton. Quand je songe à cet homme, je deviens méchant, cruel, injuste... Vous devez me détester? et je le mérite, mais!...

Elle l'interrompit :

— Non, je ne vous déteste pas, mon ami, et vous le savez bien. Seulement vous me faites du mal en parlant ainsi.

Et s'animant :

— A quoi bon parler de ce qui est fini, passé, emporté bien loin! J'ai fait un mauvais mariage, là, êtes-vous content? Oui, même

un très vilain mariage. J'en ai beaucoup souffert et j'en souffre encore!... moins pourtant, Dieu merci, depuis que... Bref, je crois que j'ai droit à de l'indulgence, et je m'étonne que vous ne soyez pas le premier à en avoir pour moi... Dites-vous que je suis une pauvre femme qui a manqué sa vie, mais qui est très fière et qui ne veut pas qu'on la console! Elle n'a que faire de la pitié du monde. Elle veut seulement que ses amis l'estiment et la respectent; et chaque fois que l'un d'eux la raillera, elle tressaillera sous le coup de cravache! Allons, continua-t-elle en baissant la voix, c'est moi qui vous gronde maintenant; ne nous disputons plus. Soyons deux vieux amis d'enfance, et causons des bons souvenirs!

Ils remontaient le Cours-la-Reine.

Elle cherchait à rendre enjouée sa voix où une émotion passait qui charma Robert, le caressa, l'attendrit.

— Oui, j'ai tort, cent fois tort, dit-il, ne m'en veuillez pas. En effet, mieux vaut laisser ce qui est irrévocablement triste et chercher ailleurs, dans nos souvenirs, des bribes de gaieté.

— A la bonne heure! Vous rappelez-vous les parties de croquet chez Berthe, quand je me moquais de vos favoris naissants?... Et la pêche aux écrevisses, quand vous êtes tombé dans ce trou!... Et la première fois que nous nous sommes vus, en wagon!... et ensuite!...

Elle s'arrêta.

L'hypocrisie de cette gaieté les gênait tous les deux.

Robert eut la franchise de dire :

— Si je vous parlais, plutôt, de la dernière fois que nous nous mmes vus? Et si je vous racontais pourquoi je suis parti sans ous revoir. Le savez-vous?

Elle répondit amèrement :

— Vous étiez très jeune, moi aussi. Tout cela n'était pas sérieux. ubli est naturel à cet âge, et nous avons oublié!

— Oui, reprit-il du même ton, j'étais trop jeune, et puis trop

« Mme Guayaquil est là.
Tu ne veux pas entrer? »

pauvre aussi pour vous, et votre mère n'eût pas consenti! De sorte que j'ai prié M. Louvezac de ne plus s'occuper de oi et de vous laisser paisiblement épouser... l'autre.

Marcelle, sans le regarder, lui coupa la parole et continua :

— Et c'est ainsi que, par fierté mal placée, un garçon qui n'était ingratniméchant a fait une mauvaise action. C'est ainsi qu'il désillusionné une jeune fille croyante et... sensible, qu'il lui a it épouser, de découragement et de dépit, un viveur fatigué, rogne et vicieux! Oui, cela ne vous est pas agréable que j'appelle ar leur nom les choses. Tant mieux, car au fond, j'ai plus pâti que ous, quoique plus innocente, et je ne mérite pas qu'après cinq ans e purgatoire — ou d'enfer — vous veniez me traiter d'infidèle, alors r'il vous a paru bon, à vous, de partir un beau matin pour l'Afrique, arce que vous n'aviez pas cent mille livres de rentes à m'offrir! C'est dicule, et j'en rirais, si cela n'était pas navrant aussi!...

— Marcelle, je vous en prie!

Elle baissa la voix.

— Il fallait bien vous dire, une bonne fois, ce que j'avais sur le cœur!... Du reste, rassurez-vous, il n'y a personne pour nous entendre!

En effet, depuis un instant, ils remontaient le Cours la-Reine, absolument désert.

— Et maintenant, reprit-elle tout à coup avec un étrange sang-froid, vous concevez bien que si je vous ai ainsi parlé du passé, c'est que je le considère comme mort; il s'agissait de faire cesser entre nous un malentendu qui aurait nui à notre amitié présente et future. Les deux enfants que nous étions il y a six ans avaient eu, paraît-il, des torts l'un et l'autre; les voilà avoués, pardonnés, oubliés, de sorte que l'homme et la femme que nous sommes aujourd'hui pourront s'estimer désormais. Là-dessus, mon cher Robert, je vous quitte. Me voici près de l'asile où ma petite infirme attend avec impatience ma visite, et je vous dis : à bientôt, n'est ce pas?

Elle était plantée en face de lui, la main tendue. Il prit cette main, et s'approchant très près de Marcelle, il la considéra un instant, faisant pénétrer ses regards dans les siens, respirant, dans la nuit froide et humide, le parfum du visage à travers la voilette, et sentant monter jusqu'à lui, de dessous les fourrures, la bonne tiédeur des épaules, de la poitrine et des bras.

Il ne souriait pas, il était grave, il lui tenait toujours la main, il dit durement :

— Non, tout cela est faux! Tout! Il n'y avait qu'un seul mot à dire, celui qui me brûle les lèvres! Seulement, je ne le dirai pas, c'est inutile! Je porte malheur à tous ceux que j'approche, et je préfère ne plus vous revoir que de vous parler tranquillement de la pluie, du beau temps ou de l'amitié, ce qui est tout un!

Et avec une infinie tristesse, lentement, à regret, il lâcha la main de Marcelle et soupira :

— Adieu donc!...

Il espérait encore, il restait là, il attendait.

Elle ne le retint pas ; elle répéta :

— Adieu donc! d'une voix très douce et ajouta : « Quand vous voudrez mon amitié, venez me la demander, elle est à vous! »

Il se détourna en secouant la tête et s'éloigna d'un pas rapide sans regarder en arrière.

V

Robert était rentré chez lui en proie à une de ces tristes colères ans cause précise qui nous excitent injustement contre les plus innocents de ceux que nous aimons. Il en voulait à Marcelle de lui voir prouvé qu'il était lui-même seul responsable de leur infor une ; il lui en voulait de traiter leur passé ainsi que chose morte, lors qu'il le sentait s'éveiller en lui et revivre ; et surtout il s'irri ait de la voir si maîtresse d'elle-même, de l'entendre parler d'a nitié future, de tranquille avenir sans surprise d'amour ! Mais il e pouvait pas garder longtemps rancune ! et après deux jours passés à regretter Marcelle, à l'évoquer telle qu'il l'avait frôlée en marchant sur le trottoir sombre, dans la chaleur de ses fourrures ue sa chair parfumait ; après quelques furtives malédictions ncore, — on hait toujours un peu celles qu'on regrette, — il avait n lui-même tout pardonné à cette femme loyale et qui méritait évouement et soumission. Oui ! se soumettre, accepter son amitié, e rien réclamer de plus ; et, ainsi rassurée, elle ne l'éloignerait as, il la reverrait !

— Et puis, se disait il, est ce que j'ai le temps d'y penser, à l'a nour ? Est ce que c'est pour moi la vie sentimentale ? Non ! Des otaires, des créanciers, des tiers-porteurs, des hypothèques, tout n gâchis, voilà mon lot, à moi !

C'est vrai que les soucis tombaient sur lui si dru qu'il n'avait lus guère le loisir de songer à Marcelle. Une grève s'était décla ée dans la filature de Rouen. D'autre part, les créanciers de Mme de Scève s'impatientaient. La veuve parlait d'aller à Paris. Robert préféra agir lui même. Il fit un saut à Rouen, rétablit tant ien que mal l'ordre dans l'usine, puis fila sur Paris. Là, une sur rise l'attendait : l'agent d'affaires avec lequel il entra en rapport ès son arrivée lui présenta un total de créances très inférieur à e qu'il prévoyait, et comme il en exprimait son étonnement :

— Vous savez pourtant, Monsieur, dit l'homme, que la plus rande partie de ces créances ont été cédées et ne sont plus aux nains des créanciers originaires.

— Comment cela, cédées ?...

— Oui, avec l'autorisation de Mme de Scève, naturellement.

— Et... cédées à qui ?

Mais l'agent ignorait ou feignit d'ignorer le nom du cessionnaire

Robert n'en put savoir davantage, et comme il avait hâte d s'expliquer avec sa mère, il repartit pour Caen. Pourquoi Mme d Scève ne l'avait-elle pas prévenu de l'entrée en scène d'un nou veau créancier? Aussitôt arrivé, il la questionna. Elle fit semblan de ne pas comprendre, essaya d'embrouiller son fils dans des dis sertations juridiques. Mais celui ci tenant bon, elle finit par avoue qu'en effet un de ses amis avait centralisé, en les rachetant, l plus grande partie des créances.

— Qui est-ce ? demandait impatiemment le jeune homme.

— Qu'est ce que cela te fait ? Cette personne m'avait offert se services. La délicatesse m'empêche de révéler...

— Et vous avez accepté ?

— Parfaitement !

Elle démontra qu'elle avait trouvé avantageux d'être la déb trice de quelqu'un de connu qui serait plus indulgent, plus réserv

Robert n'en put apprendre davantage.

Très intrigué, il cherchait. Qui pouvait bien être cette personn charitable et gênante? nul indice ne l'éclairait, et quand de no veau il interrogea sa mère, elle répondit que, ne réclamant rien d lui, elle avait bien le droit de se taire.

Timide et impressionnable, il n'osa insister.

Il fut d'ailleurs tiré de ses préoccupations par un nouvel inciden Un jour, en rentrant, il entendit dans le salon un bruit de voi

— Qui est là ? demanda-t-il à la servante qui lui avait ouvert porte.

— Monsieur, c'est madame et mademoiselle Guayaquil...

— Encore !

Ces Guayaquil étaient des Américains installés dans le pa depuis un an ou deux et dont Robert ne savait pas grand chos sinon que le chef de la famille, père et mari, était presque toujou absent... Quant aux deux femmes qu'il avait déjà entrevues pl d'une fois, il les avait tout de suite jugées par trop exotiqu d'yeux, de sourcils, de cheveux et de lèvres, sans même appréci la beauté de la jeune fille, Juana, dont on vantait l'éclat et charme langoureux.

En apprenant le nom des visiteuses, son premier mouveme fut donc de s'esquiver, mais il n'en eut pas le temps. Mme Scève avait entr'ouvert la porte :

— Mme Guayaquil est là, tu ne veux pas entrer ?

Il entra.

Les deux étrangères accueillirent le jeune homme avec leurs ràces et leurs sourires habituels, puis l'entretien reprit, aimable insignifiant.

Au départ, on convint qu'il fallait se revoir bientôt, dans l'intiité, à cause du grand deuil. Cela parut singulier à Robert. Aussi, ès qu'il fut seul avec sa mère :

— Ces gens m'ont tout l'air de vouloir vous manger dans la ain. Qui est-ce? d'où viennent-ils ?

Mme de Scève ne se fit pas prier. L'article biographique, c'était n affaire. Voici : Guayaquil était Argentin, mais sa mère était la le d'un épicier normand, originaire d'un bourg voisin. La Déliande, selon les uns, Louvigny, d'après d'autres. Lui-même, né Amérique, y avait fait une grosse fortune dans la pelleterie, ou s blés, ou les bœufs, ou les jambons, — ici, encore, la chronique ésitait. — Puis, par un désir de repos ou peut-être aussi par une stalgie d'atavisme, il était venu s'établir à quatre lieues de aen, dans un ancien parc seigneurial, où il avait fait construire ne bonne maison à confort d'outre-mer. Peu à peu, et à propos de nnes œuvres, Guayaquil était entré en relations avec quelques ersonnes de la société de Caen; tout de suite après, il leur avait ecoché sa femme et sa fille. Les deux femmes, toujours à propos bonnes œuvres, pénétrèrent ainsi dans quelques maisons. Elles furent pas également bien reçues partout. On trouvait que les uayaquil allaient trop vite, que c'était vraiment un peu osé de ouloir s'occuper personnellement des œuvres charitables les plus select — et les plus fermées! — Qu'il financât, l'Américain, et rme! fort bien; l'argent n'avait pas d'odeur... quant au reste, lte-là!

Mme de Scève n'était pas de cet avis. Pour elle, — sans qu'elle convint, — non seulement l'argent n'avait pas d'odeur, mais ncore il en avait toujours une agréable. Donc, elle avait fait bonne gure aux outre-mer, par sympathie, elle n'osait dire par bonté. ràce à elle, ils n'étaient plus des parias, des lépreux.

Robert écoutait sans enthousiasme, quand tout à coup Mme de ève, parvenue au terme de sa plaidoirie, s'écria en manière de roraison :

— Elles m'ont dit grand bien de toi.

Robert sursauta :

— Par exemple ! elles m'ont à peine vu !

— Elles te connaissent depuis longtemps, d'abord de réputation. Je leur ai parlé souvent de toi. Enfin, elles t'ont rencontré ici. Que veux-tu ? Il faut croire que tu les a conquises...

— Où voulez-vous en venir ?

Mme de Scève prit un air digne :

— Rien, mon enfant, laissons cela ! je croyais avoir le droit d'espérer que mes sympathies deviendraient les tiennes ; aux heures d'infortune, les amis sont rares. Tu regretteras peut-être un jour d'avoir été injuste.

Robert affirma n'avoir contre les Guayaquil aucun motif personnel d'animosité, puis, pour changer de conversation, il prévint sa mère qu'une lettre pressante le forçait de retourner à Rouen. Cela eut pour effet de les ramener tous deux au pénible sujet de leurs infortunes pécuniaires. Le jeune homme fit de nouveau entrevoir à sa mère la nécessité éventuelle d'aller habiter Rouen. Mme de Scève hochait la tête de ce geste qu'ont les gens raisonnables quand ils tentent de convaincre un fou.

— Pourquoi donc prendre des partis extrêmes et n'avoir en moi nulle confiance ? Voyons, nous voilà seuls, regarde-moi.

Elle lui avait pris les mains.

— Crois-tu que nous soyons, par le temps qui court, les seuls représentants de la vieille noblesse française qui aient des sous d'argent ? Ne sais-je pas ce qu'un gentilhomme peut et doit faire ? Dis, réponds.

Robert, effrayé de cette exorde, gêné par cette étreinte, détournait la tête et murmurait, quoiqu'il ne le pensât guère :

— Mais, assurément, j'ai confiance !

— Eh bien, veux-tu sortir d'embarras ? renaître à la gaieté, au bonheur, enfin ?... Il n'y aurait qu'à me laisser faire... Seulement j'ose à peine parler, tu es si cassant !

Robert, interloqué, considérait sa mère, l'interrogeait du regard.

Elle se décida :

— Veux-tu épouser Juana ?

Il demeurait silencieux, les yeux agrandis, moins d'étonnement encore que de colère.

— Veux-tu ? reprit elle ; c'est une exquise jeune fille, une divine tournure ! une taille ! et une fort belle dot ! Je crois même qu'il aura une donation de l'épouse à l'époux, par-dessus le marché

A ce mot : « marché », il dégagea ses mains :

— Merci ; je ne fais pas de ces marchés-là.

— Tu es ridicule ! A quoi cela te sert-il d'avoir un nom, si ce 'est pas pour...

Il l'interrompit :

— Pour le vendre, n'est-ce pas ?

— Non ! pour savoir ce qu'il vaut, tout simplement, et ne pas le onner gratis. Et c'est encore les autres qui feront la bonne affaire. s s'en doutent bien. Si tu refuses, tu es sûrement un grand fou ; peut-être un grand coupable.

Elle s'arrêta, un peu essouflée, mais point mécontente de ses postes ; elle comptait bien avoir l'avantage. Son illusion fut rève, car de la même voix nette et sèche, Robert répéta :

— Merci encore une fois de l'intention, mais je préfère être oupable à votre façon qu'à la mienne.

— Ainsi, tu refuses ?

— Oui !

Elle pâlit comme de peur.

— Réfléchis bien ; il n'est pas question de toi seul, mais aussi e moi, de nous.

— Je le sais.

— Et alors ?

— Alors, tant pis, je travaillerai !

Il eut un geste si accentué de défi que l'entretien en resta là.

Pendant les jours qui suivirent il essaya d'oublier et de fuir obsession acharnée de ses soucis. En proie à un sombre désir de olitude, il fuyait la ville, promenait sa triste rêverie à travers hamps, par les chemins déserts, sous le ciel gris d'automne... 'on, il n'était pas fait pour de telles luttes, et son énergie de oldat tombait vite devant des périls si différents de ceux auxquels avait dès toujours aguerri son âme. Il se devinait faible, inha le, exposé plus que tout autre à tomber dans des embûches... on pur instinct de l'honneur suffirait-il à lui faire tenir la bonne oute ? Il en doutait souvent et sa pensée cherchait un ami, un onseil. Louvezac ? Absent encore. — Son notaire ? A quoi bon. — et homme lui parlerait de chiffres, toujours de chiffres, et c'est utre chose que Robert désirait. Il sentait qu'il devait exister des réceptes moraux, des conseils d'affection valant plus que des aisonnements financiers, toute une philosophie de la ruine qui 'est plus de l'arithmétique... S'il n'avait obéi qu'au lâche

désir de se faire plaindre par une femme, il aurait couru chez Marcelle; il lui aurait dit : « Soyez mon amie, consolez moi rendez moi mon courage... » Mais une virile dignité le retenait... Cependant, par une sorte de tricherie, il se permit d'aller chez Mme Fresville. Se rapprocher d'elle, c'était se mettre un peu dans l'atmosphère de celle qu'il s'interdisait de rechercher.

Mme Fresville fut charmée de le revoir. Elle ne lui ménagea pas les détails sur la famille Guayaquil; elle parlait d'abondance très renseignée comme toujours. L'Américain était riche, et se tenait assez bien; très pratique, par exemple, intrigant même, à l'instigation de sa femme qui entretenait en lui des ambitions mondaines. Somme toute, quelqu'un « que l'on pouvait voir » — le jour où un homme bien épouserait la petite, une brunette souple et mince comme une chatte, avec des yeux noirs en boule dont les cils très longs cachaient des ardeurs, des fièvres, des éclairs... et une lèvre très rouge se retroussant sur des dents blanches, prêtes à mordre, d'amour ou de haine, celui qui viendrait l'emporter avec ses sacs d'or... Telle était du moins l'opinion de Mme Fresville sur l'héritière des Guayaquil, tel, le portrait qu'elle se complaisait à en tracer.

Tout à coup, elle s'interrompit.

— Ah çà, mais j'y songe, allez vous me faire dire des malices sur ces gens-là pour m'apprendre tout de suite après que vous épousez leur fille?... Ce serait une trahison indigne d'un ami.

Puis, devenant sérieuse :

— D'ailleurs, un mariage avec vous n'est guère possible.

Il ne comprit pas très bien la réticence de phrase et répondit en souriant le mieux qu'il put :

— En effet, je n'ai aucune envie de me marier et vous vous en doutez bien.

(*A suivre.*) A. CHENEVIÈRE.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe. Dir. 152, r. de Vaugirard. Paris

TROIS MOIS DE POUVOIR

I

Ionthurel était arrivé à l'âge où on est quitté par les passions. avait usé de la vie sans l'épuiser et son fort tempérament, ormais à l'abri des orages, était encore en mesure de s'exercer luttes de la vie publique. Dans sa longue carrière d'avocat, il it acquis la pratique des affaires, quelque connaissance des mes et une certaine liberté d'allures. Après avoir été, sous npire, dans les rangs de l'opposition, il n'avait cependant servé, contre le régime qu'il avait combattu, qu'une haine quille; car il se rendait compte que, si ce régime n'eût pas té, il n'aurait pas eu l'occasion de le combattre, ne serait pas enu, dans son chef-lieu d'arrondissement, le coryphée du parti ral, et n'eût pu parvenir à remplacer au conseil général un e propriétaire qui y avait représenté son canton pendant plus vingt-cinq ans.

Depuis quelques années, sa fortune politique n'avait fait que ndir; non seulement il avait été élu député, comme bien tres, mais il s'était créé à la Chambre une situation person- e de quelque importance : on le consultait dans les affaires qui

intéressaient son groupe, on l'écoutait dans les bureaux, on appr ciait ses rapports ; il avait eu le bonheur de prononcer un discou assez applaudi et la sagesse de n'en pas prononcer d'autres.

On commençait à dire qu'il était un homme de premier ordr qu'il n'avait pas encore donné sa mesure, qu'il se réservait pou une combinaison à venir et qu'il faudrait le voir à l'œuvre. C'e un instant, rapide et décisif, qui se présente à quelques homm politiques : beaucoup l'attendent toute leur vie; quelques-un trop malins, le laissent passer. Monthurel était prêt. Il avait eu patience d'attendre et il se sentait le courage d'oser.

Sa vie n'était pas tout entière absorbée par la noble ambition servir son pays et d'employer ses talents au bien public : il ava une fille qui était la joie de son cœur et la parure de sa maiso Thérèse avait vingt ans et c'était elle qui, depuis la mort de mère, dirigeait les affaires domestiques. Elle n'avait pas été élev tout à fait au gré de Monthurel : sa mère lui avait inculqué, dès première enfance, des sentiments de piété qui, depuis, s'étaie encore développés. Au sortir du couvent, la jeune fille ava conservé avec les Sœurs qui avaient été ses maîtresses, des relatio fréquentes et affectueuses, et parfois elle cherchait querelle à s mécréant de père sur ce que laissaient à désirer sa foi et sa pr tique. Ce n'était pas qu'il mit le moindre obstacle aux habitud religieuses de sa fille : il se gardait bien de jamais proférer deva elle quelqu'une de ces plaisanteries qui peuvent être imputées blasphème; il ne réclamait pas de viande le vendredi et ne refus pas d'accompagner sa fille à l'église une fois par hasard. Mais ne peut pas non plus demander à un mandataire qu'il heurte front les idées de ses mandants, et c'était déjà beaucoup de ne p voter la suppression du budget des cultes.

Pendant l'hiver qui venait de s'écouler, Thérèse avait dan plusieurs fois avec René Danglade. C'était un jeune médecin d on disait partout le plus grand bien, et plusieurs indices donnai à penser qu'il recherchait Thérèse en mariage : il la saluait gra ment, lui procurait les rafraichissements les plus rares, ne rest pas au bal après qu'elle était partie, et il écoutait Monthurel av complaisance.

Les choses en étaient là quand vint à se former le cabinet devait être le cabinet du 5 avril. Dès les premiers jours de la cri le nom de Monthurel fut un de ceux qu'on mit en avant pour composition des diverses listes qui circulaient; il ne se laissa

rer par ces flatteuses rumeurs et, quand on le félicitait déjà, il ondait avec modestie que son concours était acquis d'avance à ministère qui s'inspirerait des intérêts permanents de la nce et des vœux légitimes du suffrage universel, mais que bien ıtres hommes se recommandaient de préférence au choix du f de l'État par l'éclat de leurs services et l'influence de leurs ıs.

ependant le président désigné du futur conseil ne tarda pas à ressentir sur les conditions dans lesquelles il consentirait à e partie du nouveau ministère. On n'avait pas encore de pro- nme ; on se réservait d'en arrêter un quand les circonstances le nettraient : il fallait commencer par être. Monthurel n'aurait accepté le pouvoir à tout prix, pour la vaine satisfaction de son our-propre ou dans de sordides vues d'intérêt personnel. Il endait, dans le cas où il assumerait le fardeau des affaires, server sa pleine liberté d'action pour appliquer, une fois au voir, les principes qu'il avait soutenus dans l'opposition ; il se posait d'inaugurer enfin l'ère des réformes sérieuses et tenait à ser de son passage au ministère des traces qui lui fissent neur.

ans le ministère de la justice, dont le portefeuille lui était des- , il y avait précisément de quoi alimenter dans une large ure son amour du travail et son esprit de progrès. Il avait tout plan pour la réforme du Code de procédure. Il voulait simpli les rouages de cet engrenage judiciaire qui dévore sans profit petits patrimoines, supprimer les interminables formalités qui rdent la solution des affaires, racheter toutes les charges de aires, d'avoués et d'huissiers, et en confier l'exercice à des tionnaires qui auraient des traitements fixes et dont les services ient gratuits pour les parties. Cela devait comporter une assez e dépense au début ; mais le crédit de la France est en mesure faire face à bien d'autres opérations, et l'économie qui en ılterait pour le contribuable lui permettrait de consommer antage et faciliterait les transactions, ce qui amènerait inévita nent une augmentation dans le rendement des impôts.

e n'était pas la seule réforme qu'il eût à cœur d'introduire dans gislation ; mais il savait que tout est difficile ; il ne voulait trop entreprendre à la fois, et, bien qu'il ne fût pas encore mi re, la seule possibilité de le devenir l'inclinait à penser qu'il oujours sage de ménager les transitions.

Thérèse accueillit sans enthousiasme cette éventualité de min tère : elle savait que déjà, pour être simple député, son père gligeait beaucoup son cabinet d'avocat, que leur fortune n'était p considérable, que le métier de ministre est un de ceux où il y a plus de morte saison et qu'après avoir goûté du pouvoir on se met difficilement au travail. Elle craignait d'ailleurs que son p ne fût entraîné par les nécessités de la politique à prendre, matière religieuse, une attitude dont elle souffrirait dans sa co cience et qui pourrait être mal jugée dans leur entourage fémin

Monthurel eut aussi un mouvement d'hésitation ; la perspect des responsabilités qu'il allait encourir n'était pas sans lui cau quelque émotion. Serait-il à la hauteur de sa situation ? Il se ra pelait que la garde des sceaux de France a été illustrée par les p grands noms parlementaires, et il appréhendait de faire petite fig dans cette galerie ; mais il réfléchit que ses prédécesseurs n'avai pas tous été également brillants et qu'il ne fallait pas pousser l'h milité jusqu'à croire qu'on pouvait être le dernier entre eux. Il a cepta.

A peine avait-il fait connaître sa résolution, que la combinais échoua. Il y avait une moitié de la liste qui ne voulait entrer da le cabinet que si l'autre moitié était exclue. Tout était à reco mencer. Une heure auparavant, Monthurel aurait renoncé au m nistère sans regret ; maintenant qu'il avait accepté, il lui déplais d'être en échec.

Les journaux de son pays avaient déjà imprimé qu'il allait é là bas le sujet de toutes les conversations ; ses amis disaient sa doute qu'ils l'avaient toujours prévu et ses adversaires avai l'oreille basse. Le ministère de la justice surtout ! On est le chef préme des cours et tribunaux, le maître tout-puissant des parque on fait trembler les juges de paix, on est quelque chose de my rieux et de sacré pour les notaires. Quand il serait allé dans son arr dissement, quel effet il aurait produit dans les villages, princi lement dans les chef-lieux de canton parce que dans les commu rurales on ne se rend pas bien compte de ce que c'est ! Et au el lieu ! En être parti simple avocat et y revenir garde des sceaux ferait beau voir si le président aurait toujours son air de morg Il ne s'agissait pas de lui faire du tort ; au contraire, il aurait savoureux d'être bon pour lui. On aurait pu faire avancer son Et tout cela s'écroulait.

A Paris même, durant les pourparlers, Monthurel avait gra

à ses propres yeux ; il se sentait l'encolure d'un personnage ministériel : plusieurs personnes l'avaient déjà traité en ministre. On lui avait présenté des demandes; il ne les avait pas reçues, mais il avait dit qu'il les examinerait plus tard, si c'était lui. On sonnait à sa porte dès le matin ; il recevait en bon enfant, il affectait de ne pas se prendre trop au sérieux ; il n'avait pas l'air protecteur, mais il avait besoin d'y faire attention.

Au point où il en était, ne pas le nommer, c'était persque lui faire une avanie.

Il se dit qu'il était trop avancé pour reculer; il aurait mieux aimé attendre les instances et n'avoir qu'à se défendre; mais, puisqu'il le fallait, il se résolut à agir. Ce n'était pas lui qui en était cause, c'était toute une politique, et la seule politique véritablement conforme à l'intérêt du pays. En désertant le combat, il aurait laissé le champ libre à des aspirations malsaines, à des compétitions fâcheuses : son parti avait compté sur lui et il n'avait pas le droit de se dérober à un devoir, quoi qu'il en pût coûter à ses goûts et à son caractère.

Il entra franchement dans la lice et fit ce qu'il fallait faire. Dans les entretiens dont il rencontra ou fit naître l'occasion, il indiqua les grandes lignes de ce que serait son administration, novatrice sans violence et respectueuse du droit sans pusillanimité; il consentit à prendre quelques engagements, il ne crut pas devoir taire l'insuffisance des candidats qui lui étaient opposés, le mauvais effet que produirait leur nomination et les interprétations désobligeantes auxquelles pouvait donner lieu leur passé. Il lui fallut même, puisque le malheur des temps en faisait une nécessité, promettre qu'il examinerait sans faiblesse les dossiers de quelques fonctionnaires suspects et accueillir la désignation de ceux qui pourraient être aptes à les remplacer.

Un reporter vint lui faire subir une entrevue ; il le garda à déjeuner, sans façon, lui raconta toute sa vie, lui avoua les secrets de diverses personnes et lui fit sa profession de foi en matière de presse : on avait tort de soustraire à la publicité ce qui se passe dans les administrations : un serviteur loyal de la démocratie n'a rien à redouter du grand jour et du contrôle de l'opinion publique ; lui, il ne serait pas avare de communications aux journaux, à ceux surtout dont les rédacteurs étaient des hommes sûrs et éclairés.

Il ne s'en tint pas là et fit passer, de côté et d'autre, des entre filets où l'on disait, tantôt que sa nomination était signée, tantôt

qu'il refusait d'entrer dans le ministère, ou encore qu'il allait prendre la direction d'un nouveau groupe.

Le 4 avril, dans la soirée, il fut appelé chez celui de ses collègues qui était chargé de former le cabinet : la première combinaison était en partie reconstituée ; seulement on avait dû disposer du portefeuille de la justice : c'était sur cette concession que l'accord avait pu s'établir. Il restait un portefeuille vacant, celui du ministère de l'hygiène publique, pour lequel il y avait deux candidats en présence : Monthurel, et un de ses cousins. On préférait Monthurel et on l'avait fait appeler le premier ; mais il fallait qu'il donnât sa réponse avant minuit, parce que les décrets devaient paraître au *Journal officiel* du lendemain.

Monthurel rentra chez lui, en proie à des sentiments violents : il était profondément irrité qu'on ne lui eût pas gardé le portefeuille de la justice, auquel il était déjà habitué, et il avait été sur le point de refuser tout net le ministère qu'on lui offrait ; une seule chose l'avait arrêté, c'est que, sur son refus, on aurait nommé son cousin, et il ne pouvait supporter l'idée que ce nigaud devînt un personnage.

Sa fille le calma ; elle avait eu le temps de réfléchir et de consulter ses amies, et elle pensait qu'il est toujours sage d'occuper les hautes situations : on est quelquefois en mesure d'y faire un peu de bien et l'on peut souvent y empêcher beaucoup de mal. Dans l'intérêt même des idées qu'elle voulait servir, son père valait mieux qu'un autre : il était accessible aux bons sentiments, et d'ailleurs elle serait là.

Le portefeuille de l'hygiène publique n'était pas, au surplus, sans présenter quelques avantages : on y trouverait l'occasion de faire quelque chose pour René Danglade, puisqu'il était médecin, et ce n'était pas un point de vue à dédaigner. Monthurel finit par écrire qu'il acceptait, et il alla se coucher.

Quand il se réveilla, il était ministre.

II

La première fois qu'on est ministre, on se heurte tout d'abord à des difficultés qui n'ont l'air de rien et qui sont très délicates. Il n'y a pas de cérémonial établi : on ne vient pas chercher le titulaire à son domicile pour le conduire, avec les pompes auxquelles

il aurait droit, dans l'immeuble affecté à son département. Le *Journal officiel* publie tout simplement le texte d'un décret, on le reçoit en se levant et on ne sait que faire. On ne peut pas s'en aller tout droit à son ministère : on risquerait d'être arrêté par un concierge rébarbatif, demandant d'une voix rogue : « Où allez-vous ? » On n'aurait qu'à lui dire : « C'est moi qui suis le ministre », pour le faire changer de ton ; mais c'est ennuyeux.

Et puis on a toujours un prédécesseur ; on ne sait pas s'il est parti ; on n'est pas généralement en bons termes avec lui puisqu'on le fait déguerpir, et, si on allait le voir, on aurait l'air de venir pour le pousser dehors, pour jouir de sa déconvenue ou pour l'accabler d'une politesse insultante.

On aurait bien le droit d'aller faire une visite à son secrétaire général, à qui l'on n'est pas sans avoir eu déjà quelque faveur à demander. Mais il est plus digne de l'attendre. Il ne faut pas avoir l'air d'être si pressé. On a bien voulu accepter le fardeau du pouvoir, mais on est censé avoir beaucoup d'autres affaires, on n'a pas peur que l'hôtel du ministère s'en aille et l'on ira y faire un tour quand on aura le temps. Seulement, si le secrétaire général s'avisait de ne pas bouger ! Il y en a qui craignent de paraître obséquieux, d'autres qui aiment à voir venir. On ne peut pas l'attendre indéfiniment. Savoir qu'on est ministre et rester chez soi à lire le journal ou à regarder par la fenêtre, ce n'est pas une attitude.

Monthurel ne s'attarda pas à ces misères et s'en alla voir ses collègues, avec qui il causa des difficultés de la situation politique et prit rendez-vous pour le Conseil qui devait avoir lieu dans la journée. Entre temps il essaya bien de savoir comment s'y prenaient ceux de ses collègues qui n'étaient encore installés dans aucun ministère ; mais il ne voulait pas le demander et on ne lui en parla pas non plus. Pendant son absence, le secrétaire général était venu, avait laissé sa carte et n'avait pas annoncé l'intention de revenir. Il fallait prendre un parti.

La première chose dont on a besoin pour être ministre, c'est un secrétaire particulier, et il faut le choisir avec discernement parce qu'on est amené à lui dire toutes sortes de petites affaires qui sont quelquefois connexes aux grandes. Le secrétaire particulier est à la fois un confident et un auxiliaire, un agent de transmission et, pour ainsi parler, un commis de cerveau qui est chargé de tenir vos idées en ordre et de vous présenter, avec discrétion et célérité, celles dont vous avez besoin.

Au grand étonnement de Monthurel, les candidats à ce poste de confiance n'affluaient pas : personne encore n'était venu briguer cet honneur. Peut-être croyait-on qu'il était pourvu depuis longtemps. Il arrive quelquefois pour les positions très recherchées, comme pour les très jolies femmes, que personne ne les demande, parce qu'on ne peut pas supposer qu'elles soient libres. Ou bien on ne se souciait pas de s'engager dans une aventure éphémère, pour des appointements médiocres et avec la crainte expérimentale que le ministre fût emporté par une tourmente avant d'avoir eu le temps de ménager à son secrétaire une sinécure durable.

Il fut reçu à la porte de son cabinet par Dominique.

Il fallut que Monthurel se mît lui-même en quête d'un protégé. En allant solliciter à cet effet un de ses vieux camarades dont le fils venait de finir son droit, il passa devant le ministère de l'hygiène publique; il regarda avec intérêt ce bel édifice en se disant : « Maintenant, c'est à moi. » Mais il n'osa pas y entrer.

Enfin il eut une réponse favorable dans la soirée, et, dès le lendemain matin, il put envoyer son secrétaire en reconnaissance. Celui-ci se mit en relations avec le personnel intérieur et au cou

ant des êtres de la maison, puis rapporta que le prédécesseur était parti. L'ennemi avait évacué; on avait des intelligences dans la place : Monthurel put occuper le ministère.

Il fut reçu à la porte de son cabinet par Dominique.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui avait fait la campagne du Mexique comme ordonnance d'un général ; à la fin de son congé, il était entré au ministère en qualité de garçon de bureau, et, comme il servait bien à table, qu'il avait une belle prestance, une voix forte et l'air très distingué, il était parvenu à l'emploi d'huissier du cabinet. Il reçut Monthurel avec la tenue respectueuse et discrète qu'on remarque chez les gens de service dans les administrations bien organisées, mais sans émotion : il en avait vu bien d'autres, et les ministres ne l'effrayaient pas.

Il se surprit un jour, tout en haut d'une échelle.

Ce n'était pas fini. Il y avait encore à constituer le cabinet du ministre, pour lequel il fallait au moins un chef. A la rigueur on pouvait se passer du reste. C'était là que Thérèse attendait son père : elle vint s'appuyer sur le dossier de son fauteuil et, tout en le câlinant, elle lui suggéra l'idée de confier ces fonctions à René Danglade : il y avait toutes les raisons de s'intéresser à un avenir qu'on partagerait peut être, et, en admettant, comme il fallait l'admettre, que cette position ne fût pas éternelle, il en resterait toujours quelques avantages, un certain prestige, des relations, la connaissance des hommes et des choses.

Contre toute attente, Monthurel se montra récalcitrant à ce projet : d'abord, pour le chef du cabinet, il n'avait que l'embarras du choix ; la position lui était demandée de plusieurs côtés, et il avait mis dans ses plans de la donner à un sous-chef du ministère pour avoir sous la main et dans ses intérêts quelqu'un qui fût en mesure de l'initier aux affaires dont il allait désormais avoir la gestion. Car il ne se dissimulait pas qu'il était totalement étranger aux besoins de l'hygiène publique et surtout aux moyens d'y pourvoir. Ayant passé sa vie dans la pratique du droit, ce n'était pas en médecine qu'il était devenu habile ; il n'avait pas la prétention d'aborder, à son âge, l'étude de la pathologie et de la thérapeutique, et il savait qu'on n'a pas besoin d'être bœuf pour conduire un troupeau ; mais il lui restait beaucoup à apprendre même au point de vue purement administratif.

Pour le ministère de la justice, ses idées pouvaient être bonnes ou mauvaises, mais il avait des idées et il savait quelles réformes il voulait accomplir. Pour le ministère de l'hygiène publique, il n'avait pas d'idées : il était également décidé à y réaliser des réformes, mais il ne savait pas encore lesquelles et il tenait à avoir le concours d'un homme de la maison qui le mît en garde contre les témérités de son initiative.

Thérèse avait bien une solution : c'était de prendre René Danglade comme chef et d'avoir un sous-chef qui ferait la besogne. Mais l'austérité de Monthurel se révolta contre cet acte de népotisme : dans son zèle de néophyte ministériel, il ne voulut pas encourir le reproche d'avoir sacrifié le bien du service et les règles de l'avancement hiérarchique à des considérations dans lesquelles se trouvait engagé un intérêt personnel de famille. Thérèse dut renoncer à son projet.

Monthurel avait d'abord songé à ne pas habiter le ministère : il lui paraissait plus conforme aux mœurs démocratiques de venir à son cabinet comme on va au siège d'une société dont on est administrateur, pour traiter les affaires, donner des signatures, et en rentrer ensuite chez lui en faisant ainsi deux parts de sa vie, l'une pour les affaires publiques, l'autre pour le repos domestique. Mais aucun de ses collègues n'ayant adopté cette pratique, il ne voulut pas se singulariser par une résolution qui aurait impliqué une sorte de blâme pour les autres et qui l'aurait placé dans une situation isolée. D'ailleurs Thérèse, avec la curiosité et l'entrain de son âge, s'était fait une fête d'avoir une grande chambre, un jard

ulaire et des appartements de réception. Il se résigna. Mais il consentit qu'à jeter un coup d'œil furtif sur son installation et n remit à sa fille du soin de prendre les mesures nécessaires ur faire venir ce qui manquait. Car, si l'Etat pourvoit au loge-nt des ministres, il ne peut prévoir toutes les convenances sonnelles, et il y a toujours quelques objets qu'on est bien aise voir à soi.

Elle fut d'ailleurs assistée dans cet aménagement par une sœur sa mère, encore jeune, mais sérieuse et connaissant les prix, et René Danglade, qui saisit avec empressement cette occasion se rendre utile ou agréable.

l avait eu d'abord à donner son avis médical sur les avantages es inconvénients que présente pour une chambre à coucher le sinage de grands arbres, sur les substances vénéneuses qui rent dans la composition des divers papiers de tenture et sur le de de chauffage le plus hygiénique. Puis il avait insensible nt pris goût à des consultations qui le rapprochaient de Thé e : l'ascension dans les combles, l'exploration du calorifère et courses en voiture chez les fournisseurs étaient devenues de itables parties de plaisir qui permettaient aux deux jeunes gens se regarder de plus près sous la tutelle de la tante.

René se tira assez bien des épreuves auxquelles fut soumise sa ience : on le faisait changer d'avis quatre fois par jour et on geait qu'il approuvât tour à tour, avec les marques d'une con tion sincère, les combinaisons les plus contradictoires. Il se prit un jour, tout en haut d'une échelle, prenant consciencieu-nent des mesures et ne réussissant qu'à se faire appeler mala it par Thérèse. Mais elle l'aimait bien tout de même.

Si elle le bousculait un peu, c'était pour essayer son caractère. quand elle lui avait dit des choses désagréables, elle ne lui en dait pas rancune.

– Monsieur René, voulez vous me donner mon carnet ? il est la cheminée.

– Mademoiselle, je ne vois pas de carnet sur la cheminée.

– Sur la table alors. Vous ne savez rien trouver. Ah ! je l'ai s ma poche. Il fallait me le dire... Cette peluche olive fera un uvais effet.

– Oui. Ce n'est pas une couleur franche. Il aurait mieux valu prendre bleue.

– Bleue ! Vous n'y pensez pas. Vous aimez le bleu ?

— Oh non !

— C'est encore celle-ci qui va le mieux. C'est une nuance éteinte qui ne fatigue pas l'œil.

— En effet, le bleu est criard.

— Ce ministère est trop grand; il y a tant de place qu'on ne sait où se mettre.

— On a peut être prévu que la fille du ministre pouvait se marier.

— Ce serait bien mal choisir son moment.

— Le moment le plus proche est le meilleur quand on s'aime.

— On est sûr d'avoir pour femme, six mois après, la fille d'un homme tombé.

— C'est vrai. On aurait l'air de rechercher sa protection.

— Vous disiez le contraire tout à l'heure : il n'y a aucune suite dans vos idées.

— Quand je change d'avis c'est pour rester du vôtre.

Alors elle lui tendait la main en souriant, et elle pensait qu'elle serait bientôt Mme Danglade.

Quant à Monthurel, il avait hâte de se mettre au travail et d'étudier le budget de son ministère. Il ne put cependant, en entrant dans son cabinet, s'empêcher de regarder autour de lui ; le meuble avait un aspect à la fois riche et austère. L'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet et le second Empire y avaient laissé, qui une pendule ou une chaise longue, qui des casiers ou des fauteuils, jurant avec des tentures modernes et des colifichets de la veille ; mais le tout formait un ensemble spécial qui ne se trouve guère ailleurs. Il y avait des objets bizarres, comme un crachoir à pédale, un cartonnier dont la devanture de laque d'acajou se relevait difficilement par un mécanisme ingénieux, deux tourterelles empaillées se becquetant sous un globe de verre. Chaque ministre avait ajouté quelque chose au mobilier ; aucun n'avait eu le temps de tout faire enlever.

Monthurel n'échappa pas à un rapide mouvement de satisfaction en pensant qu'il était désormais le chef de l'hygiène de France et que, de tous les points du territoire, on attendait ses ordres pour agir. Mais il aurait eu honte de se complaire à cette puérile vanité.

A peine était il assis à son bureau que Dominique entra :

— Monsieur le ministre a sonné ?

— Non.

— Pardon, Monsieur le ministre.

Monthurel déploya sa serviette et commença à compulser les documents dans lesquels il avait à se débrouiller.

Dominique entra de nouveau.

— Monsieur le ministre a sonné ?

— Non.

Quelques instants après Dominique entra encore.

— Mais je ne sonne pas, dit il, il doit y avoir un fil dérangé.

— Monsieur le ministre a peut-être sonné sans le savoir, répondit Dominique.

Et, voyant l'étonnement du ministre à cette supposition, Dominique lui fit remarquer qu'il y avait sous le bureau, à droite, à la hauteur du genou, un bouton de sonnerie électrique qu'il pouvait avoir touché sans y prendre garde.

— Quelle idée, fit Monthurel, d'avoir placé là un bouton de sonnette!

Dominique lui expliqua alors que cette disposition avait sa raison d'être.

Quand le ministre était importuné par une visite qui ne finissait pas et qu'il ne pouvait congédier brutalement, il n'avait qu'à presser du genou le bouton d'ivoire, l'huissier entrait et interrompait l'audience.

— Ah! très bien ! En effet, cela peut servir. J'y ferai attention.

Dominique se retira avec un sourire de protection qui semblait dire : « Comment ! il ne sait pas encore ces choses-là ! »

C'était d'ailleurs un homme précieux que Dominique : il était réservé, complaisant, et se piquait d'avoir du flair.

Le même jour, comme Monthurel rentrait après être sorti avec sa fille, Dominique, en lui remontant le monceau de cartes et de lettres qu'on avait apportées pendant son absence, lui dit presque confidentiellement :

— Il est venu aussi une dame qui voulait voir Monsieur le ministre ; elle n'a pas laissé son nom et a dit qu'elle reviendrait. Je lui ai offert d'attendre Monsieur le ministre dans son cabinet...

— Comment ! Sans la connaître !

— Oh ! j'ai vu tout de suite que c'était une dame très bien.

Monthurel n'insista pas, ne sachant qui pouvait être cette dame très bien qui avait, de prime abord, inspiré tant de confiance à Dominique. Il comprenait, au ton à moitié mystérieux de la communication, que Dominique avait tenu à ne pas faire de mala-

dresse dans cette circonstance, et, bien qu'il n'eût rien à cacher, il n'avait pas à se blesser d'une supposition de ce genre. Mais il sut bientôt que c'était tout simplement sa belle sœur qui était venue pour aviser à quelques détails d'intérieur.

Quelque temps après, il eut l'occasion de remarquer que Dominique ne s'intéressait pas seulement à lui, mais avait des dispositions à favoriser certains solliciteurs. C'est ainsi qu'il se vit presque imposer la visite d'un industriel dont il aurait préféré ne pas entendre le boniment. Cet entrepreneur voulait lui faire accepter un marché de produits pharmaceutiques évidemment onéreux pour l'État. Monthurel n'en voulait pas; mais il eut beau, ce jour-là, presser du genou, à plusieurs reprises, la sonnerie électrique de son bureau, Dominique n'entra pas. Le fournisseur s'y prenait trop bien pour qu'on pût le mettre à la porte par les épaules : il avait commencé par faire entendre que, s'il obtenait la commande, il aurait besoin d'augmenter son capital et qu'il trouverait encore son avantage à emprunter à 15 pour 100 en donnant des garanties à toute épreuve. Monthurel n'ayant pas voulu comprendre, il ajouta que, pour donner toutes facilités à la surveillance, il accepterait le titulaire qui lui serait désigné pour faire partie du conseil d'administration, et, comme cette ouverture n'avait pas mieux réussi, il feignit de ne pas être au courant de la manière dont s'effectuent les émissions d'obligations et sollicita l'indication d'un banquier qui fût disposé, moyennant une juste commission, à réaliser les titres.

Monthurel n'avait pas voulu se fâcher : il pensait qu'il vaut mieux éconduire sans bruit ce genre d'insolents que de faire des esclandres; mais il crut s'apercevoir que Dominique avait trop d'égards pour ce visiteur.

Il commençait à jouir de sa situation. Il arrivait de son pays des solliciteurs qui étaient des gens de conséquence, qui jusqu'alors, par leur situation foncière ou par l'élévation de leurs grades, lui avaient paru à l'abri du besoin, et qui venaient se présenter avec l'intention manifeste de se rendre agréables. Ce n'était pas toujours dans un intérêt personnel, c'était aussi pour faire valoir les titres de postulants à qui ils n'étaient liés que par des relations de parenté ou d'affection ; mais cela lui créait toujours une clientèle locale qui, plus tard, serait d'autant plus embarrassée pour désavouer les services rendus qu'il prenait soin d'exiger des demandes écrites. Ces hommages de clocher n'étaient pas encore

ceux auxquels il était le plus sensible : il trouvait un plaisir plus délicat à recueillir les respects et les flatteries des illustrations de la science ou de l'art. Peut-être même, si l'on était descendu au fond de son cœur, y eût-on trouvé plus de condescendance pour les notabilités masculines ou féminines du monde parisien que pour la tourbe de ses électeurs.

Au Sénat et à la Chambre, il se sentait entouré d'une considération craintive; ses amis ne s'adressaient à lui qu'en s'excusant de recourir à l'ancienneté de leurs affectueuses relations ; il voyait róder autour de lui des adversaires déclarés de sa politique ; quelques-uns s'enhardirent jusqu'à lui confier des affaires délicates où ils étaient intéressés, et ce ne furent pas les plus mal reçus.

Un jour que le président du conseil n'était pas venu, il eut occasion de monter à la tribune pour parler au nom du gouvernement ; au début, sa parole fut accueillie par quelques rumeurs et il sentit une sueur froide perler sur son front, quand il mesura de la pensée la gravité des intérêts dont il était responsable. Mais la vigueur de sa nature ne tarda pas à reprendre le dessus, et, redevenu maître de lui-même, il s'empara de l'esprit de l'assemblée, ne dit pas de sottises et descendit au milieu des applaudissements. Il n'avait parlé qu'une minute, mais ce fut sa minute de gloire.

Il ne se faisait pas illusion cependant et comprenait que jusqu'alors on lui avait fait crédit ; maintenant il fallait payer, ou par un discours éclatant, ou par une réforme audacieuse ou par une manœuvre habile. Il y travaillait. Mais il était chaque jour dérangé par quelque complication misérable.

Il lui revint, par exemple, qu'on s'étonnait de voir le ministère envahi, depuis son arrivée, par un essaim de religieuses qui, toute la journée, traversaient les cours, montaient ou descendaient les escaliers, pénétraient jusqu'au fond des appartements et emportaient continuellement des paquets. Il était d'un mauvais effet que des congrégations officiellement bannies du territoire parussent avoir leurs grandes et leurs petites entrées au sein même du gouvernement, et, bien que le ministre fût personnellement étranger à ces manœuvres, il pouvait en résulter une impression fâcheuse sur l'opinion publique. Il y avait beaucoup d'exagération dans ces récits; mais ce qui était vrai, c'est que Thérèse recevait quelquefois les sœurs du couvent où elle avait été élevée, et qu'elle n'avait pas supprimé les cadeaux dont elle avait depuis longtemps l'habitude de les charger pour leurs pauvres.

Dominique crut devoir lui-même intervenir, et, avec toutes les circonlocutions dont il avait la pratique, il fit connaître au ministre les interprétations qui avaient cours dans les antichambres et se faisaient jour par les trous des serrures.

Monthurel eut une explication affectueuse avec sa fille ; il la pria de comprendre qu'il faut se plier à certaines exigences politiques, que les choses les plus innocentes en elles-mêmes peuvent prendre un caractère agressif par le lieu et le temps où elles se produisent et qu'il y avait un moyen bien simple de continuer à voir les religieuses sans prêter à la critique : c'était d'aller chez elles au lieu de les recevoir chez soi. Thérèse le pouvait d'autant plus facilement que sa tante avait offert de l'accompagner toutes les fois qu'elle voudrait sortir, et il fut convenu qu'il en serait ainsi.

« Vous êtes un insolent. Je vous chasse ! »

Mais ce fut Dominique qui fit les frais de cet arrangement. Monthurel lui sut mauvais gré d'être intervenu dans cette affaire. Au surplus, cet huissier commençait à l'agacer. Ses façons d'ancien régime avaient un air de blâme dédaigneux ; son respect automatique semblait faire ressortir à dessein les allures bourgeoises du ministre et on était toujours tenté de croire qu'il prenait en pitié l'inexpérience de ceux qui étaient moins anciens que lui dans le ministère. Il se considérait comme le gardien des traditions, remettait imperturbablement en place ce que le ministre avait cru devoir déranger et accomplissait avec tant de solennité les rites de

Dominique et Monthurel

son service que Monthurel ne savait pas encore s'il avait le droit de l'envoyer acheter des cigares.

Par un de ces hasards qu'on peut croire nécessaires, il survint à ce moment un incident qui hâta la solution de la crise.

René Danglade, bien qu'il n'eût pas été agréé comme chef de cabinet, était reçu avec faveur au ministère; il venait souvent y déjeuner, ce qui lui permettait de faire sa cour en même temps à Monthurel en lui suggérant des aperçus ingénieux, et à Thérèse en l'entourant de ces petits soins qui précèdent les grandes entreprises. Il avait pris insensiblement l'habitude de venir à ses heures et avait fini par trouver une petite table où il avait installé ses papiers à demeure.

Ses visites ayant cessé brusquement, on s'enquit de ce qui avait pu causer ce revirement et l'on apprit que c'était Dominique qui lui avait signifié son congé. Il avait naturellement supposé que Dominique agissait par ordre et s'était tenu pour battu. Il suffit de deux mots d'explication pour ramener le jeune homme, mais Monthurel fit comparaître Dominique et le secoua d'importance.

Dominique le prit de haut et répondit qu'il ne pouvait obéir à tout le monde à la fois, qu'il y avait un chef de cabinet et un secrétaire particulier et que c'était bien assez.

Monthurel n'en demandait pas davantage et mit fin à la scène en disant avec fermeté et sang-froid :

— Vous êtes un insolent. Je vous chasse!

III

Le lendemain, Monthurel fut stupéfait de voir Dominique continuer tranquillement son service, comme s'il ne s'était rien passé. Il raconta l'incident de la veille à sa fille et à René Danglade et manifesta l'intention de mettre ordre, sans délai, à une pareille outrecuidance. Mais on lui fit remarquer que Dominique était père de famille, qu'il ne fallait pas se montrer implacable pour des torts qui, en somme, ne mettaient pas la probité en cause et que la leçon de la veille suffirait pour tout remettre en place. Monthurel était bon au fond et, plutôt que de faire du mal à quelqu'un, il prit le parti de rire de son huissier.

Il avait d'ailleurs bien d'autres choses en tête. Ce n'était plus seulement ses amis personnels et les gros personnages de son

arrondissement qui s'adressaient à lui. Tout ce qu'il y avait, de par le monde, qui connût un de ses amis ou se rattachât à un de ses électeurs, était venu fondre sur le ministère, et il ne savait plus auquel entendre. Pendant qu'on le suppliait d'un côté, on le menaçait de l'autre pour obtenir une place qui, d'ailleurs, n'était pas vacante, et il était assuré d'avance, quoi qu'il fît et même en ne faisant rien, de mécontenter au moins deux personnes sur trois. Si encore il n'avait eu à s'occuper que de son ministère, peut-être aurait il pu s'en tirer. Tout le monde n'a pas des intérêts dans l'hygiène publique. Mais on ne s'en tenait pas là. Les affaires ressortissant à son département n'étaient encore que le moindre de ses soucis et on le faisait marcher pour les affaires du ressort de ses collègues. Il était censé avoir de l'influence sur tout le cabinet et l'on n'admettait pas qu'il ne pût obtenir ce qu'il voudrait des autres ministres, à charge de revanche.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris le pouvoir. Il s'était imaginé qu'une fois à la tête des affaires il n'aurait plus à songer qu'au bien public ; il avait rêvé de renouveler la face de son administration, de présider avec autorité les délibérations d'où devait sortir une réorganisation intègre et judicieuse, et il en était encore à attendre l'occasion d'une réforme. Ses chefs de service ne lui avaient rien proposé et, quand il avait voulu prendre lui-même l'initiative d'améliorations indispensables, on lui avait promis des rapports, on avait mis les questions à l'étude ; mais l'étude menaçait de se prolonger indéfiniment. Il y avait des inconvénients à tout. Il ne savait pas exactement ce qu'il voulait et avait conscience que, s'il l'avait su, il ne l'aurait pas pu. Il se sentait envahir par une rage sourde. Était-ce bien la peine 'dêtre ministre pour se laisser traîner à la remorque de cette lourde guimbarde administrative? L'envie le prit de mettre tout son ministère à la porte et de faire la besogne lui-même avec cinq ou six hommes de son choix. Il aurait pu aboutir à un échec mémorable ; mais une grande chute n'est elle pas encore préférable aux affres d'une mort lente?

C'en était trop d'ailleurs. On venait lui demander des choses folles et tout son temps se consumait à écouter des demandes, à suivre des affaires extravagantes. C'était autour de lui une fièvre générale d'avancement : tous les employés voulaient devenir commis principaux, sous-chefs, et ainsi de suite, jusqu'aux conseillers d'État qui voulaient être présidents de section. Il oubliait que, lui non plus, il ne s'était pas contenté d'être simple député : il

avait voulu être ministre. Et encore le personnel administratif a des bornes. Mais tous ceux qui n'étaient pas employés voulaient le devenir, sans faire de stage, et avec des appointements suffisants pour vivre, eux, leurs femmes et leurs enfants.

Il y avait des gens riches qui ne demandaient pas de places, qui n'en auraient pas voulu ; mais ceux-là prétendaient avoir la croix. Ils avaient tous des titres. Les uns avaient fait des livres que le public n'achetait pas : on leur devait une compensation. Les autres s'étaient enrichis dans le commerce : il fallait honorer en leur personne le travail qui réussit. Ceux-ci demandaient la croix depuis longtemps ; ceux-là n'avaient jamais consenti à la demander. Pour le succès la croix est une consécration ; c'est une réparation pour le malheur. Les plus irritants de tous étaient ceux qui, ne demandant rien pour eux-mêmes, prétendaient rendre service en venant offrir l'occasion d'une bonne action. Il aurait fallu alors faire admettre dans les bureaux de l'intendance de leur ville natale tous les conscrits qui ont besoin des soins d'une mère, procurer des bourses à tous les gamins qui montrent des dispositions, donner de la porcelaine à peindre à toutes les demoiselles malheureuses et faire embarquer tous les mauvais sujets.

Il y avait aussi la série des affaires délicates : c'était un comptable à sauver des galères, une famille à préserver du déshonneur, la tranquillité à rétablir dans un ménage, et jusqu'à des présidents d'assises dont il convenait d'étouffer l'affaire.

Le pis était que Monthurel n'y pouvait guère. Il faisait de son mieux ; mais dans son ministère il n'avait pas beaucoup de faveurs à distribuer, et il n'obtenait rien des autres ministres. On prenait note de ses recommandations, mais les solutions n'arrivaient pas et il ne pouvait pas trop se plaindre parce qu'il n'était pas lui-même en mesure de rendre de grands services à ses collègues. Seulement il entassait dossiers sur dossiers, promesses sur promesses, et commençait à se faire à lui-même l'effet d'un négociant qui, à force de signer des traites sans regarder, s'achemine vers la banqueroute. Il apportait du moins une scrupuleuse attention à entretenir avec les députés, ses collègues, les relations les plus courtoises. Aussi fut il consterné d'entendre un orateur, à la tribune, faire allusion à ses tendances autoritaires. Il s'informa de ce qui avait pu donner lieu à une interprétation aussi contraire à la vérité.

C'était un tour de Dominique, qui avait gardé rancune au

ministre et avait saisi la première occasion de lui nuire. Il était vrai que Monthurel, impatienté des demandes dont il était assailli, avait dit un jour, sans y prendre garde, qu'il lui était impossible de travailler ainsi et qu'il ne recevrait plus en dehors des heures d'audience. Dominique avait pris cette déclaration à la lettre et répondait catégoriquement aux sénateurs et aux députés que le ministre ne voulait recevoir qu'à ses heures d'audience.

Cette fois, Monthurel n'hésita plus : il se jura à lui-même qu'il ne tolérerait pas plus longtemps de tels procédés et qu'il aurait raison de Dominique.

Monthurel ne se donna plus la peine de dire à Dominique qu'il le chassait : il le lui avait déjà dit une fois sans que cela eût servi à rien. Il fit appeler le secrétaire général, lui déclara qu'il avait lieu d'être mécontent de l'huissier du cabinet et qu'il entendait le congédier.

Le secrétaire général se récria : il ne comprenait pas qu'un vieux serviteur de l'administration eût pu s'oublier jusqu'à donner au ministre de graves sujets de mécontentement. La mesure de la révocation lui paraissait bien grave pour une première faute : mais il se chargeait d'administrer au coupable une semonce qui préviendrait à jamais le retour d'écarts semblables. Il eut beau dire : il ne parvint pas à faire revenir Monthurel sur sa décision. Un homme bienveillant poussé à bout a de ces partis pris.

— Quand on est mécontent d'un domestique, disait Monthurel, on le renvoie. Il n'y faut pas tant de façons.

Le secrétaire général dut alors faire remarquer au ministre que Dominique n'était pas un domestique dans l'acception ordinaire de ce terme. Sans doute il remplissait un office de domesticité puisqu'il était chargé de recevoir et de mettre les pardessus, d'ouvrir les portes, d'annoncer et de faire tous les actes généralement quelconques dont se compose un service d'antichambre. Cependant il n'occupait pas le dernier rang dans la hiérarchie du ministère : par le chiffre de ses appointements, par son rang d'inscription sur les listes d'émargement, par son titre et par son uniforme, enfin par une tradition constamment suivie, il était placé au-dessus des gens de service proprement dits et même des simples garçons de bureau. Il appartenait bien encore à la classe des agents subalternes, mais il était en quelque sorte au sommet de cette classe et confinait au cadre des employés.

(*A suivre.*) Gaston Bergeret.

“ SIC VOS NON VOBIS ”

De ma chambre, quand je m'éveille,
Je vois lentement, deux à deux,
Sous l'aiguillon qui les surveille,
En soufflant, cheminer les bœufs.

D'un pas régulier, sans relâche,
Au joug appuyant leur front lourd,
L'œil calme, ils poursuivent leur tâche,
Ruminant, bavant tour à tour.

Large ouvert par la dent du coutre,
Le sol se coupe en bruns sillons ;
Sur les champs percés d'outre en outre
S'éparpillent les oisillons.

Les bœufs vont toujours : leur flanc fume,
Leurs naseaux, aspirant l'air froid,
Rejettent l'air chaud dans la brume ;
Toujours le soc plonge et va droit.

Et le soir, leur tâche accomplie,
Au logis les bœufs rentrent las :
Le joug pèse, le jarret plie,
Toujours ils vont du même pas.

Dès l'aube, arrachés à leurs sommes,
Ils reprendront les durs travaux ;
— Et je songe qu'il est des hommes
De qui les destins sont égaux.

Comme les bœufs, ils vont tranquilles ;
Travailleurs doux et résignés,
Ils s'acquittent des œuvres viles,
Obscurs, patients, dédaignés.

On dirait que rien ne les touche ;
Leur ardeur n'a rien de changeant,
Jamais leur zèle n'est farouche,
Leur muet labeur exigeant ;

Le devoir seul est ce qu'ils aiment,
Il suffit à combler leurs vœux :
Le grain le plus pur, ils le sèment,
Les épis ne sont point pour eux.

THIÉBAULT-SISSON.

SOUVENIRS
D'UN
OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

MASCARA

(Suite)

Le commandement du cercle dont la petite ville de Saïda est la apitale, venait d'être confié, contrairement à toutes les traditions. un officier appelé d'une garnison de France. Un procès reten ssant très capable d'éclipser son étoile, n'avait eu pour lui, grâce u régime impérial et à des amitiés évidemment haut placées, 'autre résultat que de le porter à un commandement objet des fforts et des ambitions de beaucoup d'autres. Il se trouvait, par onséquent, absolument à la merci de son chef de bureau arabe, n lieutenant de spahis, d'origine russe qui, avec l'aisance parti ulière aux slaves, s'était assimilé l'idiome du pays et affectait des llures absolues. Quand le chef ne peut se passer de ses subor onnés pour commander, il n'a d'autre ressource que de les bien hoisir, et, s'il n'est pas maître de le faire, il est à plaindre. Le ommandant le sentait bien, car dès notre arrivée, il s'ouvrit ranchement à moi à ce sujet et il m'exprima combien il était de- ireux d'être guidé par le général et par son entourage.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

Le général comptait piquer rapidement vers le Sud, mais on venait à peine de dresser sa tente et les nôtres sous les murs de Saïda, que la pluie commença à tomber avec une abondance funeste aux feux des cuisines. Le commandant supérieur vint alors prier le général et tous ses officiers de lui faire l'honneur de partager sa table; il y mit tant d'insistance, appuyée de tant de bonnes raisons, que le général se rendit. Habitation modeste fournie par l'Etat, mais irréprochablement tenue, dîner sans profusion, mais savamment ordonné; le général en face du commandant, une dizaine d'officiers occupant les autres places. Rien ne pouvait faire soupçonner que dans son exil, le commandant avait eu la consolation d'emmener une compagne, Mme de *** dont le nom avait comme le sien, figuré au procès, dont la fortune comme la sienne, était assez ronde et une charmante fille. Dès qu'on fut aux cigares, il s'en expliqua longuement avec le général.

— Et où sont Mme de *** et sa fille?

— Mon général, en raison de votre présence, la femme et la fille du capitaine Z..., commandant la place, ont bien voulu les recueillir..

— Mais sapristi, je suis désolé, nous vous gênons déjà bien assez, il faut que ces dames reviennent!

— Mon général, que vous êtes bon!

La nuit, nouveaux orages, impossible de partir. Au déjeuner apparaît Mme de ***, elle est seule et à côté du général qui est toujours en face du commandant; Mme de *** est un peu gênée, mais belle, spirituelle, et tout à fait femme du monde, le général ne peut s'empêcher d'être aimable. Au dîner, le bout de table est occupé par la fille de Mme de *** qui est en face du commandant, avec le général à sa droite. Le lendemain, un dimanche, messe militaire. Pour la quête, les demoiselles se sont mises en grande toilette; le sous-lieutenant de turcos donne la main à la fille du capitaine; Mlle ***, c'est un officier auquel elle ne doit pas tarder à s'unir. Toutes ces dames avaient leur prie Dieu de velours contre le chœur et les regards du curé indiquaient qu'il était habitué à de généreuses offrandes.

Quand, à l'issue de notre tournée, nous revînmes sur Tiaret par Frenda et allâmes voir les belles chutes de la Mina qui ont plus de quarante mètres de haut; nous y trouvâmes le commandant, Mme de *** venus pour saluer le général et je me rappelle, non sans plaisir, la soirée délicieuse passée dans ce site pittoresque.

Le général de Martimprey avait donc raison de dire que tout

ıssait fort convenablement et le général Guignard assez de bon ens pour ne pas vouloir remonter le courant.

Notre itinéraire pour aller à Géryville était par Sfisifa et Kreneg-zir, à travers le pays de l'alfa. Peu de personnes connaissaient ors ce Sud dont les descriptions se trouvent maintenant partout, qu'un chemin de fer pénètre. Dans ces ondulations d'alfa ou de ınes, où la vue trouve toujours la promesse de s'étendre et où ujours elle est déçue, jamais un moment d'ennui quand on oyage à cheval. Tout le long de la route, nous chassions à courre, lièvre ou la gazelle. Mon coquin de fils de caïd avait deux vriers très vites, qui se jetaient sur le gibier pour en dévorer les ıtrailles, leur maître; qui les suivait, se laissait tomber de son ıeval sur eux, avec une prestesse de clown, pour leur arracher ur proie.

Nous passâmes en un lieu où le vent amoncèle contre une haute uraille de rocher, et perpendiculairement à elle, une longue arête e sable qu'il déblaye en même temps, de sorte que ni la place, ni la rme de l'arête ne changent. On la nomme « le dos du lévrier ». 'est un exemple, curieux et frappant, de la permanence des ınes du Sahara, tourmentées par le vent, et si bien connues des édouins pilotes du désert, qu'ils s'y dirigent sans difficulté, comme oués d'un sens d'orientation particulier. Amran nous traduisait s contes et les chansons des cavaliers, les légendes locales, par xemple celle du rocher à pic où l'on prétend que le moufflon à anchettes ne manque jamais de monter quand il est poursuivi, our se jeter en bas en tombant sur les énormes cornes qui protègent n front, et échapper ainsi au chasseur. C'est un magnifique et xcellent gibier; le général Guignard et moi, nous avions la manie e goûter à tout; nous fîmes l'essai peu heureux de l'ourren, un rand lézard écailleux dont la chair est filandreuse, coriace et étestable. Nous eûmes des fantasias avec des cavaliers courant ebout sur leurs selles, d'autres ramassant un objet à terre au assage; et aussi le cavalier lancé, arrêtant court, d'un coup 'éperon à l'aisselle, son cheval qui tombe à genoux, le cou tendu, omme mort, et tout à coup se relève d'un bond et part comme ne flèche. Je ne m'attendais pas à trouver là de hardis nageurs; ous passâmes près d'une daya, mare profonde et grande, dont le iveau était à sept ou huit mètres au-dessous des rochers à fleur e sable qui l'entouraient. Des Bédouins piquaient des têtes dans ette eau verte, que zébraient quelques serpents.

On avait déjà construit sur la route deux caravansérails, contenant des puits avec des norias, mais ils étaient trop espacés et on cherchait à creuser des puits intermédiaires. Un spécialiste, un lieutenant de zéphyrs nommé Joyeux, présidait à ce travail exécuté par des équipes de douze condamnés, se relevant les uns les autres. Généralement le premier forage donnait de l'eau salée; alors on creusait autour un puits circulaire qui permettait d'aveugler la nappe et on continuait; si la seconde était encore salée, on pouvait être amené à abandonner le travail. Dans ces régions où il semble que la vie n'existe pas, les condamnés recueillaient le crottin des mulets qui leur apportaient l'eau de cinq ou six lieues; ce crottin attirait les insectes, les insectes les oiseaux, et ceux-ci se faisaient prendre au piège.

Si Kaddour ben Hamza.

Le commandant Colonieu et son chef de bureau arabe, le lieutenant Burin, vinrent au-devant de nous à une grande distance de Géryville, accompagné d'un goum nombreux à la tête duquel était le Bach agha (l'agha des aghas) des Ouled sidi Cheik, Si Hamza. On disait qu'en levant le doigt il pouvait faire monter à cheval quinze ou vingt mille cavaliers. Le premier de sa race, il embrassa le parti des Français. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de près de six pieds, superbe de corps et de visage, à la barbe noire, aux doigts effilés, à la prestance magnifique, à la fois orgueilleuse, moqueuse et joviale. Sur des coffres de cette espèce, vivant sobrement dans un climat salubre, il semblait que la mort ne dût avoir aucune prise et cependant Si Hamza disait avec une tristesse ironique :

— Nous mourons tous jeunes, dans ma famille! entendant par là qu'habituellement ils mouraient empoisonnés.

L'événement sembla lui donner raison, d'autant plus que des cussions de famille l'avaient porté dans notre parti. Lorsque mpereur Napoléon III vint à Alger, Si Hamza y fut appelé ec d'autres grands chefs ; il y mourut d'une façon mystérieuse nt les indigènes cherchèrent à faire retomber l'odieux sur nous. est probable que s'il avait vécu, la formidable insurrection de 1 fomentée par ses fils Si Kaddour et Si Boubekr, n'aurait eu lieu. Je les vis en compagnie de leur père, et s'ils pouvaient être comparés par la stature et l'audace du maintien, ils étaient n d'avoir la même finesse noble de physionomie. Longtemps

Maison de Si Kaddour ben Hamza, en 1860 (Croquis de l'auteur).

ès que l'insurrection eut été étouffée, Si Kaddour, et après lui enfants, rentrèrent en grâce, à la suite de négociations diploma- ies avec le Maroc ; mais leur autorité fut grandement restreinte. tribu, ou plutôt la grande confédération des Ouled Sidi Cheik, Hamyan, est néanmoins restée une puissance avec laquelle on obligé de compter, surtout à cause de l'organisation religieuse pays musulmans. Le lieutenant Burin me conta que Si Kaddour nt allé à Alger, un mendiant lui glissa une petite pièce de nnaie dans la main en la lui baisant, et que tout le corps du nd seigneur fut agité d'un frémissement. C'est que pour la mière fois il recevait « la ziara », le tribut religieux, signe qu'il t déjà reconnu comme Marabout, Taïb (excellence). Son fils,

plus tard agha des Hamyans, chez nous, prenait les ordres d chérif d'Ouassan, le plus puissant dignitaire religieux du Maroc et écrivait au chef de cet empire des lettres si humbles qu'elle équivalaient à des assurances de soumission. La grande race arab est très politique, très au courant des rivalités des puissance européennes et très habile à les exploiter à son profit.

De même que les sultans de Constantinople pouvaient san nuire à leur prestige violer toutes les lois de l'Islam aussi bien qu toutes les lois humaines, de même les grands chefs arabes peuvent sans le moindre danger pour le prestige et le respect qui le entourent, s'affranchir des préceptes du Coran. Si Hamza absorbai sans difficulté le vin de Champagne que le général lui versait e les verres de chartreuse qui suivaient et dont la mesure lui parais sait petite. Les officiers lui avaient fait goûter de leur vermouth Cette boisson lui ayant paru bonne, il en fit venir cinquant bouteilles qu'il consomma en moins d'un mois. Ayant vu l'ordon nance du lieutenant Burin esquisser des pas de « cancan », cett danse lui parut si belle qu'il pria le soldat de la lui apprendre e un jour le lieutenant les surprit tous deux dans une des pièces d bureau arabe, chorégraphiant à qui mieux mieux. Peu après qu' avait eu fait sa soumission, un officier lui avait porté des ca deaux, entre autres de magnifiques pistolets. On prétend qu' les essaya sur la tête d'un nègre. Aussi narquois que cruel, Alger, il s'approchait des officiers du grade le plus élevé et effleu rant leurs épaulettes de sa grande main : « Qu'est-ce que cela? demandait-il, quoiqu'il le sût très bien. Les personnages arab ont souvent un « sahab », demi-confident, demi-domestique, q les accompagne. Si Hamza est invité chez le gouverneur d dinaient des généraux avec leurs aides de camp. Il amène en gui de sahab le plus vilain pouilleux qu'il peut rencontrer.

— Que vient faire ici cet homme? lui demande-t on.

— C'est mon sahab, les généraux n'ont-ils pas les leurs?

On lui fait comprendre son inconvenance; il feint de s'excus et renvoie le sahab d'un coup de pied. Les actes que ces personnag ne se permettraient pas en société musulmane, leur paraissent sa en conséquence présence du « chien de chrétien » qu'ils ne fr quentent que par curiosité, intérêt ou nécessité.

De Géryville, nous allâmes par le pittoresque Ksar de Raso en deux étapes d'environ dix lieues chacune, jusqu'à Brezina se trouvait la maison de Si Hamza. Elle n'avait rien de rem

able et il l'habitait peu ; les chambres étaient vides et je n'y uvai qu'une immense boite de parfumeries de pacotille, sans ute destinée aux femmes. De là nous poussâmes à une trentaine kilomètres plus au sud, où subsistent, comme témoins des emières érosions des eaux, de curieuses montagnes qu'on nomme Gours. Le sommet est plat, en forme de table; les flancs sont actement verticaux; on ne peut monter que sur quelques-uns ntre eux, là où des éboulements le permettent. On dit que sur plateau supérieur qui domine la plaine de plus de cent mètres, lore n'est plus la même. Sur l'un des Gours où existaient encore les nes d'un village, on nous conta une tradition qui a cours pour utres points inaccessibles d'Orient et d'Occident. Le village prenable était bloqué par des assiégeants qui comptaient le luire par la soif. Une vieille femme prit ce qui lui restait d'eau, a son linge et le mit à sécher en vue de l'ennemi. Celui-ci crut e des provisions d'eau qui permettaient le luxe d'une lessive puiseraient moins vite que les siennes et il quitta la plaine aride il campait.

Pour compléter notre tournée et rentrer par Tiaret, nous nous igeâmes sur Frenda, petite ville servant de résidence à l'agha Ahmed Ould Kahi. Ce personnage, d'une famille ennemie rtelle de celle d'Abd-el-Kader, avait depuis longtemps embrassé parti des Français et jamais sa fidélité et son dévouement ne se nt démentis. C'était un gros homme, lettré à la manière des usulmans, bon chef de guerre, honnête et respecté, jouissant ne influence considérable dans toute l'étendue de son commanment. Lors de la grande insurrection de 1864, on le suspecta un tant. Pour toute réponse, il se contenta de dire :

— Si je retournais auprès de ceux qui ne m'ont jamais parné ma défection, ils ne laisseraient pas un jour ma tête sur s épaules.

Son neveu Ben Daoud, élevé à Saint-Cyr, sorti lieutenant de asseurs d'Afrique, était officier d'ordonnance du général Deli y; il est arrivé honorablement colonel; peut-être, dans sa retraite, soldat loyal regrette-t-il d'avoir servi, tout en restant bon musul n, à un essai d'assimilation des races à l'égard duquel se mon it absolument sceptique son grand-oncle Mustapha ben Ismaël, t autre grand seigneur, agha des deux fortes tribus des Smelas des Douairs dont les Turcs se servaient pour dominer les Arabes, tait aussi tourné vers nous en haine d'Abd-el-Kader, et on lui

avait donné d'emblée le titre de général. Il avait coutume de dir que si l'on coupait en morceaux un chrétien et un mahométan e qu'on les fit bouillir dans la même marmite, dès qu'on voudrai verser le bouillon, il se séparerait en deux. Le colonel Michel, d 2e spahis, avait parfaitement connu ce robuste mais taciturn guerrier, qui à l'âge de quatre-vingts ans faisait encore belle figur à la tête de son goum im mense. Si quelqu'un de cavaliers dépassait la lon gue ligne de bataille for mée en arrière de lui dan la plaine, il abaissait so fusil et envoyait oblique ment une balle, signifian ainsi qu'il ne voulait pa que personne s'avisât d marcher à sa hauteur. I rendait à son tribunal l justice, sans dire mot. L demandeur parlait tan qu'il voulait, et à son tou aussi le défendeur. Mu tapha après les avoir pa tiemment écoutés et s'ét assuré qu'ils avaient fin étendait successiveme vers chacun d'eux les cin doigts écartés de sa ma droite, puis les cinq doig de sa main gauche, ce q signifiait cinquante cou de bâton. Son prétoire ne désemplissait pas. Je laisse au géné Michel la responsabilité de ces anecdotes.

Si Ahmed Ould Kadhi, Bach-agha de Freuda.

Pendant que Si Ahmed dînait avec nous, nous entendîmes grand bruit et un de ses serviteurs vint lui parler à l'oreille. sortit et rentra disant : « Ce n'est rien ! » mais la légère émoti qui se peignait sur son visage le démentait et je sortis à mon tou C'était un vérificateur des poids et mesures en tournée, qui ignor la présence du général, faisait tapage pour obtenir un bon gîte un bon repas, pour lui, pour son mulet, pour son muletier, le tout

npte de l'agha, qu'il avait traité fort malhonnêtement dès qu'il
ait aperçu. Le général le fit venir, le tança vertement et le ren-
a l'oreille basse. On ne peut s'empêcher de penser qu'aux
sidérations de politique générale qui ont poussé aux insurrec-
ns les chefs indigènes, ne soit venu s'ajouter l'agacement causé
les abus de pouvoir et les façons cassantes des agents subal-
nes que répand partout l'administration française. Les officiers
affaires indigènes ont
la pépinière de nos gé-
aux les plus distingués
cependant eux-mêmes
nt pas toujours échappé
pièges que tend l'exer-
de la puissance. Plus
n a été induit, par la ser-
té arabe, à fondre dans
propre personnalité le
voir considérable dont
tait simple dépositaire.
là à briser par les plus
gales et même par les
s coupables violences les
istances sourdes que ren-
traient leurs volontés, la
te était dangereuse. Le
cès du capitaine Doi-
u avait fait un bruit
rme et peu d'années
ès, une accusation grave
it peser sur le comman
t supérieur de Tiaret où
s nous rendions. Plus tard encore d'autres officiers eurent à
tifier leur conduite. En somme, c'était la France qui souffrait
ces écarts, vrais ou supposés.

Mohammed ben Daoud,
sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique (1860).

Rentré à Mascara après notre voyage d'initiation, je ne tardai
, en outre des questions militaires qui me revenaient de droit,
voir à m'occuper d'affaires civiles et de colonisation. Jusque-
lles avaient été confiées à un lieutenant de spahis en non acti-
pour sa vue. Il était très intelligent et capable, mais comme il
loitait en même temps une concession, c'était surtout à celle-ci

qu'il accordait ses soins. De plus il se laissait aller à un désordr extraordinaire, naturel ou calculé; les dossiers étaient accumul sur sa table et l'immense armoire contenant tous les papiers rel tifs à son service présentait le plus inextricable pêle mêle. Aus personne n'imaginait qu'une affaire pût être traitée sans la pr sence de celui qui en réunissait tous les fils embrouillés dans tête. Le général, nouveau venu, eût aimé à y voir plus clair n'était pas content. Je lui proposai de me substituer à cet auxiliai à la première occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. demanda un congé d'un mois.

— Rien n'est en souffrance, me dit-il, et ce qui peut arriv attendra bien quelques jours!

Les bureaux, situés au rez-de-chaussée, se composaient de tr pièces. D'abord un grand vestibule où se tenaient les plantons les Chaouchs. Ces derniers n'étaient autres que de jeunes homm de bonne famille. Ils avaient apporté leurs services bénévoles général Durrieu qui traitait personnellement beaucoup de qu tions, dans l'espoir d'obtenir tôt ou tard un caïdat. Après s départ, ils n'avaient pas quitté « la salle des gardes » mais ils étaie fort tombés à ma charge à cause de ce que je savais de lang arabe. Toutefois, ils devinaient sans peine que mon influence balancerait pas celle du vrai chef de service, le chef du bure arabe; leurs visages en avaient revêtu une nuance de tristesse; s'étaient alors armés d'une longue patience, surtout celui d j'avais fait mon « sahab » dans mes excursions chez les Bédoui à la chasse, ou chez les colons. Sur la « salle des gardes ouvraient deux vastes chambres, l'une occupée par les secrétai et les archives, l'autre réservée aux officiers. Le lendemain départ de P. j'allais droit à son armoire et, de mes mains, pré rables à celles des secrétaires, j'en tirai tous les papiers, liass journaux sans exception, et y ayant joint les dossiers restés sur table, j'en fis par terre, à la grande stupéfaction d'Amran, énorme tas, brouillé à peu près comme un jeu de cartes. Puis, sa délai, retroussant mes manches, traçant sur le carrelage de pièce des numéros à la craie, je commençai le classement, origines d'abord, et par dates dans chaque origine, réservant doubles pour un autre classement par nature d'affaires. Les jo suivants, je m'y consacrai de l'aurore à la nuit. Au bout de de ou trois semaines d'un travail qui ne fut ni sans difficulté ni sa fruit, j'avais classé les circulaires, les affaires terminées.

ires en instance, réduit le volume du papier à peu près au rt et rangé ce qui restait dans des casiers ouverts préparés ance et étiquetés. Quel ouf! de satisfaction. Le général remercia n retour P. qui ne m'en garda pas rancune. L'inspection de ce as m'avait fait découvrir que plus de cinq cents colons établis uis bien des années dans la subdivision n'avaient jamais été régulièrement en possession de leurs terres, que ni les plans astraux ni les titres de propriété n'existaient, que les statis- es périodiques étaient fantaisistes et que géomètres et inspec- s de colonisation s'étaient surtout occupés de leurs petits réts. Je veux croire que chez notre aimable sous-préfet, un é, dont l'arrondissement ne dépassait pas la banlieue de Mas-, les choses allaient mieux, car il avait un chef de bureau e civil qu'on ne voyait jamais qu'à cheval, et suivi de cavaliers urnous bleu. Je mis mon personnel au même régime que les iers, et il faut reconnaître la bonne grâce avec laquelle s'y a un inspecteur de colonisation, M. Français, homonyme d'un tre de réputation. Comme lui, il était à Paris peintre de sage, mais le paysage n'allant pas, un de ses amis du minis- de l'Algérie, pensant qu'il avait fait des bois et des champs apprentissage suffisant, lui avait procuré un emploi dans ministration.

es circonstances de famille forcèrent le général Guignard à r en France à diverses reprises, et les officiers qui le rempla- nt voulurent bien m'accorder leur constante et bienveillante iance; le colonel Michel et le colonel Marmier particulière- t; ce dernier par profession et par caractère, aussi dissem le que possible de deux frères qu'il avait, l'un abbé, l'autre rateur et érudit. Rompu aux affaires arabes, il était beaucoup retors que le colonel Michel. Celui ci ayant fait venir une fois, r leur laver la tête, deux Juifs convaincus d'usures horribles, is quand il eût fini, ces deux derniers qu'on eût dit échappés tableau de Rembrandt, se pencher l'un vers l'autre, et je les ndis se dire :

— N'zidou marda! Nous pouvons continuer à faire l'usure!

Les occupations bureaucratiques alternaient avec des accès de osités sur les choses et les gens. Les fonctions de juge de paix ent exercées, en dehors du ressort du territoire civil, par un itaine de l'État major des places supprimé en 1871. Ce digne me, avant de venir en Afrique, n'avait fait d'autre campagne

que celle de Madagascar, en 1845, et il avait pris part cont les Howas, à un combat sanglant qu'il narrait volontiers. J'assi tais quelquefois à ses audiences, lorsque revêtu de sa tunique grands revers rouges, il rendait la justice. Son greffier, un capor de zéphyrs très ferré sur la loi, avait la manie de l'interromp pour la lui rappeler.

— Taisez vous! répétait le soldat magistrat, qui, en fin compte, jugeait généralement comme le lui avait soufflé s greffier.

Le soir, le lieutenant d'artillerie Dax, un fin arabisant, venait ch moi avec un vieux Krodja; on buvait du café et l'on contait des hi toires, c'est-à-dire que le vieil écrivain en contait, et de toutes sort car il en possédait plus dans sa mémoire qu'il n'y en a dans les Mil et une nuits. C'est lui, je crois, qui nous apprit comment Si Dj personnage qui correspond à peu près au Panurge des Français à l'Eulenspiegel des Allemands, s'y prit pour troquer sa petite m mite contre une grande. Si Dja va chez son voisin :

— Prête-moi ta grande marmite.

— Prends, mais vois l'arrondissement de son ventre, elle enceinte, aies-en bien soin!

— Compte sur moi!...

La semaine suivante, Si Dja se présente avec deux marmit la grande et une petite.

— Je te rapporte ta marmite et l'enfant dont elle est accouch

Le voisin ne se fait pas prier. Quelques jours après, Si I revient emprunter la marmite :

— Fais attention, lui dit le voisin, elle est encore enceinte.

Si Dja part et ne revient plus. Le voisin impatienté va réclamer son bien.

— Ta marmite est morte en couches, lui répond Si Dja.

Le cadi consulté décide qu'une marmite capable d'accouc peut bien aussi mourir.

A l'occasion du voyage de l'Empereur à Alger, je fus fait c valier de la Légion d'honneur; il paraît que j'avais été prop quatre ou cinq fois depuis ma sortie de l'école. Ce dont je suis c tain, c'est que le général Guignard et mon cher oncle s'employèr de toutes leurs forces et, que sans eux, je n'aurais pas eu la croi trente et un an.

Bien que l'historiette suivante soit de nature à me causer q que confusion, je la conterai néanmoins pour donner un exem

très authentique de la force de résistance dont les chevaux barbes étaient capables, avant qu'ils n'eussent subi tous les bienfaits de la direction des remontes.

Pendant les absences du général, j'allais souvent m'installer dans son jardin. J'y étais sans doute attiré par les roses, surtout aussi par le désir d'apercevoir à sa fenêtre une assez belle personne qui vivait « très convenablement » avec un capitaine de la garnison que je ne connaissais que de vue et je m'étais fait l'illusion de croire que mes œillades étaient bien accueillies. Le capitaine ayant reçu l'ordre de se rendre pour quelque temps à Alger, partit pour Mostaganem où il devait s'embarquer trois jours plus tard. Dès le lendemain, j'allais frapper à sa porte où je fus reçu par le : « Macach entrir ! » d'un tirailleur placé en travers. Je retournai à mon bureau un peu dégoûté des roses. Deux jours après, à huit heures du matin, au moment où le capitaine Moriau, chef du bureau arabe, et moi, nous attendions le colonel Michel à la subdivision pour le rapport journalier, je reçus de Mostaganem, où la dame s'était empressée d'écrire au sujet de ma visite, une lettre très sèche. Je n'étais pas dans une disposition d'esprit à la digérer, et comme son auteur s'embarquait le lendemain matin, il n'y avait pas de temps à perdre. Je contais mon cas à Moriau ; aussitôt le rapport fini, le temps de manger un morceau et nous étions en selle. Deux hommes conduisant des chevaux de main trottaient derrière nous. Il était dix heures. De Mascara à Mostaganem, par la traverse, il y avait quatre-vingts kilomètres, dont les trente premiers par des sentiers de montagne. Non seulement il fallait franchir cette distance dans la journée, mais il fallait être de retour le lendemain

Spahi fumant tristement sa pipe dans l'attente d'un caïdat (Croquis de l'auteur).

matin à Mascara, après avoir parcouru cent soixante kilomètres, sans que le colonel se fût aperçu de notre absence, car il eût demandé des explications que je ne me souciais pas de donner. Parcourant à grande allure les trente premiers kilomètres, nous arrivons au caravansérail de Perrégaux, nous échangeons nos montures contre les chevaux de main et, à cinq heures du soir, nous frappions à la porte du capitaine d'État-major Lelorrain auquel j'avais télégraphié pour le prier d'être mon deuxième témoin. L'affaire ne traîna pas, et dès qu'elle fut terminée à ma satisfaction, nous primes du repos. A une heure du matin nous remontions à cheval, nous changions de nouveau de montures à Perrégaux et toujours suivis de celles que nous quittions, nous entrions à huit heures du matin à Mascara. Nous pûmes nous présenter au rapport du colonel aussi ponctuellement que d'habitude. Deux de nos chevaux avaient donc fait dans les vingt-deux heures, quarante lieues en deux courses de sept heures chacune. Le mien fut encore monté le lendemain.

A la fin de 1862, le général, après bien des hésitations, ayant pris le parti de quitter l'Algérie dont le climat ne convenait pas à Mme Guignard, je me résolus à le suivre à Angoulême où il allait commander le département.

(*A suivre.*) Colonel Fix.

L'INDULGENTE [1]

(Suite)

Il simulait l'enjouement. Pourtant il avait rougi et pensait que, peut-être, on soupçonnait sa ruine et son intention de tenter un coup de fortune en se vendant très cher; mais comme il était venu pour se renseigner, il surmonta sa répugnance et répondit :

— Vous pensez vraiment qu'ils songent à marier leur fille dans ce pays?...

Cette fois, le visage de Mme Fresville exprima une telle stupéfaction que Robert s'arrêta court; puis après un instant :

— Ma question a l'air de vous surprendre?...

— Mais oui!

— Pourquoi?

— Parce que je croyais... Oh! des racontars, sans doute!...

— Et que vous avait-on dit?

— On assurait que votre frère Godefroy devait épouser Juana, que c'était décidé, et que sans le tragique événement... Mais, pardon, je ne devrais pas vous parler de tout cela!

En effet, il avait l'air ému, le lieutenant : c'est qu'il commençait à comprendre! — La mort de Godefroy avait déjoué les combinaisons de Mme de Scève. C'était une perte sérieuse qu'elle avait éprouvée là! Mais bah!... Après le fils aîné, le cadet. Qu'importait lequel, pourvu que l'un des deux emportât cette héritière et fourrât le sac d'écus sous son oreiller. C'était simple!... Oh! quel dégoût; Quelle tristesse filiale! Quelle rude colère d'homme fier et propre!

Sans en savoir la cause, Mme Fresville avait deviné cette douloureuse émotion.

Elle reprit vivement :

— Encore une fois, je n'affirme rien, je n'ai fait que répéter ce que disaient les petits jeunes gens de la ville, qui parlent à tort et à travers.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 10 septembre.

Robert parvint à mentir, non sans effort.

— En effet, dit-il, elle me paraît absurde, cette invention...

Et avec un rire dont la raillerie était sincère :

— Moi, je vous jure bien que je n'ai pas de projets de mariage...

Enchantée de détourner la conversation, Mme Fresville repartit avec ce sans-façon tout gracieux dont les femmes ont le droit d'user :

— J'oubliais, c'est vrai. Vous êtes un inconsolable, vous. Aussi pourquoi nous occuper de ces « rastas » d'opérette... vous étiez venu pour avoir des nouvelles de quelqu'un d'autre, n'est-ce pas?...

Il nia, ce qui parut divertir Mme Fresville.

— Allez donc la voir, conclut-elle, vous lui ferez plaisir.

Il sortit de là, tout désillusionné et mécontent, se reprochant de croire sa mère capable de telles manœuvres et n'osant pas lui demander une explication qui lui découvrirait peut-être la vérité redoutée.

Pendant les deux jours qui suivirent, il garda le silence; il était comme inerte. Ce fut Mme de Scève qui reprit le sujet du mariage Guayaquil.

Il l'arrêta court :

— Ma mère, je vous en prie, laissons cela. On dit que si Godefroy eût vécu, il serait devenu le mari de Juana. Désormais vous ne pouvez me la donner pour femme; vous auriez trop l'air de vouloir à tout prix conclure une affaire.

Mme de Scève ne s'indigna pas, elle avoua placidement :

— C'est vrai! La petite Guayaquil aurait peut-être épousé Godefroy. Après? Est-ce une raison pour qu'elle ne t'épouse pas?

— Si je l'aimais, peut-être, et encore!... mais je ne l'aime pas.

Mme de Scève répondit par un regard et un sourire qui, mieux que des paroles, exprimaient toute sa hautaine pitié. Puis, argument suprême :

— Et si tu n'épouses pas une femme riche, que feras tu?

— Je vendrai l'hôtel. Nous irons habiter Rouen. Je m'improviserai contremaître et nous vivrons tous les trois sur la filature, avec peu ou rien, jusqu'à remboursement du dernier sou dû à nos créanciers.

Mme de Scève haussa trois fois les épaules.

— C'est insensé, insensé...

Ce tableau de vie nouvelle l'épouvantait, tout simplement. Elle

vait bien prévu chez Robert quelques scrupules intempestifs, nais vraiment elle n'aurait jamais cru qu'il ferait du sentiment et lu drame à propos d'affaires. Et elle le lui dit en autant de ternes, ne ménageant ni les moqueries ni les reproches... Car, voyons! vendre le vieil hôtel de la famille avec les portraits l'ancêtres du alon, l'armure Henri II du fumoir qu'avaient ant admirée de rais connaisseurs, le meuble e Boule qui veait probablement e Mme de Pompadour, tous ces souenirs enfin, tous es trésors!... C'éait une faiblesse, is encore, une lâheté!

Près de lui, sous l'auvent d'une porte, un joueur d'orgue.

Cette indignaon ne manquait as d'un certain omique. Mais Robert n'avait pas nvie de rire.

— Non, ma mère, ce ne sera pas ne lâcheté, ni même une faiblesse. J'ai une faon à moi de comprendre ces deux mots, et je regrette que ce ne soit pas la vôtre.

Mme de Scève devenait psychologue dès qu'il s'agissait de ses intérêts.

— Alors, dit-elle humblement, c'est moi qui vieillis, qui radote.

A son tour il s'excusa. C'est qu'il devenait fou, à se demander haque jour si le pain qu'il mangeait était bien à lui, et l'habit

qu'il portait, et le lit où il dormait... Et, à la fin, il s'enfuit, inca pable, disait il, de discuter plus longtemps.

Mme de Scève resta un instant les yeux fixés sur la porte qu venait de se refermer.

J'ai voulu aller trop vite, pensait elle; c'est à recommencer

Lui, au contraire, se flattait que sa mère ne recommencerait pas que son indépendance allait être désormais à l'abri de tout attaque... et une satisfaction, une fierté même naissait en lu d'avoir accompli son devoir d'homme d'honneur... On ne lui par lerait plus maintenant de ce mariage.

Et tandis qu'il raisonnait ainsi, fuyant à grands pas la ville ayant suivi les quais, il était parvenu au bord du canal qui s'en v jusque tout là-bas, à la mer, vers Ouistreham, et dont l'eau paisibl et glauque reflète les roseaux du bord et les hauts arbres d chemin de halage. Il avait ralenti le pas. Il songeait à Marcelle, présent, à cette femme qu'il aimait, la seule qu'il eût aimée. Oh cet ancien amour! N'était-il pas venu en aide à sa conscienc d'homme? N'était-ce pas grâce à lui peut-être, que la malsain tentation de se vendre ne l'avait pas approché?... Marcelle! Il pâlis sait à la seule pensée de lui donner, par son abandon, un just droit de haine ou de mépris; et pourtant il n'espérait rien d'elle!.

Il marchait toujours. Une mélancolie sauvage le tenait, le tenai lait dans cette solitude et ce brouillard impitoyable des jours finis sants d'automne. C'était comme ses larmes à lui-même, ce gouttes d'eau tombant des branches mortes et des feuilles sèche Mais il lui fallait cette tristesse et cette ombre envahissante de choses. Il en jouissait même; sans qu'il s'en doutât, ce paysag entretenait en lui l'exaltation voluptueuse de ses regrets d'amou l'inutile et douloureux désir d'un miracle qui nous redonnerait passé pour que nous le revivions. Et, dans le crépuscule froi sous le poids de ces rêveries, il allait, éprouvant, pour la premiè fois peut-être, la joie des soupirs, des vains murmures, des plaint et des blasphèmes.

C'est qu'il aimait si bien! Il était si neuf à l'amour! Son âr n'avait pas vingt ans. Elle était sensible, héroïque et fidèle. El était chaste aussi. Et le corps lui obéissait, de sorte que l'un pouvait distraire l'autre de sa peine... Nulle science, nulle sensu lité, nulle ironie, nul scepticisme. Il aimait, avec les premiers fr sons de la jeunesse, des fièvres, des naïvetés, des pleurs, tout qu'on raille et qu'il faudrait vénérer...

Il était tard quand il se décida enfin à revenir sur ses pas et à se pprocher de la ville ; et à mesure que cessait le poétique isolement, à mesure cessait le bon oubli des tracas vulgaires ; lentement, exorablement, il se sentait repris par la vie qui empêche les usions, les espoirs, toutes les chères folies de pensées...

Cependant comme il se trouvait non loin de la rue des Carmées, où habitait Mme Haubourg, il céda, en juvénile amoureux, à tentation de passer sous ses fenêtres... Allait il entrer?... Il en emblait d'envie, mais de peur aussi... Déjà il n'était plus qu'à nt pas de la maison et il hésitait encore. — Un hasard le cida.

Près de lui, sous l'auvent d'une porte, un joueur d'orgue de arbarie, accoudé sur son instrument, morne et découragé, attenit en silence. Voyant venir à lui ce passant de bonne allure, il gea l'occasion propice d'attaquer son répertoire... Et voilà que t air d'ancienne opérette, air languissant de valse et d'amour, é à la rue par l'instrument criard, venait de rappeler à Robert s joies, des ivresses d'autrefois... Il n'y a plus rien à dire sur es vieux airs qu'on chantait à douze ans », — et il n'est pas soin d'être poète pour avoir connu le soudain frémissement de avenir que peut faire passer en nous une mélodie de notre loinne jeunesse... Robert ainsi se rappela une salle de bal, au mois mai, avec des fenêtres entr'ouvertes, de tièdes parfums de lilas une jeune fille aux frêles épaules nues, qui le regardait de ses ux ravis, disant : « Dansons! » — Et lui, à regret, quittait mbrasure où il l'admirait silencieux, avec le désir chaste de mporter pour une adoration respectueuse et grave. Comme trefois, il sentait sa poitrine se gonfler, son cœur battre, et il pelait à lui d'autres souvenirs qui semblaient s'échapper de rgue en même temps que les notes grinçantes de la vieille anson.

Oh! qu'ils sont forts, ces retours de sensations après beaucoup nnées! quelle violence et quelle douceur!... la violence d'une einte et la douceur d'un baiser!

Alors il songea que cette jeune fille qu'il venait d'adorer en souvenir pendant quelques secondes, autant et plus, peut être, qu'autrefois, était une femme à présent ; que cette femme était là, tout is ; qu'il pouvait la voir et — qui sait? — retrouver aussi, dans fond de ses yeux, un peu de cette divine joie d'aimer dont il nait lui-même de retrouver un peu dans le fond de son cœur.

Pourquoi, depuis des jours et des jours, l'avoir oubliée ou feint d l'oublier?

Il était arrivé devant la porte de Marcelle; il monta.

— Madame reçoit-elle?

— Madame est sortie.

— Ah!

— Oui, Monsieur, depuis ce matin, — fit la jeune femme; jugeant poli de donner des détails, elle ajouta : — Madame n rentrera que tard; elle est allée voir Monsieur, là-bas... c'est-à dire, prendre de ses nouvelles. Il n'allait pas, Monsieur, cet semaine. C'est une crise comme il en a. Faudra t-il dire quelqu chose à Madame?

— Merci, merci, balbutia Robert, qui s'enfuit, confus de rag et de honte...

Ah! oui! libre d'aimer! quelle folie!... elle avait un mari! Ou cet ivrogne, ce podagre, cet être maladif et dégradé, c'était so mari, c'était l'homme qui avait volé la petite jeune fille aux épaul nues de ce soir tiède et fleuri et l'avait souillée d'un baiser. Ho reur et misère! Adieu les souvenirs de tout à l'heure, la valse et l nuit de printemps et la brise dans les lilas frais et toutes ces puret d'amour, adieu! — De la haine, maintenant, de la colère, d dégoût, les pires douleurs, celles qui ne donnent pas de larmes!.

VI

Les soucis nous forcent à sortir de nos chagrins; ils no arrachent à la dangereuse poésie des tristesses... Robert, le lend main, les jours suivants, n'eut guère le loisir de s'abandonner à s rêveries mélancoliques. De tous côtés lui arrivaient des lettr d'affaires auxquelles il fallait répondre, des courtiers malins do il avait à déjouer les ruses, des créanciers qu'il essayait d'apais Chaque soir, sous la lampe il compulsait, annotait un certain liv de comptes où pour lui seul il faisait et défaisait perpétuellem le lamentable et approximatif inventaire des ressources de la mille et de son passif. Triste budget, en vérité! Même si les cré ciers n'en venaient pas à de fâcheuses extrémités, il faudrait trou de l'argent, pour faire marcher la filature, pour vivre aussi,

dissimulant le mieux possible une situation que le monde ignorait être aussi critique.

Et puis, il se sentait seul; il redoutait cette lutte silencieuse et secrète, et il allait, sans courage, convaincu de sa faiblesse, de son inexpérience, ayant la fatigue du présent et la peur de l'avenir... Pourtant... au milieu de l'obscurité où il se trainait, une lueur se fit tout à coup. Il reçut un mot de Louvezac lui annonçant qu'il était de retour et qu'il l'attendait chez lui. Robert y courut. Il fut reçu à bras ouverts.

Tout naturellement Louvezac se mit à lui parler des derniers événements, de la mort de son frère, de son retour, de sa démission.

— Vous saviez que j'avais démissionné?

— Mais oui; Marcelle me l'avait écrit.

Et il le regardait fixement. Puis tout à coup :

— Tu as des ennuis, mon garçon, n'est-ce pas?

— Quels ennuis?

— Bah! plaie d'argent n'est pas plaie de cœur. Tu peux me parler sans gêne. Je suis pauvre, je vis d'une petite rente viagère. Je ne puis rien te donner; tu n'auras donc pas l'air d'un mendiant. Conte-moi ça?... Si tu veux...

Robert avoua l'embarras où il se trouvait, ménageant sa mère, mettant presque toute la faute sur le hasard méchant qui poursuit cetains êtres, s'accusant lui-même d'imprévoyance et d'inertie... C'est que là-bas, au diable vauvert, il n'avait rien pu prévenir. Mais maintenant tout allait changer; et affectant plus d'assurance qu'il n'en avait au cœur :

— Je m'en tirerai, vous verrez.

— Parbleu! tu t'en tireras! Il y a de l'imprévu dans la vie, des aubaines qui vous tombent du ciel...

— Des aubaines!

— Oui, une héritière, par exemple.

Robert rougit. Il soupçonnait Louvezac d'avoir appris les projets matrimoniaux de Mme de Scève.

— Vous aurait-on déjà fait des racontars sur mon compte?

— Mais non!...

— C'est que ma mère s'était mis en tête de me marier... J'ai refusé.

— Comme ça, sans même le temps de la réflexion?

— Oui.

— Vois tu, c'est très joli la fierté, l'abnégation, tous ces sentiments-là. Mais je n'y crois qu'à moitié; ou plutôt je les admire tout juste. Ils t'ont déjà fait renoncer à Marcelle, autrefois, parce que tu n'étais pas assez riche pour elle... parce que tu venais de faire un sacrifice pour quelqu'un de ta famille... Ah! si j'avais su cela à temps!

— Monsieur Louvezac!

— Laisse donc! je n'en ai pas soufflé mot... Eh bien! quel a été le résultat? Tu es parti pour l'Afrique, pendant que Marcelle épousait ce triste personnage... Autrement dit, vous avez manqué tous deux votre bonheur. C'est fait, c'est fini, soit. Mais que cette expérience te serve et quand tu trouveras sur ton chemin une jolie fille qui te dira : « Je suis riche, je paie vos dettes si vous voulez être mon mari, et un bon mari » ; alors...

Robert interrogeait du regard.

— Alors, j'estime qu'il serait aussi honorable dans ces conditions-là de payer ce que l'on doit avec l'argent de sa femme que de rester garçon et de ne rien payer du tout... Voilà...

Il s'était croisé les bras, et considérant Robert :

Et qui voulait-on te faire épouser? reprit-il tout à coup.

— Une Mlle Guayaquil.

— Ah! parfaitement. Cela n'était déjà pas si mal de ramener dans notre Normandie tous ces millions-là. Ils y avaient germé, car la grand'mère était une payse... Pourquoi n'as-tu pas donné le coup de râteau?

Louvezac s'était levé; il frappa en riant sur l'épaule de Robert.

— Allons, je te taquine et j'ai tort. Tu vaux mieux que moi.

Robert s'était déridé.

— Vous exagérez. D'ailleurs j'ai une autre raison de ne pouvoir admettre un pareil mariage.

Et Robert lui raconta comme quoi, en épousant Juana, il ne ferait que remplacer Godefroy.

Louvezac reconnut que cette façon de mener les choses était un peu brusque. Il promit à Robert de nouveaux renseignements sur les Américains, et le quitta pour se mettre aussitôt en quête.

En somme, Robert avait été bien renseigné par Mme Fresville. Les amis de Godefroy racontaient que celui-ci, peu de jours avant sa mort, avait annoncé que « ça marchait bien », que même « ça y était », et que le « banco » était gagné. — Lui disparu, l'on jugeait, non sans raison, Mme de Scève assez adroite et persévé-

rante pour ne pas abandonner la partie... *Uno avulso non deficit alter*... comme disait malicieusement un des plus vieux bavards de la ville qui se piquait de latinité... Louvezac apprit en outre, à Paris, certains détails sur l'Américain. Il avait commencé par être pionnier ou cowboy; c'était un homme énergique, impassible, luttant pour les millions. Le mariage de sa fille, peu lui importait; mais il avait promis à sa femme, pour ses étrennes, un gendre français à particule allant avec la terre et l'immeuble qu'il avait achetés. Il trouvait cela très simple. Sa femme avait pleins pouvoirs pour mener la chose à bien. Lui, Guayaquil, donnerait un chèque à vue dès que tout serait conclu. En attendant il venait de repartir pour les États-Unis où il serait retenu jusqu'au printemps par les grosses affaires dont il continuait à s'occuper, malgré fortune faite, par goût, comme d'un sport.

Quant à la brune Juana, on n'avait rien de particulier à en dire sinon qu'elle semblait traverser la vie avec une belle indifférence de tout ce qui n'était pas pratique. Elle se marierait en France parce que la perspective lui plaisait de devenir une parisienne élégante, grâce aux millions de son père et au nom de son mari. Elle savait après informations sérieuses que les Scève avaient à Paris de très nobles cousinages, un peu oubliés, tombés en désuétude, mais que l'on reprendrait aisément aussitôt que l'on aurait maison ouverte et loge à l'Opéra... « Le vrai système, disait-elle, pour nous autres riches Américains, c'est de s'en aller en province chercher un gentilhomme, de le remettre à neuf et de rentrer à Paris avec... »

Ces renseignements et d'autres du même genre avaient édifié Louvezac sans l'étonner outre mesure. Et en somme, il trouvait juste que Robert, devenu pauvre par la faute d'autrui, redevint riche par une faveur humaine. Il voulut donc lui démontrer qu'il fallait épouser Juana. Robert déclara que rien ne le ferait consentir à ce mariage.

— J'ai d'ailleurs à vous parler d'autre chose, ajouta-t-il...

Et aussitôt il le mit au courant de ses affaires mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Il lui avoua que sa mère avait une dette personnelle envers un vieil ami qu'elle ne voulait pas nommer, et que lui Robert, par un sentiment de délicatesse, tenait à désintéresser avant d'autres plus pressés ou plus pressants.

Louvezac approuva.

Robert continuait d'exposer son plan d'avenir et comment il

comptait battre monnaie... A ce propos, il rappelait que, possédant une petite ferme aux environs de Caen, il cherchait à la vendre. Justement cette ferme n'était pas éloignée de la terre qu'avaient achetée les Guayaquil. Aussi avait-il dit à sa mère :

— Je n'ai pas jugé à propos de vendre ma personne à ces gens-là ; mais je n'aurais aucune objection à leur vendre ma ferme. Faites-leur donc une proposition.

Mme de Scève s'était insurgée. Vendre la ferme aux Guayaquil, jamais! Les motifs?... Il y en avait cent, que d'ailleurs elle n'énumérait pas.

— C'est une impression, disait-elle, et cela ne se discute pas.

Louvezac, pendant tous ces récits de Robert, semblait distrait, répondait évasivement; mais à la fin, haussant les épaules, il s'écria :

—Tu es bien jeune, mon pauvre enfant, bien naïf et très bon. Moi, je suis vieux, blasé et mauvais. Alors il me vient des pensées...qui...que... que je n'ose exprimer...

— Parlez toujours.

« Allons, je te taquine et j'ai tort ».

— Non! Seulement, voici. Ce soir, demain, quand il te plaira, dis à ta mère ceci ou à peu près : « Vous avez tort de vous défier de moi... J'ai tout deviné, tout compris... Il est évident que nous ne pouvons rien vendre aux Guayaquil et que la sagesse conseillerait d'épouser Juana. » Dis lui cela... Tu verras... Maintenant, adieu... je te mets à la porte...

Et sans pouvoir obtenir un mot de plus, Robert se laissa éconduire.

Maintenant il avait, lui aussi, le même soupçon que Louvezac ; mais il espérait encore se tromper... Il rentra, et comme sa mère était seule au salon, tout de suite il engagea l'entretien.

A mesure qu'il parlait, le regard baissé à cause de la gêne qu'il éprouvait de cette supercherie, Mme de Scève, elle, ouvrait de grands yeux contents, souriait, croisait et décroisait les mains et les pieds :

— A la bonne heure, mon garçon ! s'écria-t-elle quand il se tut. J'avais un peu peur de toi tout d'abord et de tes idées de l'autre monde. Aussi je ne t'avais pas tout dit. Mais je suis enchantée que tu m'aies devinée et comprise, comme tu dis. En effet, c'est à Guayaquil que je dois les cent cinquante mille francs en question... et tu conçois que nous serions bien jobards de lui vendre, à lui, une ferme... qu'il n'aurait pas à nous payer... Dès lors, autant et mieux vaut vendre à un autre que lui, n'est ce pas ?... Quant à l'argent qu'il m'a avancé, je lui avais rendu, tu le sais, des services exceptionnels...

« Restez », dit Marcelle à Robert.

Robert écoutait silencieux, réprimant son inquiétude, voulant tout connaître. En lui-même il cherchait encore à excuser sa mère, lui prêtant plus de candeur, moins d'initiative qu'elle n'en avait montré, se plaisant à supposer que l'Américain avait lui même conduit toute cette intrigue... Mais non ! C'était bien elle, elle qui avait eu cette magistrale idée de faire germer dans le cerveau de

Guayaquil l'utile ambition de marier Juana à un gentilhomme d pays ; elle qui avait emprunté, moyennant la promesse de livre un de ses fils en holocauste conjugal.

Ça c'était roide ! Godefroy, passe encore ! On avait consulté victime avant de l'envoyer à l'autel, et il y marchait gaiement.. Mais lui, Robert !... Ah ! non !...

— Ma mère, s'écria t-il, vous auriez pu au moins me prévenir.. Me voilà dans une situation impossible.

Alors elle se mit à rire de ses terreurs. Comment serait-il com promis ? tout s'étant traité si discrètement ; jamais dans les pour parlers les mots argent, créance, mariage, n'avaient été prononcés la délicatesse réciproque des négociateurs avait su trouver de tou chantes périphrases.

— Calme-toi donc, concluait-elle. C'est une affaire entre Guay quil et moi. Devoir à lui, cela n'est pas précisément devoir. Il trop de tact pour réclamer... Je l'ai obligé, aidé, à ses débuts ici. m'en a témoigné sa reconnaissance. C'est très admis maintenan Et en voilà pour une bonne moitié de sa créance ; quant au reste..

Robert l'arrêta. Ce tranquille cynisme l'épouvantait. Ains pour balancer son passif, Mme de Scève présentait d'une part se bons procédés, de l'autre la virilité de son fils...

— Savez-vous, ma mère, s'écria t-il, qu'au fond je ne trouve pa cela très propre !...

Mais elle ne lâchait pas pied.

— Ingrat, va ! Moi qui voulais te mettre à même de porter noble ment, fièrement ton nom. Quoi ! je protège de mon autorité d mondaine un étranger aimable et distingué, il m'en témoigne s gratitude... et tu cries au scandale !... Vraiment ce n'est pas peine de s'occuper de ses enfants pour qu'ils vous en récompense de la sorte...

Alors, comme il n'y avait plus moyen de douter de la perversi naïve de cette mère ou de son inconscience, Robert, au lieu de di cuter, ordonna.

— Pardon, c'est moi qui aurais le droit de me plaindre. J' souffert pour les autres, en somme. A vingt ans, j'ai payé po vous ce que j'ai pu ; des dettes de jeu, sauf erreur. Quelques anné après, je vous abandonne le reste, je quitte l'armée : je m'improvi industriel et comptable. C'est parfait, soit ! Seulement qu'on m laisse au moins ma liberté, mon cœur, mon nom ! N'empruntez p sur ces valeurs-là ! N'hypothéquez pas ma personne. Je ne suis p

ın immeuble... Je sais maintenant toute la vérité. Ma route est acile et claire. Je vais faire argent comptant de tout ce que je ›ourrai, je rembourserai les Guayaquil et ensuite... advienne que ›ourra. Vous partagerez mon sort...

Là-dessus, il s'était éloigné, voulant marquer que cette explica-ion était définitive. Il avait, le lendemain, revu Louvezac et lui vait tout raconté. Celui-ci, avec sa fine ironie, son tranquille cepticisme, excusa l'Américain de ne pas lâcher son argent. C'était aturel après tout. Il ne voulait pas se couper un bras, comme on it à la Bourse. Il faisait reporter sa position. Il escomptait le euxième gendre que Robert pouvait être... Tout cela c'était de la onne spéculation à terme... Et certainement si Robert n'épousait as, il faudrait payer. « *Run or pay*, » en argot du turf.

— Eh bien quoi, tu paieras, concluait-il, et quand tu auras payé, ı verras bien s'il te reste quelque chose. Nous établirons ton bilan.)ans quelques jours tu mettras en vente... ce qui est à vendre, et uand tout sera vendu, tu seras de meilleure humeur que tu ne l'as té depuis longtemps.

— Ma foi, c'est bien possible, murmura Robert.

Toutes ces histoires d'argent l'excédaient. Elles avilissaient le résent, pesaient même sur le passé... Lui qui vénérait la mémoire e son père, maintenant, sans le blâmer encore, il osait le plaindre omme un égal, devinant tout ce que lui aussi avait dû souffrir en xpiation d'avoir consenti à un mariage riche. Car tous deux, le ère et le fils, avaient par nature cette noblesse de sentiment que onfère à l'homme sinon le mépris, du moins l'ignorance de l'ar-ent... Noblesse, hélas! que peu de gens admirent, ne la voyant as! Et cependant, quelle estime ne devrait-on pas avoir pour élégante simplicité de qui passe dans la vie, riche, médiocre ou auvre, sans paraître se douter qu'il faut de l'or pour vivre et qui 'en parle pas plus que du plat qu'il mange, du sommeil dont il ort, ou de sa vertu, ou de ses talents, ou de sa naissance, nécessités ı fatalités d'ici-bas dont il ne faut ni discourir, ni se plaindre, ni e vanter!

Robert était de ceux-là... Donc il souffrait qu'on pût le juger ıtre, le supposer capable d'avoir commis les crimes d'avarice et e cupidité!... Et malgré lui, chaque fois sa pensée souriait à Iarcelle, il souhaitait de la revoir pour se disculper. Peut-être accusait-elle aussi, comme les autres!... Les autres! Peu lui im-ortait! Mais jugé, blâmé par elle, non! Et puis sa conscience

d'amoureux lui reprochait un méfait qu'il voulait avouer. Il avait promis à Mme de Scève de ménager les Guayaquil, et le cas échéant, de revoir Juana. Mais il ne voulait pas que le moindre indice pût faire admettre par Mme Haubourg son mariage comme possible... Il alla donc chez Marcelle. Il joua de malheur. En effet, à peine était il assis dans le salon en face d'elle, qu'un coup de timbre résonna, et l'on vint annoncer une vieille parente de Haubourg.

— Restez ! dit Marcelle à Robert. Vous n'allez pas me planter là !

Cette sincérité familière lui plut. Il resta. Il vit la vieille parente retirer son manteau, s'installer, sortir de son ridicule un fragment de tapisserie, prendre une tasse de thé. Il attendait, n'ayant que l'aumône de paroles banales, que la permission de regards dont il fallait voiler d'indifférence, la tendresse et la passion... Sous ses paupières prudemment baissées, ses yeux admiraient la jeune femme, couraient autour d'elle comme les rayons furtifs de ce soleil d'automne qui se glissaient dans le salon, jouaient à ses pieds, parmi les fleurs du tapis, sur ses genoux, dans ses cheveux... lui faisant des clartés d'espoir et de joie...

Mais à la longue, Robert s'énervait d'être ainsi entravé, de ne pouvoir parler librement. Il se souvenait que la dernière fois qu'il était venu pour la voir, elle était là-bas auprès de son mari, auprès de l'être odieux qui seul avait été le maître et qui avait des droits encore, malgré la maladie et les répugnances inspirées... Et en songeant à ces choses douloureuses, il s'assombrissait. Elle, avec le tout-puissant instinct féminin, avait perçu qu'il était inquiet, frémissant, prêt à haïr ne pouvant aimer : et cela lui causait à elle un trouble singulier, presque délicieux. Elle le remercia de ses yeux très doux, le calmant ainsi sans rien dire, et peu à peu l'apaisement se fit en lui, la colère tomba, le pardon vint, l'amour s'épanouit.

Sourd à la conversation des deux femmes, de nouveau, il s'grisait d'admirer : silencieusement, mystérieusement, à longs regards. — Il la devinait toute, il la caressait, il s'approchait en pensée de son sourire, de ses paupières, de ses mains blanches, du soulèvement de sa poitrine. Ce n'était point une convoitise, mais un sentiment ; un regret douloureux plus qu'un désir ; de la tendresse plus que de la passion directe ; l'espoir de se donner plus que la volonté de prendre. Il eût dit :

— Voulez-vous ma vie ? et non : Soyez à moi.

Donc leurs yeux avaient parlé ; c'était des pensées d'amour ils venaient d'échanger en un muet dialogue ; aussi dès qu'ils ent seuls, enfin, ils comprirent qu'il fallait éviter les vaines oles. Et après un court silence, tout à coup Robert murra:

— Ecoutez, Marcelle!

— Quoi ? fit-elle avec un sourire si indulgent qu'il en eut chaud cœur.

l lui saisit la main.

— Je suis très malheureux. Il faut que je vous parle...

Elle se dégagea, disant :

— Qu'avez-vous ?

— J'ai peur qu'on ne vous dise du mal de moi.

— Du mal de vous? Je ne vous reçois pourtant pas comme lqu'un dont je penserais du mal...

— Non, mais si l'on vient vous en dire, y croirez-vous ?

— De quoi pourrait-on vous accuser ? Prévenez-moi, que je sse vous défendre.

— On m'accusera de vouloir ou même d'avoir voulu me marier.

— Vous ?...

Ses paupières se fermèrent un peu comme sous l'effet réflexe ne douleur. Elle réussit à sourire et reprit :

— C'est bien votre droit.

l la dévisagea un instant,

— Vis-à-vis de vous, dit-il, peut-être ; pas vis-à-vis de moi-me.

Elle se leva comme si une oppression la gênait, fit quelques pas s le salon avant de parler :

— Oui, on m'a raconté qu'il était question pour vous d'un riage brillant... Je sais avec qui et je vous en aurais parlé me si vous n'aviez pas abordé le sujet. Je tenais à vous le seiller, ce mariage... parce que cela vaudrait mieux... et je ne s... je ne vous en voudrai pas... au contraire... c'est si urel !

Ses lèvres balbutiaient, s'embarrassaient dans leurs men ges.

— Oui ! interrompit Robert. Je sais que cela se fait d'épouser jeune fille qu'on n'aime pas... c'est admis, et n'étant pas lleur qu'un autre je l'aurais fait probablement. J'aurais même si comblé les vœux de ma famille, seulement je ne veux pas...

je ne peux pas... Je n'ai aucun mérite... Je refuse parce qu

Elle détourna les yeux, ne voulant pas comprendre. Il re très bas :

— Parce que c'est vous que...

Elle l'arrêta.

— Je vous en prie, laissez-moi. Ne me le dites pas.

Et presque durement :

— Je n'y tiens pas, c'est inutile. Encore une fois, vous fe mieux de vous marier.

Il eut un soubresaut de colère.

— Tout le monde me conseillera donc de me vendre, m vous !

— Non ! fit-elle tristement, je ne conseille plus rien. seulement voulu vous avertir, en toute loyauté, qu'il fal suivre votre route, sans regarder en arrière.

Effaré, il la regardait fixement. Quoi ! elle-même ne lui reste pas. Ainsi toutes les espérances autour de lui s'effaçaient en tômes. Oh ! l'injuste et sombre vie !...

Il était trop jeune, trop vrai, trop bon pour soupçonner que meilleures femmes peuvent mentir par générosité ou devoir, a bien que les mauvaises par plaisir ou intérêt. Un autre moins eût souri ; lui crut à tout ce que Marcelle disait. Il ne se défe plus. Il prononça simplement d'une voix cassée par la douleur

— Je vous ai tant aimée et si bien, que, même sans espoi ne puis vous oublier : que je ne pourrai même pas faire semb de partager ma vie avec une autre femme !

Il se recula vers la porte. Elle le considérait, saisie, plus en que de fierté, d'admiration pour ce grand amour sans égoïs elle voulait le retenir, mais ne savait comment. Le cri qu'il a fallu lui restait dans la gorge. Une force d'inertie agissait, les s rant. Une douleur les déchirait tous deux à s'éloigner a Mais malgré tout, ils n'osaient pas, et leur triste vertu leur pa sait une faiblesse !...

VII

Durant plusieurs jours, Marcelle s'attendrit dans sa rêverie, d'avoir été si fidèlement aimée ; charmée de l'être encore si que nulle aumône de tendresse, ni même d'espoir, ne lui

nandée en échange de cet amour... Il avait livré tout son cœur s défense, et même le courage lui manquait de simuler ou de lement laisser croire qu'il en aimait une autre. Et elle le bénis pour ce désintéressement de sympathie! Cela lui plaisait, ce pris de l'argent et de l'opinion; peu lui importait qu'on dit de : « Voilà M. de Scève qui vend ses terres et son hôtel. » Il supitait mieux de perdre beaucoup de la considération d'autrui qu'un de l'estime de soi-même... Donc, c'était un intrépide et un al... Et à cause d'elle, peut-être! Oh! le bon et juste orgueil de tir qu'on donne de l'héroïsme à qui l'on aime...

.. Elle rêvait de longues heures dans le salon de la rue des Carlites, où elle avait reçu la dernière visite de Robert, où elle lui it entendu conter son secret et sa peine, une peine que son ur de femme avait reçu comme une joie... puisque c'était une ne d'amour...

En jugeant Robert, jamais elle n'avait douté de ses paroles, que illeurs confirmaient chaque jour les événements. Il n'avait, en t, pas tardé une heure à exécuter son plan. Du coup, il avait t mis en vente : L'hôtel de la rue Saint-Pierre, deux petites tairies sises à quelques lieues de Caen, une villa sur la plage de n-sur-Mer; enfin une participation dans la filature de Rouen. n'avait pas voulu abandonner l'usine tout entière, il espérait server là sa part d'action à venir et d'espérance... Que serait-il enu, les bras ballants, dans cette vie d'oisif provincial? Il désit au moins lutter ou en avoir l'illusion...

.. Mme de Scève n'avait pas accepté sans discussion un pareil ti... Mais elle avait dû s'incliner devant la volonté de Robert. ant à Clotilde, elle avait tiré son épingle du jeu, mis à l'abri un it magot suffisant pour elle et obtenu de sa mère et de son frère séparation de leurs biens, « nul n'étant tenu de rester dans l'in ision »; elle arguait comme un clerc, et considérait son égoïsme nme une vertu administrative, à laquelle Mme de Scève, tout maugréant, ne refusait pas un peu de son admiration commerle.

Dans les villes et les châteaux d'alentour, on n'avait jamais soupné que Mme de Scève eût une situation embarrassée. On la vait plutôt riche que pauvre, avare que prodigue, rusée qu'imdente. On savait bien qu'elle guettait Juana, mais on ne peu pas qu'une urgente nécessité lui eût commandé d'imposer ce riage à Godefroy et d'avoir voulu y résoudre Robert... Aussi la

stupéfaction fut grande quand, à la quatrième page des journau de brutales annonces apprirent la vente de tout le patrimoi immobilier, et que les affiches jaunes — symbole de ruine, d'i puissance et d'abandon — vinrent s'appliquer aux murs seigne riaux de l'hôtel... On ne parla que de cette affaire pendant que ques jours, partout, dans les salons et les arrière-boutiques, a rendez-vous d chasse et à l'e taminet. Nat rellement, tout les opinions e primées par ta de bouches d verses, de noble ou de plébéien de riches ou d pauvres, d'é gants ou de ru tres, de valets c de maîtres, to tes donnaientra son à l'aute des *Maxime* toutes ma quaient la sati faction de l'ho me considéra l'infortune des semblable, tou confirmaient lois d'égoïsme d'envie, tan par leur cynic franchise, tantôt par les réticences de leur hypocrite sympath

Il se recula vers la porte.

— Je me suis toujours méfié de cette femme, disait on du c des amis. Une intrigante! Et ce Godefroy. Bon à mettre u famille sur la paille. — Ils vendent tout. C'est un truc pour att drir le public; et puis, voyez-vous, ma chère, elle avait dans veines du sang de traitant : cela ne pardonne pas. Et, après seigneurs, le chœur du peuple reprenait en refrain : « Encore

mauvais riches, tout ça!... Tant plus il en crèvera, tant mieux ça sera. »

Pourtant, — et cela n'était pas le moins honteux, — pourtant les condoléances affluaient... C'était une façon d'entrer en matière, de s'enquérir; on ne rendait pas de cérémonieuses visites, comme pour les tristesses et les joies officielles que consacrent les lettres de part, mais on venait tout de même chez Mme de Scève, sous un prétexte ou un autre; ou bien on abordait Robert dans la rue, et l'on tournait autour de la question avec un sourire niaisement aimable qui voulait cacher la haineuse et dévorante curiosité... Du reste, avec lui, on ne s'attardait pas longtemps. On sentait, à sa façon de regarder froidement dans les yeux, qu'il ne répondrait pas ou vous cravacherait d'une impertinence.

Il restait là, devant sa porte!

Il avait dit à Louvezac :

— Ces curieux me dégoûtent. J'ai horreur qu'on me plaigne.

Mme de Scève se montrait moins rigide. Elle acceptait de converser avec Pierre ou Paul, prenait des airs supérieurs ou dégagés, n'avouait rien, alléguait la crise agricole, la crise industrielle, prétextait les craintes de révolution sociale et son désir de placer de l'argent en valeurs américaines.

— C'est là un acte de sagesse, disait elle.

Puis avec un sourire contrit, admirablement exécuté :

— Que voulez-vous, nous sommes coupables, nous autres, les vieux nobles entêtés de province; nous avons élevé nos fils à ne

rien faire ; trois carrières seulement, prêtres, laboureurs ou soldats, car la diplomatie! c'est bien mêlé... On n'y arrondit pas son patrimoine, à ces métiers là, par le temps qui court; mais noblesse exige. Et pour moi, dût il m'en coûter des millions, je ne mettrai jamais dans la main de Robert ni l'outil d'un industriel ni la plume d'un comptable ; l'argent n'est pas tout ; d'ailleurs, je ne m'occupe de rien.

Malgré ces discours qui divertissaient les interlocuteurs, elle s'occupait de tout, à tort et à travers, allait, venait, bourdonnait, plus incommode et malfaisante que la mouche du coche...

Cependant Robert, autant que possible, s'isolait de sa mère ; il préférait se recueillir que de discuter vainement... La situation était plus grave qu'il ne l'avait cru... Il y avait eu de grosses déceptions à propos de l'estimation des terres, de l'hôtel et aussi de certains meubles et objets d'art, entre autres la fameuse armure d'Henri III et le chiffonnier de Boule de la Pompadour... L'armure était du temps de Henri III, mais fort ordinaire, et tout prouvait qu'elle n'avait jamais appartenu au Roi ; et quant au meuble de Boule, une copie! Le reste à l'avenant , conclusion : un zéro à retrancher aux évaluations fantaisistes de Mme de Scève... qui s'indignait :

— C'est honteux... Quelle débâcle... Et dire que tout cela aurait pu être évité...

Cette dernière phrase, Robert en connaissait le sous-entendu :

— Tu as laissé échapper la petite Guayaquil et ses millions...

Mais il se gardait bien de relever l'allusion... Du reste, les Américaines étaient depuis quelques jours parties pour la Côte d'Azur où les journaux mondains signalaient leur présence. Guayaquil, lui, était revenu à Paris et l'on voyait son nom figurer dans l'assistance de toutes les réunions sportives...

— Ce sont pourtant des gens très bien, s'exclama un jour Mme de Scève, n'y tenant plus : ils sont du « Tout-Paris ».

Robert haussa les épaules :

— Dites plutôt du « Tout-Rastaquouère ». Mais je n'ai pas le droit d'en dire du mal, tant que je ne les ai pas remboursés.

A cette riposte, Mme de Scève grimaça et parla d'autre chose. En effet, Robert s'était imaginé qu'on vendait une maison ou un pré aussi aisément qu'un titre de rente ; son illusion n'avait pas duré. Il avait compris qu'il pourrait s'écouler longtemps avant qu'un acquéreur se présentât. Il accepta donc l'offre de Louvezac.

Celui-ci se rendrait à Paris, verrait Guayaquil et réglerait les conditions d'un armistice commercial... Louvezac, en deux jours, s'acquitta de sa mission. Tout allait bien. L'Américain patienterait ; ayant déjà la signature de Mme de Scève, il n'exigeait d'autre garantie nouvelle que la parole de Robert.

— Oui, disait Louvezac, Guayaquil a compris, je crois, qu'il avait fait fausse route, il me l'a presque avoué en autant de termes. Il m'a dit : « C'était sur les instances de ma femme que j'ai obligé « Mme de Scève. Mais je pensais bien que c'était très risqué... La « promesse de mariage du fils aîné était une affaire personnelle « qui n'engageait pas son frère... après lui... Il n'y a plus qu'à « régler, liquider... C'est comme « un trust » qui n'a pas réussi.., « Mais Mme de Scève est fille de banquier ; elle connaît les choses « de banque... Et sa traite est bonne comme un chèque d'une pre- « mière maison de New-York. »

Louvezac racontait cela avec des imitations d'accent et de gestes dont plus d'une fois Robert ne put s'empêcher de sourire... C'est qu'en somme il se rassurait peu à peu, entrevoyait une solution possible.

Et quand, par une fatigue de spleen, il s'abandonnait ainsi à ses rêves, tout à coup réapparaissait Marcelle, se dressant devant lui, haute, digne et souriante, avec son visage rose et ses yeux profonds, le sourire éclatant et chaud de sa bouche désirée, la souplesse charmeuse des gestes, ses glorieuses richesses de jeunesse et de chair, tout un magnétisme d'amour dont le seul souvenir engourdissait délicieusement le jeune homme, lui enlevait la faculté de songer à ses déceptions d'amour filial, aux vulgarités de l'argent, à tous les dégoûts de la vie présente. Il se réfugiait ainsi dans le sanctuaire de ses pensées, plein de respect et de passion aussi, comme ces croyants dont l'adoration n'est pas sans fièvre et de qui l'on serait tenté de dire qu'ils se prosternent avec ardeur... Il s'y réfugiait, heureux, lors même qu'en sortant de là, il trouvait l'air de la vie plus lourd et plus épais à respirer qu'avant ; il lui semblait y avoir repris un peu de cette force qui se nomme espoir, la plus factice et la plus indispensable de toutes pour continuer la vie.

Qu'espérait-il ? Rien, à vrai dire. Être aimé de Marcelle, tout de suite ?... Non... Il n'y croyait pas. Il se défiait de lui même ; sa timidité d'amoureux était sincère. Il se disait :

« Si elle m'aimait, elle ne m'aurait pas repoussé. Son cœur est

mort. Son hideux mariage a tout souillé, même la pureté d'un autre amour possible. Elle est comme ces nerveux pour qui le délicieux parfum d'une certaine fleur est devenu odieux, depuis le jour où ils l'ont respiré près d'un cercueil ou sur une tombe. Et pourtant, j'espère!... Quoi? Le sais je? Non, mais les vagues espoirs sont les plus vastes; ils sont infinis, nous nous y perdons à errer... Je l'aime, voilà!... Et ce seul mot, me le dire à moi-même, c'est une joie déjà, un orgueil, une raison de vivre. »

De fait, il évitait de la revoir. Comme il l'avait dit à Louvezac, il fuyait la compassion d'autrui et plus que toute autre celle de la femme qu'il aimait. Sa fierté le tenait à l'écart.

A deux reprises pourtant, il avait échangé quelques mots avec Marcelle. Un matin, dans la rue; un autre jour, chez Mme Fresville, en visite; et chaque fois ils avaient paru ennuyés, tous deux, de cette rencontre, articulant à regret des phrases étrangères à leurs intimes pensées, en même temps qu'ils semblaient avoir peur de se trouver tout à coup en tête-à-tête...

Aussi Mme Fresville, habituellement complaisante aux amoureux, n'osait intervenir, demeurait dans une expectative étonnée et se murmurait à elle-même, avec sa moue railleuse : « Ils sauront bien se retrouver quand la situation sera moins embrouillée. Ah! les ennuis d'argent, c'est ça qui vous casse un homme!... »

En effet, Robert, sensible comme il l'était, subissait plus que personne les influences ambiantes. Il lui fallait pour s'abandonner à son amour un peu plus de sécurité et de joie, sous un ciel de vie clair et léger.

Or voici que trois semaines environ après avoir mis en vente ses propriétés, il eut, en arrivant chez le notaire de la famille, — Me Longjeu, — l'agréable surprise d'apprendre qu'il y avait acquéreur, à d'honnêtes conditions, de ses deux métairies situées non loin du canal de Caen à la mer. Le notaire conseillait d'accepter les propositions; c'était une somme importante qui rentrait, le tiers à peu près de ce qui était dû à Guayaquil. Sans hésiter, Robert conclut l'affaire. Il obtint aisément de Me Longjeu qu'il lui avançât tout de suite le produit à venir de cette vente; puis il courut chez Louvezac qu'il savait devoir partir le lendemain pour Paris et lui remit un chèque avec prière de le porter lui-même à Guayaquil. Louvezac n'eut garde de refuser. Sitôt l'argent versé, il télégraphierait à Robert en termes convenus pour le rassurer... Quant à Mme de Scève, informée après coup, elle s'indigna... L'idée de

ayer une dette la révoltait... Elle ne ressentait aucunement ce soulagement moral » dont lui parlait son fils ; on faisait toujours cte de dupe en soldant comptant ce qu'on ne vous réclamait pas ncore.

Malgré ces récriminations, Robert était satisfait... Il respirait nieux... Dans vingt-quatre heures à peine, il aurait, lui, Hugues-ean-Marie-Robert de Scève, gentilhomme français, renvoyé à cet xotique une partie de son or, comme il lui avait refusé sa fille et 'autres millions avec; c'était la consécration de la parole jurée à Iarcelle; maintenant il commençait à se sentir en droit de la evoir. Pourtant, l'après-midi du lendemain, il demeura enfermé ans sa chambre, attendant la dépêche de Louvezac. Par une sorte e superstitieuse prudence, il désirait une certitude qui lui don-erait plus de liberté d'esprit. Il voulait aussi, par courtoisie 'amoureux, arriver chez Marcelle avec toute la bonne humeur u'elle méritait qu'on lui apportât. Enfin, privé de joie depuis ongtemps, il avait ce juste égoïsme de chercher à rendre aussi vif ue possible le plaisir qu'il allait s'accorder. Et même, avec toute a fantaisie d'un être jeune qui veut de la gaieté partout quand il n a au cœur, il se réjouissait qu'il fît ce jour-là un beau ciel l'hiver, que le soleil étincelât sur la couche fondante de neige qui ouvrait encore les toits, et que là-haut dans le ciel bleu pâle il y eût des courses de nuages, alertes, souples et légers comme ces iseaux d'été très blancs qui arrivent d'un coup d'ailes avec la rise du Midi et les premières senteurs des herbes. C'était encore 'hiver, mais cet hiver qui a des transparences à travers lesquelles e devinent les splendeurs moins lointaines du printemps, un de es jours où se précipite la déroute éperdue des tristes brumes, des ents glaciaux, des lourdes nuées fuyant vers le Nord, gagnant eurs refuges polaires, les océans gelés, les cimes inaccessibles. 'était une promesse de clémence et d'apaisement, une flatterie ui, des sens, allait à l'âme; et Robert, à la fois sensuel et senti-nental puisqu'il souffrait d'aimer, ayant l'impressionnabilité phy-ique d'une femme comme il en avait les molles rêveries et les ugues d'imagination, tout à coup ouvrit sa fenêtre pour aspirer ette joie de la nature...

Alors il lui sembla qu'il y avait de l'amour dans cet air qui ntrait en lui, qu'il y avait un peu de la femme aimée dans la iédeur inattendue du vent qui passait; il lui sembla que Marcelle evait, elle aussi, avoir entr'ouvert sa fenêtre; qu'elle devait,

comme lui, respirer longuement, voluptueusement... subissan l'oppression délicieuse et printanière des jeunes désirs; que là bas, dans le silence moelleux de son salon, il devait y avoir d soleil, de l'espoir aussi, toutes les mêmes griseries qui flottaien autour de lui; qu'elle rêvait, charmante, la joue dans sa main, l bras perdu dans les coussins de son divan; qu'elle pensait à lui maudissant la sottise de son absence... qu'elle l'attendait.

Il referma lentement la fenêtre.

Deux minutes plus tard, comme il se préparait à sortir, on lu apportait une dépêche.

Il l'ouvrit en descendant l'escalier et lut ces mots :

— Affaire en suspens. La personne contrainte par force majeur demande solution immédiate et définitive; partez ce soir, vou attendrai gare, train minuit.

Il relut la dépêche, la plia pour la mettre dans sa poche, l déplia de nouveau, l'étudia... Il restait là, devant sa porte, sur l trottoir, le sourcil froncé. Il pressentait un malheur. Il avait fleur de peau ce frisson léger que donnent les mystérieuse menaces de l'inconnu et en même temps il calculait, d'aprè l'heure du prochain train pour Paris, s'il avait le temps d'aller ru des Carmélites avant de partir... A quoi bon, du reste!... C'e était fait de cette force et de cette joie d'aimer que tout à l'heure avait en lui! C'était comme si des années s'étaient pesammei abattues sur lui, changeant son esprit et son cœur. Une mélan colie l'enveloppait, lui troublait la vue! Non! décidément, n'irait pas chez Marcelle, mais il ne voulait ni ne pouvait s'a racher si brusquement. Il croyait sentir sur lui le regard d son amie lui reprochant son absence. Grâce à une secrète conn vence des pensées d'amour, elle avait dû l'attendre, espérer venue le jour même où il s'apprêtait à se rendre chez elle. Il l devait donc bien un hommage, un souvenir, surtout si de nouveau soucis devaient encore l'éloigner quelque temps, et il écrivit :

« Je suis appelé à Paris très subitement, et je dois partir comm je me préparais à vous rendre visite. Il n'y a qu'un instant, j'ava secoué ma tristesse, j'étais presque heureux. C'était un b moment pour causer avec une amie sans l'ennuyer de m ennuis, mais la vie me reprend et m'emmène; pardonnez m d'avoir été assez faible pour vous rappeler que j'existe et que vo n'avez pas de plus dévoué que moi.

« R... »

Il envoya ce billet par un commissionnaire, et après avoir lestement fait ses derniers préparatifs et prévenu sa mère, il partit pour la gare... Comme il montait en wagon, un homme s'approcha et lui remit la réponse de Mme Haubourg. Il lut ces lignes :

« Merci. C'est vrai que je vous attendais un peu ces jours-ci. Vous avez tort de négliger une amie parce que vous êtes triste. Votre tristesse serait ma seule excuse de vous voir trop souvent. »

Il pâlit de regret.

Quelques heures plus tard, en arrivant à Paris, il trouvait Louvezac sur le quai de la gare.

— Eh bien! qu'y a-t-il?

— Eh bien! répondit Louvezac en passant son bras sous celui du jeune homme, il y a que Guayaquil a été pincé dans la faillite de la maison John C. Master and Co, une des plus grosses maisons de New-York ; il y a qu'il est rasé comme un ponton et qu'il lui faut son argent le plus vite possible.

VIII

A Caen, la déconfiture des Guayaquil, cette déroute des envahisseurs exotiques du pays normand, ce juste rétablissement de l'équilibre national et financier, tous lieux communs de five-o'clok, défrayèrent pendant une semaine les provinciales causeries. On avait su la chose presque en même temps que Robert l'apprenait par Louvezac. Les journaux de Paris avaient annoncé la faillite de la maison John C. Master and Co de New-York ; et le même entrefilet, sous le perfide prétexte de condoléances, désignait assez nettement, sans les nommer, quelques personnalités de la colonie étrangère à Paris qui recevaient le contre-coup de ce désastre.

Parmi elles, on reconnaissait Guayaquil. Lui même d'ailleurs, avec sa franchise d'outre-mer, n'avait pas cru devoir rien dissimuler. Il donait à savoir qu'il se voyait obligé de retourner quelque temps aux États-Unis avec sa famille pour y refaire sa fortune, et son départ était annoncé comme imminent. Sa femme et sa fille venaient de quitter Nice et devaient s'embarquer à Liverpool sans même revenir à Caen. Ces renseignements, Mme de Scève les tenait en partie de Mme Guayaquil elle-même qui lui avait écrit. Per

sonne, du reste, n'avait mis en doute un seul instant l'authenticité de ces informations défavorables. On admet plus facilement, en ce qui concerne le prochain, la vraisemblance du malheur le plus inopiné que celle d'un bonheur très plausible. En outre, pour ceux qui auraient pu soupçonner la vérité, nul ne rapprocha logiquement l'un de l'autre ces deux événements : la ruine des Scève et la débâcle Guayaquil, puisque Robert avait mis en vente ses immeubles quand l'Américain brillait encore de toute sa splendeur. En revanche, on se permit de tirer cette conclusion — toute à l'avantage de Robert, — c'est qu'il avait eu vraiment « bien du

Déjà les ouvriers avaient envahi l'hôtel.

nez » de ne pas épouser la jeune fille. Au moment de s'embarquer dans cette affaire, il avait, comme les rats du navire avarié, pressenti le naufrage et regagné la terre ferme.

Ces racontars, Robert les ignorait. Il avait du reste affaires ailleurs. N'ayant obtenu de l'Américain qu'un délai de trois semaines pour tout régler, il avait accepté la proposition à lui faite par le *Crédit général de Province* de lui acheter l'hôtel de la rue Saint Pierre. Déjà il avait loué un petit appartement pour lui, sa mère et Clotilde... Déjà les ouvriers avaient envahi l'hôtel et l'aménageaient de façon à y installer les bureaux du Crédit ; et au-dessus de la porte surplombant l'écusson en relief et la devise : *de sère riche suis*, s'étalait l'écriteau du *Crédit général de Province Société anonyme au capital de plusieurs millions*.

Mais cela ne suffisait pas. Et il fallait que sous quinze jours Robert eût trouvé ou un prêteur acceptant de prendre l'usine

garantie, ou un acquéreur de l'exploitation entière. Parfois son énergie faiblissait, se trouvait lourde à subir les récriminations de sa mère, les ironies de Clotilde, l'indifférence de presque tous ses amis. Il ne voyait guère que Louvezac. Il lui avait dit : « Veuillez m'excuser auprès de Mme Haubourg. Voici longtemps que je ne l'ai vue, mais vraiment c'est la traiter en amie que de ne pas lui montrer ma triste figure. »

Or, un matin, comme il songeait, en toute mélancolie, dans la modeste chambre de son nouveau logis, on lui apporta la carte d'un visiteur qui demandait à être reçu le plus tôt possible.

Il lut ce nom inconnu : « Monsieur Bidasse », et cette suscription : « notaire à Rouen ».

—Faites entrer, dit-il.

C'était un petit homme tiré à quatre épingles, qui parlait d'une voix douce mais très nette. Il s'était assis et après quelques phrases de politesse :

—Maintenant, Monsieur, que je vous expose les motifs de ma présence.

Marcelle avait retiré son chapeau.

« L'exposé des motifs » dura un certain temps. Le notaire soignait ses phrases et les arrondissait. En somme, le cas était fort simple. Ayant appris que la filature de Rouen, propriété de M. Robert de Scève, était à vendre, tout ou partie, sous telles conditions à débattre, Me Bidasse venait faire une offre. Il n'était pas éloigné de se rendre acquéreur de l'exploitation entière ; mais Robert préférait garder une part de l'usine et rester attaché comme directeur-gérant.

— Monsieur, reprit Me Bidasse, j'obtempérerai d'autant plus volontiers à votre désir que cela m'évite de chercher l'homme qui vous remplacerait ; en outre, il est toujours bon, il est même légal que le gérant d'une affaire y ait une part d'intérêt aussi importante que possible. Si donc nous concluons pour votre filature, nous aurons, vous, directeur, et moi, bailleur de fonds...

— Pardon, Monsieur, si je vous interromps ; c'est donc vous, personnellement, qui achèteriez la filature, tout ou partie?

— Oui, Monsieur, c'est moi, c'est-à dire que devant la loi, c'est moi qui achète, qui paie, qui deviens propriétaire, qui fais une bonne ou mauvaise acquisition, — loin de moi cette dernière pensée. — Bref, c'est bien un acheteur que vous, vendeur, avez en face de vous... Maintenant, pour être homme de toute franchise, je vous avouerai — et j'y suis autorisé — que quoique seul responsable, j'agis pour le compte d'autrui. Nous avons souvent dans notre clientèle de gros capitalistes de province qui préfèrent ne pas être, en nom, propriétaires de tel immeuble, de tel bien-fonds, de telle entreprise industrielle. On a peur des bombes et des révolutions par le temps qui court, voyez-vous! On ne veut pas paraître un bourgeois trop riche. Et le mot « patron » semble périlleux à porter. Bref, cela simplifie tout d'avoir un notaire qui achète et gère en votre lieu et place. On dresse en sous-main un petit acte qui remet toute chose au point et personne n'a rien à y voir. Ainsi, Monsieur, c'est moi qui traite et conclus, et qui serai votre nouvel associé, si, comme je l'espère, vous restez dans l'usine.

— Monsieur, répondit Robert, je vous demande quelques heures de réflexion.

— Et cela est trop juste, approuva en s'inclinant Me Bidasse qui se leva et prit congé.

Robert consulta Louvezac. Celui-ci conseilla d'accepter sans délai. L'affaire fut signée aussitôt, en de telles conditions que Robert pensait se libérer presque entièrement envers Guayaquil et dans les délais fixés. Il manquait encore une dizaine de mille francs. Me Bidasse, par contrat spécial, consentit à avancer cette somme. Deux jours plus tard, Robert touchait les fonds et remboursait l'Américain. Celui-ci, avec sa femme et sa fille, devait s'embarquer à Liverpool la semaine suivante à bord du *Scotia* de la Compagnie Cunard.

— Bon voyage! pensait Robert.

Toutefois, pour satisfait qu'il fût, il ne se dissimulait pas qu'une

vie de rudes labeurs allait commencer pour lui : Être là toujours, au coup de cloche, et, le soir, s'instruire sous la lampe, piocher sa mécanique et sa chimie, comme autrefois, à la *boîte*. Mais il avait l'âme vaillante, la santé bonne. Il s'en irait là-bas à Rouen. Il aurait sa chambre dans l'usine : un lit de sangles, une table, ses livres. Quoi ! Une tente d'officier en campagne ! Il viendra à Caen le dimanche, çà et là, passer un jour ou deux, voir sa mère et... Marcelle. Oui ! Marcelle surtout ! car sans hypocrisie filiale, il se l'avouait bien, c'était elle qui l'attirait, l'attachait au pays de son enfance, entretenait en lui le courage, la foi en un bonheur lointain qu'il n'osait préciser, mais qui viendrait d'elle, qu'il voulait, et auquel il avait droit.

C'est ce qu'il se disait certaine après-midi en sortant de chez Louvezac, portant sous son bras une pile de livres que son ami venait de lui prêter et qui lui faciliteraient son initiation industrielle; et, tout à ses pensées, il s'arrêta net de surprise en entendant son nom prononcé à mi-voix sur un ton d'amical enjouement féminin.

— En voilà une bibliothèque ! Est-ce vos poètes que vous déménagez ?

Il leva la tête. C'était Mme Haubourg. Elle l'attendait avec un franc sourire et ces yeux limpides qu'ont les femmes dans leurs bons jours, quand elles veulent laisser croire que nous voyons au fond de leur âme. Il ressentit une joie, une chaleur sous le rayonnement de ce visage ; il lui semblait revoir la Marcelle d'autrefois, libre et hardie dans sa pureté qui riait clair, parlait haut et regardait en face.

— Non, ça n'est pas mes poètes, répondit-il, et je m'en plains. Ce sont d'affreux savants, très doctes, qui vont essayer de m'apprendre le métier de filateur, de tisseur, de teinturier, est-ce que je sais? toutes choses enfin qu'un soldat ignore.

— Est-ce que vous allez pratiquer à Rouen ?

— C'est cela même.

— Et vous seriez parti sans venir me dire adieu.

— Non, je vous le jure. Mais, pardon, si vous le permettez, je vais déposer ces volumes chez le marchand de tabac. J'en ai les bras cassés.

Il revint une minute après.

— Me voici à vos ordres et prêt à vous accompagner jusqu'au bout du monde... Cela vous étonne de me voir ainsi... Oui, je suis

content... J'ai attrapé un coup de gaieté, comme on attrape un coup de soleil, sans savoir comment.

Elle l'interrompit.

— C'est la perspective de ce départ qui vous met de si belle humeur... fit elle malicieusement. Mais bah! je ne suis pas égoïste, moi... et quand mes amis sont contents...

Tout en se taquinant de la sorte ils s'étaient remis en marche. Mme Haubourg voulait rentrer et se dirigeait du côté de la rue des Carmélites.

— Venez plutôt flâner au bord du canal, disait Robert. Il fait un fameux temps pour une promenade.

— Croyez-vous? Trop de vent!...

— Et puis cela vous compromettrait, n'est-ce pas?

— Par exemple, voilà qui m'est égal... Si vous saviez comme je suis une femme qui a ses idées à elle sur ce genre de choses!

— Vraiment!

— Oui; je trouve que le monde, qui a peu de principes, a trop de préjugés, et cela me choque. Aussi je m'en affranchis.

— Vous me semblez, au contraire, suivre dans la vie une grande route bien tracée, bien battue, bien plate.

Il dit ces derniers mots avec un peu d'amertume. Elle secoua la tête.

— Vous n'avez pas bon cœur, mon ami, fit-elle gravement.

— Pourquoi?

— Parce que vos paroles sont un reproche, et il est injuste.. Je vous aimais mieux tel que vous étiez tout à l'heure. Votre contentement me réjouissait. Voyons, parlez-moi de vous, de ce qui vous peine, de ce qui vous console. Tenez, prenons là, sur la gauche, et rentrons chez moi, voulez-vous? Cela m'agace de répondre aux coups de chapeau de tous ces flâneurs que nous rencontrons. En voilà trois en trois minutes.

— Au fond, murmura t-il, vous êtes la meilleure femme du monde, et moi je ne suis qu'un sot.

Elle tournait à ce moment le coin de sa rue. Elle sourit.

— Tenez, dit elle, vous m'annonciez votre visite. Vous voilà tenu de me la faire.

Ils rentrèrent. En passant le seuil, marchant dans ces parfums légers qui sont comme le sillage d'une femme élégante, il éprouva au moment où la porte se referma sur eux, le sentiment confus qu'il pénétrait dans la vie de Marcelle, qu'il allait y prendre un

place. Et même, s'il eût été moins jeune et plus hanté de souvenirs, en forçant son rêve, il aurait goûté une volupté singulière de se sentir ainsi ramené chez elle par une femme vertueuse agissant avec la même désinvolture attirante que si le vice eût été sa carrière. On ne rentre jamais seul à seule avec une jolie femme, de la pleine lumière dans le demi-jour d'un appartement, sans qu'une pensée d'amour, si infiniment légère soit-elle, ne vous effleure.

Tout en allant et venant, Marcelle avait retiré son chapeau, lissé ses cheveux d'un revers de main et s'était assise sur un divan. Elle montra un siège à Robert. Elle souriait encore.

Lui était devenu sérieux.

— Ecoutez, dit-il. J'ai une question à vous faire : vous répondrez franchement.

— Franchement. Je vous promets.

— Voici. Guayaquil est ruiné. Vous le savez.

— Je le sais. Après ?

— Et je n'ai pas voulu épouser sa fille.

— Je sais cela encore. Et après ? continua-t-elle, toujours avec son bienveillant sourire.

— Après ? Eh bien, en rapprochant l'une de l'autre ces deux aventures, vous n'avez pas eu un vilain soupçon...

— Un soupçon, sur qui ?

— Sur moi.

— Grands dieux ! Et de quoi vous aurais-je soupçonné ?

— D'avoir connu, prévu la ruine de Guayaquil, et d'avoir, pour cette raison-là, refusé toute espèce de proposition maritale.

— Mais pardon, interrompit Marcelle, vous m'avez dit, si je ne me trompe, le motif pour lequel vous refusiez.

— En effet, je vous ai dit que j'aimais une autre femme.

— Et je vous ai cru. Je ne pense pas que vous soyez un menteur.

Il baissa la tête et murmura :

— Les femmes soupçonnent toujours qu'on ment.

— Pas moi. D'ailleurs, à quoi bon tous ces discours. Vous êtes un homme étrange et vous mêlez toujours les affaires d'argent à celles du cœur.

— Ah ! ça n'est pas ma faute, je vous assure, s'écria-t-il avec une conviction si violente que Marcelle ne put s'empêcher de rire.

Il secoua la tête avec impatience.

— Je vous tourmente, mon pauvre ami ; mais c'est fini, maintenant : voyons, causons de vous. Il y a une éternité que je ne vous ai vu. Seulement, je vous en prie, ne me dites pas que vous êtes triste. Tâchez de découvrir tout au fond de vous même, ne fût-ce que peu, très peu de joie. J'en ai un peu, moi, par hasard, et je voudrais l'unisson...

Elle apparaissait si belle et si bonne à travers son sourire, que Robert, vaincu, lui tendit la main.

— Eh bien oui, dit-il, je suis moins malheureux. Je respire. C'est curieux, n'est-ce pas, ce soulagement que j'éprouve à constater que je suis pauvre, très pauvre. Mais, voyez-vous, ne plus rien devoir, c'est parfait.

Il lui conta toute l'affaire Guayaquil et comment il s'était libéré grâce à la cession avantageuse qu'il avait faite de la filature. Il conclut :

— C'est tout de même une jolie chose, l'argent comptant qui vous rend libre. Et c'est une excellente idée qu'il a eue là ce bourgeois inconnu, de placer un peu de son épargne dans une affaire industrielle.

Marcelle écoutait, heureuse, tandis qu'il lui expliquait ses projets.

— Je ne m'y entends guère, dit-elle, à toutes ces questions, et les détails m'importent peu, pourvu que vous soyez satisfait. Vous l'êtes donc?

— Oui. J'ai bon espoir.

— Moi aussi, j'ai le pressentiment que la fortune vous viendra en aide. Et puis qui sait... si... vous ne vous marierez pas un jour.

Il eut un brusque mouvement. Elle reprit :

— Supposons que vous ayez le cœur tout à fait libre. Estimez-vous qu'un homme se déshonore quand il épouse une jeune fille pour son argent?

— Selon le monde, absolument pas, surtout s'il devient un bon mari. Mais pourquoi cette enquête? On dirait vraiment que vous êtes ravie de me voir absoudre les hommes qui épousent une dot... Eux, soit! moi, c'est différent. J'ai trop souffert pour jouer toute cette comédie de l'amour conjugal... et vous le savez bien, vous!

Elle essaya de l'arrêter... mais il continua, poussé par cette colère qui est une âpre manifestation d'amour :

— Tenez, vous avez eu tort de me faire venir ici, parce que j'en

ortirai plus malheureux, avec le regret de ma jeunesse perdue, e regret de vous, de la jeune fille d'autrefois... de la femme d'aujourd'hui. C'est rare et c'est bête, n'est-ce pas, un homme n'ayant imé qu'une fois et en ayant l'orgueil! un troupier sentimental qui este fidèle à un pur souvenir d'adolescence, fidèle à la jeune fille u'il adorait et qui, femme, l'a oublié!

Elle le regardait fixement... elle remuait parfois les lèvres omme si elle hésitait entre plusieurs paroles, ayant trop de choses répondre.

Elle finit par dire :

— Oui, c'est rare, si rare, que je doute. Vous croyez m'aimer.

Il sourit si tristement qu'elle eut pitié.

— Oh! vous êtes sincère, je le sais, dit-elle; mais où allons-nous. ion pauvre ami, je ne peux pas, je ne veux pas me laisser aimer... la façon dont l'entendent trop de femmes. Et, quoique libre en pparence, je n'ai pas le droit de donner ma main comme une eune fille...

— Vous pouvez la promettre.

— Jamais.

— Pourquoi?

— Parce que cela m'obligerait de penser trop souvent à l'homme ont je ne veux pas, tout haut, souhaiter la mort.

Elle s'arrêta soudain comme pour reprendre les mots jetés...

Robert, lui, rayonnait; une infinie reconnaissance illuminait es yeux. Les mains tendues vers Marcelle, il semblait implorer u'elle continuât, qu'elle redît son espoir égoïste, impie, et qu'elle ssayait en vain d'éloigner.

— Alors, supplia-t il à mi-voix, c'est donc vrai que vous rêvez uelquefois, vous aussi, d'être libre. Dites-moi cela seulement et e vous remercierai.

Elle murmura incrédule :

— Cela, seulement?

— Oui. Pensez-vous donc que ce ne soit pas de l'amour et du neilleur, et le seul vrai, celui qui respecte, espère, attend et fait aire sa passion ? Vous auriez cru peut-être davantage à mon amour je vous avais obsédée, harcelée; si j'étais venu soupirer à tout nstant et me plaindre; si je vous avais pris les mains, caressée de nes regards, frôlée de mon souffle, vous demandant des baisers, otre honneur, vous-même toute entière!

Marcelle déjà protestait du geste, cherchant à l'interrompre.

Lui, poursuivait :

— Vous ne l'auriez pas permis. Vous m'auriez renvoyé, soit ; mais vous auriez dit : « Comme il m'aime! » Voilà!... J'ai eu la maladresse, la sottise de vous adorer timidement, prêt à souffrir pour vous, s'il le fallait, en silence, de même que j'avais déjà souffert longtemps à cause de vous. Oui, c'est bête, et c'est rare, avouez, un pareil homme. Qu'est-ce que vous voulez? Je vous aime à ma façon, tant que je peux, à mourir...

Il l'avait doucement forcée à se lever.

Doucement, délicieusement remuée, elle écoutait, les yeux bas, le souffle court, les joues flambantes. Une chaleur l'enveloppait. De temps en temps elle levait ses regards vers lui avec joie, compassion et tendresse.

Il devina cette émotion, et tout à coup, dans une fougue de jeunesse, il bondit jusqu'à elle, lui prit les mains, les brûla de baisers... Elle le lui laissait. Elle semblait sûre d'elle-même et de lui, et, tout simplement d'un ton de grande sœur qui apaise, elle murmurait :

— Chut, chut, mon ami... assez... Là... je vous en prie...

Et Robert lui tenant toujours les mains, parlait...

— Vous me permettez de vous aimer, de vous le dire quelquefois pour avoir une raison de vivre, une illusion d'espoir... Ensemble nous attendrons une immense félicité très vague et loin

aine, comme si nous étions des fiancés très jeunes, qui ne savent pas quand ils pourront s'unir, dans dix ans peut-être et peut-être demain, Marcelle, voulez-vous être ma fiancée, dites-moi ?

Il s'était levé, l'avait doucement forcée à se lever aussi en l'attirant à lui, presque contre lui.

Elle voulut se dégager de ce rapprochement qui pouvait devenir une étreinte, mais une faiblesse l'endormait. Et pour se réveiller, il fallut qu'elle sentît près de sa bouche un effleurement de lèvres.

— C'est fou... Voyons.

Elle s'éloigna.

— Vous me détestez, dit-il.

— Mais non... je vous... Au contraire.

Et son sourire était exquis de tendresse et de chasteté.

Elle hésitait.

— Seulement!...

— Quoi ?...

— Seulement je veux rester votre petite Marcelle d'autrefois... telle que vous l'aimiez, jusqu'au jour où...

Ce court et furtif dialogue avait été entendu par Mme de Scève.

Elle eut un regard si clair de promesses qu'il frissonna.

— Ainsi vous me promettez... balbutia-t il. Un jour ?...

— Oui, fit-elle très bas.

Puis sentant peut-être que cet instant promis allait être cet instant même, s'ils demeuraient tous deux face à face dans le silence ardent de cette solitude, ayant peur tout à coup, elle alla

vers la porte, l'ouvrit, et souriant pour démentir la sévérité et la brusquerie de son commandement :

— Maintenant, allez, je vous l'ordonne. Vous me reverrez avant de partir. Prévenez-moi d'un mot... Allez... allez...

Il n'osa résister. Il s'inclina, glissa devant elle en baisant au passage la main qui le chassait... et il s'enfuit, emportant la joie mystérieuse et nouvelle de savoir qu'elle prévoyait de faiblir...

IX

Pendant quelques jours il fut très affairé. On le rencontrait à la gare, prenant le train pour Rouen où il passait vingt-quatre heures, puis revenait, avait des rendez vous commerciaux, ne dissimulait à personne que son nouveau métier de directeur d'usine lui donnait grand mal, d'autant qu'il ne lui était pas possible encore d'aller habiter Rouen.

Pour justifier ce retard il alléguait certains intérêts qui l'obligeaient de rester à Caen, et l'on se hâtait d'ajouter foi à ses paroles. Il y croyait moins lui-même. Il savait bien pourquoi il restait. Chaque sourire, chaque regard, chaque mot qu'il avait recueilli de Marcelle à leur dernière entrevue, il les gardait jalousement, se grisant de leur souvenir, entretenait ainsi en lui même les espoirs fous et les mélancolies soudaines, les vains désirs, les larmes et les extases, toute l'ardeur fébrile des prémices d'amour... Il s'en allait rôder dans la ville, s'imaginant de bonnes raisons pour passer par la rue des Carmélites, épiait les fenêtres, fouillant de l'œil les plis des rideaux, se livrait à tous les manèges d'un amoureux de seize ans.

L'ayant un matin aperçue qui marchait devant lui dans la rue Saint-Pierre, il avait en courant fait un détour par les petites rues pour revenir sur ses pas au-devant d'elle et ainsi la rencontrer comme par hasard. Il l'avait revue, un jour, pendant quelques minutes chez Louvezac, mais il ne s'était pas retrouvé seul à seul avec elle. Marcelle se tenait-elle sur ses gardes ? Il n'aurait su le dire. Il s'abandonnait à cette impression d'intime joie qui suit l'aveu reçu d'une femme. Il en tremblait encore et murmurait « Elle m'aime, » chastement ravi, sans penser à des manifestations passionnelles de l'amour avoué.

Cette prudence d'allure, qui chez eux n'était pas préméditée, ur avait épargné les soupçons et les chuchotements d'un certain blic, toujours captivé par les péripéties d'une intrigue dont le nouement semble devoir être un adultère... Et pourtant, Mme de ève devait se douter de quelque chose. Mieux informée que per- nne sur la vie récente et passée de son fils, elle avait pu rappro- er les faits et en tirer des conséquences. L'ancien amour de bert pour Marcelle, son refus catégorique d'épouser Juana, la rtitude que des rapports de courtoisie sympathique existaient tuellement entre son fils et Mme Haubourg, l'intérêt même que uvezac portait à Robert, mille indices qu'elle jugeait significa- s, l'amenaient à cette conclusion : « Décidément, il y a quelque ose. »

Or, Mme de Scève était une femme avant tout pratique... pour pas dire plus, et tout de suite elle avait cherché de quelle utilité urrait bien lui être ce quelque chose qu'elle soupçonnait y oir.

Mais, quel que fût son aplomb, elle n'osait interroger Robert sur s sentiments. Elle se contentait d'épier, attendant une occasion orable de se renseigner mieux. Déjà elle avait tenté l'aventure jour où Marcelle était venue la voir.

Dès que Robert rentra :

— Tu sais, dit-elle, j'ai eu la plus délicieuse visite...

Et les éloges avaient commencé. Lui se taisait, ne voulant ni prouver, ni contredire.

— Quel dommage, dit-elle enfin, qu'elle ne soit plus la petite arcelle Louvezac d'autrefois. — Ce serait bien la belle-fille de s rêves.

Cette fois, Robert sortit de son silence :

— De grâce, ma chère mère, n'en parlons plus... C'est de l'his- re ancienne et aujourd'hui j'ai vraiment d'autres préoccupa- ns...

Il n'acheva pas. Tout mensonge lui coûtait. Mme de Scève battit retraite.

— Il faut me pardonner, mon ami. Je plains et j'admire cette nme, et ma réflexion de tout à l'heure était une façon d'exprimer te sympathie...

Touché de ces paroles, il n'eut pas le courage de s'insurger quand me de Scève reprit :

— J'aurais voulu l'avoir ici à dîner avec Louvezac, avant ton

départ. Ce sont de si bons amis; ils nous ont témoigné si délicate ment leur affection en ces dernières circonstances... Un tout peti dîner bien modeste de gens qui savent se tenir noblement dan l'adversité. — Trois plats et servis par une femme. Qu'en dis-tu?

Par prudence, il n'objecta rien. Il n'en était pas moins mécon tent. — Cela lui gâtait son bonheur d'aimer, que sa mère parût lu en suggérer l'idée. Cela troublait sa rêverie, profanait son mys tère.

Cependant Mme de Scève avait écrit à Louvezac et à Marcell qui avaient accepté tous deux de venir le mercredi suivant. L dîner eut lieu. — Mme de Scève fut assez habile pour ne pa ennuyer ses convives par l'étalage de ses vertus seigneuriales qu s'accentuaient dans l'infortune. Elle insista seulement un peu tro sur la frugalité du repas, contrastant avec la pesanteur opulente d la vaisselle plate. Quant à Marcelle et à Robert, ils gardèrent l'u envers l'autre, en camarades, toute l'aisance qu'il fallait, trouvar ainsi un étrange plaisir à masquer d'amitié l'ardeur langoureu de leurs sentiments... Au moment du départ, il réussit à lu demander quand il pourrait aller chez elle lui faire ses adieux.

— C'est vrai, vous partez pour un bien grand voyage! dit-el en riant : Rouen est à quatre heures d'ici, je crois.

— Mais je vais m'y installer tout à fait. Vous l'oubliez, il n semble.

— Soit. Alors, venez... pas demain, mais après-demain, le so si vous voulez, vers neuf heures.

— Merci, répondit-il tout bas.

Il venait d'éprouver un doux émoi... la voix de Marcelle av été un murmure chaud et caressant... Et ce mot, le soir, évoqu pour son imagination d'amoureux tous les espoirs, timides au gra jour, qui s'enhardissent dans l'ombre amie et les doux crépu cules.

Ce court et furtif dialogue, au seuil du salon, avait été remarq par Mme de Scève qui, prévenue, l'œil au guet, ne laissait ri échapper. Elle n'avait pas entendu les phrases, mais à l'expressi familière des visages, un instant détendus dans l'oubli du rôl jouer, elle avait deviné par instinct de femme qu'ils se promettai de se revoir... Et puis ils s'étaient parlé bas! Tout cela lui donn fort à songer... Elle décida le lendemain de prendre Rober partie. Elle avait toute prête une entrée en matière. A brûle po point, elle lui dit :

— Savais-tu que notre amie, Mme Haubourg, fût en instance pour btenir sa séparation de biens?

Robert, sincèrement, répondit qu'il l'ignorait.

— Et cela est récent? demanda-t-il.

— Tout récent. Elle vient de l'obtenir. Henri de Saint-Avène n'en avait dit un mot la semaine dernière, et Louvezac, hier soir, 'en a pas fait mystère. Je la comprends, moi, cette femme. Ou ien son mari restera impotent et il vaut mieux trancher de son ivant la situation, avant l'arrivée des héritiers à procès et des ens de loi, ou bien il guérira, ce qui sera pis, et Marcelle a raison e mettre sa fortune à l'abri de ce pillard.

— Peut-être, fit le jeune homme. Seulement...

Il demeurait pensif. Un nuage voilait son front.

Sa mère l'observait.

— Qu'y a-t-il donc?

Il eut peine à se décider.

— Je pense, reprit-il au bout d'un instant, que Mme Haubourg tort, et si j'étais de ceux qu'elle consulte sur ses faits et gestes, je e le lui aurais pas dissimulé.

— Elle a tort? Pourquoi?

— Parce que l'on va crier qu'elle abandonne son mari malade. u'elle est une égoïste. Et de fait, le moment est mal choisi...

Mme de Scève l'interrompit.

— Ah! mais pardon. J'oubliais. Elle assure une forte pension à on mari pour toute la durée de sa vie...

Robert songeait douloureusement. Ces mots : « toute la durée de a vie » symbolisaient pour lui la plus hideuse angoisse de ensée.

Mme de Scève continua :

— C'est une femme si généreuse et si dévouée dans ses mitiés...

Il n'écoutait plus qu'à demi, faisant çà et là un geste machinal 'approbation, tandis qu'il errait tristement, conduit par sa 'verie.

Mme de Scève développait l'éloge et, encouragée par le silence e son fils, elle se risqua. Voici : Depuis quelque temps, une idée hantait; elle avait fait un marché de dupes en cédant l'usine à e telles conditions. On s'était trop pressé pour avoir de l'argent mptant. Vraiment c'était déplorable d'avoir aliéné ainsi presque ut. C'était jeter loin de soi l'arme de combat, le fameux outil de

travail. Ah! si l'on avait pu simplement emprunter une somme en donnant contre garantie l'immeuble de la filature, le matériel, etc., etc...

Elle parlait vite, possédant bien le sujet, observant du coin de l'œil l'effet de son discours sur Robert, qui, peu à peu, revenait de sa distraite songerie et s'apercevait que maintenant on ne l'entretenait plus de Marcelle, mais de la complexe et insoluble question d'argent.

Il rompit le silence interrogateur de sa mère :

— Que me reprochez-vous? Que désirez-vous?

— Je voudrais défaire le marché conclu il y a quelque temps, racheter la grosse part de la filature que nous avons vendue...

— Racheter! Avec quoi? Votre ami Guayaquil est ruiné!

— Du sérieux, Robert, je t'en prie. Réponds. Ai-je raison en principe?

— Je l'admets. Seulement, comme c'est impossible...

— Qui sait? Veux-tu me donner carte blanche?

— Dites-moi plutôt votre plan.

— Soit. Écoute. Je connais une personne qui, sur un signe de moi, nous viendra en aide, nous avancera la somme.

Et elle ajouta d'une voix qu'elle attendrit :

— Tu la connais bien aussi, toi...

Robert avec des yeux fixes, grandissants, effrayés, regardait sa mère. Elle continua :

— Mon Dieu, oui, c'est Marcelle. Il y a quelque temps encore la délicatesse m'empêchait de m'adresser à elle. Mais aujourd'hui séparée de biens, elle est libre, et nous pourrions, sans arrière pensée... Même, je me chargerais bien de la démarche, à moins que tu ne préfères...

Il se contint, et s'étonna même de répondre avec autant de calme :

— Il n'y faut pas songer, ma chère mère : Je ne veux pas emprunter, moins encore à des amis qu'à des banquiers. Je vous prie donc d'être très réservée vis-à-vis de Mme Haubourg. Peut-être vous devinerait-elle trop vite, à la moindre allusion, et cela me serait pénible.

Il reprit son souffle, éprouvé par l'effort de contraction qu'il venait de faire sur lui-même, tandis que Mme de Scève, en souriant de raillerie, s'écriait :

— Décidément, selon toi, emprunter est toujours un crime

ime si c'est un étranger qui vous prête, crime si l'on s'adresse à ami...

— Vous exagérez, répondit-il... Mais tout cela est affaire d'im-ession personnelle. Je n'entends pas vous convaincre. Je me rne à vous renouveler ma prière en ce qui concerne Mme Hau-ırg.

Elle haussa les épaules sans rien dire. Lui se sentit à bout de rfs. Il s'en fut, impatient d'être seul, pour se dire tout bas à lui-me ce qu'il n'avait osé dire tout haut à sa mère. Oui, c'était eux ce qu'il venait d'entendre; et ces lourdes paroles jetées dans our courant de ses pensées d'amour en avaient altéré la fraîcheur, ni la clarté... Encore Mme de Scève, par bonheur, n'avait pas s sur elle d'agir sans le consulter. Averti maintenant, il veille-t; et pour le cas où sa mère ne tiendrait pas compte de ses upules, il allait, lui, prévenir Marcelle. Il avait rendez-vous ez elle le lendemain. Mais il préféra lui écrire avant; c'était plus ile que de parler. Et voici le billet qu'il lui envoya :

« Ma chère Marcelle,

« Je viens vous demander une grâce, et je la demande par écrit, rce qu'il y a des sujets dont il me serait pénible de vous entre-ir. Voici : Promettez-moi, si jamais quelqu'un de ma famille ait réclamer de vous un service quelconque et surtout de ceux i peuvent s'évaluer par des chiffres, promettez-moi de refuser de m'avertir. Je vous en supplie au nom de notre ancienne itié de jeunesse. Et nous ne reparlerons plus de cela ni demain jamais.

« Encore pardon, et tout à vous.

« Scève. »

. . . . . .

Non ! jamais il n'en reparlerait ! Il ne voulait même plus s'en venir... Et il s'apaisait dans son illusion... croyant que omme peut isoler son amour, l'abriter dans la vie comme une ır sacrée dans un temple, écarter tout ce qui risquerait de le sser ou de le flétrir, fût-ce le souffle délétère de ses propres sées.

ttendri, grave, pieux, il attendait l'heure promise où il rever Marcelle.

uand il entra dans le salon, elle lisait ou feignait de lire, sur divan. Elle se leva en fermant son livre qu'elle posa près d'elle

sur le guéridon où était la lampe et, donnant à Robert la mai qu'il lui demandait de sa main tendue, elle dit seulement : « Bon soir, » et se rassit.

Lui restait là, le cœur serré, se révoltant contre la roideur de ce accueil.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— Rien.

— Si fait. Vous avez quelque chose à me dire que vous ne m dites pas.

— Peut-être !

— Parlez donc.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Voici : c'est une requête que je vous adresse.

— Ah !

— Oui, promettez-moi, si jamais vous me voyez tomber à l'ea ou dans le feu ou emportée par mon cheval ou suspendue au dessus d'un abîme, promettez-moi de ne pas me secourir, de n rien faire pour me sauver... Je vous en prie.

Elle avait laissé couler ces phrases doucement, avec une sup plication ironique de la voix et du regard. Il comprit sans s fâcher :

— Vous m'en voulez de ma lettre ?

Elle eut un mouvement des sourcils et des lèvres qui signifiai « peut-être ».

Il insista :

— Que me reprochez-vous ?

— D'être défiant et mesquin. Vous avez peur que je me mêle vos affaires... et vous attachez une importance excessive à d choses qui n'en ont pas.

— Vous vous trompez. Je vous sais la meilleure et la plus di crète des amies et je ne veux pas qu'on en abuse, voilà tout. N m'obligez pas à préciser. Et... tenez... n'en parlons plus, ce vaudra mieux.

— Comme il vous plaira, mon ami.

(*A suivre.*) A. CHENEVIÈRE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, P

SOUVENIRS

D'UN

OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR[1]

(*Suite*)

VIE DE GARNISON

HOSES D'ESPAGNE. — ANGOULÊME. — GENS DE PROVINCE. — LOISIRS DE GARNISON. — DE VRAIS CHASSEURS. — POUDRES DE GUERRE ET CANONS DE LA MARINE.

Pendant mon séjour à Mascara, j'avais dû prendre une permis-ion d'un mois et je m'étais embarqué à Oran. Le bateau touchait Valence, ou pour mieux dire au port de la Grao qui est distant e la ville espagnole de quatre kilomètres.

Tandis que deux ou trois officiers descendus à terre avec moi ıontaient dans une tartane, c'est-à-dire dans une sorte de charrette ouverte dont le fond est constitué par une simple sparterie sus-endue à des cordes, je me mis en route à pied pour mieux voir le ays qui est admirable; sa physionomie, comme celle des habi-ants, est restée tout à fait mauresque. Malheureusement, une ırtane dont le cocher ne cessait de me poursuivre de ses offres, narchait sans pitié à ma hauteur et me poursuivait jusque dans la ittoresque cité dont je désirais admirer les beautés; pour me ébarrasser du fâcheux automédon, je finis par m'engager dans ne ruelle si étroite qu'il n'y put entrer; à la sortie, j'étais complè-ement perdu; je demandai mon chemin, mais mes quatre mots 'espagnol restaient incompris de ceux auquels ils s'adressaient. 'avisai alors deux ecclésiastiques coiffés d'immenses chapeaux à ı Basile, et j'essayai de leur parler latin, ils ne me répondirent ue par une douce hilarité; j'avais perdu de vue que la cuisine ·pagnole n'étant pas la même que la cuisine française, il devait en re de même pour le latin. Je poursuivis ma course; apercevant

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

une boutique où l'on vendait des éventails, je conçus l'espoir qu'en achetant quelque objet à la marchande, elle m'aiderait à m'orienter. Je payai dix francs un éventail qui certainement venait d'un ouvrier parisien et qui valait bien trois francs; de plus, je perdis pour le change deux francs sur mon napoléon, dont l'or était, paraît il, déprécié en Espagne. Arrivé près de la merveilleuse halle aux soies, je fus tenté par un débit d'apparence modeste où un gros homme, coiffé d'un mouchoir rouge, servait du chocolat à des gens du peuple. J'y entrai, pour prendre un peu de repos, et j'y dégustai une tasse de chocolat délicieux. Ayant mis une pièce d'un franc sur le comptoir, le bonhomme commença à me rendre d'horrible billon, vingt ou trente pièces, mélange de vert de gris, de cuivre et de crasse, jusqu'à ce que je lui dise : assez! C'était la revanche de l'éventail.

Je rejoignis enfin les autres officiers.

— Ah! nous avons trouvé un café superbe, comme en France! me dit l'un d'eux, nous n'en avons pas bougé!

A mon retour, je m'arrêtai encore à Valence; ce fut autre chose. J'étais en uniforme. Aux portes de la ville, devant la grande caserne d'artillerie, j'entendis tirer le canon. Je m'avançai et en demandai le motif.

— C'est la fête de la Reine, me répondit un officier.

Aussitôt que j'eus décliné mes noms et qualités, d'autres officiers se joignirent à celui auquel j'avais parlé, ils m'invitèrent à entrer et je fus tout d'abord présenté au colonel. Mes hôtes me conduisirent ensuite partout, dans les chambres où tous les hommes étaient présents et où, sous une fière attitude, régnait une pauvreté bédouine. Aux cuisines, dire que je ne vis rien, ne serait pas exact, car on m'ouvrit un buffet contenant les provisions de l'ordinaire d'une batterie : des oignons, des saucisses et quelques sardines. Aux écuries, les chevaux du colonel recevaient une ration d'orge, mais les autres vivaient de carroubes. Les officiers, dont plusieurs avaient fait la campagne encore toute récente du Maroc, s'excusaient avec un peu de confusion de n'avoir pu encore remplacer leurs bouches à feu d'ancien modèle. Ce qui me fut le plus sensible, durant cette visite, ou plutôt cette inspection, ce fut la cordialité spontanée de l'accueil fait à mon uniforme. L'attitude fière et martiale des soldats et de leurs chefs n'était pas encore sortie de ma mémoire, lorsque, à Londres, bien des années plus tard, j'eus la bonne fortune de passer une inspection sem

lable de l'un des régiments de S. M., et, dans mon esprit, ni Anglais ni Espagnols ne perdirent au contraste.

Pour ma rentrée définitive en France, je dus passer de nouveau par Alger et j'eus l'honneur d'être encore admis à la table du sous-gouverneur.

— Vous allez à Angoulême? me demanda Mme de Martimprey

— Oui, Madame.

— Vous y trouverez plus de charcutiers que de libraires!

Le mot était dur, pour un pays qui a vu naître les deux Marguerite, mais les habitants me déclarèrent, sans fausse honte, que leur blason pourrait bien être formé de quatre G en croix G G G G : gueux, glorieux, gourmands et galants. La première hospitalité que nous offrit, au général et à moi, la patrie de François Ier, fut celle de M. Havin, tenant un bon hôtel sur le cours et frère du célèbre M. Havin dont tous les marchands de vin de Paris connaissaient la signature lorsqu'il était directeur du *Siècle*. Je préférais l'ordinaire du premier à celui du second. Je dois dire aussi que le cuisinier et maître de l'hôtel du Cheval blanc, en haut de la rampe de Saint-Cybard, chez lequel j'ai mangé en dernier lieu, se piquait de littérature et assurait n'avoir pas oublié son Horace. J'ai gardé le meilleur souvenir de ses truffes et de la vieille Jeannette qui nous les servait, avec des allures de cuirassier et une langue aussi longue et aussi mouvante que les ailes de l'immense bonnet qui surmontait sa tête. Les lettres étaient encore représentées à Angoulême par le *Charentais*, journal de la préfecture. Je ne me souviens pas d'avoir vu dans le département un autre journal que le *Charentais*, et encore était-il peu répandu; la disette de nouvelles entretenait chez les paysans, qui du reste ne savaient pas lire, une ignorance profonde. Ils ne se doutaient des événements contemporains que par le peu qu'ils en apprenaient au marché et ils vivaient sur un fond jamais renouvelé de traditions. Dans une de mes promenades à cheval, pendant lesquelles j'étais toujours en uniforme, je m'arrêtai à causer avec un vieux cultivateur. Il me demanda comment se portait l'Empereur Napoléon III. Après que je l'eus rassuré sur sa santé, il me demanda :

— Et l'Anglais?

— Quoi? L'Anglais?

— Oui, l'Anglais. Y a t il point de danger qu'il vienne faire encore une descente?

Sur ce second point, avec beaucoup plus de certitude que sur le

premier, je pus rassurer le brave homme dans la tête duquel la guerre de Cent ans et les guerres des deux Napoléon paraissaient très enchevêtrés. En plus de son rédacteur en chef, le *Charentais* possédait un reporter, vieux célibataire, maître d'une petite fortune. Il avait la prétention de faire de « son » journal une feuille bien renseignée, localement, bien entendu, et il y mettait une ardeur d'autant plus méritoire qu'il n'avait pas besoin pour vivre des faits divers et des informations après lesquels il courait. Il pénétrait dans ma chambre, en été, à l'heure de la sieste, pour s'enquérir si le général était au chef-lieu du département ou dans sa famille et, le mutisme, les calembredaines ou la mauvaise humeur que j'opposais à ses obsessions ne le décourageaient pas. Le général ne se souciait aucunement que l'on s'occupât de lui, parce qu'il était souvent absent, ce dont je ne puis le blâmer, voici pourquoi. Avant la guerre, le commandement territorial existait seul. Dans chaque département, un général de brigade; au-dessus de lui, un général de division qui groupait plusieurs départements sous son autorité. Or la garnison d'Angoulême se composait uniquement d'un bataillon qualifié d'actif, quoiqu'il ne le fût pas beaucoup, et des compagnies de dépôt d'un autre régiment. Un chef de bataillon et un major correspondant avec leurs colonels, qui étaient je ne sais plus où, suffisaient amplement; la présence du général ne devenait donc nécessaire que pour les conseils de revision, les commissions de réforme, pour recevoir les inspecteurs généraux, ou encore, une ou deux fois par an, les présidents de cour d'assises. Ces derniers étaient très intransigeants sur les honneurs auxquels ils avaient droit. Le général leur devait la première visite, en

Femme de Valence (Espagne).

rande tenue; eux étaient astreints à la lui rendre aussitôt, en ›be. L'un de ces messieurs s'étant présenté en habit, le général ui, je crois, était revenu tout exprès pour la circonstance, se ›cha, et il s'ensuivit toute une correspondance entre les ministres e la guerre et de la justice. Je ne me souviens pas que l'impor-ance des affaires militaires ait jamais été beaucoup au delà des uestions de ce genre. Aussi, depuis nombre d'années, n'y avait-il 'autre personnel au bureau des généraux qui se succédaient dans e commandement du département de la Charente, qu'un sergent, ppartenant au service du recrutement : Hourcq. Un commence-ıent d'ataxie autant que sa superbe écriture lui avaient valu ce oste; il s'y était enti grandir, ans cesser d'être orné et têtu. Sa emme tenait un etit café, non ›in de la ca-erne. Hourcq se endait le matin u bureau du gé-éral, dans l'a-rès-midi à celui u recrutement, e soir, il revêtait n habit bour-eois et, en com-agnie de sa femme, versait du café et des petits verres. Mon rrivée ne lui fit aucun plaisir, et il me regarda de très mauvais il dès qu'il se fut aperçu qu'en l'absence du général dont j'avais s instructions, j'entendais être le maître. Je ne veux pas essayer e me grossir : chaque jour, au bout d'une heure, Hourcq et moi, ous ne trouvions plus rien à faire.

Laveuses, près d'Angoulême (Croquis de l'auteur).

Le général avait loué en face de la préfecture une très belle ıaison avec un grand jardin où il pouvait satisfaire son goût pour culture des fleurs et où s'épanouirent bientôt des roses « maré-hal Vaillant » et « général Jacqueminot », les plus belles du ıonde. Quant à moi, cédant à mon amour du pittoresque, je m'en llai chercher une chambre sur le rempart du Nord qui domine la 'harente de près de cent mètres, et d'où la vue se prolonge avec

enchantement bien loin au delà du faubourg de l'Houmeau si parfaitement décrit par Balzac dans *Eugénie Grandet*. Après avoir failli me fourvoyer à cause de mon ignorance de la topographie sociale de la ville, je découvris une vieille maison à la petite porte de laquelle se balançait un écriteau. Elle appartenait à de braves gens, un gendarme en retraite et sa femme, qui se tenaient tout le jour au rez-de-chaussée, couchaient au second étage et louaient le premier. Une grande pièce à deux fenêtres, entièrement tendue en toile sur laquelle étaient peints à l'huile des paysages, des messieurs et des dames à cheval poursuivant le gibier; contre les murs, de vieux meubles en bois sculpté, un lit à baldaquin, de la faïence à fleurs, bref tout ce qu'il fallait pour séduire un homme qui, à Mascara, n'avait eu qu'un logement militaire blanchi à la chaux, garni d'un lit de troupe et d'un mobilier sommaire. Malheureusement, au bout de quelques mois, je fus chassé de la maison par la bise du nord et par l'obstination de ma cheminée à me rendre plus de fumée que de chaleur en échange du bois dont je la comblais. A quelques pas, au fond d'une cour délaissée par son propriétaire, mais lumineuse et ornée d'une treille, se trouvait une écurie. C'est là que vivait, en compagnie d'un chien braque, la belle jument alezane que m'avait choisie le très aimable fils du grand Talma. Il s'était fait militaire, mais ne se sentant pas plus de goût pour les drames de la vie que pour ceux du théâtre, il était entré dans les remontes et vivait doucement au dépôt d'Angers qu'il commandait.

Dans le cours de mes recherches, j'avais aperçu cet écriteau : « Table d'hôte ». J'étais entré et séduit par la modicité du prix, l'aspect propre de la salle et l'honnête figure de l'hôtesse dont le mari occupait les fourneaux, j'avais demandé :

— Qui mange ici?

— Eh! des gens de votre sorte!

Ainsi répondit la bonne femme en toisant mon uniforme de haut en bas. Cela voulait dire : Des gens qui vous valent bien. Le français d'Angoulême mâtiné du patois des contrées voisines me déconcertait quelquefois. J'entendis par exemple : « Votre drôle, comment va-t-il? et votre drôlesse? — Très bien, merci, et les vôtres? » Cela signifiait, en tout bien tout honneur, votre fils et votre fille. Je fis donc connaissance avec des gens de ma sorte.

Aimables et excellents, ma foi. A la table du rez-de-chaussée où je mangeais : l'agent voyer en chef du département ayant plus

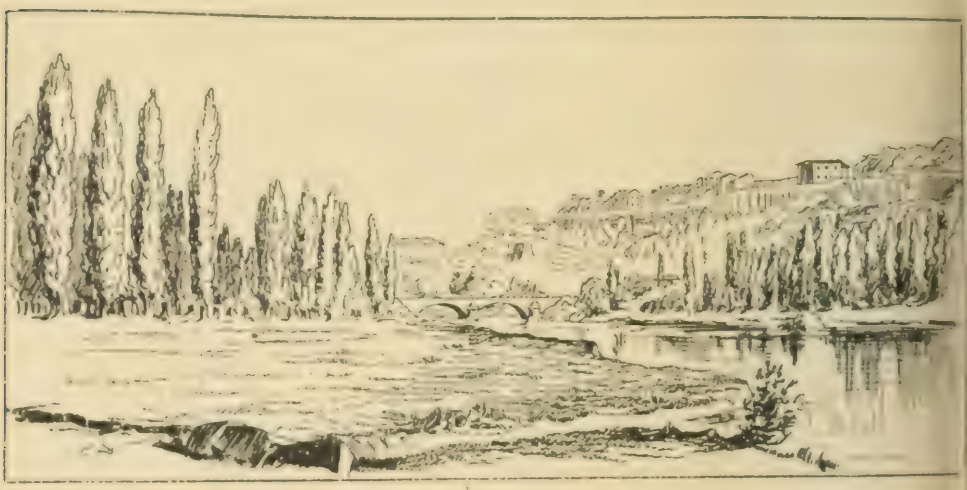
'intelligence que de belles manières, mais d'un commerce gréable; trois contrôleurs des contributions directes, gazettes ivantes du pays; le neveu d'un grand négociant en eaux-de-vie ui me dévoila sans vergogne tous les mystères du caramélage, du ouillage, etc.; le caissier d'une fabrique de papier dont je parourus bien des fois les ateliers. Enfin, le rédacteur en chef du *'harentais* que son âge peu avancé n'empêchait pas de concevoir ne haute opinion de lui-même. Il laissait volontiers entendre ue les articles louangeurs pour le gouvernement qu'il écrivait ous les matins, ne sortaient que du bout de sa plume; il se royait même, de temps à autre, obligé de prendre vis-à-vis de armée en général, l'attitude agressive à l'ordre du jour, parmi es confrères de Paris sous l'Empire. Malgré ses travers et sa ose, c'était au fond un bon garçon et obligeant. Je fus accueilli vec une cordialité aimable qui ne se démentit pas pendant toute durée de mon séjour à Angoulême. Sans doute, au début, il s'y éla un peu de curiosité issue des sentiments qui flottaient dans air du pays. Le militaire, du temps du service à long terme où on « s'achetait un homme pour ne pas partir », était considéré omme un être à part; incontestablement utile, puisqu'on le ayait, mais dont le niveau moral et intellectuel exigeait qu'on e lui ouvrit qu'avec précaution l'intérieur des familles et même e tout ce qui n'était pas officiel. Mes commensaux, y compris es professeurs du Lycée qui mangeaient au-dessus de nous, avaient bien qu'il existait en ville des signataires du contrat en ertu duquel on devient officier d'infanterie, mais ces « messieurs fficiers » avaient un café et s'y groupaient à part. Quant à un fficier d'État-major, on n'en avait jamais vu, ce devait être une ariété de l'espèce, plus intéressante que les autres à examiner de rès, étant plus rare. Evidemment, aux côtés du général, il pouait devenir pour l'obtention des congés en faveur des soldats atifs du pays, utile au même titre que le sous-intendant pour es adjudications de pain ou de fourrage, le capitaine du recrutement pour l'obtention de cas de réforme, et le commandant de la endarmerie pour l'annulation des procès-verbaux dressés à propos e chasse ou autres peccadilles. Ces personnalités étaient, avec le énéral et les deux commandants, admises de droit au cercle des rts. On me fit la même gracieuseté à laquelle je fus, je l'avoue, ès sensible.

Dans nos conversations de table, nous avions quelquefois recours

à l'arbitrage des professeurs, rarement toutefois, non que nos lumières fussent suffisantes, mais parce que les sujets traités avaient perpétuellement une allure rabelaisienne dépassant de beaucoup celle des propos militaires auxquels j'étais accoutumé. J'ai le souvenir d'un invité, un Périgourdin qui était venu annoncer son mariage prochain, on l'assassina de plaisanteries salées sur sa future ; et il paraissait le trouver drôle. Je fus tellement indigné de sa bêtise, que je finis par lui dire :

— Ma foi, Monsieur, un homme qui ne sait pas plus que vous faire respecter sa fiancée mériterait d'être... trompé !

J'espérais qu'il se fâcherait. Il n'en fut rien. Il faut croire à en



Angoulême. — Le rempart du Nord (D'après un croquis de l'auteur).

juger par les surprises que j'éprouvais de temps à autre, que le manque de fréquentation du bourgeois m'avait rétréci l'esprit. Au cercle, un riche fabricant de papier argumentait contre un membre moins fortuné que lui, mais très alerte à réfuter ses raisons. A la fin, dépité, il s'écria :

— Comment voulez vous discuter avec un homme qui n'a pas le sou !

Un autre membre du cercle, épicurien renforcé, avait été au service militaire et condamné à mort. Il s'en piquait. Ce ne pouvait être que pour avoir donné un coup de poing sur le nez du caporal. Mais cette voie de fait, vis-à vis de laquelle la loi civile est aussi indulgente que le code militaire est rigoureux, avait longtemps empêché le coupable de rentrer dans son pays natal pour y re

cueillir ce qui restait de l'héritage de ses pères. En effet, à côté des gens instruis et laborieux se trouvait aussi la jeunesse dorée, autrement dit celle qui ne faisait que conserver la réputation du quatrième G et singer les élégances de Paris, quand elle en trouvait l'occasion. Elle eût pu invoquer des circonstances atténuantes; dans certaines familles, il était de tradition de vivre « noblement », c'est-à-dire sans rien faire. On y partageait l'opinion de cette dame de Lille à laquelle je demandais ce que faisait son fils.

— Mon fils, il ne fait rien, Monsieur! me répondit-elle sur le ton d'une personne prête à se fâcher.

Cette oisiveté menait la plupart de ceux qui s'y livraient à la

Les bords de la Charente, près d'Angoulême (Croquis de l'auteur).

destruction de leur patrimoine et quelques-uns à un engagement dans l'armée ; l'armée leur apparaissait comme un Jourdain destiné à recevoir tous les pécheurs, mais ceux que son grand courant ne purifiait pas étaient entraînés à l'enfer des compagnies de discipline.

Quant aux familles où les traditions d'épée étaient encore assez vivaces pour qu'elles eussent fait entrer leurs fils à Saint-Cyr, ou à l'Ecole polytechnique, on les en blâmait presque. Avec cela, les jeunes oisifs ne pouvaient s'empêcher d'être hypnotisés par l'uniforme et ils se rapprochaient volontiers des sous-lieutenants. Mais ceux-ci, en général sans fortune, tenus à une existence rangée et bridés par la discipline, ne se laissaient aller à aucun entraînement. Aujourd'hui, je suis persuadé que de tragiques

secousses et qu'aussi l'influence bienfaisante d'enfants de la ville, tels que le général Philebert qui consacre l'activité de sa verte vieillesse à la propagande des idées patriotiques et martiales, ont réveillé des cœurs qui n'étaient qu'endormis.

J'avais naturellement fait connaissance avec les officiers supérieurs et avec tous ceux de la garnison. L'exercice et les revues n'absorbaient pas entièrement les heures des officiers de compagnie. Quelques-uns se laissaient aller avec insouciance à une vie monotone et douce ; plusieurs s'absorbaient dans le métier ou se livraient à des travaux personnels. Le vieux capitaine trésorier, ancien ébéniste, grand rieur, amateur de calembours, passait pour très ferré sur la comptabilité ; avec raison, puisque, dès qu'il fut en retraite, on l'appela dans les bureaux du ministère de la guerre. Un autre, horloger avant d'entrer au service, s'était remis avec passion à un art sur lequel il réglait ses habitudes. J'ai fréquemment observé que les ouvriers manuels, appelés sous les drapeaux par le sort et devenus officiers à force de bonne conduite, apportaient dans l'accomplissement de leurs devoirs une ponctualité et une connaissance des détails tout à fait admirables. Ces qualités rachetaient largement ce qui pouvait leur manquer en culture intellectuelle ; ils complétaient le corps d'officiers en y introduisant un élément expérimenté et modeste que l'on regrettera d'autant plus qu'on se rapprochera davantage du service à court terme. Le capitaine Charrier, lui, était un chercheur, il avait, avec le capitaine d'artillerie Schultz, l'inventeur du canon en fils d'acier, fait des expériences de télégraphie au camp de Châlons ; il avait proposé un frein pour les omnibus ; il était affilié au monde des boulevards et écrivait des romans. Nous nous lisions l'un à l'autre notre prose.

— J'y rêve, me disait-il, quand j'assiste à l'exercice des recrues.

Grand, robuste, sorti brillamment de Saint-Cyr, fils d'une veuve peu fortunée, il espérait récompenser sa mère, devenue vieille, des efforts qu'elle avait faits pour lui. Il fut tué. Séguier, esprit fin, remarquablement lettré, doué de la plus prodigieuse mémoire qu'on peut imaginer : il savait par cœur les poètes français et latins. J'ai passé avec lui des soirées où, le livre en main, je lui lisais au hasard des vers pour qu'il en récitât la suite. Rimant avec facilité, il travaillait à une traduction des *Amours d'Ovide*. Le capitaine Giraud se plongeait dans la stratégie et s'exerçait à manier des masses ! Avec d'Aubigny, nous faisions de longues

ourses à cheval sur les bords fleuris de la Charente et nous en rap-
ortions des brassées d'aubépine, au grand ébahissement des
itadins.

A une quinzaine de kilomètres, à l'est d'Angoulême, se développe
ur une longueur de dix-huit kilomètres et une largeur de quatre
cinq, la magnifique forêt de la Braconne. L'État, à qui elle
ppartient, en affermait les chasses à des propriétaires de la contrée
ui y couraient le chevreuil et le cerf. Ils n'attiraient qu'un petit
ombre d'invités en dehors des membres de l'administration des
orêts et des officiers montés de la garnison d'Angoulême, c'est-à-
ire des deux officiers de gendarmerie, des deux commandants et
e moi; car à cette époque l'infanterie marchait encore à pied. La
remière fois que j'y allai, je fus convié au déjeuner de rendez
ous dans une auberge du village. Les convives qui, au nombre
'une vingtaine, entouraient une table copieusement servie, étaient
n général des hommes solides, mangeant et buvant bien, parlant
n experts et peu préoccupés de l'élégance de leur costume. De
ortes bottes pour résister aux branches dans les taillis, des vête-
ients de couleur sombre et ajustés, une coiffure protectrice bien
nfoncée sur la tête et, par quelques-uns, le cor porté avec aisance.
es gentilshommes vivant sur leurs terres et tenant une rigueur
ntransigeante et hautaine à tout ce qui représentait le gouverne-
ient, prirent à mes yeux une fière allure dès que je les vis à che-
al; non que leurs montures fussent très belles, mais c'étaient des
ètes solides et entraînées; les meutes me parurent de même sorte.
'e n'était point un « piqueur » qui les menait, mais « monsieur le
arquis » lui-même. Et quand le premier piqueur trouvait qu'il
e trompait, il avait vite fait d'étendre le bras, plutôt que de porter
a main à sa casquette, et de crier :

— Je vous dis, Monsieur le marquis, que la bête n'a pas passé là !

— Et moi je te dis que si !

— Et moi je vous dis que non !

Un de ces messieurs étant resté en arrière pour recueillir un
ien boiteux, je causai avec lui. Après m'avoir parlé comme eût
u le faire Jacques du Fouilloux en personne, et comme je lui en
isais compliment, il finit par me dire :

— Moi, Monsieur, je chasse trois cent soixante-cinq jours par
n et dix heures par jour !

Quatre lieues pour aller d'Angoulême à la Braconne, quatre
our en revenir, suivre une chasse qui n'était pas machinée

d'avance, eût ruiné ma jument. Heureusement pour elle et pour moi, elle ne servait qu'au voyage : la veille j'envoyais un relais. Le commandant de gendarmerie, fils du brillant général de cavalerie de l'Empire, Lefebvre-Desnouettes, me prêtait ceux des chevaux de gendarmes qu'il voulait faire réformer et je les lui mettais au point pour l'inspection. Comme il était très goutteux et ne quittait pas beaucoup le cercle, ce fut un de mes étonnements, sept ans plus tard, lorsque je rentrai de captivité, de le trouver à Toulouse général de brigade.

En arrivant, j'avais accompagné le général dans ses visites officielles et l'une d'elles avait été pour le général Teste, âgé de 87 ans. Il était frère du ministre durement condamné en 1847 pour une malversation de 72.000 francs. Depuis, on a traité les affaires plus largement. La visite qu'il était d'usage de faire au général n'avait pas pour unique objet de rendre un hommage spontané au soldat illustré par de longs services, accablé par l'âge et les chagrins, elle était aussi pour obéir à l'injonction tacite, mais stricte, de glorifier tout le passé du premier Empire, afin d'en fortifier le second.

Le général Guignard, à cause de sa simplicité et de sa bonhomie, ne tarda pas à être aimé et recherché. Quant à moi, il parait que mon seul uniforme m'eût ouvert bien des portes, mais je sentais que je ne pourrais rester longtemps en province et que dès lors il était inutile d'y nouer des relations dont je redoutais la sujétion. Je sacrifiai donc à mon humeur solitaire et je me confinai dans les exercices du corps auxquels mes loisirs me permirent de me remettre avec passion, dans la lecture et dans d'autres occupations dont je parlerai tout à l'heure. Néanmoins, il y avait quelques invitations auxquelles je ne pouvais ni ne voulais me soustraire parce qu'elles cadraient agréablement avec les obligations professionnelles. Telles étaient les soirées chez le receveur général qui faisait bon emploi d'une grande fortune ; celles chez le préfet, homme très intelligent, d'allures familières, qui ressemblait davantage à un militaire qu'à un administrateur. Je lui présentai mes compliments sur la foule qui se pressait un soir chez lui ; il haussa les épaules et me répondit : « La colonie, ce qui dépend plus ou moins de l'Etat, oui, et de petits jeunes gens, mais le monde du pays se tient irréductiblement à l'écart ! » Enviait-il son prédécesseur ? Celui-ci, célibataire, avait administré avec bonheur, et on prétendait qu'il le devait à une Égérie, très du pays, veuve mûre

ais encore belle, dont les inspirations cessèrent à l'arrivée d'un réfet marié.

Comme toutes les choses de l'Empire, la ténacité de Cambronne ait eu son tour de vogue et elle venait, peu de temps avant, occuper le public français par une polémique assez vive. Ses roles célèbres lui avaient été contestées par le préfet qui les vendiquait pour son père, colonel à Waterloo, et le préfet avait nu bon. Je ne fus pas peu étonné, la première fois que je dînai ez lui, d'être servi dans des assiettes sur le bord desquelles se veloppaient largement en forme de devise ces mots : « La garde eurt et ne se rend pas », et dont le fond était occupé tout entier r l'initiale du nom du préfet, le baron Michel, un M majuscule nt les dimensions semblaient avoir été exagérées à plaisir.

Le maire, M. Sazerac de Forges causait volontiers avec moi. n jour je déplorais que le pavage de la ville fût si détestable, 'il n'y eût pas de marché couvert, que pour laver il fallût aller squ'aux faubourgs, etc.

— Ah ! voyez-vous, me répondit-il, la restauration du Château us coûte si cher que nos autres travaux en souffrent, c'est une faire d'un million.

— Pourquoi tant vous hâter pour cette dépense de luxe ?

— Parce qu'il faut que le Château soit en état de recevoir Empereur qui doit y loger, nous comptons absolument sur sa site !

On peut bien pardonner à Angoulême d'avoir consacré un illion à la restauration d'un château où Napoléon III devait sser une nuit, puisque Marseille en a consacré près de dix à dification d'un palais où l'Empereur n'a jamais mis les pieds et personne n'aurait pu loger.

— Si, au moins, continua M. Sazerac, nous pouvions avoir un giment entier au lieu d'un bataillon, cela augmenterait nos venus !

— Il faudrait le demander à l'Empereur à son passage ; cela us doterait aussi d'une musique, vous n'avez pas même un phéon ! Mais avant tout, il faut tenir prêt le projet de la caserne e vous offrirez !

— C'est une idée, je vais en parler au général pour qu'il 'appuie.

— Parbleu, il ne demandera pas mieux ; vous logez les troupes passage dans les greniers infects de l'ancienne halle aux grains.

Peu de temps après, M. Sazerac m'arriva tout animé :

— L'Empereur viendra prochainement; il faut qu'on lui présente un projet, mais notre architecte dit qu'il ne peut l'établir sans le secours d'un officier du génie; il n'y en a pas ici et nous n'avons pas une heure à perdre !

— Si vous voulez, je donnerai des indications suffisantes à votre architecte.

Le soir même, celui-ci était chez moi où j'avais réuni tous les documents nécessaires, pour dresser un avant-projet de caserne, sans oublier la salle de répétition pour la musique. Nous travaillâmes toute la nuit, et le lendemain le plan était provisoirement tracé. Depuis, je n'en ai eu aucune nouvelle, pas plus que la ville de l'arrivée de l'Empereur.

A une faible distance d'Angoulême se trouvent deux établissements militaires considérables : à l'ouest, une poudrerie, à l'est près de Ruelle, la fonderie des canons de la marine. On pense bien que moi qui visitais toutes les fabriques et usines que je pouvais découvrir, je ne les avais pas négligés. A la poudrerie, je m'étais lié d'amitié avec le capitaine d'artillerie Dufour; un goût commun pour le canotage, absolument négligé à Angoulême, malgré les facilités que la rivière offrait, nous avait conduits à construire un bateau à roues, et j'avais assez gagné la confiance de mon camarade pour qu'il voulût bien m'associer à différents travaux spéciaux dont il était chargé, des terrassements, la construction d'un hangar, d'un pont de pierre sur une dérivation de la Charente, etc. Cela provoquait l'admiration de l'ingénieur des poudres, un M. Meyer, qui disait de moi :

— Cet officier s'occupe et travaille !

Bien qu'employé de l'État, il partageait le préjugé civil d'alors en vertu duquel l'idée d'officier en garnison emportait aussitôt celle de séjours prolongés au café. Il est vrai que pour la poudre aussi on en était encore aux méthodes de Berthold Schwartz son inventeur. La forme des armes et celle des projectiles commençaient seulement à faire l'objet d'études suivies ; quant à la série des explosifs actuels, aux poudres blanches, sans fumée, M. Meyer n'en avait aucune idée, à peine des poudres prismatiques et comprimées. Pour la mesure des vitesses, on croyait avoir fait beaucoup quand on avait évalué le millième de seconde, ce qui paraîtrait maintenant une approximation grossière. Quoi qu'il en soit, j'avais fini par être à la poudrerie comme chez moi et je parcourais en toute liberté

quartier interdit des usines. C'est ainsi qu'on nomme les cons-
ıctions légères dans chacune desquelles s'opère une trituration
fférente ; elles sont très écartées les unes des autres, de sorte que
l se produit une explosion dans l'une, la poudrerie entière ne
ute pas. Je faillis en faire l'expérience à mes dépens. Je causais
ec un ouvrier dans un « moulin » où une énorme meule disposée
r un vaste bassin comble de poudre, écrasait lentement celle-ci,
mme eût fait une machine à chocolat. Je me penchais pour
ieux voir, quand l'ouvrier me fit doucement remarquer qu'une
ite d'allumettes sortait à moitié de mon gousset. Je la renfonçai
vement, je lui fis mes excuses et je quittai l'usine très honteux
mon imprudence. Les ouvriers sont du reste beaucoup moins
ıpressionnés par ces sortes de choses qu'on ne pourrait le croire.
n visitant, avec Dufour, l'atelier de pyrotechnie de Metz où l'on
briquait, à titre d'essai, des cartouches en poudre comprimée,
demandai au vieux chef artificier qui nous accompagnait, si la
brication n'offrait pas quelque danger.

— Aucun !

— Mais cependant comprimer la poudre à la presse hydrau-
que...

— Aucun, mon capitaine !

— Il n'est jamais arrivé d'accidents ?

— Ah, dame si !

Et il me détailla les plus mémorables. Le polytechnicien,
ngénieur ayant affirmé qu'il n'y avait pas de danger, rien ne
uvait ébranler l'autorité de cette parole sacrée. Au fond c'était
en heureux.

A Ruelle, où la fabrication offrait un intérêt beaucoup plus vif,
rce qu'on essayait les premiers canons de fonte frettés avec des
rcles d'acier, je jouissais de moins de liberté. Il y avait encore des
tonnements accentués par la rivalité de l'artillerie de terre et de
lle de mer ; l'une avait décidé, par exemple, que les rayures tour-
raient de gauche à droite, l'autre qu'elles tourneraient de droite à
uche. Il fallait bien ne pas avoir l'air de se copier. On avait, il
t vrai, adopté pour les fermetures de culasse, la vis imaginée par
euil de Beaulieu ; mais avec des pièces dont l'âme s'élargissait à
et 30 centimètres de diamètre, le bouchon de métal atteignait
s poids énormes, et pour le supporter quand on l'enlevait, on
erchait le volet qui fut inventé vers cette époque.

Je pouvais observer, dans ces circonstances, le lien intime qui

rattache l'ingénieur à l'ouvrier, comme ils ont besoin l'un de l'autre et se complètent mutuellement, l'ingénieur en fournissant l'invention qui ne pourrait naître sans la théorie scientifique dont l'ouvrier est incapable, l'ouvrier en résolvant des difficultés de détail auxquelles l'ont habitué le continuel maniement de la matière et vis-à-vis desquelles l'ingénieur est souvent d'une extrême maladresse.

M. de Chasseloup-Laubat, frère du général et ministre de la marine, entretenait à la fonderie deux inventeurs; l'un, savant modeste, recherchait le moyen de produire l'acier en grandes masses en faisant pénétrer des jets de vapeur d'eau dans la fonte liquide

Château de la Franchade, aux environs d'Angoulême (D'après un croquis de l'auteur).

Ce procédé eût remplacé celui encore en usage de l'Anglais Bessemer qui se contente de l'oxygène de l'air. Le second inventeur, pas savant du tout, était en revanche très ingénieux et très malin. C'était un colonel américain de l'armée régulière, nommé Claxton. En 1863, au moment de la guerre de la Sécession, à la suite de je ne sais quelles circonstances, de ses sympathies avouées pour les Sudistes, je crois, il avait quitté les États-Unis et il était venu en Europe, très dépourvu d'argent, accompagné de sa femme et de sa fille, personnes du meilleur monde. Il offrit d'abord au gouvernement suisse un fusil de son invention se chargeant par la culasse. Les Suisses, gens capables et pleins de flair, l'éconduisirent poliment. Il songea alors que sa femme était parente de celle de notre ministre de la marine. Cette circonstance lui valut de pouvoir

xécuter à la Fère des expériences aux frais de l'État, par exemple elle des projectiles longs entourés de cordes pour les guider dans es rayures, d'où ils sortaient complètement démantibulés; puis 'être attaché à la fonderie de Ruelle, avec six mille francs d'ap-ointements, pour y inventer des canons. Il m'y avait aperçu de oin, mais ne m'avait jamais parlé. Un jour, il se fit annoncer hez moi; c'était un grand bel homme, s'exprimant difficilement n français.

— Je viens vous demander confidentiellement votre secours, me it-il, car je n'ose m'adresser aux officiers d'artillerie de Ruelle ui sont très roids vis-à-vis le moi. Je tra-aille actuelle-nent à un ca-non de bronze ecouvert d'une hemise d'a-ier, mais il y des questions le dilatation et le résistance que je ne peux résoudre sans e secours des ormules du gé-néral Poncelet et je n'arrive pas à les comprendre dans son livre, voudriez-vous n'aider?

Fort de Bellegarde (Pyrénées).
(D'après un croquis de l'auteur).

— Cela dépasse ma compétence, lui répondis-je, néanmoins, omme je serais heureux de vous obliger, essayons!

Nous nous mimes au travail. Le résultat le plus clair fut de me aire faire ample connaissance avec M. Claxton et avec sa rès aimable famille. Environ un an plus tard, je le rencontrai sur e boulevard, à l'angle de la rue de Richelieu; nous entrames dans n café et je lui demandai ce qu'il faisait.

— Je fabrique la nouvelle artillerie du Bey de Tunis, avec lequel ai traité par l'intermédiaire du gouvernement français.

— Alors vous allez gagner votre million?

— J'y compte bien, mais que de difficultés soulevées chaque

jour, parce que chez vous la fabrication des armes n'est pas libre. J'ai déjà dû installer à Marseille certains ateliers sur des pontons portant pavillon tunisien ; et puis...

— Et puis quoi ?

— En France tout est si lent ! Je n'osais pas d'abord me servir du moyen couramment employé en Amérique ; j'ai fini par me risquer et je suis très content.

— Lequel ?

Claxton me regarda dans les yeux et frotta le pouce de sa main droite contre la paume de sa main gauche. Hélas, depuis, nous eûmes les marchés de la guerre !

J'avais profité de la liberté de m'absenter que m'accordait le général. J'allai ainsi dans les Pyrénées d'abord, où, j'assistai à Perpignan, à la première, l'une des premières au moins, course de taureaux espagnols qui ait eu lieu en France.

A Amélie-les-Bains, j'eus la bonne fortune de faire la connaissance du chef de bataillon du génie Serré de Rivière, un homme aussi aimable que distingué, qui ne prévoyait pas l'œuvre à laquelle il attacherait plus tard son nom : la reconstitution de nos frontières militaires. A la même table que nous, mangeait un français habitant Barcelone.

— J'y ai beaucoup de procès, nous disait il, cela m'est égal parce que je suis toujours sûr de les gagner !

Et il nous expliquait par quels moyens. C'étaient ceux de M. Claxton. Aux Pyrénées, les deux nations déteignent l'une sur l'autre. J'allai voir le pittoresque fort de Bellegarde, à cheval sur la frontière, où l'aumônier militaire voulut bien me servir de cicerone. Comme sur la couverture du cahier de papier à cigarette que je tenais, se trouvaient des vers en l'honneur des contrebandiers, j'en vins à dire qu'il serait bon d'arrêter leur regrettable industrie.

— L'arrêter, Monsieur, s'écria l'aumônier militaire avec véhémence, mais c'est l'industrie du pays, c'est elle qui le fait vivre ; il ne faut pas, il ne faut pas !

Quelques mois plus tard, j'avais définitivement quitté Angoulême et j'étais à Paris.

(A suivre.) — Colonel Fix.

SAISONS

En dépit des jours moroses
Qu'on voudrait en vain nier,
Mes amis, l'été dernier
J'ai connu de belles roses.

J'écoutais des chants d'oiselles
Et, tout le long des chemins
Fleurissaient de blancs jasmins
Pour les jeunes demoiselles.

Sous les ramures hautaines,
A l'ombre d'un noir buisson
Murmurait une chanson
Dans l'eau pure des fontaines.

Aux jardins où l'air flamboie
Dans un clair frisson vermeil,
Tout n'était qu'amour, soleil,
Sourire, caresse et joie.

Et la ville était charmante.
Couronnés de leur vapeur,
Des bateaux couraient sans peur
Sur la rivière écumante.

Les plates-bandes fleuries
Chantaient leur gai carillon,
Piquant d'un beau vermillon
Les joyeuses Tuileries.

Et leurs beaux yeux, sans colères.
S'emplissant d'ombre et d'azur,
Les dames au profil pur
Arboraient des robes claires.

Bravant périls et traverses.
Tout le long du boulevard
Paris frivole et bavard
Causait de choses diverses.

Tout à coup, l'âme transie,
Tremblant et nu comme un ver,
L'Hiver parut, un Hiver
De retraite de Russie.

Il fallut rompre en visière
Avec ce qui nous ravit.
Et sur l'asphalte on ne vit
Que des chaussons de lisière.

Dans sa calotte, minée
Pour des frimas, le ciel bleu
Eut des fentes, et le feu
Gela dans la cheminée.

D'une glace adamantine
Le zéphyr se régala,
Et ce fut un beau gala
Dans le monde où l'on patine.

Que tout se remette en place!
Et quoique ce soit moins sûr,
Amis, glissons plutôt sur
Le gazon que sur la glace!

Dans ton habit de féerie
Viens vite, clair et subtil,
Génie enchanté d'Avril!
Baise la terre fleurie.

Et sur toutes les Hélènes,
O Printemps accoutumé,
Répands, d'un souffle embaumé,
Tes parfums et tes haleines!

Théodore de BANVILLE.

L'INDULGENTE [1]

(Suite et fin.)

Un silence plana sur eux quelques secondes. Puis Robert, de la douce voix qui veut calmer les rancunes et ramener les bons souvenirs d'oubli et de pardon, Robert commença :

— Je suis si fier et si heureux ; vous m'avez appelé à vous pour vous seule, et vous vous prêtez à moi quelques instants, à moi seul. Cette préméditation me ravit. Laissez-moi la considérer comme un aveu... Chut ! Pas un mot, ayez le respect et la pitié de mon erreur, je suis si heureux, voyez-vous, là, dans mon illusion, sous votre regard et tout près de votre sourire... Je n'aurais qu'à étendre le bras pour prendre votre main... que vous retirez aussitôt... Pourquoi ? Oui, je sais que j'ai tort. Mais répondez-moi : n'est-ce pas que vous êtes heureuse aussi, vous, femme, de sentir à vos pieds, dompté par le seul ordre de vos yeux, un être ému et frisonnant ? Dites, n'est-ce pas un orgueil, une joie... d'amitié ? Allons, soyons franche... presque d'amour.

En eux, une fièvre commençait d'agir, lente et sournoise d'abord, qui peu à peu les brûlait et faisait trembler leurs mains inquiètes, voulant essayer le chaud contact, la pression furtive.

Après avoir marché un instant dans le salon, il était revenu s'asseoir auprès d'elle, tout près cette fois, sur le divan ; et depuis qu'il s'était tu, il voyait, à la considérer fixement, que son visage rêvait d'indulgence et de faiblesse. Elle avait la rougeur et le souffle précipité des abandons sinon prochains, du moins possibles... et doucement, avec l'instinct si prudent de l'attaque amoureuse, il posa, légère, sa main sur la main de Marcelle, en murmurant :

— Voyons, puisque je vous adore et que vous me le pardonnez.

Seulement, comme sa main avait remonté un peu, saisi le bras au-dessus du poignet, puis, frôlant l'épaule, était retombée et se glissait insidieuse pour s'appuyer à la taille et l'envelopper d'une

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 10 septembre.

prise de maître, tout à coup la femme devina, comprit qu'il fallait choisir, que c'était la dernière minute de libre arbitre, que bientôt, ayant été jusque-là si soumise, elle n'aurait plus la force de se défendre, qu'elle n'en aurait plus même le droit sans être ridicule; soudain elle redevint calme, presque hautaine, et ses joues retrouvèrent leur pâle dignité.

— Pardon, fit-elle en se levant, nous ne sommes pas d'accord, et je vois bien qu'il faut vous dire les choses tout franchement, puisque vous voilà de nouveau un homme comme les autres.

Elle se recueillit, et sa voix était paisible et simple en émettant des pensées graves et solennelles que tant de femmes auraient déclamées parce qu'elles n'auraient pas été si sincères.

— Pourquoi, disait-elle, ne m'aimez-vous plus comme autrefois, comme hier? Je sais bien que vous... me désirez... Le beau mérite! Est ce bien flatteur pour moi? Non, ce qui me charmait, c'était ce respect si doux et si brûlant, cette attente et cette sagesse. Vous l'aviez bien deviné vous-même... et je vais vous avouer plus encore : Je ne veux pas!... Comment dire? m'éparpiller! Ce sera tout ou rien. Je ne suis pas femme à me donner par bribes, mais je veux aussi qu'on se donne tout entier, je le veux. Et qu'est-ce que cela vous fait d'attendre? Vous parler ainsi, n'est-ce pas promettre?...

Il murmura, impatient :

— Pourquoi attendre? attendre quoi? L'heure où vous serez libre?...

Elle détourna la tête d'un air mécontent et se leva.

Il reprit :

— Cela peut durer si longtemps que je perdrai courage. Cela peut durer toujours! jusqu'à nos cheveux blancs.

Alors elle sourit très gracieusement, avec un peu de malice, en secouant la tête comme pour dire qu'elle n'aurait pas non plus la patience d'attendre si longtemps. Et tout de suite, avant que Robert continuât, elle tourna court pour que l'entretien ne devint pas cynique ou vulgaire.

— C'est donc vrai, dit-elle, que vous allez partir pour Rouen, vous établir là-bas, et... oublier vos amis.

— Il le faut bien. J'ai des devoirs, des responsabilités... la vie m'empoigne et ne me lâchera pas de si tôt.

Il se tut un moment, puis, dans une brusque poussée de franchise, il s'écria :

— Il n'y a pas de sots métiers, mais vraiment je n'étais pas fait ur celui-là. Enfin, cela me distraira.

Marcelle vit qu'il allait revenir à ses tristes préoccupations. Elle i barra la route.

— Il y a donc des personnes ou des choses auxquelles vous us défendez de penser?

— Oui, autant que faire se peut.

— Pourquoi?

— Parce que c'est inutile, sans espoir, et que cela me met en colère.

— Et quelle est cette pensée interdite?

— C'est vous.

De nouveau ils allaient parler de leur amour. Une force les menait là. Le regard de Marcelle s'assombrit.

— Je ne veux pas, dit-elle, me montrer à vous autre que ce que je is. C'est donc ma franchise que vous me reprochez? J'aurais dû entir, vous faire espérer ce que je ne veux pas que vous espériez... on!... Encore une fois, aimez-moi comme ça. Je m'en contente en, moi.

Ce mot valait une caresse. Robert en eut le léger frisson avant- ureur. Pourtant, comme il était homme et qu'avec la passion andissait en lui l'exigence, il reprit :

— J'ai souffert à cause de vous longtemps, moi, avant même être un homme. Vous pourriez me dédommager et me faire un crifice.

— Vous-même ne m'en feriez pas, répondit-elle sèchement

Il la regarda, surpris.

— Comment cela? Essayez donc.

— Inutile. J'en ai eu la preuve déjà.

— C'est de ma lettre que vous parlez encore.

— Oui, cédez-moi sur l'un de vos préjugés, ou bien ne raillez us mes scrupules. Donnant, donnant!...

Elle allait parler encore. Elle s'arrêta, éblouie par l'éclair qu'avait ncé l'œil du jeune homme. Il voulut une fois encore lui saisir la ain, disant :

— Je vous en supplie, aimons-nous; et qu'importe le reste, les rière-pensées, les sottes rancunes? Aimons-nous...

Elle fit non, de la tête.

— Vous ne m'aimez pas, murmura-t-elle.

— Oh! Marcelle!

— Pas autant que vous croyez. Vous ne m'aimez pas plus que tout.

— Si !...

— Prouvez-le moi donc.

— Je veux bien.

Elle le regarda un instant. Elle semblait émue comme avant u acte décisif ou un mot qui sera irrévocable.

— Écoutez, dit elle enfin, j'ai quelque chose à me faire pardonner

— Vous !

— Oui !

— D'avance j vous pardonne.

Elle sourit, u peu mélancolique

— Attendez.. Qui sait ! Vou êtes si étrange !

— Qu'est-cedon

— Voici : J'ai v de loin, et san paraître m'e apercevoir, tou vos tracas, vos en nuis. Je n'ai pas os vous en parler à cœu ouvert, j'avais peur d votre amour-propre

— Comment cela

— Faut-il tout dir

— J'écoute.

— J'ai tenté dé de vous être utile.

— Vous ?

— Parfaitement.

Elle écouta résonner la porte d'entrée.

Il voulut croire que c'était une plaisanterie et dit :

— Alors merci et restons-en là.

— Non, il faut que vous sachiez tout.

— C'est donc grave ?

— Une bagatelle.

Il devenait nerveux.

— Dites, dites toujours, vite.

Elle comprit que le silence n'était plus possible :

— C'est moi qui ai racheté l'usine.

Il resta un instant muet. Il semblait n'avoir pas compris ; ses doigts pinçaient et tordaient la pointe de ses moustaches, ses yeux vacillants interrogeaient. Enfin il trouva un mot.

— C'est bien la vérité que vous venez de me dire ?

— Oui, fit-elle étonnée, presque effrayée...

— Comment, c'est vous qui avez....

Sa voix tremblait. Il n'acheva pas la phrase, gêné devant certains mots.

Marcelle se taisait, mais ses tristes yeux répondaient oui, pour elle. Tout à coup il se leva comme pour se mettre courageusement en face d'une inévitable douleur et murmura, se parlant à lui-même autant qu'à elle :

— Oui, je vois maintenant, tout s'explique. C'était inespéré cette vente à de pareilles conditions. Vous m'avez fait la charité. C'est une aumône ! Voilà ! Alors c'est fini... Adieu !

Elle fixa sur lui des yeux qui brillaient de colère dans leurs larmes. Elle ne prit pas la main qu'il lui tendait.

— Vous ne me comprenez pas, fit-il.

« Quand et comment serai-je libre de vous revoir ! »

Elle répondit rudement : Non.

— Vous ne comprenez pas que je suis un homme d'honneur !

Elle se taisait toujours, s'isolant dans sa fierté. Et lui continua :

— Vous m'avez ôté la seule bonne chose que j'avais dans ce monde, ma seule joie, mon seul espoir. Notre amour s'est terni, souillé. Vous m'avez pris le dernier droit au bonheur. Il m'est défendu de vous aimer maintenant... comprenez-vous ?

A son tour, elle se leva. Elle était si pâle, si pâle, qu'il eut pitié, qu'il eut peur de l'avoir blessée à mort.

Elle lui dit : Je comprends que vous êtes ingrat et cruel et indigne que je vous aime, et que vous ne m'avez jamais aimée.

Il voulut se rapprocher d'elle, mais cette fois elle se roidit. Son geste impérieux l'arrêta, son regard le fit taire.

Elle ajouta : Séparons-nous, vous l'avez dit, cela vaut mieux.

— Et il le faut, répondit-il d'une voix qui semblait l'écho désolé de sa conscience.

Il sentait qu'entre elle et lui quelque chose venait de se rompre, qu'il ne devait pas rester là, que désormais toute parole était superflue ou même impossible, que Marcelle souffrait de le voir... Et il s'enfuit, retenant un cri de détresse, un blasphème.

Elle, sans un mouvement, sans un mot pour le retenir, détourna la tête et baissa les yeux, son orgueil lui commandant d'attendre, pour pleurer, que Robert eût disparu...

Elle écouta résonner la porte d'entrée qui se refermait ; alors elle se rassit et des larmes vinrent qui avouaient la déception suprême de sa tendresse, et peut-être aussi le regret de ne pas s'être déjà offerte et donnée, avant, pour qu'il n'eût plus le droit de s'éloigner d'elle...

Mais pourtant sa fierté tenait bon, et, irritée encore dans ses larmes, elle se répétait :

— C'est égal, j'ai bien fait, j'ai bien fait, et c'est lui qui est coupable... oui, coupable et méchant.

X

Alors, comme ils s'aimaient, malgré tout ; comme Robert, volontairement exilé, souffrait toutes les angoisses du remords et de la solitude ; et que Marcelle, au fond d'elle-même, découvrait tous les pardons que l'amour enseigne et qui deviennent de la tendresse, bientôt ils s'écrivirent... Et voici leurs lettres :

Rouen, 10 avril 18..

« Madame,

« Je suis donc parti et je ne reviendrai pas de longtemps. Vous me blâmez peut-être, mais ma conscience m'absout. Pourtant,

omme vous étiez en droit de compter sur ma reconnaissance, il ut que je vous remercie.

« Oui, je suis touché de votre affectueuse intention ; et si je vous blessée par ma façon d'être envers vous, si mon départ vous a rprise ou peinée, ne m'en veuillez pas, ne m'accusez ni d'ingratude, ni d'insensibilité. Je suis un pauvre garçon très malheuux, qui a encore des principes et des préjugés... Et maintenant ue nous sommes hors de portée de la voix... et du regard, faisons paix... Une ligne seulement pour me dire que vous m'excusez... que vous m'estimez.

« Votre dévoué et respectueux.

« R... »

Caen, 12 avril 18...

« Je n'ai jamais réclamé votre reconnaissance, mon cher obert, et vous avez tort de me l'exprimer ; c'est me rappeler une fois plus que j'ai commis une faute... Vous me remerciez de mon affectueuse intention ». Je suis sûre que vous aviez au bout de plume ces mots : « Votre affectueuse et *maladroite* intention... »

« Vous vous êtes donné bien du mal peut-être pour aligner les uelques phrases compassées de votre billet. C'est votre tête, non otre cœur, qui vous les a dictées. Je ne veux retenir que la derère : « Faisons la paix. » Soit, mettons qu'elle est faite et n'en arlons plus. Ou plutôt, parlons-en franchement... et permettezoi de vous juger... Ah! mon pauvre ami, — je dirais presque on pauvre enfant, — tenez, je ne vous comprends pas, et si je ous estime, ainsi que vous semblez le désirer, ce n'est pas à cause votre dernier trait d'héroïsme; vous avez fui, ne pouvant plus utenir mon regard, ayant honte apparemment de vous trouver ma présence, et pourquoi?... Parce que moi, votre amie d'enance, moi, libre et maîtresse de mes actes, je suis intervenue dans otre vie, j'ai essayé de vous... être utile. Oui, libre! Et même our désarmer d'avance vos scrupules, vos préjugés, cette liberté mplète je l'avais demandée, je l'avais légalement obtenue... On pu dire de moi que j'abandonnais dans la maladie, dans la tresse, l'homme de qui je porte le nom. Tant pis! je voulais que us pussiez accepter de moi, sans remords, dignement, la main courable d'amie que je vous tendais... Je croyais avoir tout évu! Tout, hélas! tout, sauf la sottise des hommes et la vanité leurs serments d'amour.

« ... En voici un par exemple, — c'est vous, — né gentilhomme élevé soldat, loyal autant que son épée, ayant le culte de l'honneur Eh bien ! il s'étonnerait fort si je lui disais que l'excessive délicatesse de sa conscience a dû nuire à la sensibilité de son cœur, e que je l'estimerais tout autant pour un peu plus de faiblesse d caractère qui trahirait un peu plus d'affection et de confiance.

« Mais assez ! Je ne veux pas être méchante à mon tour. Vou m'avez écrit : « Ma conscience m'absout ». Je ne veux plus laisser parler la mienne qui proteste ; et j'aime mieux dès lors m distraire, oublier toutes ces vilaines discussions, et vous parler à vous, comme je parlerais à un frère digne de mes confidences indulgent à mes folles et douces rêveries. Voulez-vous ? N'ai-je pa le droit aussi de m'attendrir un peu, de m'imaginer que je sui heureuse et que je n'ai jamais fait de peine à ceux dont je désir la joie ?

« C'est qu'il y a des heures où, nous autres femmes, nous n pouvons supporter la réalité gênante et lourde, la solitude et l'om bre, tout ce qui oppresse ou désole... Alors nous cherchons autou de nous ce qui pourrait bien nous tromper nous-mêmes, nous égarer délicieusement dans la vie... Et il suffit pour cela d'une fleu d'un oiseau, d'une étoile, d'un souffle de vent qui passe avec de senteurs de jardins, de forêts ou d'océan... Il suffit d'un rien, parc que les moins sensibles — physiquement, — les moins nerveuse d'entre nous avoueront que leur pensée, leur âme, — appelez cel du nom qu'il vous plaira, — tout l'invisible et le mystérieux d'elle mêmes subit les plus matérielles influences... Et c'est tant mieux

« Ainsi, hier, j'ai tout oublié, tout ce qui m'irrite et me pein grâce à quelques premières sensations de printemps, de verdure de tiédeurs. J'avais fait atteler « Fritz » le poney, et je suis part toute seule ? Vous savez que je passe partout avec ma charrett grande comme un joujou. Je suis sortie de la ville et, très vite, j' pris des chemins de traverse, qui longeaient des champs. — C'éta exquis. — J'allais au pas. — Fritz s'arrêtait pour arracher jeunes feuilles dans les haies ou flairait les branches d'aubépin qui lui barraient la route... Je regardais la plaine, cette plaine Caen, qui a sa réputation bien acquise de monotonie et de banalit Mais, voyez vous, c'est toujours beau de l'herbe jeune qui sort terre, effleurée par les hirondelles, et puis le ciel qui n'est plus gr le soleil qui rend l'espoir aux plantes et aux bêtes ; c'est délicieu quoi, ce coup de printemps, qui vous frappe, vous étourdit et vo

grise... On ne sait plus pourquoi et comment l'on vit. On n'est plus qu'un tout petit morceau de la nature. — La pensée est absente, bien loin, une rêverie à peine ! — Notre bonheur n'est plus qu'une joie physique involontaire et profonde, la joie des yeux, la volupté de l'odorat... toutes les délices de l'être instinctif... J'ai éprouvé cela intensivement, — presque cruellement. — J'étais heureuse de vivre et cela m'aurait été égal de mourir là, tout de suite, dans les champs, au revers d'un fossé, dans ce plein air d'avril. Je suis restée longtemps ainsi, distraitement errante dans le pays, jusqu'à l'heure où le soleil tombait ; de légers frissons d'hiver ont passé dans l'air plus terne. Je ne voyais plus le bonheur des choses... Et je suis retournée vers la ville au trot, sentant que ma félicité de rêve était finie, que je redevenais, pour mon malheur, un être pensant, un être à cerveau qui médite, calcule et discute, qui souffre en un mot.

« Pourquoi vous ai-je dit cela ; c'est, je vous le répète, afin de vous prouver peut-être que je ne vous garde pas rancune de votre fuite... Que j'ai assez confiance en vous, pour vous faire des aveux de sensibilité dont seul un vieil ami ne se moquera pas.

« M. »

Rouen, 15 avril.

« Je vous remercie de votre lettre ; pourtant elle m'a fait du mal. Plus vous vous révélerez à moi sensible et prête — qui sait ? — à vous laisser aimer, plus je vous regretterai, plus je maudirai ce qui nous sépare. Tout cela est triste, triste ! Et tandis que je vous écris dans mon petit bureau de surveillant, de directeur-comptable, j'entends le bruit des métiers qui travaillent pour vous et leur tapage me semble un ricanement d'ironie. Parbleu, il y a bien de quoi. — C'est moi qui suis ridicule !... Associé, employé à gages de la femme que je voulais aimer !...

« Ridicule, sinon infâme, — car, au fond, ce n'est pas un achat que vous avez fait. C'est à peine un prêt mal garanti. C'est presque un don, une aumône. Tout le monde doit me soupçonner d'être votre complice, et l'on hausserait les épaules si je jurais de mon innocence. Ah ! si j'avais un associé quelconque, âpre au gain et méfiant, que m'importerait ? Je le mettrais en face de ma probité et de mon travail en lui disant :

« — Voilà, je fais ce que je peux ! »

« Mais c'est vous! Et chaque pièce d'or que je vous dois est un poids pour ma conscience et pour ma liberté. Et je m'irrite à chaque obstacle nouveau qui retarde l'heure où je me délierai de votre générosité...

« Ne me grondez pas d'être franc. A mon tour, laissez-moi parler ainsi à cœur ouvert, comme s'il s'agissait d'un autre que moi, d'une autre que vous. Je ne puis pas me forcer à vous écrire à propos de la pluie ou du soleil ou des roses. Je vous laisse, à vous, le droit — que je n'ai pas — de me distraire de mes peines, de m'en éloigner et de me mener perdre dans de grandes rêveries... Et même là, me faudrait-il éviter la rencontre de mes souvenirs !... Ils m'attristent !

« C'est que la vie m'a toujours brusqué, rudoyé : Tu aimes cette jeune fille ? — Elle est trop riche pour toi ; va-t'en! — Tu veux aller où l'on se bat et t'égayer en risquant ta peau? — Pardon, il s'agit de revenir ici, aligner des chiffres et chicaner avec des notaires. Enfin, cette femme, tu l'aimes !... L'espoir de l'obtenir, c'est tout ce qui te reste de meilleur, espoir infiniment éloigné, incertain, comme une tremblante lumière, tout au bout d'une route sombre, mais enfin, il existe encore, il brille, cet espoir ! — Ah! bah ! L'honneur t'ordonne aujourd'hui d'en détourner les yeux, de rebrousser chemin...

« Tenez, bien souvent, durant ces dernières semaines, j'ai pensé à mon pauvre père. Lui seul m'aurait approuvé, tout en me plaignant : — Il n'a pas été heureux. Il était comme moi, un timide, un délicat, mal armé pour la vie moderne, et ma compagnie lui allait. Il trouvait dans le petit garçon que j'étais alors des sensibilités qui lui plaisaient ; j'étais bien lui même. — En causant avec moi, jamais il ne blâmait personne, mais il osait me dire des choses qu'il n'eût pas dites à... d'autres ; on ne l'aurait pas compris. — Il était bon — jusqu'à la nonchalance. — Mais il avait un doux mépris tranquille de bien des choses, qui souvent le faisait renoncer à la lutte. Pourtant, il admirait l'amour... Il a dû aimer, — souffrir peut-être ! J'espère qu'il me pardonne ces pensées, ces confidences ! — Du reste, les faire à vous, c'est les garder au fond de mon cœur. Oui, je les tiens de lui ces susceptibilités d'âme qui vous étonnent. Écoutez, j'aurais plus facilement admis de faire un mariage d'argent, d'épouser une femme que je n'aimerais pas, que d'accepter le moindre service de la femme aimée.

« Dans le premier cas, je renonce à ma dignité, je la sacrifie

ɔur sauver la situation de ma famille, l'honorabilité du nom, je ɔnclus un assez vilain marché. Soit. Mais dans l'autre cas, la lenie est la même, et en outre, je souille mon amour. Je ne veux as, vous le voyez bien, me faire meilleur que je ne suis. C'est mon goïsme d'amoureux autant que mon honneur de galant homme ui s'est révolté... Et je pense que cela doit suffire à vous apaiser, que votre pardon va me venir; et alors, nous pourrons discuter ɔucement, essayer de défaire le mal que vous avez fait, en croyant ire le bien.

« Quand et comment serai-je de nouveau libre? libre de vous voir, au lieu de me tenir dans cet exil, à peine éloigné de quelques eures, volontairement, cruellement, — trouvez-le donc le moyen. - dites-le-moi, et je vous aimerai encore plus, encore mieux... si ɔssible.

« ROBERT. »

Caen, 29 avril.

« En lisant votre lettre, mon cher Robert, j'ai été triste et colère ut à la fois. Je ne voulais pas vous répondre tout d'abord. Et uis, comme les enfants qui ont boudé, je finis par revenir. Mais en ai long à vous dire, et vous m'écouterez, quand même. Tout e que vous m'écrivez est faux. Ce n'est pas l'affection que vous ez pour moi qui vous fait agir et penser de cette façon. Vous ne oyez pas clair en vous-même, ou vous n'êtes pas franc, tout en oyant l'être. — Vous obéissez non pas à vos sentiments d'amoueux délicat, mais seulement aux principes, aux préjugés masculins e notre temps... Certes, ils n'ont plus grands scrupules en amour s hommes d'aujourd'hui. Cependant, il leur en reste un, le dernier eut être... C'est le vôtre... Il est permis, selon votre code mondain, e prendre la femme d'un ami ; cela ne déshonore pas. Il est admis ncore d'épouser une jeune fille qu'on n'aime pas, qu'on ne connaît as, mais dont on a fort bien inventorié la fortune mobilière et nmobilière. J'en sais quelque chose; j'ai été choisie par un de s industriels-là. On dit simplement : « Un tel a eu de la chance. - Un beau mariage. — C'était le moment. »

« Et les salons s'ouvrent au décavé à qui c'est justice qu'une etite Jeanne d'Arc millionnaire ait livré sa jeunesse et la somme u'il fallait toucher bien vite pour payer les créanciers, reprendre n train convenable de chevaux et de cuisiniers, louer des forêts as trop loin de Paris, et faire tuer dans la saison quelques milliers

de lapins et de faisans à ses invités... Qu'on s'offre une danseuse très cher par dessus le marché, c'est encore absolument « correct », pour me servir de cette expression moderne qui a l'air de signifier tout et qui ne veut rien dire, puisqu'on peut être correct sans être ni honnête, ni distingué, ni comme il faut, ni généreux, ni brave. Alors quoi?

« Et cela est si vrai ce que je dis du mariage, que j'ai eu peur, moi, pour vous qui êtes un des meilleurs parmi les bons. Oui, j'ai eu peur que fatigué de tous vos soucis, cédant à de sages conseils, vous ne vous décidiez à un de ces mariages! On vous l'offrait, mon cher, n'oubliez pas. Et à ce moment là, ni moi ni vous ne savions que les millions de Mlle Guayaquil allaient fondre comme neige au vent du midi. Et dans mes rêves, je croyais vous voir vous approcher d'un air quelque peu suffisant et résigné de la petite divinité brune qui attendait debout sur son large piédestal d'or massif et souriait en montrant ses dents blanches, aiguës et cruelles. Vous regardiez le piédestal surtout, mais vous auriez à la fin peut-être levé les yeux et admiré l'idole... Et ce rêve de chaque instant m'obsédait — et je n'ai pas voulu qu'il continuât. Autrement dit et prosaïquement, j'ai pensé qu'il fallait intervenir, aider un peu votre conscience à résister à la tentation. Mon parti a été pris bien vite. Je vous ai procuré le moyen de payer vous-même une dette d'honneur...

« Et vous m'en voulez! Vous êtes un niais, voilà! Il fallait me laisser faire et ne rien dire, ou dire merci. Il fallait comprendre que pour nous autres femmes, tout ce qui ressemble à un sacrifice nous attire et nous exalte... Je vivais avec la pensée que je vous délivrais d'une angoisse, que je vous sauvais presque. Je réalisais l'impossible miracle qu'ont voulu toutes les mères de prendre pour elles mêmes la douleur dont souffre et crie leur enfant...

« Je comptais vous avouer tout, ce certain soir, la dernière fois que nous nous sommes vus. Et j'espérais qu'après m'avoir grondée un peu pour la forme, vous me pardonneriez, me faisant l'abandon de votre orgueil d'homme; que vous auriez l'âme assez haute pour vous élever au dessus des mesquines idées modernes. Ne savez-vous donc pas que la honte ne peut exister où l'intention est pure?

« Souvenez-vous des gentilshommes d'autrefois qui, au moment de partir en guerre, se laissaient payer leurs équipages et garnir la ceinture de doubles pistoles par quelque noble et belle ami

« Je n'ai jamais réclamé votre reconnaissance mon cher Robert. » (Chap. X.)

Une femme alors avait le droit d'être généreuse, de fournir au chevalier qui était le sien, un genet et des armes pour faire bravement la campagne. Et au retour, on n'en perdait pas un seul baiser pour cela... Tout est changé, et dans notre existence moderne — où l'argent plus que l'épée est une arme d'attaque et de défense — il est interdit à une femme aimée d'obliger qui l'aime...

« ... Hélas! je le savais bien! Aussi j'avais eu cette discrétion de vous refuser mon amour afin de pouvoir un jour être pour vous un camarade utile... Comme vous m'en avez mal récompensée! Comme c'était brutal, votre avertissement que vous refuseriez toute aide venant de moi... Mais comme vous en avez été puni, sans vous en douter! Je vous le répète, je comptais tout vous avouer, et après!...

« Ah! après! Est-ce que je sais, moi! Je ne suis pas une sainte. Je n'ai pas l'étoffe d'une martyre. Je suis fière, voilà tout... Mais il arrive un moment où la fierté s'en va... Et à cet homme qui m'avait aimée toute enfant et qui me demandait encore mon amour, à cet homme qui m'aurait permis de le secourir et m'aurait donné la joie infinie de ce bienfait, je n'aurais peut-être pas refusé la suprême tendresse...

« Tenez! Voilà de ces choses que nous ne savons jamais avant, mais dont nous nous apercevons après.

« Ainsi, j'ai brûlé mes vaisseaux, mon cher. Je vous ai fait l'aveu de ma faiblesse d'amie... Je me livre...

« C'est ma défaite, pensez-vous? Et votre victoire prochaine?... Eh bien! non... C'est tout le contraire. Quand une femme écrit ce que je viens d'écrire, c'est qu'elle a tristement dit adieu au passé, pour toujours ; et quant à l'avenir, il est si laid que je voudrais n'y jamais aller. Mon seul espoir est de ceux dont on ne parle pas. Et si même j'avais le cynisme d'oser projeter avec vous de funèbres fiançailles qui commenceraient le premier jour de mon veuvage, si même demain je retrouvais ma liberté, je ne sais si je vous laisserais venir à moi, si je pourrais encore vous aimer, après l'offense qui m'a meurtrie. »

Caen, 22 avril.

« Mon cher Robert,

« J'ai reçu votre lettre qui s'est croisée avec celle que je vous envoyais avant-hier ; vous m'avisez que vous avez versé à mon notaire une somme en remboursement « de ce que vous me devez ».

Mon notaire doit vous avoir délivré un reçu en règle, puisqu'il vous plaît de me racheter ainsi petit à petit.

« Merci de l'outrage. Quant aux bonnes raisons par lesquelles vous me prouvez que c'est là un acte de délicatesse, et que, libéré envers moi, vous m'aimerez de tout votre cœur, je persiste à ne les pas admettre.

« Je vous juge un insensible et maladroit ami. Je préfère à l'avenir cesser toute correspondance avec vous. Me Bidasse, notaire à Rouen, a mes pleins pouvoirs, et c'est avec lui que vous traiterez directement tout ce qui concerne nos communs intérêts.

« Adieu.

« M... »

Rouen, 25 avril.

« Peut-être suis-je, comme vous le dites, un sot et un insensible, mais je ne changerai pas d'avis. Un gentilhomme ne peut être l'obligé de la femme qu'il aime, et s'il est l'obligé d'une femme, il ne peut plus l'aimer.

« Du reste, je préfère votre colère et votre silence au supplice que vous m'infligez en me parlant d'amour. Le devoir est déjà chose assez dure sans qu'on vous redise toutes les joies qu'il vous en a coûté de l'accomplir. Moi, malgré tout, je vous adore et n'adorerai jamais que vous, seulement je n'ose vous le dire que de loin et même je me punis de vous le dire, puisque je reste en exil.

« R... »

Caen, 2 mai.

« Mon ami, je ne comptais plus vous écrire, mais j'aurais un remords de vous avoir trop sévèrement peiné, et avant de quitter la ville, j'ai voulu vous dire adieu une dernière fois. Je vais m'établir à Arigny. Vous serez libre désormais de venir à Caen sans risque de me rencontrer et de rougir.

« J'ai passé vingt quatre heures à Lion-sur-Mer. Je logeais à l'hôtel. Tous les chalets sont fermés.

« J'ai suivi la plage déserte en m'en allant du côté de Ouistreham. Puis je suis revenue par le petit chemin qui longe les villas.

« J'ai revu la maison en briques rouges et à poutraisons brunes que votre père avait achetée jadis, et que vous cherchiez à vendre

cet hiver. J'ai douloureusement songé devant cet écriteau : « A vendre ». Je sais que c'est le dernier lopin de terre qui vous reste, mais ce n'est pas de cela que je m'attriste surtout. Je ne vous ferai pas cette insulte. Votre pauvreté a trop de noblesse pour qu'on la plaigne. Non, je m'attriste parce que cette maisonnette, je l'aurais voulue pour moi. C'est dommage qu'elle s'en aille aux mains du premier venu. C'est là qu'autrefois, quand j'avais seize ans, j'ai passé une journée et dormi une nuit. Mon oncle Louvezac avait arrangé cela, je crois, pour nous faire plaisir à tous les deux. Il s'était invité avec moi. J avais une petite chambre à côté du salon avec un bowwindow donnant sur la mer. Vous y êtes venu dans cette chambre me rendre visite, bien sagement, bien timidement. Nous étions debout, accoudés à la fenêtre, et nous regardions la vague battre le sable. Nous n'avons pas dit grand'chose, mais j'ai bien senti l'émotion singulière de ce silence à deux, dans une contemplation, un recueillement de fiançailles. Rêve, fumée, tout cela! Nimporte, je leur dois à ces souvenirs de fillette quelques-unes de mes plus douces mélancolies de femme. Je leur dois aussi le droit de vous parler aujourd'hui du passé, qui m'apparaît, quand je regarde en arrière, d'autant plus rapide et radieux que le présent est sombre et l'avenir barré de nuages.

« A quand ?... Nul ne le sait.

« Ni au revoir, ni adieu.

« M... »

Rouen, 1 mai.

« Ma chère Marcelle,

« Je ne sais plus ce que je suis ni si j'ai une conscience; mais tenez, je crois que cette fois je vous ai comprise et tant pis si je commets une petite infamie, — libre à vous de ne pas l'accepter : — Je vous offre de vous rendre la petite maison de la plage dont personne n'a voulu et où jadis nos cœurs d'enfants ont battu tout près l'un de l'autre.

« Ainsi elle vous restera, et moi je vous aurai cédé un peu de ce que vous nommez mon orgueil.

« Faites la chose par votre notaire et le mien qui connait le prix que nous en demandons et qui le recevra pour le compte de ma mère.

« R... »

Caen, 5 mai.

« Merci de tout cœur, mon ami d'autrefois.

« Il sera fait comme vous le désirez.

« Je pars pour Arigny avec la joie d'aller bientôt faire un pèlerinage, là-bas, à la maisonnette déserte et fermée, où des souvenirs dorment, et que je vais rouvrir en tremblant, comme un livre où l'on a séché des fleurs d'amour. »

XI

Elles l'avaient ému, charmé, ces dernières lettres de reconnaissance. — D'ailleurs il s'apaisait depuis un mois dans la solitude active de son travail, et, même aux heures de loisirs et de rêveries, tombait la fièvre des sens que n'irritait plus le permanent espoir d'une rencontre ; à mesure, aussi, une indulgence lui venait, jusqu'alors inconnue. Il se pardonnait sa faiblesse, il se louait d'avoir eu pitié, il se disait :

« Je n'ai pas eu tort. Je sacrifie à mes souvenirs un peu de mes principes. Qu'importe, hélas! Tout est fini. Maintenant qu'elle m'a avoué son amour d'hier, elle ne me donnera jamais celui d'aujourd'hui. Il y a comme une double barrière entre elle et moi : son amour-propre et ma fierté. »

Ainsi le courage lui manquait de se parler franc à lui-même. Était-ce bien à leurs souvenirs, comme il disait, à leur passé, qu'il venait de sacrifier un peu de ses principes? Ou plutôt ne conservait-il pas l'inconsciente espérance d'amour que les mieux résignés d'entre les hommes ne perdent jamais toute? Peut-être... Et, dès lors, se croyant plus sage parce qu'il était moins inquiet, il résolut de s'en aller à Caen pour quelques jours, — profitant de l'absence de Marcelle et ne se sentant pas assez fort pour affronter le péril de la voir.

D'ailleurs, Mme de Scève réclamait à tout instant la visite de son fils. Elle désirait, disait-elle, causer avec lui « sérieusement et mieux que par lettre ». Robert aussi préférait cela. Il ne pouvait plus suffire à la correspondance maternelle. Les questions lui arrivaient alignées sur de grandes feuilles et numérotées à l'encre rouge. Pour y répondre, il fallait rédiger de véritables mémoires techniques et commerciaux. Il en perdait la tête ; mieux valait, une fois pour toutes, renseigner sa mère de vive voix.

Au moment de comparaître devant elle, il rassembla tout son courage, comme un prévenu devant son juge. Et, de fait, l'interrogatoire fut long, le juge sévère. C'est qu'à vrai dire les réponses n'étaient guère satisfaisantes. Il fallait bien reconnaître la décevante réalité. Aux demandes précises de Mme de Scève, qui voulait des chiffres, le jeune homme déclara tout net que, pour le présent, on était en déficit, et que l'avenir ne semblait pas devoir être réparateur. Une crise industrielle sévissait; puis, dans le personnel de l'usine, des défections avaient eu lieu qu'il regrettait fort; enfin, et cela était le pire de tout, on discutait le crédit d'une maison qui leur devait une somme importante, payable fin du mois.

Elle levait les épaules, Mme de Scève, et souriait de pitié. Décidément, ce pauvre Robert ne serait jamais un homme d'affaires; être confiant à ce point! On ne la « refaisait » pas ainsi, elle...

Robert, mal à l'aise, avait envie de riposter que si tout le monde était aussi défiant que le conseillait sa mère, elle-même n'eût circonvenu personne. Et, par une identique association de pensées, en même temps que le nom de Guayaquil lui revenait à l'esprit, Mme de Scève le prononça en toute naïveté.

— Oui, dit-elle, cela a coûté cher aussi à ce pauvre Guayaquil! Confiance aveugle en n'importe qui! Du reste, il se débrouille, parait-il; ces Américains sont étonnants; c'est le rebondissement perpétuel. Tu sais que la mère et la fille ne se sont pas embarquées; elles s'installent à Boulogne-sur-Mer. Je parie qu'elles seront de nouveau riches avant l'été; et si le cœur t'en dit!...

Robert ne répondit même pas; il voulait se débarrasser une fois pour toutes de ces questions d'intérêt dont il avait à causer avec Mme de Scève, et comme elle ne lui parlait pas de la vente qu'il avait consentie à Mme Haubourg, le premier il aborda le sujet.

— Vous m'avez approuvé, dit il, d'avoir vendu notre petite maison de Lion-sur-Mer?

Mme de Scève daigna répondre :

— Oui!

Mais elle trouvait médiocre le prix de vente : « Vingt trois mille francs. C'était donné. »

Robert se récria :

— Comment! Une bicoque avec des murs minces comme du carton et des chambres pas plus grandes que la main! Non vraiment, à moins d'évaluer dix mille francs la glycine, les rosiers

grimpants et la vigne vierge du balcon, il était impossible de traiter à mieux.

Mme de Seève ne se rendit pas. Elle affirma que Marcelle Haubourg « aurait marché jusqu'à trente ou trente-cinq mille ».

Robert songeait qu'au lieu de discuter ainsi, sa mère eût mieux fait de le remercier de sa générosité envers elle.

« Comment ? Une bicoque avec des murs minces comme du carton. »

En effet, il lui avait déjà proposé de placer en viager le produit de cette vente. Il le lui rappela. Mais il fut interrompu par un éclat de rire étonné, presque impertinent. — .. Non ! non, pas de viagers ! c'était bon pour les vieux serviteurs que l'on veut mettre à l'abri de la misère. Elle le lui avait dit déjà ! Il fallait réserver cet argent pour une occasion, quelque belle affaire, et en agissant ainsi, elle défendait l'intérêt commun de la famille.

— Réservez, ma mère, dit-il, réservez et méditez quelque sage lacement. Mon ambition est de vous assurer l'avenir, si je venais manquer. Pour moi, mon travail suffira...

Il avait décidé de rester à Caen cinq ou six jours ; il s'était imané y vivre paisible, parce que Marcelle en était absente. Mais, ı contraire, il s'énervait de la savoir quelque part, aux environs qu'elle lui fût invible.

Or, un matin qu'il éjeunait chez Louzac, il lui demanda Marcelle était à rigny.

— Elle est censée être, lui répondit ouvezac, mais en alité elle est à la rme, là-bas...

Robert comprit. Il ait déjà entendu son ni désigner de cette çon la retraite rurale l'on soignait Haurg...

— On a été depuis elque temps assez quiet de ce pauvre able, reprit Louve d'un ton négligent. ais il est hors d'afre, à ce qu'il paît, et le voilà repar- Fausse alerte!...

Il courut s'enfermer dans sa chambre et déchira l'enveloppe.

n'est qu'un demi-bonheur, car franchement c'eût été une délıance...

Il n'ajouta pas les mots : « pour tout le monde », mais on les t devinés dans son regard.

Robert balbutia :

— Il est vrai que dans l'état où il est... c'est bien triste...

Il en avait la nausée, de tant d'hypocrisie, et il ne put continuer.

Louvezac charitablement lui vint en aide :

— A propos, mon cher, vous avez fait un grand plaisir à Mar celle, en lui cédant votre villa de Lion-sur-Mer. Elle y va souvent ces jours, elle aménage la maison pour s'y installer prochainement. Je crois même que c'est habitable déjà. J'y ai ma chambre, et je ne me ferai pas prier pour y aller respirer la brise de mer au premiers beaux jours, avant que la plage ne soit couverte de para sols, de cabines et de moutards.

A ces paroles, Robert vit, comme dans un rêve, la plag solitaire et grandiose, au crépuscule, sous le vent frais qui vien du large. Et une femme y passait avec lui, appuyée à son bras marchant d'un pas rapide, serrée dans son châle, et mur murant :

— Il fait froid. Rentrons.

Tous deux hâtaient le pas vers une petite maison bien close o scintillait la faible lueur d'une lampe. C'est là qu'ils allaient s réfugier, heureux de la fraicheur qui les ramenait à ce cher asile. où s'achevait le baiser commencé là-bas, au bord des vagues mou rantes, sous le regard de la première étoile...

Ah ! quelle douleur, la secousse du réveil, après ces quelqu secondes de vision extasiée. Quel frémissement et quel désespo d'impuissance.

Il s'était levé... et, par contenance, tortillait entre ses doigts u cigarette qu'il finit par allumer. A ce moment Louvezac, qui ava continué de vanter le charme des plages désertes, avant la saiso s'interrompit tout à coup et, changeant de ton :

— Au fond, je ne suis guère généreux de te raconter tout cela. à toi qui as une chaîne à la patte et qui trimes tout le jour dans t usine... A propos, es-tu content, là-bas ? Cela va-t-il un peu ?

Robert haussa les épaules.

— Non, cela ne va pas du tout...

Louvezac devint sérieux, mais ne parut pas surpris ; il co mença d'interroger Robert avec une intelligente affection. Il dev nait, lui, que la situation était grave. Il avait pris un crayon notait çà et là un chiffre ; son opinion fut bientôt faite. Il l'expo nettement au jeune homme. La part d'usine représentait un alea profit ou de perte, c'est-à-dire une illusion, c'est-à-dire un dang La rente viagère constituée à Mme de Scève par son fils, deux m avant, suffirait tout au plus à la préserver de la misère ; quant aux vingt-trois mille francs réalisés depuis peu, c'était u

prême ressource à conserver intacte pour les cas imprévus...
Certes, Louvezac était effrayé de ce qu'il venait d'apprendre.
ais il voyait Robert si courageux, si confiant en face du péril
ésent et à venir, qu'il ne voulut pas ébranler cette belle attitude.
— C'est bien, lui dit-il, tu ne boudes pas au feu... J'aime ça.
h! si j'étais riche! C'est égal! si tu as besoin d'un ami, fais-moi
gne. Qui sait! on est quelquefois plus puissant qu'on ne l'aurait
u soi-même...

. . . . . .

Robert, après l'avoir quitté, erra dans la ville. Furtivement, il
ssa dans la rue des Carmélites où, devant les volets clos, ainsi
e des yeux de mort, il sentit l'horrible douleur de l'absence...
uis, tout seul, il marcha le long du canal, une heure, deux
ures, — en pleine songerie de tristesse et d'amour.

Les arbres avaient de tendres verdures. Il se rappelait les avoir
s naguère, par un jour clair et froid, avec des rameaux noirs et
s. Maintenant, la vie, la sève et la jeunesse étaient partout, et
la le désolait, lui dont l'espoir s'en allait mourant. Il s'assit au
rd du chemin de halage. L'eau coulait lente et charmeuse,
lant des tiges souples; çà et là des oiseaux glissaient d'un
erte coup d'aile; c'était la joie et la paix des êtres et des choses,
mme le lui avait conté Marcelle dans une de ses lettres. Seule-
ent, cette joie l'abattait, l'écrasait... Marcelle! Où était elle à
ésent? Où envoyait elle ses pensées? A qui? A lui? Avait-elle
ssi de ces larmes prêtes à jaillir, qu'on retient et qui vous
ouffent?

Il regardait instinctivement là bas, du côté où l'eau filait, d'une
arche discrète et patiente, jusqu'à la mer, vers la baie de
uistreham, au pays marin, et, tout à coup, une ardente fantaisie
amour s'empara de lui... S'il s'en allait là-bas, lui aussi, — errer
elques instants dans le crépuscule protecteur, sur la plage, près
la maisonnette où la bien aimée l'attendait, l'appelait peut être
algré elle.

Non, il ne heurterait pas à la porte! Non, contempler seulement
lumière de sa lampe filtrant à travers les persiennes, deviner
mbre chérie de son corps; et même si la maison était déserte et
rmée, ce serait un bonheur amer et violent de rôder autour, en
leur, d'escalader la barrière du jardin et d'arracher une des
urs grimpant aux murailles, et que peut être elle avait effleurée
ses mains tristes, pour se distraire d'être abandonnée.

Il prit son parti, remonta jusqu'à la gare, s'informa du départ des trains. Tout était à souhait. Il pouvait aller jusqu'à Lion par le petit chemin de fer du canal; y faire une halte et revenir à Caen par Courseulles, dans la soirée. Même, il avait encore une heure devant lui. Il voulut en profiter pour prévenir sa mère qu'il ne rentrerait pas dîner. Il ne s'y résigna pas sans peine. Cette démarche, le prétexte qu'il fallait donner de son absence, cette rentrée dans la réalité de la vie lui interrompait son rêve. Mais il le fallait... Depuis le matin, il était hors de chez lui, et craignait que Mme de Scève, toujours en éveil et sachant qu'il avait vu l'oncle de Marcelle, ne soupçonnât une partie de la vérité ou n'en imaginât plus encore.

Néanmoins, quand il fut devant sa porte, il hésita. Un pressentiment absurde, une superstition l'arrêtait. Une fois déjà, ce certain jour d'hiver où il avait flâné avec ses pensées d'amour, sur ce même chemin du bord de l'eau, il avait, en rentrant, été brutalement ressaisi par les soucis vilains et tenaces de l'existence...

Il voulut se railler lui-même, entra, et ne put s'empêcher d'avoir peur en voyant les lettres qui l'attendaient. Depuis quelque temps tout ce qui était l'inconnu le faisait frémir. Il courut s'enfermer dans sa chambre et déchira l'enveloppe qui portait le timbre de Rouen. Il prévoyait déjà le malheur que lui annonçait, en ces termes, son fondé de pouvoir :

« Monsieur,

« J'ai le regret de vous apprendre que la maison Michaudier ne pourra tenir ses engagements pour fin courant; elle nous en avise par les lignes ci-incluses. J'ai préféré ne pas vous télégraphier cette nouvelle, etc., etc. »

Il parcourut machinalement ce qui lui restait à lire. Il en savait assez d'ailleurs. C'était un coup sévère. Lui-même avait compté sur la somme due pour faire honneur à sa signature. Il fallait prendre un parti et agir vite. Le meilleur moyen, le seul même, quoi qu'il lui en coûtât, était de s'adresser à sa mère... Les vingt-trois mille francs devaient suffire ou à peu près. Il voulut en finir tout de suite...

Il trouva Mme de Scève assise devant son petit bureau et paraissant plongée dans la lecture et l'étude minutieuse de paperasses accumulées devant elle. Il ne tergiversa pas, et comme elle

egardait, un peu surprise, en trois phrases il lui exposa la situa-
on...

Pour la première fois peut-être de sa vie, elle perdit un instant
ontenance, mais elle se remit vite et secouant la tête, d'un air
igne et réservé :

— Impossible...

— Comment, impossible !

— J'ai disposé déjà de cet argent.

— Il n'est plus chez le notaire, ici même ?

— Non. Il est à Paris où je l'ai fait déposer...

— Chez qui ?

— Chez un banquier. Un homme qui a ma confiance... Un
omme très fort en affaires.

— Qui donc ?

— Gouju et Cie. Une maison de coulisse, mais hardie et pas
ieux jeu, à l'affût des émissions nouvelles, fonds d'États et che-
ins de fer Sud-Américains, Mines d'or, Produits chimiques, etc.
ingt-trois mille francs de couverture. C'est pour rien. — Avec
a, ils m'ont laissé prendre une jolie position à la hausse. Et rien
ue des valeurs ayant une belle marge de plus-value !

A ce jargon, Robert ne répondit pas. Sa gorge se serrait. Il
vait peur. Et en voyant sa mère qui commençait de pâlir, sous la
enace de ce silence, il comprit que c'était très grave, que tout
tait possible. Pourtant il essaya encore d'espérer ; et dit avec
ouceur :

— Ne pourriez-vous pas retirer cet argent ?

— Non !

— Est-il déjà perdu ?...

Elle haussa les épaules :

— Je t'en prie, mon cher ami, ne discutons pas, tu donnes aux
ots une valeur qu'ils n'ont pas...

Robert l'arrêta :

— Pardon, je vous prie de me répondre nettement sinon je
ars pour Paris, je vais chez MM. Gouju et Cie, et je leur fais dire
e que vous me cachez.

— Ces grandes phrases sont de trop. Que veux-tu savoir ?...

— Où est l'argent.

— J'ai une position à la hausse chez Gouju, et mes fonds lui
ervent de garantie ; c'est ce qu'on appelle une couverture.

— Ma mère, je vous en supplie, liquidez tout, et reprenez vos

fonds, c'est indispensable pour sauvegarder l'honorabilité de notre nom, pour conserver notre crédit.

— Je ne peux pas

— Pourquoi ?

— Si je liquidais maintenant, je liquiderais en forte perte, ce qui est toujours une sottise.

— Il n'est perdu que sur le papier.

— Cet argent est donc perdu ?

— Enfin, si vous liquidiez, vous en resterait-il quelque chose ?

Elle répondit avec aplomb :

— Moins que rien, attendu que je suis très en dessous de mes cours d'achat... Mais ne t'inquiète pas. C'est une bourrasque qui passe. Il faut courber la tête et attendre.

... Robert se tenait le front, comprimant ses pensées. Et à travers l'angoisse de la lutte présente, il avait encore la force de se rappeler que, tout à l'heure, dans sa fièvre d'amour, il voulait s'échapper pour quelques instants de rêverie là-bas, sur la plage, vers la maison de l'adorée qu'enveloppaient les premiers parfums insinuants et charmeurs des glycines et des jasmins. Il se détourna de cette vision qui était un regret et lui augmentait sa souffrance. Il se leva, vint à sa mère, lui prit les mains et avec toute la tendresse et le respect qu'il pouvait trouver encore au fond de lui même pour cet être nuisible et borné, il lui dit :

— Allons, j'ai du courage. Parlez! Dites-moi un chiffre.

Elle se défendait et, par des paroles vagues, essayait de le rassurer. A ce moment la femme de chambre entra et lui remit une dépêche. Sûrement ce papier bleu devait apporter la formule d'un arrêt suprême, car Mme de Scève tremblait et ses doigts eurent peine à déchirer la frêle fermeture. Puis, tandis qu'elle parcourait ces quelques lignes, ses yeux où Robert cherchait sa destinée, ses yeux s'effaraient d'épouvante. D'un geste impérieux qu'elle n'arrêta pas, Robert avait saisi la dépêche, et il lut ceci :

« Envoyez cinquante mille francs télégraphiquement, sinon liquiderons position. Avons estimé quinze mille francs seulement garantie sur part filature. Baisse nouvelle probable. Londres very très mauvais.

« 89,45 ; 66 3/8 ; 27 23 ; 35,40 ; 126 ; 342.

« Gouin. »

Et Mme de Scève, qui relisait par-dessus son épaule, murmurait es chiffres, les assignant à chaque valeur de Bourse dont ils ignifiaient le cours.

— Mais c'est un krack. Un vrai krack. Soixante francs de aisse sur le Rio. Deux points sur l'Extérieure espagnole... Mon ieu ! Mon Dieu ! ils m'auront exécutée et la liquidation est dans ois jours !

Elle n'avait plus son aplomb. Elle s'en allait à la dérive, désemarée par la bourrasque dont elle riait tout à l'heure et qui se metit à souffler en tempête.

— Combien vous faudra-t-il pour payer dans trois jours ? reprit obert qui avait retenu les derniers mots de sa mère.

— Je ne sais pas au juste, cela dépendra...

— Ah ! voyons, voyons ! Je le veux. Dites-moi, et vite. Diteshoi trop, si vous voulez, mais dites-moi. Je n'ai pas de temps à erdre. Il s'agit de mon honneur, — que vous êtes en train de alir. Et je... veux que vous parliez... — Combien, dites ?

Elle se décida, et lui jeta cette réponse :

— A peu près les cinquante mille que demande Gouju !

Puis elle s'en alla vers la fenêtre, appuya le coude aux vitres, ordillant son mouchoir et tapotant le plancher d'un talon impaent.

— L'adresse de Gouju, demanda brièvement Robert.

— Tu veux lui écrire ?

— L'adresse ?

— Rue des Colonnes, 27.

— Bien... J'irai. Je lui parlerai. Je ferai de mon mieux, pour ue l'on dise au moins que nous sommes d'honnêtes gens... Mais...

Elle eut, ou feignit d'avoir un élan de remords, — et tournant ers lui ses yeux qui pleuraient l'argent perdu :

— Mon pauvre enfant !...

— Ah ! Je vous pardonne, murmura-t-il... Mais... C'est dur.

Il gagna la porte.

— Ainsi, tu pars ?...

— Ce soir probablement. Et d'ici là, j'ai affaire. Je vous dis adieu.

Un instant, elle essaya de le retenir, elle s'attendrissait, larmoyait, pour un peu l'aurait embrassé, et en même temps l'interrogeait sur ce qu'il comptait faire. Mais il se raidit autant contre es questions que contre les étreintes et s'éloigna d'un pas sec sans en dire, blême et le souffle court, tenu seulement par ses nerfs.

Il fallait vivre et agir. Il n'y renonçait pas, et pourtant, si à cette minute on lui avait offert de trouver la mort sous le coup de quelque mal foudroyant, il n'aurait pas eu la force de répondre non, et il aurait peut-être dit merci...

...De son métier de soldat, il avait gardé l'obéissance à toute consigne qu'il se donnait lui-même. Il avait décidé de partir pour Paris il partirait. Mais avant il passa chez Louvezac. Celui-ci était sorti, absent à la campagne pour un jour, deux jours... Robert se fit donner de quoi écrire, et en quelques lignes, d'une éloquente et triste concision, révéla tout à son ami, lui imposant un secret absolu, et lui annonçant qu'il le verrait aussitôt revenu de Paris... où il allait mendier un peu de temps et d'indulgence, accomplir l'humiliant pèlerinage du débiteur à bout de forces et d'espoir.

Tu veux lui écrire ?
L'adresse ?

XII

Toutes les angoisses, tous les douloureux égarements d'imagination, les tortures mêmes d'une conscience qui finit par se croire coupable, Robert les connut durant ces heures de wagon et de solitude. Et même par instants dans la vision fiévreuse des prochaines défaites, des mépris et de la déshonorante misère qu'il faudra

aîner derrière soi comme une loque, toute sa vie, pour la première ois, il rêvait d'aller au-devant de la grande consolatrice qui berce endort les fatigués et les malades!...

Puis ce furent deux jours navrants qu'il passa dans Paris, regardé e très haut par ceux qu'il ne pouvait payer et dont il n'avait pas droit de châtier l'arogance. On lui acorda un répit d'une emaine, tout en ayant air de lui dire :

— A quoi cela nous ervirait-il de vous le efuser?

Évidemment on le onsidérait comme un oleur. Il partit, les eux mouillés de rage... lors toutes les sensaons de souffrance et de onte qu'il avait enduees déjà, en venant, exaspérèrent, s'acharèrent après lui plus uelles encore mainnant. Durant le trajet eut de nouveau les ombres tentations our compagnes. Elles i disaient :

— Viens, fuis la vie. 'est si vite fait... Le oid d'une arme à la mpe! Un éclair qui ûle et foudroie. Et puis le repos, le repos absolu, le vrai sommeil ec un sourire aux lèvres et les yeux bien clos, sans cauchemars, arce que toutes les vilaines douleurs qui rendent fous se sont éva orées soudain par la mince trouée à peine rouge de la tempe.

Mais aussitôt..... en même temps qu'à la mort, il pensait à l'amour.

Mais, aussitôt, comme toutes les pensées hautes et suprêmes se uchent, en même temps qu'à la mort, il songeait à l'amour. Et ute pâle de cette rage que met en nous l'injustice de la destinée,

oppressé, ardent, prêt à des larmes comme à des blasphèmes, i voulait qu'au moins l'abandon de la vie lui fût compté pour quel que chose ; il ne voulait pas mourir avant une fatigue de délices e de baisers, avant une crise d'amour âpre et sauvage que sa tendress ne dominerait plus. Il s'abima dans ces vains espoirs comme u buveur triste dans son ivresse ; et quand le train s'arrêta en gare il souffrit de ce réveil qui le jetait de nouveau tout éperdu dans l'existence...

. . . . . .

Comme il avait pris le premier train, il arriva vers une heure à Caen. Il accorda deux minutes d'entretien à sa mère. Il rest debout. Il lui dit en quelques paroles sèches que c'était plus que l ruine : la faillite de l'honneur et du nom. Puis, avec un certai plaisir de sacrilège, il ajouta :

— Il ne me reste plus qu'à vous remercier.

Il s'inclina et sortit. Il était à une de ces heures où ce nou semble un soulagement de changer de mal, de remplacer u instant nos autres misères par le mépris de nous-mêmes, comm on aimerait parfois à enfoncer une lame aiguë dans le membre o bat une sourde et latente douleur... Puis, par un de ces effort sublimes que l'on fait sans la confiance de réussir, il résolut d reprendre la lutte. Il irait voir son notaire, consulterait Louveza et après, quand toute tentative aurait échoué, alors, absou par sa conscience, il serait libre d'être lâche ou criminel à so gré...

Sur sa table étaient quelques lettres arrivées pendant so absence et qu'il n'avait pas encore eu le courage de regarde D'un geste brusque, il les éparpilla. L'une d'elles, d'une écritu connue, le fit tressaillir. Il l'ouvrit et lut ces quelques lignes :

« Mon cher enfant, je suis avec toi de cœur pendant t angoisses.

« Mais la vraie amitié doit agir, et la mienne a pu ne pas rest inactive. Voici, en deux mots. Je puis peut-être te sauver. Com ment? C'est mon secret. Mais mon moyen est plus digne de toi q tant d'autres que l'on t'a proposés et que l'on te proposera encor Je suis à Lion-sur-Mer, au chalet de l' « Alcyon », pour surveill quelques travaux en l'absence de ma nièce qui est à Arigny. Si veux causer, tu me trouveras ici tout seul à n'importe quelle heu dès ton retour à Caen, dès demain soir. Je t'offre cette entrev

rce que je sais que tu vas discuter, et te défendre et me demander ne foule d'explications très indiscrètes.

« A toi.

« LOUVEZAC. »

« *P.-S.* — Entre tout droit, si tu viens le soir. Je n'ai pour ire mon service qu'une bonne femme du pays, qui s'en retourne ez elle quand j'ai dîné. »

Robert ne pouvait hésiter longtemps. Il irait voir Louvezac, t-ce pour lui porter un refus, d'ailleurs il ignorait encore les fres qui lui seraient faites, et il n'avait pas le droit de repousser ne chance possible de salut. Depuis quelque temps déjà, il habituait à vaincre sa fierté de pauvre, à surmonter le dégoût l'il éprouvait de se laisser plaindre et soutenir... Par un reste de usse honte, il résolut de ne pas partir pour Lion avant la fin du ur. La pleine lumière n'allait pas à ses pensées. Il lui fallait du épuscule ou de l'ombre. Il sortit, télégraphia à Louvezac qu'il uit le voir le soir même, et commanda une voiture qui devait ttendre vers sept heures et demie en dehors de la ville, à une oisée de route qu'il indiqua. Cela fait, il se trouva qu'il avait core bien du temps à tuer. Or, il craignait de retourner chez lui; chaque objet semblait maintenant s'attacher le mauvais souvenir une des angoisses récemment subies; il fuyait sa mère qu'il ne uvait plus sans hypocrisie feindre d'accepter pour amie ou pour nseillère... Alors, comme il suivait un trottoir solitaire, non loin s quais, il aperçut, sous la charmille d'une guinguette, des bles et des bancs de bois, et il se souvint qu'un jour, — il y avait en longtemps, — il s'était assis là, au retour d'une course à ed avec son père. Il se souvint de sa fatigue de jadis, de sa tigue d'enfant... et il la regretta!... Sa fatigue d'aujourd'hui, sa tigue d'homme qui n'a plus le désir de vivre, était autrement urde à porter. Il entra, se fit verser du cidre, et, le front dans les ains, il songea. Par brusques visions, toute sa jeunesse lui reve- ait : l'enfance, le collège, puis sa vie d'Afrique, enfin son récent ssé tout brumeux et noir; et parmi ces visions diverses allait et nait une forme féminine qui changeait avec les années, mais l'il reconnaissait toujours pour l'avoir toujours adorée. C'était abord une très jeune fille svelte, alerte et rieuse; puis une jeune mme qu'il traitait d'infidèle et dont il ne devinait pas les remords les pleurs; enfin, l'amie d'hier en pleine beauté, d'une pure

mélancolie d'âme et de sourire, ardente et chaste, superbe et loyale, qui ne se donnait pas, mais lui en avouait le désir pour que, la voyant impassible, il ne la crût pas méchante : Marcelle! Marcelle!... Il tressaillait au murmure de ce nom. Il l'appelait, dans sa fièvre de chagrin, de regret et d'amour. Il la voulait, pour être consolé de tant de misères souffertes. Qui sait quand la vie leur permettrait de se rejoindre? Ne lui faudrait-il pas s'expatrier, disparaître? Qui sait? Éternel serait peut-être l'adieu de demain! Et en lui grandissait une pensée...

... Tout à coup, il demanda de quoi écrire et traça ces lignes :

« Je voudrais vous revoir, mais je ne veux pas aller à Arigny. Venez à Caen, vous me recevrez chez vous. Répondez-moi très vite, car je vous aime et je souffre à en mourir. Je ne trouve que ces mots bêtes à vous dire. Ils sont toute la vérité. »

Il s'arrêta un instant. Il semblait chercher quelque chose autour de lui, de ce regard vague et fou des amants qui n'osent plus regarder en eux-mêmes. Puis, peu à peu, des larmes, les premières peut-être depuis qu'il était un homme, lui vinrent aux yeux étendant leur voile humide et apaisant sur l'infinie tristesse de son âme... Et comme autour de lui un vent léger, sous la tonnelle, balançait des branches vertes et des fleurs, et que parmi les grappes d'or d'un ébénier, pointaient des roses, Robert, par une naïve fantaisie d'amoureux, cueillit un bouton entr'ouvert, y appuya ses lèvres et l'enferma dans l'enveloppe avec la lettre, après avoir ajouté ces mots :

« Baisez cette rose, vous y trouverez mes lèvres et je tressaillerai. »

. . . . . .

Il fallait se procurer un messager. Robert n'y parvint pas sans peine. A la fin, on lui indiqua un jeune homme du voisinage qui faisait métier de commissionnaire cycliste et qui partit aussitôt..

Robert le suivit des yeux jusqu'au tournant de la route ; puis insoucieux de ce que l'on penserait de ce rêveur patient et solitaire, il revint s'asseoir sous la tonnelle, résigné à laisser couler les heures lourdes et lentes...

. . . . . .

... Le jour était tombé lorsqu'il descendit de voiture à la croisée des routes de Caen à Lion et de Lion à Ouistreham.

— Allez-vous-en dételer à l'hôtel, dit-il au cocher, et attendez-moi.

La voiture s'éloigna, filant sur la gauche. Robert prit à droite et rejoignit le chemin qui domine la plage et passe devant les chalets alignés face à la mer.

L'ombre s'abattait sur le sable où la vague déferlait doucement, faisant une raie d'argent et de lumière qui paraissait fuir au loin et s'éteindre à mesure, comme une fusée phosphorescente qui raserait la surface de l'eau. Nul autre bruit que ce murmure calme, régulier et berceur... Pas un souffle de brise, pas un nuage dans la sombre pureté du ciel poudré d'étoiles. Dans les jardinets déserts et touffus des villas, flottait l'indéfinissable parfum de l'été, fait de cent fleurs diverses qui échangent le baiser de leurs aromes. Tout charmait les sens, tout donnait à rêver. Mais ce charme et ce rêve blessent de leur ironie les âmes en tristesse, les accablent d'un surcroît de regret et de douleur... Aussi bien, nerveux et troublé, Robert allait, cherchant du regard dans la demi-obscurité du lointain la maison où l'attendait Louvezac. Il hâtait le pas. Il voulait en finir, se remettre courageusement devant les laideurs et les brutalités de la vie. Il n'avait plus d'autre compagnie depuis longtemps! Les joies

Marcelle était devant lui au seuil de la chambre.

et les illusions mêmes semblaient s'écarter, avoir peur de lui.

... Il marcha quelques minutes encore, puis arriva près de la porte à claire voie d'un petit jardin. Il s'arrêta. Il était tout saisi de reconnaître, après tant d'années, dans la douceur de cette nuit, la terrasse et le chalet, le balcon enguirlandé de verdures, les arbustes mêmes qui avaient grandi et dont les épais massifs ajoutaient à l'ombre, au mystère et à l'émotion de l'heure présente. Là, sa pensée d'homme était souvent revenue chercher des souvenirs. A cette fenêtre, derrière laquelle on devinait en cet instant la vague lueur d'une lampe, à cette fenêtre, un jour, il s'était accoudé auprès de Marcelle, fillette. Et elle ne l'avait pas oublié ! Et, femme, elle le lui avait rappelé, qu'alors, sans le savoir peut-être, ils avaient eu leur premier frémissement d'amour!... Et maintenant?... Oh ! la vie obscure et froide, sans rayons de jeunesse ni chaleur de baisers... Iniquité ! Misère!

D'un coup violent il poussa la porte du jardin. Il fallait bien qu'il montât là-haut dans cette chambre où son ami veillait. Il fallait bien aller y parler encore d'argent, de ruine et de honte, regarder de près ces souillures et remuer ces boues.

Tout à coup il se décida, traversa le jardin très vite et silencieusement pénétra dans la maison. Une petite lanterne éclairait discrètement l'escalier. Il gravit quelques marches. Personne. Il appela :

— Vous êtes là, Monsieur Louvezac ?

Un bruit léger de pas se fit entendre au premier étage, et la porte d'une chambre s'ouvrit.

Il s'annonça lui-même :

— C'est moi, Robert, dit-il comme il arrivait au haut de l'escalier.

— Eh bien ! venez, répondit une voix qui le fit pâlir.

Marcelle était devant lui au seuil de la chambre, et du geste et du regard l'attirait.

— Vous ? murmura-t-il.

— Moi, oui. C'est moi.

Elle souriait.

— Venez ! redit-elle.

Il obéit, et entra. Ils étaient seuls. Puis, dès qu'il put parler, domptant sa surprise qui était tout ensemble et de l'épouvante et du bonheur, il reprit encore :

— Vous ici ? Comment ? Pourquoi ?

— Cela vous fâche ?

— Et M. Louvezac ?

— Il m'a chargée de son message.

— Il n'est pas ici ?

— Non.

Il retint cette question :

— Nous sommes donc seuls, vous et moi ?

Il se contenta d'un regard. Elle ne baissa pas les yeux. Lui l'admirait, oubliant tout ce qu'il venait de dire pour s'apercevoir de ceci, seulement : c'est qu'elle était belle, d'une beauté que rendaient plus étrange et plus forte l'isolement et le silence de la maison...

Par la porte-fenêtre qui s'entr'ouvrait sur le balcon des parfums purs et violents pénétraient mêlés à la tiédeur de l'air, au chant monotone et lointain des flots.

Marcelle était assise. Elle ne portait pas comme à l'ordinaire une toilette sombre. On eût dit que pour cette nuit d'été son corps avait voulu d'une étoffe lumineuse et fine au lieu des soies noires qui attristent et emprisonnent la beauté. La gaze ténue de sa robe mauve et blanche avait des légèretés d'ailes et de douces transparences. On devinait des clartés de chair et des puretés de forme. On voyait monter dans les larges manches la nudité fraiche des bras et le corsage ouvert permettait d'admirer le facile et noble soulèvement de la gorge.

Lui, toujours debout, la contemplait.

— Vous m'avez assez regardée, dit-elle enfin, s'efforçant de sourire malgré le tremblement de ses lèvres. Asseyez-vous et causons. Ou plutôt... Tenez, voici un mot que mon oncle a laissé pour vous.

Robert, sorti de sa rêverie, machinalement déplia la lettre que Marcelle venait de lui tendre. Et il lut ceci :

« Je donne à mon ami Robert de Scève la somme de cent mille francs. S'il veut garder mon amitié, il ne refusera pas cette donation que les circonstances m'ont empêché de faire plus tôt. La somme et l'acte de donation sont déposés chez Me Longjeu, notaire à Caen.

» *Ce premier juin 18...*

« Henri Louvezac. »

Il y eut un lourd silence. Robert, la rougeur au front, relisait ces lignes qu'il avait peine à comprendre. Louvezac avait il perdu la raison ? Ou bien était-il un de ces faux pauvres, millionnaires bienfaisants qui surgissent au dernier acte des drames ? Car enfin,

c'était une fortune qu'il lui donnait. Il lui rendait, avec l'honneur, la confiance en l'avenir. C'était le salut, la délivrance! Allons donc. Illusion. Folie!... On se jouait de lui! Toutes ces pensées l'assaillirent à la fois pendant les quelques secondes qu'il demeura ainsi les yeux baissés sur la page tremblante. Il n'eut d'ailleurs pas le temps de discuter avec lui-même. En relevant la tête, il vit le regard de Marcelle qui espérait; il vit son sourire de douceur et de prière. Alors toute l'obscurité qui était en lui s'éclaira soudain.

— Vous connaissez cette lettre? dit-il.

Elle fit signe que oui.

— Vous croyez qu'elle est sérieuse?

— J'en suis sûre.

— Louvezac est donc devenu riche tout à coup?

Elle haussa les épaules comme si elle ignorait.

Robert s'approcha lentement d'elle. Une toute-puissante émotion semblait le tenir. Il considérait cette femme assise devant lui, cette amie de toujours qui avait expié par toute une vie de douleur son erreur de jeune fille, son apparente infidélité d'amoureuse; et il lui dit d'un ton enjoué, attendri :

— Ma pauvre enfant, vous ne savez pas mentir.

Elle osa le regarder, puis rabaissant aussitôt les yeux, confuse, elle se mit à tourmenter ses bagues.

Il répéta :

— Vous avouez?

— Quoi? fit-elle brusquement.

— Que c'est vous qui...

Il hésitait.

— Eh bien oui, c'est moi, dit-elle. Vous avez raison, je ne sais pas mentir. C'est moi qui aurais dû signer cette lettre tout franchement. Mais voilà, j'avais peur, il fallait vous aider à dire oui. C'était mon oncle qui devait vous recevoir ici Mais quand j'ai reçu votre billet à Arigny, je suis venue, moi, j'ai jugé que cela valait mieux. J'ai eu honte de ma supercherie, elle était indigne de vous et de moi. Nous sommes d'âmes assez hautes pour regarder la vie en face, et commettre loyalement une faute ou même un crime. Du reste, il n'y a pas de crime. Le seul crime utile, c'était de tuer l'homme qui m'a donné le nom que je traine. Mais nous n'avons pas ces francs courages là, nous autres. Non, laissons-le mourir comme il voudra, quand il voudra. Demain, dans dix ans. Qu'est-ce que ça me fait, après tout!...

Elle se leva, s'avança vers Robert qui, sans le pouvoir d'un mot d'un geste, écoutait, admirait ce flux montant d'orgueil, de rité et de passion.

— Puisque je vous aime, reprit-elle, qu'importe! Puisque nous ons souffert tous les deux, horriblement, l'un par l'autre, l'un ur l'autre! Cela sanctifie tout, un pareil amour. Je ne rougis pas! ous voyez, je vous dis tout! vous ai toujours aimé. Je us aime plus encore. Je us aime pour autrefois et ur aujourd'hui, comme e jeune fille et comme une mme. Et vous, vous m'ado- z, je le sais bien!... Alors oi?... Je vous sauve. J'em- che que vous ne soyez dés- noré, sali, malheureux à mais. Je veux de la joie ur vous. L'amour triste, n ai assez!... Tenez! vous ppelez-vous? C'était là sur balcon. Nos mains se sont chées un jour à seize ans. enez, mais venez donc.

Cet appel entraîna Robert; la suivit.

— Voyez, reprit-elle, c'est ssi beau qu'alors, c'est plus au.

Ils se turent. La nuit ma stueuse et paisible autant e la mer ordonnait le ence. Ils s'étaient accoudés l'un près de l'autre. Au-dessous ux, le jardin embaumait. Ils restèrent ainsi longtemps, perdant u à peu toute conscience d'eux mêmes dans la torpeur infini nt douce de cette ombre et de cet amour.

Leurs joues se touchaient à présent.

Tout à coup, Robert tressaillit. Le bras nu de Marcelle venait de poser doucement sur ses mains. Il se dit :

— Je suis perdu.

Une voix lui murmura :

— Vous m'aimez?

Il pressa la main qu'il tenait.

— Vous m'obéirez? reprit la voix.

Il s'inclina sans répondre, et baisa la chair du bras.

Et la même voix impérieuse et caressante demanda encore :

— C'est juré ?

— Oui! répondit-il faiblement...

Marcelle s'appuyait maintenant à l'épaule de son ami. Sa ma glissa dans son corsage entr'ouvert.

— Tenez! souffla-t-elle. Voici la rose que vous m'avez envoyé C'est là que je l'avais cachée avec le baiser qu'elle m'apportait.

Et doucement elle mit sur la bouche de Robert la fleur pâmée chaude encore du voluptueux séjour. Puis, comme leurs joues touchaient à présent, la main de Marcelle laissa tomber la fleur q ses lèvres remplacèrent...

Alors, tandis qu'il la serrait sur son cœur, victorieuse et so mise, en l'imminente certitude d'aimer ; tandis que, devenu maître impétueux, il l'emportait jusqu'à la chambrette où elle av dormi jadis, vierge et rêvant déjà du même amour,... il sentit qu s'absolvait lui-même, jugeant que cette femme, à force de te dresse et de souffrance, avait conquis le droit d'aumône envers l le droit de le sauver en se donnant.

A. Chenevière.

E COURONNEMENT D'UNE REINE

amais souveraine n'a ceint la couronne sous de plus favorables pices que la jeune reine Wilhelmine. Les Hollandais si forte-nt attachés aux couleurs nationales qui sont, comme on le sait, ge, blanc et bleu en champ, ont arboré l'écharpe orange de la son de Nassau, en l'honneur de la gracieuse descendante des nces d'Orange qui firent la Hollande riche et respectée.

e Kalverstraat d'Amsterdam et le Damstraat de La Haye ont é leurs vitrines chatoyantes de mille objets perpétuant le sou-ir de cette belle fête de l'intronisation que l'image va popula-r.

epuis sa naissance, la fille de Guillaume III n'a cessé d'occuper œur et l'esprit de ses sujets. Les détails les plus puérils de la quotidienne revêtaient une importance particulière et alimen-nt les conversations familiales.

– Elle aura le caractère impétueux de son père, disait, non sans uiétude, un Hollandais pacifique.

– On assure, au contraire, répondait un autre, qu'elle a hérité 'inaltérable douceur de sa mère.

n citait des mots, il en eut de charmants :

n jour que la Reine régente l'invitait à choisir une étoffe d'al a pour se faire faire un nouveau costume, la petite Wilhelmine, avait alors dix ans, répliqua avec une certaine vivacité : « Quand e me sera-t-il permis de choisir mes amis, mes robes... et un ri! »

Vilhelmine avait cinq ans lorsqu'elle contracta la rougeole. mere, qui ne quittait pas son chevet depuis le début de la ladie, sentit un soir l'impérieux besoin de se reposer et se fit nplacer par deux dames de la Cour. Croyant la royale malade fondément endormie, les deux dames d'honneur s'entretinrent événements qui pourraient survenir dans le cas où la petite ne viendrait à disparaître.

e lendemain, la Reine Emma entra dans la chambre de sa , et lui demanda comment elle avait passé la nuit.

— Je me sens tout à fait mieux... et c'est une bien heureu chose quand on pense qu'entre cette pauvre Hollande et l'insatiab Germanie, il n'y a qu'un vieillard goutteux et... mes jeunes ans.

Est-il be soin d'ajouter que jeune Reine, acceptant de tr bonne grâce la leçon, se précipi dans les bras de sa mère.

Une autre historiette :

Un matin la petite Reine fra pa à la porte de la chambre de mère.

« — Qui est-là ? de manda cette dernière.

« — Sa Majesté la Reine de Hollande..., repondit la fillette avec une sentencieuse gravité. »

Et la Reine Emma de répondre:

« — Ah ! si c'est Sa Majesté la Reine de Hollande, qu'elle attende un peu; mais si c'est ma fille bien-aimée, qu'elle entre tout de suite. »

On conçoit sans peine à quel degré d'enthousiasme a pu arriver ce peuple, flegmatique cependant, lorsque la jeune Reine, d'une voix que l'émotion trahissait, a accompagné la formule du serment de la magnifique phrase de son père : « Non, jamais, la maison de Nassau ne fera assez pour la Néerlande. »

Wilhelmine d'Orange, à 1 an, 5 ans & 1

C'est qu'à ce moment là Wilhelmine incarnait bien la pat et ses paroles qui tombaient sur l'assistance électrisée évoquaier lignée glorieuse des Nassau, depuis le Taciturne jusqu'au Gr Stathouder, ces héroïques défenseurs des libertés néerlandai

Wilhelmine-Hélène-Pauline-Marie d'Orange, Reine de Hollande, est née le 31 août 1880. Sa nourrice fut une de ces robustes

La jeune reine Wilhelmine à 18 ans.

paysannes de la Gueldre que Téniers affectionnait de mettre dans ses compositions.

La jeune Reine promettait, dès l'enfance, d'être cette belle jeune

fille à la physionomie souriante que l'on nous a montrée sous la coiffe frisonne.

Ses premiers jeux furent partagés par un grand chien anglais, Swell, qui eut son heure de célébrité, et par un poney alezan minuscule que son père lui avait donné.

Bien qu'elle ne fût pas de santé délicate, la faculté lui ordonna de bonne heure l'air des montagnes, et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1892, Wilhelmine passe, chaque année, plusieurs semaines dans les Alpes, en Suisse et en Savoie.

Les biographies de la jeune Reine sont rares; comme les Reines heureuses, elle n'a pas d'histoire, et tout ce qu'on sait d'elle se borne à des anecdotes dont l'authenticité est plus ou moins contestable.

Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher ne tarissent pas sur ses connaissances étendues, son jugement prompt, et le tact exquis qui lui gagne tous les cœurs. La petite Reine, comme on l'appelait encore hier, connait les principales langues européennes qu'elle parle avec une incroyable facilité. Elle monte sur le trône, comme une autre glorieuse Reine, Victoria, qui fut couronnée aussi à 18 ans. Puisse son règne être aussi favorable au développement pacifique de la Hollande, que celui de la Reine d'Angleterre l'a été pour sa patrie.

***

Les fêtes du couronnement ont dépassé en luxe et en enthousiasme ce qu'elles promettaient.

Dès le premier jour, la fièvre du « nettoyage », cette affection chronique des Hollandais, s'est manifestée d'une façon peu équivoque. On se serait cru à la veille de Pâques. Plus de rideaux douteux, de nappes mouchetées, de meubles poussiéreux; il faut que tout brille, que tout reluise; c'est en l'honneur de la petite Reine que les bons vieux murs des maisons discrètes reçoivent une nouvelle couche de peinture.

Tout le monde a fraternisé, dans cette toilette nationale, et ceux qui ont « magasin ouvert », c'est-à-dire les petits commerçants, et les gros industriels, noblesse particulière qu'on ne rencontre qu'aux Pays-Bas.

Les gardes civiques d'Amsterdam s'étaient piqués d'honneur, et

leurs uniformes flambant neufs rivalisaient de propreté avec la statue de la Concorde polie pour la circonstance.

Les heures s'envolaient perdues dans le joyeux carillon des cinq églises, tandis que s'avançait le grand carrosse neuf à caisse blanche, au lourd écusson d'or, qui portait Wilhelmine et sa fortune... .

Du Dam, il a franchi l'Amstel, et a poursuivi sa courbe entre la double rangée de mâts vénitiens qui garnissait la rue d'Utrecht.

Elle saluait son peuple, la petite Reine, enfoncée dans la tiédeur des dentelles immaculées, dont elle était revêtue, et les Amstellodamiens répondaient par des hurras frénétiques.

Aux balcons, la brise faisait bruire les banderolles orangées qui portent en lettres d'or ce joli souhait d'un peuple : *Vivat floreat regina Vilhelmina nostra.*

C'a été en somme moins un couronnement qu'une apothéose, et la jeune souveraine doit être heureuse du beau rêve qu'elle a fait éveillée.

Jean Carmant.

TROIS MOIS DE POUVOIR[1]

(Suite et Fin.)

— Enfin, demanda Monthurel, ai je, oui ou non, le droit de le renvoyer?

— Le ministre peut tout faire, répondit le secrétaire général, mais il n'y a pas encore de précédents dans ce sens. Jusqu'à présent il n'est jamais arrivé que l'huissier du cabinet ait quitté cet emploi autrement que par départ volontaire ou par admission à la retraite.

— Eh bien ! je créerai le précédent. Et puisqu'il faut respecter les formes, faites-moi préparer un arrêté que je signerai dès demain.

Mais le secrétaire général ajouta que, puisque le ministre était sagement disposé à observer les formes usitées en pareil cas, il convenait de s'en tenir à la procédure réglementaire. Or, d'après le règlement institué par décision d'un des ministres précédents, la révocation d'un agent subalterne du ministère ne pouvait être prononcée que sur la proposition du secrétaire général, à la suite d'un rapport présenté par le chef du service intérieur.

Monthurel avait du caractère : il ne se laissa pas émouvoir par la sourde opposition de son secrétaire général et envoya chercher le chef du service intérieur.

En l'attendant, il se laissa gagner par l'impatience : n'y avait-il pas quelque chose d'exorbitant à être obligé de subir, ne fût-ce qu'un instant, un serviteur infidèle et insolent ? Il ne pouvait cependant pas le prendre par le bras et le conduire dehors. L'eût il fait, c'eût été à recommencer tous les jours.

Il fallait donc trouver un moyen de renvoyer Dominique efficacement, de lui signifier un congé en forme, sur du papier à en tête, avec une griffe apposée au timbre humide et dans une enveloppe scellée de cire rouge; il fallait arriver à faire admettre par Dominique qu'il était renvoyé et à lui faire comprendre que la résistance serait inutile.

Mais était-ce possible?

Car enfin, si après avoir été révoqué par arrêté ministériel pris en conformité du règlement, sur la proposition du secrétaire général, d'après le rapport du chef du service intérieur, Dominique persistait à ne pas s'en aller et à continuer son service, qu'est-ce qu'on pourrait faire? Faudrait il requérir la garde pour le mettre dehors? Il y avait de quoi se couvrir d'un formidable ridicule.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 24 septembre.

Cela ne pouvait cependant pas durer.

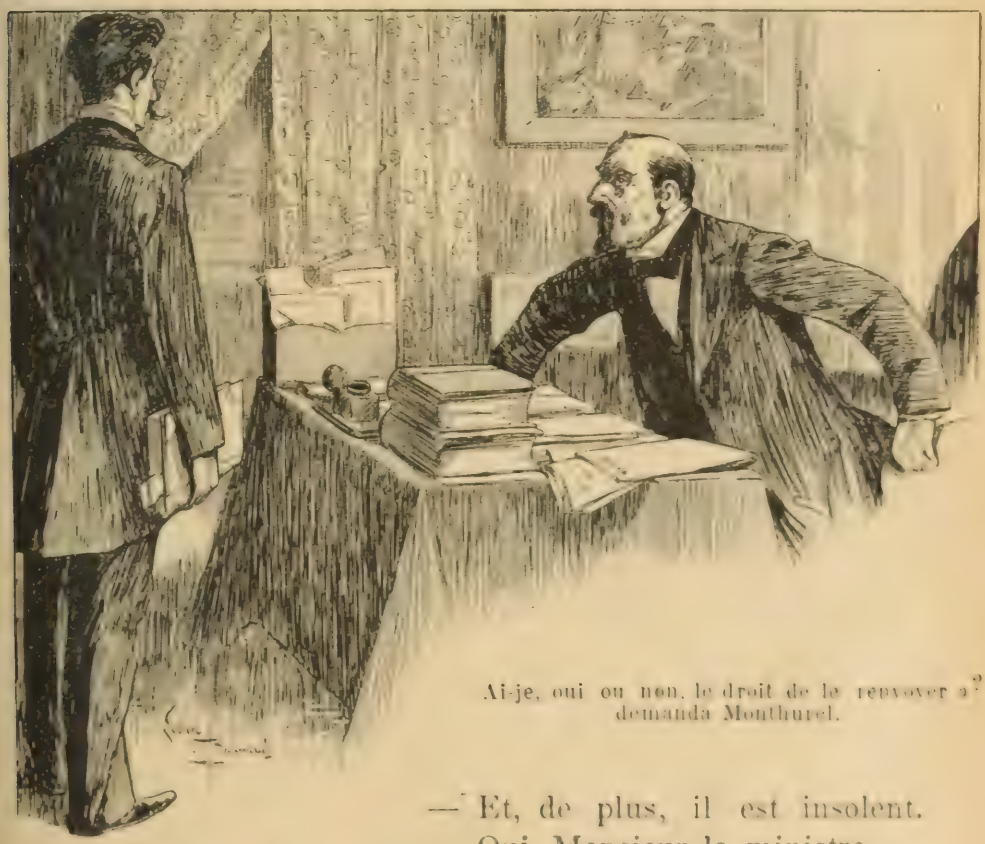
Le chef du service intérieur accourut à l'appel du ministre et commença par répondre : « Oui, Monsieur le ministre, » à tout ce que Monthurel lui disait. Il pliait sous le souffle de l'orage et n'essayait pas de se mettre en travers de la colère ministérielle.

— Ce garçon est un drôle...

— Oui, Monsieur le ministre.

— Qui fait très mal son service.

— Oui, Monsieur le ministre.



Ai-je, oui ou non, le droit de le renvoyer ? demanda Monthurel.

— Et, de plus, il est insolent.

— Oui, Monsieur le ministre.

— Et je veux le renvoyer.

— Oui, Monsieur le ministre.

— Vous allez faire au secrétaire général un rapport dans lequel vous lui proposerez de soumettre à ma signature un arrêté de révocation.

— Et quels sont les motifs sur lesquels je devrai appuyer ma proposition ?

Ici Monthurel dut s'arrêter un moment pour réfléchir.

Il n'y avait rien à reprendre à l'attitude parfaitement administrative de ce chef de service : il disait toujours oui, il était prêt à faire tout ce qu'on voudrait; mais il demandait des instructions. On lui prescrivait de faire un rapport : il ne formulait aucune objection; mais, en effet, il fallait bien lui dire ce qu'on voulait trouver dans ce rapport. En somme c'était assez difficile à dire.

Reprocher à Dominique ses airs protecteurs, ce n'était pas possible. Il n'y avait pas à alléguer ses discrets avertissements au sujet des visites des Sœurs : il avait pu ne les donner que dans une bonne intention, et un renvoi motivé sur cet incident pouvait devenir le germe d'une difficulté politique. L'affaire de René Danglade n'était pas non plus un bon terrain : il est toujours fâcheux de mêler à un acte administratif de petits arrangements de famille. Il y avait bien le refus de recevoir les membres du parlement en dehors des heures d'audience : Dominique avait manifestement abusé d'une parole échappée au ministre dans un mouvement d'impatience; mais on ne pouvait pas nier l'exactitude matérielle du propos. En somme, il n'y avait rien, sinon que Dominique était un huissier déplaisant, hostile, insupportable; mais on ne pouvait articuler de grief précis et concluant.

Monthurel changea de ton. Il lui déplaisait de penser qu'il était enfermé dans son cabinet, lui ministre, avec le chef d'un des services de son administration, et qu'ils étaient tous deux occupés à comploter la perte d'un huissier qui attendait des ordres de l'autre côté de la porte. Et puis il s'apercevait qu'il était en colère et que c'est toujours une mauvaise attitude. Il prit une voix familière, presque affectueuse.

— Vous comprenez, mon cher Monsieur, que je n'ai pas à descendre dans ces menus détails. La situation est très simple et vous ne serez pas embarrassé pour me faire le plaisir de la résoudre : j'ai un huissier qui me porte sur les nerfs; débarrassez-moi de lui.

En somme, il intriguait auprès du chef de service intérieur pour faire congédier l'huissier du cabinet.

— S'il ne s'agit que de cela, Monsieur le ministre, ce sera bien facile; sans recourir à la révocation, qui pourrait paraitre une mesure extrême, il suffira de faire passer Dominique dans un autre service et de le remplacer au cabinet par un huissier quelconque.

— C'est tout ce que je demande. Je ne veux plus le voir. Le reste m'est égal.

— Ce sera fait, Monsieur le ministre.

Mais ce ne fut pas fait le jour même, et, dès le lendemain, Monthurel reçut la visite d'un de ses collègues de la Chambre qui venait intercéder en faveur de Dominique. Puis les démarches se succédèrent. Dominique, prévenu du danger qui le menaçait, avait mis en mouvement tous les ressorts dont il disposait. Le député de son pays natal, le député de l'arrondissement de Paris dans lequel était situé le ministère, un sénateur inamovible chez lequel sa femme avait été lingère, le fils de son ancien général, un membre de l'Institut, deux dames de charité et un auteur dramatique, qu'il avait connus dans le monde où il servait, vinrent solliciter le ministre de ne pas priver ce vieux serviteur de l'honorable emploi dans lequel il comptait finir sa carrière. Il arriva même une pétition, couverte de 63 signatures, dans laquelle Dominique était présenté sous les couleurs les plus avantageuses. Les pétitionnaires étaient inconnus, mais enfin ils étaient 63. Monthurel ne voulait pas revenir sur sa détermination; mais ce déploiement de forces le gênait et il hésitait à s'aliéner autant de personnes distinguées et influentes; il répondait évasivement, ne disait ni oui ni non, tâchait de sourire en reconduisant les protecteurs de son ennemi et temporisait en attendant le rapport du chef du service intérieur.

Le rapport n'arrivait pas. Il y avait de longue date un commerce de bons procédés entre ce chef de service, qui habitait le ministère, et l'huissier du cabinet, qui lui mettait du vin en bouteilles et lui servait d'intermédiaire avec quelques fournisseurs.

Cependant la saison s'avançait. Avant qu'on fût en plein été, Monthurel voulut inaugurer la série de ses réceptions officielles; il n'entendait pas faire des économies sur son traitement et voulait tenir dignement le rang auquel l'avait placé la confiance de ses concitoyens et du chef de l'Etat. Il lui était revenu que les commerçants du quartier se plaignaient de ne plus trouver dans les fêtes du ministère l'occasion de bénéfices légitimes; peut être même faisait on courir à dessein le bruit qu'il n'était pas disposé à ouvrir ses salons parce qu'il n'avait pas l'habitude de recevoir et qu'il craignait de n'avoir personne à ses soirées. Il fallait faire taire ces insinuations malveillantes.

D'autre part, c'était bien le cas de produire Thérèse, qui était alors dans tout l'éclat de sa jeune beauté : elle devait trouver dans ces réceptions l'occasion de s'habituer au monde et de faire valoir ses titres à un établissement honorable. On pouvait en effet com-

mencer à s'alarmer de la discrétion de René Danglade. Il faisait sa cour depuis assez longtemps et il était accueilli avec assez de sympathie pour être en droit de formuler sa demande : cependant il ne s'avançait pas. On pouvait croire qu'il ne voulait pas avoir l'air de briguer la main de Thérèse pendant qu'elle était dans les grandeurs; mais, pour triompher de cette timidité, il n'y avait pas de meilleur moyen que de lui susciter des rivaux.

En effet, dès que Thérèse eut paru dans les salons de son père et dans ceux des autres ministres, il se forma autour d'elle un cortège d'aspirants. Sans doute il y avait un choix à faire au milieu de ces compétiteurs : tous n'étaient pas désintéressés et beaucoup ne cherchaient dans les beaux yeux de la fille que la protection du père. Mais il était heureux qu'il y en eût à éliminer, puisqu'il n'en fallait qu'un. Plusieurs se montrèrent moins réservés que René Danglade et se mirent ouvertement sur les rangs : Thérèse, avec cette généreuse ingénuité qui est le charmant et fugitif apanage de la jeunesse, déclina nettement toutes ces ouvertures. C'était à René qu'elle s'était promise au fond de son cœur et elle voulait l'attendre : elle lui sacrifia sans hésitation et sans regret un secrétaire d'ambassade, un entrepreneur de distribution d'eaux et le fils unique d'une vieille dame millionnaire.

Monthurel jouissait tendrement des succès de sa fille : c'était toute sa consolation au milieu des déboires de son existence ministérielle. Et il en avait tant d'amers : non seulement il subissait l'humiliation d'entendre annoncer ses invités par la voix de Dominique, sur l'affaire duquel il n'avait plus osé insister; mais il allait y avoir bientôt trois mois qu'il était ministre, et il n'avait encore rien pu faire, ni un bon discours, ni une grande réforme, ni une nomination de quelque importance. Il se sentait énerver peu à peu au milieu de ces luttes stériles et craignait déjà d'en prendre son parti, comme d'autres l'avaient fait avant lui, et d'accepter à la longue les honteuses délices d'une impuissance d'apparat, quand il fut tout à coup réveillé par l'écho d'un bruit qui lui alla jusqu'au cœur : c'était l'honneur de sa fille qui en était cause.

IV

Thérèse s'était rendue aux observations de son père : elle avait cessé de recevoir les religieuses, elle allait quelquefois avec sa tante leur porter des nippes et passer quelques moments au cou-

vent. Sa tante l'emmenait ensuite chez elle, où elles achevaient la soirée, et la ramenait au ministère. Monthurel ayant souvent à travailler dans son cabinet ou à sortir pour aller prendre part à des conciliabules politiques, Thérèse se serait ennuyée toute seule, et il était bien naturel qu'elle cherchât au dehors, sous l'égide de sa famille, de pieuses occupations ou des amusements de son âge.

Mais les faits furent singulièrement dénaturés par la malveillance.

Un soir, à une réception du ministre, René Danglade, assis dans une embrasure, entendit la conversation de deux jeunes gens qui se racontaient, avec une étrange liberté de langage, les petites nouvelles du ministère. Ils parlaient de Thérèse et se communiquaient les plus sottes histoires : tous les soirs, disaient-ils, elle sortait furtivement avec une femme que le ministre faisait passer pour sa belle-sœur, mais avec laquelle il poursuivait, en réalité, de coupables intrigues ; il avait l'incroyable faiblesse de compromettre sa fille dans une intimité aussi irrégulière, et cela amenait, comme de juste, les plus scandaleux débordements. Les deux femmes ne sortaient jamais sans faire mettre dans la voiture un gros paquet qui contenait des vêtements d'hommes destinés à leur travestissement.

Le premier mouvement de René fut d'intervenir pour donner à ces sottises le démenti qu'elles méritaient; puis il craignit de n'avoir pas qualité pour faire cette exécution. Pendant qu'il y pensait, le nom de Thérèse vint encore frapper son oreille ; cette fois, c'étaient des femmes qui causaient à voix basse : il se rapprocha indiscrètement du groupe et parvint à saisir quelques propos décousus.

Là, on racontait que Thérèse allait se promener la nuit au fond du jardin, sur lequel donnaient les fenêtres d'une maison voisine par où l'on pouvait jeter des lettres. Le mur de clôture, qui longeait une rue déserte, avait été trouvé dégradé.

René ne croyait pas un mot de ce qu'il venait d'entendre ; mais il avait envie de se faire dire que ce n'était pas vrai. Il s'approcha de Thérèse, qui était déjà très occupée, ayant à être particulièrement polie avec tout le monde, prévenante pour les vieilles dames, gracieuse à l'égard du corps diplomatique et réservée vis-à-vis du centre droit, sans compter qu'il fallait tenir gaiement tête à une meute de soupirants et jeter de temps en temps un coup d'œil sévère sur le service.

Ce fut au milieu de ces accablantes responsabilités que René lui demanda, d'une voix grave, un instant d'entretien; elle crut d'abord qu'il était arrivé quelque affreux malheur, que le glacier avait manqué de parole ou qu'il s'élevait une difficulté de préséance entre deux femmes de fonctionnaires. Quand elle sut de quoi il s'agissait, elle répondit qu'elle n'avait pas le temps, et, laissant là René, elle alla reprendre l'exercice de ses aimables devoirs.

Au lieu de rester tranquille et de penser à autre chose, comme on doit toujours faire quand on a des sujets de contrariété, René s'obstina à chercher une explication. Il trouva moyen de cerner Thérèse dans un petit coin, lui fit remarquer la gravité des propos qu'il lui avait signalés et voulut la forcer à répondre.

La jeune fille, aussitôt qu'elle se sentit soumise à une espèce d'enquête, eut un mouvement de révolte et répliqua assez brusquement qu'elle ne devait d'explication à personne, qu'elle faisait ce qu'il lui plaisait et qu'elle ne voulait pas être mise sur la sellette.

Plus il s'entêtait à parler sérieusement, plus elle se faisait un plaisir de lui répondre en l'air, et ils se séparèrent froidement.

Monthurel, quand il fut informé des bruits qui couraient sur sa fille, entra dans une violente colère. Il voulut remonter à la source et acquit la certitude morale que Dominique était le seul auteur de ces coupables machinations.

Il fit revenir le chef du service intérieur et lui demanda son rapport. Le rapport n'était pas fait.

— Monsieur, lui dit le ministre, voulez-vous faire le rapport que je vous ai demandé ?

Au ton dont la question fut posée, le chef comprit qu'il n'y avait plus d'observation à essayer, et il promit de s'exécuter le jour même.

— Je n'attendrai pas une minute de plus. Asseyez-vous à cette table et rédigez votre rapport séance tenante. Votre service est mal dirigé et je veux qu'aujourd'hui même ou le service ou le directeur soit changé. Il faut que quelqu'un sorte du ministère : ce sera Dominique ou ce sera vous.

Monthurel savait qu'il pouvait parler haut : un simple chef de service n'était pas en situation de lui résister. Le malheureux fonctionnaire le comprit aussi; il répondit :

— Oui, Monsieur le ministre.

Et il fit à l'instant même un rapport dans lequel il demandait au

secrétaire général de proposer au ministre la révocation de l'huissier du cabinet, qui par sa mauvaise attitude dans le service et par des propos inconsidérés, avait encouru de graves reproches.

Monthurel fit porter immédiatement ce rapport au secrétaire général, auquel il fit dire en même temps qu'il l'attendait.

Le secrétaire général commença par déclarer qu'il était prêt à soumettre au ministre l'arrêté de révocation; mais il ajouta qu'il se faisait un devoir d'éclairer le ministre sur la portée de cette mesure.

Le droit de révocation n'était pas contestable; mais, en en faisant usage du premier coup, sans avoir eu préalablement recours à aucune des peines disciplinaires moins graves qu'avait instituées le règlement, on s'exposait à être taxé de rigueur et de cruauté. Le règlement disait, en effet, que, dans le cas d'infraction à la discipline, de manquement à leurs devoirs, de négligence ou d'inconduite, les agents subalternes pouvaient être frappés des peines suivantes :

1° L'amende;

2° La retenue d'une partie des gages, salaires et indemnités ;

3° La suspension;

4° La révocation.

Pour franchir d'un bond les trois premières pénalités et arriver d'emblée à la plus grave de toutes, il fallait de sérieux motifs. Le ministre le pouvait; mais cela ne s'était jamais fait, et il semblait qu'une mesure d'un caractère aussi exceptionnel devait être justifiée par des considérants nettement précisés. Or, le rapport du chef de service intérieur n'alléguait que d'une façon très vague la mauvaise attitude dans le service et les propos imprudents, sans dire en quoi consistait cette attitude ni quels avaient été ces propos.

Il n'était pas douteux que le ministre avait en cette matière le pouvoir réglementaire le plus étendu; le règlement qu'avait fait un ministre, un autre ministre pouvait le défaire, et si, comme on l'avait en effet déjà remarqué, le règlement en vigueur n'armait pas assez efficacement l'administration contre les écarts du personnel, il était facile d'y remédier par un simple arrêté qui modifierait le règlement dans le sens d'une plus grande fermeté. Mais encore fallait-il que cet arrêté fût pris. Le règlement en vigueur devait être observé tant qu'il n'aurait pas été modifié.

Il y avait, en outre, une considération dont il était impossible de

ne pas tenir compte : Dominique était, comme tous les employés du ministère, soumis à une retenue proportionnelle sur ses appointements, en vue de la retraite. Le révoquer, c'était lui faire perdre non seulement le bénéfice éventuel de son droit à pension, mais la totalité des retenues qui avaient été effectuées sur ses appointements depuis plus de quinze ans et qui ne pouvaient lui être restituées. Assurément c'était le cas de tous les agents qui encourent la révocation; mais la rigueur de la conséquence était propre à faire réfléchir sur une application immédiate de la mesure.

Enfin il y avait une condition à laquelle il était impossible de se soustraire sans violer ouvertement le règlement; d'après une disposition formelle, les agents ne pouvaient être frappés des diverses peines disciplinaires, et à plus forte raison de la révocation, qu'après avoir été préalablement entendus.

En agissant à l'encontre de textes aussi précis, on s'exposait à un recours au Conseil d'Etat, qui pouvait donner lieu à des débats dont on aurait peut-être à regretter le retentissement.

Ce n'était pas par un esprit d'opposition qui n'aurait eu aucune raison d'être, ni par un aveugle attachement à des routines administratives, que le secrétaire général croyait devoir formuler ces observations : c'était pour remplir un devoir, pour mettre le ministre en garde contre les conséquences possibles de la résolution qu'il allait prendre. Quant à lui, si on lui faisait l'honneur de le consulter, il était d'avis que le mieux à faire serait de prendre un arrêter pour instituer un nouveau règlement dans lequel les droits de l'administration seraient fortifiés. Si l'on croyait devoir s'en tenir au règlement actuel, il fallait commencer par entendre Dominique; puis le frapper, s'il y avait lieu, d'abord d'une amende, d'une retenue sur ses appointements en cas de récidive, ensuite de la suspension, et n'arriver que par ces degrés à la ressource suprême de la révocation.

Monthurel était à bout de patience; il était obligé de reconnaître que toutes ces objections étaient fondées, mais il était exaspéré de ne pouvoir venir à bout de son huissier. Il se contint cependant et annonça au secrétaire général qu'il voulait procéder dans les formes usitées, parce que le remaniement du règlement prendrait trop de temps.

Et à l'instant même il sonna Dominique.

— J'ai appris, lui dit il, que vous vous étiez permis de tenir sur mon compte des propos ridicules.

— Moi! Monsieur le ministre. Je n'ai jamais parlé de Monsieur e ministre qu'avec tout le respect que je dois à Monsieur le ministre.

— C'est bien. Allez.

Puis, se tournant vers le secrétaire général, il lui dit victorieuse-nent :

— Maintenant il a été entendu. Infligez-lui une amende. Demain el'entendrai une econde fois et ous pourrons le rapper d'une re-enue. Après-de-nain ce sera la uspension, et nfin je pourrai e révoquer.

— Ce sera par-aitement régu-ier, dit le secré-aire général en e retirant.

Au fond, Mon-nurel n'était pas rès fier de son xploit. Il se ren-ait compte qu'il ommettait un cte d'épouvan-able arbitraire : n'avait entendu Dominique que our la forme; il vait les plus lé-

Il se rapprocha et parvint à saisir quelques propos décousus.

itimes raisons de le frapper disciplinairement, mais il ne les isait pas; il n'était pas en mesure d'en faire la preuve et il agis-ait de parti pris, par un acte de sa volonté et sans donner de rai-ons : ce sont tous les caractères auxquels se reconnaît le despo-sme. Mais il était décidé à en finir. Il y avait assez longtemps que Dominique l'obsédait et lui enlevait toute tranquillité d'esprit et oute faculté de travail. Après tout, il avait raison au fond et il avait droit dans la forme.

Le lendemain matin, Monthurel reçut une députation qui venait faire auprès de lui une démarche collective en faveur de Dominique. Il y avait quatre députés, un ancien directeur du ministère et deux médecins des hôpitaux. Ils firent valoir les longs services de l'huissier, le nombre de ses enfants, l'impossibilité où il se trouverait de commencer à son âge une nouvelle carrière, et le déplaisir que lui causerait un dommage pécuniaire ; ils demandaient au ministre de lever l'amende et lui promettaient en retour de lui en savoir le plus grand gré.

Monthurel accueillit leurs explications avec la sérénité et la courtoisie d'un homme qui, ayant une résolution prise, ne se donne plus la peine de discuter : il leur promit gracieusement d'examiner à nouveau, avec le plus vif désir de seconder leurs intentions bienveillantes, l'affaire à laquelle ils voulaient bien s'intéresser ; et, aussitôt qu'ils furent partis, il fit comparaître Dominique, lui déclara qu'il était contraire au devoir professionnel de faire intervenir des influences étrangères dans les actes de l'administration, entendit ses excuses et lui infligea une retenue de quinze jours sur ses appointements.

Il fallait bien savoir à qui resterait le dernier mot.

V

Ce n'était pas le seul souci du ministre. On lui avait présenté le compte des dépenses auxquelles avaient donné lieu les dîners et les réceptions, et ce compte était beaucoup plus élevé qu'il ne l'eût supposé. C'était Thérèse qui avait eu la haute main sur l'organisation de ces petites fêtes, et elle n'avait pas reçu d'autre recommandation que celle de faire le mieux possible. Elle s'en était très bien tirée et les réceptions avaient été convenables : on avait généralement trouvé que la table était bonne, que les vins étaient vieux et que le service était bien fait. Les cigares n'avaient pas manqué ; il y avait eu assez de fleurs et de bougies, et le buffet ne s'était pas trouvé en affront. Mais on n'a pas idée de ce que cela coûte. Si l'on veut se contenter de traiter à forfait avec un entrepreneur de victuailles, on peut savoir d'avance ce qu'il y aura à payer ; mais alors les invités se voient refuser presque tout ce qu'ils demandent, et même ce qu'on leur donne est détestable. Pour que tout soit bien

faut se livrer à la merci des fournisseurs, et Monthurel se trouva n présence d'une note de 30.000 francs.

Il crut d'abord qu'il y aurait quelque part dans le budget du inistère un fonds sur lequel il serait possible d'imputer au moins ne partie de cette dépense qui avait un caractère évidemment ational, puisqu'elle avait pour objet de conserver le prestige d'une es plus hautes représentations de l'État ; mais il ne tarda pas à apercevoir qu'il n'en était pas ainsi. A part quelques bougies qui ouvaient être portées au chapitre de l'éclairage et quelques serteurs dont le salaire pouvait rentrer dans les frais de service, il n'y vait pas de crédit spécial pour la représentation.

A la rigueur il n'aurait pas été impossible de faire face à une artie de la dépense en réalisant des économies sur le matériel ; ais il aurait fallu pour cela recourir à la pratique des virements, souvent condamnée et flétrie comme un legs des anciens régimes, , bien que le ministre ait toujours le droit de se mouvoir dans intérieur d'un chapitre, on risquait de provoquer des observaons de la Cour des comptes, à supposer qu'on n'eût rien à redouer de la commission du budget.

Comme il tenait à ne pas encourir l'ombre d'un blâme pour sa estion financière, Monthurel se résigna à assumer toute la dépense son compte personnel, tout en se promettant d'y apporter l'année uivante, plus de ménagements : il vendit une partie des titres desnés à la dot de sa fille, sauf à les remplacer dans le courant de année en faisant des économies sur ses 60.000 francs de traiteent. Mais cela faisait déjà une brèche sensible dans une fortune odeste. Et, comme il s'était aperçu que, même en dehors des éceptions, il avait jusqu'alors dépensé plus de 5.000 francs par ois, il commençait à se demander si le ministère n'était pas une e ces fonctions onéreuses dont il ne faut pas briguer l'honneur si on n'a pas de quoi le payer.

Il n'était même pas éloigné d'envier le sort de son secrétaire énéral, qui ne dépendait pas, comme lui, d'une foule avide d'élecurs et de clients, n'avait pas à ménager des collègues jaloux et xigeants et voyait avec insouciance se succéder au-dessus de lui s ministres, les ministères et les gouvernements. Mais l'administation est ainsi faite qu'un ministre peut appeler aux plus hautes onctions n'importe qui, excepté lui-même : l'honneur de nommer xclut l'avantage d'être nommé.

D'autres ennuis se dessinaient à l'horizon.

Dès son entrée au ministère, Monthurel avait été l'objet des attaques d'une certaine presse : il ne s'en était pas ému, sachant bien que le pouvoir n'est jamais exempt d'amertumes et qu'il faut, sous un régime de liberté, tolérer l'outrage et l'injustice.

Mais ce n'étaient plus seulement les journaux hostiles à l'ordre de choses établi qui s'efforçaient de jeter sur son administration le blâme et le ridicule. Parmi les journaux de son propre parti, les uns ne lui témoignaient qu'une indifférence dédaigneuse, quelques autres l'attaquaient ouvertement, aucun ne le défendait. Il en était affligé et inquiet. Ce qui mit le comble à sa déception, ce fut une véritable campagne qui s'ouvrit contre lui à l'occasion de l'affaire de Dominique.

On raconta dans des feuilles publiques que Monthurel affectait à l'égard de son personnel une attitude hautaine et violente, qu'il ne faisait aucun cas des services les plus anciens et les plus honorables et prétendait régner par la terreur sur les employés soumis à ses ordres; que, loin de s'inspirer des sentiments de bienveillance et d'équité qui doivent présider à une administration populaire, il brisait impitoyablement tout ce qui résistait à ses tendances autocratiques, qu'il avait restauré les détestables abus du népotisme en s'entourant de créatures qu'il était allé chercher hors de la carrière. On insinua même qu'il était en voie de réaliser une grosse fortune et qu'il avait repoussé pour des motifs inavouables un marché de produits pharmaceutiques qui devait assurer de grands bénéfices au Trésor.

Monthurel s'alarmait de ces calomnies : il ne pouvait ni les déférer à la justice, parce qu'il n'entrait pas dans les desseins du cabinet de faire des procès de presse, ni même les réduire à néant par des explications qui lui auraient fait jouer un rôle d'accusé et auraient provoqué une polémique dans un moment où l'on voulait éviter le bruit. Mais il sentait que ces imputations, pour absurdes qu'elles fussent, n'étaient pas sans pouvoir ébranler sa situation et il eut un moment de défaillance.

Il se demanda s'il était politique de continuer la lutte contre son huissier, au risque de compromettre pour une satisfaction d'amour-propre les intérêts de la réforme qu'il poursuivait, et s'il ne vaudrait pas mieux, en ne poussant pas l'affaire plus loin, sacrifier quelque chose de sa dignité pour rester maître du terrain.

Au surplus, il avait des doutes sur la légitimité de sa conduite. N'excédait-il pas en effet les bornes du pouvoir en déployant ta

rigueur contre un agent sans défense? Il était certain que Domique lui déplaisait, lui avait manqué de respect, lui avait joué de auvais tours et avait tenu sur lui, sur sa fille et sur tout son tourage des propos calomnieux ; enfin l'huissier tenait le ministre échec avec toutes les forces combinées de la tradition, du règlement, de l'influence parlementaire et de la presse. C'était certain, ais il n'y avait pas de preuves. Y eût-il eu des preuves, il n'était s sans inconvénients de les produire : les calomnies ont cela de n que, pour les réfuter, il faut les répandre.

Alors Monthurel en arrivait à se demander si ce n'était pas lui i avait tort, s'il n'avait pas été gâté par le pouvoir et s'il n'était s en effet devenu autoritaire, capricieux et absolu. Il se mit en rde contre les dispositions qu'il pouvait avoir à imiter les anciens uverains de l'Orient qui ne savaient souffrir aucune contradicon : et peut-être la journée se serait-elle passée sans qu'il eût proncé contre Dominique la peine de la suspension, quand Thérèse tra toute en larmes dans son cabinet.

Elle venait d'apprendre que René Danglade, ému des bruits qui aient eu cours dans le ministère et froissé de l'accueil qui avait é fait à sa demande d'explications, renonçait à la demander en ariage et partait pour la Russie.

Ce dernier trait fut décisif : Monthurel fit venir Dominique, lui ontra les journaux qui parlaient de son affaire, lui rappela la sposition réglementaire qui interdit aux agents d'une administation de rien communiquer à la presse, l'entendit et le suspendit our un mois. Il ne prit pas la peine de le faire remplacer dans n service le jour même, puisqu'il n'avait plus que vingt quatre eures à attendre pour le révoquer.

VI

Le lendemain était un grand jour. A force de travail, de patience de volonté, Monthurel était enfin arrivé à mettre sur pied un rojet de loi qui engageait la réforme de l'hygiène publique. Il y ait beaucoup à faire et ce n'était pas en une fois qu'il pouvait nouveler de fond en comble la face d'une administration séeuire, vaincre l'inertie des bureaux et mettre un terme à tous les ous. Il avait fallu scinder l'œuvre ; mais ce premier projet éta-

blissait les principes et ouvrait la voie. Il était donc de la plu haute importance d'obtenir un vote favorable des Chambres; apré ce vote, le ministre, fort de l'appui du parlement, soutenu pa l'opinion publique, serait en mesure de briser l'opposition de intérêts personnels coalisés avec une routine invétérée et pourra enfin faire prévaloir les bonnes doctrines.

Ce n'était pas seulement dans l'intérêt du pays qu'un succè était nécessaire ; la situation de Monthurel y était attachée. n'avait pu donner à ses parents, à ses amis, à ses électeurs et à se connaissances, toutes les satisfactions qu'ils attendaient : il s'éta formé autour de lui un cortège de mécontents, et, dans l'impossi bilité de les satisfaire, il fallait au moins les éblouir. S'il y a de ministres qui négligent les grands intérêts de l'État pour se forme une clientèle d'intérêts privés ou locaux, ceux qui n'ont pas le moyens de rendre ces services sont condamnés à y suppléer pa de grandes œuvres.

Une fois en possession de la faveur du parlement et de l'attentio du public, il serait facile de traiter avec une haute désinvoltu les indiscrétions et les criailleries des solliciteurs; dans l'intérieu du ministère, personne n'oserait plus broncher, la révocation d Dominique passerait inaperçue dans l'éclat de la gloire, la dure du pouvoir serait assurée pour un an, peut-être même pour quatorz ou quinze mois, ce qui permettrait de faire les économies néce saires pour reconstituer la dot de Thérèse, et René Danglad revenu de Russie en toute hâte, serait trop heureux de voir accuei lir sa demande.

Mais, pour obtenir tous ces résultats, il fallait un succès de bo aloi, un vote de confiance intervenant à la suite d'un discours vi torieux, une grande journée oratoire et politique. Avec un dem succès, un discours interrompu et le vote pénible d'un amendeme transactionnel, il n'y aurait eu rien de fait et la situation sera restée précaire.

C'était donc un véritable jour de bataille, et Monthurel ne s'é dissimulait pas la portée : il s'agissait d'achever péniblement un carrière ministérielle sans honneur ou de se mettre hors de pa par un coup d'éclat.

Il alla dès le matin s'assurer des dispositions de ses collègue les autres ministres : le ministre des finances promit de ne p intervenir dans le débat, bien que le projet engageât graveme les finances, et le ministre de la marine fit espérer son appui.

résident du conseil se montra un peu froid. Monthurel n'en fut
ıs étonné : il avait déjà remarqué qu'il portait ombrage au chef
ı cabinet. Aussi ne lui demandait-il que son silence. Les autres
inistres semblaient se réserver : ils ne pouvaient s'opposer au
rojet, qui avait été approuvé en conseil ; mais ils ne désiraient
ıs passionnément que leur collègue eût un éclatant succès de
ibune.

A la Chambre, avant la séance, Monthurel constata quelques
sspositions à la résistance : on lui dit que sa réforme était insuffi-
nte et excessive. Quelques députés profitèrent de l'occasion pour
i demander des nouvelles de leur petite affaire. Mais il comptait
r son discours.

Il fut battu.

La droite, la gauche et les mécontents avaient voté contre
i ; le ministre des finances avait fait des réserves dans les
uloirs, le président du conseil n'avait pas donné un seul signe
approbation, et les autres ministres, même celui de la marine.
avaient pas paru à la séance.

Monthurel alla immédiatement porter sa démission au Prési-
nt de la République et rentra au ministère pour faire ses prépa-
tifs de départ.

Thérèse l'attendait, consternée.

Dans la tribune d'où elle avait assisté au désastre, elle avait
tendu les rires et les quolibets qui accueillent toutes les chutes,
elle était indignée de l'ingratitude des hommes.

La mâle résignation de son père lui rendit un peu de sérénité ;
ais elle faisait avec dépit la récapitulation de ce que leur coûtait
météore ministériel.

Ils y perdaient d'abord 30.000 francs. Ensuite ils étaient brouil-
s avec plusieurs de leurs amis qu'ils n'avaient pu satisfaire ; on
ait fait courir sur eux les bruits les plus désobligeants et enfin
e avait manqué le mariage sur lequel étaient fondées toutes ses
pérances.

— Au moins, ajouta-t-elle gaiement, je sais maintenant ce qu'on
pelle les enivrements du pouvoir.

Monthurel, en rentrant dans son cabinet, y trouva le secrétaire
néral qui l'attendait pour soumettre à sa signature l'arrêté de
vocation de Dominique.

Il était toujours ministre, sa démission n'étant pas encore accep
: il aurait donc pu signer l'arrêté.

Il ne le fit pas parce qu'on aurait pu attribuer à cet acte caractère d'une vengeance, et il sortit du ministère sans avo même obtenu ce résultat.

Dominique est toujours huissier du cabinet. Quand il parle Monthurel, c'est avec une respectueuse déférence : il faut de modération dans le triomphe. Peut-être aussi craint-il que Month rel, n'étant plus ministre, soit en mesure de lui faire du tort.

Gaston BERGERET.

Le gerant : F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, P

TOTOTE

I

Quand Jacques Mirmont entra, Mme de Barroy s'élança à sa rencontre d'une longue glissade, et après un coup d'œil jeté vers la porte, se serra contre lui, cherchant à se blottir entre ses bras. Il la repoussa doucement et dit, l'air agacé mais la voix aimable :

— C'est fou, ma chérie, ce que vous faites là !...

Elle s'éloigna à regret :

— C'est qu'il y a si longtemps que je ne vous ai vu !...

Il s'approcha de la cheminée et, présentant alternativement ses semelles à la flamme, il répondit :

— Si longtemps !... je suis venu dimanche...

— Et c'est aujourd'hui vendredi... ça fait quatre jours... qui m'ont semblé très longs, à moi !...

— En admettant qu'ils vous aient semblé très longs, ce n'est pas une raison pour faire une imprudence comme celle-là... vous n'avez pas regardé si le domestique était sorti...

— Je vous demande pardon... j'étais en face de la porte, je voyais que nous étions seuls...

— Et votre mari !... qui pouvait entrer aussi par l'autre côté...

— Il est sorti...

Le visage très jeune, presque gamin de Mme de Barroy s'attrista, ses longs yeux se remplirent de larmes et elle fixa, inquiète, Jacques qui évita son regard.

C'était une femme si mince qu'elle paraissait maigre tout d'abord. Ses mouvements souples, vigoureux et nonchalants à la fois, étaient empreints de cette grâce caressante et gauche qu'on ne trouve guère que chez les tout petits enfants et les très jeunes animaux. Ses cheveux blonds et légers s'arrangeaient d'eux-mêmes en bouclettes soyeuses sur son front large et pur, que coupait pourtant une grande ride transversale. Les dents superbes éclataient entre des lèvres un peu trop épaisses peut-être, mais d'un dessin charmant, et toujours relevées dans un sourire heureux et plein de bonté. Le nez était fin, droit, avec des narines délicates. Les yeux longs, d'un vert très clair, voilés de cils épais et sombres, contrastaient par leur expression presque douloureuse avec le joyeux sourire de la bouche. Et malgré cette tristesse des yeux, qui donnait par instant au visage une sorte de reflet découragé et las, la jeune femme avec sa taille flexible, ses dents de petit chien et ses cheveux d'enfant, paraissait au premier abord avoir vingt ans.

Sans cesser de se chauffer, Mirmont continua :

— Il pourrait être rentré sans que vous le sachiez... vous ne serez jamais raisonnable!...

Elle répondit dans un éclat de rire :

— Jamais !...

D'un ton sec, Jacques reprit :

— Vous êtes pourtant d'âge à le devenir...

Elle leva la tête, et sa physionomie étonnamment mobile se fit soudain inquiète :

— Vous me trouvez vieille?... c'est vrai!... j'ai aujourd'hui trentre-quatre ans!...

Elle indiqua de sa main fluette des corbeilles de fleurs posées un peu partout, sans ordre, dans le salon, et acheva :

— Vous voyez?...

Il s'excusa avec embarras.

— Je suis d'une impardonnable étourderie...

Mais déjà Mme de Barroy s'était assise tout près de lui sur le divan, et disait de sa voix grave et tendre :

— Embrassez-moi, voulez-vous, c'est la meilleure façon de me souhaiter ma fête?...

Du bout des lèvres il toucha le joli front qui se tendait vers lui, et se leva en regardant craintivement la porte. Alors elle demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui?... vous êtes tout drôle?...

— J'ai aujourd'hui, comme toujours, l'énervement que cause une situation fausse...

— Mais cette situation dure depuis six ans et jamais vous ne m'avez dit ce que vous venez de me dire?... jamais je ne vous ai vu nerveux et agacé comme vous l'êtes, non seulement aujourd'hui, mais depuis..

Elle sembla chercher et reprit :

— Depuis un mois à peu près... je crois que vous m'aimez beaucoup moins, sinon plus du tout?...

Elle parlait presque bas, implorant une rassurante parole. Il répondit l'air ennuyé :

— Vous êtes folle, ma pauvre Charlotte!...

Elle le regarda stupéfaite :

— Charlotte!... voilà que vous m'appelez Charlotte à présent!...

— Enfin, on ne peut pourtant pas vous appeler éternellement Tototte!... c'est ridicule à la fin!... vous l'avez dit tout à l'heure, vous n'êtes plus une enfant... vous avez trente-quatre ans... on n'est plus « Tototte » à trente-quatre ans!...

Elle répondit, la voix assourdie, les yeux à terre :

— Je croyais qu'on était toujours Tototte pour ceux qu'on aime?...

— Vous avez parfois des pensées sentimentales et mirlitonnesques qui jurent étrangement avec votre air évaporé. .

Elle se leva, retenant ses larmes et, se regardant dans la glace, elle demanda, redevenue gamine tout à coup :

— Ai-je l'air évaporé?...

Il haussa les épaules sans... répondre. Alors elle expliqua :

— Moi, je ne me trouve pas cet air-là!... je n'ai certainement pas l'air austère, je ne suis pas à la pose, je suis comme je suis... et comme j'étais quand je vous ai plu...

Et se penchant contre la glace qu'elle toucha presque de son visage aimable et frais, elle acheva :

— C'est vrai!... bien que j'aie six ans de plus, je suis toute pareille!

Il regarda la jolie silhouette longue et fragile et dit, convaincu malgré lui :

— Vous êtes très jolie!...

Elle se redressa :

— Non, je ne suis pas jolie!... Oh!... je le sais très bien!... je me connais à merveille!... je ne me fais sur moi-même aucune illusion, ni en bien, ni en mal...

Et elle conclut en riant :

— Je sais que Totote n'est pas du tout jolie, mais qu'on ne la trouve pas laide tout de même!...

Il murmura narquois :

— Vous tenez à « Totote?... »

— Oh! mon Dieu, non, je n'y tiens pas!... mais j'y suis habituée... je suis Totote, non seulement pour vous, mais pour tout le monde... On trouvait affreux le nom qui m'avait été donné à cause de mon parrain, on ne m'a jamais appelée Charlotte... Et, au contraire de ceux — et c'est le plus grand nombre — qui ne sont pas satisfaits de leur nom, je l'aime, moi, le mien!... il n'est pas trop vulgarisé... et, sans être une musique, il est plus harmonieux que Totote...

— Ça n'est pas difficile!...

Elle s'approcha de lui et demanda, prête à pleurer, cette fois :

— Je vous en prie, Jacques, dites moi ce que vous avez aujourd'hui contre mon pauvre nom et contre moi?...

— Mais rien!... que voulez-vous que j'aie?...

— Je n'en sais rien en vérité!... je n'ai rien fait qui puisse vous déplaire... mais je vous aime tant!... j'ai toujours si peur!...

— Peur de quoi?...

— Que vous ne m'aimiez plus!... mais vous savez ce que vous m'avez promis?...

Il demanda, l'air inquiet :

— Qu'est-ce que je vous ai promis?...

— Oh! rien d'essentiel, rassurez-vous!... vous ne m'avez jamais promis de m'aimer toujours... et vous avez même pris soin de me faire remarquer que vous ne me le promettiez pas... mais vous m'avez promis autre chose, et ça, c'est facile à tenir?...

— Quoi?...

— De me dire franchement, sincèrement... et doucement aussi, quand vous ne m'aimerez plus... de ne pas me laisser m'en apercevoir à ces méchants riens qui me feraient tant souffrir... et de ne pas non plus me laisser l'apprendre par les potins du monde... Je vous ai demandé de me parler en ami... et vous me l'avez promis?...

Jacques Mirmont hésita un instant avant de répondre, mais Charlotte, la tête inclinée, les yeux à terre, ne s'en aperçut pas. Alors, il murmura :

— A quoi bon penser à toutes ces choses?

Elle répondit :

— J'y pense toujours depuis quelque temps...

— Mais pourquoi ?

— Parce que, quoi que vous puissiez me dire, vous n'êtes plus le même!... Je vous vois moins souvent et je vous vois toujours ou distrait, ou préoccupé, ou désagréable... Vous m'aimiez tant, vous aviez tant de peine à vous passer de moi!... vous comprenez... ça me change?...

— Vous rêvez?.. mais je ne peux pas vous en empêcher, n'est-ce pas?...

— Non... je ne rêve pas!... j'ai plutôt une tendance à voir les choses en rose... mais je comprends si bien qu'au bout de tant d'années vous pouvez être las de moi!... je ne vous en voudrais pas, vous savez?... je trouverais ça tout naturel... il faudrait seulement me le dire bonnement, sans me brusquer, mais aussi sans me mentir... Qu'est-ce que vous écoutez?...

— Je croyais qu'on remuait chez votre mari?...

— Pourquoi donc aujourd'hui vous occupez-vous tant de lui, alors que, jusqu'ici, vous vous en êtes occupé si peu ?... pas assez même...

— Comment, pas assez?...

— Dame!... c'était votre ami!... Il m'aimait tendrement, et vous le saviez?...

— Eh bien?...

— Eh bien, ça ne vous a pas empêché de me prendre...

— Je vous aimais!...

— Moi aussi, je vous aimais!... et je vous aime encore!... ce qui n'empêche que, tous les deux, nous avons commis une vilaine action... une action dont j'ai, non pas le regret, mais le remords... et ça depuis la première minute...

— Moi aussi...

— Je crois que vous ne lisez pas en ce moment très clairement en vous-même...

— Parce que?...

— Parce que, si, avant aujourd'hui, vous aviez éprouvé ce que vous dites, vous n'auriez pas pu, tel que je vous connais, vous empêcher de m'en parler sans cesse?...

— Et vous?... m'avez-vous confié ce que j'apprends à l'instant pour la première fois...

— Moi, c'est tout différent!... outre que je n'ai jamais été libre avec vous comme vous l'êtes avec moi, j'ai toujours redouté, vous

connaissant, de vous causer le plus petit ennui... vous savez que vous n'aimez pas les ennuis que vous jugez contraires à votre hygiène...

— Oh! oh!... voilà que vous devenez méchante!...

— Non... je ne serai jamais méchante pour vous, quoi qu'il arrive... je vous aime trop pour ça!... je ferais tout aujourd'hui et toujours pour vous épargner un chagrin ou même un ennui... et je me suis gardée de vous laisser voir ce qui se passait dans ma tête.

Elle s'arrêta et reprit en souriant :

— Si peu faite pour les complications...

Jacques quitta la cheminée et répondit, narquois, en s'installant dans le meilleur fauteuil :

— Vous avez bien dissimulé en effet... car j'ai toujours cru que vous trompiez votre mari avec le sans-façon que vous avez en toutes choses...

Mme de Barroy affirma, et ses doux yeux avaient une expression désolée :

— Oh! non!... je sais qu'Henry m'aime et je l'aime aussi... oui!... pas comme il aurait fallu... mais sincèrement et tendrement tout de même... j'ai eu du chagrin, un chagrin très grand, de reconnaître si mal sa bonté infinie et son amour profond... mais la pensée de lutter ne m'est pas venue... j'étais sans force contre moi-même et contre vous...

— Le fait est que je n'ai pas attendu longtemps ce que, certes, je n'espérais pas obtenir aussi vite...

— Et vous avez très mal auguré de la femme qui vous faisait ce brusque don d'elle-même... Dans ce cas, le sentiment qu'un homme éprouve est du dégoût et non de la reconnaissance...

Et comme il faisait un mouvement pour protester :

— Oh! ne vous en défendez pas, c'est si naturel!... je comprends si bien l'horreur que doit inspirer la femme facile... je le comprenais si bien déjà à ce moment-là... Et j'étais atterrée de ce que j'avais fait... tout en me disant que si c'était à refaire, je le referais.

— Comme le caissier des *Brigands ?*...

— Tout à fait!...

— Je ne comprends pas très bien le chagrin que vous dites avoir ressenti... car, si je ne m'abuse, vous professez à l'égard des femmes qui trompent leurs maris une grande indulgence...

— Oui, quand le mari vit de son côté, peu soucieux de sa femme, mais n'admettant pas qu'elle le trompe par peur du ridi-

cule, et en vertu de ce principe que l'homme et la femme, ça n'est pas la même chose...

— Dame!... c'est un peu vrai!...

— Je ne trouve pas!... et, dans ce cas, j'ai non seulement de l'indulgence, mais de la bienveillance même...

— C'est charmant!...

— C'est comme ça!... mais une femme qui trompe un mari comme le mien... un être bon, distingué, exquis et qui l'adore... Ah! pour celle-là, je n'ai pas d'indulgence, ah! non!...

— Cependant, l'action, en principe, est la même...

— En principe!... si vous saviez comme ça m'est égal, le principe!... je ne trouve répréhensible que ce qui nuit à un être inoffensif qui n'a pas mérité qu'on lui nuise... je nuis à mon mari qui m'aime en aimant un autre que lui... Le jour où j'ai séparé nos deux vies, j'ai fait une infamie... s'il ne m'avait pas aimée, je ne lui nuisais en rien, par conséquent j'étais à mes propres yeux très innocente...

— A vos propres yeux, c'est possible, mais aux yeux du monde, la situation est identique...

— Eh! le monde!... qu'est-ce qu'il vient faire là?... laissons-le donc un peu tranquille, le monde!...

— Précisément, votre tort est de le laisser trop tranquille... vous devriez vous occuper un peu plus de lui... ce serait très opportun, je vous assure...

— Qu'est-ce que vous voulez dire?...

— Oh!... rien de précis!... je fais allusion à votre façon d'être générale, qui est...

— Qui est?...

— Enfin, vous manquez de tenue... je ne vous l'apprends pas, je pense?...

— De tenue n'est pas le mot... de décorum serait plus exact...

— Enfin, quand je vous ai rencontrée, vous passiez pour avoir été la maîtresse du tiers et du quart...

— Eh bien, vous avez été mon premier... et vous serez mon seul amant!...

— On dit toujours ça!...

— Oh! je ne me défends pas!... je sais que vous êtes là-dessus aussi renseigné que moi-même!... vous avez bien vu quelle naïve j'étais quand je vous ai aimé, et depuis, vous avez, quoi que vous puissiez dire, connu ma vie heure par heure...

— Avec les femmes, est-ce qu'on connaît jamais rien ?... Ah !... à propos de femmes, et de femmes qui roulent les hommes...

— Est-ce moi qui vous fais penser à celles-là ?...

— Non !... c'est ce pauvre petit Paul qui est bien roulé pour l'instant !...

— Ah !...

— Oui... et, si ça n'était pas mon frère... et un frère que j'ai élevé, je trouverais ça drôle comme tout !...

— Quel âge a-t-il, votre frère ?...

— Vingt cinq ans !... juste quinze ans de moins que moi...

— Il est très gentil... il vient souvent me voir... Est-ce qu'il est toujours aux Affaires Etrangères ?...

— Toujours... mais c'est à ses propres affaires qu'il est étranger !... Figurez-vous qu'il a fait, il y a six mois, la connaissance d'une petite femme, la petite Ruth...

— Une Juive ?...

— Non... du moins pas que je sache !... mais les noms bibliques sont, pour le moment, très à la mode parmi les cocottes... Or, ce n'est pas avec les 100 francs par mois que ma belle-mère lui donne pour ses menus plaisirs qu'il peut subventionner la demoiselle en question, laquelle est, d'ailleurs, correctement entretenue par le vieux Lacombe... le sénateur d'Indre et-Saône...

— Eh bien, c'est ça qui est drôle ?...

— Non... pas ça !... quoique, au fond, je ne puisse pas trop en vouloir à Paul de ce rôle plutôt... disons incorrect pour être poli, mais auquel le force l'état de ses finances... Ce qui est drôle, c'est que la petite bonne femme a raconté à Paul, — qui est jaloux comme tous les naïfs, — que le père Lacombe n'a jamais obtenu de lui embrasser autre chose que le bout des doigts, et qu'il est là suppliant, se roulant à ses pieds, et attendant son bon plaisir !... Et ce garçon intelligent, futé même — pour tout ce qui n'est pas l'amour — croit éperdument cette invraisemblable bourde...

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait ?...

— Ça fait que c'est idiot !... on n'est pas bête à ce point-là !...

— Que si !... à l'occasion, vous seriez tout comme lui si vous tombiez dans des mains habiles...

— Permettez ?...

— Ils sont rares, allez, les hommes intelligents, qui s'aperçoivent qu'ils sont trompés !...

— C'est vrai !... votre mari, par exemple...

Elle murmura pensive, la bouche sérieuse et les yeux inquiets :

— Mon mari ?... il saurait tout que ça ne m'étonnerait pas !...

Jacques Mirmont haussa les épaules :

— Et il ne dirait rien ?... et il laisserait ainsi s'écouler paisiblement nos vies, en acceptant un ôle ridicule ?...

— Ridicule ?... en quoi ridicule ?... encore un préjugé stupide, celui-là !... Ridicule un homme, parce qu'il a épousé une drôlesse ou une créature sans volonté et sans force telle que moi ?

— Enfin, que vous le vouliez ou non, c'est la façon de voir du monde, et votre mari qui, lui, fait aux conventions mondaines les concessions qu'il faut, n'aurait pas accepté un tel état de choses...

— Vous oubliez qu'il m'aime ?

— Raison de plus !...

— Qu'il m'aime... non pas seulement comme vous m'aimez... mais aussi avec son cœur !... et puis, après tout, je me trompe peut être... et je souhaite sincèrement me tromper...

Sans cesser de se chauffer, Mirmont continua...

— Mais enfin, qu'est-ce qui peut vous faire croire...

— Tout et rien !...

— Mais encore ?...

— Eh bien, ce matin, par exemple, je lui ai demandé s'il étai vrai qu'on lui eût offert d'aller à Londres comme premier secré taire ?... il m'a répondu que oui, mais qu'il n'avait pas voulu m'e parler, craignant de me contrarier...

— Ça ne prouve rien !...

— Ça prouve qu'il sait que je ne voudrais pas quitter Pari aujourd'hui, alors qu'il sait également qu'autrefois je partais san seulement demander pour où...

— Comment avez-vous appris qu'on lui avait offert ce poste ?.

— Par Pourville, que j'ai ramené hier en sortant de chez votr tante Dorsay...

— Mme Dorsay n'est pas ma tante, vous savez ?...

— Enfin, c'est la tante de votre frère... et elle vous aime comm si vous étiez son neveu...

— Un neveu presque de son âge... D'ailleurs, vous avez raisor je l'appelle souvent, comme Paul : « La tante Claire... »

— Tout le monde l'appelle la tante Claire...

— Vous disiez, quand je vous ai coupée, que vous aviez ramen Pourville ?... ramené comment ?...

— Dame ! en voiture...

— Tout seul ?...

— Mais oui... pourquoi ?...

— Parce que, décidément, je disais vrai tout à l'heure... vou avez une singulière tenue !...

Il se leva, et se mit à marcher, arpentant le salon, touchai brusquement les bibelots posés sur les tables, redressant les ta bleaux, l'air embarrassé de son attitude, et évitant de rencontre les yeux de Mme de Barroy qui le suivait d'un regard étonné. A l fin, elle demanda :

— Une singulière tenue ?... pourquoi ?...

— Parce que une femme de votre âge ne reconduit pas u homme comme Pourville...

La nature gamine reparaissant, elle s'écria en riant :

— Décidément j'ai un mauvais âge !... il est trop avancé pou qu'on m'appelle Totote et pas assez pour que je reconduise Pou ville !... c'est pas commode !... qu'est ce qu'il me permet de faire voyons, mon âge ?...

— Il vous permet de vous tenir comme une femme du monde s tient... d'éviter des promiscuités compromettantes, et en elle mêmes et parce qu'elles font potiner...

Alors, nous avons dû faire terriblement potiner, nous deux!...
:e que je vous ai reconduit de fois en voiture... et vous n'avez
l'âge respectable de Pourville!...

Moi, ça n'est pas la même chose!...

Comment, pas la même chose!... pour vous, je le veux
mais pour le monde?... vous qui parlez de potins, il me
ıle...

Il vous semble mal et faux... vous avez des façons de cheval
ıppé, de femme qui fait tout ce qui lui passe par la tête, et qui
che du qu'en dira-t-on?...

Oh ! quant à ça, vous pouvez le dire, que je m'en fiche!... et
heureux pour vous!...

Pour moi ?...

Oui !... car si je ne m'en fichais pas, vous n'auriez pas vécu
me nous vivons depuis six ans, sans nous gêner vraiment...
allait entamer une discussion. Tout à coup, il changea de
que et, bon enfant :

Eh bien, c'est le tort que nous avons eu !... oui, vous voyez
juste en cette occasion... nous avons eu grand tort de vivre
me nous l'avons fait... d'afficher une liaison...

lle l'interrompit brusquement :

- C'est vous qui l'avez affichée, et ça, malgré mes prières...
je ne dis pas que vous l'avez affichée pour me compromettre...
on !... mais tout bonnement parce que ça vous était plus com-
e...

Firmont était en train de s'humilier, il reconnut avec bonhomie :

- C'est vrai !... j'ai été très coupable... c'était à moi de vous
nir sur cette pente au lieu de vous y pousser...

omme elle ne répondait rien, il ajouta :

- Vous pensez si je le regrette ?... moi qui aime précisément
femmes effacées, incolores, un peu fadasses même, si vous
ez...

lle fit, stupéfaite:

- Vous!... c'est nouveau, alors?...

- Non, pas précisément, mais c'était à l'état latent.

- Comment, c' « était » ?...

- C'est, si vous aimez mieux!... Je trouve que la femme qui
la compagne de toute la vie doit être une douce créature
ıe et calme, qui reste chez elle...

- A filer la laine ?...

— Vous avez l'air de rire... c'est la vérité pure, ça!... une fem doit être, non une maitresse toujours en l'air, mais une amie ass au foyer dont elle a la garde.

— Ça ne vous amuse pas trop?...

— Quoi?...

— Ce que vous dites?...

— Mais...

Elle éclata de rire :

— Non!.. je vous assure, je voudrais que vous vissiez votre tête

Il dit, rageur :

— C'est excessivement drôle!...

— Mon Dieu, oui, c'est drôle!... je ne vous ai jamais vu d ce rôle-là, moi!... il faut me donner le temps de m'y habitue c'est tellement imprévu...

Et comme il continuait sa promenade, grincheux, cherch quelque phrase agressive, elle dit :

— Laissez-moi seulement vous demander une chose — si n'est pas indiscret toutefois?...

— Demandez!...

— Eh bien, comment se fait-il que, pouvant facilement trou dans votre monde des femmes du modèle que vous me dépeig vous soyez venu me chercher dans un autre monde très différe

— Un hasard!...

— Et un hasard qui ne fait pas bien les choses... car dans monde qui est le mien, je suis une exception dans le genre qui v déplaît si fort... depuis quelques jours...

— En voilà une idée!...

— Une idée juste!... il y a quelque chose qui vous a tout à c heurté en moi, dans mes allures, dans mes habitudes, dans tou et comme, dans tout ça, rien n'a été modifié...

— Eh bien?... qu'est-ce que vous croyez?...

— Oh!... comme je ne saurai rien, quoi que je fasse, j'a mieux ne rien croire!... c'est moins compliqué... et plus pratiqu

Une femme entrait, très vive, avec pourtant une figure douc reposée, où les yeux seuls brillaient d'une vie intense. Pe mince et fine, très modestement habillée d'une robe de laine g bien coupée et toute simple, elle s'avança le visage souriant, yeux rieurs. Absorbée, Mme de Barroy ne la voyait pas; a Jacques dit :

— Ah!... voilà justement la tante Claire!...

II

me Dorsay tendit un petit bouquet de violettes à la jeune ne, qui s'était levée pour aller à sa rencontre, et avançant son eau aimable, elle dit :

Je vous embrasse et je vous souhaite une bonne, très bonne ma chère petite Totote...

me de Barroy, heureuse de sentir quelqu'un entre elle et ues, répondit presque gaiement :

Une vieille fête!... qu'on ne devrait plus me souhaiter...

tante Claire protesta :

Allons donc!... vous avez l'air d'avoir dix-huit ans!

De très loin!...

Non, de très près aussi!... vous avez l'air d'une jeune fille... opos de jeune fille, la petite Préaux se marie... ma sœur va désolée... elle la guignait pour Paul...

Paul ne m'a pas l'air d'avoir le nez tourné du côté du age... — dit Mirmont en riant.

Il a bien raison!... un homme qui se marie est toujours un ... mais s'il se marie à vingt-cinq ans, il est un fou, et un fou ble, parce que, alors, il fait le malheur de deux personnes au de ne faire que le sien propre...

me de Barroy dit :

Vous n'êtes pas pour le mariage...

Des hommes?... Ah! non!... les femmes, il faut bien qu'elles assent par là, puisqu'on n'a pas encore trouvé autre chose et n s'obstine, en France, à faire aux vieilles filles une situation rde... mais, à mon sens, un homme qui se marie se suicide in- ctuellement... à moins d'être de ceux qui traitent la femme en ante et ne lui accordent pas la moindre place dans leur vie...

irmont observa :

Vous n'êtes pas féministe...

Pourquoi?... je suis au contraire pleine de pitié pour les res femmes victimes du mariage... voyez-vous, par exemple, petite Préaux qui est gentille comme un amour!...

Un amour un peu trop éveillé...

Éveillé, oui, — mais pas trop... J'aime mieux ces petites

filles drôles, gamines, un peu « gosses », que les demoiselles q dans le monde, baissent les yeux, quitte à flirter en cachette av leur professeur de piano ou les frères de leurs amies... Je sais bi que vous n'êtes pas de mon avis...

— Mais si... — dit Mme de Barroy — tout à fait...

— Oh! vous, j'en suis bien sûre !... vous êtes une rieuse, vous! non, c'est à Jacques que je disais ça... parce que lui, quand u femme ne regarde pas les hommes en face, il la juge propre à ê l'honneur et la joie de leur foyer...

Moqueusement, elle examinait Mirmont. Charlotte tourna ve eux ses longs yeux clairs qui semblaient questionner. Alors s'empressa de demander à Mme Dorsay :

— Tout à l'heure, quand je vous ai coupée... qu'est-ce que vo alliez dire?...

— Ah! bien !... si vous croyez que je sais encore ce que j'ava l'intention de dire tout à l'heure!...

— Mais si !... vous disiez, à propos des femmes qui sont vic mes du mariage : « Voyez-vous, par exemple, cette petite Préa qui est gentille comme un amour... » Et puis?...

— Eh bien, voyez-vous cette petite épousant un garçon de l'à de Paul?... je l'adore, d'ailleurs, mon filleul! mais voyez-vo cette pauvre vie à côté de l'horrible petit égoïste qu'il est?... n pas lui seulement, mais tous les petits jeunes!... Et on parle l'égoïsme des vieux, ah bien!

Mme de Barroy demanda :

— Vous croyez qu'il faut, entre le mari et la femme, une difl rence d'âge très marquée?...

— Pour que la femme soit heureuse, ou à peu près?... oui, je crois...

— Quelle différence exigez-vous ?

— Quinze ans au moins... j'aimerais mieux vingt...

Et, comme Mirmont semblait approuver, elle reprit vivemen

— Notez bien que je me place ici exclusivement au point vue de la femme... L'homme, s'il est jaloux, — même sans mo — a des chances d'être très malheureux... mais il l'est discrètemen avec le tact que donne nécessairement l'expérience, et, s'il aime femme, au lieu de l'aimer brutalement, maladroitement, il l'ai avec une tendresse indulgente, il lui aplanit toutes les difficult de la vie, il l'aime pour elle et non pour lui, parce qu'il s' aperçu que c'est encore la plus douce façon d'aimer...

- Alors, — demanda en riant Charlotte — vous admettez l y a de bons hommes ?...

- J'en connais d'exquis... ainsi Pourville, par exemple... et e mari...

- Mon mari — fit Mme de Barroy, devenue soudain sérieuse — 'être le meilleur, le plus parfait qui soit... il m'a rendue aussi euse qu'on peut l'être.

- Et il a quatorze ans de plus que vous !... vous voyez qu'il y vrai dans ce que je disais tout à l'heure ?... Oh ! les belles s !...

le regardait un véritable buisson de boules de neige que deux estiques apportaient difficilement dans le salon.

harlotte se leva et dénoua la carte attachée à l'une des fleurs un fin ruban de satin gris, d'un gris vert, tout à fait parti- r.

irmont regarda le ruban et dit, d'un ton aigre :

Ah !... — c'est quelqu'un qui connait bien votre couleur ite ?...

« Marquis de Morières »... — lut Mme de Barroy, qui jeta rte sur une table.

ns voir l'œil moqueur de la tante Claire fixé sur lui, Jacques une mine renfrognée et sévère, tandis que la jeune femme murait, ne se rendant pas compte de ce qui se passait derrière :

Pourquoi M. de Morières m'envoie-t-il un pareil cadeau ?... liné deux fois à la maison cette année, et il m'a donné il y a ze jours des fleurs pour le 1er janvier... Et puis, comment l que c'est ma fête ?...

me Dorsay répondit, en lançant un regard narquois à Mir- , qui semblait rageur et embarrassé :

Morières a certainement une raison de faire ce qu'il fait !... un malin, Morières, et qui n'agit pas sans but... avec lui il oujours des dessous.

, enfin réchauffée, elle quitta le coussin pour aller admirer le rbe arbuste, qui étalait jusqu'au plafond ses branches char- de grosses boules blanches.

Le fait est qu'il est beau, cet arbre !... Si au lieu d'habiter ieil hôtel du Faubourg, vous habitiez une petite maison me la mienne, il aurait fallu le laisser dehors... il a plus ois mètres de haut... il fait bien les choses, Morières !...

Jacques affirma :

— C'est d'un goût détestable !... on n'envoie pas à une femme un cadeau de trente ou quarante louis — car je suis sûr que cette bête de plante a coûté ça — sans avoir été reçu chez elle à la campagne... ou à Paris continuellement.

— Je trouve ça aussi !... — dit Charlotte.

Mme Dorsay ne fut pas du tout de cet avis :

— On peut, — dit-elle — donner des fleurs ou des bonbons pour n'importe quelle somme... ça n'a jamais l'air d'un cadeau... Il y a là pour quarante louis de fleurs, mais elles sont plantées dans un pot qui vaut bien trois francs...

Et s'approchant d'un gros azalée blanc, qui émergeait d'un très beau vase cloisonné, elle continua :

Mme Dorsay tendit un petit bouquet à la jeune femme.

— Ici... c'est la potiche qui vaut quarante louis et les fleurs cinq ou six francs... si ça n'est pas donné par un intime, c'est bien certainement offert par un rasta...

— A peu près !... c'est d'Antin qui m'a envoyé ça !...

— Ce doit être un des cadeaux que Mme de Bouillon a reçus le premier janvier d'un Salomon ou d'un Sinaï quelconque, et qu'elle lui aura repassé pour vous...

Charlotte se mit à rire et dit :

— C'est bien possible !...

Mme Dorsay reprit :

— Qu'est-ce que vous voulez?... à force de vivre avec des ıfles, on le devient plus ou moins soi-même... Tiens!... and on parle loup...

La baronne de euil entrait, ıs maigre et ıs élégante e jamais, sui- de Mme Gué- ıde.

La tante Claire pouvait pas ıffrir les deux ımes. L'une, ce qu'elle lui présentait le be juif dans te son horreur sans les qua- es de la race, utre, parce 'elle supposait 'elle était la ıitresse du ba- ı Sinaï.

Comme elle se ait pour par- Charlotte la nt en disant :

Un véritable buisson de boules de neige...

— Ne vous en allez pas encore... voici justement votre eu...

'aul Mirmont, un joli garçon grand et souple, avec des cheveux tains, des moustaches très blondes et une peau de bébé, ançait, l'air heureux. Après avoir serré la main à Mme de roy et à la tante Claire et salué Mmes de Treuil et Guérande, t à son frère d'un ton de reproche affectueux :

— On ne te voit plus, toi !...

— Tais toi donc !... — fit à demi-voix Jacques Mirmont — i est inutile de parler de ça pour l'instant...

— De quoi ?...

— Eh bien, mais... de mon plus ou moins d'assiduité à l maison...

— Dame !... il est pourtant bien naturel que...

— Mais tu es un impitoyable bavard !... Veux-tu te taire voyons ?...

— Ah !... je ne savais pas que c'était un secret !.. un secret d Polichinelle, d'ailleurs, car *Le Gaulois* de ce matin en parle.

— Ah !... — fit Jacques contrarié, en louchant sur *Le Gauloi* qu'il apercevait posé sur un coin de la table à côté de Mme d Barroy.

— Oui... il en parle assez aimablement même... c'est les d Lorme qui ont dû rédiger le filet... il n'est question que de leur ancêtres !...

Il se mit à rire et Jacques le toisa d'un air mécontent.

Les deux frères se ressemblaient beaucoup. C'étaient les même tailles droites et hautes, les mêmes cheveux ondulés, les même moustaches pâles, les mêmes yeux d'un brun roux, à l'expressio intelligente et câline. Seulement, alors que la silhouette de Jacque s'alourdissait un peu, celle de Paul était d'une minceur extrême

Très haut, les femmes causaient, assises près de la petite tab à thé. Charlotte servait, attentive, ne s'occupant que de la couleu du thé et de la chaleur des petits gâteaux. Paul demanda :

— Comment veux-tu que tout le monde ne le sache pas?... o ne parle que de ça !...

Jacques Mirmont répliqua brusquement :

— On ne parle pas de ça dans le monde de Mme de Barroy !. elle voit des gens d'un milieu tout autre que les de Lorme...

— Elle ne t'en dit rien par discrétion, mais je parie bien qu'el le sait ?...

— Je parie, moi, qu'elle ne le sait pas?... — dit Jacques regardant la jeune femme qui allait et venait souriante.

— Alors, tu devrais le lui dire?... tu es trop lié avec elle po lui laisser apprendre ton mariage par les journaux... et puis, el t'aime beaucoup et ça lui ferait plaisir...

Jacques Mirmont coula vers son petit frère un regard tout pl de bienveillant mépris et répondit :

— C'est possible!... mais j'aime mieux le lui dire quand il n'y ıra personne... d'ailleurs, il faut que je parte... il est quatre ɛures et demie... je devrais être déjà boulevard Malesherbes...

Il s'inclina devant Mme de Treuil et Mme Guérande et serra main à Charlotte et à la tante Claire. En sortant, il croisa Antin qui arrivait, habillé d'un pantalon au pli immuable, d'une quette qui lui descendait aux jarrets, et d'un mirobolant nœud cravate.

A peine assis, d'Antin s'écria :

— Il a l'air radieux, le fiancé!...

— Patatras!... — fit entre ses dents Mme Dorsay tandis que ıarlotte, qui versait du thé dans une tasse, s'arrêtait, demandant main en l'air :

— Quel fiancé?...

— Eh bien, mais, M. Mirmont!... vous ne le saviez pas?...

— Pas du tout! — dit Mme de Barroy dont le fin visage meura immobile.

Et, après un instant, elle ajouta :

— J'aurais dû m'en douter pourtant!...

— A quoi!... demanda la tante Claire.

Elle répondit simplement :

— A mille petits riens... il était changé depuis quelque temps... paraissait préoccupé, pressé... on le voyait à peine.... Qui ouse-t-il?...

Mme de Treuil dit :

— Mademoiselle de Lorme...

— Est elle jolie?...

— Très jolie... — affirma Paul, mais pas rigolote!... ah! non!... st pas une belle-sœur comme ça que je rêvais!... Enfin!... urvu que Jacques soit content!... et il l'est, ça ne fait pas ques-n!...

La tante Claire regardait attentivement Mme de Barroy, et, vant son visage souriant, elle sentait diminuer la conviction 'elle avait toujours eue qu'une liaison entre elle et Mirmont stait. Si, comme elle l'avait cru, la jeune femme aimait Jacques ssionnément, elle ne pourrait pas être à ce point maîtresse d'elle-me. Et, peu à peu, elle se reprochait d'avoir calomnié la gen-e créature. Charlotte acceptait si gaiement l'annonce d'un évé-nent qui, si elle était la maîtresse de Mirmont, la remplirait tainement de tristesse, qu'elle ne savait plus que croire.

Quant à Paul, il s'étonnait à part lui que, puisqu'elle aima bien son frère, Mme de Barroy ne parût pas plus heureuse d'u mariage qui le comblait de joie. Il demanda, s'adressant à tante :

— N'est-ce pas qu'il est ravi, Jacques?... et que la jeune fil est jolie?...

Mme Dorsay répondit brusquement :

— Pour ravi, il l'est!... quant à la jeune fille, elle est superbe seulement, tu sais, c'est pas mon modèle...

— Ni le mien, fichtre!...

La tante Claire dit en riant :

— Non, ton modèle à toi, c'est une petite bonne femme blon ébouriffée, avec un nez en l'air et une belle peau bien fraîche...

— Mais... — fit-il embarrassé.

— Ne dis pas non?... je t'ai rencontré l'autre jour!... tu ne m pas vue... ou tu as fait comme si tu ne me voyais pas, et je t en s gré... parce que, tu sais, quand on sort accompagné de la sor on ne doit pas reconnaître les gens de la famille...

— Je vous demande pardon, tante... mais ne croyez pas... n'est pas...

— Une cocotte?... j'en suis convaincue, mon petit!...

— Tiens, comment ça?...

— Parce que la femme qu'on a n'est jamais une cocotte... p dant, car après...

Ils parlaient à demi-voix, isolés de la conversation. Tout à co Mme Dorsay s'interrompit et se tourna vers Mme de Treuil disait, en élargissant dans un sourire méchant sa terrible mâchoi

— On ne croyait pas qu'il se marierait, M. Mirmont!... on p tendait qu'il avait une liaison indestructible...

Et comme Paul écoutait, l'air ahuri, Mme Guérande s'éc s'adressant directement à lui :

— Mais c'est à son frère qu'il faut demander ça!...

— Tiens!... — fit sèchement la tante Claire — c'est le dernie qui je songerais à le demander... je n'aurais même pas eu l'i d'en parler devant lui...

Paul affirma, naïvement sincère :

— On peut me demander tout ce qu'on voudra sans me don l'occasion d'être indiscret... je ne sais rien!... et j'aurais p qu'il n'y avait, dans la vie de mon frère, rien qui pût être consid comme sérieux... il va, il vient, il se déplace du jour au lendem

s avoir le temps de crier gare... il me paraît libre comme l'air!...
- C'est vrai... — dit lentement Mme de Barroy — à moi aussi, ne paraît libre comme l'air!...

lle songeait que toujours, depuis six ans, elle avait ignoré les ets de Jacques. Jamais il ne lui disait s'il comptait voyager, ou er, ou revenir. Il avait une crainte ridicule, à force d'être essive, de s'engager, d'entraver en quoi que ce fût sa liberté. Il t impossible, si l'on voulait organiser une partie, ou un pique-ue, ou une excursion, d'obtenir de lui une promesse formelle. d'autre part, si lui décidait quelque chose pour le lendemain, raissait stupéfait et mécontent que tout le monde ne fût pas médiatement libre. Vivant seul, il n'admettait pas qu'on pût r des parents, ou des enfants, ou des obligations quelconques mplir à l'heure qu'il choisissait pour un dîner ou un départ. Et s qu'elle-même mariée, et ayant autour d'elle toute une théorie vieux parents et de gens de qui elle dépendait plus ou moins, pliquait de tout son pouvoir à se rendre indépendante et orga-it toute sa vie en vue de lui, il affectait — très convaincu lleurs du contraire — de croire qu'elle se souciait peu de lui agréable ou non.

ertes, elle ne découvrait pas aujourd'hui l'étonnant égoïsme le faisait se poser en victime, alors que tout gravitait autour de volonté. Depuis très longtemps elle connaissait, — sans que amour en fût diminué — tous les défauts de Jacques ; mais ais elle n'avait souffert comme en cette minute de l'égoïsme lui avait fait redouter tout à l'heure l'ennui d'une explication. avait bien, pourtant, qu'elle pliait toujours, ne protestant que la forme. Et cette fois, n'ayant plus rien à espérer, elle eût sans même protester. Mais elle l'adorait si fort qu'elle ne lui oulait pas de sa mauvaise foi. Elle était désespérée, mais nte quand même, et souhaitait — et cela de toute son âme — Jacques fût absolument heureux.

une voix un peu enrouée, elle demanda, indifférente, en nt à d'Antin la tasse de thé qu'elle venait de servir :

- Alors, elle est très jolie, la fiancée de Mirmont ?...
- Très!...
- Quel genre de beauté?...
- La beauté grecque... — dit en riant Mme Guérande.

s'adressant à la baronne de Treuil :

- N'est-ce pas, Giselle ?...

En entendant ce nom, la tante Claire fit un mouvement d demanda, étonnée :

— Comment ?... Mme de Treuil s'appelle Giselle ?... je croyai qu'elle s'appelait Agar ?...

— Oui... — répondit Mme Guérande — elle...

La baronne l'interrompit vivement.

— C'est vrai !... mais c'est un nom prétentieux !... il faut êt ravissante pour porter ce nom-là, ou alors il devient ridicule. alors je me suis à décidée à changer.

La tante Claire écoutait poliment, atténuant son petit souri narquois, et pensant qu'on avait espéré, en supprimant « Agar effacer définitivement le dernier vestige de la juiverie originell

Et elle souhaitait à part elle d'être — oh ! pour un instant seul ment — l'un de ces Juifs qui, grâce au tempérament et aux trad tions de la race, font la fortune de leur maison. Comme elle s'a rangerait vite pour ôter jusqu'au dernier sou de cette fortune à c élégantes renégates et à leurs écœurants maris ! Jusqu'ici el avait considéré « Agar » — qu'elle rencontrait quelquefois ch Mme de Barroy — avec une indifférence absolue. Depuis ci minutes, elle regardait « Giselle » avec un mépris qu'elle s'eff çait de dissimuler.

Paul, trouvant qu'on ne renseignait pas suffisamment Charlo sur la beauté de sa future belle-sœur, prit la parole pour expliqu

— Elle est très belle, vraiment !... elle a des cheveux bru lourds, épais, c'est superbe à voir !... de grands beaux yeux q sont souvent baissés, et des cils !... les traits sont beaux, les de aussi, tout est beau !... avec ça, très bien faite... et froide, froi glaciale !... Brrr !... c'est égal !... si tout ça peut s'animer, je plains pas celui qui l'animera...

— Espérons que ça sera ton frère ?... — fit paisiblem observer Mme Dorsay.

Paul, voyant qu'on riait, reprit vivement :

— Naturellement !... c'est ce que je disais... seulement ç'a pas l'air facile !...

Il se tourna vers sa tante et ajouta à demi-voix :

— Mais mâtin !... si ça arrivait, je crois qu'on ne s'embêter pas !...

— Tu sais, — fit la tante Claire en riant — tu peux garder p toi tes appréciations !...

Et elle ajouta sérieuse :

— Et puis, c'est de mauvais goût de parler ainsi de celle qui ra la femme de ton frère !... elle me déplaît, elle m'est antipa- ique même, et Jacques ne m'est rien... mais je ne me permettrais ıs de parler comme tu le fais de la jeune fille qu'il va épouser... qui est honorable, après tout...

— Vous avez raison, tante Claire... et je ne l'aurais probable- ent pas fait, s'il eût été question d'une femme comme les autres... une femme qu'on peut supposer accessible... mais celle-là est llement d'un autre tonneau !... on peut plaisanter du plus ou oins de tempérament d'une statue... et c'est une vraie statue...

— Galatée aussi était une statue...

— C'est pas la même chose !... voulez-vous mes pronostics, tante laire ?... ça vous est égal ?... ben, je vous les dirai tout de même... anine sera...

— Ah !... elle s'appelle Jeanine ?-..

— Vous ne le saviez pas ?...

— Non... c'est d'ailleurs une de ces femmes qui n'ont pas l'air avoir un petit nom...

— Eh bien, Jeanine subira son mari...

— Espérons-le !...

— Mais elle sera imprenable pour les autres...

— Espérons-le aussi !... et pourtant, il n'est pas de femme im- enable... chacune a son heure, le tout est d'arriver au moment ychologique... et puis, Jacques est trop amoureux pour être roit...

— Oui... mais il est si intelligent et si bon...

— Bon pour celle-là, il le sera certainement !... mais je me mande s'il l'a toujours été pour les autres...

Inconsciemment, Mme Dorsay glissa son œil malin dans la ection de Charlotte. Elle n'était plus auprès de la table à thé. sise à l'extrémité du salon, elle écoutait, avec une attention nable, les potins que lui racontaient d'Antin et les deux jeunes mes. Son regard était distrait, mais sa physionomie souriante. la tante Claire pensa :

— Je me suis bien trompée, moi !... Et dire que tout à l'heure ore, j'aurais juré qu'elle l'aimait à en mourir !...

(A suivre.) GYP.

APRÈS LE DIVORCE

M. Dautrènes allait et venait, les mains derrière le dos, le front bas, dans son cabinet de travail. Une glace de Venise reflétait au passage, en son cristal éteint, sa haute silhouette et son profil pâle, où les cheveux grisonnaient déjà, sur les tempes. Quand il passait devant les fenêtres, ouvertes sur le parc Monceau, le jour tombait sur son visage et en accusait les plis de sombre contraction, d'amère songerie.

Mme Dautrènes mère, dans un fauteuil, blanche sous ses bandeaux poudrés, s'absorbait, en apparence, dans un livre. Mais, à la dérobée, ses regards montaient avec inquiétude sur son fils; ou bien ils embrassaient, d'un rapide éclair de possession, l'intimité, reconquise pour elle, de l'appartement. Les meubles et leur arrangement familier trahissaient, en effet, de l'insolite et du nouveau. Ce n'était rien et c'était tout.

A voir le piano fermé de la jeune Mme Dautrènes, l'abandon du coin de luxe où elle s'isolait jadis, derrière un paravant de peluche; à voir sa chaise longue déserte et sa liseuse en désarroi, sur laquelle bibelots, portraits et jusqu'à une conque en cristal, désormais vide de fleurs, avaient perdu tout prestige d'harmonie, — un grand changement, survenu dans le ménage, s'annonçait, par la voix muette des petites choses.

M. Dautrènes regarda la pendule, sans s'arrêter dans sa marche rythmée comme celle du balancier. Maintenant, une fièvre d'attente accélérait son pouls; il eût voulu être plus vieux d'un an, vivre ailleurs, échapper à ce décor d'âme trop connu qui le hantait, ou bien devenir un autre, cesser d'être cet homme qui souffrait là à mourir, sans qu'il pût même se rappeler pourquoi, tant l'oppressait une angoisse sourde, comme en ces mystérieux cauchemars où l'on étouffe.

Il s'arrêta, la porte s'ouvrit. Son oncle, le vieux général Forgeret, vif et sec dans sa redingote noire, étoilée par la rosette, apparut sur le seuil, son visage sympathique rendu grave par les nouvelles

ı'il apportait. Mme Dautrènes s'était levée, ses mains ridées trem-
antes d'espoir.

— Tu es libre! déclara le vieillard. Je sors du Palais; le tribu-
ıl a prononcé ton divorce!

* * *

Dautrènes s'inclina, sans trouver un mot. En ce silence, l'irré-
ocable tinta à ses oreilles, comme un glas. Ensuite le soulage-

Ils virent Dautrènes affaissé sur une table.

ıent de savoir, de ne plus haleter après l'inconnu, épanouit d'une
ie triste son cœur. Il poussa un long soupir. Sa mère, les yeux
iomphants, vint le baiser au front. Il se détourna dans l'encadre-
ıent d'une fenêtre, absorbé par une méditation noire.

Sa pensée, s'évadant de la minute présente, reflua vers les pre-
iers jours de son mariage avec Jeanne de Chanol, épousée toute
une, au sortir du couvent. Leur voyage de noces, Venise, Rome,
les heures douces sur la plage bleue de Naples, défilèrent de-
ant ses yeux, en gestes tendres et en silences d'abandon, pendant
esquels un rêve de bonheur illuminait leurs yeux.

Malheureusement, dès la rentrée à Paris, des malentendus sur

gissaient, ou, pour mieux dire, le seul, mais formel malentendu sur lequel s'étageait leur vie prit fin, en un déchirement qui montra la vérité toute nue. Ils s'étaient trompés l'un sur l'autre. Ils avaient cru épouser, elle un homme tout différent, lui la femme qu'elle n'était pas. Leur imagination les avait réciproquement grandis, embellis de mérites conformes à l'Idéal qu'ils portaient chacun en soi ; et voilà qu'il y avait maldonne, et qu'entre cœurs incompatibles un abîme de mutuelle souffrance s'ouvrait!

Le premier conflit, comme toujours, avait été causé par la belle-mère, Mme Dautrènes, s'ingérant dans leur ménage, du droit qu'elle s'attribuait, en veuve restée seule, sur son fils unique. La jeune femme s'était révoltée, mais de façon brutale, où s'affirmaient les fâcheuses hérédités de ses père et mère, de mauvais époux, séparés leur vie durant. Dautrènes était resté confondu. Il croyait sa femme douce, bonne, intelligente, et elle se révélait rèche, hostile et fermée. De son côté, portée à dominer, avide de plaisir et de luxe, elle avait cru épouser un homme simple, tandis qu'elle se trouvait en face d'un maître, dont elle taxa vite le sérieux de pédantisme et la raison pratique d'avarice. De là à se haïr, il n'y avait qu'un pas et, la présence de la mère envenimant les choses, le ménage était devenu un enfer.

Madame se dépensait au bal, en visites, en conférences chez les couturiers, en achats ruineux dans les magasins. Monsieur, si rangé, passait les nuits au cercle, perdait des sommes folles. Et voilà sept ans que cela durait! Sept ans... Que d'amertumes pendant ces centaines de jours dissemblables et pareils ; quel côte-à-côte que celui de ces forçats *select* rivés l'un à l'autre ; quelle misère que ces scènes étouffées derrière les portes, ce sourire aux yeux du monde, ce mensonge devant les domestiques!

S'il n'y avait eu que cela, encore! Mais, comme toujours, la jalousie et l'adultère avaient joué leur rôle dissolvant. Une faiblesse de M. Dautrènes, excusable dans sa situation, avait amené, de la part de sa femme, d'impardonnables représailles.

Et, cependant, il avait pardonné, après un coup d'épée donné à un bellâtre, M. de Salvancey. Il avait pardonné, car, constatation lamentable, il aimait, pour tout le mal qu'elle lui faisait, cette femme. Il l'aimait de cet amour torturé et plus fort que la mort que Tolstoï a si admirablement décrit dans sa *Sonate à Kreutzer*. Elle-même, qui eût pu dire ce qu'elle éprouvait, à fond d'âme, pour son mari, pendant ces orageuses accalmies?...

Heureusement, ils n'avaient point d'enfant. Et puisque, à bout le force, ils s'étaient enfin résolus à rompre leur chaîne, le divorce, u moins, ne séparerait qu'eux, ne couperait pas en deux un cœur l'innocent. Mais, était-ce donc vrai? En étaient-ils venus là? Sa emme, depuis dix-mois mois retirée dans un couvent, à Passy, st-ce qu'il ne la verrait plus jamais?

Se pouvait-il qu'il fût redevenu libre, maître de recommencer sa ie, d'ensemencer à nouveau le bonheur sur ce sol en ruines?

— Maurice, ton oncle te parle! dit la voix de Mme Dautrènes.

Il n'eut que très vaguement conscience de ces paroles; il fallut u'une main, en se posant sur son bras, l'arrachât à lui-même.

— Tu ne m'entends pas, mon ami? demanda le général. Je respectais ta douleur. Apprends que ta femme sollicite une entrevue. Elle assistait au prononcé du jugement; je l'ai amenée sur sa rière. Elle attend en bas, dans une voiture.

Dautrènes, sans bien comprendre, regardait la loyale figure de M. Forgeret; et, tout à coup, un flot de sang lui monta aux joues: l répondit comme pour une étrangère, la désignant sous son nom le jeune fille :

— Je suis aux ordres de Mme de Chanol.

Vivement, Mme Dautrènes s'avança vers lui, voulut lire dans on regard, tandis que le général, sortant, allait offrir son bras à la eune femme. Mais son fils tenait ses yeux obstinément baissés; l ne les releva qu'en entendant approcher un bruit de pas. Alors oyant qu'elle faisait mine de s'imposer à l'entrevue, il murmura :

— Mère, je vous en prie.

Elle sortit tout de suite, d'un air digne, au moment où la tenure se soulevait devant la jeune Mme Dautrènes.

***

Son costume noir, demi-deuil, qu'égayait seul un bouquet de violettes de Parme, au corsage, en faisait presque une autre femme. Mais dès qu'elle eut relevé sa voilette, il vit qu'elle avait embelli, et ce lui fut une souffrance; il reconnut l'ovale, un peu plus plein qu'autrefois, de son visage, le nez volontaire, les yeux orgueilleux, a lèvre supérieure trop mince et l'inférieure trop grosse, cette chair d'âpre séduction dont il avait couvert de baisers la pulpe rose et blanche, avec une envie parfois d'y mordre à dents haineuses.

Trop ému pour parler, il lui désigna un fauteuil; également agi-

tée, elle s'assit. Il attendit un moment, et une peur de paraître ridicule lui fit hâter les mots :

— Vous désirez me parler. Est-ce pour affaires ?

Elle écarta cette idée d'un geste las et, d'une voix qui faisait effort

— Laissons ce soin aux notaires ; je rends hommage, croyez-le, à votre désintéressement.

M. Dautrènes, en effet, s'était engagé à assurer largement son sort. Il haussa les épaules avec un sourire ulcéré, devant cette justice tardive qu'elle lui rendait.

— Au cas... — reprit-il, gêné par la vulgarité de détails matériels, — au cas où vous désireriez emporter immédiatement vos bijoux et tout ce qui vous...

Il s'arrêta : une évocation de robes et de linge, d'élégances et d'intimité féminines l'étreignit à la gorge, d'un regret pour ces douces et soyeuses choses qui la paraient, la recouvraient, faisaient partie d'elle-même, et qui, après un triage — empilées en des malles, le reste abandonné aux femmes de chambre — allaient disparaître à jamais, derrière elle.

Mais elle ébaucha le même geste fatigué ; ses yeux regardaient fixement le tapis ! elle rougit, ce qui l'investit d'un charme étrange :

— Rien ne m'amène, dit-elle, que le besoin de vous voir une dernière fois.

Et elle le contempla, tout à coup, bien en face ; lui aussi la regardait, saisi d'une angoisse incertaine, redoutant une explication suprême, plus cruelle que toutes. Mais elle laissa tomber ces mots :

— Nous voilà séparés. Nous n'étions déjà plus rien l'un pour l'autre. Avant de nous quitter pour toujours, je viens vous tendre la main et vous demander pardon.

Il ouvrit des yeux très grands, fit un haut-le-corps, craintif encore : quelle comédie allait-elle jouer ? Elle l'examinait, avec un triste et sincère sourire :

— Vous ne me croyez pas, c'est vrai, je vous ai tant fait souffrir !

Un remords s'avouait dans sa voix, son regard, dans l'attitude soudain contrainte de cette femme, si fière. L'orgueil inaliénable de l'homme fit alors prendre le dessus à M. Dautrènes, qui se raidit :

— Souffrir ! En êtes-vous si sûre ?

Elle le toisa de haut, détaillant sa pâleur, ses tempes creuses et grises avant l'âge, et elle fit une lente et sûre inclination de tête sans parler. Il perdit son aplomb et confessa, dans un ricanement faux :

— Vous admirez votre œuvre ?

Elle répliqua d'un air de pitié, les yeux au loin, la pensée vague :

— Oui, nous nous sommes torturés à plaisir ; nous sommes quittes ! Cependant, je le reconnais, vous avez été meilleur que moi.

Il garda le silence ; son visage s'altéra et, d'une voix basse et changée :

— Si je vous ai fait du mal, volontairement ou involontairement, je vous prie de me le pardonner.

Elle répondit :

— Vous voilà rendu à la vie ; vous serez sans doute plus heureux...

Il eut un lent hochement de tête et répliqua :

— Vous êtes jeune et belle, d'autres vous aimeront ; je vous souhaite le bonheur que je n'ai su vous donner.

Elle se leva :

— Adieu !

Mais pour la retenir une seconde, au seuil de l'irrémédiable, il balbutia :

— Comme vous m'avez détesté, pourtant ! D'y songer, cela m'épouvante...

Elle fut franche :

— Je vous ai détesté souvent : pourtant il y a des jours où je vous ai aimé.

Un tremblement le prit et il demanda :

— Même dans nos pires moments ?

Elle déclara :

— Même dans nos pires moments.

Il se détourna, passa la main sur son front ; puis avec colère, incrédule et navré :

— Non, vous me détestiez : avouez-le, vous me détestez encore ?

— Serais-je venue ? fit-elle. C'est plutôt vous...

Alors son amertume éclata, dans un flux de mots hachés :

— Moi, moi, fit-il avec une passion âpre, mais je vous ai toujours aimée, oui, toujours ; je vous aimais hier, je vous aimerai demain ; présente, absente, je vous aime ! Entendez-vous, je vous aime !

Il lui prit les mains de force ; jamais il ne l'avait trouvée si belle ; une tendresse folle l'exaltait, et en même temps il suffoquait de honte :

— Laissez-moi, laissez-moi, soupira-t-elle.

Mais il l'implorait, éperdu et comme ivre, en s'agenouillant :

— Jeanne, ne t'en va plus, reste, oublie. Nous comptons de belles années encore à vivre; veux-tu, essayons de nous rendre heureux avant de mourir!

Elle le repoussa doucement :

— Vous oubliez que nous sommes séparés.

Il se releva :

— Est-ce sans appel? Est-ce sans recours? Eh bien, partons ensemble, allons au bout de ce monde !

Elle eut un bizarre sourire et, trouvant encore, dans l'avilissement de cette offre, un triomphe triste pour elle :

— Comme tu me mépriserais ! dit-elle.

— Ah ! gémit-il, pas plus que tu ne me méprises toi-même ; qu'est-ce que cela fait, si nous nous aimons ? Viens ! nous ferons notre joie de souffrir !

Mais, tentée peut-être, comme effrayée, elle répéta :

— Non, non !... en rajustant sa voilette avec les gestes et le retrait d'un corps qui s'enfuyait déjà.

Alors un affreux soupçon le saisit ; il ricana :

— Ah ! ah ! Je comprends pourquoi vous êtes venue. Me séduire une dernière fois, n'est-ce pas ? M'enfoncer dans le cœur votre vision détestable et charmante, envenimer ma plaie d'un incurable amour, me bafouer par votre fausse pitié et la singerie de vos pardons. Tenez, allez-vous-en !

Elle le regarda : ses lèvres ouvertes s'agitaient pour parler ; ses regards protestaient.

— Allez-vous-en ! répéta-il avec rage, allez-vous-en !

Devant ce paroxysme, la conscience d'un péril l'envahit, et elle tourna les talons. Seulement, avant de disparaître, elle prit son petit bouquet de corsage et le lui jeta, d'un baiser d'adieu.

*
* *

Quand les deux vieillards rentrèrent, ils virent Dautrènes affaissé sur une table, le front dans ses mains, les yeux enfouis dans de pâles violettes. Ils voulurent lui parler ; mais il les pria doucement, d'un signe, de le laisser seul encore un peu !

Paul Margueritte.

PERDUE

I

— Tu tiens donc beaucoup à me laisser partir seul ? demanda le père en regardant sa femme d'un air mécontent.

La petite fille qu'il tenait appuyée contre son genou leva les yeux vers lui et lui sourit avec confiance ; il posa les mains sur les cheveux châtains, frisottants et soyeux, et reporta son regard sur la jeune femme triste qui empilait ses effets dans une petite malle, avec des gestes lents et lassés.

— Marie, réponds donc, tu tiens absolument à rester à Paris et à ne me rejoindre que demain ? Tu veux faire seule, avec la petite, le voyage du Havre ?

La jeune femme se releva péniblement sur un genou et tourna vers son mari un regard terne et découragé.

— Je n'en puis plus, Monfort, dit-elle d'une voix oppressée. Depuis trente heures que nous avons quitté notre pauvre vieille maison, je n'ai pas eu le temps de m'asseoir ; passer encore une nuit en chemin de fer m'effraye. Laisse-moi me reposer ici, nous partirons demain ensemble.

— Est-ce que cela se peut ? s'écria l'homme en se levant et en parcourant à grands pas l'étroite chambre d'hôtel garni où ils se trouvaient. On ne part pas comme cela pour l'Amérique sans avoir retenu sa place, sans avoir vu le bateau.

— Nos places sont retenues, fit doucement Marie en fermant la malle.

— Soit, mais savons-nous comment elles le sont ? Et puis, j'ai cent choses à acheter au Havre, que je ne trouverais pas ici en courant tout le jour ; là je les aurai sous la main... ils ont l'habitude d'équiper ceux qui s'exilent.

Il s'interrompit et s'arrêta. La tête de la petite fille s'était placée sous sa main. Elle ne parlait pas quand ses parents discutaient ensemble, elle savait qu'il fallait laisser passer l'orage ; mais de temps en temps elle donnait une caresse muette à celui qui semblait le plus fâché. Pour le moment c'était son père.

Il se pencha vers elle et l'embrassa machinalement.

— Dis-moi la vérité, Marie, reprit-il avec véhémence, tu es lasse de moi, lasse de la vie que nous menons, lasse de tout...

— Lasse en vérité, répondit-elle, mais pas de toi, Simon. Nous nous aimions bien quand nous nous sommes mariés, je t'aime bien encore, malgré...

Il s'interrompit avec un geste de colère.

— Malgré mes fautes, malgré mes folies, malgré mon incurie qui a gaspillé l'argent de ta dot, mes économies, l'héritage de ton père, tout enfin ! Je la connais, ta résignation ; je les connais aussi, tes reproches...

Marie détourna la tête d'un air fatigué. Il arrêta brusquement le torrent de paroles amères qu'il allait suivre, et continua d'un ton plus doux :

— J'ai eu du malheur ; j'ai eu trop de confiance dans des fripons, je me suis laissé gruger par des misérables, j'en conviens... Mais, Marie, puisque nous avons tout vendu, puisque nous partons pour l'Amérique, où les gens intelligents font fortune, sois moins triste, n'aie pas l'air d'un reproche en chair et en os... j'ai besoin de courage, moi aussi, je te le jure ! Et il m'en faut pour deux, puisque tu n'en as pas...

Il s'était laissé tomber sur une chaise ; elle s'approcha de lui et lui mit sur l'épaule ses deux mains jointes.

— Je t'aime, mon pauvre Simon, dit-elle ; je sais que tu es honnête et courageux ; mais quand on a vendu nos meubles à la criée, là-bas, vois-tu, il m'a semblé que quelque chose se brisait là...

Elle appuya la main sur son cœur souffrant. Il la regarda avec plus d'attention.

— Je suis lasse à mourir, continua-t-elle, réprimant à grand'peine un flot de larmes qui lui montait aux yeux. Par instants il me semble que mon cœur s'arrête, que j'étouffe... Un peu de repos, par pitié... une seule nuit dans un lit, et demain matin nous irons te rejoindre par le premier train... Je t'en supplie !

Simon hésita.

— Il m'en coûte de te laisser ici, dans ce grand Paris, où nous e connaissons personne, seule avec la petite.

— Que peut-il m'arriver ? demanda-t-elle.

Il se tut, ne trouvant pas de réponse.

— Ah! reprit-il ensuite, si je n'avais pas besoin de voir demain ıatin cet homme qui m'a promis un emploi, je resterais avec vous eux ici... mais on ne le voit qu'avant onze heures... Après-emain à onze heures nous serons loin.... ce bateau part à trois eures du matin.

Il hésita encore, puis fit un geste brusque :

— Allons, c'est dit, fit-il, je m'en vais. As-tu de l'argent ?

— J'ai cinquante francs, répondit Marie.

— C'est assez. Nous n'avons pas fait de dépense ici. Nous vons de peu, nous autres!

Il corda sa petite malle et la jeta sur son épaule d'un mouvement la fois triste et irrité.

— Venez-vous à la gare ? dit-il, en se dirigeant vers la porte.

La femme le suivit, prenant la petite fille par la main. Ils mar-ıaient lentement et avec difficulté à travers la foule affairée et ruyante, qui remplissait les rues à cette heure où l'on sort de ırtout.

Six heures sonnaient à la gare Saint-Lazare lorsqu'ils attei-ıirent le haut du perron.

— Vivement, dit Monfort, ou je manquerai le train. Gardez oi ma malle, je cours au guichet.

La jeune femme et la petite fille restèrent debout près du pauvre etit colis.

Les yeux effarés, le cœur serré, elles contemplaient ce tohu ohu des heures de départ; le bruit les assourdissait, les gens s coudoyaient; elles avaient peur et ne savaient que faire, ıand Monfort revint.

— Attendez-moi là, dit-il.

Il disparut en courant, sa malle sur l'épaule, et revint de même.

— Il était temps, dit-il essoufflé, j'ai failli rester. Adieu! à emain! Je vous attendrai à la gare à deux heures.

Marie l'embrassa avec une tendresse qui le surprit; depuis long-mps, il n'avait vu tant d'affection dans les yeux de sa pauvre mme lassée.

— J'aurais dû partir, dit-elle précipitamment; est-il temps ıcore ?

— Parbleu non! s'écria Monfort. Et nos effets qui sont à l'hôtel? Tu aurais bien pu te décider plus tôt.

Il enleva la petite fille et l'embrassa passionnément. Une autre étreinte à sa femme, et il s'élança en courant dans l'escalier de bois qui conduit aux salles d'attente.

Moins d'une minute après, un sifflet aigu se fit entendre. Marie serra dans la sienne la petite main de sa fille et se retira à regret.

— J'avais espéré qu'il manquerait le train, dit-elle à demi-voix.

— Maman, dit la fillette, j'ai faim.

La jeune femme entra dans une humble boutique de marchand de vin et se fit servir un frugal repas. Bientôt la lourde atmosphère de l'arrière-boutique lui fit mal; elle sortit et se remit en marche par les rues, pendant que la fillette grignotait une dernière petite croûte de pain, reste de son dîner.

II

Les rues étaient moins peuplées; la buée grise d'une soirée d'août commençait à les assombrir; marchant toujours dans la direction de l'hôtel modeste où elle était descendue, Marie se trouva devant un jardin entouré de grilles, orné de fleurs; on y entrait librement, et les enfants y jouaient avec des petits cris de contentement, pendant que les hirondelles tournoyaient dans l'air avec des cris presque semblables. C'était le square Montholon.

— Oh! maman! les belles fleurs! dit la petite.

Cédant à la douce pression de la menotte, Marie entra dans le square. Un banc vide se trouvait là, adossé à un massif qui lui formait une sorte de protection; elle s'assit, et l'enfant auprès d'elle.

— Tu peux jouer, dit la mère.

La petite descendit du banc, et se mit à faire des tas de sable avec ses mains. On voyait que la pelle et le seau ne lui étaient pas familiers, car elle regarda avec curiosité deux autres enfants un peu plus loin, qui, munis de tous les ustensiles usités en pareil cas, faisaient sans relâche une quantité considérable de petits pâtés.

— Voulez-vous jouer avec nous? dit l'ainée, une petite fille corte, déjà aimable comme une commerçante.

L'enfant ne demandait pas mieux. Elle tourna instinctivement tête vers sa mère pour obtenir son agrément, mais Marie ne gardait pas de son côté : la fillette s'éloigna de quelques pas en mpagnie de ses nouvelles camarades.

Le roulement des voitures avait un peu diminué, les omnibus ssaient moins fréquemment, et le contrôleur du bureau, à quelues pas de là, n'appelait plus de numéros de sa voix enrouée.

Paris dînait, et pendant ce temps, le train omnibus emmenait ns trop de hâte, loin du bourg natal et loin de sa famille, représentée uniquement par cette femme et cette enfant, Simon Monfort, ui avait grande envie de pleurer, tout homme qu'il était.

Marie songeait à cet époux qui s'éloignait à chaque seconde, et pensée remontait le cours des jours passés. Ses mains molles tombèrent le long de sa robe brune, terne et sans gaieté, comme ut l'être qu'elle recouvrait; sa tête s'inclina doucement sur sa itrine, et savoura, après de si longs travaux, de si longues goisses, la douceur de rester un moment sans travailler.

Il est des êtres pour qui la vie semble s'être faite rude à plaisir; s êtres pour qui l'enfance n'a pas eu de sourires, l'adolescence s d'émotions douces, la jeunesse pas de fêtes.

Marie était restée orpheline de bonne heure, — pas assez tôt pendant pour que la commisération des voisins et des amis étendît sur elle d'une manière effective. Elle avait vécu avec son re, un bonhomme dur et entêté, qui n'aimait ni le bruit joyeux s jeux, ni les larmes de chagrin qu'il appelait pleurnicheries; une fille, elle n'avait pas eu d'amies : son père les effarouchait r son humeur morose.

Simon Monfort la demanda un jour en mariage; pourquoi? Elle eût pu le dire, lui non plus, peut-être, si ce n'est que l'humeur stère du prétendu ne s'était pas effarouchée de celle du futur au-père, et réciproquement.

A cette heure de sa vie, Marie avait connu un peu de joie : le ariage l'avait bientôt rejetée dans ses tristesses. Monfort, soupnneux par nature, était confiant par effort de volonté; ce qui eût le prémunir contre le danger, le lui faisait au contraire rechercer. Il se laissa entrainer à des spéculations mauvaises, où lui ul perdait de l'argent, pendant que ses amis s'y enrichissaient; mauvaise humeur naturelle s'en accrut; il voulait reconquérir

ce qu'il avait perdu, et fit si bien qu'un jour il se trouva face à face avec la ruine.

C'était un homme résolu; son éducation baroque, laissée aux soins du hasard, car il n'avait point de proches et depuis l'âge de dix-huit ans s'était vu libre de tout point, cette éducation, étendue mais décousue, le rendait apte à une foule de choses. Il se décida à partir pour l'Amérique, sûr d'y trouver un emploi, il ne savait lequel, pour ses facultés jusqu'alors inutiles.

Il annonça sa résolution à sa femme. Ce fut pour Marie la plus pénible des épreuves. Son père était mort depuis son mariage; rien ne l'attachait au sol natal, mais cette absence de liens même lui rendait la terre de la France plus douce et plus chère. Elle essaya quelques objections, aussitôt réfutées, et se soumit, ne pouvant faire autre chose.

Une petite fille était née de ce mariage sans joie, une mignonne enfant qui avait alors trois ans et demi ; celle ci était la lumière et la gaieté de la maison paternelle. Comment ces deux êtres tristes et silencieux avaient-ils donné le jour à cette petite créature dont le rire s'épanouissait à tout instant comme une fusée, dont le gazouillis semblait avoir emprunté des notes aux oiseaux qui nichaient dans les arbres du jardin ? La vie a de ces mystères.

Marie fit pour la petite Marcelle un grand manteau de voyage avec un capuchon, et tout fut dit.

Ils étaient arrivés à Paris le matin même, après une longue journée et une longue nuit en chemin de fer. Au sortir du wagon, l'air froid de cinq heures avait frappé la jeune femme au visage, et elle en avait gardé tout le jour un frisson douloureux.

Un besoin de repos si impérieux qu'il dominait toutes les impressions, tous les sentiments, s'était emparé d'elle, et lui avait fait implorer une nuit de sommeil tranquille comme le plus précieux des biens. Assise là, dans ce square, où les bruits s'assourdissaient peu à peu avec la nuit tombante, elle se trouvait bien. Une étrange torpeur s'emparait d'elle, et lui faisait redouter le moindre mouvement.

A deux reprises, elle pensa qu'il se faisait tard, qu'il faudrait rentrer, car le train partait de bonne heure le lendemain; mais le repos était si doux! elle se dit qu'elle s'en irait tout à l'heure. La voix de Marcelle arrivait par instants à ses oreilles, avec un babil joyeux. Elle retourna à ses pensées.

Son mari l'aimait, après tout. Il était d'humeur taciturne, mais

le-même n'était guère communicative. Bien des ennuis leur aient venus de cette mauvaise habitude de garder pour eux leurs ensées; elle s'en corrigerait, elle chercherait en lui un confident, n consolateur.

Plus d'une fois il lui avait dit : — Tu es lasse de moi!

Ce n'était pas vrai, cependant, elle n'avait jamais désiré s'affranhir de sa société. En y pensant bien, elle considérait, au contraire, éventualité d'une séparation comme le plus grand des malheurs.

Pour que cet homme morose, mais, au fond, juste et bon, l'eût ue détachée de lui, elle devait avoir eu des torts graves, sans le voir, sans s'en douter... Elle était jeune encore ; à vingt-six ans, n a une longue vie devant soi ; elle réparerait ses torts.

Une pensée de tendresse et de pitié traversa son âme au souvenir e son mari, qui roulait vers le Havre, triste sans doute et mécon nt qu'elle eût refusé de le suivre. Elle regrettait maintenant ce efus ; la chambre d'hôtel garni allait lui paraître bien triste et bien ue. Comment n'avait-elle pas songé à cela?

Mais il devait y avoir encore des trains pour le Havre ce soir-là! lle pouvait partir sur-le-champ! Ce moment de repos sur le banc u square lui avait rendu la légèreté de sa jeunesse ; elle avait nvie de se lever et de courir...

Une vive lumière lui blessa les yeux. C'était le gaz d'un réverère qui venait de s'allumer en face d'elle. Elle battit des pau ières deux ou trois fois, puis voulut mettre son projet à exécution, ais une lourdeur étrange avait envahi ses jambes. Le haut de on corps voulait se mouvoir, elle avait envie de fendre l'air avec es bras comme avec des ailes, mais elle était retenue à la rre...

— Mon pauvre Simon! pensa-t-elle ; enfin, d'ici demain il n'y a lus bien loin, demain à deux heures, à la gare ; je partirais ce oir que je ne saurais où te trouver... pourtant j'aurais bien voulu embrasser... il me semble que je ne t'ai pas dit adieu comme il ut... Qui est-ce qui disait, quand j'étais petite, qu'il faudrait tou ours se séparer comme si l'on ne devait jamais se revoir? Je ne e souviens plus... mais c'est vrai... je voudrais être à demain... Marcelle...

Marcelle courait autour du square avec ses nouvelles amies, auxquelles s'étaient jointes plusieurs autres petites filles.

La bande enfantine s'éparpillait et se reformait avec des cris oyeux ; enfin, hors d'haleine, on s'arrêta au milieu du carrefour

pour causer un peu. Au rebours des hommes, les enfants commencent par s'amuser ensemble et font ensuite plus ample connaissance.

— Où demeures-tu? demanda à Marcelle Louise, la plus âgée, qui gouvernait visiblement le jeune troupeau, grâce à l'autorité de ses onze ans et à la supériorité de sa taille.

Elle avait l'air d'une petite maman.

— Là-bas, répondit la fillette, au bout du chemin de fer.

Tous les enfants partirent d'un fou rire.

— Au bout du chemin de fer, s'écria une gamine, ce n'est pas un endroit, ça.

— Laisse-la tranquille, elle est petite, cette mioche, elle ne sait pas, c'est clair, fit l'aînée en s'interposant. A Paris, dis, petite?

— Non, pas à Paris, répondit Marcelle. C'est ici Paris, nous demeurons là-bas.

Elle étendit sa main dans une direction quelconque.

— Qu'est-ce que fait ton papa? demanda une autre d'un ton capable.

— Rien.

— Et ta maman?

— Rien.

— Ce sont des rentiers, fit Louise en hochant la tête d'un air avisé. Ils ne sont pas dans le commerce, dis? Nous sommes dans le commerce, nous!

— Où? fit Marcelle qui ne comprenait pas.

Louise indiqua une petite boutique d'herboriste dans la rangée de maisons qui longeait le square.

— Voilà, dit-elle. Nous allons bientôt rentrer. Où est ta maman?

— Elle est là qui dort sur un banc, répondit pour Marcelle une petite compagne.

— Est-ce que tu reviendras demain? demanda Louise.

— Je ne sais pas.

— Oh! ne l'invite pas, elle est trop bébé! C'est ennuyeux, les mioches si petits! s'écria une jeune frondeuse.

— Il faut être bon avec les petits, dit Louise d'un ton grave. Elle est gentille d'abord et bien élevée, et puis elle est seule; elle s'ennuie cette petite. Comment t'appelles-tu?

— Marcelle.

— Marcelle comment?

La petite fille resta perplexe. Le nom de son père n'avait pas aissé de souvenir dans sa mémoire. Toujours seule, en province. a mère n'avait pas eu le soin très parisien de lui apprendre son nom et son adresse. En province, quand les enfants s'égarent, ils ont vite retrouvés, car tout le monde les connait.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin, après avoir vainement cherché lans sa tête une suite familière à son prénom. Marcelle.

— Il faudra dire à ta maman de te l'apprendre, fit observer la aisonnable Louise. Si tu te perdais, qu'est-ce que tu deviendrais ?

Le gardien du square s'approchait, brandissant sa grosse anne.

— Qu'est-ce que vous faites là, tas de moutards ? gronda-t-il ; oulez-vous bien aller vous coucher ! ou bien je vous enferme dans e square.

— Oh ! Monsieur le gardien, il n'est pas encore l'heure ! 'écrièrent en chœur les petites habituées.

— Allons, déguerpissez ! continua le brave homme. Je vous lemande un peu si tout ça ne devrait pas être dans son lit !

Louise avait pris la main de Marcelle pour la reconduire à sa naman. Le gardien les suivit, continuant sa ronde.

— Madame, dit poliment Louise en s'approchant de la jeune emme, voilà votre petite fille que je vous ramène.

Marie ne fit aucun mouvement. La tête appuyée sur la poitrine, lle paraissait endormie.

— Maman, dit Marcelle en tirant sur sa jupe.

Elle ne répondit pas.

— Maman, cria la petite fille, maman !

Louise recula de deux pas, et considéra la jeune femme avec ne attention mêlée de frayeur.

— Elle dort, dit-elle au gardien qui s'approchait.

— C'est malsain de dormir comme ça, à la fraiche, dit-il. Faut a réveiller. Madame !

Marie restait immobile. Marcelle grimpa sur ses genoux et se ejeta en arrière avec un cri perçant. Sous l'effort de ses petites nains, le corps de sa mère cédait, menaçant de tomber sur elle. Le gardien la soutint et la remit dans sa première position.

— Elle est morte ! s'écria Louise.

— Veux-tu te taire ! gronda le gardien. Reste là, ne laisse pas ortir l'enfant.

Il se dirigea à grands pas vers la rue Lafayette, et revint aussi-

tôt, accompagné de deux sergents de ville. Prévenue par cette va gue et insaisissable rumeur qui annonce les sinistres, la foule s'a massait autour des petites filles. Un médecin s'approcha et mit la main sur les tempes de Marie, déjà glacées.

— Elle est morte, dit-il.

III

Un sourd murmure parcourut la foule, soudain frappée comme par une commotion électrique. Lorsque la mort passe au milieu de nous, si près qu'elle nous frôle de son linceul, celui qu'elle enlève, nous fût-il indifférent, étranger même, devient un objet de respect et de pitié. Chacun songe à ceux qu'il aime, songe au néant de sa propre existence, et reporte sur la victime sa pieuse commisération. Marie était une inconnue pour tous, et tous se sentirent émus en voyant les bras inertes de la jeune morte tomber le long de son corps quand les sergents de ville l'enlevèrent pour la transporter sur une civière au poste de police.

— L'enfant ! cria une voix dans la foule.

— Emmenez l'enfant ! dit brusquement le gardien.

Il n'aurait jamais consenti à se l'avouer, mais la vue du désespoir de Marcelle, qui pleurait à sanglots parce que sa mère ne voulait pas lui répondre, le prenait à la gorge et lui faisait grossir sa voix, de peur qu'on ne s'aperçût qu'elle tremblait.

— Pauvre petite! murmura-t-on de tous côtés quand les curieux s'écartèrent pour livrer passage au funèbre cortège.

Une femme se détacha et lui prit la main pour la conduire.

— Je suis là, dit une voix douce à l'oreille de la petite fille.

Marcelle regarda qui lui parlait, et une sorte de sourire éclaira son visage quand elle vit celui de sa nouvelle amie si près du sien. Une main dans celle de Louise, l'autre dans celle de la brave femme qui s'était chargée de la guider, elle se laissa entraîner s'efforçant avec ses petits pieds de rattraper les longues enjambées que faisaient devant elle ceux qui portaient le corps de sa mère.

Elle se trouva enfin dans une salle basse où régnait une odeur désagréable. Deux lampes fumeuses l'éclaraient mal. On entraîna

Marie l'embrassa avec une tendresse qui les surprit (Chap. I)

arcelle à l'écart, pendant qu'on fouillait les vêtements de la
erte afin d'y trouver quelques indices. Il n'y avait rien.
La petite somme d'argent qu'elle possédait était contenue dans
porte-monnaie commun ; le linge marqué M. P., suivant l'usage
certaines provinces, qui veut que les femmes mariées, même
puis longtemps, marquent encore leurs effets à leur nom de
ne fille, — le linge était plutôt fait pour tromper les investiga-
ns que pour leur apporter du secours. Pas de papiers, — Mon-
t les avait tous dans son portefeuille ; — pas même l'adresse de
ôtel où elle était descendue.
Le mot funèbre « la Morgue » fut prononcé. La femme qui gar-
it Marcelle frissonna.
— Oh ! la pauvre femme ! dit-elle tout bas.
— Questionnez l'enfant, fit une voix.
Mais Marcelle ne savait rien, hors son nom. On obtint d'elle un
gue éclaircissement, lorsqu'elle dit avoir été au chemin de fer
ec sa mère conduire son père avant le dîner ; mais personne ne
douta que ce chemin de fer était celui du Havre, la petite fille,
ns son ignorance, ayant donné des indications auxquelles un
ent zélé crut reconnaître la gare de l'Est.
— Que va-t-on faire de l'enfant ? dit une voix pleine de pitié.
— Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille s'en charger provisoirement ?
le commissaire.
Malgré son habitude de pareils événements, il lui paraissait bien
uel d'envoyer au Dépôt la pauvre petite créature.
— Moi, Monsieur, dit la femme qui l'avait conduite.
Mais avant qu'elle eût eu le temps de se présenter en pleine lu-
ère, une petite forme agile avait paru devant la balustrade, et
e voix d'enfant avait bravement crié :
— Moi, Monsieur.
La foule, aussi prompte à rire qu'à pleurer, se remua joyeuse-
nt à cette apparition.
— Qui, toi ? fit le commissaire en se penchant pour voir d'où
rtait cette proposition.
— Moi, Monsieur, Louise Favrot, rue Baudin ; maman est her
riste en face du square Montholon.
Les rires redoublèrent, mêlés de quelques applaudissements.
— C'est une plaisanterie ! fit le commissaire en fronçant ses
ais sourcils.
— Pardon, Monsieur, ce n'est pas une plaisanterie, répliqua

Louise d'un ton indigné : maman est très bonne, elle aime beaucoup les enfants ; nous avons perdu ma petite sœur il y a six mois et je suis sûre qu'elle serait contente de se charger de cette petite.

On ne riait plus dans l'auditoire ; on s'entre regardait d'un air attendri.

— Et vous ? dit le commissaire en s'adressant à la bonne femme qui s'était proposée.

— Moi, Monsieur, je suis blanchisseuse de fin, chez moi ; je suis veuve et sans enfants, et j'offre de me charger de la petite, en attendant ; mais si la mère de Louise veut la prendre, elle sera mieux chez elle que chez moi. Je la connais, c'est une dame excellente.

— Allez la chercher, dit le commissaire à un agent.

Mme Favrot apparut bientôt, tout émue de trouver sa fille au poste de police, le dernier lieu du monde où elle l'eût soupçonnée en ce moment. Elle connaissait l'accident. Deux mots la mirent au courant de l'étrange proposition de Louise. Émue, elle se pencha sur Marcelle qui, lasse d'avoir pleuré, venait de s'endormir dans les bras de la blanchisseuse.

— Pauvre mignonne ! dit-elle, c'est vrai qu'elle ressemble à ma petite Céline... Faut-il que tu aies de l'aplomb, ajouta-t-elle en se tournant vers sa fille, pour être venue te fourrer ici et réclamer la petite perdue ! Je n'aurais jamais osé, moi ! Mais les enfants, c'est pire que tout.

— Vous décidez-vous ? fit le commissaire impatienté.

— C'est dit, Monsieur, on la couchera dans le petit lit de Céline.

Après les formalités d'usage, Mme Favrot se retira, emportant Marcelle endormie dans ses bras. Plus d'un, surtout plus d'une parmi la foule qui attendait au dehors, voulut lui glisser quelque argent.

— Donnez-le au commissaire, dit elle avec orgueil ; ça fera un magot à la petite ; mais nous autres, ce que nous faisons, nous le faisons de notre poche.

Une heure après, Marcelle dormait paisiblement dans le lit blanc de l'enfant morte, et Louise, couchée en face, se soulevait de temps en temps pour s'assurer de sa présence, tant cela lui paraissait charmant et invraisemblable.

— Ce n'est pas tout ça, soupira Mme Favrot, mais qu'est-ce qu'on va lui dire demain quand elle demandera sa mère ?

IV

Le lendemain à deux heures, Simon Monfort était à la gare, à rrivée du train de Paris. Appuyé contre la balustrade de bois i ferme la cour, il regardait venir les wagons, qui s'approchaient ın mouvement de plus en plus ralenti, se heurtant les uns aux tres, avec un bruit strident. La locomotive s'arrêta devant Mon-t, le chauffeur et le mécanicien descendirent, les employés se rent à décharger sans trop de hâte le fourgon de bagages, et à ıtes les portes de wagons apparurent des figures fatiguées; ançant les pieds avec précaution, les voyageurs se risquèrent sur quai de la gare, puis, se retournant, ils tirèrent soigneusement dessous les banquettes des paniers, des cartons, de volumineux quets, les mères prirent dans leurs bras et déposèrent sur le sol s enfants pleurards...

Monfort regardait toujours les voyageurs qui défilaient un à un vant lui ; quand le dernier eut franchi la porte, il attendit en re. Les omnibus des hôtels étaient là ; il les examina tous sans us de succès. Se hasardant alors à entrer dans la gare, il s'adressa chef de train, qui allait et venait, l'air important, les mains eines de papiers.

— Vous n'aviez pas dans le train une jeune femme avec une pe-e fille ? lui demanda-t-il.

L'employé le regarda d'un air ahuri.

— Il y avait des masses de femmes avec des petites filles ; ı'est-ce qu'il vous faut ?

— Une femme en robe brune avec une jolie petite fille de trois ıs et demi. Il n'est pas arrivé d'accident en route ?

— Pas le moindre accident.

— Elles n'auraient pas été obligées, pour un motif quelconque, e'descendre en route ?

— On ne m'a rien dit, je n'en sais rien. Si elles sont descendues, est qu'elles l'ont bien voulu.

L'employé s'en alla d'un pas pressé. Monfort resta immobile, rité de pensées confuses qui lui entraient dans le cœur comme des ointes de clous.

— Quand la prochaine arrivée de Paris? demanda-t-il à un ca
mionneur.

— A cinq heures. Dites donc, vous n'allez pas rester là, hein

Monfort reprit lentement le chemin des quais.

— Elles ont manqué le train, se disait-il. Elle aurait bien pu m'envoyer une dépêche, ajouta sa pensée, avec amertume.

Soudain il se rappela qu'il n'avait pas donné d'adresse à sa femme, et haussa les épaules de dépit à la pensée de sa propre imprudence.

— Il faut attendre l'arrivée de cinq heures, se dit il ; elles ont manqué le train, c'est clair. Les femmes n'en font jamais d'autres

Trois heures sonnaient; il retourna chez l'agent d'affaires qu'il avait vu le matin.

— Avez-vous bien réfléchi? lui dit celui-ci.

— Oui, Monsieur, la chose me convient, répondit Monfort.

— Il faut partir demain matin, — c'est-à-dire cette nuit.

— J'y suis décidé, Monsieur.

— Remarquez que la place est bonne. Six mille francs de fixe et un intérêt dans l'affaire.

— Je le sais.

— Eh bien! quoi! vous n'avez pas l'air aussi décidé que ce matin. Vous étiez tout feu et tout flamme.

— C'est que j'ai été à la gare, ma femme devait venir me rejoindre, elle aura manqué le train.

— Parbleu! cela arrive tous les jours. La belle affaire! Je vous engage à retenir votre cabine à bord du bateau.

— C'est fait.

— N'allez pas vous mettre en retard, vous perdriez votre passage, et ce qui est plus grave, un autre prendrait la place que je vous ai promise, car cela ne souffre pas de retards. Je vais télégraphier votre arrivée, il n'y a plus à y revenir.

— Bien, Monsieur.

— Voici l'avance annoncée, reprit l'agent d'affaires en tirant de son tiroir un billet de banque. Je serai au départ, comme toujours. Jusque-là, tâchez de retrouver votre femme.

Le rire qui accompagnait ces paroles résonna lugubrement dans le cœur de Monfort. Il signa son engagement et un reçu, puis se retira, plus morose que jamais.

Il était à peine trois heures et demie; n'osant retourner sur le champ à la gare, Monfort se mit à marcher lentement le long du

ıai d'un bassin mis à sec pour cause de réparations. L'odeur de vase lui montait aux narines, mais il n'y prenait pas garde. Cet droit désert, si différent de l'animation des autres quais, conve-it à l'état de son esprit.

Vainement il se disait que Marie avait manqué le train. Cette plication toute simple ne suffisait pas à le calmer. Malgré lui, lle scènes pénibles, douloureuses, surgissaient de son passé et se essaient devant lui comme des fantômes.

Que de fois Marie lui avait dit : « Je suis lasse de cette vie! »

Elle pouvait en être lasse en effet, car l'existence ne s'était pas ntrée souriante pour eux. Se pourrait-il qu'elle eût reculé devant grand voyage, devant l'expatriation sans terme défini, devant ıtes les angoisses d'un tel départ?

— Je pars bien, moi! se dit-il d'une voix sévère.

— Oui, lui répondit la voix intime de son âme. Mais toi, tu sais tu vas, tu sais d'aujourd'hui seulement que ton pain est assuré. e tu as du travail, que tu seras traité par ceux qui vont t'employer nme un honnête homme qui mérite leur considération. Elle ne t pas tout cela, la pauvre femme... Et si elle avait défailli? Si au ment de partir elle ne s'était plus senti de courage? Si Monfort avait fait la vie si dure qu'elle préférât la solitude avec son ant?

A la pensée de l'enfant, Monfort crispa les poings et se mordit lèvres. Elle n'avait pas le droit de lui prendre l'enfant! Marcelle it à lui, au moins autant qu'à elle. L'enfant!

l se précipita presque en courant vers la gare; l'heure n'était arrivée, mais il sentait que si près il souffrirait moins de la elle incertitude.

La vue de l'horloge, qui lui infligeait encore une longue attente, calma un peu. Ne voulant pas se donner en spectacle aux tra lleurs ou aux désœuvrés qui se trouvaient là, il chercha un coin nquille, s'assit sur une borne et reprit le cours de ses médita ıs.

Quoi d'étonnant à ce que Marie eût pensé à se séparer de lui? e était adroite aux ouvrages de femme, elle trouverait toujours noyen de gagner sa subsistance et celle de l'enfant. Mais pour-ıi ne le lui avait-elle jamais dit? Des reproches, même amers, me injustes, n'eussent ils pas mieux valu que ce silence dédai-eux, presque hostile, qu'elle gardait toujours auprès de lui?

Une vision presque effacée monta lentement des vapeurs du

passé; il vit l'image de sa femme se dégager lentement et appa raitre telle qu'elle était jadis, assise sur une chaise près de sa tabl de travail; cousant avec patience, elle levait sur lui de temps e temps ses yeux pleins de calme affection; ses lèvres s'ouvraient elle faisait une question, et attendait la réponse, l'aiguille en l'air le visage interrogateur... Il répondait d'un ton bref, parfois pa une brusquerie...

La main retombait sur le linge, la tête soumise s'inclinait plu bas, et le silence régnait dans la petite chambre, close au souffle d l'hiver, close aussi contre les bruits du dehors.

La femme silencieuse se mettait alors à penser. A quoi pensait elle, pendant ces heures muettes, si longues, si monotones? Pen dant qu'il s'occupait de ses travaux qui suffisaient à son intelli gence et sans doute à son cœur, amusé par la difficulté vaincue tenté par le désir de savoir, quels rêves pouvaient distraire l femme qui n'était pas encore mère, et qui avait si peu connu l tendresse paternelle?

Ce n'est pas maintenant, au coin d'une rue, dans une vill inconnue, que l'époux aurait dû se le demander! C'était alors avant les malheurs, avant les erreurs, lorsque la confiance était s naturelle de part et d'autre! Mais lui n'en avait pas ressenti l besoin; à quoi bon? n'était-il pas sûr de sa brave et honnêt femme? Elle ne pouvait avoir, avec ses yeux clairs, une pensé que son mari ne dût connaitre, pour peu qu'il en eût souci.

Monfort se dit, et c'était vrai, que dans cette apparente rudesse dans cette prétendue indifférence, il y avait eu beaucoup d'estim et beaucoup de tendresse réelle.

Oui, mais elle ne le savait pas! Elle ne voyait que l'enveloppe pauvre femme, triste et fatiguée! elle aurait eu besoin de connaitr le fond de l'âme de ce mari qui la rendait malheureuse, et qu l'aimait pourtant!

Monfort poussa un soupir de soulagement.

Après tout, rien n'était perdu.

Marie avait souffert, mais il était désormais décidé à répare ses fautes. Il allait être un bon mari, maintenant qu'il avait le yeux ouverts. Au fond, c'était un simple malentendu, et ce choses-là s'arrangent; sur cette terre étrangère, serrés étroite ment tous trois l'un contre l'autre, ils ne souffriraient pas de l'exil ils s'aimeraient davantage, et se connaitraient mieux, n'ayant plu qu'eux trois pour patrie et pour famille!

L'horloge sonna les trois quarts. Imposant une démarche lente à es pieds impatients, Monfort retourna se poster où il avait attendu matin. Marie allait venir, et il ne la gronderait pas d'avoir anqué le train, tant il était joyeux de la revoir.

V

Le train arriva; c'était un train direct sans troisièmes. Les voyaeurs furent bientôt descendus ; plus d'une petite fille passa devant ui, tenant la main de sa mère, mais aucune n'avait les yeux clairs les cheveux châtains de Marcelle.

Monfort sentit tout à coup une grande colère lui monter au cereau, un grand écroulement se faire dans son cœur. Elle n'était pas enue ? C'est donc qu'elle ne voulait pas venir ? Elle n'avait plus 'excuse, cette fois! Elle avait assez d'argent pour prendre des remières, s'il le fallait! Pourquoi le torturer par une attente ruelle ?

Furieux, il courut au télégraphe et envoya la dépêche suivante l'hôtel où il était descendu la veille :

« Pourquoi la dame avec la petite fille arrivée hier, pas venue ujourd'hui ? »

En envoyant ce message, il s'aperçut avec étonnement qu'il 'avait pas donné son nom. C'est ce qui l'empêcha de désigner utrement sa femme, craignant qu'elle n'eût donné son nom de une fille, ou tout autre, par fantaisie ou par amour propre.

La réponse payée lui parvint trois heures après, — trois heures u'il avait passées à piétiner fiévreusement le pavé de la cour, evant le bureau télégraphique.

« La dame en question pas rentrée hier soir. »

Monfort resta stupide, puis fit un mouvement brusque et chan la. L'employé qui lui avait remis la dépêche sortit précipitam ent de sa cahute pour le soutenir, le croyant frappé d'apoplexie. se remit, remercia machinalement le brave homme, refusa un rre d'eau et sortit, titubant comme un homme pris de vin.

Elle n'était pas rentrée! Cette pensée martelait le cerveau de onfort avec la ténacité d'un marteau mécanique. Elle n'était pas ntrée! Non seulement elle n'avait pas voulu le rejoindre, mais

elle lui faisait perdre sa trace! Elle s'enfuyait avec la petite, comme une voleuse, n'importe où, et lui, époux abandonné, père sans enfant, il allait partir pour un pays inconnu, tout seul, comme un criminel qui part pour la déportation! Elle avait voulu rester, c'était clair, pour se perdre dans ce grand Paris où l'on se cache si bien que nul ne peut plus vous y retrouver. Pas rentrée!

Il marcha longtemps, sans faire attention à son chemin; tout à coup il se trouva au milieu d'une foule bruyante qui le heurtait sans s'excuser; il trébucha sur des paquets, et comme il levait la tête :

— Gare donc! cria une voix brutale.

Le sifflement d'un corps lourd qui traversa l'air à quelques lignes de son crâne le fit se baisser instinctivement, et il aperçut une caisse énorme qui tournoyait au-dessus de lui, enlevée comme une plume par une grue à vapeur.

— Mais gare donc! hurla près de lui une autre voix plus rude encore, avec un juron accentué. On le tira violemment par le bras, et à l'endroit où il se tenait tout à l'heure, une lourde chaîne en fer tomba pesamment avec son puissant crochet.

— Faut il avoir envie de se faire périr pour aller là! grommela le manœuvre qui l'avait sauvé. Si vous avez envie de vous défaire de la vie, vous ne pouvez pas aller vous noyer proprement dans un bassin, au lieu de nous empêcher de faire notre ouvrage?

— Qu'est-ce que vous faites? demanda Monfort, tout ahuri de ses récentes secousses.

— Nous chargeons le *Canada*, qui va partir cette nuit. Allons, filez, nous n'avons que faire des flâneurs par ici.

— Je suis un passager du *Canada*, dit machinalement Monfort.

— Alors, passez vite, sans quoi vous aurez la tête fracassée, quand vous auriez le crâne aussi dur qu'un boulet de canon. Hop là! est-ce qu'il vous faudrait le Pont-Neuf, par hasard? Passez donc le Pont-Neuf à monsieur!

Harcelé, bousculé, raillé, Monfort se laissa pousser sur l'étroite passerelle, et se trouva entre deux écoutilles ouvertes, d'où sortaient des cris, des appels, des chocs, mille bruits aigres et confus. Les deux redoutables grues fonctionnaient toujours activement avec un ronron assourdissant; les caisses descendaient, les chaînes remontaient et se croisaient dans l'air avec une rapidité qui donnait le vertige, sans se tromper, sans se heurter jamais.

D'énormes réflecteurs renvoyaient dans l'entrepont une lumière

aveuglante comme le plein soleil ; sur le pont encombré de colis, es passagers allaient et venaient, cherchaient leurs cabines, donnant des ordres contradictoires, grognant contre tout le personnel, introuvable en ce moment, pour l'excellente raison qu'il faisait à erre ses adieux à qui de droit. Par-dessus, ou plutôt par-dessous out cela, la machine sous pression ronflait puissamment, faisant vibrer la coque en fer du navire, qui résonnait comme un immense tuyau d'orgue.

Monfort chercha machinalement la cabine qu'il avait arrêtée pour sa femme et pour lui ; il en avait la possession complète, à moins qu'on ne voulût bien lui rembourser le prix du passage de Marie, ce qui n'était guère probable. Il n'y pensa pas alors. Ce qu'il cherchait, c'était un peu d'isolement, un peu de calme ; et il le trouva là. L'eau clapotait doucement sous le hublot de sa cabine ; du côté du bassin, tout était repos et fraîcheur. Les bruits n'arrivaient plus à lui que fort atténués, sauf la trépidation de la vapeur concentrée, qui se faisait entendre et sentir partout. Il s'assit et se prit la tête dans ses mains.

Perdue, Marie, perdue, Marcelle ! Perdues pour lui, — pour jamais sans doute !

Avec quelle méchanceté froide cette femme avait calculé son abandon ! Elle l'avait pris par la compassion, se disant lasse, implorant un peu de repos. A cette pensée, le cœur de Monfort se soulevait de dégoût et d'indignation.

— Mais Marcelle ! ma fille, ma petite fille ! s'écria-t-il, elle n'avait pas le droit de me la prendre ! Voleuse, voleuse d'enfant !

Il frappa la boiserie à se faire mal, et retomba inerte. Un pareil malheur dépassait tout ce qu'il avait redouté ! Dans l'attente des plus grands désastres, il avait toujours rêvé à son côté cette tête d'ange, aux yeux rayonnants, au sourire innocent... Plus rien, rien ! moins que si elle était ensevelie sous une petite croix de bois dans un cimetière, car il pourrait encore alors y pleurer, tandis qu'aujourd'hui !...

Il sortit de sa cabine, et forçant tout sur son passage, il franchit la distance qui séparait le navire du quai, sans planche, d'un seul bond, puis il prit sa course vers la gare. Il y avait encore des trains. Ce n'était pas possible que Marie l'eût abandonné ! D'ailleurs, il allait partir pour Paris, il la retrouverait, il lui reprendrait la petite et s'en irait avec elle... Il serait bien vengé, ce jour-là, de tout ce qu'elle lui faisait souffrir !

Il heurta quelqu'un qui l'apostropha vivement. Comme il se dégageait sans rien dire :

— Eh! mais, c'est vous, Monfort, lui dit l'agent d'affaires, où courez-vous? Le *Canada* part dans deux heures, vous savez?

— Oui, oui, répondit Monfort, il faut que j'aille à la gare.

— Pas de bêtises ; la gare est fermée pour cette nuit. Vous avez signé votre engagement et reçu des arrhes ; vous n'auriez pas envie de nous fausser compagnie, j'espère ?

— Non, Monsieur, dit Monfort, soudain calmé. J'ai engagé ma parole, je le sais ; mais il faut que j'aille à la gare.

Se détachant par une secousse de la main de l'agent qui retenait le bouton de son habit, il prit sa course vers la gare.

Comme un fou, il rôda tout autour, fouillant les coins obscurs, interrogeant les rares passants ; il fit le tour des hôtels bon marché, donnant le signalement de sa femme et de sa fille, se faisant chasser et huer par les marins qu'il troublait, dans les salles basses et enfumées des restaurants. Un long sifflement deux fois répété traversa l'air et la nuit. Une cloche tinta longtemps à temps égaux.

— Le *Canada!* se dit-il ; tout ce que je possède au monde est sur le navire, j'ai donné ma parole, je dois partir! mais je reviendrai, oh! je reviendrai, pour me venger!

Il courut tête baissée comme un taureau furieux, fendit une seconde fois la foule qui regardait l'immense paquebot, traversa la passerelle au moment où le capitaine donnait l'ordre de la retirer, et entendit derrière lui la voix de l'agent d'affaires qui lui criait :

— Diable d'homme! Je vous ai bien cru en fuite. Bon voyage tout de même!

Le transatlantique tournait lentement, envoyant le remous de son hélice battre le quai. Bientôt, remorqué par une Abeille, il franchit les jetées; les phares de la Hève l'inondèrent de lumière électrique, pendant qu'à l'orient une lueur plus claire indiquait l'aube encore lointaine; puis le navire se dirigea vers l'occident, et quand le jour parut, la terre de France n'était plus qu'une ligne indistincte au-dessus des flots.

Enfermé dans sa cabine, Simon Monfort pleurait sur son bonheur perdu.

(*A suivre.*) Henry Gréville.

MATINS D'AUTOMNE

I

Dans le frisson d'argent des aubes attardées,
Octobre a mis l'adieu des chants et des parfums,
Des soleils endormis et des étés défunts
Couchés sous le linceul d'or des feuilles ridées.

De leur rêve déchu d'azur et de clarté
Les jours sont descendus, pleins de mélancolie,
Et je les vois s'asseoir sur la pourpre pâlie
Et les lis languissants de leur seuil attristé !

Le silence a tendu sur l'heure monotone
De son vol bas et lourd les assourdissements.
Je dirai donc tout bas, et pour les seuls amants,
Vos navrantes douceurs, sombres matins d'automne !

II

Par des matins pareils, j'ai trainé sous les bois
L'amour désespéré de mes jeunes pensées,
Comme fait le troupeau des bêtes aux abois
Que la distraite main du chasseur a blessées.

Sous des cieux où le vent de l'aurore, en passant,
Secouait des lambeaux d'azur pâle et de cuivre,
J'ai promené jadis l'amertume de vivre
Ne portant plus au cœur qu'un amour languissant ;

Et pleurant les matins vermeils où deux mains blanches
Effeuillaient sur mon front un printemps radieux,
J'ai mêlé les adieux de mon âme aux adieux
Dont l'an qui part emplit la tristesse des branches.

III

Avec l'or des feuilles séchées
Le vent d'octobre enlève-t-il
L'or fin de vos têtes penchées,
Blondes qu'on aimait en avril ?

Avec la fleur claire des nues
Novembre a-t-il aussi fermé
Les roses de vos gorges nues,
Brunes qu'on adorait en mai ?

A voir courir la feuille morte
Et les brouillards au ciel flottants,
On dirait que l'automne emporte
Toutes les amours du printemps !

IV

Le givre, aux vitres des maisons,
A dessiné des fleurs de neige,
Un paysage de Norvège,
Avec des pins pour horizons.

Mais, comme ces coins de nature
Dont le mirage enchante l'eau,
Un souffle fondra le tableau
De ces frimas en miniature,

Effaçant jusqu'aux moindres plis,
Ces monts voisins des mers du pôle
Et qui portent à leur épaule
Un manteau d'hermine et de lis.

V

Comme du vol d'une colombe
Le duvet tremblant de son nid,
En flocons blancs la neige tombe
Des ailes de l'An qui finit.

Flottante encore dans la brume
Elle n'a pas déjà jonché
La terre de sa froide plume
Où couve le printemps caché.

Mais déjà le vent de son aile
Fouette, dans les airs moins pesants,
D'une rougeur vive et charnelle
Le teint des filles de seize ans.

VI

Cependant que le jour a rompu la prison
Où l'enfermait le poids des ombres, une brume,
Comme aux marches d'un temple où l'encens se consume,
Flotte sur les degrés obscurs de l'horizon.

Cachant dans l'air plus lourd leurs têtes désolées,
Les arbres aux troncs nus coupent le ciel pâli,
Comme les piliers noirs qui d'un temple aboli
Rappellent au chemin les gloires envolées.

Et plus rouge en ces feux que les pourpres de Tyr,
Le soleil sans rayons, dont le disque s'élève,
Semble pendre à la pointe invisible d'un glaive,
Comme le cœur saignant de quelque dieu martyr !

Armand Silvestre.

LE CAPITAINE SANS-FAÇON

LIVRE I

UN CANTON DE L'EMPIRE FRANÇAIS EN MIL HUIT CENT DOUZE

Sillé-le-Guillaume est une com mune du département de la Sarthe située aux confins des deux pays le Haut et le Bas-Maine.

S'allongeant sur les première pentes d'un plateau escarpé, la bou gade étage, pittoresque, des maisons blanches et des toitur d'ardoises. Un château, repaire féodal bouleversé, la domine; près de lui, construite sur le même roc, presque blottie dans so ombre, une église lourdement soulève les piliers trapus de s ogives. Jadis le baron et le Dieu du moyen âge se dressaient bi au dessus de la petite ville bourgeoise; mais aujourd'hui, l'humb commune a monté jusqu'à eux; le baron n'est plus, et seul, le Di ne s'est pas encore effondré.

De ces lieux, par une claire après midi, on peut contempler gracieux paysage. D'abord, au pied de la colline, est épandue u

rairie sans limites où la Vègre serpente parmi les peupliers et les aules. Bientôt, le terrain se relève, se mamelonne et s'ondule. ur les coteaux s'étendent alors des closeries encadrées de haies ives, murailles mouvantes que n'élague jamais la serpe; et de oin en loin émergent de la verdure quelques villages miroitant au oleil. Là-bas, enfin, dans les dernières brouées de l'horizon, cette ache qui se éploie, mys-érieuse et ombre, est le ois de Char-ie, la retraite ù naguère gi-ait le faux aunier, où se erra plus tard e chouan.

De jour et de nuit une fourche à la main, ils s'en allaient

Au sommet u plateau, se éveloppe, lar-e et profon e, la forêt de illé. C'est un auvage tail s, un chaos 'arbres et de ruyères, de oches et d'a-ncs, tout peu-lé de bêtes auves et han-é longtemps e terreurs. Çà et là, des ravines déchirent le sol, ouvrant passage des sources qui bruissent de chute en chute sur un grès luisant t rougeâtre. Au plus feuillu de la forêt, un lac étale sa nappe ormante : le bois l'enserre et l'étreint. Par les chaudes soirées de uillet, au mois où le soleil tranforme l'étang en une vase fleurie a solitude de ce lieu est étrange. Mais à l'automne, quand souffle a bise, poussant les grisailles des nuées venues de l'Océan, cette lairière s'anime et prend une parole. Le chêne frissonne, le bou

leau se tord, l'étang se gonfle, déborde, déferle, et tous ces mur mures s'unissent à la plainte du vent qui passe. Alors, ce recoi perdu du vaste monde est vraiment superbe, d'une horreur vierg encore et ignorée.

En 1812, on eût vainement cherché dans les cent trente départe ments de la « France continentale », des maremmes italiennes au polders de la Hollande, un canton plus abandonné et plus solitaire Deux chemins de petite voirie mettaient seuls le bourg de Sill en communication avec le reste de l'Empire : l'un, montant ver le nord, rejoignait la route de Paris à Brest; l'autre descendait pa le sud-est jusqu'à la ville du Mans. Quant aux diverses commune éparses dans le canton, villages perdus dans la lande, hameau égarés sous les bois, on n'y pouvait parvenir que par des « tor tilles ». Et quels chemins! D'immondes fondrières bossuées et rabo teuses, dont le cheval fendait la boue jusqu'au poitrail, que la char rette devait labourer jusqu'au moyeu. En novembre, la travers devenait un marécage où croupissait la pluie d'automne; en janvie elle disparaissait, comblée par la neige hivernale. A droite comm à gauche de ces ravines, des haies vives surplombaient, impéné trables, où le saule, le vergne et le coudrier poussaient leur rameaux parmi les épines et les ronces. Et derrière ces clôture des *bordages,* champs pierreux tachetés de sarrasin et d'avoine mais le plus souvent, la jachère. En outre, sur les renflements d sol, ondoyaient de vastes forêts; elles descendaient le long de pentes et débordaient jusque dans la plaine : les deux tiers du pay étaient alors tout noirs de bois.

Contrée sauvage, où l'homme vivait plus sauvage encor Un document contemporain nous a transmis de lui ce curieu portrait : « Solitaire, ignorant et pauvre, enfermé dans son cham comme dans une retraite qu'il voudrait rendre impénétrabl l'habitant de ces campagnes contracte dans sa manière de viv des mœurs insociables, l'habitude de la méfiance, de l'égoïsme une insurmontable opiniâtreté... Il ne voyage point, il n'est poi visité ; il recule devant une idée nouvelle, une nouvelle habitud aussi bien que devant une figure inconnue... Une mélancol sombre, que rien ne distrait, porte ses passions et ses chagrins à plus haut degré d'exaltation... Et pourtant il n'est pas méchant.

Non, il n'était pas méchant, le paysan du Bas Maine, malgré figure sournoise, sa parole emmiellée, son accent trainard, réputation de fourberie, et la puanteur de fausseté s'exhalant

être. Mais la misère le dégradait : il crevait la faim. A peine
u d'une souquenille en loques, dès l'aube il devait bêcher,
ds nus, sa *closerie* empierrée, et, le soir, de retour au logis, ne
ıvait pour nourriture qu'un peu de piquette, de graisse et de
n. Autour de son feu de brousses, jamais de viande, jamais de
, jamais de rires... Et si rude labeur, pour un autre ! Pour un
re la semaille et la moisson ; pour un autre, la plupart des
gres empouilles toutes germées et grandies sous les sueurs de
travail.... pour le « maître », un monsieur de la ville acqué-
r éhonté de biens nationaux, notaire, avocat ou médecin, — le
ourgeois », déjà plus mauvais au paysan que le noble lui-
me... Ah ! pauvre hère, comme la vie lui semblait dure, sauf
jours d'assemblée et de fête patronale. Mais, ces jours-là, oubli
toute souffrance ! Notre Mainiau se carrait, superbe, en sa
e à parements de velours, dans ses guêtres de cuir, sous son
peau à larges bords ; et près de lui trottinait la ménagère, une
grelette à la coiffe blanche, aux souliers plats, au tablier écar-
. D'abord, on se rendait à l'église. Ne fallait-il pas chanter les
res de ce Dieu si bon, qui les avait créés, eux chétifs ? Avec
le ferveur on invoquait le saint, patron du village, tout-puissant
r donner les joies en Paradis ! La messe achevée, l'homme
ait au cabaret. De sa poche, il tirait le boursicot gonflé
argne : alors bombance, alors saoûlerie. Comme il se gorgeait
a fine « pâtée » de veau et de cochonnaille ! comme il buvait le
e ! comme il sifflait l'eau-de-vie ! comme il roulait, inerte, sous
ble ! — Et tu faisais bien, pauvre créature, si vraiment, grâce
vresse, devenue semblable à la brute, pour une heure tu
vais oublier que tu étais homme !... Mais bientôt une bataille
gageait, furibonde. « Garde à toi ! » Lors, le bâton ou le sabot
pait quelque rival qui ripostait à coups de tête ; le sang
ait : quelle fête ! Et nulle crainte, en pareille liesse, d'être
ngé par le gendarme : on n'en eût pas découvert une brigade
plète dans l'arrondissement tout entier ; l'Espagne et la Russie
ent engouffré cette engeance. A la nuit, la ménagère venait
asser son homme bosselé et sanglant. La bourse était vide,
esse dissipée. Mornes et soucieux, on rentrait au logis... Qu'au
-on à manger demain ?

on, il n'était pas méchant, ce mélancolique, cet ivrogne, ce
al ; mais, plus encore que la misère, l'ignorance lui donnait
vices. « Trop souvent, écrivait le préfet de la Sarthe, je ne sais

qui prendre pour maires. Il est si rare dans nos campagnes trouver un homme sachant lire. » Effroyable parole !... M pourquoi ce préfet n'osait-il pas dire que de Sillé à Mayenne nement on eût cherché dans les villages une école et un institute Seul, le curé daignait enseigner l'alphabet à ceux-là qu'il de nait aux honneurs du lutrin... Aussi les Vierges guérisse d'écrouelles, les grands saints, effroi de la clavelée, foisonnai ils par le pays. Et les fontaines miraculeuses où les mères tr paient leurs petits enfants ! Et les sources jaillies sous les pi de la « bonne dame » ! — panacées de tous les maux, qui d naient des yeux aux aveugles, rendaient bras et jambes aux p lytiques, ramenaient l'amante aux baisers de l'amant, faisa ouvrir les successions et accéléraient les héritages !... « Cha année, nous apprend un pieux auteur contemporain, paroisses entières désertent leurs travaux et leurs maisons p courir vers ces eaux salutaires, *ad salutares undas*, tant est gra la foi de nos campagnes !... » Pauvre Jacques du Bas-Maine, son cœur un si curieux amour de la vie, une horreur bien étra de la mort ! Pareil à son voisin, Yves de la Bretagne, comm sentait claquer ses dents lorsque, sous un ciel sans nuage, sonnait le chêne ; — car, nul ne l'ignore, quand frissonne le ch un trépassé le frôle !... Et le soir, quelle terreur, lorsque, su lisière du bois profond, au loin il entendait pleurer le cor e lamenter la grolle : — c'est que là-bas, au plus mystérieux d forêt, le diable, courbant les taillis comme de l'herbe, chassai *laitice*, cette bête faramine au pelage blanc et aux gros y rouges. Ah ! sainte Marie, si les créatures d'enfer venaie surgir tout à coup ! Et l'homme fuyait... — Pourquoi d fuyais-tu, misérable, et quel charme avait pour toi la vie, ô ser la faim ?

Celui-là, pourtant c'était un heureux, lui qui, du moins, po dait la cabane de pierres sèches et la toiture de chaume. M beaucoup n'avaient même pas un tel abri.

Au milieu de la brande, parmi les genêts du hallier, se ren traient alors de nombreuses huttes, informes tanières gâchée terre et de feuilles : des *loges*. Là grouillaient sur une p immonde des hommes et des femmes, dans toute la promis du vice, en toute la bestialité du crime. Jamais le curé, le m le percepteur, le gendarme ne s'aventuraient parmi eux. A point de famille pour ces gens-là ; de pays, moins encore. Le r

couplait au gré de son rut : la femelle mettait bas sa ventrée
: en connaître le père. Si l'un d'eux mourait, vite on l'enfouis-
sur place. Ne possédant point la terre sur laquelle posait leur
, braconniers ou maraudeurs, ils prenaient pour domaine tous
champs comme tous les bois. De jour et de nuit, une fourche à
main, ils s'en allaient, riblant par la campagne et frappaient
udemment aux portes des fermes isolées : toujours la terreur
faisait grassement l'aumône. L'audace de ces bandits indignait
les préfets impériaux, mais cette colère administrative ne
ssait que par de belles phrases : « Ils se sont mis en dehors
a civilisation,... et pourtant ils ont des enfants. » Oui, certes,
s multipliaient, ils pullulaient tout à leur aise. En 1812, on
ptait jusqu'à 10.000 de ces loges.

el était, aux jours de « l'Empereur », le paysan manceau, trop
il à son père, cette bête à face humaine, le contemporain du
oi ». La Révolution avait passé devant lui, détruisant, mais en
, deux oppresseurs de son corps et de son âme : le noble et
rêtre. Elle lui avait laissé un tyran plus implacable encore : la
de misère née de la grande ignorance.

PREMIÈRES APPARITIONS DE SANS-FAÇON

ussi complètement à l'écart, dans un recoin perdu de « l'univers
çais », le bourg de Sillé et ses 2.120 habitants attiraient fort
l'attention de l'Empereur et Roi. Seuls peut être, en les
aux du ministère de l'intérieur, quelques employés à la « sta
que bovine », un M. Fauchat ou un M. Bournonville, connais
nt l'existence de la modeste ville et la célébrité de ses foires aux
aux. Depuis douze années, d'ailleurs, l'habitant de Sillé le
laume se comportait en citoyen « ami des lois », peu réfrac
à la conscription et payant ses impôts sans trop héberger le
isaire. Commune au surplus modèle. Le maire, Campan,
oint, Barbezon, le conseil municipal tout entier adoraient
Empereur; même son commissaire de police, malgré la
gre pitance d'un traitement de 1.200 francs, était homme de
zèle. Dans les grands jours de fête impériale, cette population
trait un enthousiasme correct et bien ordonné. Au 15 août

comme au 2 décembre, « l'airain sacré », à défaut « d'airain to nant », vibrait et disait les gloires « du demi-dieu qui présidait a destinées du monde »; sur la place des Minimes on tirait un f d'artifice, et des danses patriotiques unissaient dans une allégres avinée le civil et le gendarme.

Or, il advint, dans les premiers jours de l'année 1813, que to le petit monde de cette petite ville fut en étrange rumeur.

Le 4 janvier 1813, Claude Bauquêne, garde-chasse en la fo de Sillé-le-Guillaume, était rentré au logis, après sa tournée co tumière. Cet homme habitait une maison enfouie sous les arbre à la lisière du bois. Son repas terminé, Claude, rompu de fatigu s'était mis au lit. Vers les neuf heures du soir, brusquement, s'éveilla : des bruits étranges se faisaient entendre, sortant d profondeurs de la forêt. Au dehors, la nuit s'étendait, épaisse, la bise gémissait, glacée; mais à la plainte du vent se mêlaie des murmures de voix humaines. Bientôt on heurta par cou pressés à la porte.

— Ouvre, l'ami ! ouvre ! ce sont les *gars mainiaux !*

Les gars mainiaux?... Inquiet, Claude, se levant, s'arma d'u carabine et ouvrit :

— Qui va là ?...

Point de réponse... Des mains s'abattent sur lui : on le terras on le bâillonne.

En même temps, par la porte béante, des ombres se gliss dans la maison, et le pillage commence.

Immobile d'épouvante, Bauquêne, couché sur l'herbe, regard aller et venir ces bandits, pillards nocturnes, — les gars mainiau Il ne pouvait les reconnaître.

Ces gens portaient des chapeaux rabattus sur leurs visage même il crut remarquer qu'ils avaient, tous, la face noircie charbon. Ces fantômes s'agitaient, entraient, sortaient, mettant sac la pauvre demeure.

— Capitaine ! cria enfin l'un d'eux, qu'allons-nous faire l'homme ?

A ce mot « capitaine », un nouveau personnage se rapproc des groupes. Celui-là, Bauquêne ne le reconnaissait pas davanta il était monté sur un cheval et drapé dans un vaste manteau couleur sombre ; un chapeau à claque était négligemment cam sur son oreille.

— A-t-on pris toutes les armes? demanda le capitaine. Bi

fils!... Surtout, point de rafles d'argent!... Les gars mainiaux sont pas des voleurs!

Puis, désignant le forestier :

– Maintenant, qu'on le délivre!

Et, lorsque Bauquêne se fut relevé :

– Toi, l'ami, au revoir!... Tu peux dire à tes gendarmes que tu reçu la visite de *Sans-Façon*.

Alors, sur un signe du chef, la bande entière s'enfonça dans le rré et disparut.

Au jour levant, le garde-chasse accourait à la mairie de Sillé ter son aventure.

Le récit du pauvre diable mit en émoi toute la petite ville. ssitôt le brigadier de gendarmerie commença la rédaction de son port. Ce rapport — de par les lois de la hiérarchie administra- — devait gagner le Mans et les « bureaux du capitaine de la npagnie de la Sarthe »; remonter de là vers Alençon et les ureaux du colonel de la 3e légion », être ensuite transporté à ris, 73, rue du Faubourg-Saint-Honoré, dans les « bureaux du réchal de l'Empire, premier inspecteur général de la gendar- rie », duc de Conegliano; aboutir, tout chargé de notes et de ses, aux « bureaux de la correspondance générale » du minis- de la Guerre, et recevoir l'avis motivé des « chefs de service » nt d'être lu par le ministre lui-même.

De son côté, le commissaire de police de Sillé-le-Guillaume oprêta, sur l'heure, à ne ménager ni son encre ni son style. Le port de ce fonctionnaire devait également parcourir un fort u circuit : passer par Caen, sous les yeux du « commissaire cial »; être transmis à Paris au « conseiller d'État chargé du mier arrondissement de la police générale »; et parvenir enfin i Voltaire, entre les mains du ministre duc de Rovigo.

Mais tandis que commissaire et gendarme rédigeaient et calli- phiaient, une aventure plus surprenante encore transformait r étonnement en stupeur.

Quelques jours plus tard, un M. Bernier faisait dans les bois une ifiante rencontre.

Ce Bernier, humble médecin de campagne, se rendait, à la t tombante, au hameau de Mont-Saint-Jean.

Il trottait menu sur son bidet manceau, se hâtant vers un lade, quand, parvenu à un détour de la traverse, brusquement cheval s'arrête et fait un écart.

— Halte là!

Et des hommes, s'élançant du hallier, barrent la route et entou rent le voyageur.

— C'est toi le médecin?

— Oui... Qui êtes-vous?

— Les gars mainiaux.

— Que me voulez-vous?

— Tu vas le savoir : viens!

Désarçonné, jeté à terre, Bernier est conduit de force dans u massif... On s'engage en pleine forêt par des sentiers où la ron déchire, où la branche et le gaulis flagellent... On marche, o rampe... Enfin la clairière!... enfin l'étang!... Sous les arbres, u feu brille dans la nuit; près de la flamme, des hommes dormen pêle-mêle. A distance, d'autres compagnons, carabine au bra font sentinelle... des gens du pays, à en juger par leur costume, - oui, mais quel accoutrement bizarre! Autour de leurs chapeau de larges cordons blancs, sur les manches de leurs vestes, des bra sards écarlates; plusieurs portent, cousu sur la poitrine, un cœu de laine rouge.

Tous, méconnaissables; une épaisse couche de suie leur déform le visage.

— Capitaine, crièrent les arrivants, voici le médecin!

Le « capitaine » s'avança...

A la clarté des brousses flambantes, Bernier put examiner c homme. Il était de taille moyenne, fort jeune et presque imberb Un manteau l'enveloppait, — un manteau vert brodé d'argent; c hautes bottes chaussées d'éperons et un chapeau à claque surmon d'un panache complétaient l'uniforme.

Le « capitaine » prit une lanterne, éclaira la face de l'offici de santé, le reconnut sans doute, et alors :

— Bonjour!... Un de mes chasseurs a besoin de toi... A besogne!

Tout le camp s'était mis debout : un des gars gisait à terre, to sanglant. Sans mot dire, le médecin s'agenouilla, ouvrit sa trous et pansa le blessé.

L'homme au manteau se rapprocha :

— Est-ce fait!... Bien... Maintenant merci, et au revoir!

Déjà Bernier s'éloignait en grande hâte; l'homme au mante le rappela.

— Hé! l'ami, tu oublies quelque chose!

En même temps, il tirait de sa poche un double napoléon. Le médecin fit signe qu'il le refusait; mais le « capitaine » lui jetant la pièce d'or :

— Prends, prends!... *Sans Façon* est riche et il sait récompenser.

Le « capitaine » prit une lanterne et éclaira la face de l'officier de santé.

Le lendemain, les bourgeois de Sillé-le-Guillaume s'agitaient dans l'épouvante, et un même cri sortait de leurs bouches :

— Malheur à nous !... Les chouans!

Sur l'heure, un exprès montait à cheval et courait en hâte vers le Mans : il allait aviser le préfet de la Sarthe, colonel baron Livray.

UN PRÉFET IMPÉRIAL

Le colonel préfet de la Sarthe, baron de l'Empire, Louis-Mari Auvray, présentait le cas alors surprenant d'un « fils de Bellone » ayant abandonné les « palmes du dieu Mars » pour « l'olivie de Minerve » : en d'autres termes, lui *double graine d'épinards*, i s'était fait *pékin*, même *chef* de *pékins*... Résultat pratique de troi blessures et d'une lassitude raisonnée de la gloire.

M. Auvray, déjà sur le tard de la vie, était depuis l'an VII préfet du département de la Sarthe. Il avait belle renommée dan les « bureaux » du ministère de l'Intérieur; on l'y citait comm préfet modèle entre les 130 préfets de la « Grande Nation ». Tou les commis, faiseurs convaincus de statistique, estimaient en lu un homme amoureux de la statistique; et, de fait, l'ancien colone statistiquait à outrance. Dès l'an XIII, il avait publié un annuair de son département, lourd de plus de cinq cents pages; et à chaqu instant, de savants mémoires signés de son nom partaient pou Paris :

Mémoire sur l'abâtardissement de la poulinière du Haut-Maine

Mémoire sur le croisement du mérinos d'Espagne avec l brebis du Bas-Maine;

Mémoires sur l'acclimatation du coton, de l'indigo-pastel, de l betterave dans les deux Maine.

Bref, à la section d'Agriculture comme à la division des Subsi tances, on ne lisait que rapports sur l'un ou sur l'autre Maine. Lor chacun de dire : « Le bon préfet!... »

Au Cabinet du ministre de l'Intérieur, l'estime n'était p moindre. Le comte Montalivet prisait fort un fonctionnaire q depuis treize années n'avait jamais sollicité d'avancement. U âme antique! Deux fois, les électeurs de la Sarthe avaient vou envoyer leur préfet siéger au Corps législatif; leur préfet avait p deux fois refusé : il aimait mieux sa préfecture... D'ailleurs, d mœurs vraiment patriarcales chez ce vieux soldat. Ses lettres co fidentielles parlaient sans cesse de « sa bonne petite femme », « petit Alphonse », son fils, du « gros Benjamin », le dernier né « Parmi ces êtres chéris, je préfère la quiétude des champs a turbulences de la ville. » Et M. le préfet citait Horace, —

mable Horace que lui avait révélé, si galamment traduit, le inistre secrétaire d'État comte Daru... Excellent homme : dès 805, il était chevalier dans les seize cohortes de la Légion d'honeur; en 1809, on en faisait un baron de l'Empire.

Au ministère de la Police générale, les jugements portés sur lui aient bien différents : le préfet de la Sarthe n'était point préfet au oût de Savary, duc de Rovigo; même, le commissaire de police u Mans avait reçu des instructions pour surveiller en secret le aut fonctionnaire. Ce personnage accomplissait sa tâche en conence. Il observait : il dénonçait...

On savait donc pertinemment au Cabinet de Savary que le olonel préfet, cet homme du foyer domestique, était l'hôte assidu e tripots et de brelans clandestins : bien plus, que trop grand adirateur d'Horace, il pratiquait volontiers la morale de son auteur. tendre ami des Lydie « au doux parler » et des Lalagé « au doux ourire ». Méfaits assurément cachés, partant bien pardonnables : reurs commises en grand mystère..., mais pouvait il exister de ystère pour un commissaire de police ayant travaillé sous Fouché opérant sous Rovigo?...

On savait encore que le magistrat beau statisticien étudiait les beoins de son département fort à distance; qu'il en visitait les comunes sans quitter son hôtel, au coin de son feu ou sous les ombrages e son parc. En treize années, pas un seul chemin vicinal n'avait été uvert par lui. Aussi, que de maires n'ayant jamais entrevu l'habit rodé de M. le préfet!... Quand venait le temps des tournées de evision, le colonel baron se disait : « Quelle corvée! » — et il éléguait à d'autres le soin d'écouter la doléance du conscrit et de alper sa nudité... « Oubli lamentable d'un grand devoir, pensait duc de Rovigo. Que doit être un préfet?... Le génie créateur et éparateur qui, pareil au soleil, verse la vie sur les populations les lus engourdies. » Définition assurément admirable.

Mais le ministre de la Police avait des griefs encore plus sérieux : ouis-Marie Auvray n'aimait peut-être pas suffisamment son Empereur. Les adresses par lui rédigées, lors des grands jours de êtes napoléoniennes, tièdes, presque froides, n'étaient pas réchauées par la ferveur d'un zèle et le beau feu d'une rhétorique convaincus. — Premier grief.

Autre grief, et celui-ci énorme : Louis-Marie Auvray fréquentait es gens suspects ; lui, un baron de l'Empire, il frayait avec des ommes haineux à l'Empereur. Toujours en visite dans les châ-

teaux des ci devant nobles, il compromettait son caractère. Tro de parties de plaisir, M. le préfet !... trop de chasses à courre !... trop de chère lie !... Non, ce fonctionnaire ne faisait pas son devoir... Quoi ! un vieux capitaine de chouans, le bandit Châtelain, di *Tranquille*, avait osé rompre son ban, et il était à peine recher ché ! Or cet homme — la police était sûre — se cachait dans l pays. Pourquoi donc le préfet se refusait il à le découvrir ?... Négligence presque criminelle !...

Ainsi, peu à peu s'amoncelait l'orage sur la tête du colonel baro Auvray : mais, dans son insouciance, le colonel baron ne s'en dou tait guère. Et certes, il eût été stupéfié d'apprendre que lui, l « bon préfet » aux bureaux de l'Intérieur, il avait pour notes à l Police générale : « Mauvais préfet ».

UN ÉVÊQUE IMPÉRIAL

La nouvelle apportée par l'exprès venu de Sillé-le-Guillaum surprit étrangement le baron Auvray, mais sans l'émouvoir. Il s mit à hausser les épaules :

« Quoi ! des chouans en 1813 ?... après tant d'années de so administration ?... Et quels chouans ! Des drôles costumés en bri gands de l'*Opera Buffa*. La bonne folie !... On les connaissait s bien, les vrais, les fameux chouans des jours passés ! L'Empereu et Roi n'avait pas aujourd'hui de plus dévoués serviteurs. N'étaient ils pas à présent presque tous gens en place, — c'est-à-dire enne mis du désordre ? Ils émargeaient, sans scrupules, au budget, ce vieux féaux du comte de Lille : ils étaient sous-préfets, maîtres de requêtes au conseil d'État, députés même ; on en trouvait à l direction des bergeries impériales et à l'inspection des haras l'armée en regorgeait ; celui-ci était colonel, celui-là adjudant commandant, cet autre enfin portait l'habit de général. Comme il se titraient avec orgueil, barons, voire simples chevaliers de l'Em pire !... Non ! le chouan d'autrefois n'existait plus. Ces gens d Sillé voulaient rire ! »

Le baron Auvray, néanmoins, crut devoir consulter son secré taire général. Celui-ci, un M. Rast-Désarmands, était la vrai image et la copie exacte de son préfet : comme lui, épris de sta

stique, bien vu aux bureaux de l'Intérieur, mal noté à la Police nérale. Les deux fonctionnaires convoquèrent le capitaine de la ndarmerie départementale, Philipon, et tous trois entrèrent en nférence. Leur avis fut unanime : « Pas de chouans, mais de lgaires coquins, réfractaires courant le bois,... peut-être même s farceurs. Pareil scandale s'était produit déjà en 1809, lors de ppel des quatre classes ; quelques coups de fusil avaient eu ison de ces coupeurs de route : on allait jouer du gendarme. »

Fort rassuré, le préfet de la Sarthe voulut toutefois prendre vis de M. l'évêque du Mans.

Michel-Joseph, « par la miséricorde divine » évêque du Mans successeur de saint Julien, avait nom M. de Pidoll : il était llemand, né à Trèves. La volonté impériale l'avait chargé de itre les ouailles des deux Maine, tandis que, par un juste tour, cette même volonté donnait pour pasteur aux Allemands Trèves un curé français natif de la Basse-Auvergne. C'était un tit vieillard cassé et ridé, au sourire entr'ouvert par la béatitude, nez effilé, portant rabat gallican et tachant de poudre la moire son camail. Depuis quelque dix années, cet Allemand se comortait en prélat « bon Français », rendant à César ce qui apparnait à César, peut-être même ce qui eût dû revenir à Dieu. Saint aul et l'épître aux Romains formaient le texte favori de ses méditions : il était soumis « aux Puissances ». Certes, les infortunes pauvre Pie VII avaient navré son cœur de prêtre, mais très crètement et dans le for intérieur. En dépit des excommuniions fulminées par le pape, M. de Pidoll avait fort bien comuniqué ; si bien même qu'il avait brigué et obtenu la croix, — ne croix tout autre que celle portée par Jésus-Christ.

Le ministre des Cultes, comte Bigot de Préameneu, estimait rt la personne de ce pacifique. Avec lui, point d'abus de pouvoir craindre, jamais de conflits à redouter. D'ailleurs la théologie successeur de saint Julien édifiait le ministre. Le comte Bigot mait à lire, bien dévotement reproduites dans le catéchisme du ans, les vérités divines révélées par Napoléon lui-même dans le téchisme impérial de 1806. Mais c'était surtout en ses mandeents que M. de Pidoll se montrait « bon évêque ». Tous ils pleuient, ils se lamentaient sur le grand pécheur d'alors, le réfracire : « Allez, mes très chers frères, allez vers celle qui va périr : uand vous l'aurez trouvée, prenez-la sur vos épaules et rapportez , joyeux. » Touchante application de la Parole : le bon pasteur,

c'était le curé ; la brebis fugitive, le déserteur ; le bercail où on la devait ramener, la gendarmerie... Un saint vieillard !

Et c'est ainsi que depuis nombre d'années vivait avec mansuétude Michel-Joseph, évêque du Mans, l'édification de son ministre, touchant à chaque trimestre son traitement épiscopal et attendant, sous les lambris de son palais, l'heure par le prêtre si redoutée de la mort, — heure pour lui bien prochaine : M. de Pidoll avait alors quatre-vingts ans.

La visite du préfet de la Sarthe ébahit le vieil évêque. Au mot de « chouans », il leva les bras au ciel : « Jésus ! Marie ! encore ces hommes d'abomination ! Était-ce possible ?... Mais, hélas ! il ne savait rien, sur sa conscience rien ! Tous ses curés ignoraient comme lui-même l'œuvre de ténèbres... Quoi ! des chouans dans la paroisse de Sillé ? Une si excellente paroisse !... Non, non, ce n'étaient pas des chouans, mais sans doute de malheureux réfractaires : âmes dévoyées, qui n'avaient pas bien compris le sens de ses pastorales. Un prochain mandement aiderait à les ramener au bien... »

Satisfait de son entrevue, le baron Auvray se retira.

Beaucoup de bruit pour rien, pensa-t-il ; simple affaire de gendarmes... Alors, tout placide, il commença la préparation du plus tranquillisant des rapports.

NOUVEAUX EXPLOITS DE SANS-FAÇON

Quatre jours après cette visite, un gendarme descendait de cheval devant l'hôtel de la préfecture et demandait à voir le baron Auvray en personne : il apportait une dépêche urgente du préfet de la Mayenne, le baron Harmand.

Parti de Laval, ce messager venait de parcourir en grande hâte la nouvelle route récemment ouverte par Vaiges et Saint-Denis d'Orques. Il faisait d'étranges récits. Partout, disait-il, figures effarées ; partout, propos malsonnants. A un relais de poste, un homme l'avait injurié, même le drôle avait levé la main sur l'uniforme. « Va ! va ! pataud... Avant un mois, tu auras ton compte toi, avec tous les bleus ! »

La dépêche contenait une grave nouvelle : les chouans étaient ans la Mayenne.

Oui, les chouans... Ces gens-là, longtemps blottis dans la forêt e Sillé ou les halliers de Charnie, sortaient maintenant de dessous ois. Ils se montraient en plein jour, battaient les chemins, épouantaient les villages. On en avait vu à Parennes, à Neuvilette, à orcé, à Voutré ; vers Izé, on en avait vu encore. Véritables briands, ils couraient la campagne par bandes nombreuses. Même, s portaient un costume : des cordons blancs à leurs chapeaux et n cœur de drap rouge à leurs vestes ; chacun d'eux maniait un usil à deux coups. Un mystérieux personnage les commandait, — ur capitaine, — toujours drapé dans un manteau vert brodé d'arent... Des chouans, à n'en pas douter !

Un sinistre événement en était la preuve ; et le baron Harand racontait une effrayante aventure. Voici d'ailleurs quel était résultat de son enquête.

Jublains est un gros village de l'arrondissement de Mayenne, à ix lieues environ de Sillé-le-Guillaume, situé parmi les haies et ans la senteur des grands bois. Là, vit tout un peuple besoigneux besoignant, bûcherons ou défricheurs de bordages.

En 1813, à l'entrée du bourg, se dressait une maison, hôtellerie e belle mine, l'auberge de l'*Aigle-Impériale*. Un bouchon fameux ans la contrée, cette *Aigle-Impériale*, bonne renommée de cidre pur sang » et de fin cognac. A toute heure du jour, le voiturier y ouvait pitance résistante : la « pâtée » roussie, faite de veau et e cochonnaille ; là, aussi, du matin au soir, s'attablait le franc luron our y faire un « petit-gris » et délayer de rogomme la bourbe de on café.

Le maître de cette auberge se nommait Bouhours. Un richard, Bouhours ; ayant de la terre au soleil comme du foin dans ses ottes. Naguère, tripotier de domaines nationaux, cet homme s'éait fait le sac, et rondelet, et pansu. Au demeurant, âme bien penante, aimant aujourd'hui son « Empereur » de la même tendresse u'il avait naguère chéri « sa Nation » ; en outre, un personnage. Bouhours était adjoint au maire de sa commune.

Or, il arriva qu'un soir de janvier 1813, cet adjoint éprouva la lus étrange des surprises.

Ce soir-là, l'*Aigle-Impériale* avait eu chambrée complète de uveurs. A l'heure réglementaire, le cabaretier avait levé la séance, oussé dehors les derniers clients, et fermé sa boutique. La jour

née était finie, et Bouhours remettait en place verres et bouteilles, quand tout à coup il s'arrêta fort intrigué. Sur une table s'étalait une large lettre cachetée de cire noire...

Elle était bien pour lui, cette lettre... Même, l'adresse était écrite « en belle moulée ». L'aubergiste ouvrit et lut :

« L'hiver est rude, disait le papier au cachet noir, mes chasseurs ont froid... Pour les vêtir, il me faut cent habillements tout d'un coup... Demain soir, à neuf heures, tu te rendras à la forêt... Un chêne est à l'entrée; tu dois connaître « le Chêne de la Belle Dame »... Dépose au pied de l'arbre trois cents francs, tu y trouveras quittance... Sois sans crainte pour le remboursement; nous avons hypothèque sur les propriétaires de biens nationaux. »

La lettre était signée : *Sans-Façon*.

Cette menaçante épître n'effraya nullement l'adjoint. « La bonne plaisanterie! On voulait rire. » Et Bouhours de rire aussi, en levant l'épaule...

Le jour suivant, l'aubergiste, sa lettre à la main, s'en allait de maison en maison : il la montrait au juge de paix, au commissaire de police, aux gendarmes... Farceur de « *Sans-Façon* !... On allait te les apprendre, les bonnes façons !... » Et Bouhours de rire encore.

La nuit venue, le cabaretier, comme d'ordinaire, servait la pratique, versant chopines et canons. Une gaie soirée, on chanta, on trinqua, on politiqua, on blagua.

Bon! bon, Napoléon,
Qui nous donne de la volaille!
Bon! bon, Napoléon,
Qui nous donne du jambon (1 !

Une poésie bien patriotique, estampillée et venue de Paris même.

Le lendemain matin, le cabaret de l'*Aigle Impériale* n'ouvrit pas... A huit heures, volets encore fermés et porte close. Bizarre!... A midi, des groupes se formaient devant l'hôtellerie; on heurtait, on appelait : « Bouhours!... Hé Bouhours! » Point de réponse... Le soir, un serrurier jetait bas la porte. Le logis était vide. Mais

(1) Chanson populaire des forts de la Halle, aux 2 décembre et 15 août lors des distributions publiques de victuailles dans les Champs-Élysées.

s meubles gisant pêle-mêle, les armoires enfoncées dénonçaient lutte, l'effraction et le vol...

Bouhours avait disparu.

Alors, à Jublains comme à Sillé paysans et bourgeois s'écrièrent :

— Les chouans !

Telles étaient les nouvelles apportées de Laval.

Atterré, le
ıron Au-
ay demeu-
longtemps
ɔucieux ;
aintenant,
lugubres
sions han-
ient sa mé-
oire :

Oui, le bri-
ındage dé-
oncé était
en de la
ıouanne-
e; ainsi
ait-elle dé-
ıté au temps
ı Direc-
ire.

Tout d'a-
ɔrd, on avait
ı sortir du
ɔis des gens
mines si-
stres et à

Le logis était vide, mais les meubles gisaient pêle-mêle.

briquets bizarres : le *Grand-Franceur*, *Moustache*, *Jambe-Argent*, *Mousqueton*. Pendant des mois, ils avaient pu, dans la uit, jeter leur plainte de *chat huant*, tout à leur aise ; tout à leu-se *chauffer* le patriote à la grande flamme des brousses crépir ntes. Malheur en ces temps là aux fermes isolées ! malheur aux ɔurgs ! et aux villages...

Mais un soir, de la cité du Mans, s'était élevée une clameur épouvante : « Les voilà !... » Et brusquement ils étaient ap-

parus, se jetant sur la ville, les hommes aux masques de suie!...

Pendant trois jours, le chouan avait fait rage... Quelle tuerie au bruit du tocsin! Un général, un bataillon entier jetés à terre par les balles mâchées... Quel feu de joie! Les archives publiques flambant et flambant, durant vingt-quatre heures! Et quelle dévastation! Toutes les maisons de *bleus* mises au pillage!... Les pierres elles-mêmes pouvaient dire, après quatorze ans, la frénésie de la bande blanche : l'hôtel de ville, l'ancien district, les casernes, portaient encore le stigmate de la léchure des incendies... O terreur! fallait-il voir se lever de nouveau ces lamentables jours!

C'est ainsi qu'évoquant l'image du temps passé, le baron Auvray jetait un regard navré sur l'heure présente. Et certes, sa pensée était amère : « Quelles notes allaient recevoir aux Tuileries sa mauvaise administration et son silence? » Mais tout à coup : « Du zèle! »

Le soir même, le secrétaire du préfet de la Sarthe montait en voiture pour Paris; il courait pousser vers les ministres, peut-être même jusqu'à l'Empereur, le cri d'alarme :

« Les chouans! »

(A suivre.) Gilbert Augustin-Thierry.

NOTES ET IMPRESSIONS

On a rarement conscience de ce que l'on est ; mais on croit avoir onscience — toujours à faux, par exemple, — de ce que sont les utres.

Le regard trahit le fond du caractère ; le ton de la voix révèle humeur passagère ; le geste dénonce la race, l'éducation et l'ha-itude de l'âme.

Dans notre société ondoyante, mêlée et sans foi, il est permis e compter autant sur ses adversaires que sur ses alliés.

Les maladroits transforment en une nouvelle offense leurs plus umbles excuses.

Une chose incompréhensible dite avec aplomb, une banalité dite vec emphase auront toujours de l'action sur notre peuple.

C'est un tableau fort plaisant que celui d'un homme partagé ntre sa volonté et sa peur.

Chacun de nous a son petit ridicule ; mais celui là les a tous à ui il manque le sens du ridicule !

Il n'est parfois rien de tel que d'avoir raison pour trouver diffi-ilement des raisons.

Le silence est chose si belle que les bavards eux mêmes sont les remiers à vous louer d'être discrets.

Louis Depret.

MENSONGE DE CHIEN

I

J'avais en lui une confiance aveugle depuis longtemps. Nous nous aimions. C'était un chien mouton. Il était blanc, avec une calotte brune. Je l'avais appelé Pierrot.

Pierrot grimpait aux arbres, aux échelles! Fils de bateleur, peut être, il exécutait des tours de force ou d'adresse inattendus. Il était amoureux d'une boule de bois grosse comme une bille de billard; il nous l'avait apportée un jour, et, assis sur son derrière, il avait dit : « Lance la moi bien loin, dans la broussaille... Je la retrouverai, tu verras! » On le fit. Il réussit à merveille dans son projet. Il devint alors très ennuyeux ; il disait toujours : « Jouons à la boule! »

Il entrait dans le cabinet de travail de son maitre, brusquement, quand il pouvait, avec sa boule entre les dents, se mettait debout, les pattes de devant sur la table, au milieu des paperasses, des lettres précieuses, des livres ouverts : « Voilà la boule... Jette-la par la fenêtre, j'irai la chercher. Ça sera très amusant, tu verras, bien plus amusant que tes papiers, tes romans, tes drames et tes journaux!... »

On lançait la boule par la fenêtre... Il sortait... Mais non, on l'avait trompé, le bon Pierrot! Et à peine était-il dehors, que la boule prenait place sur la table, en serre-papier. Pierrot, au dehors, cherchait, cherchait... Puis, revenant sous les fenêtres : « Eh! là haut! l'homme aux papiers! Ouah! ouah! Voilà qui est un peu fort! Je ne trouve rien! C'est donc qu'elle n'y est pas... Si un passant ne l'a pas prise, alors, pour sûr, tu l'as gardée! »

Il remontait, fouillait du nez dans les poches, sous les meubles, dans les tiroirs entr'ouverts, puis, tout à coup, de l'air d'un homme qui se frappe le front, il vous lorgnait : « Je parie qu'elle est sur la table!... » On se gardait bien de parier, puisqu'elle était, en effet, sur la table... D'un coup d'œil intelligent, il avait suivi votre regard... Il apercevait sa boule... Pour la cacher encore, on l'enlevait d'une main brusque... et alors, oh! alors, bonsoir le tra-

ail! C'étaient des parties de gaieté extravagantes! Il sautait près la boule, voulait l'avoir à tout prix, suivait vos moindres nouvements, ne vous quittait plus, toujours riant de la queue...

Avec cela, bon gardien. C'est ce qu'il faut à la campagne.

Il me faisait souvent penser à ces hommes métamorphosés en iens, comme on en voit dans les contes de fée. L'œil était d'une umanité tendre, profonde, implorante, et disait : « Que veux-tu? e ne suis que ça : une bête à quatre pattes, mais mon cœur est un œur humain, meilleur même que celui de la plupart des hommes.

C'était un chien mouton...Il était blanc, avec une tache brune.

e malheur m'a appris tant de choses! j'ai tant souffert! je souffre ncore tant aujourd'hui, de ne pouvoir t'exprimer, avec des paroles mblables aux tiennes, ma fidélité, mon dévouement! .. Oui, je is tout à toi, je t'aime... comme un chien! Je mourrais pour toi l le fallait... Ce qui t'appartient m'est sacré... Que quelqu'un enne y toucher et l'on verra! »

II

Or, nous nous brouillâmes un jour. Ce fut un gros chagrin. Les ens qui croient au chien aveuglément me comprendront. Voici ce ui arriva :

La cuisinière avait tué deux pigeons.

— Je les mettrai aux petits pois, s'était elle dit.

Elle alla dans une pièce voisine chercher une corbeille où jeter les plumes de ses pigeons à mesure qu'elle les plumerait.

Quand elle revint dans sa cuisine, elle poussa un grand cri. Un de ses deux pigeons s'était envolé ! Elle ne s'était absentée pourtant que quelques secondes. Un mendiant sans doute était passé par là, avait fait main basse sur l'oiseau par la fenêtre ouverte. Elle sortit pour chercher le mendiant imaginaire. Personne. Alors machinalement, elle songea : « Le chien ! » Et aussitôt, saisie de remords : « Quelle horreur, soupçonner Pierrot ! Jamais il n'a rien volé ! Il garderait, au contraire, un gigot tout un jour sans y toucher, même ayant faim !... Du reste, il est là, Pierrot, dans la cuisine, assis sur son derrière, — l'œil à demi fermé, bâillant de temps à autre ; il s'occupe bien de mes pigeons ! »

Pierrot était là, en effet, somnolent, avec un grand air d'indifférence ! Je fus appelé...

— « Pierrot ? » Il souleva vers moi sa paupière appesantie. « Eh ! que veux-tu, mon maitre ? J'étais si bien ! Tiens, je pensais... à la boule ! »

— A la boule ?... je suis de votre avis, Catherine ; le chien n'a pu voler le pigeon. S'il l'avait volé, d'abord, il serait en train de le plumer, au fond de quelque fossé, pour sûr.

— Regardez-le, pourtant, Monsieur... Ce chien-là n'a pas l'air chrétien.

— Vous dites ?

— Je dis que Pierrot, en ce moment, n'a pas l'air franc.

— Regarde-moi, Pierrot.

Très vite, la tête un peu basse, il grommela :

— Est-ce que je serais ici, bien tranquille, si j'avais volé un pigeon ? Je serais en train de le plumer !

Il me servait mon argument. Ceci me parut louche.

— Regarde moi dans les yeux, comme ça...

A n'en pas douter, il feignait l'indifférence !

— Ah ! mon Dieu, Catherine, c'est lui ! j'en suis sûr ! c'est lui !

Ce que j'avais vu dans les yeux du chien était pénible, affreusement pénible à mon cœur. Je vous jure, lecteur, que je suis très sérieux... J'y avais vu, distinctement, un MENSONGE HUMAIN. C'était très compliqué !... Il voulait mettre une *fausse apparence* de sincérité dans son regard, et il n'y parvenait point, puisque ce

t impossible même à l'homme. Ce miracle du Malin n'est, dit-on, ossible qu'à la femme, et encore !

Lui, s'épuisait en efforts vains. Sa volonté profonde de mentir ait, dans ses yeux, en lutte avec la faible apparence de sincérité u'il parvenait à créer ; mais ce mensonge inachevé était plus tris-ement révélateur qu'un aveu !

Je voulus en avoir le cœur net, avoir la preuve.

III

A trompeur, trompeur et demi.

— Tiens, lui dis-je, je te donne ça !...

Je lui offrais le pigeon dépareillé... Il me regarda, songeant : Hum ! ça n'est pas possible ! Toi, tu me soupçonnes, et tu veux avoir ? Pourquoi me donnerais-tu un pigeon *aujourd'hui ?* Ça ne est jamais arrivé ! »

Il le souleva dans sa gueule, et doucement, tout de suite, le emit à terre.

Il ajouta : « Je ne suis pas une bête ! »

— Enfin, il est à toi !... Puisque je te le dis !... Je pense que tu imes les pigeons ?... Eh bien ! en voilà un ! Du reste, j'en avais eux : il m'en fallait deux !... Je ne sais que faire d'un seul... je te épète qu'il est à toi, celui-ci... »

Je le flattai de la main, en songeant :

— Canaille ! voleur ! tu m'as trahi comme si tu n'étais qu'un omme ! Tu es un chien perfide ! Tu as menti à toute une existence e loyauté, gredin !

A haute voix, j'ajoutai :

— Oh ! le bon chien ! le brave chien ! l'honnête chien ! Oh ! u'il est beau !

Il se décida, prit le pigeon entre les dents, se leva, et s'en alla, entement, non sans tourner de mon côté la tête plusieurs fois, *our voir ma pensée véritable.*

Dès qu'il fut dehors, sur la terrasse, je fermai la porte à claire oie, et je demeurai à l'épier.

Il fit quelques pas, comme résolu à aller dévorer sa proie plus oin, puis s'arrêta de nouveau, posa encore son pigeon à terre et *réfléchit longtemps.* Plusieurs fois il regarda la porte avec son œil aux. Puis il renonça à chercher une explication satisfaisante, se ontenta du fait, ramassa sa proie et s'éloigna... Et à mesure qu'il

s'éloignait, la queue, timide, hésitante dans ses attitudes depui notre conversation, devenait sincère : « Bah ! attrapons toujour ça ! Personne ne me regarde ? Vive la joie ! Qui vivra, verra ! »

Je le suivis de loin et je le surpris en train de creuser dans l terre un trou avec ses deux pattes, très actives. Le pigeon que j lui avais offert traitreusement, était à côté de la fosse... Je gratta la terre moi même, tout au fond... Le premier pigeon était là volé ! habilement caché !

J'étais navré. Mon ami Pierrot, revenu aux instincts de se congénères, les renards et les loups, enterrait ses provisions. Mais animal domestique, *il avait appris à mentir !*

Je fis, sous les yeux du menteur, un paquet des grosses plume de mes deux pigeons, et je déposai ce plumeau sur ma table d travail.

Et quand Pierrot m'apportait la boule, en disant d'un air dégagé « Eh bien ! voyons, ne pense plus à ça, jouons ! » j'élevais le peti balai de plumes... et Pierrot baissait la tête... la queue se rabattai honteuse, se collait à son pauvre ventre frémissant... La boule lu tombait des dents ! « Mon Dieu ! mon Dieu ! tu ne me pardonnera donc jamais ! »

— Tu ne m'aimais pas, lui dis je un matin, non, tu ne m'aimai pas, puisque tu m'as trompé, et si savamment !

Je ne sais qui me répondit, avec bonne humeur : « Mais si, mai si, mon cher, il vous aimait ! et il vous aime encore sincèrement, mais que voulez-vous ? il aimait aussi le pigeon !... Il est bien asse puni, maintenant, allez ! »

IV

Je saisis le petit balai de plumes, et pourtant Pierrot n'eut pa peur.

— Tu le vois, lui dis je pour la dernière fois. Périsse le souveni de ta faute !

Je jetai l'objet dans le feu. Pierrot, gravement assis, le regard brûler... puis sans éclat de joie, sans sauts ni bonds, noblemen simplement, il vint m'embrasser.... Quelque chose d'infiniment doux gonfla mon cœur. C'était le bonheur de pardonner.

Et, tout bas, mon chien me disait :

— Je le connais, ce bonheur là... Que de choses je te pardonne moi, sans que tu le saches !

Jean AICARD.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Pa

LE REPORTAGE AUX ÉTATS-UNIS

Le reportage qui tient une si large place dans la presse contem-
oraine, s'est d'abord manifesté sous la forme de racontars puérils
malveillants que le célèbre poète et humoriste anglais Ben
hnson a stigmatisés dans le tableau qu'il a tracé du personnel
Nathaniel Butter.

Dans la patrie qui l'a vu naître, en Angleterre, le reporter, ou
utôt le penny-a-liner (nom sous lequel le désignait le bourgeois
dédaigneux) était considéré, vers le milieu de ce siècle, comme un
dividu indiscret et subversif dont il fallait éviter le contact.

Il est vrai de dire qu'à cette époque de transition, l'information
alimentait aux sources impures des loges de portiers et des ves-
oules, et que le domaine du reporter était limité par les drames
l'ivrognerie et les chiens écrasés.

Le progrès, ce multiplicateur de la rapidité des communications
ant donné à la curiosité publique un aliment nouveau qui est

l'actualité, on y employa le reporter anobli par des attribution nouvelles...

Le reporter moderne ne figure plus au second plan de la scène journalistique; il est au contraire en vedette, et c'est sur son article quotidien que se jette le lecteur avide de nouvelles.

La profession de reporter telle qu'elle est comprise aujourd'hui exige une grande ténacité, un coup d'œil sûr, un bagage de connaissances variées. S'agit-il d'un couronnement? le reporter qui connait le langage des cours et qui doit posséder son Gotha comme feu Molard, pénètre dans tous les palais, est de toutes les cérémonies. Quelquefois même, le souverain daigne le consulter sur l'état des affaires de son royaume. Est-il question de guerre ou de révolution? vite, le reporter gagne par le plus court chemin le théâtre des événements, et le voilà croquant, crayonnant au milieu d'une pluie de projectiles, sans songer un instant que son nom peut figurer au martyrologe de la profession.

Bien que notre patriotisme souffre de faire une pareille confession, nous sommes obligés de reconnaitre que c'est, à l'heure actuelle, la presse américaine qui détient le record du reportage.

Pendant la guerre hispano-américaine, les exploits des reporters yankees côtoient presque l'invraisemblance, et cependant...

Ainsi l'explosion du *Maine* qui eut lieu exactement le 15 février 1898 à 9 h. 40 du soir, fut connue à New-York à 2 h. 1/2 du matin et colportée dans les rues à la première heure.

Aussitôt, les directeurs envoient des reporters sur le lieu de la catastrophe, et le 16, c'est-à-dire le lendemain, le *World*, journal américain, frète un remorqueur qui quitte Key-West avec les représentants du journal et des *scaphandriers* et cingle vers la Havane.

En même temps le correspondant du *World* à la Havane reçoit de son journal l'avis télégraphique de l'envoi avec la dépense prévue. Mais, quand les scaphandriers arrivent, les autorités leur interdisent de descendre, et il en résulte une dépense inutile de 5.000 dollars. Ce n'est que le commencement.

Pendant les premiers jours d'effervescence, les journaux envoient des nuées de reporters qui enquêtent, écrivent, dessinent et emplissent les journaux yankees de croquis et d'appréciations. Il faut encore compter avec les autorités espagnoles, ou plutôt avec le censeur qui promène à tort et à travers ses redoutables ciseaux dans les kilos de copies qui lui sont soumis.

Ces mutilations ne sont pas du goût de nos Yankees, qui réel

ent de leurs journaux respectifs des moyens de communications l'abri de la censure espagnole.

De la métropole on télégraphie sur tous les points de la côte ur réquisitionner des bateaux-dépêches qui seront chargés de rter la copie de la Havane à Key-West.

Pendant quelques semaines les hardis petits bâtiments fendent s eaux des dangereux détroits de la Floride, et s'acquittent heusement de leur mission. Mais voilà que le conflit s'aggrave qu'il est question de bloquer l'île. Alors, le reportage s'organise, les journaux s'offrent le luxe de véritables flottilles.

Tous les bâtiments employés par le service de la presse sont pides; ils filent de douze à quatorze nœuds à l'heure et comptent acun de 12 à 20 hommes d'équipage. Enfin deux despatch-boats ateaux pour les dépêches) frétés par les journaux de New-York, nt des yachts privés pourvus de dynamos et de toutes les comodités qu'on peut rencontrer sur ces maisons flottantes.

Avant la déclaration de guerre, le service fait par les despatchats consistait en une course quotidienne entre la Havane et Key-'est, et la seule cargaison que le navire décelât aurait tenu dans poche d'une redingote, puisqu'il ne s'agissait que de quelques uilles de copie. Les frais n'en étaient cependant pas moins evés. Tablant sur les dangers de la guerre, les armateurs exigent 5 à 9.000 dollars par mois pour la location de chaque bâtiment. ces 9.000 dollars ou 45.000 francs, il faut ajouter les assurances ntre les risques de guerre, de feu, d'avaries et d'accidents que les sureurs new-yorkais fixent à 8 p. 100.

Un seul journal de New York paie jusqu'à 2.200 dollars par ois l'assurance d'un méchant remorqueur. A ces dépenses iniales, il faut encore joindre le charbon, les vivres, payés au *rif de guerre* et les appointements des correspondants.

Un éditeur montre la liste des salaires payés dans une semaine, rrespondants compris, ils se montent à 1.463.51 dollars.

Le reporter d'un journal de New-York est payé à raison de .000 dollars l'an.

Par ces quelques chiffres, on peut se rendre un compte exact s sacrifices que la guerre impose à un journal comme le *World* le *New-York Herald* ou tout autre organe de même importance. ais, ce n'est pas tout. Il faut aussi compter avec la rapacité du e espagnol qui fait argent de tout.

Voici la liste des impôts fantaisistes prélevés sur le reportage yankee :

Honoraires de l'office de santé ; tarif douanier ; impôt sur l'eau des chaudières ; frais de pilotage, etc. ; au retour, à Key-West, il faut aussi payer pour le certificat médical et le pilotage.

Il est bien entendu que tous ces paiements sont effectués en bonnes pièces sonnantes et trébuchantes.

Avant l'organisation de la flottille de la presse, des sommes fantastiques ont été dépensées en câblegrammes.

Le correspondant d'un journal new-yorkais a câblé jusqu'à 5.000 mots par jour ; à 25 centimes le mot, ça fait un joli denier.

Lorsque le blocus devient effectif, les difficultés augmentent, les reporters n'ont pas assez de toute leur énergie et de toute leur endurance pour surmonter des obstacles sans cesse renaissants.

Le blocus de la Havane s'étend sur une longueur totale de 120 milles. Un seul bâtiment ne peut plus assurer la réception des nouvelles sur toute la ligne du blocus, et leur transmission. Les journaux américains se voient obligés d'entretenir deux despatch-boats, un à chaque extrémité de l'île. Un steamer est frété alors comme messager, chargé de recevoir nouvelles, clichés, croquis qu'il transportera à Key-West.

Le lecteur peut se représenter le spectacle de ces petits bâtiments naviguant quelquefois sous le feu des forts, et risquant à chaque instant de heurter les mouches vigilantes du commodore Shley.

Dans la nuit poignardée par les rayons de lumière vive que projettent les puissants réflecteurs de la flotte américaine, ont lieu les reconnaissances mouvementées, accompagnées quelquefois par le *splash!* du projectile s'enfonçant dans les flots noirs.

Puis le départ, la course du steamer rapide fendant la mer capricieuse. Enfin, on atteint Key-West. Si la nouvelle est importante, le bateau-messager lance le signal convenu. A terre, le correspondant du journal se jette dans une embarcation, rejoint le bâtiment, s'empare des dépêches, et bondit jusqu'au télégraphe, les fils télégraphiques jouent et quelques heures après, les *news-boys* crient dans les rues de New-York les titres sensationnels de leurs *extras*.

Il faut bien dire aussi que, loin d'être hostiles à la presse, les officiers de la marine américaine se montrent les auxiliaires dévoués, la providence même des reporters.

Si un fait important se produit, ils s'efforcent du pont de leur navire à le crier aux confrères attentifs.

De leur côté les reporters s'efforcent d'être agréables aux officiers

leur remettant les lettres et les journaux qui leur sont destinés dont ils chargent leurs despatch-boats.

The Associated Press et le *Laffan News Bureau* ont chacun un mme à bord du *New-York* et du *Brooklyn*.

Quelques journaux sont aussi représentés par des officiers qui mulent les deux fonctions.

Les jours de tempête, alors qu'il est matériellement impossible de ettre une embarcation à la mer, les nouvelles des bâtiments assié-ants sont enfermées dans des bouteilles et jetées par-dessus bord. La plupart de ces boites improvisées sont recueillies par les spatch-boats, mais nombre vont échouer dans l'estomac de quelque quin errant, pour la plus grande joie des Jules Verne de l'avenir.

Au moment du bombardement des ouvrages avancés de Matan-s par le *New-York* et quelques autres bâtiments, le bateau du *w-York Herald* se tient au premier rang, tandis que le corres-ndant du journal, avec le plus grand sang-froid, compte les pro-tiles qui tombent autour de lui...

La fumée du combat se dissipe, avec elle s'évanouit l'excitation ssagère de nos confrères américains qui songent à porter rapi-ment *la copie* à terre.

Malheureusement à Key-West, une déconvenue les attend : Il y a que deux câbles qui fonctionnent et l'un d'eux est monopolisé r le gouvernement. Malheur donc au reporter en retard, il sera cinquantième, le centième, pour envoyer la copie obtenue au ix de tant de périls.

Pendant la durée de la guerre, bien des lecteurs des journaux de nion se sont demandé comment, malgré la censure espagnole, pouvait leur donner des nouvelles de l'intérieur de l'île.

Voilà la clef du mystère, telle que nous l'a révélée un confrère éricain :

Lorsque les Américains durent quitter la Havane, ils s'enten ent avec des colons anglais ou même espagnols pour recevoir, lgré la sévérité des autorités espagnoles, des nouvelles du litto et de l'intérieur.

Les correspondants occasionnels se servirent peu du câble. pendant lorsqu'ils furent obligés d'en user, ils employèrent une e que la censure ne trouva pas le moyen de déjouer.

Par exemple, une dépêche portait : Le général Gomez a battu en raite de A. à B. avec toutes ses forces. Cette nouvelle, qui flat-le censeur, était aussitôt expédiée. Le directeur de l'agence télé

graphique à New York, qui était au courant de la combinaison consultait une carte, et découvrant que B. était plus près de la Havane, que A. substituait : *marche en avant* à *retraite*, et le tou était joué.

Cependant ce moyen ne permettait guère aux correspondants de s'étendre, il fallait donc souvent recourir à des moyens plus dange reux, mais aussi plus en harmonie avec les besoins de l'information

Ainsi le correspondant cubain écrivait sa dépêche, qu'il en voyait par messager spécial à Mariel, petit port situé à l'Oues de la Havane. Le despatch boat s'approchait de la côte, et lorsqu l'ennemi n'était pas signalé, il recevait et emportait la dépêche

De plus, quelques journalistes s'étaient créé des intelligence dans le centre de la place, et malgré les dangers, s'en servaien résolument.

Les résolutions du Congrès ne soulevaient pas moins de curiosit que les opérations de la guerre. Des reporters détachés notaien soigneusement les débats, prêts à les transmettre télégraphiquemen tandis que dans les ateliers de composition des journaux de New York l'opérateur du linéotype, ce typographe moderne, les yeu fixés sur le cadran de l'appareil télégraphique, attendait anxieuse ment la nouvelle à composer.

Ainsi, quand la guerre fut déclarée, *trois minutes* après la déc sion du Congrès, les *news-boys* hurlaient le « Journal » qui anno çait la nouvelle.

En *trois minutes* le reporter avait recueilli et télégraphié nouvelle, la dépêche avait été transmise, et insérée dans un *extr*

Les reporters malheureux furent ceux qui, envoyés en Espagn eurent à lutter contre la mauvaise volonté et la méfiance de l'adm nistration espagnole.

Le télégraphe recevait bien le montant des dépêches... mais ne l envoyait pas toujours.

— Hé ! Rendez donc l'argent ! disaient avec humeur les journ listes déçus.

A cette judicieuse apostrophe, les fonctionnaires castillans drapaient dans une dignité froide et dédaignaient de répondre. Pl d'un journal américain perdit de cette façon quelques milliers dollars.

Fatigués d'être les jouets de l'administration espagnole, les rep ters américains envoyèrent par courrier leurs dépêches à la fr tière française, d'où des correspondants les câblaient.

Un journal de New-York, rien que pour les nouvelles venues 'Espagne par ce dernier moyen, a dépensé jusqu'à 2.000 dollars ar semaine.

Un peu avant les troubles de Porto-Rico, la perspective d'une rande bataille navale avait invité quelques organes yankees à entendre pour envoyer un correspondant à San Juan.

Le *World* envoya M. George Brouson Rea, qui parle la langue spagnole comme un petit-fils du Cid. M. Brouson Rea devait se aire passer pour un négociant anglais ayant résidé en Espagne.

Les télégrammes rédigés dans un langage conventionnel étaient dressés à une maison de commerce imaginaire de la Cité. Mais ette combinaison fut presque étouffée dans l'œuf; le mot *fortifi-ation* trouvé dans un câblegramme par un censeur donna l'éveil t M. Rea fut arrêté. Il s'échappa cependant et adressa à son jour-al le curieux télégramme que voici :

« Arrivé Porto-Rico — Chaud — Impossible câbler la vérité — Depuis votre message fortification police surveillance — Trompé igilance minuit — Bicycle — Voiture — Cheval — Schooner — Bateau de contrebandiers — Ici — Bon espoir. »

Après l'aventure de M. Rea, Saint-Thomas fut choisi par les eporters comme base d'opération. De là partaient les dépêches our New-York par le câble haïtien au taux de 3 fr. 65 le mot.

Partout où la censure espagnole s'exerçait, les correspondants e pouvaient envoyer de télégrammes chiffrés. Afin d'échapper à ette défense qui paralysait leurs efforts, les reporters américains onvinrent d'un code conventionnel qui obtint un plein succès.

Lorsqu'ils télégraphiaient innocemment : « Envoyez 500 dol rs vivement; télégraphiez instructions », le journal traduisait: Bataille; le *Vizcaya* coulé — La flotte américaine quitte Porto Rico » ou bien « Envoyez 600 dollars » signifiait : « L'*Oquendo* oulé », ainsi de suite.

On pourrait multiplier le récit des ruses employées par les corres-pondants américains; elles dénotent toute une ingéniosité qui ait honneur à la corporation.

Comme dernier exemple des sacrifices faits par la presse yankee, nous citerons les câblegrammes expédiés de Hong Kong dont chaque mot coûtait 1 dollar 60.

En Europe, le public a été vivement frappé par la rapidité avec aquelle la presse américaine a été renseignée, et l'on s'est quelque ois demandé si l'on n'était pas en présence d'informations fantai-

sistes heureusement confirmées par le caprice des événements, et si les dessins n'étaient pas des compositions *de chic*, exécutées par des artistes en veine d'imagination.

Les renseignements que nous venons de donner font bonne justice

Reporter américain comptant les projectiles qui tombent.

de soupçons, qu'un pareil tour de force pouvait faire naître.

Les reporters yankees ont prouvé qu'*impossible* n'est pas seulement un mot désagréable aux oreilles françaises ou américaines, mais encore qu'il n'a plus aucun sens journalistique et qu'il importe de le rayer définitivement du dictionnaire de la presse.

Jean CARMANT.

PERDUE [1]

(*Suite*)

VI

Quand Marcelle se réveilla dans le lit inconnu où elle avait
;u l'hospitalité, elle regarda au plafond, et éclata de rire, ce rire
orable de l'enfance, qui, au lieu comme nous de critiquer amè-
ment ce qu'elle ne connait pas, se contente de le trouver très
ôle et d'en rire à gorge déployée.

Mme Favrot, qui allait et venait par la chambre, se retourna
·e bruit inattendu, et suivant la direction du regard de l'enfant,
perçut que l'objet de cette joie était un lézard empaillé suspendu
plafond, par crainte des souris. Cette « pièce curieuse », fonds
boutique du vieux bonhomme qui l'avait précédée, avait géné
rtout l'honnête commerçante ; transportée d'un endroit à l'autre,
e s'endommageait, les écailles tombaient, et les petites filles qui
aient pris « la bébête » en affection, lui ayant un jour, — il y
ait longtemps, — rempli la bouche de panade, sous prétexte
'il devait avoir faim, l'animal avait été suspendu par deux
elles au plafond de l'entre-sol bas, où, en montant sur une
aise, Louise pouvait maintenant le toucher de la main; l'autre
fant, hélas! dormait au cimetière Montmartre.

Marcelle, couchée sur le dos, riait au lézard dont les pattes
artées, comme pour nager, avaient un air comique; le visage de
erboriste, en se penchant sur elle, changea sa joie en frayeur.
— Maman! s'écria t elle en reculant dans les oreillers, jusqu'à
meurtrir contre le bois du petit lit.

Ceux qui ne l'ont jamais entendue, cette plainte de l'enfant
rdu, qui ne sait qu'un nom, qui n'a qu'une pensée et qui jette
ıs cesse vers le ciel impitoyable le nom qui incarne sa pensée,
ıx là ne connaissent pas toute l'étendue de la pitié. Rien de plus
hirant, rien de plus indigné, que cet appel de l'être innocent,
vé soudain de ce qui, pour lui, résume la vie.

) Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 octobre.

La bonne femme sentit ses entrailles s'émouvoir à ce cri.

— Ah ! se dit-elle, j'aime mieux savoir la mienne couchée sou les arbres là-haut, que de penser qu'elle pourrait être, comm celle-là, perdue, plus qu'orpheline, sans autre refuge que la cha rité d'un passant.

— Ta maman va revenir, ma petite, dit-elle doucement. Elle dit que tu te laisses habiller bien gentiment, et elle viendra t chercher.

— Papa aussi ? fit Marcelle d'un air de soupçon.

— Papa aussi, naturellement. Comment est-il, ton papa ?

— Vous ne le connaissez pas ? demanda la petite, étonnée.

— Mais non, puisqu'il est parti hier !

Marcelle resta pensive. Elle ne comprenait pas, elle s'efforça de comprendre, et l'effort se trahissait sur son visage par un contraction des sourcils.

— Où demeurais-tu ? demanda Mme Favrot en procédant à toilette de l'enfant.

— Là-bas, loin ! fit-elle avec un geste mignon de sa menott qu'elle tourna en l'air deux fois pour indiquer l'éloignement ; il a le chemin de fer toute la journée, et puis c'est là.

Désespérant d'obtenir des éclaircissements de cette innocent Mme Favrot se résigna à attendre et se contenta de la faire jase

Joli gazouillis d'enfant, plein d'allusions à des souvenirs récen de questions ingénues, entrecoupé de rires éclatants, de taquineri sans malice, et scandé à chaque minute par cette question :

— Et maman ? Elle va revenir tout à l'heure, dis ?

Elle tutoyait Mme Favrot comme elle avait tutoyé sa mère, ign rant les conventions sociales, ses devoirs envers sa bienfaitrice, tout enfin ! Ignorance qui la rendait si touchante pour ceux qui savaient seule au monde !

Comme la toilette de Marcelle s'achevait, la blanchisse passa sa tête par la porte entre-bâillée.

— Où est-elle, la mignonne ? Eh ! mon Dieu ! Et Louise, l'avez-vous cachée ?

— Elle garde la boutique, Madame Jalin. Il faut que le co merce marche quand même.

— A-t-elle beaucoup pleuré ? dit l'excellente femme en baiss la voix et en s'approchant davantage.

— Depuis hier soir, pas une larme. Elle la demande à t moment, vous voyez, mais elle est tranquille.

— Pauvre ange! soupira Mme Jalin, ça n'a jamais connu la eine. C'est un enfant choyé, ça, pour sûr!

— Je crois bien! Il n'y a qu'à voir le linge! C'est fin, propre, ien raccommodé, et les petits cheveux soyeux et bouclés... elle tait fille unique, allez, cette petite.

— Avais-tu des sœurs ? demanda la blanchisseuse en chatouilant dans le cou la petite qui pencha la tête sur son épaule potelée n éclatant de rire.

— Des sœurs? Non. Mais j'avais un petit chat, tout petit, blanc.

— Et ton papa, il t'aimait bien ?

— Papa ! Oh ! oui, j'aime papa bien fort. Et maman, elle va evenir, dites ?

Les deux femmes échangèrent un triste regard.

— Il faudrait aller voir chez le commissaire, dit l'herboriste uand elle eut fini la toilette de Marcelle. Voulez-vous garder la etite et la boutique ? Il est temps que Louise aille à l'école.

— Je veux bien ; allez, répondit la brave femme.

VII

Elles descendirent dans l'étroite herboristerie par un petit escaer tournant caché derrière une armoire.

Louise siégeait au comptoir, perchée sur un coussin aplati par usage, entre une pelote de laine à tricoter hérissée d'aiguilles 'acier et un gros chat somnolent qui faisait son ronron. L'air était nprégné de l'odeur des herbes sèches suspendues en guirlandes u plafond et au-dessus de la porte.

— Un chat! s'écria Marcelle en s'échappant des bras de sa rotectrice pour courir au paisible animal.

Elle eut bientôt plongé sa petite main dans l'épaisse fourrure. ce contact imprévu, Minet coucha les oreilles ; mais les doigts ignons n'avaient pour lui que des caresses ; il ferma voluptueu ement ses yeux jaunes, où la pupille n'était plus qu'une fente nperceptible, rentra ses pattes en manchon et continua l'hymne e contentement qu'il se chantait à lui-même.

Louise sauta au cou de sa petite protégée, qui lui rendit ses aresses d'un air distrait ; ce qui l'entourait lui paraissait si xtraordinaire qu'elle n'en pouvait revenir. De ses mains déli ates, elle tira doucement sur les boutons des grands tiroirs où

l'on met les simples, « pour voir », puis s'arrêta en contemplation anxieuse devant les bocaux de camphre et d'alun; les grands pots de pommade avec leurs couvercles de verre cerclés de cuivre lui causèrent aussi quelque étonnement; enfin elle frappa joyeusement des mains devant un biberon avec son tube de caoutchouc qui lui rappelait le temps encore rapproché où cet objet était le compagnon de ses promenades dans sa petite voiture.

— Allons, Louise, va-t'en à l'école, tu reviendras pour déjeuner, dit Mme Favrot, presque jalouse de l'attention que sa fille accordait à Marcelle.

La petite fille obéit; elle embrassa d'abord sa mère, puis l'enfant perdue, jeta un bonjour à la blanchisseuse et s'en alla vers l'école d'un pas alerte.

— Brave petite! dit Mme Jalin en la suivant de l'œil.

La mère sourit orgueilleusement, et sans autre réponse, s'en alla chez le commissaire.

On était déjà parvenu à retrouver le lien entre la femme disparue de l'hôtel garni et la morte du square Montholon; la dépêche du Havre indiquait un autre lien entre elle et un inconnu nommé Monfort, que tout désignait comme son mari. Mais là s'arrêtaient les investigations. Le lendemain, on apprit qu'un certain Monfort s'était embarqué la veille pour l'Amérique, à bord du *Canada*. C'était tout ce que devaient savoir les protectrices de Marcelle.

A quel degré ce Monfort était il parent de la dame descendue à l'hôtel, et qu'il ne désignait pas autrement? Pourquoi n'avait-il pas donné suite à sa recherche? Le seul fait qu'il était parti semblait indiquer qu'après tout, il se souciait peu de la dame et de la petite fille. Des gens plus intelligents, plus accoutumés au maniement de l'argent, auraient chargé un courtier de prendre des renseignements. Le câble transatlantique n'existant pas alors, on aurait écrit à New York, poste restante, à tout hasard. Ce n'était pas l'affaire du commissaire de police, qui refusa de s'en charger tout en conseillant à Mme Favrot de le faire. Mais les recherches de ce genre coûtent cher; si le nommé Monfort allait déclarer ne pas se soucier de l'enfant et refuser de payer les frais que de bonnes âmes auraient avancés pour l'informer? Neuf fois sur dix, c'est par une économie de ce genre que les questions les plus essentielles se trouvent compromises.

Quelques jours après, Marie Monfort, n'ayant été reconnue par personne, fut enterrée sans bruit. Mme Favrot et la blanchisseuse

virent son cercueil, sous la chaleur accablante d'une matinée oût. En rentrant à la maison, elles embrassèrent la petite heline avec un redoublement de tendresse, et Marie Monfort rayée de la surface de la terre. La croix du pauvre, mise sur ombe à la fosse commune, sauf une date, ne portait d'autre ignation que les initiales qui marquaient son linge, M. P. Elle si était bien perdue, et pour jamais.

Une copie de l'acte de décès de la femme inconnue et du procès-bal de l'incident fut remise à l'herboriste, qui s'engagea à ndre soin de l'enfant. Elle cousit ces deux papiers dans un it sac, avec une mèche de cheveux de la morte coupée pour sa e; elle y ajouta quelques notes d'une orthographe douteuse, sur détails qui l'avaient frappée, tels que le signalement exact de morte, celui de la petite fille; la description minutieuse de ses ements, la marque M. M. qui caractérisait le linge de l'enfant; rès quoi, ayant fait tout ce qu'elle croyait possible, elle mit le dans le coin de son armoire avec l'étiquette : Marcelle, et la e du jour où la petite s'était trouvée jetée dans ses bras par la onté de Louise.

Six mois après, Marcelle, qui devenait de jour en jour plus nable et plus communicative, mit le doigt sur un bocal de dro-es, qui portait les deux *MM* de son nom.

— Marcelle Monfort, dit-elle, c'est mon nom.

— Tu en es sûre? demanda vivement Mme Favrot.

— Mais oui; *MM*, c'est aussi maman : Marie Monfort. Quand iendra-t-elle, maman?

— L'année prochaine, répondit l'herboriste, qui avait fini par faire prendre patience avec cette promesse éloignée. Ton père ppelait Monfort?

La petite fille resta perplexe.

— Je ne sais pas, dit-elle, maman l'appelait Simon.

Ces souvenirs étaient remontés tout à coup à sa mémoire. Elle évoqua plus d'une fois, et, à mesure qu'elle apprenait à réfléchir ssi bien qu'à se souvenir, elle raconta diverses circonstances qui aient laissé des traces dans son esprit enfantin; Mme Favrot les ueillit pieusement et les joignit à mesure au petit sac qui cons-nait tout l'état civil de la pauvre petite perdue.

— C'est bien peu de chose, dit-elle à Mme Jalin, mais qui sait? ut-être un jour cela l'aidera-t-il à retrouver son père.

VIII

— C'est égal, dit un jeudi la blanchisseuse en rapportant l linge de Marcelle, qu'elle lavait et repassait gratis, et avec qu soin! à votre place, moi, j'aurais écrit à New-York, au capitain du *Canada*, à Dieu et au diable, que sais-je! j'aurais usé ma mai jusqu'au coude à force d'écrire, mais j'aurais fait quelque chos pour retrouver ce Monfort; dans mon idée, c'est le père de la petit

Mme Favrot resta silencieuse. A l'entre-sol, au-dessus de leu tête, on entendait les bonds que faisaient les deux petites filles, e compagnie du chat qui jouait avec un bouchon.

— Ça se peut. Madame Jalin, fit-elle après avoir médité u instant, j'y ai pensé aussi ; mais il y a autre chose, voyez-vous.. Quel drôle de père, qui se débarrasse comme ça de sa femme e de son enfant...

Elles s'entre-regardèrent perplexes.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il a voulu s'en débarrasser fit la blanchisseuse, revenant à son idée. Il a envoyé un télé gramme pour demander ce qu'elles étaient devenues ; ce n'est pa le fait d'un homme qui veut disparaître.

— Il est joli son télégramme ! s'écria Mme Favrot avec u éclat. Réponse payée, bureau restant. Bureau restant, comprene vous ? Pas d'adresse !

— S'il était arrivé du matin, il n'avait peut-être pas de domicil cet homme ! dit Mme Jalin qui s'entêtait à le défendre.

— C'est son affaire. S'il tenait à sa famille, c'était à lui de fair des recherches, voilà mon opinion ! Et puis, voulez-vous savoir l fin fond de ma pensée ? Eh bien ! la pauvre femme savait à qu s'en tenir, et elle est morte de chagrin.

— De chagrin ? répéta la blanchisseuse atterrée ; le médecin dit que c'était de la rupture d'un anévrisme !

— Précisément ; c'est de chagrin qu'on meurt quand on meu d'un anévrisme. Dans notre état, on est bien obligé de savoir u peu de médecine, vous comprenez. Je les connais, les femmes à q les médecins ordonnent du sirop de digitale, ce ne sont pas les pl heureuses du quartier, allez ! Cette femme-là a eu un grand ch grin, et son pauvre cœur a éclaté à force d'avoir pleuré, voilà la vérit

Mme Jalin ne répondit pas, ce raisonnement dépassait mesure de sa dialectique.

— Il l'a abandonnée, insista Mme Favrot en baissant la voix. tait un méchant homme et un mauvais père.

— Elle avait une alliance ? dit vivement la blanchisseuse.

— Pas gravée, dit l'herboriste.

C'était vrai. Insoucieux l'un et l'autre d'un détail sans impor- ce, les époux Monfort n'avaient jamais fait graver leurs noms ıs l'anneau que le prêtre avait passé au doigt de Marie. Celle-ci ıit une crainte superstitieuse de s'en séparer, même pour une ıre, et n'avait pas voulu le remettre à un graveur.

Elles restèrent muettes, chacune suivant dans sa pensée la des- ée de la jeune morte; si elle était vraiment morte de chagrin, elle douloureuse existence devait avoir été la sienne! En ce ment, les enfants et le chat se livrèrent à une sarabande si effré- dans le petit entre-sol, que deux chaises tombèrent avec fra- , et l'on entendit des rires fous.

Mme Favrot prit un balai et tapa au plafond.

— Maman ? fit la voix de Louise, pendant que sa figure éveillée paraissait à un judas pratiqué dans le parquet de l'appartement périeur.

Le frais visage de Marcelle remplaça aussitôt celui de Mlle Fa- t. La petite fille trouvait délicieux de se coucher par terre et de arder dans la boutique par le petit trou.

— Voulez-vous bien vous tenir tranquilles ? gronda l'herboriste. ıs me cassez mes chaises.

— Ce sont les deux vieilles, maman, cria gaiement Marcelle, ncore elles ne sont pas cassées du tout.

— Nous serons sages, maman, dit Louise en reprenant son poste.

— C'est bon, tâchez de tenir parole, dit sévèrement la mère, et ıassez les chaises.

— Oui, maman, firent ensemble les deux voix argentines.

Le judas fut rebouché, et l'on entendit les enfants remettre chaises d'aplomb avec tant de précautions, que les quatre pieds chacune touchèrent le parquet l'un après l'autre.

— Elle dit que son père l'aimait, reprit Mme Jalin, revenant à idée. C'était une femme douée d'une remarquable ténacité.

Mme Favrot haussa les épaules.

— Ils aiment tous leurs enfants tant que ça les amuse ! dit elle c dédain. Mais il n'y a que les mères pour aimer : ne me parlez des pères. Ce n'est pas pour défunt mon mari que je dis ça, il ait bon cœur pour les siens, mais c'est plus rare qu'on ne le pense!

Où l'herboriste avait elle puisé ces étranges notions sur la paternité ? Elle ne put jamais le dire ; il y a des opinions qui naissent dans le cerveau comme des champignons, on ne sait pas pourquoi. Souvent ce ne sont pas les plus justes, mais presque toujours ce sont celles auxquelles on tient le plus.

— Il avait envie de faire fortune, reprit l'herboriste, laissant un libre cours à des réflexions longuement mûries, sinon puissamment raisonnées ; on va toujours en Amérique pour faire fortune. La femme et l'enfant l'embarrassaient, il les a laissées derrière lui avec cinquante francs. Ce n'est pas plus difficile que ça.

— Je voudrais en avoir le cœur net, fit l'opiniâtre Mme Jalin. J'écrirai au capitaine du *Canada*. C'est sur le *Canada* qu'il est parti ; eh bien ! le capitaine doit savoir ce qu'il est devenu !

— Le *Canada* a fait trois fois le voyage depuis ce temps-là, riposta Mme Favrot avec tout le légitime orgueil d'une éducation supérieure. Enfin, pour vous faire plaisir, j'écrirai au Havre. Peut-être bien aura-t-on quelques renseignements.

Si l'excellente femme, peu versée dans le style épistolaire, avait su intéresser le capitaine au sort d'une mère morte subitement, d'une orpheline abandonnée dans la grande ville, celui-ci se fût enquis et eût peut être donné des renseignements utiles.

A son retour au Havre, six semaines plus tard, il trouva au bureau la lettre de la brave herboriste de troisième classe. Elle lui demandait des nouvelles d'un nommé Monfort qui avait télégraphié à Paris à l'hôtel B. pour savoir ce qu'étaient devenues une dame avec une petite fille. Il ne comprit rien à ces galimatias pourtant élaborés à la sueur de leur front par les deux voisines. Comme elles avaient envoyé un timbre pour la réponse et que le capitaine était strictement honnête, il répondit sur le-champ que le nom de Monfort se trouvait en effet sur ses livres, qu'il n'avait jamais causé avec l'individu en question, qui était d'ailleurs taciturne, et qu'à son grand regret, il ignorait ce que cet homme était devenu après son arrivée à New-York.

Les rêves de Mme Jalin s'évanouirent, non sans qu'elle les regrettât cruellement. Elle avait bâti dans son imagination un joli petit roman : le capitaine s'était lié avec Monfort, il lui avait raconté son histoire ; le capitaine, touché par les malheurs de Marcelle et de sa mère, s'empressait de faire savoir à Monfort que son enfant n'avait plus que lui, le père accourait, sa fille volait dans ses bras, etc.

l fallut en rabattre devant l'air sévère et justement froissé de ᵉ Favrot.

— Vous le voyez, dit-elle, après avoir donné lecture de la lettre elle replia soigneusement, pour le joindre au petit dossier de rcelle, c'est un homme taciturne et bourru. Il n'a pas desserré dents pendant la traversée, de peur d'indiscrétion, sans doute. st bien perdu, n'en doutez pas, et la petite nous reste.

— Au fond, c'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? dit ᵉ Jalin, avec une pointe de malice.

Mᵐᵉ Favrot garda son air sévère et ne répondit pas, mais il vait dans les coins de sa bouche quelque chose qui ressemblait à un sourire de triomphe.

IX

Marcelle grandissait : l'herboriste avait beau rallonger encore et jours les petits jupons, tout devenait trop court, et les genoux ostinaient à dépasser les robes.

Elle allait avoir six ans, à ce que supposaient ceux qui l'avaient ueillie : en réalité, elle avait six ans et demi, et même pour cet , elle était d'une précocité remarquable.

Louise était grandelette ; les trois années qui venaient de s'écou avaient fait d'elle presque une jeune fille, longue et maigre, au ıge distingué, aux manières tant soit peu pincées ; dans une sion de choix où sa mère l'avait mise à l'époque de sa première ımunion, elle avait, sous prétexte de bonnes manières, perdu la deur affable de son ancienne apparence. L'esprit commercial t resté, mais recouvert par une couche de comme il faut un peu tentieux, qui ne laissait plus voir les qualités, sans pour cela squer les défauts. C'est ce qu'on appelle l'âge ingrat, ou pour dire souvent l'ingrate éducation ; les parents payent bien cher r faire acquérir à leurs filles ce ton suprême de mauvaise grâce ente et guindée.

, son pensionnat, Louise avait appris qu'en recueillant Mar e elle avait fait une belle action ; jusqu'alors elle ne s'en doutait , ce qui la rendait charmante dans son rôle de protectrice natu e. Quand elle le sut, elle exigea de la petite orpheline une rence respectueuse que la pauvre enfant eut toutes les peines monde à s'inculquer.

Marcelle avait vécu chez ses parents à l'état de fleur incons-ciente, faite pour réjouir le cœur et les yeux et pour croître e liberté. Mme Favrot ne lui avait guère demandé autre chose; cett enfant lui rappelait celle que, si peu de temps auparavant, ell avait accompagnée à sa dernière demeure, et lui semblait un envoyée de la Providence.

Si dégagé que se croie notre esprit des erreurs vulgaires, dan toutes nos bonnes actions entre un brin de superstition, bien cach presque invisible à l'œil, et qu'il faut tant de force pour repousse

Cela vous portera bonheur, disent les braves gens qui nou entourent; nous sourions de leur naïveté, et au fond de nous mêm nous espérons qu'en effet cela nous portera bonheur.

Mme Favrot surtout espérait bien que Marcelle lui portera bonheur. Pendant deux ans, en effet, l'herboristerie prospéra d'un façon étonnante. Tout le quartier s'était ému de cette tragique aven ture; chacun voulait voir la petite fille perdue qui avait soudai retrouvé une famille. Les compliments, les cadeaux à l'intentio de l'enfant, les prévenances de toute sorte affluèrent dans l'étroi boutique où Marcelle, perchée sur une haute chaise, enco haussée d'un coussin, tenait littéralement salon du matin au soi

Mais on se lasse de tout, même, hélas! de la générosité! Quan l'abandon et l'adoption de la petite fille furent des faits accompli couronnés de la sanction du temps et de l'habitude, le commer de Mme Favrot se réduisit à ses proportions ordinaires. Ce n'éta pas la gêne, mais ce n'était plus la facile aisance, faite des deu sous de bourrache et des trois sous de pommade des bonnes femm du quartier. L'herboriste s'aperçut alors qu'un enfant de plus éta une lourde charge.

Elle aimait Marcelle, cependant. L'aimable babil de la petit son caractère doux et soumis, la mettaient à l'abri de bien d reproches. Que serait-elle plus tard? Il était impossible d'en ri préjuger, tant cette nature sensitive et malléable était faite pour prêter à toutes les influences.

Malgré tant de gentillesse et de douceur, une veille de jour l'an, en faisant ses comptes annuels, Mme Favrot s'aperçut qu'e était en déficit de quelques centaines de francs. C'était peu de ch assurément; les grippes et autres maladies du printemps procha combleraient facilement le gouffre à l'aide de bonbons de gomm pâtes pectorales, lichen, etc; mais c'était un déficit — et l'esp commercial de l'herboriste alla droit à la cause du mal.

Cette année-là, tout ce que Marcelle avait d'abord trouvé d'effets ›partenant à la petite fille qu'elle avait remplacée avait achevé mplètement de s'user; il avait fallu racheter un peu de tout. ›nsultant une autre feuille, la bonne dame se reporta aux dépenses son intérieur : Marcelle y figurait pour une part notable. Les tits souliers surtout... Oh! les petits souliers, cette ruine des ères de famille!

Un calcul mental fut bientôt fait. En additionnant les sommes pensées et la nourriture approximativement évaluée de l'enfant opté, Marcelle avait coûté précisément ce qui manquait à me Favrot pour joindre les deux bouts.

— Pauvre enfant! dit-elle avec un profond soupir, en refermant s livres d'un air découragé. Enfin, je travaillerai un peu plus! fera pour le mieux.

Mais les rentrées n'arrivant pas, un effet de cent francs oublié ant tombé dans un mauvais moment, et l'herboriste ayant dû nprunter pour le payer, la colonne de chiffres qui représentait ntretien de l'enfant adoptive se dressa plus d'une fois devant les eux de Mme Favrot, pendant ses veilles anxieuses.

C'est cette année-là que la première communion de Louise néces ta des dépenses assez considérables ; dans les premiers jours qui ivirent son départ pour la pension, sa mère fut bien heureuse avoir Marcelle à ses côtés, pour lui tenir compagnie et l'empê er de trop ressentir le vide de la maison. Si petite qu'elle fût core, la fillette savait déjà ranger les tiroirs, essuyer les objets la « montre », épousseter partout, et même balayer la boutique ec un grand balai qui lui fit plus d'une bosse au front, sans 'elle osât s'en plaindre. La seule chose pour laquelle elle eût une vincible répugnance, c'étaient les sangsues tassées les unes contre s autres dans le bocal plein d'eau transparente. Elle en détournait s yeux avec horreur, quand Mme Favrot, pour servir la clientèle, s pêchait avec précaution et les faisait passer dans un verre. Ces tes noires la dégoûtaient profondément.

A part cela, toujours prévenante et gaie, elle connaissait les prix le poids de bien des marchandises courantes, et Mme Favrot se ait à elle pour servir les clientes ordinaires. On pouvait prévoir moment où elle rendrait à l'herboriste de véritables services.

— Si c'était moi, dit un jour Mme Jalin, en croisant les bras ur dessus son panier posé sur le comptoir, je l'enverrais à l'école, tte petite. Il serait grand temps qu'elle apprît à lire

Mme Favrot réprima un mouvement d'humeur.

— Nous avons le temps, dit-elle ; vous pensez bien que je ne vais pas m'en priver pour l'envoyer à l'école. J'ai besoin d'elle ici. D'ailleurs elle apprend à coudre et à tricoter.

La blanchisseuse ne dit rien et suivit de l'œil les doigts mignons de Marcelle qui piquait laborieusement son aiguille dans un cordon de grosse toile jaune.

— Elle ira à l'école quand Louise sera revenue de pension, reprit l'herboriste. Ma fille me coûte déjà assez cher, et les affaires ne vont pas bien! Vous comprenez qu'après tout, je ne lui dois rien à cette petite !

Mme Jalin réprima un mouvement ; elle aurait voulu boucher les oreilles de Marcelle, pour l'empêcher d'entendre ces mots cruels. Il était trop tard, elle avait entendu et leva ses yeux brun clair sur sa bienfaitrice, avec une singulière expression de doute et de tristesse. Évidemment ce n'était pas la première fois que de semblables paroles éveillaient en elle le désir d'un éclaircissement. Mais soumise comme toujours, elle ne dit rien, et retourna à son torchon.

— Il me semble, répondit la blanchisseuse, qu'on doit avant tout l'éducation à tout le monde ?

— Qu'est-ce qui vous dit le contraire ? riposta Mme Favrot avec un peu d'aigreur. Mais quand on s'est saigné à blanc, quand on a fait des dettes pour quelqu'un, qui après tout ne vous est rien, il me semble qu'on a bien le droit de prendre son temps. Elle ira à l'école quand Louise sera revenue de pension. Jusque là, je veux pouvoir quitter ma boutique un moment sans être obligée de prier une voisine de la garder. Marcelle s'en acquitte très bien, et même elle sert le monde, quand ce n'est pas trop difficile.

Les yeux de la petite fille se levèrent encore une fois, mais avec l'expression du contentement. Tout ce qu'elle demandait était d'être utile. Elle avait senti souvent qu'elle pesait à celle qui l'avait recueillie. Trop jeune pour connaître la fierté, trop humble pour sentir l'humiliation, elle en éprouvait simplement du chagrin et ne désirait plus qu'une seule chose : pouvoir rendre service, afin de ne pas entendre dire qu'elle était à charge à ceux qu'elle aimait.

La blanchisseuse reprit son panier et embrassa Marcelle en passant. Elle avait eu bien souvent envie de proposer à Mme Favrot de chercher une bonne âme qui voulût se charger de l'enfant ; mais elle sentait que sa demande serait repoussée pour le moment. L'herboriste mettait son amour-propre à conserver le bénéfice mo

l de ce que tout le monde autour d'elle considérait comme une
elle action, non moins que le bénéfice matériel qu'elle tirait de
enfant, presque aussi utile et moins coûteuse qu'une petite bonne.
Une petite bonne. C'était là le vrai mot de la situation. Peu
peu, glissant de sa position de fille adoptive, à mesure
u'elle devenait plus utile, Marcelle, de son propre mouvement,
ebordant de bonne volonté, était descendue à celui de Cen-
illon. Elle avait d'abord offert de faire les commissions, bien-
t on les lui avait imposées. Elle s'était appliquée à nettoyer
us les tiroirs de la boutique, — c'était devenu sa tâche hebdo-
adaire. Tout ce qu'elle avait tenté et réussi était maintenant
n devoir, et par conséquent, à titre de devoir, n'était plus ré
mpensé par de bonnes paroles; à peine recevait elle de loin en
in de rares et maigres remerciements. En revanche, quand elle
relâchait de sa vigilance, elle était grondée. Mais ce monde
t ainsi fait. Ce n'est pas souvent sur la terre que la paix est don-
ée aux hommes de bonne volonté!

Le dernier samedi d'octobre était pour Louise Favrot un jour de
ande sortie. C'est-à-dire que du samedi soir au lundi matin,
herboristerie changeait de maîtresse. Toujours gâtée par sa mère,
ouise avait pris en pension, au contact de jeunes demoiselles
es-bien élevées qu'elle avait pour compagnes de classe, un petit
r de supériorité qui en imposait à Mme Favrot elle-même.

Celle-ci se réjouissait de voir sa fille si délicate dans ses goûts,
élégante dans ses mouvements, si raffinée dans tout ce qui
ncernait sa petite personne. Elle ne pouvait se lasser de la
ntempler dans l'uniforme de la pension, trop cher, relativement
la mince fortune de l'herboriste, mais si flatteur pour une
ère ambitieuse! Louise avait voulu avoir une montre avec une
aine en or; « toutes ces demoiselles avaient reçu pour leur
emière communion une montre avec une chaine en or », celles
moins qui n'étaient pas déjà depuis longtemps en possession de
t objet de première nécessité. La montre et la chaine avaient été
hetées... qui sait si ce n'est pas cette emplette qui avait endetté
mère trop complaisante?

Mlle Favrot arriva le samedi vers six heures, avec sa maman;
entrant dans la boutique que gardaient Marcelle et son amie la
anchisseuse de fin, elle accorda à celle ci un salut protecteur.

La petite fille s'était élancée pour lui sauter au cou; Louise
mbrassa avec un petit air maternel tout à fait charmant et fort

digne. A la pension, c'est ainsi que les « petites mères » embrassen leurs filles. Un peu surprise et décontenancée par cet accuei majestueux, Marcelle resta debout, les yeux fixés sur sa protec trice ; au fond, elle avait un peu envie de pleurer.

Quand le dîner eut réuni dans l'arrière-boutique Mme Favrot e les deux enfants, Louise, après avoir fait mille questions, s'adress à sa mère de ce ton légèrement impertinent, qui aux yeux de l bonne dame était la suprême distinction.

— Et cette petite, dit-elle, en indiquant l'orpheline, se conduit elle bien ?

— Elle n'est pas trop méchante, répondit Mme Favrot.

Pas trop méchante! Marcelle avait bien, dans son petit cœu d'enfant, la conscience de mériter mieux que cela! Elle ne di rien, cependant, et comme elle le faisait d'ordinaire, mais le cœu un peu gros, elle s'occupa de servir et de desservir la table ave une adresse surprenante pour son âge. Le dîner terminé, on revin dans la boutique, où brûlait un bec de gaz.

A travers les vitres, encombrées d'objets de toute sorte, suspen dus à des tringles de fer, on voyait le reflet des réverbères tremblo ter sur le pavé mouillé. C'était un de ces premiers soirs d'hive qui font tant regretter l'été, où le frisson des mauvais jours pass prématurément dans les membres qu'il endolorit. La boutiqu était chauffée par le gaz, mais sous la porte le vent glacial pénétra avec une odeur de boue grasse et glissante

— Je voudrais manger des marrons, dit tout à coup Louise, e s'accotant commodément dans l'angle de la banquette, de l'autre côt du comptoir. Maman, envoie donc Marcelle acheter des marron

— Mais il n'y en a pas encore ? dit Mme Favrot.

— Si fait. En venant, tantôt, j'ai vu le marchand de marrons établ chez le marchand de vin de la rue de Trévise. Les premiers mar rons ! Il n'y a rien de meilleur. Donne quatre sous à Marcell maman. Allons, petite, dépêche-toi.

Mme Favrot hésitait, retenue par un vague mélange d'éco nomie et de crainte. Elle n'avait pas envie d'envoyer l'enfant dehor si tard, — neuf heures sonnaient, — à travers la rue Lafayett toujours pleine de voitures et d'omnibus. Louise ouvrit le tiro devant elle, y prit vingt centimes qu'elle remit à l'orpheline.

— Tu sais bien, la rue de Trévise ? En face les omnibus. Allon cours. Et surtout ne mange pas les marrons en route.

— Prends garde de te faire écraser, ajouta Mme Favrot.

Marcelle répondit par un demi-sourire, referma la porte avec écaution et partit en courant pour obéir.

Les jarretières, biberons, colliers d'ambre jaune et d'iris firent tendre un petit cliquetis contre la vitre de la porte, et les herbes ches s'entre-frôlèrent un instant; Mme Favrot gardait le silence.

— J'ai eu tort, dit-elle au bout d'un moment, de laisser aller la tite; elle n'a pas l'habitude de traverser les rues...

— Est-ce qu'elle ne fait pas tes commissions ? demanda Louise un ton légèrement agressif.

— Si, mais pas le soir.

— Eh bien, ça l'accoutumera. Vois-tu, mère, tu la gâtes! ense donc, elle n'a rien, cette enfant! Si tu venais à lui manquer, e serait réduite à mendier... Il faut bien qu'elle s'accoutume à rvir les autres.

Étrange sagesse dans la bouche d'une fille de quatorze ans! était vrai, pourtant, Mme Favrot avait elle-même émis cent fois s mêmes principes; dans la bouche de Louise, cependant, ils la oquèrent un peu, mais elle ne dit rien et prit son tricot, pendant e Louise passait et repassait la main sur le dos du gros chat mnolent, en attendant les marrons qui n'arrivaient pas.

X

En sortant de la boutique, Marcelle avait couru tout d'une leine jusqu'au coin du square et de la rue Lafayette, puis elle tait arrêtée, en se demandant comment elle s'y prendrait pour sser. Les voitures aux lanternes de toutes couleurs s'entre croient avec une telle rapidité qu'un œil même exercé eût vaine ent cherché un intervalle pour se risquer à traverser.

La petite fille était brave, mais les voitures ont quelque chose particulièrement effrayant le soir, quand il a plu. Le pavé iroite, la lumière du gaz tremblote, les chevaux qui glissent font s mouvements incertains et irréguliers; on ne sait pas où l'on va, mur en face paraît plus noir aux yeux éblouis. Enfin une éclair e se fit, Marcelle prit son élan, s'éclaboussa de la tête aux pieds ns une flaque d'eau, et au moment d'atteindre le trottoir opposé, frayée par les claquements de fouet d'un cocher de fiacre, mit le ed dans le ruisseau, ce qui la mouilla jusqu'à son petit mollet, rme et tendu sous le gros bas de laine.

Elle courut alors d'un trait jusqu'au marchand de marrons.

— Fais voir ton argent, dit l'Auvergnat rendu défiant par l malice enfantine.

Marcelle montra ses quatre sous dans le creux de sa main.

L'Auvergnat tria soigneusement les marrons bien cuits sur l plaque de tôle, en emplit une petite mesure, prit un sac de papie souffla dedans et y engouffra artistement le contenu de la mesur

— Voilà, ma belle, dit il en présentant le sac d'une main, pe dant qu'il tendait l'autre pour recevoir son payement.

Marcelle se sentit vexée. Pourquoi cet homme la soupçonnai il de vouloir le tromper? Elle n'avait jamais trompé personne! O n'avait pas le droit de la soupçonner! Elle paya néanmoins sa mot dire, et s'en alla d'un pas plus sage, méditant au fond de s petite conscience que rien n'avait encore faussée, et trouvant qu l'Auvergnat avait été injuste avec elle.

C'est un sentiment amer que celui de l'injustice, et nul peut-êt ne le ressent avec plus d'intensité que l'enfant.

L'homme sait le pourquoi de bien des choses ; il a accusé lu même parfois à faux, il s'en est repenti ; il peut excuser celui qu se trompe, et puis ces épreuves mêmes de l'enfance qui l'ont r volté jadis l'ont rompu aux chagrins de la vie. Mais l'enfant inn cent, qui n'a pas l'idée du mal, se sent lésé, outragé dans so honneur, quand il est accusé soit d'une faute qu'il n'a pas com mise, soit d'une mauvaise intention qu'il n'a pas eue.

Marcelle sentait une injustice dans les précautions du marchan de marrons, et son sentiment se traduisit par ceci : — C'est u méchant homme, je ne l'aime pas !

Toute préoccupée de ses pensées, elle ne songeait plus à prendr tant de précautions pour traverser la rue. Une sorte d'amertum s'était emparée d'elle et lui donnait l'espèce d'insouciance part culière à ceux qui ont du chagrin, insouciance qui arrive à so plus haut degré chez les enfants, quand ils sont malheureux. Ma celle n'était pas malheureuse, mais Louise n'avait pas été gentil avec elle ! Pourquoi lui avait-elle recommandé de ne pas mang les marrons ? Il y avait donc des enfants qui mangeaient en rou les marrons qu'on les envoyait acheter ? Pareille idée n'éta jamais entrée dans l'âme de la petite fille, à qui Mme Favrot ava enseigné les principes de la plus rigoureuse honnêteté.

Louise lui avait dit de ne pas manger les marrons; l'Auve gnat avait pensé qu'elle ne lui donnerait pas l'argent! Qu'est-

'elle leur avait fait à tous deux pour qu'ils eussent d'elle une si auvaise opinion ?

Les larmes vinrent aux yeux de l'enfant. Elle arrivait au bord trottoir, il fallait retraverser la terrible rue Lafayette. Avec ce ntiment de mépris de la vie et du danger qui nait chez l'être umain en même temps que celui de la souffrance morale, elle se nça bravement dans la mêlée.

Une voiture passa à gauche, une autre à droite ; des cris répétés : Gare donc ! » des jurons, des bruits de ferraille qui résonnaient criblement à ses oreilles, l'affolèrent complètement. Elle perdit tête, courut en avant... Un omnibus arrivait au grand trot, elle les horribles lanternes d'un rouge sanglant s'approcher d'elle. aleine des chevaux l'enveloppa de vapeur, elle sentit un choc, rdit pied et roula, au milieu des cris éperdus de cent personnes i accouraient de toutes parts.

L'omnibus fit encore un tour de roues et s'arrêta. Tout le mouement de la rue s'arrêta de même, instantanément ; les cris cesrent et furent remplacés par un silence de mort. Deux hommes taient précipités sous la lourde machine ; ils n'osaient toucher petite fille, qu'ils voyaient roulée en boule dans ses vêtements tre les quatre roues. Ils parvinrent à dégager un bras qu'ils èrent avec précaution. Elle ne cria pas.

— Es-tu blessée ? dit l'un d'eux, père de famille, dont le cœur ignait en pensant à ce qu'il allait peut être voir.

— Non, répondit-elle d'une voix étouffée, je ne crois pas.

On la retira ; elle se trouva debout encore chancelante, dans un t indescriptible, enduite de la tête aux pieds de boue luisante.

— Tu n'as mal nulle part ? lui demandait on en la palpant de s côtés.

Elle se dégagea, se secoua et reprit haleine.

— Non ; seulement j'ai reçu un coup à la jambe, dit elle, j'ai al à marcher.

L'omnibus reprit sa route, on porta Marcelle sur le trottoir, près square. Les questions pleuvaient. Elle ne disait pas grand'chose, le de sa frayeur et du coup reçu. Elle fit quelques pas chanlants.

— Ce n'est rien, dit elle, je retourne chez nous. Je vous remer e, Messieurs, Mesdames.

On la regardait avec stupéfaction. Si jeune, si dure au mal, si rangement indifférente !

Un groupe de femmes la reconduisit jusqu'à la porte de l'herbo risterie. Au moment d'entrer :

— J'ai perdu mes marrons, fit-elle avec effroi.

On se mit à rire, et les pièces de dix sous trouvèrent toutes seule en grand nombre le chemin de sa poche sans qu'elle en eût connais sance. Elle entra en remerciant ceux qui l'avaient escortée.

— Comme te voilà faite! lui dit Louise en la regardant avec u dégoût non dissimulé.

— Tu es tombée ? demanda Mme Favrot d'un ton moiti bourru, moitié inquiet.

— Oui, sous un omnibus.

Pendant qu'elle s'expliquait sur son accident, une commèr restée à la porte dit aux autres qui regardaient curieusement à tra vers les vitres :

— S'il y a du bon sens à envoyer son enfant dans les rues l'heure qu'il est! Et pour des marrons, encore!

— C'est que ce n'est pas sa fille, répondit une voisine qu connaissait l'histoire de Marcelle. On n'enverrait pas sa fille, mai une enfant qu'on élève par charité, que voulez-vous!...

— Faut-il qu'elle soit sotte pour être allée se fourrer sous u omnibus! disait au même instant Louise Favrot, en repoussant d pied dans un coin les vêtements boueux de la petite fille, à qui s mère préparait une compresse d'arnica.

Marcelle eut un bleu grand comme la main, et boita pendan huit jours, après quoi il n'y parut plus. Mais elle avait à son peti cœur une blessure qui ne devait plus guérir.

XI

— Madame! dit un jour Marcelle en laissant tomber son tric sur ses genoux.

Mme Favrot leva les yeux et regarda autour d'elle avec éton nement. Elles étaient seules toutes deux dans la boutique.

— C'est à moi que tu parles ? dit-elle. Pourquoi m'appelles-t Madame aujourd'hui ?

— Maman est morte, n'est-ce pas ? reprit Marcelle sans répondr

Ses lèvres tremblaient, elle était pâle comme une rose blanche

L'herboriste s'agita nerveusement sur son coussin. Elle n'avai pas prévu cette question-là.

— Elle est morte quand j'étais toute petite, quand vous m'avez-
rise chez vous, n'est-ce pas?

Mme Favrot fit de la tête un signe affirmatif. A quoi bon men-
r? Ne faudrait-il pas dire un jour la vérité?

— Et papa? qu'est-ce qu'il est devenu? continua la petite en
ivant le cours de son idée.

L'herboriste agita sa tête de gauche à droite, pour exprimer
u'elle l'ignorait.

Marcelle la regarda, ses lèvres blanches tremblèrent un peu
us, et elle dit enfin à voix basse :

— Vous avez été très bonne pour moi, Madame, je vous en
mercie.

Mme Favrot se leva brusquement, prit la petite dans ses bras et
ssit sur ses genoux.

— Pourquoi m'appelles-tu Madame? Pourquoi me dis-tu vous?
u'est-ce que cela veut dire? Quelqu'un t'a parlé contre moi? Tu
e m'aimes plus?

Elle secouait convulsivement l'enfant, sentant que quelque
ose de très grave avait dû se passer pour changer ainsi le cœur
nfiant de Marcelle. La petite fille à son tour fit un signe négatif.

— On ne m'a rien dit, fit-elle; je vous aime bien. Je vous dis
ous parce que vous n'êtes pas ma mère. Ma mère est morte.

— Qui t'a dit cela? cria Mme Favrot en colère, hors d'elle-
ême, maudissant intérieurement madame Jalin, qu'elle croyait
uteur de ce changement.

— Personne. C'est quand j'ai vu comment vous aimez Louise, que
i bien vu que je n'étais pas votre fille. Alors je me suis rappelé ma
raie maman, celle qui est morte. J'étais toute petite, n'est ce pas?

— Oui, répondit distraitement Mme Favrot. Elle était mécon-
nte de tout, et surtout, au fond de son âme, elle éprouvait la
gue impression qu'elle eût dû être mécontente d'elle même.

— Pourquoi me dis-tu Madame? reprit elle avec véhémence, se
ntant blessée par cette appellation nouvelle.

— Parce que vous n'êtes pas ma mère, reprit impitoyablement
enfant perdue, vous êtes la maman de Louise.

Mme Favrot ouvrit les bras et laissa glisser à terre Marcelle, qui
e laissa aller.

— Ingrate! dit elle les yeux pleins de larmes.

C'est toujours ceux qui nous ont fait le plus de chagrins imme-
tés qui nous accusent d'ingratitude.

Marcelle baissa la tête comme elle le faisait quand un reproch injuste tombait sur sa tête. Cependant, elle sentit confusément qu Mme Favrot n'était pas contente, et elle se rapprocha d'elle pou la caresser.

— Je vous aime bien, lui dit-elle timidement. Vous êtes trè bonne.

— Très bonne ! s'écria l'herboriste, éclatant à la fin. Je lui a servi de mère ! je l'ai prise dans la rue, orpheline, sans une hard sans un sou ; je l'ai nourrie, vêtue, soignée comme ma fille, pour me remercier, après quatre ans de cette vie là, elle m'appell madame ! Petit monstre, va !

Ceci dépassa la limite de ce que pouvait supporter Marcell Elle fondit en larmes, en sanglots entrecoupés, sans trêve. Ell s'écarta doucement des bras qui la repoussaient, appuya sa tê contre un des tiroirs plein de simples, et pleura, comme on pleur quand on a tout perdu.

— Petit monstre d'ingratitude ! qui m'appelle Madame ! conti nua Mme Favrot fort émue. Quand je me suis endettée pour elle Quand elle n'a pas sur le corps un fil qui ne vienne de moi ! E qu'est-ce que tu serais, si je ne t'avais pas recueillie, méchant petite fille ? Tu vagabonderais dans les rues ou tu serais en pri son ! Et elle me dit que je ne suis pas sa mère !

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit la blanchisseuse en ouvrant la port de la boutique. Elle a donc commis une grosse sottise, cette petite

— Elle m'appelle Madame ! répéta Mme Favrot, en tournan vers la nouvelle venue son visage enflammé de colère. Elle me di que je ne suis pas sa mère.

— Eh ! mais, répondit tranquillement la blanchisseuse, il n'y pas de quoi vous fâcher, puisque c'est vrai !

— C'est vous qui le lui avez dit ! s'écria l'herboriste déversan immédiatement sa colère sur un objet plus capable de la supporte qu'un enfant sans défense.

— Moi ? Je vous jure devant Dieu que je ne le lui ai pas dit, ri posta l'honnête femme. Mais ce n'est pas étonnant qu'elle ait fin par s'en apercevoir.

— S'en apercevoir ! répéta Mme Favrot abasourdie.

— Vous croyez qu'intelligente comme elle l'est, elle n'a pas v depuis longtemps la différence que vous faites entre elle et Louise

— Eh bien ! il ne manquerait plus que cela. Je le crois bien, qu j'en fais, de la différence !

— C'est bien naturel, et je ne vous blâme pas. Elle s'est aperçue la différence ? C'est très naturel aussi, il n'y a pas non plus de oi l'en blâmer.

Mme Favrot garda le silence. Marcelle pleurait toujours, debout, tête appuyée contre le tiroir, son pauvre petit corps secoué par sanglots. La blanchisseuse s'approcha d'elle et lui mit une ain sur l'épaule.

— Ne pleure pas, lui dit-elle, tu me fais de la peine.

— Voilà ce qu'on gagne! s'écria l'herboriste en fondant en lar- s à son tour ; faites donc du bien, privez-vous de tout, compro- ttez votre fortune, pour que vos obligés soient ingrats et que des angers se mêlent de vos affaires.

Mme Jalin n'en demanda pas davantage. Elle sortit tranquille- nt de la boutique, laissant l'herboriste à ses récriminations. e la connaissait de longue date, et elle savait que ces accès umeur n'étaient pas de longue durée.

Au lieu de rentrer chez elle, la blanchisseuse se dirigea vers la urse, et s'assit dans le premier omnibus qui partait pour Passy. rivée à la rue de la Pompe, elle descendit, fit quelques pas, et na à la grille d'un petit pavillon situé au fond d'un jardin. Une ille bonne vint ouvrir.

— Mademoiselle est là ? demanda Mme Jalin.

— Entrez, lui répondit la bonne.

Elle entra dans le petit jardin sablé, propre comme un joujou.

XII

La maison ressemblait à l'entrée. Dès le corridor, qui servait ntichambre, tout paraissait propre, net, un peu puéril. Des ets singuliers, vestige d'une autre génération, ornaient les murs es consoles. Un œuf d'autruche orné de houppes de soie descen t du plafond en guise de lanterne. Dans une étagère vitrée qui montait une petite table ornée d'un écritoire, s'étalaient, soi- eusement rangés et époussetés, de petits ouvrages en perles, des x de coco sculptées, souvenirs évidents d'un voyage à Brest ou oulon, maintes bagatelles sans valeur, mais que leur proprié- re considérait évidemment comme de remarquables curiosités. La blanchisseuse ne resta pas longtemps à les regarder : d'ailleurs connaissait de longue date ces précieuses babioles. La vieille

bonne revint et la fit entrer dans un petit salon éclairé par deu fenêtres, où, près d'un joli petit feu de houille, une vieille demo selle travaillait, penchée sur un grand métier à tapisserie.

— Bonjour, Madame Jalin, dit-elle sans relever la tête. Atte dez que je compte : cinq, six, sept. — C'est fait.

Elle se redressa, piqua son aiguille dans le canevas tendu montra à la blanchisseuse un visage rondelet, aux joues gra souillettes, brillantes et rosées comme des pommes d'api, des yeu gris foncé, très jeunes et très vifs, des dents encore blanches régulières ; le tout encadré de petites boucles foliettes de cheveu gris, dans un abandon qui n'excluait pas la symétrie. Un bonn de valenciennes avec des rubans bleu clair couronnait ce visa peu ordinaire, très agréable et bon, malgré une dose plus que suf sante de mignarde afféterie.

Mme Jalin salua avec une considération mêlée d'un peu de fam liarité, et s'assit sur une chaise en même temps que son hôtes lui disait : Asseyez vous.

— Vous m'avez rapporté mes bonnets et vous venez me dema der mes dentelles, je parie ? dit la vieille demoiselle. Eh bien, n'ai pas encore eu le temps de les chercher. Je regrette que vo soyez venue de si loin. Je vais toujours dire à Rose qu'elle vo donne quelques cols...

— Ce n'est pas pour cela que je suis venue, Mademoiselle, et ne vous ai rien rapporté, dit Mme Jalin avec un geste respectue pour retenir la main qui s'allongeait déjà vers la sonnette et qui retira aussitôt. J'ai une autre idée en tête, et puisque Mademoisel veut bien me témoigner un peu d'amitié et de confiance, je pa lerai à cœur ouvert.

— Parlez, Madame Jalin ; vous êtes la plus honnête femme q je connaisse.

Malgré cet encouragement, la blanchisseuse ne parlant pa Mlle de Beaurenom continua d'un ton amical.

— Est-ce un peu d'argent qu'il vous faut ? Je suis à vo disposition.

— Ce n'est pas cela du tout, Mademoiselle, répondit la bra femme, mais je vous remercie tout de même.

Plus encouragée par cette offre d'argent que par un déluge bonnes paroles, elle se mit à raconter l'histoire de Marcelle, depu la mort de Marie Montfort au square Montholon, jusqu'à la de nière scène à laquelle elle venait d'assister. Mlle de Beaureno

ıvaillait assidûment et ne perdait ni un point de sa tapisserie, ni ı mot du récit de la blanchisseuse.

— Eh bien ? dit-elle en relevant la tête, quand celle-ci s'arrêta.

— Eh bien, c'est tout, Mademoiselle. Quand j'ai vu cela, j'ai is l'omnibus et je suis venue ici pour vous demander conseil. ı'est-ce qu'il faut faire ?

Mlle Hermine, — car elle s'appelait Hermine, — trouva la ques- on assez grave pour repousser un peu son métier et s'appuyer mmodément sur les bras de son fauteuil.

— Et le père ? dit-elle après une assez longue méditation.

— Voilà précisément ce qui m'ennuie, Mademoiselle ! Je suis ersuadée qu'en cherchant bien, dans les commencements, on ırait pu retrouver le père. Même en admettant, ce que je n'ai mais cru, qu'il ait volontairement abandonné la mère, il ne sait ıs qu'elle est morte, et cela aurait pu changer ses sentiments our la fille.

— Quelle étrange destinée ! dit Mlle Hermine avec une mélan- olie un peu théâtrale. Ce père et cette fille qui s'adorent peut- re, séparés par l'immense Océan et par un gouffre moral plus nmense encore !

Mme Jalin ne répondit pas. Ce lyrisme était au-dessus des res- ources ordinaires de sa conversation.

— Vous comprenez, reprit elle, après avoir laissé s'écouler un ıtervalle suffisamment respectueux, que la position de la pauvre ıfant dans la maison de Mme Favrot va devenir intolérable. ısqu'ici, cela allait encore ; mais maintenant qu'elle a été traitée 'ingrate, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Et puis Louise va ntrer dans quelques mois, elle va vouloir plus de place qu'il ne ıi en fallait autrefois, la chambre sera bien petite, je prévois que ıa pauvre Marcelle sera de trop, et comme elle a l'âme fière, cette ıignonne, elle est capable de...

— De quoi ?

— De tout ! de s'enfuir par exemple et de se retrouver dans la ıe, un beau soir, plus pauvre que jamais. Et ce que sa petite me tendre en souffrira, il n'y aura que le bon Dieu et moi pour le avoir ! Encore si j'étais sure de la retrouver ! Mais elle ne songera eut être pas à moi, dans ce moment-là. Est-ce qu'on sait ?

— Est-elle jolie ? demanda Mlle Hermine, en retournant au nétier.

— Je la trouve jolie, moi ! Elle a la bouche trop grande et le

menton trop court, mais les yeux sont si doux, la petite figure e si bonne, le teint si clair, et tout ça vous a un air si honnête!

— Vous devriez me l'amener, fit Mlle Hermine, soudain affriandé Elle adorait les enfants.

— Je tâcherai, Mademoiselle. Mme Favrot en est très jalous vous savez, mais je ferai mon possible.

— Dites lui que c'est une personne qui veut du bien à l'enfan suggéra la bonne créature, prise au piège que lui tendait l blanchisseuse.

— Raison de plus pour qu'elle ne veuille pas me la confie riposta Mme Jalin, qui savait de longue date combien les obstacl avaient le don de passionner Mlle Hermine pour l'accomplissemen de son moindre désir.

— Comment, on la cloître! s'écria celle ci. Mais c'est mon trueux! On n'a pas le droit de cloîtrer ainsi ses enfants, à plu forte raison ceux des autres! C'est odieux.

— On lui laisse faire les commissions, corrigea Mme Jalin, q eut peur d'avoir entraîné trop loin l'esprit chimérique de Mlle He mine. Enfin, je tâcherai.

— Le plus tôt possible, répliqua la vieille demoiselle. Vous n pourriez pas demain ?

— Je n'en sais rien..., peut être.... je m'efforcerai de vou satisfaire.

— C'est cela! dit Mlle Hermine d'un air radieux, je vous e saurai beaucoup de gré.

Mme Jalin se retira, et une fois dans la rue ne put s'empêcher d rire en admirant comment sa naïve astuce avait changé les posi tions. Elle était venue supplier, elle s'en retournait triomphante et cela, pour avoir simplement touché à point la curiosité de l vieille demoiselle.

— Pauvre excellente fille! se dit elle pendant que l'omnibus l ramenait chez elle cahin caha, j'aurais tort de rire, car, après tout elle n'a jamais fait que du bien. Marcelle lui donnera plus de joi et lui fera plus de bien que défunt son chien, M. Médor, qu'elle tant pleuré, il y a six mois.

(*A suivre.*) Henry Greville.

TOTOTE[1]

(Suite)

III

Le départ de ses visiteurs délivra Mme de Barroy de la contrainte u'elle s'était imposée. on visage se détendit ; prit une expression e douleur extrême. lle se sentait sans rce, perdue dans la ie, puisqu'elle n'aurait lus à ses côtés l'ami ur qui elle croyait appuyer toujours.

Mieux que personne, lle connaissait Jac ues. Elle le savait utoritaire, pénétré e sa supériorité, et goïste incroyable- ent, — quoique se rétendant dévoué et croyant peut-être ncèrement tel. Mais le l'avait jusqu'ici gé honnête et droit. uand elle lui de- andait de l'avertir rsqu'il ne l'aime- it plus, elle était nconsciemment cer- ine qu'elle faisait une demande qui ne servirait à rien. Elle

Et s'allongeant sur le divan, elle se mit à sangloter.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 octobre

aimait Jacques ardemment, et aussi d'une affection tendre e sûre qu'elle sentait devoir durer autant qu'elle même. Elle s croyait aimée de lui de la même façon et ne prévoyait pas la fi de cet amour, qui était à présent toute sa vie. Mais puisque, con trairement à tout ce qu'elle espérait, il s'était lassé d'elle, pourque n'avait-il pas tenu la promesse faite tant de fois? Cela, c'était vrai ment mal! Ce qu'elle venait de souffrir pendant cette heure où i lui avait fallu cacher sa peine, nul ne le saurait jamais!

Et sa vie, durant les six années qui venaient de s'écouler, pas sait rapidement devant ses yeux.

Elle se souvenait du jour où, pour la première fois, elle avai rencontré Jacques Mirmont. C'était chez Mme Dorsay. Il venai annoncer à la tante Claire que son filleul avait enfin passé le bac calauréat, raté tant de fois par pure paresse. Paresse involontair d'ailleurs. Le bachelier récalcitrant se montrait déjà le rêveur sen timental qu'était aujourd'hui le jeune homme de vingt-cinq ans Charlotte avait tout de suite trouvé charmant ce grand garçon affe tueux, qui avait pour son petit frère une tendresse pour ainsi dir maternelle et qui, cédant aux prières de sa belle-mère, s'éta astreint à l'élever avec elle sans le quitter jamais. Avant d'aime Jacques, Mme de Barroy l'admirait comme un être supérieuremen intelligent et bon. La tendresse qu'il ressentait pour Paul l'ava enthousiasmée, elle qui, saine avant tout, comprenait et « gobait sans fausse honte les beaux sentiments et les bons instincts.

Mais ce qui avait lié l'une à l'autre les vies de Jacques et d Charlotte faillit les séparer. Au début, elle se montra jalouse d cette adoration sauvage, plus expansive et plus tendre pour l'en fant insouciant des caresses que pour la maîtresse câline qui e tout donné pour un baiser. Puis, elle avait fini par prendre se parti d'un état de choses qu'elle ne pouvait changer. Peu à pe elle s'était attachée à Paul qui était la séduction même. Et Jacqu lui savait gré de son affection pour cet enfant qu'il aimait plus q tout.

Jamais « le petit Paul », — comme on l'appelait dans famille, — n'avait soupçonné la liaison de son frère. Il considér Mme de Barroy avec cette admiration méfiante, inavouée ou incon ciente, qu'éprouvent pour ceux qu'ils appellent dédaigneusem « les nobles » la plupart des bourgeois français. Tout en étant p faitement à l'aise avec elle, il se l'imaginait d'une espèce autre q la sienne. Et puis, il ne voyait pas très souvent la jeune femme

ignorait à quel point son existence était mêlée à celle de Jacques. savait que Charlotte était l'amie préférée de son frère, mais il voyait pas au delà.

Restée debout, les mains appuyées à la cheminée, les yeux fixés r les bûches qui s'émiettaient en menues braises dans le velours is des cendres, Mme de Barroy pensait aux six années de bonheur ui avaient passé si vite et qui ne reviendraient plus jamais. mais!... Ce mot lui semblait à la fois lugubre et vague. Jusqu'ici e n'avait entendu parler que de toujours. Mais elle se souve- it des joies qu'elle devait à Jacques; pour cela elle continuait à imer quand même, et elle sentait bien qu'elle l'aimerait toujours oi qu'elle fît pour l'arracher d'elle.

Et au milieu de son désespoir amoureux, elle songeait aussi au ari si admirablement bon pour elle. Elle avait une peur extrême 'il ne devinât la vérité, et une appréhension terrible de se trahir le-même.

Saurait-elle, malheureuse, anéantie, sans force, cacher son cha- in comme elle avait su cacher son bonheur?...

Un domestique entra, portant une lourde botte de roses et une rte. Sans regarder la carte ni les fleurs, elle demanda:

— Est-ce que M. le marquis est rentré ?...

— M. le marquis est rentré... et puis il est ressorti...

— Y a-t-il longtemps ?...

— Il y a cinq minutes...

L'idée de revoir son mari était insupportable à Mme de Barroy. Tant qu'elle se sentait aimée et heureuse, elle repoussait de son ieux les pensées qui la troublaient, mais sans parvenir à les arter complètement. Aujourd'hui, dans l'effondrement de son nheur, une idée fixe la poursuivait. Elle avait trompé le mari meilleur, le plus affectueux, le plus amoureux même, pour un mme qui, au fond, se souciait d'elle assez peu. Et malgré tout, 'instant où les dernières illusions qu'elle pouvait avoir encore r Jacques venaient de disparaître, elle s'avouait, honteuse, que r un signe de lui, elle courrait se blottir entre ses bras. Elle se mandait avec angoisse si, du moins, le monde ignorait cette liai- n qui venait de finir? Elle avait toujours été prudente et discrète, ais lui s'était gêné si peu! Elle redoutait d'avoir donné au monde, puisque le monde est assez absurde pour bafouer les maris ompés, — une occasion d'exercer ses sarcasmes contre M. de arroy.

Puis, peu à peu, sa pensée revint vers Jacques qu'elle aimait s horriblement.

Comment ce mariage s'était-il arrangé si vite, sans qu'elle se doutât de rien ? Il est vrai qu'elle ne connaissait pas du tout le même monde que Mirmont. Et c'était sûr, irrévocable, il n'y avai plus rien à espérer. Mlle de Lorme ?... Jeanine, avait dit le peti Paul ? Elle s'appelait Jeanine ?... Un joli nom !... pas un non comme « Totote !... »

La singulière querelle que Jacques lui avait cherchée à propo de son nom lui revenait à l'esprit. A ce moment-là, elle aurait d comprendre. Et aussi quand il lui faisait l'éloge des femme sérieuses, des femmes qui avaient de la tenue.

Un besoin de souffrir, de se torturer la prenait. Elle eût voul savoir, connaître des détails, apercevoir la jeune fille. « J'ai vu l mariage ce matin dans *Le Gaulois*, mais je n'ai pas osé en parle à M. Mirmont... » avait dit Mme de Treuil...

Charlotte quitta la cheminée et vint s'asseoir près de la table o étaient les journaux. Elle prit *Le Gaulois* et chercha l'annonce d mariage. Tout de suite elle la trouva.

« Nous apprenons que M. Jacques Mirmont, fils du regrett banquier Jean-François Mirmont et de Mme Marguerite-Marie Albertine Leclerc, est fiancé à Mlle Jeanine-Marie-Amélie d Lorme, fille de M. Auguste de Lorme, le riche manufacturier, e de Mme Joséphine-Marie-Caroline Chignon de Lavaur. Le mariag est fixé aux premiers jours du mois prochain... »

Les premiers jours du mois prochain !... Mme de Barroy cher chait quelle était aujourd'hui la date ? Elle ne savait plus ! se idées se brouillaient. Enfin, elle pensa : « Suis-je bête ? » et ell regarda *Le Gaulois* qu'elle tenait à la main. Elle lut tout haut « Mardi 23 mars... » Cela faisait, d'ici aux premiers jours du mo prochain, deux semaines, trois peut-être si les choses traînaier en longueur. Et elle se prit à désirer que cela fût le plus tôt pos sible. Quand tout serait fini, elle serait peut-être moins insup portablement angoissée ? Maintenant, elle souffrait vraimen trop.

Elle resta longtemps encore perdue dans les souvenirs aimés, le yeux fixes, la bouche rigide. Puis, tout à coup, à une vision plu tendre, à un souvenir plus précis, sa physionomie si mobil s'adoucit, son regard s'éteignit sous les larmes, et, s'allongeant su le divan, elle se mit à sangloter en cachant son visage dans le

ussins de vieilles soies pâlies, d'où sortaient seulement ses lumi-
ux cheveux blonds.

Tandis qu'elle pleurait, M. de Barroy entra. Il tenait à la main
gros bouquet d'œillets blancs auquel pendait, attaché par un
ban, un tout petit écrin de velours gris. Il s'avançait souriant,
rsqu'il aperçut sa femme et s'arrêta stupéfait.

Charlotte, elle, n'entendait et ne voyait rien. Habituellement
ergique, elle restait là sans force, comme une chose inerte, se-
uée seulement de douloureux sanglots.

Le marquis la regardait et regardait aussi, l'air navré, *Le Gau-*
s tombé à terre. Violemment ému, il fit un mouvement pour
urir vers sa femme, puis s'arrêta, et après un moment d'hésita-
n sortit doucement en refermant la porte avec des précautions
finies.

Pendant encore un long moment, Mme de Barroy resta à la
ème place sans faire un mouvement ; mais les sanglots diminué-
nt peu à peu, et il n'apparut bientôt plus qu'un tout petit frisson
i agitait les épaules.

Et, de nouveau, la porte s'ouvrit, poussée brutalement cette fois
r la main d'un domestique qui introduisait M. de Pourville.

D'un bond, Charlotte s'était dressée. Elle écarta les cheveux qui
mbrouillaient sur ses yeux, et dit, embarrassée, s'efforçant de
rire :

— Comme vous êtes gentil de venir me voir !...

Jean de Pourville s'excusa :

— Je vous ai réveillée?...

Elle saisit vivement la perche qu'il lui tendait :

— Figurez-vous que je me suis endormie !... je ne sais pas
mment !...

Pendant qu'elle parlait, il remarquait ses yeux meurtris, ses
upières rougies et l'air de souffrance de son visage ordinairement
gai. Mais sans paraître s'apercevoir de rien, il répondit :

— Bah !... vous qui n'avez jamais sommeil !... vous aurez eu, à
s cinq heures, de très ennuyeuses visites ?...

— Mais non !... j'ai eu Mme Dorsay, Mme Guérande, les deux
irmont, Mme de Treuil et d'Antin...

— En effet, tous gens agréables... sauf Agar !...

— Elle ne s'appelle plus Agar... elle s'appelle à présent Giselle.

— Ah !... ça ne m'étonne pas !... et qu'est-ce que le père Salo-
on dit de ce changement ?...

— Je ne sais pas!... il doit trouver ça de mauvais goût... et i n'a pas tort...

— Oh! non!... moi, j'en suis arrivé à ce point, que le Jui sincère qui me dirait : « Je m'appelle Abraham Nathan, je sui Juif, Juif pur sang, et n'ai nulle envie de me faire prendre pou autre chose que pour un Juif... » celui-là, j'aurais envie de l'em brasser...

— C'est excessif!...

— Mais non!... Vous avez vu Mme Dorsay?... elle est char mante!... c'est tout à fait le type de femme que j'aime...

— Eh bien, elle est veuve...

— Je sais!... mais nous ne serions ni l'un ni l'autre assez bête pour nous épouser...

— C'est drôle que vous ne vous soyez jamais marié!... vou auriez été un mari excellent!...

— Vous avez l'air de rire, mais c'est vrai!... je crois que s j'avais aimé ma femme, je l'aurais rendue très heureuse... je sui confiant et tendre... c'est l'idéal pour un mari.

— Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié?...

— Parce que je suis très honnête, que je trouve qu'il faut, a moins, en se mariant, avoir l'intention d'aimer sa femme, et qu je n'aurais pas eu cette intention-là...

— Pourquoi?...

— Parce que... ce serait trop long à vous dire...

Depuis un instant, Charlotte se composait un visage indifféren Désireuse de ne plus porter seule le poids qui l'étouffait, elle d d'un air plus dégagé qu'il n'eût fallu :

— A propos de mariage... Mirmont se marie, vous savez?...

— Oui... je l'ai appris ce matin par *Le Gaulois*...

Son regard suivait en parlant le journal tombé au pied du diva Mme de Barroy se baissa et le ramassa en rougissant. Puis, apr un silence elle demanda, poussée par une curiosité intense :

— Est-ce que vous connaissez Mlle de Lorme?...

— Je la connais de vue... je la vois à l'Opéra... les Delorm qui sont aujourd'hui les de Lorme en deux mots — si l'on en cr le filet du *Gaulois* — ont depuis plusieurs années une loge seconde qui est précisément en face des Vonancourt... juste a dessus de la loge de votre tante de Barroy...

— Alors, il n'est pas étonnant que je ne l'aie jamais vue, puisq c'est toujours dans la loge de ma tante que je vais à l'Opéra

Comment avez-vous su qui étaient les propriétaires de cette loge?... Vous les connaissiez?..

— Non, du tout!... mais à cause de la beauté de la jeune fille, nous sommes tous allés aux renseignements...

— Ah!... elle est belle à ce point-là?...

— Oui... elle s'alourdira, mais elle est, pour l'instant, d'une très rare et très incontestable beauté... elle est belle, même pour eux, et je suis du nombre, qui n'aiment pas ces physiques-là... Elle est belle comme le beau...

Et comme la marquise ne répondait rien, il ajouta, après un silence :

— C'est effrayant d'épouser une femme comme ça!...

— Pourquoi?... — demanda vivement Mme de Barroy — est-ce qu'elle n'a pas l'air d'une fille comme il faut?...

— Oh! si!... si!... parfaitement!... elle a toujours les yeux baissés et il est impossible de soupçonner quelles sont les pensées qui se cachent derrière cet admirable front, ni même s'il y a des pensées!... Non, je voulais dire qu'il est effrayant — à mon sens, du moins — d'épouser une de ces femmes qui font retourner toutes les têtes sur leur passage, et qui, si simplement mises qu'elles soient, ne sont inaperçues nulle part... ça n'est pas rassurant... à moins d'être terriblement sûr de soi...

Il s'arrêta voyant que, distraite, Charlotte ne l'écoutait plus. Son visage — presque enfantin — avait pris une expression douloureusement suppliante. L'idée que Jacques pourrait être malheureux lui déchirait le cœur et, invoquant Dieu en elle-même, elle pensait : « Mon Dieu, donnez-lui du bonheur!... »

Pourville la regardait et ses yeux gris, habituellement un peu durs, exprimaient une immense tendresse. A la fin, il demanda :

— Est-ce que Henry est chez lui?...

Revenant à elle-même, elle répondit :

— Non... il est sorti... Pourquoi?...

— Parce que je crains de vous gêner... et, s'il était là, — ou même s'il n'y est pas, — je pourrais très bien attendre chez lui l'heure du dîner... car je dîne avec vous, vous ne le savez peut-être pas?...

— Mais si, je le sais, puisque c'est moi qui vous ai invité...

Il dit en riant :

— Vous vous en souvenez?... je ne l'aurais pas cru!...

Et, se levant :

— Sans cérémonies, voulez-vous que je vous laisse et que j'aille chez Henry, dites?...

— Mais non!... en voilà une idée!... pourquoi ne voulez vous pas rester avec moi?...

— Mais, je veux bien, moi!... je ne demande que ça!... seulement, je serais désolé de vous ennuyer.

Vous avez accepté!... Quand ça?...

— Vous ne m'ennuyez pas... vous me faites plaisir, au contraire...

— Est-ce bien vrai?... je vous ai dérangée...

Elle demanda, hésitante :

— Dérangée?... pourquoi?...

Il répondit, avec un peu d'embarras:

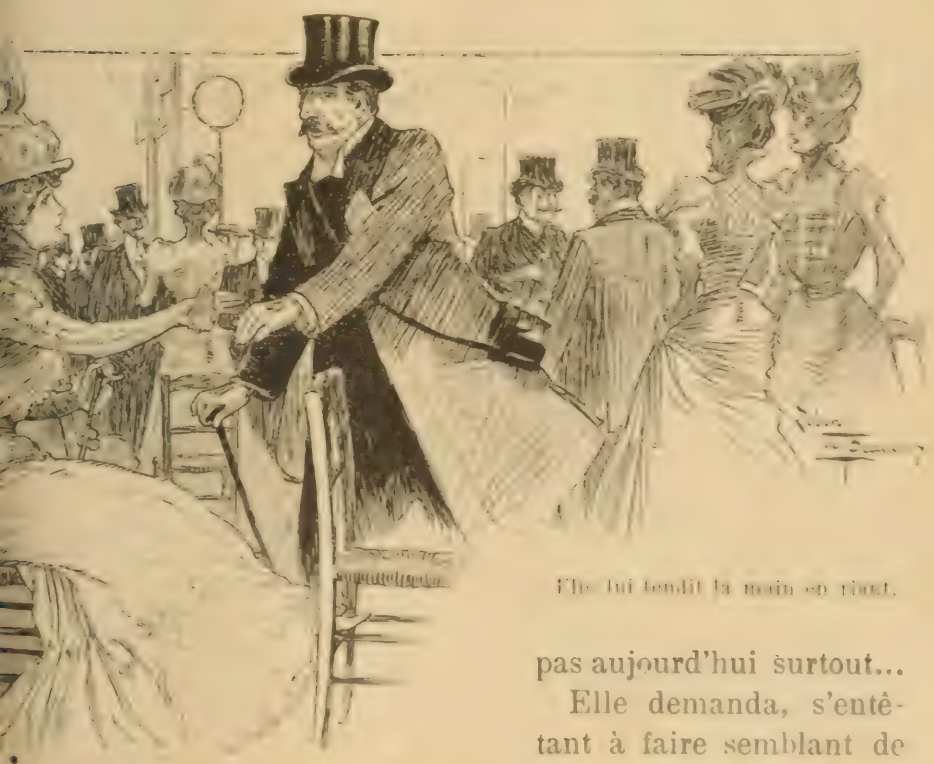
— Mais... vous dormiez... et je...

Elle comprit qu'il l'avait vue pleurer. Prise d'un désir d'avouer en partie sa souffrance, elle dit, sincère :

— Eh bien, non!... je ne dormais pas... et vous le savez bien?... je pleurais... oui... tout bêtement... je suis, ou plutôt j'étais, tout à l'heure, dans un état d'énervement contre lequel je ne pouvais pas lutter... est-ce que vous ne connaissez pas ces journées grises où le moindre bruit déchire les oreilles, où la plus petite surprise fait peur, où la plus légère contrariété donne envie de pleurer?... Eh bien, je suis dans un de ces jours mauvais, où l'on est odieux à soi-même et aux autres.

Pourville détacha la petite main qui tourmentait le bras du fauteuil et, l'enfermant entre les siennes, il dit, et sa voix un peu rude se fit caressante et douce :

– Quoi que vous fassiez, quelle que vous soyiez, vous ne me
z jamais odieuse, à moi... vous le savez bien ?...
l ajouta plus bas :
– Et vous savez bien pourquoi ?...
lle répondit, craintive, embarrassée, pas franche cette fois :
– Mais non !
l affirma :
– Si !... je sais que vous le savez... et je ne vous le dirai pas...



Elle lui tendit la main en riant.

pas aujourd'hui surtout...

Elle demanda, s'entêtant à faire semblant de ne pas comprendre :

– Pourquoi ne me le direz-vous pas ?... et pourquoi pas
ourd'hui surtout ?...
– Parce que, vous dire ce que vous savez depuis très long-
ps pourrait mettre du froid ou de la gêne entre nous et serait le
d'un imbécile... et que vous le dire aujourd'hui serait le fait
n goujat...
es yeux de Mme de Barroy se remplirent de larmes et elle
rmura, reconnaissante et émue :
– Je vous remercie, vous êtes bon !...
ourville ouvrit un papier de soie qu'il avait posé sur la table
de laquelle ils étaient assis, et dit en le développant avec soin :

— Je vous ai apporté un œillet pour votre fête... c'est b d'apporter ainsi soi-même une fleur... mais il me semble que serait encore plus bête de vous envoyer une corbeille par le fl riste comme aux femmes qui m'invitent à dîner...

Il avait sorti du papier un merveilleux œillet, énorme, d' blanc laiteux, avec, au bord des pétales, deux ou trois tac rouges et rondes qui ressemblaient à des gouttelettes de sang.

La marquise prit la fleur, la regardant avec admiration :

— Oh! quel œillet!... qu'il est beau!... c'est ce qui me fait plus de plaisir de tout ce qu'on m'a donné pour ma fête...

Et, sans même se rendre compte qu'elle parlait, elle ajouta, voix assourdie :

— Une triste fête!...

Pourville demanda, sans paraitre avoir entendu :

— Qu'est-ce qu'Henry vous a donné?...

— Rien encore... ordinairement c'est toujours avant le di qu'il me souhaite ma fête... je suis étonnée qu'il ne soit pas enc là...

— Il a dû aller tantôt au ministère...

— Ah!... pourquoi?...

— Je ne sais plus trop...

Elle dit, inquiète :

— Je sais, moi!... c'est au sujet d'un poste qu'on lui offr n'est-ce pas?...

— Oui... c'est ça même... — fit Pourville, surpris de la voi bien instruite, alors que M. de Barroy lui avait dit qu'elle savait rien.

— Eh bien?... — questionna Charlotte — qu'est-ce qu'il répondu?...

— Mais... il m'a dit que vous ne vous souciiez pas de qui Paris...

Et comme elle allait protester, il ajouta, pour atténuer ce q venait de dire :

— Lui non plus...

— Tiens!... — fit-elle surprise — il ne se soucie pas de qui Paris... pourquoi?...

— Mais je...

Tout de suite, elle se rendit compte que sa question était dé cée, étant donnée la situation dans laquelle elle se trou depuis quelques années vis à vis de son mari, et elle reprit :

— N'allez pas croire que je cherche à savoir ce qu'il fait, au oins ?... depuis longtemps déjà, je n'ai pas à m'occuper de sa e... si j'ai fait cette question, c'est que j'étais étonnée d'ap endre qu'il voulait rester à Paris qu'il a en horreur...

— C'est vrai !... mais si vous vous êtes désintéressée de sa vie, i ne s'est pas désintéressé de la vôtre, car il n'a qu'une pensée, est de vous voir satisfaite et heureuse...

Elle dit, le visage désolé :

— Il est bien meilleur que moi !...

Il affirma, conciliant :

— Mais non... mais non !... d'ailleurs, qu'est-ce qu'être meil- ur ?... on n'est pas meilleur, on est autre, voilà tout...

— Vous avez une façon d'arranger les choses !...

— Ah !... — fit Pourville qui se leva en voyant entrer M. de arroy — voilà Henry !...

Le marquis lui serra la main. Et, s'avançant vers sa femme qui tait plongée dans la grande bergère, les lèvres pâles et les yeux quiets, il dit, en lui tendant la botte d'œillets d'où pendait le tit écrin de velours gris :

— Ma chère Totote, je vous souhaite une heureuse fête... je us la souhaite de tout mon cœur...

Il s'inclina vers elle et l'embrassa affectueusement.

Elle se laissa faire, souriant d'un sourire figé, et se mit à déta- er du bouquet l'écrin qu'elle ouvrit aussitôt.

Un rubis, admirablement pur, brillait sur le velours. Il était fixé un cercle d'or si fin, que quand Charlotte l'eut passé à son doigt, pierre parut tenir toute seule, accrochée à la chair qu'elle teintait ses rayons roses.

Mme de Barroy s'était levée et remerciait affectueusement son ari, mais sans oser l'embrasser à son tour. Ce fut Pourville qui lama gaiement pour son ami un remerciement plus chaleureux. Charlotte posa alors ses deux mains sur les épaules du marquis, l'attirant à elle, lui embrassa doucement la joue. Puis, elle se ourna toute souriante vers Pourville pour lui demander si c'était en ainsi qu'il fallait remercier. Mais Pourville n'était plus là. Il tait retiré au bout du salon et, debout à la fenêtre, tapotait un rreau et semblait contempler attentivement le jardin sombre.

M. de Barroy dit :

— Pourville qui se croit obligé de s'éloigner discrètement !...

Et il ajouta, avec un accent de regret :

— Oh ! tu peux rester, va !...

La marquise s'était rassise dans la grande bergère au coin de l cheminée. La lumière qui tombait sur elle, voilée de la gaze ros des abat-jour, dorait d'une lueur vermeille sa robe de drap, d'u gris si pâle qu'il semblait presque blanc, et son fin visag attristé.

Et elle regardait la petite pièce toute rayonnante de lumière e de gaieté, avec ses tentures de quinze seize d'un gris verdâtre ses meubles Louis XVI laqués blanc, et son encombrement d fleurs superbes, presque toutes blanches ou rosées. Leur parfu flottait dans l'air tiède ; les flammes chantaient autour des bûche il était impossible de rêver rien de plus doux, de plus intime et d plus riant.

Et Mme de Barroy trouvait au contraire à ce petit salon qu'el aimait, un aspect tout à fait lugubre. Elle croyait être dans u caveau où son bonheur s'envelissait sous des jonchées de fleur Elle voyait, en face d'elle, le fauteuil où si souvent Jacques ava passé de longues heures sans parler presque, en extase, heureu de la regarder travailler, ou aller et venir autour de lui.

Pourville et le marquis, voyant qu'elle ne disait rien et resta à contempler, sans plus s'occuper d'eux, les cendres qui s'écrou laient sous la gerbe de flammes, s'étaient mis à causer. Peu à pe le bruit de leurs voix attira l'attention de Charlotte. Alors, elle l regarda, et il lui sembla qu'elle les apercevait pour la premiè fois.

Son mari et Pourville, sans se ressembler, étaient des types d même genre. Tous deux, très grands et distingués ; les yeux brun et les dents superbes. Mais M. de Barroy était très mince, av des attaches fines, alors que, au contraire, Pourville, taillé e Hercule, était d'une vigueur peu commune.

Et elle se disait que ces deux hommes l'aimaient de toutes leu forces, et qu'elle aimait de toutes ses forces un homme qui n l'aimait pas.

Enfin, sentant qu'il fallait parler, elle demanda :

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas, d'être si stupide ce soir ?. je ne sais pas si je suis fatiguée, ou si, peut-être, l'odeur de c fleurs m'engourdit ?... mais vraiment, je ne suis pas dans m assiette...

Le marquis répondit avec une gêne visible, comme quelqu'u qui a quelque chose à dire de très embarrassant :

— Demandez si vous voulez pardon à Pourville, mais pas à i... car, c'est moi, au contraire, qui ai quelque chose à me faire donner...

Elle dit étonnée :

— Quoi donc?...

— C'est très difficile à avouer...

Agacée, elle cria presque :

— Mais dites donc ce que c'est, voyons?...

— Eh bien, il y a deux jours, on m'a offert Londres... vous ez que Londres, c'était le rêve de toute ma carrière?...

— Oui... je sais... Eh bien?...

— Eh bien... et c'est ici que j'ai besoin de toute votre indul- nce... j'ai accepté...

Elle se leva d'un jet :

— Vous avez accepté!... quand ça?...

— Aujourd'hui même...

— Et vous avez pensé que je vous suivrais?...

— Je l'ai espéré... oui...

— Mais vous savez bien que je ne voulais plus quitter Paris?...

Elle le questionnait, à la fois craintive et hardie, voulant savoir juste ce qu'il soupçonnait.

Et comme il ne répondait pas, elle demanda encore :

— Qu'est-ce qui vous a fait penser que je partirais?...

Il dit, en souriant :

— J'ai pensé, tout bonnement, que vous étiez devenue plus rai nable... Me suis-je trompé?...

Elle balbutia :

— Non... vous ne vous êtes pas trompé... nous partirons quand us voudrez...

Et, le regardant au fond des yeux, elle lui dit, d'une voix qui ranglait, ce qu'elle disait quelques minutes plus tôt à Pour le :

— Vous êtes très bon!...

— Parbleu!... — fit Pourville, blaguant pour empêcher l'expli ion de devenir sérieuse — nous sommes tous très bons!... on est n heureux de vivre avec des gens aussi excellents!... vous ne uvez pas?...

Charlotte les enveloppa d'un tendre regard et répondit, sérieuse :

— Si, je trouve...

IV

En apercevant Mme de Barroy assise au pied de la tribu
contre le passage à son ancienne place d'autrefois, Pourville
un mouvement de surprise et s'élança, frôlant un peu brusq
ment les promeneurs et renversant les chaises qui se trouvai
sur son passage pour la rejoindre plus vite. Elle lui tendit en ri
la main et dit :

— Vous êtes bien toujours le même.

Mais lui, un peu rouge, un peu plus visiblement ému qu'il
l'eût voulu, répondit en questionnant :

— Depuis quand êtes-vous ici ?...

— Depuis hier...

— A la bonne heure !... j'allais me fâcher...

— Henry vous a écrit pour vous demander de venir diner
soir... vous trouverez sa lettre en rentrant chez vous...

— Ça, c'est gentil !... il est là, Henry ?...

— Oui... il est là-bas... tenez !... le voyez-vous ?... Il cau
avec son ministre...

— Ah !... c'est ça, son ministre ?...

Et comme il regardait attentivement le Monsieur qui caus
avec Barroy, elle demanda :

— Comment ?... vous ne le connaissiez pas ?...

— Non... pas du tout...

Charlotte se mit à rire :

— Je vois que vous êtes toujours aussi dans le train...

— Toujours !... je ne change pas, moi !... vous non plus, d'
leurs... Vous êtes toujours Tototte... et ce que vous êtes genti
dans cette petite robe blanche !... Ça vous va bien, le blanc !...

Il regarda les petits pieds posés sur le barreau d'une chaise
dit :

— Tout est blanc !... le voile, le chapeau, les gants, les s
liers...

Elle acheva en souriant :

— Et les cheveux... oui, vous verrez ça !... j'ai une mè
toute blanche...

Un très jeune homme arrivait en courant, affairé, elle l'appela :
— Monsieur Mirmont !...
Paul Mirmont se retourna brusquement, l'air agacé. Mais en onnaissant la marquise, il s'arrêta et parut ravi.
— Que je suis content de vous voir !... est-ce qu'il y a longtemps e vous êtes à Paris ?... avez-vous vu Jacques ?...
— Non, pas encore... j'arrive... est-ce qu'il est aux courses ?
— Oui... il vient toujours au Grand Prix...
l étendit la main :
— Voyez-vous ce rassemblement ?...
— Parfaitement... qu'est-ce que c'est ?...
l répondit, avec un sourire radieux :
— C'est ma belle-sœur !... partout où nous allons, c'est comme ...
— Ah !... — fit Charlotte.
Elle regarda furtivement Pourville qui riait. Elle se souvenait ce qu'un jour, à propos de la fiancée de Jacques, il lui avait dit femmes qui ne passent pas inaperçues. Mais le petit Paul tinuait :
— Tenez !... la voyez vous, Jeanine ?... on la voit très bien dans noment-ci... elle donne le bras à M. de Bouillon... elle a une e mauve qui lui va à merveille... une brune qui est jolie en ıve, c'est pas ordinaire, ça !...
acques Mirmont passait à côté d'eux sans les voir. Son frère rêta par la manche avant que Mme de Barroy eût le temps 'en empêcher.
'abord un peu interloqué, il se remit très vite, et l'air empressé, rcha de l'œil une chaise libre.
ourville se leva :
— Mirmont !... prenez ma chaise... moi je vais tâcher de trouver roy que je n'ai pas encore vu...
acques s'assit, tandis que Charlotte lançait à Pourville qui s'é nait un regard de reproche. Le petit Paul avait été rejoindre elle sœur. Jacques et la marquise restaient seuls.
andis qu'elle cherchait vainement une phrase banale, il l'exa ait sournoisement, surpris de la trouver si jolie et si jeune. in il demanda :
— Eh bien ?...
lle dit :
— Eh bien, quoi ?..

— Eh bien, vous m'avez oublié, n'est ce pas ?...

Sa voix retrouvait les inflexions câlines d'autrefois. La jeu femme en fut toute remuée, elle répondit :

— Je ne vous ai pas oublié... je ne vous oublierai jamais...

Il la devina sincère et en éprouva une sorte de joie. Si profond ment amoureux qu'il fût de sa femme, il eût été déçu de n'ét plus aimé de « Totote ». Il dit :

— Je vous remercie...

Mais il s'abstint de toute protestation. Et tandis que le cœur Mme de Barroy battait à l'étouffer, il se demandait, perplexe :

— Vais-je lui présenter Jeanine ?...

Et il s'avouait, après un instant de réflexion, qu'il était imp sible de faire autrement. La jeune femme demanda :

— Est-ce que Madame Dorsay est ici ?...

— Ah ! Dieu non !... jamais !... elle a l'horreur des courses...

— Elle va bien ?...

— Très bien... elle est comme vous, elle est toujours jeune...

— Et Paul ?... est-il toujours aussi naïf ?...

— Naïf ?... pourquoi ?...

— Parce que la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir c'était au mois de février 96...

— Croyez-vous ?...

— J'en suis sûre... c'était le jour de ma fête... je n'ai ri oublié...

— Oui... c'est vrai !... vous ne m'avez pas permis de venir v dire adieu...

— A quoi bon ?...

— Et vous n'avez pas voulu non plus venir une dernière f dans le petit appartement où, pourtant, nous avions passé bonnes heures, n'est-ce pas ?...

Elle murmura, frissonnante, se sentant reprendre mal elle :

— Oui...

Puis, tout de suite, elle demanda :

— Êtes-vous heureux ?...

— Autant qu'on peut l'être !... je ne soupçonnais pas qu'il exister un bonheur pareil au mien...

— Tant mieux !... murmura t-elle — je ne souhaitais rien que cela...

— Vous verrez ma femme... c'est une enfant idéalement b

Elle s'était appuyée contre l'épaule du cheval de la marquise.

t bonne... ma mère se porte à merveille et rajeunit à la vue de non bonheur... Paul est devenu charmant...

— Oui... il est charmant!...

— Ah! c'est vrai!... vous venez de le voir!... mais pourquoi me lemandiez-vous s'il est toujours aussi naïf?...

— Parce que, — comme je vous le disais tout à l'heure — vous n'avez raconté, la dernière fois où nous nous sommes vus, qu'il royait des choses invraisemblables... comme par exemple, qu'une etite actrice qui avait des bontés pour lui, était entretenue par un ieux Monsieur qu'elle traitait uniquement comme un père... Et ous paraissiez désolé de cette crédulité que vous trouviez xcessive...

— Parfaitement!... je ne m'en souvenais déjà plus... c'est si ieux, tout ça!...

Elle dit, semblant regarder au loin :

— Il y a dix-huit mois!... dix-huit mois que je ne suis revenue n France...

— C'est pourtant vrai!... eh bien, depuis ce temps, Paul a hangé de façon de vivre... Oh!... pas tout de suite après votre épart!... non, au contraire, le jour où il a trouvé — dans une tuation qui ne laissait aucun doute sur son désintéressement — vieux Lacombe chez son ange, il a eu un chagrin violent...

— Pauvre petit Paul!...

— Ne le plaignez pas trop!... l'amour-propre était malade plus ue le cœur... il rageait d'avoir pris au sérieux ce qui l'était si eu et d'avoir été ridicule... un point, c'est tout!...

— Tant mieux! c'est si triste de voir souffrir un être jeune et onfiant!...

— Il souffrait — ce qui s'appelle souffrir — très modérément... 'empêche que pour s'étourdir, ou soi disant, il s'est mis à mener ne vie de polichinelle...

— Et tout à l'heure j'ai dû le déranger?... il a été poli et gentil mme tout, le pauvre petit, mais je crois bien qu'il n'avait qu'une ée, c'était de filer...

— Oh non!... s'il a filé, c'était tout bonnement pour aller joindre Jeanine... ma femme... je les aperçois... il la promène bas... Non, depuis trois ou quatre mois, il s'est rangé subite ent, sans que nous sachions ni pourquoi ni comment, et il s'est is à vivre presque continuellement avec nous... j'en suis très ureux... je l'aime tant, ce gentil bonhomme, qui m'a donné tant

de peine à élever !... sa mère est ravie de le voir si sage... moi, je me réjouis moins qu'elle, parce que je pense que ça ne durera qu'un temps...

— Pourquoi ?...

— Parce que cette tendresse pour nous doit être la conséquence de quelque nouveau déboire que nous ignorons... c'est quand Paul a du plomb dans l'aile qu'il se jette dans les bras de la noce ou de la famille, selon la disposition d'esprit du moment... Dans tous les cas, je suis bien heureux de l'avoir...

— Vous l'aimez tant, votre petit Paul !...

La voix un peu sèche de Mirmont s'adoucit singulièrement, tandis qu'il répondait :

— Oui, je l'aime... il a été et sera toujours la plus grande affection de ma vie...

En écoutant cette voix, le visage de Charlotte se colora brusquement. Elle se rappelait l'avoir entendue autrefois se faire tendre ainsi pour elle. Des souvenirs lui revinrent en masse qui attirèrent des larmes dans ses yeux. Et, à cette minute, elle comprit qu'elle aimait encore Jacques, et que ces longs mois passés à l'étranger et pendant lesquels elle croyait s'être reconquise, n'avaient rien effacé. Et elle pensa que Mirmont disait vrai lorsqu'il affirmait aimer plus que tout son frère. Souvent, au temps où elle s'était cru le plus tendrement adorée, elle avait senti, comme elle le sentait aujourd'hui, que « le petit Paul » passait quand même avant tout.

Mirmont la tira de sa rêverie en disant :

— L'air de Londres vous réussit à merveille... vous êtes plus jolie et plus jeune encore qu'il y a un an...

Comme en écoutant cette banalité elle haussait imperceptiblement les épaules, il ajouta :

— Oh !... je sais que vous avez eu en Angleterre un succès très grand...

— Vous m'étonnez !... on ne m'a pas vue... je suis la femme du diplomate qui ne va nulle part... une rareté...

— On vous a vue assez pour vous juger à votre valeur...

— Par qui êtes-vous si bien renseigné ?...

— Par Morières... qui a passé à Londres toute la saison dernière...

Il s'arrêta un instant et conclut :

— Un peu à cause de vous, je crois ?...

Elle ne répondit pas. C'était vrai. M. de Morières l'avait suivie Angleterre, où il avait assez d'amis pour expliquer un séjour de usieurs mois. Mirmont reprit :

— C'est gentil d'être discrète, mais Morières l'a été moins que us... il n'a caché ni l'admiration que vous lui inspiriez, ni comme oi, de ce long voyage, il était revenu bredouille...

— Eh bien ! je dois lui savoir gré de cette franchise... tant d'autres a place eussent laissé entendre qu'ils avaient réussi !...

— Vous devez lui savoir gré d'autant plus qu'il n'est pas habi- é à échouer, Morières !... et que l'échec a dû lui être très sen- ble...

— Je n'en sais rien... il a bien voulu me faire grâce de ses pressions à ce sujet...

— Il vous adore toujours... j'entends moralement... vous n'ima- nez pas le bien qu'il dit de vous ?...

— Mais si, je l'imagine... nous sommes très bons amis...

— Avez-vous un long congé ?...

— Henry a trois mois, moi... j'en prendrai six...

— Et qu'est-ce que vous allez faire de votre été ?...

— Nous partons dans quelques jours pour Barroy, où je resterai squ'à mon retour en Angleterre...

— Comme ça, à la campagne, toute seule ?...

— Je ne serai pas toute seule... J'aurai beaucoup de visites... t d'abord, votre tante Dorsay va venir passer six semaines avec ous...

— Vous souvenez-vous de nos bonnes petites parties de bateau ?... des pleine-eaux ?... vous nagiez si bien !...

Elle dit en souriant :

— Je nage toujours la même chose...

— Ah ! que nous nous sommes amusés à Barroy !...

Il évoquait gaiement, avec une parfaite liberté d'esprit, les sou- enirs qui serraient le cœur de Charlotte. Le passé n'était pour lui u'un aimable roman fini juste à l'instant où il aurait cessé d'être téressant. Pour elle, c'était l'histoire de sa vie gâchée et de son onheur perdu. Tout ce qu'elle avait connu de joies tenait dans ces x années, et alors que lui recommençait joyeux une existence ouvelle, elle s'enfermait désolée dans les souvenirs anciens.

Depuis un instant, Mme Mirmont s'était approchée de son mari de la marquise et, plantée à quelques pas, elle les examinait d'un r narquois et impertinent.

En la voyant avec le petit Paul, Charlotte avait tout de sui deviné la femme de Jacques. D'autant plus que son attention ava été attirée par la merveilleuse beauté de la jeune femme, avai même qu'elle eût aperçu celui qui l'accompagnait.

Lorsqu'elle vit que sa présence était remarquée, Mme Mirmo s'avança, remorquant Paul qui semblait un peu gêné. Quand el fut à côté de son mari, qui ne l'avait pas vue venir, elle lui dit, l voix haute et le ton coupant :

— Présentez-moi donc à la marquise de Barroy, voulez-vous ?.

Il se leva surpris, mais nullement embarrassé, et dit, en ind quant Jeanine qui conservait son sourire goguenard :

— Ma femme...

Charlotte posa sa petite main solide dans la main fine et moll que lui tendait la jeune femme et murmura avec effort :

— Je suis très heureuse de vous connaître, Madame...

Jeanine Mirmont répondit, de cette voix claironnante qu contrastait avec sa beauté grave et douce :

— Moi aussi, Madame...

Elle prit un temps, et continua, en appuyant avec une intentio méchante :

— J'ai tant entendu parler de vous !...

Un nuage rose couvrit le front et les joues de Mme de Barroy mais elle ne broncha pas et dit, gracieuse, s'adressant à Jacqu qui regardait sa femme sans paraître se douter de son inconv nance :

— Je ne vous avais pas revu depuis votre mariage... je vous fa donc très tardivement mes compliments...

Tout à l'heure, lorsqu'elle causait avec lui, elle avait été froiss de son indifférence, mais elle l'aimait tant qu'elle la lui pardon nait et souhaitait quand même qu'il fût heureux. Depuis un insta une colère la prenait qui lui serrait le gosier et faisait battre s cœur à coups pressés. Elle en voulait à Jacques de ne savoir pas défendre contre l'insolence de sa femme. Elle eût voulu le vo souffrir par cette femme tant aimée tout ce qu'elle souffrait par l

A ce moment, Jeanine fit signe à son petit beau frère d'approch une des chaises éparses et, s'installant, elle demanda :

— Vous permettez ?...

On allait courir le Grand Prix. La foule revenait du pesage a tribunes. Morières passait avec les Treuil et les d'Argonn Mme Mirmont l'appela.

— Monsieur de Morières !... dites-nous qui va gagner le Grand ix?...

Sans enthousiasme il s'arrêta et répondit, impatienté et hargneux :

— Je n'en sais rien, moi!... je ne suis pas somnambule!...

Et il allait passer, quand il aperçut Charlotte. Tout joyeux, il urut à elle :

— Comment!... comment!... c'est vous?... Est-ce qu'il y a ıgtemps que vous êtes arrivée?...

— Non... hier...

— Vous n'avez pas idée du plaisir que ça me fait de vous voir!... m'asseois, vous voulez bien!...

Il prit une chaise et, sans plus faire attention à Jeanine — qui ailleurs affectait de ne pas le regarder — il s'assit à côté de la arquise et se mit à bavarder gaiement. Au même moment, Treuil t l'idée de se débarrasser de sa femme pendant un temps plus ou oins long, et il ramena Giselle qui était déjà passée, en disant :

— Voulez-vous vous mettre ici... vous y serez très bien?...

Elle consentit et s'assit d'un air ennuyé. C'était ce que comme se — elle avait découvert de plus chic. Prendre un air tellement vré qu'on lui demandait s'il lui était arrivé quelque chose, cela sait — trouvait-elle — un effet « distingué ». Elle s'imaginait e le rire, surtout le rire large et franc, était ou devait être l'apage exclusif des gens vulgaires.

Charlotte, qui avait l'horreur de la pose et de ce qu'elle appelait rrément « les gens embêtants », se sentait mal à l'aise dans un cer e aussi purement mondain. Et puis, elle venait d'être douloureuse ent secouée et n'était pas d'humeur à accepter une contrainte quelnque. D'un signe, elle appela Pourville qui passait et proposa :

— Promenons-nous?

Et dès qu'ils se furent éloignés, elle avoua franchement :

— J'étouffe là-dedans, moi!... pas vous?...

— Moi aussi... mais on s'y fait...

— Je ne m'y ferai jamais!...

— Bah! que si!...

En se penchant vers elle pour lui répondre, il aperçut son pauvre sage bouleversé. Alors il demanda, affectueux :

— Qu'est-ce qu'il y a, voyons?... ça ne va donc pas?...

Et, se retournant, il regarda le groupe qu'elle venait de quitter, erchant à se rendre compte de ce qui s'était passé. Elle répondit, erchant à retenir les larmes qui lui montaient aux yeux :

— Mais si... mais si, ça va... avec moi, ça va toujours...

— Pourquoi ne pas me dire ce que vous avez?... je suis un vie ami, moi!... le plus vieux et le meilleur des amis... vous le save bien?...

Elle murmura :

— Oui... je le sais...

— Eh bien, dites moi ce qui vous fait du chagrin?... voyon un peu de confiance?... est ce Morières qui vous a énervée?...

— Le pauvre Morières!... Ah! Dieu non!

— Ça m'étonnait aussi!... il a du tact, habituellement...

Il ajouta en riant :

— Et puis, je crois qu'il a fini par prendre son parti!... Ç'a é dur!... ah! dame!... il n'est pas habitué à être éconduit!... l femmes, même réputées austères, ne lui résistent guère... c'est u enfant gâté...

Ils étaient arrivés au bout de l'enceinte du pesage. Ils retou nèrent sur leurs pas, et se trouvèrent nez à nez avec Mme Jacqu Mirmont qui arrivait avec son beau-frère.

En les croisant, elle sourit aimablement à Charlotte, mais av toujours une menace impertinente dans le sourire et l'attitu générale.

On regardait beaucoup la jeune femme, vraiment belle dans u toilette d'un mauve très doux qui allait à ravir à sa peau blanch une vraie peau de rousse contrastant avec ses cheveux sombre Charlotte la suivit longtemps des yeux et dit à Pourville :

— Elle est bien jolie, Mme Mirmont!...

— Jolie... non...

— Belle, si vous voulez?...

— A la bonne heure!... oui, elle est très belle, mais c'est u femme banale...

— Pourquoi banale?...

— Parce qu'on peut faire sa description avec tous les clich qui ont traîné partout... elle a un teint d'albâtre, des yeux de velou des lèvres de corail, des joues de roses, un corps de marbre, etc., etc. mais pas trace de charme... sans compter que les joues de ros s'empâtent déjà, et je ne donnerais pas cher de ce que sera da dix ans d'ici le corps de marbre...

— Elle ne vous plait pas?...

— Oh! non!... j'ai horreur de ces femmes qui ont les yeux tr baissés et l'attitude trop correcte...

— Pourtant les hommes aiment ça en général .. cette austérité nne du piquant, paraît-il, à...

Elle s'interrompit, regardant Morières qui passait, avec une sistance singulière, et après un silence elle demanda :

—Alors, comme ,tout de bon, vous croyez, qu'on ne ut pas lui résis- , à Morières?

— Je le crois... rtainement, je le ois!... mais il pourtant des ceptions... vous savez aussi bien e moi?...

Comme elle res- it pensive, le re- rd perdu, la bou- e dure, tout le sage figé dans ne expression esque méchante 'il ne lui avait mais vue, Pour- lle lui passa en ant la main de- nt les yeux en sant :

—Allons! allons! s de vilaines nsées, petite ma me... c'est in- gne de vous, ça!

« Ma femme!... »

Elle devint d'une rougeur intense et balbutia :

— Pourquoi dites vous ça?...

— Parce que je crois savoir ce qui se passe dans votre tête... oui, le répète, c'est indigne de vous... tout à fait indigne...

Elle demanda, inquiète, mais voulant savoir :

— Mais quoi?... qu'est-ce qui est indigne?... dites quoi?

— Non... il me faudrait faire allusion à des choses dont il n' jamais été question entre nous...

— Dites toujours ?...

— Vous le voulez ?...

— Oui...

— Eh bien, je crois... je suppose... que la vue de Morières, d l'irrésistible Morières, a fait naître dans votre esprit un projet q n'est ni généreux, ni bien neuf non plus...

— Un projet ?...

— Oui...

— Lequel ?...

— C'est que, c'est assez difficile à vous expliquer... Vous av vu jouer Ruy-Blas, n'est-ce pas ?... Eh bien, vous souvenez-vo de ce que, à la fin du premier acte, Ruy Blas demande don Salluste et de ce que don Salluste lui répond ?...

— Mais... — balbutia Mme de Barroy embarrassée — je...

— Vous ne savez plus ?... voici : Ruy-Blas demande :

« Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement ? »

et don Salluste répond en montrant la reine d'Espagne :

« De plaire à cette femme et d'être son amant. »

— Et vous pensez que...

— Que vous méditez de donner à Morières un ordre analogue et que même vous êtes prête, pour obtenir qu'il l'exécute, à lui pr mettre une récompense... malhonnête...

Et comme, sans répondre, elle détournait les yeux, il continu

— Et vous auriez un remords infini de votre méchanceté, car, fond, vous aimez bien mieux souffrir vous-même que faire souff quelqu'un que vous avez...

Il allait dire : « que vous avez aimé », mais il se reprit continua :

— Pour qui vous avez de l'affection... De plus, cette méchanc serait absolument inutile... oui... outre qu'en ce moment la pla est prise, et bien prise... il y aurait double emploi...

Elle le regarda stupéfaite :

— Qu'est-ce que vous dites ?...

— Je dis que Morières a déjà eu la femme que vous souhai lui voir prendre...

– Oh !...

– Et que d'ailleurs elle a, pour l'instant, un autre amant auquel semble tenir...

– Qui donc ?...

– Le petit Paul...

Le fin visage de Charlotte devint plus pâle, et elle balbutia :

– Paul !... oh ! mon Dieu !... et lui ?... s'il se doutait !...

– Il ne se doute encore de rien... mais il finira bien par savoir... sait toujours à un moment donné...

Elle cria, effarée :

– Mais ce serait affreux !... mais il ne faut pas qu'il sache !...

Pourville la regarda et dit doucement :

– Quand je vous le disais, que vous n'étiez pas de bonne foi à l'heure !...

(*A suivre.*) GYP.

L'INVITÉ SYLLA

Comme il descendait du train, M. Sylla fut pris d'inquiétud
— Me voilà bien, dit-il, j'ai oublié d'apporter quelque chose po
les petites filles!

L'accueil de ses hôtes ne s'en ressentit pas d'abord. Toute
famille Bornet était à la gare. Les petites filles gambadant, leva
les bras, frappant des mains, firent plusieurs fois, sans en av
l'air, le tour de M. Sylla. Il ne cachait aucun paquet derrière s
dos; mais un homme peut mettre tant de choses dans ses poch
que les petites filles espérèrent encore, avant de se désoler.

Cependant Mme Bornet ne cessait de répéter :

— La bonne visite! Quel paresseux vous faites! Il y a de
ans que vous nous promettez de venir! on ne comptait plus v
voir dans notre humble hameau!

Et elle ajoutait :

— Ah! la campagne, ce n'est pas la ville, tant s'en faut.

Et M. Sylla répondait :

— J'aime mieux la campagne que la petite ville de province.

Il admirait tout : le jardin, ici d'agrément et là de rapport, c
tivé par M. Bornet lui même, qui se lève et se couche selon
soleil et fume sa pipe sur ce banc; l'écurie et son cheval, tou
tour de selle et de trait, brave bête abattant sa lieue comme u
autre, malgré son air de rien.

— Nous l'avons acheté d'occasion, avec les harnais à notre chif
par-dessus le marché.

— Voici les poules, qui nous pondent chaque jour des œufs fra
les lapins qui mangent plus qu'un bœuf et qu'on fait manger a
amis tombés du ciel; les pigeons, inutiles, mais si jolis à suivre

quand ils volent et déroulent dans l'air leurs guirlandes nuan-
; un cochon économique, oui, économique, je vous expli-
ai ça.

- Enfin le puits. Son eau est la meilleure du village. Tout le
de y vient en chercher. Les gens défilent du matin au soir.
s le regardons comme notre richesse, car, pour nous, la campa-
sans eau ne serait plus la campagne. Penchez vous pru-
ment.

- Quant à cette pompe, elle marche dans la perfection.
ssayez.

udain, les petites filles, que M. Sylla ne caressait plus et qui
aient l'espoir, se mirent à pleurer. Mme Bornet les prit dans
coin, leur chuchota longuement à l'oreille et leur dit, tout
, d'une voix grondante :

- Hou ! que c'est laid ! les vilaines !

ais elle les plaignait. Elle aussi avait compté, pour les petites
, sur une surprise, un bibelot sans valeur, un sac de bonbons,
eu que ce fût, mon Dieu! Et, froissée dans son cœur de mère,
dissimulait à peine un léger désappointement.

lle fit les honneurs avec moins d'entrain.

'ailleurs, M. Sylla connaissait presque toute la maison. Il
t trouvé un mot aimable pour chaque agrément et pour chaque
modité.

estait le point de vue.

- Ceci te concerne, dit à son mari Mme Bornet déjà lasse.

. Bornet parut, de ses bras, écarter des branches et dit :

- Moi, je n'aime que la plaine. Dans les pays de montagne,
uffe, et il me semble que, serré entre deux banquettes, je ne
x plus allonger mes jambes à mon aise.

- Magnifique horizon, fit M. Sylla distrait.

comprenait pourquoi les petites filles avaient pleuré ; il sen-
naître une hostilité chez Mme Bornet tandis que, avec affecta-
, elle s'obstinait à tamponner leurs yeux rouges, et, dépité con-
lles trois et contre lui, il ne laissait tomber de sa langue alour-
que de rares paroles.

. Bornet même souffrait de la gêne commune sans en deviner
auses.

- Ces gens sont étonnants, pensa bientôt M. Sylla. Quelque
in, on cède à leurs instantes prières ; on va les voir dans leur
; on se lève de bonne heure, on se bouscule, on avale en wagon

un mélange de poussière, de fumée et d'insectes ; le voyage co quatre fois plus cher que le déjeuner qu'ils offrent, et pour que r ne manque à cette partie de plaisir, si on ne les comble de ric cadeaux, au mépris des convenances ils boudent. Soit, qu'ils b dent! De mon côté, je ferai la moue, et, au café, je me frappe su tement le front : il en jaillit un prétexte, et je file!

— Monsieur Sylla, voulez-vous avoir l'extrême bonté de pas à table? dit Mme Bornet sur ce ton qu'on ne réussit d'ordina qu'avec un pince-nez.

Elle mit les hors-d'œuvre en circulation. Un peu honteuse ses petites filles, qui reniflaient trop fort et n'avaient plus fai elle exagérait auprès de M. Sylla les politesses d'usage, et anchois, pour leur part, tournaient sans s'arrêter comme dans cirque, quand la bonne apporta une feuille à signer et une bo carrée, ficelée proprement et adressée aux demoiselles Bornet.

Avant de l'ouvrir, Mme Bornet, hésitante, demanda :

— Qu'est-ce que ça peut être?

— Je ne sais, dit M. Bornet.

Les petites filles dirent, le visage coloré d'une bouffée de ros

— Oh! dépêche-toi, maman!

La boite, pleine jusqu'au bord d'angélique en bâtons, venait Paris, d'une marque célèbre; mais aucune carte ne donnait nom de l'expéditeur, aucune lettre ne l'avait annoncée.

Mystérieuse sur la table, elle déployait toutes grandes ses ai de dentelles, et les petites filles n'osaient y toucher : droit réveillées, de la langue elles se léchaient leurs lèvres fines.

M. et Mme Bornet s'interrogeaient :

— Qui diable nous l'envoie? Connais-tu quelqu'un à Pa toi?

— J'y connais une foule de gens, mais je n'y connais p sonne; personne, du moins, à qui je doive prêter cette attent délicate.

Ils levèrent les yeux sur leur invité :

— Aidez-nous, Monsieur Sylla.

— Permettez que je m'abstienne, dit-il, haussant les épaul Du reste, je ne trouve pas cette énigme de très bon goût.

Volontiers, il eût déprécié la boîte.

Mais Mme Bornet reprit d'inspiration :

— J'y songe, vous en venez aussi, vous, de Paris. Feriez-v le cachottier, par hasard?

— Je ne comprends pas. Quoi, vous me soupçonnez? répondit Sylla.

— Oh! oh! Cher ami, dit M. Bornet, vous répondez en coupable. us détournez la tête. Vous riez dans votre barbe. Avouez tout. er encore, nous affirmions que, d'apparence bourrue, vous êtes, fond, le meilleur des hommes.

— Sérieusement, vous croyez que c'est moi? dit M. Sylla.

— Nous ne le croyons pas, nous en sommes sûrs.

— Bon, entendu, je ne vous contrarie pas, puisqu'il vous plait e je joue le rôle de vil usurpateur.

— A la bonne heure! dit Mme Bornet. Ma parole, un moment, doutais presque. Je me disais : pourquoi la boite arrive-t- e seule, après lui? Et je me répondais : semblable aux autres mmes, il déteste porter des paquets.

— Cordialement, dit M. Sylla.

— Et puis, dit M. Bornet, la boite, sans doute, n'était pas prête. uvent, les commis de magasin n'en finissent plus.

— Oui, dit M. Sylla. Enfin, nous l'avons, c'est le principal.

— Eh bien! fillettes, dit Mme Bornet, on n'embrasse plus Sylla, qui pense si gentiment à nous?

Les fillettes, portant la boite, offrirent à baiser leurs joues illu- nées et à goûter les bâtons d'angélique verte.

— Merci, dit M. Sylla, l'angélique m'écœure. Seulement, je ais que vous l'adoriez. Gardez tout.

L'appétit retrouvé, les petites filles commencèrent de becqueter le pépier comme deux moineaux après l'averse. Elles sucèrent utant plus d'angélique « exquise et délicieuse » que, du bout s dents et de bouche à bouche, elles cassaient les bâtons montés fil de fer.

Et les fils de fer, qui tendaient raide les gestes de chaque convive, brisèrent aussi.

Pour se punir d'avoir méchamment jugé son hôte, Mme Bornet ccabla de prévenances, cette fois réelles.

Suivant avec docilité l'exemple, M. Bornet emplit l'assiette de n meilleur ami.

M. Sylla se laissait soigner, tantôt confus, tantôt vengé, amusé r cette réparation d'honneur imprévue. Toutefois, il fit une dér ere concession à ses scrupules :

— Si pourtant, chers amis, dit-il, j'abusais de votre confiance, quelque jour se découvrait le véritable expéditeur? Que de qui-

proquos ! Ensuite, quelle juste colère contre moi ! Mais je vous aurai prévenus, et je m'en lave les mains.

— Crois-tu qu'il est entêté, hein ? dit M. Bornet à Mme Bornet. Il recommence. De grâce ! assez, mon vieux camarade. La plaisanterie se fane. Reprenez plutôt de ces aubergines.

— J'en ai jusqu'ici, dit M. Sylla.

— Allez toujours. Le flot de la bouteille au chapeau d'argent le fera couler.

— Oh ! oh ! du champagne ! Bigre ! mince de noce !

— Nous recevons peu, dit M. Bornet, mais quand nous recevons nous recevons bien.

Jules Renard.

LE CAPITAINE SANS-FAÇON[1]

(Suite)

LE VIEUX MANS

Un escarpement abrupt et tourmenté, la « vieille ville » du Mans !... Voici la place des Jacobins : voyageur, suspends ta marche. Regarde. Derrière toi, la « ville neuve » allonge vers la plaine ses rues bourdonnantes et ses bruyants carrefours. Devant toi, taciturne sur sa montagne, se dresse la « vieille ville »... Salut à l'*oppidum* cénoman, la première d'entre quatre celtiques, « les cités rouges ».

Elle est encore belle, en sa décrépitude, cette vieille de vingt x siècles. Comme elle se présente aux regards, étrange et pitto que !... D'abord, au pied même du coteau, les décombres d'un

[1] Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 octobre.

rempart. Jadis, une ceinture de tournelles enlaçait la ville, étreignant les hommes d'autrefois; mais la ville grandissante a crevé la ceinture, et la main des hommes d'aujourd'hui a jugé inutile de la rapiécer... Au-dessus, un fouillis bizarre de maisons basses, tristes, noires... Et là-haut, sur le sommet de la colline, Saint-Julien, la cathédrale, lance dans les airs le jet de sa tour dentelée.

A ta gauche, une rue débouche sur la place. La rampe en est dure ; marche, gravis, grimpe : bien d'autres avant toi ont meurtri leurs pieds aux cailloux de ce chemin. Encore un détour : Saint Julien surgit du sol, immense... Il est vraiment superbe, ce porche, avec ses degrés qui montent vers le Très-Haut, son peuple de statues, maigreurs se haussant vers le ciel, et, dans le cintre, Jésus, — le Dieu de qui la mort a pour nous recréé la vie.

Retourne-toi. Vois cette maison gothique sur laquelle fleurit et flamboie la pierre. Tout à côté, une ruelle s'entr'ouvre, qui descend à pic sur l'autre versant de la montagne : elle est étroite, raboteuse, fétide. Déjà, la rivière de Sarthe nous envoie le murmure de ses eaux et la puanteur de ses tanneries. Quelle solitude, quel silence !... Ah !... un léger bruit s'est fait entendre : on t'appelle. Marche. Un nouveau bruit : on t'appelle encore. Lève la tête et regarde. Toutes les fenêtres de la rue s'entre-bâillent. Des visages de femmes apparaissent : faces hideuses, joues blafardes, yeux bistrés, nez camards, — des trognes. Tu es dans la ville de la prostituée... On les tient là, parquées par centaines, les misérables, — et elles enlacent la grande église, — et elles sont couchées sous les pieds de Celui qui releva la Madeleine, aux temps, hélas ! lointains, où la Madeleine croyait en lui.

Le jour, ce quartier est morne et sommeillant, à la brune, tout s'anime. Les taudions s'ouvrent et la fille se promène. En même temps, sur le pavé, cliquetis de sabres et bruit d'éperons. Le soldat français vient rendre hommage à la beauté. Alors, embrassades ou horions, chansons ou cris de rage. Hein ! Dumanet, quel paradis terrestre !

Tournons à gauche, marchons, marchons !... Les appels se font toujours entendre,... ils deviennent rares,... plus rien. De nouveau la solitude ; le silence de nouveau. La nuit tombe. A la tour de Saint-Julien une cloche tinte... Des portes s'entre-bâillent, des ombres sortent ; elles s'engagent dans la rue, se hâtent vers l'église. Des prêtres. Maintenant, nous sommes dans la ville du prêtre...

Formidable contraste ! Oui, elles sont là pressées l'une contre

utre, la créature qui damne et la créature qui sauve, — le péché le pardon ; le blasphème et la prière ; le rire fait mainte fois de mes et la larme souvent faite de rires : la fille de joie et le être... Elles sont là, toutes deux, depuis bien des siècles, abritant ır double misère dans l'ombre de la basilique, — sous l'œil de Christ de pierre qui, impassible, regarde tout cela.

L'ANTÉCHRIST

Ce jour-là, jour de dimanche, dans un des recoins perdus de la ıte ville se jouait une scène vraiment bizarre.

Six heures sonnaient. Au clocher de la cathédrale s'envolaient, is à trois, les tintements de l'angélus du matin ; mais l'aube ne nchissait pas encore la frange de l'horizon, et la nuit de janvier veloppait toujours le Mans de ses ténèbres.

Tout près de Saint-Julien, cependant, en le noir de la rue des anoines, s'élevait un bourdonnement de voix ; on y marchait, on arlait. Des formes humaines se glissaient, mystérieuses, et dis-aissaient soudain... C'était quelques campagnards en habits de ıanche, et des citadins, la tête enfouie dans le manteau ; c'était si des femmes embéguinées de blanc. Ils se faufilaient dans la ıelle, rasaient la muraille, se retournaient brusquement, puis cipitaient leur marche, — ombres se hâtant dans l'ombre.

Vers le milieu de la ruelle, sous un pignon, se renfonçait un logis abré, à porte basse. Là, chacun s'arrêtait et frappait à main crète ; alors un judas s'entre-bâillait et un visage ridé de femme paraissait sous la chandelle. Divers noms étaient murmurés en nd mystère : Debray,... Jardin,... Meunier,... Boisaubert,... rin,... Lemoine ; d'autres encore. Aussitôt, pour livrer passage, porte s'ouvrait sans bruit ; sans bruit elle se refermait aussitôt.

Cette maison était celle d'un vieil homme appelé M. Turpin.

Un curieux personnage!... La rumeur du quartier prétendait jadis il avait été prêtre, même curé, — curé de Coulaines, che le Mans. Aucuns se souvenaient d'avoir ouï sa messe et endu son prône. Mais, disait-on, les jours de quatre-vingt-treize aient rendu fou... Pauvre M. Turpin! A présent, il refusait de ter la soutane et ne voulait plus revêtir que l'habit de paysan, out comme aux mauvais temps des jacobins et de la Terreur.

Morose et soucieux, il vaguait par les rues, marmotant d'incon préhensibles paroles; et les commères se le montraient du doig les galopins le suivaient en riant. Aussi, les bonnes langues d voisinage le daubaient fort : « Un impie, qui jamais n'entrait dan une église, même aux saints jours de Noël et de Pâques !... D'ai leurs, fantasque et si plein de mystère!... Pourquoi sa port demeurait-elle close pendant des journées entières ? Notre homm était donc absent? Où allait-il ainsi, le vieux coureur ? Déta bizarre : tous les dimanches, Turpin était de retour à la ville mais il se claquemurait alors chez lui, ne se dérangeant ni pou messe, ni pour vêpres. Évidemment, le bonhomme prétenda faire scandale : il osait narguer Dieu!... Et cependant que de foi on l'avait pu voir s'arrêter devant le porche de Saint-Julien, s'age nouiller sur les marches, courber sa tête chenue, pousser de gro soupirs et verser de vraies larmes. Des remords!. . Bah! le diabl reprenait tôt sa proie. Un prêtre venait-il à passer ? vite, le Tu pin s'enfuyait. Un prêtre voulait-il lui parler ? le maniaque s'éca tait avec effroi, ou invectivait, plein de rage. « Va-t'en, avait-il cri un jour; tu as damné ton âme, laisse-moi sauver la mienne!... Sauver son âme... Ah! pauvre vieux!... Malheureux fou!...

Or, ce matin-là, cette maison du fou était bien maison selon l folie...

Dans le grenier de l'étroit logis des hommes et des femmes s trouvaient entassés par douzaines; ils étaient agenouillés, ayai le livre d'heures ou le chapelet à la main. Au fond du grenier s dressait un autel, et sur l'autel, entre deux cierges, un tabernacl

Turpin, revêtu de la chasuble, disait la messe...

Étrange messe et violant les canons du rituel! Pourquoi don en ce jour aliturgique, le célébrant avait-il l'ornement viol comme aux semaines de Carême et en temps de pénitence?... Cin autres prêtres, portant le surplis et l'étole, étaient assis près d l'autel. « *Parce Domine*, psalmodiaient leurs voix, *parce popu tuo.* » Et, dans un sourd murmure, l'assemblée reprenait verset propitiatoire. Après l'Évangile, Turpin se rangea sur droite; un des prêtres gravit les marches de l'autel et se tourn vers le peuple.

Son nom circula de banc en banc : « Boissy! c'est M. Boissy!

D'une voix vibrante, Boissy commença une harangue et parole s'échappa de ses lèvres, impérieuse.

— Aujourd'hui, disait il, troisième dimanche de la vingt

ième année de la nouvelle captivité de Babylone, voici ce que Éternel Dieu te fait passer par ma bouche, Israël :

« Un homme s'est levé sur toi, plus méchant que Pharaon, plus terminateur que Sennachérib, plus sanguinaire que Néron... t il t'a lié avec des chaînes d'airain, Israël; il t'a frappé, Juda, sa verge de fer... Qu'il soit anathème!

— Qu'il soit anathème! répéta l'assemblée.

« Et des lévites se sont rencontrés, des prêtres pour oser crier : Qui est semblable à lui? » Alors, blasphémateurs de l'Éternel ieu, ils ont adoré l'Homme... Qu'ils soient anathèmes!... »

— Anathèmes! répéta de nouveau l'assistance.

« Oui, anathème sur vous, évêques et prêtres qui avez accepté s Concordats de Buonaparte, qui avez consacré sa bigamie, qui ez applaudi à la captivité du vicaire de Jésus-Christ!... Car il t écrit : « Mauvais prêtres, je vous ferai descendre vivants dans l'enfer. »

— Anathème sur vous, renégats, qui communiquez avec ces êtres, recevez leurs sacrements, et mangez leurs hosties faites de chair du diable!... Car il est écrit : « Ils mangent et ils boivent leur condamnation. »

« Anathème sur vous, ô lâches, qui obéissez aux lois de conription, revêtez la livrée du soldat, et, pour complaire à l'Homme, us faites égorgeurs d'hommes!... Car il est écrit : « Celui qui rappe par l'épée périra par l'épée! »

« Anathème sur vous, timides, qui, par crainte du publicain, vez l'impôt et entretenez ainsi les tueries de l'Homme... Car il t écrit : « Vous n'obéirez qu'à vos princes légitimes! »

« Anathème sur vous, tièdes, qui préférez la honte de votre ence au danger de votre révolte... Car il est écrit : « Malheur à ceux qui en pareils jours ne s'enfuiront pas vers la montagne. »

« Voilà ce que te fait savoir l'Éternel Dieu, Israël... Comprends! »

L'assemblée devenait houleuse; plusieurs fidèles s'étaient levés : Anathème! Anathème! » criaient-ils...

Mais soudain une rumeur courut parmi ce peuple : « Le proète! » demandait une voix.

— Élie! Élie! répétèrent d'autres voix.

Près de l'autel, une porte s'ouvrit.

Un homme entra d'abord, vieux prêtre à la tête caduque, au age énergique. Il s'avançait revêtu de la chape et tenant un rge à la main.

— Grangeard! dit l'un des assistants, l'abbé Grangeard, n
père à tous!...

Quelques secondes s'écoulèrent, et un autre personnage appa

C'était un jouvenceau à la face blafarde, aux yeux brillan
Une longue robe de laine blanche enveloppait son maigre cor
une ceinture bleue le serrait à la taille ; de ses épaules tom
une peau de chèvre. D'une marche saccadée, presque automatiq
le nouvel arrivant franchit le seuil, et fit quelques pas. Tous
fidèles étaient debout :

— Le prophète!... le prophète!...

Plusieurs le reconnaissaient :

— Eh! oui, c'est le petit Fleuriel, celui de Mont-Saint-Jea
Nos bons prêtres ont recueilli l'orphelin... Un nouveau Samuel
Le Seigneur l'a visité de sa visitation... Hosanna pour toi, Élie
Gloire au plus haut des cieux!

On apporta un fauteuil devant l'autel ; le prophète y
place.

— A genoux! ordonna le prêtre Grangeard : *Pater noster!*
le murmure de quarante voix récita l'Oraison dominicale... P
mier chœur des anges, *Ave Maria!* et par dix fois bourdonna
Salutation angélique.

Assis, pendant ce temps, Élie demeurait les mains jointes,
parlant, ne bougeant pas... Tout à coup un tressaillement a
son corps, sa tête se renversa en arrière, ses yeux roulèrent d
leurs orbites...

Le prêtre Grangeard s'approcha de lui :

— Il voit! cria-t-il.

Un spasme nouveau secoua le prophète.

— Il voit! il voit! répétèrent les assistants...

Alors Grangeard, d'un ton invocatoire : — Au nom de l'Éte
Dieu, parle donc, toi qui vois!

Celui qui voyait parla :

— La fumée! la fumée du puits de l'abîme! Le soleil et l'air
sont obscurcis... Hélas! hélas! Babylone, la grande ville! c
ment ta condamnation est-elle venue?... Pourquoi es-tu la dem
des démons et le repaire de tout esprit immonde?

Le prophète fit une pause.

— Il voit la Révolution, dit Grangeard s'adressant au peu
il aperçoit ses forfaits. Pleure, oui, pleure sur la pauvre Fr

Le prophète reprit :

— Je vois encore!... De l'abîme monte la Bête ; de ses pieds le brise un diadème... Elle reçoit le pouvoir de faire la guerre ux saints et de les vaincre... Mais l'Éternel Dieu lui dit : Ta uissance ne durera que peu de mois.

— Robespierre! ajouta le prêtre Grangeard.

Élie continua :

— Ah! la tête de la Bête est comme blessée à mort!... Hélas! n sang répandu engendre un autre démon... Quel est celui-ci i s'avance, monté sur un cheval blanc?... Il part en vainqueur ur remporter la victoire... L'Antéchrist!... Ah! ah! ah!... que sang!... que de sang!...

— Bonaparte! Il voit Bonaparte! murmura Grangeard en ssonnant.

— Sur la tête de l'Antéchrist, dix couronnes ; sur son front, un m de blasphème!...

Grangeard interrompit :

— Napoléon, empereur des Français, est le nom de blasphème. a pour anagramme : Un pape serf a sacré le noir démon

La voix du prophète s'affaiblissait :

— Et derrière le cheval blanc galope un cheval de couleur pâle, Celui qui le monte s'appelle la Mort... Sortez de Babylone, on peuple, sortez, de peur que, participant à ses péchés, vous ayez aussi part à ses plaies!

Le voyant laissa pencher sa tête en arrière, et il se fit un grand ence... Mais brusquement et comme poussé par un choc invi ble, Élie se redressa :

— Debout! cria-t-il d'une voix stridente, Gédéon, debout!... umble batteur de blé, prends ton fléau : L'ange te dit : Salut à , le très fort et le vaillant!

Et le bras du prophète s'allongea ; son doigt pointa vers un des èles, agenouillé au premier rang.

Celui-là était un homme jeune encore, à la face entièrement sée, aux longs cheveux rejetés en arrière ; il portait un grossier stume de paysan : la veste de laine bise et les guêtres de cuir. L'assemblée entière regardait. « Le saint! disait elle, l'élu de eu!... C'est Guittet, le closier... Il a le signe! »

Mais lui, s'était levé, et ses bras s'agitaient comme avec épou- nte : « Non, non, bégayait-il ; pas moi, pas moi!... Je ne suis e le dernier d'entre vous... » — Puis, lourdement, ses genoux ombèrent sur le sol.

— Guittet, lui dit l'abbé Grangeard en s'inclinant, nos évêqu martyrs ne sont point là pour t'imposer les mains; mais Dieu t désigné trop clairement... Retourne parmi les tiens, et Juge e Israël enseigne désormais ; désormais commande!

Un silence nouveau suivit cette investiture; maintenant Él affaissé dans son fauteuil demeurait immobile, tout pareil à u

Debout! cria-t-il d'une voix stridente.

mort. On l'emporta. La messe fut achevée sans autre incide une demi-heure plus tard, la maison de Turpin avait recouvré quiétude.

Seul, pourtant, près de l'autel, le paysan aux longs cheveux é demeuré à genoux. Il semblait absorbé par sa prière et abimé d quelque vision ; l'abbé Grangeard vint se placer devant lui, et touchant à l'épaule :

— Juge en Israël, pour un jour ose prendre le glaive... Le pro-
ète l'a dit : « Sois Gédéon ! »

Pas de réponse. Le prêtre poursuivit :

— Jean Guittet, l'heure a sonné!... Là-bas on s'impatiente...
es suppôts de l'Antéchrist accourent vers Sillé. Il en vient du
ans et d'Alençon, de Laval et de Mayenne, d'Angers et de
ours ; il en vient
Paris : Ca-
lier les com-
ande.

Le personnage
x longs che-
ux se leva et
ns parler fit
uelques pas
our sortir.
ors, et comme
allait franchir
seuil, tous les
êtres, rangés
vant la porte,
courbèrent de-
nt lui :

— Salut à toi,
saient-ils, très
t et vaillant
mme ! à toi,
édéon, salut !

Et tristement
édéon secoua
tête :

Des voleurs ? les gars vaillants ?

— Ma vie est à Dieu, murmura-t-il enfin... mais vous épargnez
oi l'œuvre de sang.

LE COLONEL CAVALIER

Certes, le colonel Jacques Cavalier était un brave, mais un
ave malchanceux. Ses états de service pouvaient se résumer
nsi : neuf campagnes ; cinq blessures ; actions d'éclat et cita-

tions nombreuses; — récompense : officier de gendarmer

Il était Languedocien, fils de paysans... Un vrai polisson da son enfance, le jeune Cavalier, fainéant et grimaud; un de ces g dont les parents n'espèrent absolument rien, pas même en faire curé. A treize ans, le morveux avait voulu prendre le mousqu — soldat au régiment de Royal-Marine; à dix-neuf, il port l'épaulette, — officier au premier bataillon franc de la Républiqu petit effet de la grande Révolution.

De quel amour il s'était mis à l'aimer, cette Révolution do neuse d'épaulettes! Pour cette chérie, comme il s'était aligné s tous les champs de bataille de l'Europe, sabrant les tyrans et esclaves des tyrans! « Sus! » aux Prussiens du vieux Brunswic et « Feu! » sur les kaiserlicks de Würmser, — voilà pour l'act Coups donnés, mais aussi coups reçus; deux balles et des écl d'obus, — voilà pour le passif... Bah! fortune de guerre et bon fortune,... puisque, à dix-neuf ans, on est lieutenant; à vingt a capitaine; à vingt-cinq, commandant; à vingt-sept, colonel!

— Un brave, ce Cavalier! avait dit le général Bonaparte; je veux dans mon état-major. Et il l'avait emmené en Égypte.

En Égypte!... Pauvre Cavalier!... Là-bas, sous l'azur imp cable du ciel, le mal du pays l'avait mordu au cœur... Ah! rev la France! Frissonner dans les brumes hivernales, et pouvoir, printemps, enivrer ses yeux de verdure!... Et puis, que de regr encore! On a vingt-neuf ans et on aime, au loin. Lui aussi, le lonel, s'était mis de la « faction des amoureux à grands sen ments » (1), de ceux qui « passent les nuits à chercher dans lune l'image réfléchie de leur idole ». Comme le major géné Berthier, ce cœur toujours sensible, volontiers il eût dressé autel dans sa tente, et sur l'autel, parmi les palmes et les laurie roses, placé le buste de sa « Beauté », — une Beauté italienne q se morfondait à Lyon, inconsolable... Mais, hélas! quel esp pour une âme plaintive d'être comprise par un citoyen Bonapart Quoi! pour tout réconfort, recevoir l'ennui d'organiser le régim des « grenadiers-dromadaires »! Et, entre deux soupirs, le sen mental colonel les faisait évoluer de Thèbes à Memphis, ses g nadiers-dromadaires...

De bien curieux soldats!... Une vignette les représente mo

(1) Voir, au sujet des « amoureux à grands sentiments », le *Memo de Sainte-Hélène*.

chus et grognons, accroupis sur de grands méharas; leurs plu-
ets écarlates ondulent sous le bleu du ciel; leurs sabres et leurs
ousquetons projettent des éclairs... Ils passent... et, dans le
intain, se profilent les trois montagnes sépulcrales des Pha-
ons, les Pyramides, — tandis que, de ses yeux de granit, le
phinx semble contempler avec colère ces violateurs inconnus de
poussière égyptienne...

Régiment invincible, — mais quand il voulait se battre.
Anglais pouvait en rendre témoignage. Il s'était avisé, l'Anglais,
établir une redoute derrière le lac Maréotis!... « Une redoute?
ar Bellone, si on l'enlevait!... » La nuit est sombre. Les grena-
ers entrent dans l'eau; silencieux, ils abordent. A la rive opposée,
s de sentinelles; l'ennemi dort; ô fortune!... On met pied à
rre, on rampe, on grimpe, on est déjà dans les embrasures des
nons. — *To arms!* — Ah! non, trop tard! Il faut se rendre...
l'Anglais se rendit... *Damned!...*

Oui, mais l'Anglais prit sa revanche.

Ce fut le 1er mai 1800, peu de temps après ce jour où le citoyen
onaparte avait déserté son armée pour aller défenestrer son gou-
rnement. Le régiment, cette fois, refusa net de se battre. Il avait
nné en plein dans une embuscade. Autour de lui, des milliers
habits rouges, et du canon : « En avant! » criait Cavalier... Les
enadiers ne bougeaient pas... « En avant! en avant! — Non!
n! hurlèrent cinq cents voix... en France! »

Deux mois plus tard, des frégates anglaises déposaient les gre-
diers sur la côte de Provence, mais sans armes et sans drapeau...
s malheureux avaient capitulé.

La colère du Premier Consul parut terrible; elle s'exhala en
ands mots sonores : « Ce Cavalier!... un nouveau Postumius!...
Rome, on l'eût rendu aux Samnites; on l'eût encore frappé de
rges sur le Forum... » Bonaparte parla de conseil de guerre,
eme de fusillade... Jactance d'indignation, comédie de fureur.
année même, pour tout châtiment, « Postumius » était nommé
onel de gendarmerie.

Et, depuis douze années, Cavalier était colonel. Il habitait
ençon, la résidence alors du commandant de la 3e légion. Tout
bord, il avait montré un beau zèle, inspectant ses quatre com-
gnies de gendarmes, et se flattant, sans doute, d'un avancement
ochain. Or, pendant ce temps, l'année succédait à l'année, la
taille à la bataille, l'Empire à la République. Les grandes tueries

napoléoniennes faisaient rage, mais sans lui. Sans lui, Ulm Austerlitz, Iéna, Eylau et Friedland, Eckmühl, Essling et Wagra Smolensk et la Moskowa. On le dispensait de la peine, mais on privait de l'honneur... Et pendant ce temps encore, les cadres d généraux de brigade s'élargissaient en d'alléchantes proportion — deux cent quarante-cinq généraux dans l'Annuaire de 1804 ; deux cent cinquante-neuf en 1807 ; — trois cent quatre-vingts 1812... Hélas ! Cavalier n'était toujours point parmi ceux-là !

Quelle douleur ! voir des camarades, revêtant l'habit chamar ceindre l'écharpe, — et soi-même se sentir condamné, jusq l'heure dernière de la retraite, à porter la culotte chamois et chapeau en bataille du gendarme !... Rencontrer par les salons dans la caserne des êtres, jadis vos subalternes, aujourd'hui supérieurs, — et être contraint de leur sourire en les appel « mon général ! » Oui, douleur sans égale, paraît-il, entre tou les douleurs humaines... Donc, Cavalier briguait, pétitionnait, s licitait, suppliait. Les ministres de la Guerre l'avaient pris à la en pitié. Le prince de Neuchâtel, ci-devant citoyen Berthier, ami d'Égypte ; le duc de Feltre, ci-devant citoyen Clarke, un a d'Italie, avaient soumis à l'Empereur et Roi de timides propo tions d'avancement. Mais, à chaque tentative, l'Empereur et R de dire : « Cavalier ? je le connais !... un bien brave homme Pourquoi a-t-il été malheureux ? »

Il n'aimait pas les gens malheureux.

Lors, Cavalier avait perdu tout espoir. Il s'était marié, mari la « Beauté », cause peut-être de tant d'infortune, et sa fami croissait, absorbant sa pensée, gênant ses mouvements. Aujo d'hui, adieu le beau zèle d'autrefois ; plus rien qu'une simple rég larité méthodique. On s'en plaignait aux bureaux de la Guer on y tenait le colonel pour un gendarme sans conviction. En 18 les réfractaires du Perche n'avaient pas été exterminés par d'une façon satisfaisante. En 1812, durant la disette norman Cavalier, entendant monter le cri de la faim, s'était senti pâlir, il n'avait pas sabré en conscience. Aussi, maintenant, les notes de son dossier contenaient d'inquiétantes mentions : honn homme, mais officier mou et sans énergie.

Le 12 janvier 1813, Jacques Cavalier recevait l'ordre de se transp ter à Sillé-le-Guillaume et d'y réprimer « à outrance » le brigand

Le 19, le colonel faisait son entrée dans la ville.

LES CHOUANS!

ans les derniers jours du mois de janvier 1813, la placide
mune de Sillé avait pris l'aspect d'un campement des bords de
be, toute bigarrée d'uniformes, toute bruyante du fracas des
es. Établi dans la maison du maire, le colonel pouvait contem-
un spectacle bien plaisant à ses yeux : celui des six cents gen-
mes rangés sous ses ordres.

s étaient là, en effet, six cents gendarmes tirés des légions
lençon, de Tours, de Caen, d'Angers et de Rennes; gendarmes
ed et à cheval, en guêtres et en bottes; vieux gendarmes et
es gendarmes, des « brisques » et des « blancs-becs ». Pour
commander, des officiers d'élite, tous vrais durs-à-cuire et
cs lapins. De l'aube au crépuscule, on entendait retentir la
npette : la diane, l'appel, le pansage, l'abreuvoir, le boute-selle,
deux soupes, le rassemblement, la retraite, l'extinction des
; durant la nuit entière, « qui vive! » et « patrouille! »

ntre temps, les estafettes se croisaient et s'entre croisaient,
ant le pavé, s'élançant au galop sur l'escarpement des rues,
r porter les dépêches de M. le colonel commandant en chef.

ourtant, si beau qu'il fût, le spectacle avait tôt lassé l'habitant
illé-le-Guillaume. Tant de gendarmerie le fatiguait. Loger six
s soldats dans trois cents maisons est problème difficile à
udre, à moins d'en caser deux par maison : or, par maison, on
vait casé deux, avec leurs chevaux. Tous ces braves se mon-
ent difficiles, voire délicats. Ils fournissaient le pain, mais exi
ent la soupe, de plus le rata, toujours le vin, souvent l'eau de-
à eux le bon lit, comme la meilleure chambre... et « au
ier le bourgeois ! »

e bourgeois geignait et se lamentait. Ah! mieux eût valu cent
héberger le voltigeur, le hussard, le dragon, même cette prati
de Polonais! Avec ceux-là, du moins, entre deux verres, on
vait rire, chanter la romance, parler de la grivoise, et jouer à
rogue. Mais avec ces gendarmes rabat joie, aucun agrément.
s père de famille et regrettant leur gendarmerie. D'ailleurs,
ères : chiches de baisers pour Mathurine, prodigues de coups
ottes pour Mathurin! Fi! de pareils compagnons!... et la peste
houan!...

Le chouan poursuivait, néanmoins, la série de ses exploits. P tout on signalait la présence de gens à la figure noircie et a sobriquets bizarres.

Le 15 janvier, ils battaient la campagne qui s'étend vers le mi entraient à Parennes, à Saint-Symphorien, à Neuvillette, à Tor Près de ce dernier village, ils pillaient un château et découpai le plomb de sa toiture pour fondre des balles.

Huit jours plus tard, nouveau champ d'opération : les « b gands » se promenaient à l'est et au nord ; Conlie et Vimarcé re vaient leur visite. La semaine suivante, le tocsin tintait aux égli de Jublains et d'Izé : les chouans passaient par là.

Les gaillards se montraient, du reste, fort ingénieux et très n thodiques. Ils se ruaient à l'improviste sur une paroisse et d'ab pénétraient dans le logis du maire :

— Bonjour, Monsieur le maire, c'est les gars mainiaux !... C n'ayez crainte !... tous de francs cœurs, les gars mainiaux... N venons faire une petite visite à vos administrés... Prenez u plume, de l'encre et suivez-nous !...

Alors, on allait de porte en porte. Dans chaque maison, enlevaient les armes et faisaient rafle des provisions — le t prestement et à la bonne franquette. Chez le gros fermier, la ha était plus longue : on « causait ».

— Voyons, toi, le richard, tu accorderas bien une pe aumône au saint du paradis?... Donne-nous donc les deux ce écus cachés dans ta cave, tu sais,... derrière les fagots... Ah les cinquante napoléons enfouis dans ton bahut, au fond des de laine!

Le richard se débattait, criant au voleur.

— Des voleurs? les gars mainiaux?... Doux Jésus!... des e prunteurs... On va te mouler un reçu... Ecrivez, Monsieur maire!...

Et le maire piqué du sabre, libellait un reçu : au bas de la piè un des chouans apposait une croix. — Va! l'ami,... c'est de l'or barre!

Bientôt, les maires accoururent par dizaines à Sillé-le-Gu laume. Ils refusaient de retourner dans leurs villages. Le colo Cavalier s'indignait : « Vous, un fonctionnaire public, capon de la sorte?... Que craignez-vous?... L'Empereur n'est-il pas pour vous défendre? Donnez l'exemple!... Si les brigands revienn recevez-les à coups de fourche ! » — Et un juron accentuait c

ngue. Éloquence inutile : aucun maire n'avait envie de donner emple et de manier la fourche.

vec eux, arrivaient de nombreux acquéreurs de biens nationaux, ndonnant leurs bordages et leurs mesnils. Ceux-là racontaient ement d'effrayantes histoires.

e brigand, disaient les trembleurs, entrait chez eux de préfé-e. Il aimait à « causer », mais de nuit, sans lumière, et à la blée des fagots de broussailles : bonne méthode pour faire trer les sacs d'écus et les rouleaux d'or. Sous l'épouvante e « petite chauffe », un closier avait dû compter douze cents cs ; un autre jusqu'à deux mille.

ussi, les auberges de Sillé regorgeaient de fugitifs, réclamant stance et implorant protection.

n nom remplissait toutes les bouches : *Sans-Façon*. Le coquin! it lui qui dirigeait cette chouannerie. Partout on le signalait son manteau vert, son chapeau à claque et son plumet blanc... s il n'était pas seul. Des lieutenants le secondaient aujourd'hui : ertain *Marche-à-terre*, un nommé le *Généreux*, un troisième e *Capitaine ;* des êtres féroces, découplés en hercules, et vrai-t effroyables sous leurs chapeaux à faveurs blanches. Quant soldats de la bande, nul ne les avait comptés. Ils étaient t,... ils étaient cent,... ils étaient mille — au dénombrement par la terreur.

e colonel Cavalier commençait à perdre patience.

nfin il était prêt, et il avait son plan — un plan ingénieux et que... Puisque le chouan se montrait partout à la fois, partout fois devait se montrer le gendarme : évidemment. Or, pour obte i beau résultat, point ne fallait opérer par masses, éparpiller ses es, lancer colonnes sur colonnes, au nord, au sud, à l'est, à est, prodiguer les marches et multiplier l'attaque... Manœuvres rgentes.

25 janvier, les battues commencèrent.

hiver sévissait toujours et faisait rage ; la bise gémissait par ntes rafales et poussait la neige devant elle — cette neige qui s, dans les steppes de la Russie, enserrait en son linceul cent mille cadavres français... Les tortueuses ravines, seuls ins du Bas-Maine, étaient combles jusqu'aux bords. Par de fondrières, sur la flaque d'eau glacée ou le verglas miroitant, e pouvait s'aventurer à cheval ; les gendarmes durent mettre à terre et se transformer en fantassins... Ils s'enfonçaient

dans cette neige boueuse, y traçant comme un vaste sillon. Deva eux, le chemin montait, descendait, se tordait, s'allongeant sa fin. A droite et à gauche, sur leur tête, la coudraie frissonna étendait ses rameaux pailletés de givre, et, derrière les gran haies — de la neige encore... Parfois, à la lisière d'une forêt, colonne venait se butter contre des « loges ». Toujours elles étai vides. La brute qui gitait sous ce fumier était allée se terrer da le bois... Parfois, aussi, entre les rameaux bordant la sente, ap raissait une face de paysan. Elle regardait, hébétée. On appela « Hé! l'ami. » L'homme s'enfuyait : *Les patauds! les patauds!* et il disparaissait dans la saulaie voisine... Enfin, vers le déc du jour, dans la brume lointaine, se profilait un village. On do blait le pas. Au clocher de l'église, un glas tintait à petits cou pressés. Le hameau paraissait désert, toutes ses fenêtres étai closes. A la première maison, on frappait de la crosse et de botte; pas de réponse, mais derrière la porte, un murmure de v et des chuchotements : « Les Bleus! les Bleus! »

On heurtait de nouveau avec colère : le verrou était enfin ti et une vieille femme se montrait sur le seuil :

— Les gendarmes! Que viennent-ils faire dans une honn maison?

— A manger et à boire!

— Bonne sainte Vierge! la huche est vide et le cellier à sec...

Le chef de la colonne courait chez le maire : le maire ét absent... Il sonnait à la porte du curé; le curé arrivait, placide confit en douceur :

— Salut, Monsieur.

— Vous avez des chouans dans la commune!

— Des chouans!... Des chouans! — et le bon prêtre, joignant mains, demandait, l'ingénu! quel était le sens d'un pareil mo

Bref, partout la candeur de l'innocence.

A la nuit, les colonnes rentraient au quartier général, harassé affamées, grelottantes, furibondes. Toutes faisaient le même r port : « Rien dans la plaine; rien dans les bois; dans les villag rien encore!... En vérité, mon colonel, rien,... rien! »

L'impatience de Jacques Cavalier devenait de l'exaspérati

(*A suivre.*) Gilbert AUGUSTIN-THIERRY.

Le gérant : F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard,

LE TRUQUAGE

DE L'ORFÈVRERIE

A la suite de vicissitudes nombreuses, la vieille argenterie française du dix-huitième siècle a presque complètement disparu.

Fondue sous Louis XIV dans des jours de détresse, détruite par la peur sous la Révolution, vendue pour satisfaire aux caprices de la mode à l'époque de la Restauration, jetée en toute hâte dans les creusets en 1848 pour être transformée en argent monnayé, l'argenterie ancienne est, en effet, ce qu'il y a de plus rare.

sont principalement des pièces ordinaires possédées par la pe- ourgeoisie économe, rangée, enracinée dans ses habitudes, qui chappé aux tourmentes politiques ou aux caprices des temps. elques entêtés (et je suis du nombre), manquant de place pour mer une galerie de tableaux ; ne voulant pas s'encombrer de s, de crédences ou de stippi ; se défiant de la fragilité des s humaines et surtout de la faïence, ont tourné leurs préfé- s du côté de cette collection, qui peut, sous un petit volume, nter un extrême intérêt.

ns le principe, on achetait l'argenterie au poids — tant le me, et en plus, tant de façon. — Les plus beaux morceaux nt à peine 100 francs en sus de la valeur intrinsèque du , suivant la cote du jour.

C'est ainsi qu'une très belle collection récemment dispersée a formée avec patience — celle de mon excellent maître et am baron Jérôme Pichon, président de la Société des biblioph français.

Dans le bon temps, il avait pu acheter, pour la modique som de 300 francs, un pot à boire de l'époque de la Régence, couver précieuses ciselures, et qui a été disputé à sa vente jusqu'au p de 41.000 francs. En 1855, à une vente après décès, dans l'île Sa Louis, celle de Mlle de Mazencourt, il trouva des pièces admira ment ciselées... Des flambeaux, des cafetières, des aiguières et sucriers furent mis sur table à raison de 20 centimes le gram valeur vénale de l'argent au cours de la place de Paris, sans qu commissaire-priseur tînt le moindre compte de la valeur artisti du travail.

Je me souviens qu'un jour on vint m'apporter une paire d'ad rables flambeaux qu'un père prudent voulait, en réalisant sa tune, soustraire aux prodigalités de son fils.

Ces flambeaux qu'on aurait pu dire « à fleur de coin », com pour les médailles, avaient été entourés de précautions infin Ils étaient restés longtemps sous un globe de verre avec un morceau de camphre pour éviter l'oxydation. On aurait cru, l qu'on me les présenta, qu'ils sortaient de chez l'orfèvre.

J'hésitais devant un tel état de conservation. Bien qu'on demandât seulement 50 francs de plus que le poids, je craig une fraude. — Et cependant ils étaient bien authentiques, ces fl beaux, ciselés par le célèbre Lehendrick, élève de Thomas main, et accompagnés de la facture de l'orfèvre du roi!...

C'étaient là des temps bibliques !

Depuis quelques années, les moutons de Panurge de la curi se sont mis à leur tour à chercher la vieille argenterie franç absolument négligée jusque-là.

A partir de ce moment, il n'y en eut plus pour tout le mo On en fit naturellement pour les derniers venus. — Ils dev payer leur apprentissage par de nombreuses écoles.

Des cafetières aux parois unies furent couvertes de décors richesse luxuriante, des gobelets Louis XVI se prêtèrent co le feutre à de nombreuses transformations, des cuillers sans en se modifièrent en fourchettes à quatre dents. Le surmoulage en aide aux fraudeurs, et la production nouvelle prit tout à des allures fantastiques.

'lus qu'ailleurs, cependant, il est aisé, pour l'argenterie, de ›uer les trompeurs. Il y a un moyen sûr d'éviter les acquisitions lheureuses, c'est de connaître les poinçons.

'haque pièce d'orfèvrerie de Paris, à part quelques très beaux rceaux qui étaient exécutés aux Gobelins pour le roi, doit, jusen 1789, porter quatre poinçons :

° *Le poinçon de charge* du fermier préposé à la perception des its, ainsi appelé parce qu'il chargeait le fabricant de certaines gations. C'est toujours un A surmonté d'une couronne fermée. premier date de 1672. Sa forme varie suivant les fermiers.

° *Le poinçon de la maison commune*, bureau des orfèvres, des-é à garantir le titre de l'argent. Comme à Sèvres, c'est une lettre montée d'une couronne ouverte, désignant une année. Cet alpha- était composé de lettres majuscules romaines. La lettre A mence en 1461, sous Louis XI, et tous les vingt-trois ans on renait l'alphabet sans J ni U. Cependant quelques lettres ont é plus d'une année.

° *La marque du maître*, auteur de la pièce, comprenant les res initiales de son nom et une devise. C'est sa signature. Ce nçon était insculpé sur une planche de cuivre déposée à la cour monnaies.

° *Le poinçon de décharge*, chargé d'augmenter la sécurité de la e. Habituellement il représente la figure d'une tête humaine ou ne tête d'oiseau. La première marque du fermier mettait l'objet s le coup de l'impôt, la seconde déclarait l'impôt payé. L'ou ge pouvait alors être exposé en vente librement et sans crainte.

fin de donner à leurs produits une authenticité indiscutable, contrefacteurs couvrent les pièces fausses d'un luxe extraordi-re de poinçons récents, tous copiés sur les anciens. Ils y ajoutent armoiries et vendent, disent-ils, en cachette cette argenterie de ille, à la condition que les blasons soient effacés par l'acheteur. eulement leur ignorance étant complète, la lettre de l'année once très souvent un style qui n'est pas celui de la pièce. Ils lient que tous ces signes, dont chacun porte sa date sous enten-, doivent concorder ensemble.

insi ils placeront très bien l'A couronne du fermier Antoine handel, resté en fonctions de 1744 à 1750, avec la lettre d'une années (1774 à 1780) où exerçait au contraire Jean Baptiste ache.

N'ayant pas pris garde que la marque du maître doit toujo être accompagnée, depuis 1493, d'une fleur de lis en chef et de petits points de chaque côté au-dessous, ils se borneront, exemple, à mettre deux belles initiales quelconques, ce qui représente rien. Ils confectionnent à cet orfèvre une marque gig tesque, n'ayant jamais vu nulle part que, suivant l'ordonnan royale, le poinçon de maître, à partir de 1679, devait avoir seu ment deux lignes en hauteur et une ligne et un quart en largeur

Autres bévues. Ils oublient le poinçon de décharge, qui indiq par la quittance définitive de tous les droits, la régularité de pièce. Cette petite marque, cachée presque toujours dans un re quelconque, échappe le plus souvent à leur examen. En admett le contraire, il est à présumer que, ne possédant pas l'édit parti lier qui en règle la place, ils la mettront mal, dans un endroit elle ne se rencontre jamais.

Les faussaires perdent également de vue que les *mattés*, petits points granulés des fonds, ont été faits avec des outils bris *à l'acier cassé*, disait-on jadis; ce qui donne un grain très fin très irrégulier... Pour aller plus vite, ils emploient la roulette, produit un grain régulier et n'a été employée qu'assez tard, v la fin du dix-huitième siècle.

Depuis quelque temps, on détache des vieux gobelets les fo surchargés de poinçons, on les soude sur des pièces modernes a des raccords qui déjouent l'examen de la loupe la plus parfa J'ai vu ce travail embarrasser sérieusement certains collectionne

Je leur indiquerai, en cas de doute pour des pièces en valan peine, un contrôle sans appel. Ils n'ont qu'à faire titrer.

Les orfèvres de Paris du siècle dernier travaillaient à un t différent du nôtre. Leurs œuvres, jusqu'en 1797, étaient faites a de l'argent au titre de 959 millièmes de fin.

On doit retrouver le même alliage. Il ne manque pas à P d'essayeurs capables de faire cette analyse, destinée à confo tous les faussaires d'argenterie ancienne de Paris.

Un orfèvre que tout le monde connait s'est fait à Paris une cialité de la contrefaçon, c'est sa manière à lui d'arriver gloire et de passer à la postérité.

Il a au moins, celui-là, le courage de son opinion, et comm aime, sans honte, son industrie coupable, on doit lui tenir co

sa franchise : C'est peut-être le cas d'appliquer le proverbe : Faute avouée est à moitié pardonnée. »

Son procédé est des plus simples : il opère le moulage avec des bies très fins qui n'oublient l'empreinte d'aucun détail et les inçons eux-mêmes viennent ainsi assez bien à la fonte. Cependnt, une fois en défiance, l'amateur arrive à distinguer aisément s poinçons ainsi reproduits de ceux frappés au marteau par des ins. Ces derniers, en pénétrant violemment dans le métal, le upent avec des arêtes très vives, tandis que les poinçons obtenus moulage restent toujours un peu empâtés. Quant aux mattés, ur obtenir leur finesse, notre rival des Claude Ballin et des Auste a fait confectionner une série d'outils spéciaux.

Malgré tout, son argenterie, après avoir été brunie, conserve ton d'étain qui, une fois qu'on est prévenu, la fait aisément connaître entre toutes par son cachet particulier. C'est du très n toc, voilà tout.

— Le nombre des truqueurs est plus grand qu'on ne le présume, e disait un jour ce petit-fils de Gil Blas, avec cet accent gouailur et faubourien qui le caractérise. Quant à moi, je suis arrivé loin dans cet art, mes imitations sont si parfaites, que souvent ne les reconnais plus moi même. Dans cent ans, on recherchera es œuvres. Pour le moment, il ne me manque qu'un amateur se argeant, moyennant de fortes remises, d'écouler mes maquilges en les mélangeant aux pièces de sa collection. Comme Diogne, je cherche mon homme ; mais, plus heureux que lui, je le ouverai, parce qu'il y aura gros à gagner.

Moi, j'espère bien que non ; et s'il le trouve, cet amateur perdra médiatement sa qualité de gentleman le jour où le truc sera découvert.

Un jour, cet orfèvre, qui se prétend le continuateur de Pierre ermain, montra à l'un de mes amis une cuiller à sucre louisinze repercée, avec de jolis dessins dans les jours, et lui demanda n opinion sur cette pièce.

— Elle est fort belle et bien ancienne, dit il, sans défiance.

— Comment, vous aussi, vous vous laissez prendre ! Je ne urais jamais cru.

Convaincu qu'il avait sous les yeux une pièce authentique, mateur se figura qu'on voulait le mystifier, et répondit :

— Allons, vous voulez rire. Vous n'arriverez jamais à ce deg de perfection. Tout y est, je vois bien sur la tige la herse d'El Brichard (1), et tous les autres sacrements indispensables.

Sans rien dire, notre orfèvre se dirigea vers son bureau, prit u tiroir, chercha quelque temps, puis élevant en l'air une cuiller e cuivre, il s'écria avec orgueil :

— Tenez, voilà le modèle!

Il était aisé de reconnaître dans l'étalon un habile surmoula pris sur une pièce ancienne. C'est ce que fit notre collectionneu en se promettant, à part lui, de profiter en temps et lieu de cet indiscrète révélation.

La Suisse a beaucoup fabriqué, depuis quelques années, c sucriers louis-quinze repoussés, avec ornements de fleurs gravé Ils portent la date de 1750, et d'autres louis-quinze, du mên acabit, celle de 1789.

Je signale également à ceux qui aiment l'argenterie les piè portant un G avec un oiseau et l'A de l'adjudicataire général du dr de marque Julien Alaterre, 1768-1741. Le style est de l'époque Louis XIV. C'est de l'argenterie hollandaise ayant reçu de n jours et trop tardivement le baptême des poinçons français.

On fait aussi des fourchettes en découpant quatre dents dans creux des cuillers anciennes. Cela se comprend, il faut moins cuillers que de fourchettes dans un service d'argenterie. Ces de nières valent plus cher; aussi on les multiplie.

Les malins, les marchands d'argenterie qui écoulent des contr façons, n'ont jamais à leur étalage qu'un seul exemplaire à la f de chaque objet soi-disant authentique.

Si on attend une semaine, on verra souvent reparaître à la mêm place de la devanture le bibelot qui vous a séduit et que l'on imprudemment acheté.

Etincelle a raconté avec beaucoup d'esprit, dans l'une de s causeries au *Figaro*, l'histoire d'un certain flacon louis-quinze argent ciselé, où des colombes se becquetaient à travers des pani fleuris. Très séduisant de sujet, il avait été choisi, dans une vi d'eau, à quelques jours d'intervalle, par une demi-douzaine jeunes élégantes qui se le montraient réciproquement av étonnement.

(1) Poinçon de décharge d'un fermier, 1756-1762.

Le baron Pichon avait acheté en 1853, chez Alibert, marchand e curiosités, une paire de salières doubles exécutées en 1775 par incent Bréant, maître orfèvre. Ces salières étaient les premières : les seules connues jusque-là de cette forme. Une guirlande s'en ant détachée, il les donna à réparer aux sieurs Thorel, planeurs, n leur recommandant expressément, comme il le faisait toujours, e ne pas en laisser prendre le modèle.

Or, quelques semaines après, M. Marlé, orfèvre, boulevard des aliens, et M. Baron, autre orfèvre, lui annoncèrent qu'ils pouaient s'en procurer de semblables, et lui firent voir un dessin et nsuite le modèle qui leur avait été offert comme spécimen ; mais e voulurent pas, par esprit de corps, lui révéler le nom du fabriant.

Peu de temps après, le baron Pichon trouvait et achetait les alières doubles surmoulées ou copiées servilement sur les siennes. uoique contrôlées, elles ne portaient point le poinçon du fabriant, qui s'entourait évidemment des plus grandes précautions.

En 1854, il put enfin saisir une paire encore semblable à la ienne, et revêtue de la marque des sieurs Thorel. Il les acheta our avoir en main une preuve d'accusation, et fit citer les frères horel devant le tribunal de police correctionnelle.

Le tribunal de première instance renvoya d'abord les accusés de a plainte. Le baron interjeta appel, et les deux Thorel furent enfin ondamnés à 500 francs de dommages-intérêts.

Malheureusement, l'arrêt n'avait ni interdit ni présumé la vente e la reproduction, de sorte que les saiières ont continué à être rées à un grand nombre d'exemplaires, et il est aisé d'en etrouver encore.

Quoi qu'il en soit, c'est là un exemple à retenir. Il n'est pas ermis à l'ouvrier à qui un objet est confié d'abuser de sa posses on temporaire pour le reproduire dans un intérêt personnel et ns l'autorisation du propriétaire légitime.

S'il en était autrement, quel avantage représenteraient les mmes considérables dépensées pour acquérir aujourd'hui des ojets d'art dont le modèle est unique ?

Pour compléter cette étude, j'ai dû, dans la circonstance, con ulter le British Museum, afin de savoir ce qui se passait en Angle rre, et j'ai eu le regret d'apprendre, par l'honorable et savant I. Franks, que l'argenterie anglaise, dont le goût tend à se

répandre un peu en France, était aussi très falsifiée, celle du XVIe siècle et du XVIIe siècle surtout.

Les procédés sont à peu près les mêmes que chez nous, quand l'objet n'est pas fabriqué de toute pièce ; alors on se sert de quelques fragments couverts de poinçons, sur lesquels s'édifie un morceau monumental, offrant faussement des preuves d'authenticité.

Pour l'orfèvrerie de la reine Anne (1710), très à la mode en

« Tenez, voilà le modèle ! »

Angleterre, et qui équivaut à notre belle époque de la Régence comme ce qui a été conservé ne suffirait pas à satisfaire toutes les demandes, on vend des pièces coulées entièrement, sur lesquelles les fabricants de faux, n'y regardant pas de si près, frappent audacieusement des poinçons contrefaits.

Pas plus heureux que nous, les Anglais ! ils ont beau avoir des lois sévères, elles n'arrêtent pas la contrefaçon. Nous en trouvons des exemples nombreux dans un livre récemment publié par M. Joseph Cripps sur la vieille orfèvrerie. Il est peut-être bon de relater quelques-uns des faits qu'il mentionne.

En 1849, deux orfèvres comparurent aux assises de Taunton pour avoir en leur possession une louche et une cuiller en argent portant

marques de coins de la « Goldsmith's company ». Malgré la de 1774 incrustée dans l'argent, inutile de dire que les deux es étaient de fabrication moderne.

a supercherie fut aisément découverte par un contrôleur de la oration des orfèvres. A l'aide d'un chalumeau qui fit couler la lure, il retrouva l'endroit où les morceaux portant les marques ent été ajoutés.

n apprit, par la déposition d'un confrère, qu'il avait vendu aux

De jeunes élégantes se les montraient avec étonnement.

enus des petits gobelets en argent portant comme poinçon gures appelées les « apôtres », et des brochettes sur la tige des- les se trouvait le *Old hall-marks*.

fut donc établi que ces pièces anciennes avaient servi à fabri- les pièces modernes ; pourtant le juge anglais apprécia qu'il avait pas lieu de condamner les coupables, car il s'agissait non e addition, mais simplement d'une transposition.

avoue que, n'étant point Anglais, la subtilité de cette distinction échappe complètement.

lus récemment, en 1876, un orfèvre de Londres voulut faire er pour être du XVIIIe siècle une cafetière qu'il avait fabriquée. aussi, il avait transporté la lettre M de l'année 1717 sur sa cafe-

tière, et l'avait mise hardiment en étalage dans son magasin av une étiquette portant :

120 YEARS OLD

(*Vieille de cent vingt ans*).

Le commerçant fut condamné à six mois et l'ouvrier à deux m d'emprisonnement : *in both cases with hard labour*, l'un et l'aut avec « de dures peines ».

Pendant l'année 1878, la « Goldsmith's company » fit payer plusieurs fraudeurs deux cent quarante livres d'amende pour av mis en vente vingt-quatre fourchettes portant la marque d'es d'une bonne période, et une fort grosse somme aussi pour un cal du temps de la reine Anne, transformé en cafetière à l'aide manches, de pieds et d'un bec adroitement ajoutés.

Ergo caveant emptores ! s'écrie l'auteur anglais.

C'est aussi mon avis.

Chaque année, les marchands hollandais qui viennent faire ventes au commencement de la saison à l'hôtel Drouot apporte avec une quantité innombrable de faïences de Delft et de por laines de Chine, une masse énorme d'objets en argent. Ce sont vidrecomes incrustés de médailles, de grandes cafetières au aplati, des soupières rondes, des gobelets avec des ailes de m lin, des couteaux au manche recourbé comme un yatagan, puis petits jouets de toutes sortes, brocs, grilles, briquets, commod casseroles et poêles à frire. Tous ces *bibelots*, car tel est le seul n qu'on puisse leur donner, dédaignés par des collectionneurs série ne sont jamais dans leurs vitrines, mais ils font la joie des curieu inexpérimentées qui en surchargent leurs étagères.

Inutile de dire que la plus grande partie de cette argenterie pacotille provient d'une fabrication récente. La Hollande écono a été, j'en conviens, tellement richissime par ses colonies au d huitième siècle, que l'argent trop abondant remplaçait partou cuivre. Tout se faisait avec ce métal, jusqu'aux pelles et aux pin des foyers ; mais il y a beau-temps qu'en des jours de détresse patrie de Rembrandt a converti en beaux et bons florins ces témo inutiles d'une splendeur déchue.

Les anciens bijoux grecs et romains, les pendeloques émaill de la Renaissance, les bagues épiscopales du moyen âge, l'orfè

ciselée de l'école de Benvenuto Cellini, se fabriquent dans toute lemagne.

'n marchand établi à Francfort occupe à l'année des ouvriers à gsbourg pour faire du vieux. Les Russes et les Anglais de pas- e se rendant aux stations thermales du Rhin sont rançonnés lui sans aucun scrupule.

'n raconte même qu'il avait réussi à vendre une parure grecque or et du plus gracieux modèle au musée germanique de Nurem- g. C'était certainement l'une des plus belles étalées dans les ines, et à coup sûr la mieux conservée.

Ialheureusement, un bijoutier d'Augsbourg qui avait travaillé r lui vint un jour au Musée, et prévint le conservateur de la tification dont il avait été l'objet. — Il lui indiqua le nom et le nicile de l'ouvrier qui avait, en 1816, fabriqué cette parure, et hose se termina à la confusion du grand contrefacteur.

'u reste, à part les bijoux classés dans les musées et dans les ections connues, ce que l'on peut trouver aujourd'hui est, en nde partie, de fabrication récente. Vienne surtout fait extréme- nt bien les pièces émaillées du seizième siècle.

l y a quelques années, dans une vente hollandaise, deux acqué- rs se disputaient un pendentif d'or émaillé, formé d'une sala- ndre tenant dans sa gueule une perle. Après que le marteau fut bé, chacun d'eux réclama le bijou, comme ayant donné la der- re enchère.

'our tout concilier, M. Pillet proposa selon l'usage de remettre vente l'objet de tant de convoitises. Le marchand qui faisait la te, s'adressant à l'un des enchérisseurs, lui dit :

– Il est facile de tout concilier, laissez le bijou à votre concur- t, je vous promets de vous en apporter un autre l'année pro- ine.

Les charmants bijoux du dix huitième siècle, montres, châte- es, bonbonnières, épingles et broches, se sont multipliés à ir depuis quelques années.

Les broches de l'époque Louis XVI qui brillent comme des ttes de rosée sur les corsages de nos élégantes sont très souvent ntées en roses. Les vraies se reconnaissent au sertis. Le travail ien est doux, fait par un instrument dont la forme est perdue de jours; dans le travail moderne, au contraire, les angles sont ns. Il est aisé de retrouver avec une bonne loupe le coup sec et nchant de l'outil.

Un de nos grands marchands du boulevard recueille avec so
les roses anciennes : il a des ouvriers qui s'en servent pour gar
des émaux ou des miniatures, tout ce qu'il y a de plus dix-neuviè
siècle.

Pour parfaire l'œuvre, la peau et le temps donnent l'usure néc
saire. Ne regardez pas l'anneau qui doit fixer au cou la pendeloq
à l'endroit où le frottement continuel l'use ! Le truqueur, prévoya
votre inspection minutieuse, a soigné tout particulièrement
endroit.

Inutile d'ajouter que, pour achever de leur donner un cach
d'ancienneté, les pièces sont, une fois achevées, placées dans un é
en galuchat vert, emprunté à quelque vieille parure — c'est
qu'on appelle mettre un bel habit à un truquage.

Paul Eudel.

LE CAPITAINE SANS-FAÇON [1]

(Suite)

NOUVELLE APPARITION DE SANS-FAÇON

Le 8 février, sur le midi, un jeune garçon entrait au quartier général et demandait instamment à voir le « grand chef des Bleus ».

Introduit devant le colonel Cavalier :

— Voulez-vous prendre *Sans Façon*, lui dit il. C'est aise. Le capitaine n'est pas loin : à trois petites lieues, dans les bois de Charnie.

Le colonel regarda l'enfant... C'était un gros joufflu d'une quinzaine d'années, à la figure naïve et aux yeux niais.

— Peux tu nous y conduire ?

— Oui-da.

— Que désires-tu pour ta peine ?

— Rien : le plaisir d'être agréable aux bons Bleus.

Ce mot de « Bleus », revenant par deux fois dans la bouche du petit paysan, étonna fort Jacques Cavalier :

— Qu'appelles-tu les « Bleus » ?

L'enfant se mit à rire.

— Les Bleus ? pardine !... ceux là qui guerroyent contre le bon Dieu et la sainte Vierge : les soldats de la République,... vous autres, Monsieur.

Le colonel se leva, tout ébahi :

— Nous ne sommes pas en République, imbécile, et nous servons l'Empereur... Aimes-tu ton Empereur ?

Le gars roulait des yeux effarés et tournait son chapeau entre ses doigts.

— Aimes-tu ton Empereur ? répéta Cavalier.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre.

Le jeune fieu demeurait toujours interdit et bouche béante, mai enfin :

— Qu'est cela, l'Empereur?

— Napoléon!

— Napoléon?... Je ne connais pas... M. le curé ne nous en jamais parlé...

Le colonel Cavalier resta muet de stupeur... Ainsi donc, ce no alors proclamé le plus grand d'entre les noms des mortels; ce no crié par la mitraille, de Madrid à Moscou, et jeté à tous les vent de l'Europe par les cloches de toutes les cathédrales; ce nom qu la pâleur des rois disait invincible et que le râle des peuples disai implacable; ce nom de larmes, ce nom de sang, ce nom de gloire — Napoléon!... à quelques lieues du Paris impérial, des Françai ne le connaissaient même pas!...

Le moment, toutefois, n'était point aux réflexions philos phiques. Le colonel fit appeler aussitôt un de ses officiers, le lieu tenant Lacroix.

Ce lieutenant Lacroix, soldat blanchi dans le métier des arme avait longtemps porté l'épaulette dans la première demi-brigad des vétérans impériaux. Il ne servait que depuis peu d'année dans la gendarmerie. Mais, actif et allègre malgré son âge, le vie homme s'était acquis un beau renom parmi les rabatteurs et le traqueurs de réfractaires. Le colonel Cavalier estimait fort cett moustache.

— Prends vingt-cinq hommes avec toi, lui dit il. *Sans-Faço* est dans le bois de Charnie. Ramène le mort ou vif... Cet enfa te servira de guide.

Une heure plus tard, Lacroix et les vingt-cinq gendarmes s mettaient en route.

Le froid était piquant, le vent soufflait, âpre et glacial; d flocons de neige voltigeaient dans l'air, tournoyant sous la bouffée. La petite troupe franchit le ruisseau de la Vègre, gravit la mont de Parennes, traversa le hameau désert, et, sans arrêt, poursuiv sa route. Tout semblait morne et silencieux; derrière les émouss tordues, closeries et bordages se taisaient; à perte de vue, la can pagne s'allongeait, solitude. Enfin, au sommet de la côte, appar la Charnie, dressant les squelettes dépouillés de ses arbres, blan sous les grisailles du ciel.

La colonne entra dans le bois. Longtemps elle marcha, foula la mousse humide, écrasant la feuille fangeuse. Parvenue à un

airière, elle fit halte... L'enfant, qui servait de guide, semblait contenancé ; il regardait autour de lui, avec inquiétude.

— Et *Sans-Façon*, clampin ? lui demanda le lieutenant Lacroix.

— *Sans-Façon ?*... Hier encore, il était ici ; voyez plutôt.

Le garçonnet ne mentait pas. Ces fagots à moitié consumés, de la ndre mêlée à la boue, des bruyères étendues sur le sol, tout indi- ait une couchée récente ; oui, le chouan avait passé par là. Mais se trouvait-il maintenant ? Encore dans le bois, c'était probable. n chercha de nouveau sous le fourré et dans les éclaircies, par la ousse et dans le gaulier : aucune piste... On revint à la clairière.

Le jour s'embrunissait ; la nuit descendait, peu à peu, une nuit février, glacée... lugubre... En ce moment, là bas, dans l'ombre la valleuse une cloche faisait entendre un *Angelus*.

— Où sonne-t-on ainsi ? demanda Lacroix.

— A Torcé, repartit l'enfant.

Le lieutenant réfléchit quelques minutes ; puis, appelant son aréchal des logis :

— Vous allez bivouaquer ici ; la battue recommencera demain. oi, je me rends à Torcé pour recueillir des nouvelles de *Sans açon*. A la première heure, je serai de retour.

— Fort bien ! mon officier, dit le « marchi » souriant des lèvres rageant du cœur...

Le lieutenant prit avec lui douze hommes et s'éloigna. Bientôt scouade sortit de la forêt et s'engagea dans un chemin creux enant à Torcé.

La neige ne tombait plus. Dans le ciel en tourmente, les nuages chirés découvraient par instants un large croissant de lune ; par stants, une blancheur blafarde s'étalait sur le noir du chemin eux...

Rapidement, les gendarmes descendaient entre les coudriers rdant la sente. Ils marchaient, le mousqueton sous le bras, chine pliée par la bise, la tête enfoncée dans les épaules, à pas dencés.

Le village n'était plus loin. Déjà on entrevoyait quelques mières tremblotant dans la brouée ; déjà on pouvait entendre eurer les chiens de garde ; quelques cent mètres encore, et... out à coup, derrière la saulaie se dressa un homme de haute ille et de carrure gigantesque : un long manteau l'enveloppait, un apeau à plumet blanc couvrait sa tête.

— Vous cherchez *Sans Façon*, cria-t-il ; le voici !

Vingt carabines sortirent des broussailles ; vingt coups de feu retentirent... Les gendarmes tombèrent.

Tous les gars mainiaux sautèrent dans le chemin :

« Vous cherchez *Sans-Façon*, cria-t-il, le voici ! »

— Achevez moi ça !... commanda le personnage au manteau.

Une décharge nouvelle suivit cet ordre.

— Maintenant, au large !...

Et les hommes se dispersèrent.

croix, atteint de quatre balles, râlait : ses compagnons
ent à terre, presque tous blessés à mort. Longtemps ils appe
dans la nuit, hurlant la douleur et implorant le secours....
e silence se fit, — le grand silence de l'hiver dans les grands

matin, les habitants de Torcé ramassaient en souriant les

Le soir, au feu du bivouac, on maniait les cartes.

de ces « Bleus » frappés au nom du bon Jésus, de la sainte
e et de *Sans-Façon*.

LES LIEUTENANTS DE SANS-FAÇON

ssassinat de ses gendarmes remplit d'indignation Jacques
ier, et son cœur se gonfla de colère. Mais, tout en pleurant
urtre du pauvre vieux Lacroix, l'honnête soldat s'occupait
le venger. Même, quelques jours plus tard, la belle humeur
it sur son visage : le colonel venait d'apprendre que *Sans-*
a se trouvait à portée de son bras.
messager de la bonne nouvelle n'était autre que le cabaretier
ours, l'adjoint au maire de Jublains. Prisonnier des gars
iaux depuis près d'un mois, cet homme avait réussi à

s'échapper après mille traverses. Il racontait des choses fan tiques :

« Les brigands, à l'en croire, étaient nombreux, mais raren ils opéraient en masse ; batteurs de sentiers, ribleurs de chem ces drôles savaient trotter et jouer de la jambe... Ils se terra sous bois, en des caches pratiquées au temps de la « gra guerre », vraies tanières de renards connues d'eux seuls ; là trouvait leur trésor, là aussi leur arsenal... Tous gens du pa patoisant le bas-manceau, mais s'affublant de noms baroques. cadets là s'appelaient *Heurte Bise*, *la Gaieté*, *Monte à-l'Ass Cœur-de-Lion*, *Tue-sans-Chagrin*, *Tue-en-Douceur*, et au sobriquets mignons !.. Parmi ces mandrins, on comptait des ca taines, des lieutenants, des sergents, des soldats. L'officier por un ruban de couleur blanche à son chapeau ; le sergent, sur manche de sa veste ; le simple soldat épinglait à sa blouse un co de drap écarlate... Ils avaient des armes, beaucoup d'armes : fusils à deux coups, de bonnes carabines anglaises, de la pou fine, du petit plomb et des balles... L'argent bourrait leurs poch Le soir, après une journée de marche, on s'asseyait au feu bivouac et l'on maniait les cartes. Aussitôt les pièces de six lia les francs, les écus, même les napoléons de rouler sur la mouss

« Le chef de la bande était *Sans-Façon*... Un personnage b mystérieux !... « Je ne l'ai jamais vu, disait Bouhours, et pourta que de fois j'ai entendu murmurer son nom ! Toujours partout jamais quelque part, il surgit brusquement à l'heure de la batai Au bruit du tocsin, quand crépite la fusillade, il apparaît souda soudain il disparaît : un démon d'enfer !... »

« En son absence, les lieutenants commandent. Oh ! ceux là les connais bien : le *Marche-à-Terre*, le *Généreux* et le *Capitain* Un bon diable, après tout, le *Capitaine*, et pas très féroce ! L qu'il est au camp, les curés arrivent. Drôles de curés, attifés paysans, et sans soutane !... On ajoute trois pierres, on dresse autel, et le curé dit sa messe : le *Capitaine* la sert et tinte la nette. Tous les brigands, à genoux, marmottent leur chapelet, chent des *Oremus ;* puis on communie, et chacun mange son Dieu...

« Un homme vient souvent goûter leur soupe, un homme, je encore, à la face entièrement rasée, aux longs cheveux rejeté arrière. Ce chrétien là ne dit pas la messe, mais il fait le prôn et quel prone !... Un tas de mots sur « la Bête », « l'abim

nomme pâle avec son cheval blanc », et cent autres rocamboles mpréhensibles, — du charabia !...

Quand le *Généreux* commande, plus de curés, mais des mes, — de la gueuse. Quelle bonne brute, ce *Généreux !* Pour art, il courtise deux belles. Oh ! vrai, du chenu ! Des dames en alas, avec des turbans à plumes sur la tête... des baronnes; -être bien aussi des catins. Le *Généreux* les cajole tour à tour, ouche que veux-tu ; alors les ingénues se chamaillent et se trent fortes en gueule. On fait cercle, et le *Généreux* se tord de ... Les jolies manières!... Ah! satanés gars! Chouans de heur! Quel *alleluia*, le jour où, vous plaquant contre le mur, à cun on logera douze balles dans le corps. »

avalier écoutait ce verbiage, et son secrétaire prenait des s.

- Le personnage dont vous parlez, demanda le colonel.... celui vous avez décrit : jeune encore, ayant la figure entièrement e et de longs cheveux rejetés en arrière...

- ... De gros yeux noirs et un nez crochu : une vraie tête de -huant.

- Bien... Vit-il d'ordinaire avec ces bandits?

- Non ; mais, trois à quatre fois par semaine, il leur rend visite.

- Quel homme est-ce? Paysan ou bien citadin?

- Un pacant! Il jargonne avec les gars mainiaux et porte notre ume : la veste de laine grise et les guêtres de cuir.

- Il parait exercer un certain empire sur ces gens-là?

- Certes!... Dès qu'il arrive, les femmes s'enfuient, et chacun id son chapelet.

- Comment s'appelle-t-il?

- Qui peut savoir?... mais on l'a surnommé *le Juge*.

- Pourquoi : *le Juge?*

- Ça, je l'ignore.

- Ne serait-ce point, par hasard, *Sans-Façon?*

- Heu!... peut-être oui, peut-être non.

e secrétaire écrivait toujours.

- Eh bien, dit le colonel, moi je suis fixé : cet homme n'est que *Sans-Façon*.

- Les brigands, reprit le délateur, sont en ce moment tout près ous, dans la forêt de Sillé, au canton de la Courtalière... ition, Messieurs! Ils s'agitent et préparent quelque mauvais ; *Sans-Façon* doit être avec eux.

— Voilà qui va bien, s'écria le colonel; nous allons happ gibier au gîte. Soyez notre guide.

Mais ces mots avaient coupé net les bavardises du cabar Muet et blême, Bouhours secouait désespérément la tête.

— Non! non! pas moi! bégaya-t-il enfin... Si j'obéis, les mainiaux reviennent à Jublains, mettent le feu à mon auber m'assomment. J'en ai déjà trop fait. Je ne veux pas! Je ne veux

Et promesses, prières menaces, le poltron ne voulut rien écou

Le colonel Cavalier était perplexe. Devait-il, sans guide, ris l'entreprise?... La tête penchée sur une carte du pays, il reg les hachures figurant la forêt de Sillé : cette forêt s'étendai l'est à l'ouest sur une longueur de plus de sept lieues. Impos de l'envelopper par un cordon de troupes, même d'en barrer to les issues... Allons! on tâcherait d'enlever le chouan par surp ou de le forcer à la course... Grosse affaire!

Parmi les officiers attachés au quartier général, il s'en trou un dont Cavalier faisait état : le capitaine Blasson. Promu de peu à son grade, et soldat des mieux méritants, Blasson étai outre gendarme ambitieux : à deux reprises, il avait sollicité, en vain, la croix de la Légion d'honneur, et s'était fait le serm de l'obtenir. Cavalier le fit appeler et lui donna des instruct précises. Le capitaine devait emmener une compagnie de cinquante hommes, se glisser sous bois jusqu'à la Courtal reconnaître le chouan, et, si le chouan n'était pas en force, l'a quer; en cas contraire, l'observer, garder son contact, et avis plus tôt son chef : le colonel se chargeait du reste.

— Surtout, retenez bien le signalement de *Sans-Façon* campagnard jeune encore, à la figure entièrement rasée, aux l cheveux rejetés en arrière; les yeux sont noirs, le nez fo busqué... Quant au manteau vert et au chapeau à plumes, c blague!... En route! Blasson, votre croix d'honneur est au du chemin!

ENCORE SANS-FAÇON

Le 13 février, de grand matin, le capitaine et sa compa s'enfonçaient dans les bois de Sillé.

Un beau jour de dégel. Le soleil brillait; un vent attiédi ca

a ramée de chauds frissons; sur les genêts et les fougères, la
ge fondante s'égrenait par gouttes diaprées; la sente bruis-
t, devenue cascatelle; l'oiseau jasait au plus mystérieux du
lier...

Dans les tortilles, Blasson et ses gendarmes procédaient avec
thode. Ils allaient, ils venaient, et le bruit cadencé de leurs pas
ublait le vaste silence du bois profond. A droite et à gauche de
colonne, des flanqueurs sondaient le fourré... Une voix se fit
endre, qui appelait, le capitaine accourut. Dans un abatis, des
x de bruyères fumaient encore; çà et là, traînaient des cartes,
ndues sur le sol... Ah! ah! le repaire! Le fauve était lancé,
is il n'était pas loin; on tenait sa piste... Une fort belle
e : de larges semelles de souliers et des talons de sabots impri
s sur la terre molle : on suit la trace : elle menait hors du bois...
avant!

En avant!... Les gendarmes se regardaient, effarés. Depuis le
uscule, ils battaient la forêt, sans répit... N'importe; en avant!
piste s'engageait dans un chemin creux. Quel chemin! Un
que de fange verdâtre; une mare de boue vivante... Chien de
s!

En avant!... Par ce jour de dégel, le campagnard était au champ:
assible, il regardait barboter les *patauds*. « Hé! l'ami, ont ils
nous beaucoup d'avance, les brigands? » L'ami ne comprenait
et il riait, la brute. « Parle, ou gare les menottes!... » Aus-
t, sans répondre, l'ami détalait, comme toujours... Chiens de
auds!

n avant!... Le jour pâlissait déjà. Dans les blancheurs de l'ho-
n se montrait, là-bas, un village; une fumée bleuâtre flottant
les toitures : — là-bas, un gîte, — là-bas, le repos. Le capitaine
sson consulta sa carte : le hameau était la paroisse du Vibent...
en de taudion!

n avant!... Soudain, des premières maisons bordant la route
tre coups de feu partirent : à l'avant garde, quatre gendarmes
bèrent. Les chouans!... « Halte! » et la ceinture prit son disposi-
f de combat.

Maintenant, le hameau se dressait dans la nuit, morne et noir :
une lumière luisant dans l'ombre, aucun murmure de voix
llant le silence... A demi portée de fusil, les soldats se tenaient
me au pied. Le capitaine appela son lieutenant :

- Emmenez cinquante hommes : tournez la position, et prenez

moi tous ces coquins à revers. J'attends vos premiers coups de pour attaquer !... Toi, dit il encore à l'un de ses marchis, cou Sillé ; annonce au colonel que nous tenons sûrement *Sans-Façc*

Une longue demi heure s'écoula ; enfin, à l'autre bout du vill des coups de feu retentirent : les chouans étaient cernés...

« Vive l'Empereur ! » — et la colonne s'ébranla...

De toutes les maisons partit un roulement de fusillade : l'ass lant s'arrêta net, il recula...

A gauche du chemin, une grange était ouverte, toute remplie foin et de paille. Le capitaine Blasson désigna ce fenil : « J'ain voir clair : flambez-moi ça ! » On flamba ça...

La flamme jaillit, crevant la toiture de chaume ; elle s'allon léchant les bâtisses voisines. Une clameur s'éleva dans la n vers le bourg d'Izé, le tocsin tinta — l'incendie dévorait le Vil

— A la baïonnette ! commanda Blasson, — et, suivi de hommes, il s'élança au pas de charge...

Vingt-cinq mètres plus loin, il trébuchait : il était venu b contre une barricade. Des charrettes renversées barraient le min. Derrière ces charrettes, à plat ventre dans la fange, le gand fusillait à bout portant ; à droite et à gauche, par les fenê le Brigand tirait encore dans le tas...

Tout à coup, aux clartés des embrasements, on put voi dresser un homme sur la barricade. — un homme, de taille tive, drapé dans un manteau et coiffé d'un chapeau à pana blanc :

— Vous, les Bleus, cria-t-il, rendez-vous !

Un feu de peloton riposta au défi du téméraire.

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, dès l'aube, le colonel Cavalier arrivait en t hâte : deux escadrons le suivaient avec un lourd fracas de sabr de bottes.

Sur la place du Vilant, Blasson et plusieurs de ses hom entouraient un bivouac. Les uns astiquaient leurs armes, les au fumaient leur pipe, ceux là sifflotaient quelque *Marie, trempe pain*. Quatre chouans ligotés de cordes étaient couchés à t taciturnes, et bavant la rage. Dans une grange, par la p ouverte, on apercevait, sur la paille, des gendarmes blessés, étaient nombreux, et presque tous portant galons. Au palier d maison voisine, d'autres encore gisaient étendus, immobiles

s grands manteaux bleus, — leurs suaires : c'étaient les morts.
u bruit de la trompette, Blasson accourut vers son colonel.
- Et *Sans-Façon?* demanda celui-ci.
our toute réponse, le capitaine haussa les épaules.
- *Sans-Façon ?... Sans-Façon ?...* répéta impétueusement
alier.
lors Blasson, avec un grand geste de désespoir :
- Raté !
ais, déjà, le colonel Cavalier n'était plus maître de venger
même cet échec. En ce moment, toute une armée de secours
nçait vers Sillé-le-Guillaume. Un des généraux de la garde
ériale la commandait. Avec lui venait un des plus hauts fonc-
naires de la Police : l'homme de confiance du duc de Rovigo.
Empereur et Roi avait dit : Je veux que tout cela finisse !

LIVRE III

MIL HUIT CENT TREIZE !

moment où parvenait aux Tuileries la nouvelle des coups de
opérés par le mystérieux *Sans-Façon*, de formidables évé-
ents allaient s'accomplir. Un acte nouveau de ce drame, qui
is si longtemps se joue entre l'homme de race teutonique et
me de sang gallo-romain, commençait, rempli bientôt de
bres péripéties et terminé par une grandiose catastrophe. Les
les d'outre-Rhin, unifiés par la haine, constituaient enfin une
on, et cette nation tout entière se ruait sur la France. Les
s du ve siècle venaient de renaître : la Germanie en armes
arait sa marche vers l'Occident ; l'heure était proche où l'Alle-
d allait forcer et souiller Paris, la Ville depuis vingt ans dési
mais vierge encore.
il huit cent treize ! époque lamentable, dont l'historien fran
ne sait que penser et que dire !...
aucoup, parmi nous, ont raconté le duel sans merci entre le
rland et « l'Homme de la destinée » ; beaucoup, chez qui la
e pour Napoléon a parlé plus haut que l'amour de la patrie

Avec quel enthousiasme n'ont-ils pas exalté les tristes héros de Prusse, leurs victoires sans honneur et leurs triomphes s gloire! Comme ils ont décrit avec complaisance et les grotesq folies du Tugendbund, et les saoûleries nationales des étudiant barbes de Cosaques, et les boucheries sans quartier des souda de la « Légion noire » : Hurrah! hurrah! c'est la chasse de Lutz qui passe! elle détrousse les morts, elle achève les blessés!!...

Sur la place de Vilant, Blassou et ses hommes entouraient un bivouac.

ces historiens — des Français pourtant — admiraient... et s'écriaient : « La grande Allemagne de 1813! »

La grande Allemagne de 1813!... Non, elle ne fut pas gra alors, cette Allemagne qui, depuis Iéna, vautrée sous les pieds Napoléon, n'avait pu trouver en la seule énergie de son patrioti le courage de se redresser et de tirer le sabre ; — cette Allema qui eut besoin de deux cent mille Russes libérateurs pour dev et libre et allemande ; — cette Allemagne dont l'affranchissem ne fut pour son peuple qu'un passage de l'état d'esclave à celu valet... Bulow, York, Blücher, noms détestés, noms détestab

droite et à gauche de la colonne, des flanqueurs sondaient le fourré.

ue d'autres vous admirent, je ne veux pas être de ceux-là ! Sous escorte de vos baïonnettes, a-t-on dit, vous nous avez apporté la berté. Quel blasphème !... La liberté moderne est fille de la rance : elle n'avait nul besoin d'être avilie par votre contact... Moi, je hais vos gloires faites de nos douleurs ; je hais vos colon-es triomphales maculées de tout le sang de notre France ; je hais s statues dressées sur les cadavres de nos pères,... car je ne suis oint de ces indignes qui, dans les champs de bataille de Leipzig de Waterloo, ne virent que la chute souhaitée d'un homme, et entendirent même pas le râle désespéré de la patrie !

DEUX MINISTRES DE NAPOLÉON

Fuyant devant la neige qui, depuis son départ de Moscou, le gellait sans merci, Napoléon avait abandonné, le 5 décembre 812, la Grande Armée. Le 18, à la nuit close, il entrait aux Tui-ries ; le 19, au lever du jour, le canon des Invalides, lançant lves sur salves, annonçait à Paris, à la France, à l'Europe, le tour de leur Empereur. Aussitôt, le vaincu de Dieu se mettait l'œuvre pour redevenir le vainqueur des hommes.

La Grande Armée n'existait plus. En juin 1812, six cent mille mbattants avaient franchi le Niémen, marchant vers le Nord ; décembre, quelques milliers de fuyards venaient de repasser le euve, se précipitant vers le Sud. Et quelle épave ! Des spectres guenillés, rongés par le scorbut, et que poussait devant eux la ée des Cosaques ! En même temps, l'Allemagne s'agitait ; trente ille Prussiens se livraient aux Russes ; Hambourg se soule-ait ; de la Vistule à l'Elbe, et de l'Elbe au Rhin, un sourd gron-ement se faisait entendre, clameurs bientôt éclatantes :

« Sus à l'ennemi séculaire ! »

Or, tandis qu'il glissait en traîneau sur les glaces de la Pologne qu'il roulait par les ornières de la route défoncée de Mayence, apoléon avait fait son calcul. Pour vaincre, il lui fallait cinq ent mille soldats...

Alors, sénatus-consultes et décrets se succédèrent ; cent mille ardes nationaux furent incorporés dans les bataillons ; des en-nts de dix-sept ans furent poussés sous les drapeaux ; six classes

déjà libérées durent pour la seconde fois tirer au sort, — et N
poléon eut ses cinq cent mille hommes...

Mais alors, de tous les départements de la France impéria
s'éleva un cri désespéré : sanglots pleurant sur les morts, et s
glots pleurant sur ceux qui allaient mourir...

Napoléon n'entendait pas.

Ses ministres entendaient moins encore. Ils avaient en tête
bien autre souci : la rivalité de M. Clarke, duc de Feltre, et
M. Savary, duc de Rovigo.

Depuis longtemps déjà une haine envieuse animait l'un con
l'autre, Clarke, ministre de la Guerre, et Savary, ministre de
Police. Dans l'étrange gouvernement que subissait la France, al
que, par un entrainement fatal, la nation avait voulu s'ancar
tout entière en un seul homme, les ministres étaient vite deve
de simples agents administratifs. Promus ou destitués selon
caprice du Maitre, ne travaillant qu'avec lui, n'espérant qu'en
et ne redoutant que lui, — ils se jalousaient, ils se détestaient,
se méprisaient. .

La lutte se trouvait engagée maintenant entre le chef de la pol
et le chef de l'armée, ces deux puissances principales dans un É
despotique : lutte implacable, duel ténébreux dont le champ c
était le cabinet impérial, et les armes, une délation insinuée en
deux sourires.

Clarke, duc de Feltre, et Savary, duc de Rovigo, étaient pas
maitres dans la stratégie de telles manœuvres et la tactique
pareils combats. Ministres à l'intelligence médiocre, mais comm
au travail opiniâtre, ils possédaient l'art difficile du courtisan, l'
et l'autre, jusqu'au génie. Une communauté d'appétits aurait
en faire des alliés : la rivalité de leur adulation les avait tra
formés en ennemis. Tous deux, ils se tiraillaient avec acharnem
la faveur exclusive du Maitre ; tous deux, ils se croyaient indisp
sables : Feltre, à l'ambition guerrière de Napoléon ; Rovigo, à
remords.

Le corps d'un Bourbon, du dernier des Condé, avait été p
Savary comme le marchepied vers la fortune... C'était lui q
colonel des gendarmes d'élite, s'était transporté à Vincennes, d
la nuit lamentable du 21 mars 1804 ; — lui dont la voix bruta
terrifiant les juges, avait dicté l'arrêt infâme ; — lui qui av
formé le peloton d'exécution ; — lui qu'avait marqué d'une ta
indélébile le sang du duc d'Enghien...

Le poids d'un même crime, supporté par deux complices, pèse t il onc moins lourdement sur leur conscience ? Peut être, — car Bonaparte s'était pris à chérir Savary d'une affection bizarre. Grade e général, ambassade en Russie, titre de duc, portefeuille de inistre, en six ans, il lui avait tout prodigué. Certain alors de son rédit, Rovigo s'était abandonné à des rêves décevants. Ministre e la Police, il se crut premier ministre de l'Empire ; il voulut ontrôler, absorber même le gouvernement de la France. Était ce calcul d'une ambition audacieuse ? N'était ce point plutôt l'in mpérance de zèle d'un subalterne ?... L'histoire en son dédain our la psychologie de ces grands hommes d'antichambre ne l'a as dit.

En peu de temps, le duc de Rovigo devint odieux à tous. De son binet, au quai Voltaire, il surveillait et le général sous la tente, le préfet dans son hôtel, et l'évêque dans son oratoire. Malheur onc au général ayant conservé quelque amitié pour ses anciens ères d'armes, les mécontents des vieilles armées du Rhin ! Malheur au préfet recevant à sa table le ci-devant noble qui ne ortait pas aujourd'hui l'uniforme impérial ! Malheur à l'évêque sant communiquer avec le pape et recevant une bulle non approuvée par l'Empereur ! Savary voyait tout, savait tout, dénon ait tout. Bientôt, le fonctionnaire public vécut dans l'étreinte et ous l'épouvante de la police... Intolérable surveillance !... et par n accord tacite, les ministres se coalisèrent pour ruiner dans l'es rit du Maître ce serviteur, leur égal, qui prétendait s'ériger en upérieur.

Le premier, Clarke avait, en 1812, engagé la lutte ; l'étonnante enture du général Malet lui paraissant une occasion propice. A moment, Napoléon était fort loin de Paris, se fravant un chemin tre Moscou et la Bérésina. D'alarmantes dépêches partirent pour n camp. « Quel complot ! une conspiration républicaine préparée epuis si longtemps !... Les Jacobins anarchistes pouvaient donc upunément faire leur œuvre de propagande ?... Exécrable police ! » onc le salut de l'Empire exigeait qu'on destituât le duc de Rovigo. Mais Napoléon, à son retour, n'avait pas destitué le duc de ovigo.

Alors, le duc de Feltre commença bruyamment l'instruction une autre « grande affaire », le procès Charabot. C'était, à l'en oire, une bien ténébreuse machination. Le ministre en avait nfié la poursuite à une commission militaire réunie à Marseille ;

mais, de Paris, il dirigeait les recherches avec une puissa d'imaginative et une audace de dialectique surprenantes. Part du connu pour arriver à l'inconnu, le duc de Feltre obtenait stupéfiants résultats : trois points, une conclusion et une cor quence.

Une dame Charabot, « merveilleuse » aux jours de l'an V, a été jadis la belle amie du Directeur Barras : — premier point;

Cette dame avait un fils, aspirant de marine en garnison Toulon. Or, ce malheureux était convaincu d'intelligence a « l'Anglais » : — second point ;

Sur la flotte de « l'Anglais », la police militaire avait mai fois signalé la présence d'un ci-devant prince, d'un Bourbon duc Louis-Philippe d'Orléans : — troisième point;

Conclusion : l'ex-directeur Barras conspirait pour livrer France au duc d'Orléans.

Conséquence : il fallait destituer le duc de Rovigo,

Mais, cette fois encore, Napoléon n'avait pas destitué son de Rovigo.

Soudain était arrivée aux Tuileries la nouvelle que, dans Bas Maine, les chouans reprenaient les armes. Des chouans, 1813, après tant d'années d'un gouvernement réparateur et tu laire !... — Et des propos pleins d'alarmes étaient chaque j glissés, par les ministres, dans l'oreille de l'Empereur. « To une révolte à réprimer, Sire ! Ce brigandage paraît fort étrang Quoi ! le Russe et le Prussien à l'est ; à l'ouest le Vendéen : infâ diversion !... Quel est ce *Sans-Façon* ? Un nouveau Charet Un autre La Rochejacquelein ? Peut-être quelqu'un des ci-dev princes, un Bourbon ? Oh ! le coup a été préparé de longue ma et jusqu'à présent la police a tout ignoré... Trop aveu police!... »

Napoléon se montrait soucieux et irrité. Chaque jour, il se sait remettre de longs rapports sur les méfaits des gars mainia et les exploits de l'introuvable *Sans-Façon* ; chaque jour, le fr cement de ses sourcils attestait son impatience : « Il faut que c finisse ! » dit-il à ses ministres...

Aussitôt, le duc de Feltre mandait un des hauts personnages l'armée, homme sûr et tout à lui, l'un des juges du misérable M let : le général baron Henry.

UN GÉNÉRAL, COLONEL-MAJOR DANS LA GARDE

Jean-Pierre Henry était également un gendarme.... mais quel ndarme! — un général baron de l'Empire, colonel-major dans garde impériale et commandant en chef les cohortes de la Légion nneur: haute fortune de guerre acquise par le sabre, et par le bre conservée. Vainement on eût cherché alors dans toutes les nées de la France un officier plus digne de son bonheur. « Géné- l Henry, disait le dossier de ce militaire: cinquante six ans ge et quarante-trois de service, quinze campagnes et quatre ssures. »

Il était né en Lorraine, ce pays producteur du bon gendarme; ais le régiment avait toujours été son unique et bien-aimée mille.

A treize ans, il abandonnait l'échoppe de son père, humble jour- lier de Saint-Laurent-sur-Meuse, pour coiffer, comme élève mpette, le casque à peau de tigre du Royal Dragon... Pauvre rveux! que de coups de plat de sabre il dut, en ces temps là, evoir avant d'être initié à toute la science du parfait trompette! ailleurs, si peu d'espoir de devenir un jour maréchal de France cordon bleu!...

Le Roi avait mis vingt-deux ans pour en faire un brigadier;
La République, douze pour en faire un capitaine;
L'Empereur, dix seulement pour en faire un général...

Aussi: Vive l'Empereur! Et Jean-Pierre l'idolâtrait, ce « *grant mpreur* », en un style dont l'éloquence était non moins naïve e l'orthographe... Mais bah! au cuistre, mâtiné de pédant, qui fût avisé de sourire, Henry eût put répondre que, dans les nées du Rhin et de Sambre et Meuse, on apprenait à manier le bre bien plus que l'écritoire; que, du reste, nombre de géné ux barons, de généraux comtes et de maréchaux ducs orthogra iaient comme lui; que Napoléon lui même, un dieu fait homme... plutôt, il se fût contenté de nasarder le pékin sans lui rien expli er. Que diable, un officier de gendarmerie n'est pas un membre l'Institut!

Oui, certes, il aimait bien son Empereur!... Et il n'était poi seul, prétendait la chronique galante — seul de son nom, à ta aimer. Elle aussi, madame son épouse chérissait fort ce vainque des vainqueurs; — mais comme tous deux on les savait payer retour!

En 1808, Henry était nommé colonel major des gendarmes de Garde, ces hommes superbes portant bonnet à poil, plastr rouge et culot chamois; n moins magni ques par la pr tance que l grenadiers cheval, et bi supérieurs p la morale.

« Il faut que cela finisse. »

En 1809, colonel-maj recevait u baronnie et u dotation : tre mille livres rentes sur le d maine extrao dinaire de Westphalie. Quoi! baron général, to Jean-Pierre, petit trompet le fieu du pa vre Jean Claude — avec des épaulettes à torsades et une couron à tortis, tout pareil à ces beaux fils de nobles dont, au Rey Dragon, tu astiquais les broderies et tu vernissais les talo rouges!...

Et le nouveau baron de crier plus fort : Vive l'Empereur!... vite, il achetait un château, à Evry, près de Corbeil, pour y install Mme la baronne... Homme assurément heureux! Aussi, quand pr menant au-dessous de lui ses regards souriants, il apercevait da le monde, dans l'armée, dans la gendarmerie, tant de ratés, ta

ruits secs de la Fortune, il trouvait l'humanité bien faite et
npereur si grand!

onc, il était là, en sa douce villégiature d'Evry, pratiquant le
e vertus du soldat laboureur, quand, le 6 février 1813 au matin,
dragon lui apporta un large pli cacheté... Sacrebleu ! Ordre de
ir dans les vingt-quatre heures pour le Mans !... Le général
ssa de gros jurons désolés : « Quelle bombe !... sacrebleu, sacre-
!... » C'est que
aut, dans une
nbre du petit cas
Mme la baronne
it étendue sur une
se longue, pres-
agonisante : les
ecins venaient
noncer qu'elle ne
ait pas s'achever
er...

« Avant peu, nous allons tenir *Sans-Façon* »

e jour même, son
effaré courait
le duc de Feltre.
premiers mots
ruse, le ministre
ga les sourcils :
Quoi! général,
telle mollesse
un guerrier, un
aire comblé par
pereur ?... Point
élices de Capoue!
s délices de Ca-
!... Oh, vertubleu, Monseigneur, c'était dur !... Le baron
y courba la tête.

Partez, reprit l'inexorable Clarke ; la situation est grave dans
st. Le Maine entier prend les armes : insurrection préparée
ngue date !... M. de Rovigo n'en veut pas convenir : vous
ez le convaincre... Exterminez-moi tous ces chouans. Surtout,
rez-vous de *Sans-Façon !*

comme le vieux gendarme regardait, l'œil en pleurs, son
stre :

Henry, ajouta l'Excellence, l'Empereur organise en ce mo
la Maison du Roi de Rome... Et il n'a pas encore désigné l'é
de Son Altesse... Vous m'avez compris.

Il avait compris. Lors donc, esclave de son devoir, le gé
baron s'inclina et se mit en route... Oui, mais : « sacrebleu, s
bleu ! »

ENTRE DEUX PRÉFETS

Le 8 février il arrivait au Mans

Là, sa méchante humeur se tourna en bile et les impréca
roulèrent sans fin. « Vous prendrez le commandement de l'a
du Maine », lui avait dit son ministre... Où, diable! se trouvait
cette armée du Maine?... A Sillé-le Guillaume, pas un régi
d'infanterie de bataille, pas un escadron de chasseurs n'était e
arrivé... Mille tonnerres! pourquoi donc m'avoir dérangé si

Tout en mâchonnant son dépit, et pour préparer son plan
ration, le général commença par inspecter le pays qui s'éten
coteaux de la Sarthe aux rives de la Mayenne. Dans chaqu
lage il entendait parler des gars mainiaux, ainsi que de leur
l'homme au manteau vert et au chapeau à plumes : le redou
Sans-Façon.

Sans-Façon! Quel était ce drôle costumé en bandit de chez
deau? Un Anglais du mylord Castlereagh ou un Français du
de Lille? Un ci-devant prince? un émigré? un bourgeois
paysan?... Eh! eh! peut-être bien une femme! De pa
luronnes s'étaient rencontrées jadis, parmi les amazones esc
Charette... « Oh, toi, si je te pince, la belle!... »

Chaque jour, le baron Henry faisait comparaître quelque
et l'interrogeait.

— Vous connaissez *Sans-Façon?*

— Oui-da, et ses gars mainiaux aussi.

— Quel est cet homme?

— Le diable! mon bon Monsieur, le vrai diable d'enfer!

Des butors, tous ces rustres ! Et le général indigné congéd
bélitre... Ventrebleu, quels capons ! mais patience ! Avan
homme, femme, ou diable, on saurait bien s'emparer de
camarade !

u Mans, il avait trouvé un préfet tout en larmes, et préoccupé
ui-même beaucoup plus que de *Sans-Façon*.
gé à la préfecture, Henry mangeait les dîners du baron
ray, et de surcroît, entendait ses doléances. L'infortuné! il se
ait perdu et se lamentait douloureusement. Son désespoir
nchait en attaques amères contre son personnel administratif...
tout le monde était coupable dans le département de la Sarthe,
le monde, sauf le préfet : coupable la gendarmerie, dont le
un capitaine Philipon, impotent et maladroit, n'était que
mûr pour la retraite; coupables les inspecteurs des forêts,
les gardes, receleurs effrontés, hébergeaient les brigands;
able surtout, M. l'évêque de Pidoll, un vieux fourbe en sou
bien plus dévot à son pape qu'à son Empereur ; et ainsi des
s.
passible, le général écoutait les doléances, dégustait écrevisses
ulardes, mais n'apprenait rien sur *Sans-Façon*.
Laval, Henry s'était installé chez un préfet moins en pleurs,
ant mieux renseigné : le baron Harmand.
rtes, Nicolas Harmand ne se targuait pas d'être, comme son
gue Louis-Marie Auvray, un « agréable », fin connaisseur en
aux, grand amateur de chasses à courre, posé dans les cercles
s haut coté des belles. Non : sa conscience administrative, son
n métier d'avocat champenois, soixante dix ans d'âge et la
e sciatique l'avaient rendu homme de cabinet. Dans ce joli
lard, tout rappelait la bonne vieille honnêteté de la bonne
le France : la mansuétude de son sourire, l'urbanité de son
ge, la catacoi de sa perruque. Levé de grand matin, déjà
ré et en manchettes, à une heure où tant de préfets dorment
re, M. Harmand tenait sa porte ouverte à qui voulait rendre
e; il aimait le contact de ses administrés.
ut en goûtant la cuisine de cet autre préfet, le général Henry
liait fort : même il s'intriguait quelque peu. Souvent, en plein
s, un huissier entrait effaré : aussitôt M. Harmand quittait la
et courait s'enfermer dans son cabinet. Il y restait de longs
ents en de secrets conciliabules. Avec qui?... Venait on à par
es gars mainiaux, M. le préfet, sans rien dire, affectait de
s mines discrètes, de malins sourires provocants, des
ements de tête bien ironiques : M. le préfet savait quelque
...
jour, le mystère fut éclairci.

— Avant peu, nous allons tenir *Sans-Façon*, affirma M. l
mand avec assurance.

— Bah!

— Oui :... l'ami intime de *Sans-Façon* est à moi,... c'est
agent secret,... Bulanger, dit *Cœur de Lion*.

Bulanger, dit *Cœur de Lion*, quelque gaillard sans doute,
ramené au Bien! l'ami de *Sans-Façon*, auxiliaire de la jus
Oh! l'étonnante adresse de ces hommes de l'ancien régime!.
le général baron Henry, qui n'admirait que l'Empereur, se
d'admiration pour le préfet baron Harmand.

Le 11 février, un exprès apportait la nouvelle du comba
Vilant. Sur l'heure, le général partait pour Sillé le Guillaum
voulait interroger les prisonniers, et, par lui même, découvrir
était le *Sans-Façon*.

INTERROGATOIRES

En 1813, le château de Sillé-le-Guillaume servait de pr
départementale.

Il est superbe encore ce château démantelé, cette autre
tille abolie. Du vallon où serpente la Vègre, on l'aperçoit dres
bien haut ses quatre tournelles et projetant son ombre sur la plai
Comme il dut jadis peser, d'une insolente lourdeur, et sur l
homme le corvéable, et sur Jacques le vêtement de la terre ! J
Jacques, depuis longtemps, a posé le pied sur la couronne des
neaux; de l'altier manoir il a fait son palais et sa chose. Auj
d'hui, le ménil féodal est à la fois une maison de ville et un coll
sous ses voûtes reconstruites, Bonhomme se marie et Bonho
élève sa famille... Vieilles pierres du vieux château, vous s
nous dire l'histoire même de la patrie : son passé trop mouill
larmes, sont présent plein d'illusions, son avenir gros d'
rances.

Mais alors, au temps de l'Empereur et Roi, ce donjon n'
qu'une geôle. Au rez-de-chaussée était le greffe, et vers les
bles s'étageaient les cachots. Sur le plâtre de ces murailles s'
cent encore, arabesques bizarres, des noms tracés à la point
noms de misérables, désireux de transmettre, d'âge en âg
souvenir de leurs forfaits ; noms peut être d'innocents qui, v

ent faire protester et crier la pierre contre leur condamnation.

C'est là, dans cette maison de force, qu'on avait enfermé les ars mainiaux pris au Vilant.

Le baron Henry s'installa au greffe ; Jacques Cavalier siégeait à es côtés. Pauvre Cavalier ! qu'il se faisait humble et discret, lui, le olonel, devant la face du général ; l'être malchanceux en pré-ence de ce favori de la Fortune !

L'interrogatoire commença.

Quatre prisonniers comparurent, farouches et provocants : pas n d'eux n'essaya de dissimuler son nom. Ils déclarèrent s'appeler leurtebise aîné, Pierre Guérit, François Mézières, Paul Janvier; ous jeunes gens du pays, et réfractaires de la classe de 1813. Leur lentité une fois établie, le général alla droit au fait :

— Vous connaissez *Sans-Façon?*

— *Sans-Façon?*

— Oui, votre capitaine!

Les gars mainiaux se regardèrent, clignant de l'œil, ricanant, aussant les épaules.

— Ah! très bien!... Qu'on les sépare!

On les sépara... Un par un, ils comparurent de nouveau; de ouveau Henry posa la même question :

— Vous devez connaître *Sans-Façon*..., votre capitaine *Sans Façon*.

Mais, en dépit des menaces, l'interrogatoire paraissait les muser. A ce mot : *Sans-Façon*, ils riochaient avec insolence; les rôles impudemment se rigolaient :

— *Sans-Façon?* mon bon Monsieur?... *Sans Façon?*... ne con-ais mie!

— Ah! vous ne connaissez mie, coquins!... Et d'abord, je ne uis pas un Monsieur, mais un général!... Je m'en vais, sacre-leu! vous rafraichir la mémoire... Qu'on leur passe les menottes, t en route pour le Mans!

— Mon général, dit alors le colonel Cavalier, nous en avons ncore un autre. Il tient, celui là, des propos si bizarres, qu'il nérite un examen attentif.

— Qu'on l'amène.

L'homme qui fut introduit n'était pas comme les précédents un arçon d'une vingtaine d'années, pleurnicheur et sournois, ce arbon ne jargonnait point le bas manceau.

— Voyez-moi cette pratique! reprit le colonel. On l'a ra-

massé au Vilant, dans une maison en flammes; il faisait le cou de feu, et de sa main nous a tué deux gendarmes... Un vr brigand!

Le vieux redressa la tête, et, levant ses bras garrottés :

— Un brigand, moi, si dévoué aux bons Bleus! Un brigand Demandez donc à Laval des renseignements sur Bulanger, d *Cœur-de-Lion!...*

Bulanger, dit *Cœur-de-Lion!...* Quoi! l'agent de confiance d baron Harmand! l'auxiliaire de la justice!... Le général n'e croyait pas ses oreilles! On fouilla le *Cœur-de-Lion* et, dans doublure de ses habits, on trouva des notes sur le préfet de Mayenne; des notes pour qui?... Évidemment pour *Sans Façon!.* Mais lui aussi, Bulanger, affirma ne pas connaître *Sans-Façon.* Ce jour-là, Nicolas, baron Harmand, perdit à jamais l'admiratio de Jean-Pierre, baron Henry.

Quelques heures plus tard, le général était de retour au Man

Le soir même, presque à son débotté, il recevait une visi d'importance. Un haut et puissant personnage, arrivant de Pari lui venait présenter ses devoirs : M. le commissaire général Police, Rolland de Bussy.

Dès les premiers mots échangés, le colonel-major put comprendr quel habile homme accourait à la rescousse.

— Eh bien, mon cher baron, disait le Monsieur du quai Vo taire, enfin, nous allons donc le prendre, cet imprenable *San Façon!*

(A suivre.) Gilbert AUGUSTIN-THIERRY.

TOTOTE[1]

(Suite)

V

Le lendemain matin, les Barroy montèrent à cheval. En arri-
nt dans l'avenue de l'Impératrice, ils furent rejoints par Pour-
lle qui leur cria :

— Eh bien, vous ne perdez pas de temps !... Arrivés samedi,
er au Grand Prix, ce matin à cheval...

Le marquis répondit :

— C'est Totote qui a voulu absolument monter... moi je trouvais
'il fallait laisser reposer les chevaux... ils sont encore fatigués de
traversée qui a été horrible...

Mme de Barroy protesta :

— Mais pas du tout !... au contraire, ça leur fait du bien, ça les
oue un peu... et puis, ils auront le temps de se reposer à la cam-
gne... j'avais si envie de revoir les Poteaux !... c'est ce que j'ai
gretté surtout de Paris, les Poteaux !...

— Il ne doit plus y avoir personne ?... — dit le marquis.

— Mais si !... il y a encore du monde pendant la semaine qui
it le Grand Prix...

— Et puis, ça m'est bien égal qu'il y ait du monde ou pas... —
irma Charlotte, — c'est pour eux-mêmes que j'aime les
oteaux !... je suis sûre qu'il n'y a nulle part une promenade
ssi ravissante...

M. de Barroy dit en riant :

— Tous les ans, depuis dix-huit mois, elle a pleuré ses chers
oteaux !...

La marquise se retournait, regardant l'avenue avec une sorte de
ndresse. Tout à coup elle se mit au galop en disant :

— Gare !... voilà les Treuil !...

Et comme son mari faisait un mouvement pour regarder en
rière, elle supplia :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre

— Ah ! ne vous retournez pas, voyons !... et filons !...

Sans modérer leur allure ils entrèrent dans l'allée des Poteau
Mme Dorsay, qui venait à leur rencontre seule, suivie d'un groo
dit en faisant demi-tour et en les attendant pour repartir avec eu

— Ben, vous allez d'un joli petit train !... on croirait que vo
êtes poursuivis...

— Presque... — répondit Mme de Barroy — les Treuil sont de
rière nous et je ne veux pas qu'ils nous rattrapent...

— Je comprends ça !... mais il n'y a pas de danger au train do
vous allez... Mme de Treuil a un tas de choses à ménager que vot
galop de chasse esquinterait totalement...

— Mais elle chasse pourtant ?...

— Oui, mais par cette chaleur... ça ferait rire le maquillage

— Est-ce qu'elle s'appelle encore Giselle ?... — demanda
marquise en riant.

— Elle s'appelle encore Giselle, mais on l'appelle toujo
Agar...

— Si nous soufflions un peu ?... — proposa Pourville, —
demande grâce pour ces malheureux chevaux...

Ils se mirent au pas, et la tante Claire dit, en regardant affe
tueusement Mme de Barroy :

— Je suis bien contente de vous voir, ma petite Tototo !...
savais, par des gens qui vous ont vue hier au Grand Prix, que vo
étiez arrivée...

— Je comptais aller vous voir tantôt, Madame...

— Vous me ferez bien plaisir... nous reprendrons les bonn
petites bavettes d'autrefois... je n'y serai que pour vous...

Et, se tournant vers Pourville :

— Et pour vous aussi, si ça vous chante ?... mais vous ne m'a
cablez pas de visites depuis quelque temps...

Il dit :

— Je suis un ours, vous savez bien...

— Oui... je sais bien !... mais vous étiez autrefois un ours app
voisé, ou presque... tandis que depuis un an, vous...

Il interrompit avec un peu d'embarras :

— Depuis un an j'ai vieilli... nous vieillissons tous... tous excep
vous...

— Merci !... — fit en riant Mme Dorsay.

Le marquis appuya :

— Il a raison, Pourville !... vous ne changez pas... il me sem

us revoir il y a quinze ans, quand vous faisiez monter le petit
ul à cheval... vous souvenez vous du temps où vous le teniez
ec une longe?...

— Il est loin, ce temps là!... je ne le tiens plus avec une longe...
lheureuse-
ent!...

Et elle ajou-
entre ses
nts :

— Car je le
igerais cer-
nement au
ment qu'il
se dirige
même...

Sa physio
mie rieuse
ait assom
e. M. de
rroy ne s'en
rçut pas et
manda :

— Est-ce
il ne monte
s à che
?... même
nd il n'a
t plus be
n d'être
nduit par
s, il vous
ompagnait
sque tou
rs...

Tout à coup elle se mit au galop.

— Il ne monte plus... pour l'instant!... Non... il fait de la
yclette... nous allons le voir certainement à la Potinière avec
frère et sa belle-sœur... c'est leur heure...

— Ah!... — fit machinalement Charlotte.

Et cherchant alors un moyen d'éviter la Potinière, elle proposait,
ume ils passaient devant Delton :

— Faisons nous photographier, voulez vous?...

M. de Barroy protesta :

— Oh!... par ce soleil?... mais ça va être épouvantable!...

— Mais non!... qu'est ce que ça fait?... je voudrais avoir photographie de Cabochard...

Et, se penchant sur l'encolure de son cheval, un grand pur-s alezan, au poil moiré, à la fine crinière, elle demanda :

— Il est joli, n'est-ce pas?...

— Oui, il est joli... — dit Pourville.

— C'est justement pour ça, — fit le marquis — qu'il vaut mi le faire photographier par un temps meilleur...

— Mais elle s'entêta :

— Non... je vous en prie?...

Son doux visage prenait une expression craintive. Depuis veille elle pensait sans cesse à ce que lui avait dit Pourville l'idée de voir ainsi les Mirmont réunis l'impressionnait péni ment. Pourville devina ce qui se passait en elle, et con M. de Barroy le prenant à partie lui demandait :

— N'est ce pas, Jean, que tu trouves aussi qu'il faut choisir autre temps?...

Il répondit :

— Mais non!... je trouve que si ta femme tient à avoir la ph graphie de son cheval, elle a raison de la vouloir aujourd'hui... qu on remet ces choses-là, il y a grande chance de ne les faire jama

— Allons-y !... — dit la tante Claire.

Elle prit la petite allée qui conduit chez Delton, et Mme de l roy la suivit rassurée, presque gaie, sûre ainsi d'éviter la renco qu'elle redoutait si fort.

— Ah!... — fit Pourville qui marchait derrière elles — o en train de photographier des bicyclistes... nous ferions peut mieux de revenir tout à l'heure... nous allons attendre...

A ce moment, acclamant Mme Dorsay qui entrait dans le r point où l'on pose, une voix joyeuse s'éleva qui fit tressaill marquise.

— Ah !... la tante Claire !...

Et Paul Mirmont apparut à côté de sa belle sœur.

Adossés à une sorte de haie de verdure, la main au guide leurs bicyclettes, ils posaient debout l'un près de l'autre. I toile noire qui recouvrait l'appareil braqué sur eux, on ent sortir la voix de Jacques qui disait :

Oui... c'est très joli comme ça! seulement il ne faut pas que
ne soit trop en avant... ça la grossirait...
retira sa tête cachée sous la toile, rendant la place au pho-
phe qui attendait.
ors, il aperçut les Barroy et vint à eux, tout en continuant à
der si « le groupe » ne se dérangeait pas. Il ne fut rassuré
uand il eut vu, la pose finie, replacer le bouchon sur l'objec-
lors il dit :
C'est gentil d'être venus nous dire bonjour!...
Mais... — dit vivement Mme de Barroy — nous ne sommes
enus pour ça!...
Ah!... je croyais que vous nous aviez aperçus du dehors, et
ous étiez entrés pour nous voir...
tante Claire répondit :
Non... nous ne sommes pas entrés pour vous voir...
narquoise elle ajouta :
Quoique, pourtant, ça en vaille la peine!...
s'inclina en souriant, et Mme de Barroy se détourna. Elle
rait de le voir ridicule et elle en voulait à Mme Dorsay de
oquer de lui. Cependant la tante Claire continuait :
C'est Totote qui veut à toutes forces faire photographier son
il...
ul et Jeanine arrivaient. Mirmont demanda, sérieux, comme
e fût agi d'une importante affaire :
Êtes-vous sûrs que c'est réussi?... vous auriez dû attendre
vous déplacer...
jeune femme répondit, s'approchant de Charlotte à qui elle
t la main :
Je n'y ai pas tenu... je voulais admirer Mme de Barroy à
il... j'ai tellement entendu parler de sa façon de monter...
Par qui?... — demanda la marquise.
Mais par la tante Claire, d'abord... et par M. de Morières...
r Paul... et même par son mari... qui pourtant n'aime pas les
ies qui montent à cheval...
marquis dit, en regardant sa femme, toute fine dans la petite
tte de piqué blanc qui tombait droit autour de sa taille mince
e ndiquait à peine :
Oui, elle monte bien... elle monte presque aussi bien que
Dorsay...
nine enveloppa la tante Claire d'un regard malveillant et

étonné. Elle trouvait tout à fait incolore cette petite femme ma
et moqueuse, dont elle ne savait ni deviner la bonté ni compre
l'esprit, et jamais l'idée ne lui était venue que celle qu'elle a
lait « la presque tante » de son mari, pût faire quoi que ce fû
bien, monter à cheval ou autre chose.

A ce moment on apportait la plaque, très réussie, sembla
Pourville demanda :

— Et vous, Mirmont, vous ne vous faites pas photographie

Jacques indiqua son costume.

— Je suis trop vieux pour me faire faire comme ça en mo
voyons ?... c'est bon pour les jeunes !...

Mme de Barroy le regardait avec tristesse. Ce matin, plus e
que la veille, elle le trouvait vieilli. Il avait l'air fatigué, les
secs et fiévreux. Et sa femme au contraire éblouissait, dan
costume de drap bleu de forme austère, mais qui, tout de m
collait comme une seconde peau sur le corps superbe qui
mençait pourtant à s'empâter à la poitrine et aux hanches.
malgré l'air de madone qu'elle obtenait à la fois par l'arr
ment de ses cheveux et par l'expression imprimée à sa physion
très impassible, malgré aussi son éclatante fraicheur, Je
paraissait avoir beaucoup plus de vingt-deux ans. Il semblai
sa beauté battait son plein et ne ferait plus que décroitre.

Elle s'était appuyée contre l'épaule du cheval de la marqu
demandait :

— Est-ce que vous avez un jour ou des heures, Madam
Est-ce que vous me permettez d'aller vous voir ?...

Charlotte répondit, s'efforçant de paraitre aimable :

— Je ne suis à Paris que pour une semaine et je n'ai ni j
heure, mais, si je suis chez moi, je vous recevrai avec
plaisir...

— Ah !... vous êtes ici pour si peu de temps !... vous
partir ?...

— Mais oui.. et vous aussi probablement ?...

— Nous, nous irons à Deauville, mais seulement vers l'é
des courses... et vous, où allez-vous ?...

— Je vais à Barroy...

— Tout l'été ?...

— Mais oui... tout l'été...

— Oh !... notez bien que je ne vous plains pas... au contr
je sais par Jacques combien c'est beau, Barroy !... et à quel

ı s'y amuse !... Il m'a raconté les longs séjours qu'il y faisait... nnée dernière, à l'époque où il y allait d'habitude, il était comme ne âme en peine... Et moi j'aurais bien voulu voir aussi ce ıâteau merveilleux...

— Mais — dit en riant le marquis — Barroy n'est pas du tout ı château merveilleux...

— Je n'en sais rien, mais Jacques le trouve tel... l'an passé, ıand nous étions à Deauville, je lui ai demandé de m'y conduire... n'a jamais voulu... je mourais d'envie de voir, ne fût-ce que de in, ce château dont j'ai tant entendu parler...

M. de Barroy regarda sa femme avec insistance. Elle comprit ı'il fallait s'exécuter et dit, avec une bonne grâce où ne se devi- ait pas l'effort :

— Mais j'espère que si vous avez envie de voir Barroy, vous ɔudrez bien venir le voir autrement que de loin...

— Mme Mirmont s'écria :

— Vous n'imaginez pas combien c'est imprudent cette invita on !... je vais l'accepter, vous savez ?...

Comme son mari voulait parler, elle l'en empêcha :

— Non... ça ne vous regarde pas !...

Et se tournant vers Charlotte, elle demanda :

— Quand serez-vous installée, Madame... et quand vous gêne ns-nous le moins ?...

Mme de Barroy répondit, polie :

— Nous serons installés dans quinze jours et vous ne nous nerez jamais...

Le marquis regarda sa montre :

— Il est onze heures moins un quart... et j'ai donné rendez ıus à d'Argonne à onze heures et demie... il faut nous sauver...

— Mais moi aussi, il faut que je me sauve... — s'écria la tante aire ; — j'ai du monde à déjeuner...

Mme de Barroy murmura, contrariée.

— Et la photographie de Cabochard ?...

— Voulez-vous que je reste avec vous ?... — offrit Pourville — n'ai rien à faire, moi !... je suis comme un vieux hibou dans mon ɔu... personne ne m'attend jamais...

— Alors, — demanda Barroy qui était pressé, tu te charges elle, c'est convenu...

— Oui... c'est convenu !...

— Au revoir !...

La tante Claire cria aussi :

— Au revoir!...

Et tous deux s'en furent, tandis que Jacques disait à sa femme

— Nous aussi, il faut que nous rentrions...

Charlotte les vit partir avec joie. Elle arrivait à un degré d'éne vement pénible.

Et dès que Cabochard fut photographié, elle partit, pressée d'i terroger enfin Pourville, qui la suivait sans parler.

— Vous êtes sûr, — commença-t elle, — de ce que vous m'av dit hier au sujet de Mme Mirmont et de Paul?...

— Sûr... sûr... je ne les ai pas vus, vous comprenez?... ma enfin, c'est de notoriété, comme on dit... elle se gêne encore moi qu'avec Morières...

— Comment ça ?...

— Mais, parce que Morières qui, lui, a l'horreur du scanda et du potin, l'obligeait à une réserve discrète... tandis que gosse ne fait attention à quoi que ce soit... il est affolé d'elle. et je la crois beaucoup plus emballée pour lui que pour Morières.

— Comment Mirmont, qui est d'un naturel méfiant, n'a-t il rie découvert ?...

— C'est inexplicable !... ça tient, je crois, tout bonnement, à qu'il a une confiance aveugle non seulement en sa femme, ma surtout en Paul.

— Et comment Paul, qui adore son frère, a-t-il fait cette cho abominable de le tromper ?...

— Parce qu'il est un enfant très naïf et très inexpérimenté... que, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, elle l'a complèt ment affolé... Je la crois très rouée, très astucieuse, et surtout tr sensuelle... Que voulez vous que fasse contre une telle femm un pauvre petit bonhomme novice et mal armé pour la défense ?.

— Il faudrait l'éloigner...

— Paul ?...

— Oui...

— Ah bien !... il pousserait des cris de putois... Sous quel pr texte l'éloigner, d'ailleurs ?...

— Mais il me semble que sa carrière...

— Sa carrière !... Ah ! ouiche !... il y a deux ans, vous ne savi même plus s'il était encore attaché au ministère... j'ai enten Jacques raconter en riant à son frère que vous le lui aviez d mandé... et à l'heure qu'il est, je suis comme vous étiez il y

eux ans... je ne sais pas en vérité s'il a lâché complètement ?...

— Que non !... Henry pourrait le faire envoyer à Londres... on irait que c'est pour être avec nous... c'est un prétexte tout trouvé. a !...

— Et vous croyez vraiment que pour le plaisir d'aller à Londres trouver les bons amis que vous êtes, il lâcherait le morceau de i qui lui est tombé tout rôti dans le bec ?... car je parierais bien ue c'est elle qui a été au-devant...

— Pourquoi croyez-vous ça ?...

— Parce que lui la regardait avec respect... comme on regarde s saintes images... elle lui faisait une peur bleue et il la croyait bois...

— Oui... je me souviens...

— Eh bien, je suis sûr qu'il n'a jamais cessé de lui témoigner plus profond respect, jusqu'au moment où, du petit Paul d'il y deux ans, il a sauté au Paul d'aujourd'hui.

— Le fait est qu'il est rudement changé !...

— Il est devenu charmant tout bonnement... et il est resté le ntil, le bon petit garçon qu'il était avant d'embellir...

— Et pourtant ce qu'il fait est si mal !... s'il aimait vraiment n frère, il...

— Est-ce bien vous, si douce et indulgente, qui raisonnez nsi ?... Ne comprenez-vous donc pas qu'on a beau aimer de ute son âme un frère pour lequel on a, en plus de l'affection, une connaissance infinie, on ne l'aime jamais du même amour qu'une mme belle comme le jour et qui vous adore, ou fait comme si le vous adorait...

— Oui... c'est vrai !... mais songez donc, si Jac... si Mirmont doutait de quelque chose, quel horrible chagrin pour lui... son tit Paul qu'il aime tant !... Hier encore, il m'a dit qu'il l'aimait us que tout...

Et comme Pourville faisait un mouvement :

— Oui... parfaitement... plus que tout !... et il m'a fort bien fait tendre qu'il l'aimait plus que sa femme... enfin plus que tout, est bien clair !...

Après un instant elle reprit :

— Elle a paru accepter mon invitation...

Pourville rectifia :

— Elle l'a même forcée, votre invitation !...

— Oui... Eh bien, ça va les séparer, ça !

— Soyez sûre que si vous n'invitez pas les trois Mirmont, vo n'en aurez aucun...

— Tant mieux !...

— Tant mieux ou tant pis... on ne sait pas...

« Elle l'a même forcée, votre invitation! » rectifia Pourville.

— Et vous, vous allez venir à Barroy, j'espère?...

— Mais certainement... si vous m'invitez ?...

— Je vous invite... vous ne vous ennuierez pas trop... v aurez Mme Dorsay...

— Ah !... à la bonne heure !... elle est gentille, et simple amusante, celle-là !...

l regarda l'heure et dit :

– C'est pas tout près du bois, la rue du Regard !...

– Vous allez déjeuner avec nous, n'est-ce pas ?...

– Je ne demande pas mieux... ça me ravit... mais vous n'allez trouver que je m'incruste, dites ?... Vous n'êtes revenue que de-s samedi, et éjà je m'ins-e comme ça, st-ce que ça plus tard?... lle répondit, ère :

– Ça ne sera ais trop...

VI

Cristi !...— 'ourville qui ontait l'ave-avec les Bar-t Mme Dor- — aujour-i la messe é une heure mie !...

marquise ndit :

Oui... je bien, c'est peu long... comme n'allez pas messe le

« Non !... vous êtes une exquise petite Totote !... »

de l'année, ça ne vous fait pas de mal d'y aller un peu trop

Comment, je ne vais pas à la messe ?... mais je vous demande on... je vais tous les dimanches à la Madeleine...

marquis dit :

— Oui... au bas des marches pour regarder les jambes!...

— Barroy, vous retardez!... — s'écria la tante Claire en r
— et ce que vous venez de dire prouve que vous n'êtes plus
bouton de rose...

— Je le sais de reste!... mais, en quoi ce que je viens de di

— Parce qu'il n'y a plus de jambes à voir à la descente d
Madeleine... C'était bon sous l'Empire, quand on portait
cages.

— C'est vrai!...

— Oui... nous avons vu ça, nous autres!...

— Oh!... pas vous!...

— Comment, pas moi?... mais j'en ai porté, moi, des cage
J'ai eu ma première à dix ans... je me souviens que ce jour là
me conduisit rue Royale pour voir passer d'une fenêtre l'ente
ment de M. de Morny... je croyais que je faisais un effet supe
et je n'étais pas bien sûre que tous ces gens qui couraient aff
dans la rue ne se bousculaient pas pour nous admirer ma cag
moi... Mais ça n'intéresse pas Totote, tout ça!... elle n'était pas
dans ce temps-là!...

Mme de Barroy répondit, distraite :

— Mais si... mais si, ça m'intéresse!...

Elle regardait les grandes pelouses et les beaux arbres et
pensait que, dans quelques jours, tout ce paysage lui serait
par ceux qu'elle y verrait se mouvoir. Les invités allaient arriv
C'en était fini de la bonne intimité, de l'abandon, des causeries
soir, des promenades paisibles. Il allait falloir « amuser »
hôtes. Les d'Argonne s'annonçaient pour la fin de la semaine.
Mirmont arriveraient peut-être plus tôt. Et Morières!
d'Antin!...

Ce qu'elle ne s'avouait pas, c'est que, seule, la visite
Mirmont lui était pénible à recevoir. L'idée de revoir Jacques
qu'elle aimait toujours — dans ce décor où elle avait passé avec
les meilleures heures de sa vie, lui serrait douloureusemen
cœur. Elle regrettait à présent de l'avoir invité. Elle savait d'ava
que Mme Mirmont ne lui épargnerait aucune tracasserie, ne
éviterait aucun chagrin. Elle était évidemment au courant du p
et il ne fallait compter ni sur sa générosité ni sur son indulge
Elle était jeune et aimée, et Charlotte la devinait méchante. C'
plus de raisons qu'il n'en fallait pour qu'elle s'attendît à n'être
ménagée.

facteur arrivait au perron. M. de Barroy l'appela et dit à sa ne :

Il doit y avoir une lettre de Mirmont qui fixe le jour de son ée...

Comment?... déjà!... — s'écria la tante Claire avec ennui.

marquis avait pris le courrier et le distribuait :

Une lettre pour vous, Pourville... une pour Mme Dorsay... autre encore... Ah! voilà celle de Mirmont!...

décacheta la lettre, la parcourut, et dit, se tournant vers sa ne :

Ils arrivent aujourd'hui...

Ah!... — fit Charlotte attristée.

Mirmont me demande d'amener Paul qui est avec eux... je ois aucun inconvénient, au contraire...

comme la tante Claire haussait les épaules, il demanda sur :

On dirait que ça ne vous fait pas plaisir de voir votre l?...

Ça me fait plaisir de le voir!... je l'adore, moi, mon filleul!... ement, j'aimerais mieux le voir dans d'autres conditions...

onné, le marquis répéta :

D'autres conditions?...

ourville sourit et dit :

Mon pauvre Henry, c'est comme pour les jambes à la de e de la Madeleine, tu retardes...

Mais qu'est-ce qu'il y a?...

On te le dira plus tard...

Est-ce qu'il faut répondre de ne pas amener Paul?...

Mais non... mais non, — fit brusquement Mme Dorsay — ça it l'air de savoir...

Mais de savoir quoi, sapristi? demanda M. de Barroy ahuri ous êtes là tous à me parler par énigmes...

Répondez d'abord à Mirmont qu'il peut amener son frère... — Charlotte.

lle craignait que si on mettait son mari au courant, il ne refu l'invitation demandée.

oujours occupé des affaires diplomatiques ou des stennes ores, le marquis ignorait généralement les histoires mon- nes et les potins de salon.

dit, en montant les marches du perron :

— Je vais lui envoyer une dépêche à Trouville, je crois qu arrivera encore à temps...

Mme Dorsay venait de s'installer, pour lire ses lettres, dans des grands fauteuils à bascule de la terrasse.

Pourville dit à Charlotte qui restait immobile, le regard l'esprit au loin :

— A quoi pensez-vous ?...

Elle répondit, inquiète :

— Je pense à tous les embêtements que je vais avoir !...

Après le déjeuner, M. de Barroy reçut une dépêche des mont. Ils arrivaient à Caen à 6 heures du soir.

Charlotte demanda :

— Qui est-ce qui va aller les chercher ?...

— Mais... — fit le marquis — je comptais envoyer la voi tout bonnement... nous n'avons pas à nous gêner avec Mirm nous sommes trop liés avec lui...

— Oui... mais nous ne sommes pas trop liés avec sa femm

— Vous avez peut être raison... C'est que moi, je ne cro pas sortir, alors j'ai donné rendez vous à l'agent voyer à 5 he et, ce pauvre homme, je ne peux pourtant pas le faire venir Délivrande ici pour se casser le nez... D'autre part, ce n'est la peine d'envoyer chez lui... un dimanche, il doit être à se mener n'importe où...

— Alors, je vais aller à Caen...

— Je suis désolé que ce soit vous...

— Qui fassiez la corvée... — acheva Mme Dorsay en riant.

M. de Barroy affirma, toujours poli :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Non... au contraire...

— Si vous voulez... — offrit Pourville — je peux très aller à Caen, moi ?...

Charlotte dit :

— Mais non... je vais y aller... ça sera plus correct...

— Je n'insiste pas, parce que je crois que la belle Mme Mirm ne peut pas me sentir et qu'il ne lui serait pas très agréabl tomber dans mes bras en descendant du train...

— Pour quelle heure voulez-vous l'omnibus ?... — dem M. de Barroy à sa femme.

— L'omnibus !... mais il y a une des postières qui boite. ne peut pas atteler l'omnibus...

— Alors il faut deux voitures ?...

— Naturellement... ils sont trois...

— Et il va falloir que vous conduisiez le cheval noir, puisque seph ne peut pas le mener...

— Eh bien! je conduirai le cheval noir...

— Alors, on va prendre le duc que vous conduirez et dans uel vous pourrez ramener Mme Mirmont... Jacques et Paul vront dans le petit tonneau...

— Comme c'est commode, les visites !... — fit observer la tante aire — c'est délicieux, en vérité !...

Le marquis expliqua :

— C'est que nous sommes, en ce moment, exceptionnellemen l organisés...

Comme il sortait, suivi de Pourville, Mme Dorsay demanda à arlotte d'un air indifférent :

— Où les logez-vous ?...

— Je mets Mirmont et sa femme dans les deux grandes chan- es du premier, à droite de mon appartement... et Paul en face ux, à côté de vous...

— Ah bon!...

— Il restera encore deux pièces pour les Argonne... et ce sera it... Morières sera obligé d'aller dans une des chambres du rridor...

— Elles sont très belles, les chambres du corridor!...

— Oui... mais celles qui ouvrent sur le grand vestibule sont eux... les longs corridors, c'est l'inconvénient des constructions longueur et qui n'ont qu'un étage...

— Oui, mais c'est si joli!... c'est ravissant, Barroy!...

— Pourquoi ?... — dit Charlotte qui, depuis un instant, semblait e ailleurs qu'à la conversation — m'avez-vous demandé tout à eure où je logeais les Mirmont?...

Mme Dorsay répondit après avoir hésité un peu :

— Mais... pour le savoir, tout simplement... je pensais que us les mettiez peut être dans la même chambre.

— Ah! non, par exemple!... je ne jouerais à personne un pareil ur!... c'est atroce de n'avoir qu'une chambre... si fort que l'on aime...

— Et ce n'est pas, je crois, ici le cas...

— Comment... — fit la marquise stupéfaite — mais je croyais . Mirmont très amoureux de sa femme...

— Et vous aviez parfaitement raison... mais croyez-vous aus sa femme très amoureuse de lui?...

— Je ne sais pas... je...

— Si... vous savez très bien, ma petite Tototte... d'abord, parc que vous avez dû être mise au courant à votre passage à Paris.

— On fait tant de potins...

— Qu'il n'en faut croire que la moitié... Eh bien, ce sera encore trop!... il est de si vilaines choses, et celle-ci est du nombr qu'il faut ne pas les croire du tout, ou du moins ne pas avoir l'a de les croire...

Charlotte dit, un peu mal à l'aise :

— C'est ce que je fais...

— Oui... vous êtes une gentille femme, indulgente et douce... je vous sais gré pour ma part d'avoir invité ce pauvre Jacques qu j'aime de tout mon cœur et qui retombera de si haut lorsqu'il r tombera... je sais bien que cette invitation a été un peu la car forcée...

— Même tout à fait...

— Oui... sans doute... mais bien d'autres à votre place eusse fait la sourde oreille...

— Henry m'a lancé de tels yeux lorsque Mme Mirmont me disa qu'elle avait envie de voir Barroy... vous ne vous rappelez pa chez Delton, le matin?...

— Je me rappelle parfaitement les yeux suppliants de vot mari qui trouvait, en tant qu'homme du monde et diplomate, qu'i ne pouvait refuser une invitation ainsi quêtée... mais, ces yeux l vous auriez très bien pu ne pas les voir, ma chère petite, si vo n'aviez pas été une femme bonne et désireuse avant tout de ne p peiner un ami... est-ce vrai?...

— Je vous assure — dit en rougissant Charlotte — que vous n croyez beaucoup meilleure que je ne suis...

Pourville rentrait dans le salon.

La tante Claire se leva, et passant derrière le grand fauteu canné où se balançait Mme de Barroy, elle enveloppa de s mains le visage gamin qui se renversait vers elle, et embrassa te drement la joue rose en disant :

— Non!... vous êtes une exquise petite Tototte!...

VII

La marquise arriva à Caen trois quarts d'heure avant l'arrivée train. Alors elle fit quelques courses dans les magasins ouverts lgré le dimanche. Elle prit des gâteaux chez Stiffler et entra à ôtel d'Angleterre pour demander du poisson et s'entendre pour ɔprovisionnement de la saison.

Au moment où, descendue de voiture dans la rue Saint-Jean, e tournait à pied sous la voûte, elle heurta presque un Monsieur sortait de l'hôtel et jetait une lettre dans la boite. Elle passait ɔidement, sans faire attention à lui, lorsqu'une exclamation rêta.

— Ah !... Madame de Barroy !...

Elle vit Morières qui la regardait, souriant et étonné :

— Par exemple!... qu'est-ce que vous pouvez bien faire à Caen dimanche ?...

— Le fait est qu'il y a de quoi être étonné de m'y voir... je ns chercher les Mirmont qui arrivent tout à l'heure par le train Trouville...

Il regarda le duc arrêté dans la rue et demanda :

— Mais vous n'allez pas en rapporter trois là dedans... car ils t trois, j'imagine ?...

Comme elle faisait signe que oui, il reprit :

— Naturellement !... C'est tout de même cocasse, cette nité !...

Elle répondit agacée :

— C'est cocasse, étant donné ce qui est, ou du moins ce qu'on qui est... autrement, qu'y a-t il d'extraordinaire à ce que deux res soient souvent ensemble ?... je vous avoue que, quant à i, je ne trouve pas ça choquant...

— Parce que vous êtes très bonne... et que vous ne voyez ıais le mal nulle part...

— Convenez que ça vaut mieux que de le voir partout...

— Je ne trouve pas !... en recevant les Mirmont dans ces con- ions bizarres... pour ne pas dire plus... on semble autoriser e situation qui est purement odieuse...

— Ah! çà!... sur quelle herbe avez-vous donc marché aujo d'hui ?... c'est vraiment drôle que ce soit vous qui vous posiez moraliste... et lorsqu'il s'agit de Mme Mirmont surtout...

— Ah !... — fit Morières qui rougit légèrement — on a pot à ce que je vois ?...

— Vous êtes admirable !... quand il est question de vous, c' des potins... mais quand il s'agit d'un autre, c'est la vérité vrai c'est extraordinaire à quel point un homme d'esprit peut é bête lorsqu'il est personnellement en jeu...

— Je vois que vous avez mal aux nerfs ?...

— On y aurait mal à moins !... voyons, parlons d'autre cho voulez vous ?... où êtes-vous pour l'instant ?...

— Je suis au Val-Joli chez les Bracieux... c'est-à-dire, j'y vai car je suis arrivé de Deauville ce matin...

— Et quand venez-vous à Barroy ?...

— Mais dans huit jours, si vous voulez bien de moi ?...

— Nous serons ravis de vous avoir ; seulement, je vous p viens que les Mirmont seront encore là...

— Oh !... ça ne me gêne pas, vous savez !...

Elle dit en riant :

— Allons, tant mieux !... vous aviez une façon si sévère vous exprimer tout à l'heure...

— Vous m'en voulez ?...

— Oh ! pas du tout !... au revoir !... il ne faut pas que je m que mon train...

Elle monta en voiture et prit les guides.

Morières demanda :

— Voulez-vous me déposer quai de Juillet ?...

Tandis qu'il parlait, elle venait d'apercevoir, sortant du cer Saint-Jean et s'avançant dans la cour de l'hôtel, M. de Bracie d'Antin et Juvisy.

Tous trois saluèrent.

Alors, la marquise se mit à rire et d'un ton décidé, répondi Morières ahuri :

— Non!... je ne veux pas !... en nous voyant nous prome tous les deux, on pourrait faire un potin... et vous venez de donner des potins une abominable frousse...

Et comme, ne croyant pas qu'elle parlait sérieusement, il al monter sur le marchepied, elle lui cria, en rendant la main cheval noir qui fila rapidement :

- Vous irez très bien tout seul au quai de Juillet... c'est près...

orières resta un instant planté au bord du trottoir, l'air assez Puis, il pensa :

- Elle se mo- de moi!... s, tout de mê- c'ést encore meilleure de es!...

uand Mme de roy entra s la gare, on ait de signaler ain et on la sa attendre le quai.

e fut Paul qui a du wagon remier. Il se urna, tendant ain à Jeanine apparut frai- comme une , mais un peu ie dans son d manteau oyage. Elle ut vers Char- et la remer- avec grâce e venue elle- e au-devant

La poulette trapue montait gaillardement.

.. Jacques, qui descendait chargé de sacs et de couvertures, la reia aussi avec effusion. Alors, sa nature franche reparais elle expliqua, ne voulant pas provoquer une explosion de re naissance qu'elle ne méritait pas :

- C'est mon mari qui devait venir... et puis il n'a pas pu, qu'il avait donné rendez-vous à quelqu'un... il ne croyait ue vous arriviez aujourd'hui...

Jacques répondit :

— Oui... nous devions rester encore deux ou trois jours à D ville et puis, tout le monde est parti,..

Paul appuya, l'air navré :

— Il ne restait plus personne de notre bande !...

La marquise enleva à Jeanine le sac de voyage que Jacque avait remis au moment d'aller s'occuper des bagages et qu avait peine à porter en même temps que son rouleau de cou tures et de parapluies, et dit :

— Les voitures sont dans la cour... nous allons prendr omnibus qui portera les malles...

La jeune femme répondit à peine, préoccupée de savoir ce qu' devenu Paul qu'elle avait vu s'engouffrer à la suite de son dans la salle des bagages, mais elle suivit docilement Charlott

Comme elles s'avançaient dans la cour de la gare, un coch fiacre, désireux de « charger » les deux femmes, s'avança vers prévenant, la bouche en cœur, les bras arrondis. Il s'empar sac que portait Mme de Barroy en disant :

— Donnez vos bagages, Mademoiselle ?...

Puis, se tournant vers Jeanine qui s'avançait imposante son grand manteau, il ajouta :

— Vous aussi, Madame...

Paul, qui les avait rejointes, cria gaiement, en prenant le de Charlotte :

— Attendez-nous donc, Mademoiselle !...

La marquise s'était tout de suite aperçue que la jeune fe était contrariée de la méprise. Elle répondit en riant :

— Il est myope, ce cocher !...

— Mais pas du tout !... — dit Paul, gaffeur comme pr tous les très jeunes gens — avec votre petite taille mince, yeux, et vos dents qui rient toujours, vous avez l'air très goss

Jacques arrivait, suivi des hommes qui portaient les bag Sa femme alla au-devant de lui en disant :

— Ah !... c'est très drôle !... figurez-vous qu'on vient d prendre pour la mère de Mme de Barroy...

Charlotte ne rectifia pas le récit. Elle alla se mettre à la t cheval tandis que le valet de pied s'occupait de faire charg bagages.

Paul, qui s'en aperçut, vint la remplacer et dit, en caress nez du cheval :

Il est toujours superbe, le bon noir !... quel âge a-t-il ?...

Il a bien dix ans, je pense !...

Il est toujours difficile à mener à ce que je vois ?...

Oh ! pas du tout !... seulement on est obligé de le mener à re guides et le cocher ne sait pas... alors, il faut que ce soit ry ou moi... c'est assommant !...

chargement était terminé. Elle se tourna vers Jeanine et osa :

Voulez-vous monter avec moi ?... eux, ils iront dans la petite ire...

jeune femme leva sur elle ses beaux yeux, puis les baissa et ndit, l'allure hésitante, le front barré d'inquiétude :

Je viens de vous entendre dire à Paul que ce cheval est lant... alors, je vais avoir une peur atroce tout le temps... je gênerais et je serais malheureuse...

Mais... dit la marquise — il est doux comme un mouton... une bouche difficile, voilà tout !...

Non, je vous en prie, je me connais, j'aurais peur quand même !

montrant son mari :

Tenez !... prenez donc Jacques au lieu de moi... vous devez r un tas de choses à vous dire ?...

omme Charlotte ne répondait rien, elle conclut :

Moi, j'irai très bien dans la petite voiture avec Paul... ça t tout à fait égal !...

lors seulement Mme de Barroy comprit et cessa d'insister pour ener Jeanine avec elle. Elle monta dans le duc suivie de ues qui obéissait sans mot dire. Et elle le regardait stupéfaite oir comment lui, si dur, si hautain lorsqu'elle l'avait connu, it rapidement transformé en un être passif et deprimé.

Je vous demande pardon — dit elle au bout d'un instant, chant à rompre un silence qui devenait ridicule — mais nous mes en ce moment très mal montés... il y a une de nos juments st boiteuse, et on n'a pas pu atteler l'omnibus pour venir vous dre... enfin, heureusement il fait beau !...

t comme il regardait le ciel gris et bas, elle ajouta :

Beau pour la Normandie !

s montaient à présent le Vaugueux. Derrière eux ils enten nt un grelot. Mirmont se retourna et vit la petite voiture qui vait rejoints et grimpait lentement la rue. Étonné, il demanda ant que Paul et sa belle-sœur étaient seuls :

— Vous avez perdu le domestique?...

Jeanine répondit en riant :

— Non... Nous l'avons envoyé dans l'omnibus avec les gages... C'est tellement chargé qu'il est prudent de surveill si quelque chose tombait en arrière, le cocher ne s'en apercev pas...

Paul ajouta :

— Et puis, ça soulage la petite ponette...

Bien dans le collier, ramenant sa tête fine sur son poitrail tr et tirant de toutes ses forces, la ponette montait gaillardemen dure et longue côte. Jeanine cria encore :

— Ne vous étonnez pas si nous restons en arrière!... Je ne v pas qu'on touche cette jolie bête!...

Elle brandit le fouet pris à Paul et dont elle avait roulé la m autour du manche et cria :

— Vous voyez?... c'est moi qui l'ai, le fouet!...

Jacques regarda Mme de Barroy qui ne disait rien et, avec admiration que l'on devinait profonde et abêtissante, il expliq

— Elle est bébé comme si elle avait douze ans!...

Au bout de cinq minutes, ils perdirent de vue la voiture. tout de suite, Jacques devint inquiet, préoccupé, il se reto sans cesse, espérant toujours l'apercevoir à chaque tournant d route. Alors, chagrinée de le voir agité, elle affirma, bien cert que jusqu'à Barroy on ne reverrait plus les amoureux :

— A présent, ils ne nous rejoindront pas... nous avons d'avance sur la ponette... elle a de si petites jambes!...

Le valet de pied étant descendu pour alléger la voiture dans côte, Mirmont dit avec embarras :

— Je vous remercie de tout mon cœur de nous avoir invi Barroy... si vous ne l'aviez pas fait, le monde s'en fût étonn ma femme eût entendu peut être des réflexions qui ne doivent arriver à ses oreilles...

La marquise répondit, sérieuse :

— Elles ont dû y arriver pourtant...

— Pourquoi croyez-vous ça?...

— Parce que Mme Mirmont m'a dit plusieurs fois, directe ou indirectement, des choses très blessantes...

— Mais... je ne me suis pas aperçu que...

— Vous, c'est possible... mais moi, je m'en suis bien aperçu

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit?...

— Pas grand'chose de précis... mais des phrases ambiguës et chantes...

— Quelles phrases ?...

— Mais par exemple : « J'ai tant entendu parler de vous... »

— Je ne vois pas... c'est une phrase de politesse banale...

— Pas lorsqu'elle est dite avec cette intonation et en mettant la lale aussi lourdement... Et tout à l'heure encore ?... lorsqu'elle voulait pas monter en voiture avec moi ?... « Prenez donc mon ri... vous devez avoir tant de choses à vous dire !... »

— Je crois que vous vous imaginez à tort des...

— Que non !... et notez que je ne vous reproche rien... que je me plains même de rien... si je vous ai parlé de ces choses, t parce que vous aviez l'air de redouter que votre femme ne apprit... alors qu'elle les sait depuis longtemps...

Comme il se retournait encore pour voir si la petite voiture ne rattrapait pas, elle dit, gentille :

— Ne vous tracassez pas !... il ne peut rien arriver... la po-te est parfaitement douce, et vous voyez que la route est excel-te ?...

— Oui... c'est vrai !... mais j'ai, lorsqu'il s'agit de Jeanine, les rs les plus bêtes, les préoccupations les plus ridicules... Elle si jeune, si inexpérimentée... elle a tellement besoin de direc même dans le train-train habituel de la vie... jamais on ne irait qu'elle a vingt-deux ans... elle est comme un bébé !...

— Mais c'est gentil, ça !...

— Délicieux, mais très gênant... avec son air grave, on la croit tout autre...

— Elle est charmante telle qu'elle est...

— Je pensais bien qu'elle vous plairait... elle plaît à tout le nde !...

La marquise ne répondit rien. Le domestique reprenait sa place le petit siège derrière eux. Il y eut un silence. Puis tout à coup rmont demanda, d'un air qu'il tâchait de rendre détaché :

— Est-ce qu'il y a beaucoup de monde à Barroy ?...

— Il n'y a que Mme Dorsay et Pourville...

souriait, l'air ravi, tandis qu'elle continuait :

— Il va y avoir, à la fin de la semaine, Morières et probable nt les Argonne... peut-être aussi d'Antin...

ovant que le visage de Jacques s'assombrissait, elle ajouta :

— Ça ne vous va pas, d'Antin ?...

— D'Antin me va tout autant que les autres...

— Que les autres qui ne vous vont pas ?... c'est bien ce que veut dire, n'est-ce pas ?... Je croyais qu'autrefois vous étiez tr lié avec Morières ?...

— Oui... autrefois... avant mon mariage.... depuis, je l'ai peine vu... il est vrai de dire que je l'évite de mon mieux...

— Tiens !... pourquoi ça ?...

— Mais parce que, quand on est marié, — fût ce à une femm exquise et sûre comme la mienne — on doit se garer soigneu ment de connaître des gens tournés comme Morières... c' imprudent !...

— Comment !... vous êtes jaloux ?...

— Je n'en sais rien... je n'ai jusqu'ici pas eu l'occasion de l'ét et j'espère bien ne l'avoir jamais... c'est pour ça que j'évite messieurs genre Morières... et puis, je ne quitte guère Jeanine et quand je ne suis pas là, Paul y est...

Il s'interrompit et dit :

— Ah !... les voilà enfin !...

Et sautant brusquement de la voiture sans même attendre qu'e fût tout à fait arrêtée, il s'élança — sans plus s'occuper de Ch lotte — au-devant de sa femme, qu'il enleva dans ses bras en mandant :

— Tu n'es pas fatiguée, ma chérie ?...

(A suivre.) GYP.

LE CHRIST A GUILLAUME II

L'Empereur Guillaume va faire un pèlerinage en Palestine.
(Les Journaux.)

Homme, qu'espères-tu des lieux où je suis mort,
Où je me suis offert pour le salut du monde ?
Que veux-tu que ton maître à ton appel réponde ?
Viens-tu par fantaisie ou viens-tu par remord ?

C'est toi le fier pasteur de races innombrables,
Pasteur rêvant de guerre et de fleuves sanglants,
Et trop souvent, les cris poignants des misérables,
Pour s'élever à toi, te semblent insolents.

C'est toi, César, c'est toi la vie et la jeunesse;
Mais d'où peuvent sortir la ruine et le deuil :
Vas-tu, pour que la joie autour de toi renaisse,
Devant mon idéal immoler ton orgueil ?

Les éclairs de ton casque et ceux de ton armure
Sont de la nuit auprès des célestes clartés :
Viennent tes repentirs ! ils te seront comptés
Et pour la vérité ton âme sera mûre !

Si tu veux le bonheur et la paix des humains,
L'abaissement des forts quand les forts sont injustes,
Si tu souffres avec les souffrants, si tes mains
Pour le bien seulement deviennent mains robustes,

Si tu comprends que la gloire de tes aïeux,
Etant faite de sang, fut parfois criminelle,
Si ta prière vers ton maître ouvre son aile,
Non point pour demander des jours victorieux,

Mais pour que la bonté fleurisse dans ta vie,
Viens ! je t'écouterai comme un petit enfant !
Viens ! car l'humilité qui me reste asservie
Est plus grande à mes yeux qu'un César triomphant !

J'ai dit. Si, maintenant, tu vas en Palestine
Non pour prier, mais bien pour qu'on parle de toi,
Si tu gardes l'esprit de mort et de ruine
Qui sert aux conquérants de doctrine et de foi,

Si tu ne sais venger le Droit, briser les chaînes,
Rendre l'essor de vie à tous les opprimés,
Et, parmi les méchants qui conseillent les haines,
Demeurer plein d'amour avec des yeux calmés,

Si, pour être Empereur et Soldat qu'on redoute,
Tu te crois plus qu'un pauvre au cœur souffrant et doux,
Homme encore abusé, ne te mets pas en route,
Et ne viens pas plier vainement les genoux !

La prière d'orgueil est mauvaise prière,
Le royaume du Ciel lui restera fermé,
Et mon pouvoir divin refuse sa lumière
A qui n'a point souffert, à qui n'a point aimé !

Charles Grandmougin.

PERDUE[1]

(Suite)

XIII

Pouvez-vous me prêter Marcelle pour porter un panier ? dit alin à l'herboriste, le surlendemain après déjeuner, moment ômage pour la petite boutique.

Votre panier ? voilà une idée ! Vous avez besoin de quelqu'un porter votre panier, à présent ?

Pas tous les jours, mais j'ai de la fine lingerie à reporter chez eille demoiselle très riche ; j'ai peur de chiffonner ses affaires nme elle est très maniaque...

Est-ce loin ?

A Passy, mais nous prendrons l'omnibus. Après tout, je ne as pourquoi vous me refuseriez la petite ! Vous ne la sortez s ; elle ne se promène pas, elle ne connaît rien de Paris ; vous rriez faire une commission un peu loin, elle se perdrait !

Emmenez-la, dit Mme Favrot à contre-cœur.

Je vous remercie bien, répondit la blanchisseuse avec une e d'ironie. Où est-elle ?

Elle lave la vaisselle dans la cuisine. Vous pouvez lui dire e s'habille quand elle aura fini.

ublée d'un grand tablier de cuisine attaché sous les aisselles, ite fille frottait énergiquement une casserole. Pour accomplir besogne, elle avait dû monter sur un escabeau en bois qui it ses mains au niveau de la pierre d'évier. Une petite lampe ise éclairait la cuisine toujours obscure, même à midi.

Je viens te chercher, dit Mme Jalin, prise de pitié pour la ette. Finis tes affaires et va t'habiller.

J'ai fini, Madame Jalin, répondit Marcelle en levant son

[1] Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre.

visage rosé par l'effort, qui sembla émerger du fond de la casser
Un petit coup à mon fourneau, et je suis prête.

Elle parlait déjà comme une bonne ; la blanchisseuse eut gra
envie d'aller chercher querelle à Mme Favrot, sous n'imp
quel prétexte, mais elle se contint, pensant que l'enfant y perd
trop. Elle se contenta de l'aider à ranger çà et là, lui prit des m
la casserole et la suspendit à un clou si haut que la petite fille
obligée de monter sur une chaise pour l'atteindre.

Le fourneau essuyé, la vaisselle remise en place et la pi
d'évier bien brossée, Mme Jalin allait sortir, croyant tout
miné, quand Marcelle tira d'un trou noir une éponge dans
terrine, et se mit à laver le carreau de la cuisine.

— Tu feras cela demain, dit la blanchisseuse impatientée.

— Oh ! non, répondit Marcelle, Mme Favrot veut que je
la cuisine tous les jours, après déjeuner. Je serais grondée.

Mme Jalin étouffa un soupir, et ne dit rien, mais elle en
l'éponge des mains de la petite fille, et en un tour de main, ac
plit la répugnante besogne.

— Va t'habiller, dit-elle en sortant de la cuisine, et vien
trouver. — Vous me l'enverrez, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en s'a
sant à l'herboriste, qui lui répondit par un signe de tête.

— C'est égal, grommela la blanchisseuse en retournant chez
si quelqu'un m'avait jamais dit que je laverais de bonne volon
cuisine de l'herboriste, je l'aurais joliment rabrouée, et voilà
c'est vrai pourtant !

Dix minutes après, Marcelle et Mme Jalin, munies cha
d'un petit panier, trottinaient gaiement vers la place de la Bo
L'air était vif mais clair, le soleil se montrait de temps en te
tout le monde avait l'air pressé.

— C'est drôle, dit Marcelle, je n'ai jamais vu les rues si j
excepté depuis le premier jour que nous sommes arrivées à P

— Tu t'en souviens ?

— Un peu, pas beaucoup. Oh ! Madame, qu'est-ce que c'est qu

C'était la Bourse. Marcelle connut de bien d'autres étonne
lorsque l'omnibus passa sur les boulevards et devant les monu
qui font de cette belle partie de Paris, comprise entre la Mad
et Passy, l'une des merveilles du monde.

— Te reconnaitrais-tu bien, si tu étais forcée de venir par ici
seule ? demanda Mme Jalin.

— Je crois que oui, répondit elle. Ce n'est pas difficile : les

s tout droit, et puis cette belle rue, et puis... je ne sais plus !...
'u apprendras... dit Mme Jalin en souriant. Tâche d'ap-
re, car vois-tu, se reconnaître dans Paris, est une des choses
s utiles, quand on est exposée à sortir seule.
rcelle n'était jamais sortie autrement. Le commerce d'herbo-
e ne laisse pas de loisirs, et Mme Favrot une fois ou deux
ient, il y avait longtemps ! avait emmené les petites filles au
des Plantes... C'était dans le temps où Marcelle portait
les robes de la petite morte ; depuis qu'elle les avait usées,
avait plus de toilette convenable pour sortir le dimanche avec
e et sa mère, et par conséquent elle gardait l'herboristerie
nt que « ces dames » faisaient leur promenade hebdomadaire.
e de Beaurenom attendait la blanchisseuse avec une impa
fébrile.
entrant, la vieille Rose dit à Marcelle :
Vous faites joliment bien d'arriver : depuis hier, Mademoiselle
ène une vie impossible. Je suis venue plus de dix fois voir si
vait sonné ; elle se figurait toujours que c'était vous !
rcelle entra dans le petit salon poussée par Mme Jalin qui
une main sur son épaule. Les yeux grands ouverts, elle exa
t tout autour d'elle, ne voyant pas la vieille demoiselle dont
houette se détachait en noir sur la fenêtre claire. La voix de
Hermine la fit tressaillir :
Bonjour, ma mignonne ! Eh ! quelle est gentille ! Quel âge
? Comment t'appelles-tu ?
Sept ans, Madame, répondit l'enfant ; je m'appelle Marcelle
ort.
Elle est intelligente ! fit Mlle Hermine avec un clin d'yeux à
sse de Mme Jalin. Et qu'est-ce que tu fais ? continua-t-elle.
Je fais la cuisine et le ménage chez Mme Favrot qui m'a prise
l j'étais perdue.
Elle est bonne, Mme Favrot ?
Oh ! oui, Madame, très bonne ! répondit la petite fille.
ux larmes montèrent à ses yeux bruns.
rtainement Mme Favrot était bonne, puisqu'elle l'avait
illie.
Tu es heureuse avec elle ? insista Mlle Hermine.
rcelle ne répondit pas. Ses yeux errèrent çà et là sur les
aux qui ornaient le mur et revinrent vers le métier à tapisserie.
Tu n'es pas heureuse ? répéta la bonne vieille fille.

— On m'a dit que maman est morte, dit l'enfant à voix ba le cœur gros de sanglots, mais papa n'est pas mort, — je voud bien voir papa !

Elle porta à ses yeux sa menotte rouge et crevassée par les r travaux de la cuisine, étouffa un soupir, essuya ses larmes, et r tranquille devant Mlle Hermine. Les deux femmes échangèren regard ému.

— Tu te souviens de ton père ? demanda Mlle de Beaure

— Oh ! oui.

— Le reconnaîtrais-tu ?

Marcelle hésita.

— Je ne crois pas, dit-elle d'un ton découragé.

Mlle Hermine prit un ton pathétique. L'excellente crée ne pouvait rien faire sans un peu de mise en scène.

— Quel dédale ! fit-elle avec désespoir ; on s'y perd ! Et ce dant la lumière brille peut-être au fond de cette obscurité ! Si pouvait les mettre face à face, avertis par la voix du sang, le et la fille voleraient dans les bras l'un de l'autre !

— Ce n'est pas si sûr, pensa Mme Jalin ; mais elle n'était qu blanchisseuse et n'avait point d'avis à émettre en pareil cas.

— Va jouer dans le jardin, ma petite ; on te donnera une ta de confitures, dit Mlle Hermine, revenant à la prose de la vie

Rose fut sonnée, et emmena Marcelle. Mme Jalin et la v demoiselle s'entre-regardèrent avec un sourire attendri.

— N'est-ce pas, qu'elle est gentille ? dit la blanchis enhardie.

— Adorable. Elle n'a pas de vices ? reprit soudain Mlle mine, qui se redressa avec la gravité d'un juge d'instruction.

— Des vices ? Eh ! grand Dieu ! lesquels ?

— Elle n'est pas gourmande, ni menteuse, ni voleuse ?

— Je puis vous en donner mon serment ! fit Mme Jalin u froissée. Est-ce que je me serais permis de vous en parler cela ? Elle n'a qu'un défaut ; et pour moi, ce n'en est pas un. le cœur trop sensible. Quand on lui fait des reproches, el répond pas, la pauvre enfant ! Elle s'en va dans un coin pleure ; elle pleure tant qu'on dirait que l'âme va lui sor corps.

— C'est un signe de noble fierté, reprit Mlle Hermine en siasmée. Et, dites-moi, il n'y aurait pas moyen de l'avoir ?

— L'avoir ? répéta Mme Jalin d'un air naïf.

— Oui : la prendre avec moi, ici, insista la vieille demoiselle ec impatience.

— Pourquoi faire?

A cette question insidieuse, dans son apparente simplicité, lle Hermine baissa la tête et réfléchit.

Mme Jalin continua avec une extrême douceur :

— Parce que, voyez-vous, cette petite n'a aucune fortune ; elle a obligée de gagner sa vie, soit comme bonne, soit comme vrière, et si on l'accoutumait à une existence plus agréable avec oins d'ouvrage, plus de plaisirs, une existence de demoiselle fin, quand le moment sera venu de se suffire, elle pourrait se uver bien embarrassée, et il pourrait alors lui arriver de grands alheurs... Dans ce cas-là, il vaudrait encore mieux pour elle ster bonne chez Mme Favrot, quand bien même elle devrait avoir chagrin...

— Et si son père revient un jour? s'écria Mlle Hermine en levant ciel ses mains potelées chargées de bagues anciennes; si c'est homme bien élevé, s'il a fait une fortune en Amérique, sera-t il ureux de trouver une fille sans éducation, une espèce de mari ne grossière?

— C'est bien loin, tout cela, fit Mme Jalin hochant la tête, et ce i est près, c'est la fillette elle-même, avec la nécessité de gagner n pain quotidien.

— Alors, vous voulez la laisser éternellement à son herboriste. i, m'avez-vous dit, ne l'envoie même pas à l'école? Il ne fallait s me la montrer, alors! Maintenant que j'ai envie de l'avoir, vous ez me contrarier!

Les yeux de Mlle Hermine lançaient des flammes. Mme Jalin urit en elle même.

— Mais, Mademoiselle, je serais bien heureuse de la voir chez us, mais il faudrait être sûr, qu'après vous, car enfin personne est éternel, elle ne retombera pas dans la plus noire misère, et ce rait autrement dangereux à quatorze ans qu'à sept!

— Je ne puis pourtant pas m'engager à la doter, répondit lle Hermine d'un ton affligé, sans savoir ce qu'elle sera plus rd...

— Non, sans doute, mais vous pourriez lui faire apprendre un t... le mien par exemple, je l'instruirais bien volontiers gratis, vous l'assure, — et au moins, elle ne se trouverait pas sur le vé un jour...

— C'est admirable! s'écria Mlle Hermine, vous lui apprend votre état, et moi je la ferai préparer aux examens de l'Hôtel ville ; de la sorte, s'il arrivait quelque malheur que je ne puis p voir, car, avec la grâce de Dieu, j'espère vivre longtemps, aurait deux cordes à son arc. C'est parfait. Voyons, maintena quand me l'amènerez-vous?

Mme Jalin resta perplexe. Elle n'avait pas prévu un dénoûm si prompt.

— Je ne puis rien vous dire, fit elle avec hésitation. Si j'en sais la proposition à Mme Favrot, elle pousserait les hauts cris la petite serait victime de votre envie de bien faire. Il fau attendre un jour que Mme Favrot soit bien en colère contre elle, ça ne tardera pas, allez! Louise rentre la semaine prochaine, e ne lui donne pas huit jours pour mettre Marcelle à la porte. I est horriblement jalouse de la petite.

— Quelle horreur! fit Mlle Hermine en croisant les mains.

— Eh! mon Dieu, c'est assez explicable... Elle est égoïste, l'ennuie d'en voir une autre dans la maison. Ce que Marcelle ma est autant de perdu pour elle... Donnez-moi quinze jours, et je e que je vous amènerai la petite sans tambour ni trompette.

— Dépêchez vous, dit Mlle Hermine avec impatience.

Marcelle fut rappelée. Elle entra avec sa grâce modeste, s fausse honte, sans timidité exagérée.

— Vois-tu Mademoiselle? lui dit Mme Jalin, elle veut faire bonheur. C'est désormais ta protectrice et ton amie. Tu ne d pas cela à Mme Favrot ; comme elle t'a prise quand tu n'avais p personne, cela lui ferait peut-être de la peine ; mais si on te du chagrin, tu reviendras ici.

— Vous me ferez retrouver papa? dit Marcelle en regardan protectrice.

— Pauvre ange! s'écria Mlle Hermine. Je tâcherai. V m'embrasser et sois sage.

— Oui, Mademoiselle, fit Marcelle d'un air entendu.

XIV

L'époque des vacances était venue, et Mlle Louise Favrot, l'orgueil de ses quinze ans révolus, était rentrée au domicile ma nel. Elle était toujours un peu maigre, mais son visage prome

re agréable, bien qu'évidemment la nature l'eût fait pour rester
vant l'expression vulgaire, en lame de couteau.

Marcelle avait vu ce retour avec beaucoup de joie. Sa petite âme
dide ne soupçonnait pas les mauvais sentiments, et Louise
t sa première bienfaitrice. Lorsque l'enfant recueillie avait
né à Mme Favrot le nom de « Madame » qui l'avait si fort
tée, ce n'était pas la vexation ni l'humeur qui l'avaient poussée;
avait agi simplement, comprenant que l'herboriste n'étant pas
nère, il ne fallait pas l'appeler maman. Marcelle était sincère,
e pouvait ni ne voulait mentir à personne, pas plus à elle même
aux autres.

Mais, comme l'avait prévu Mme Jalin, Louise trouva bientôt la
son trop petite. Le lit de Marcelle qui jusqu'alors avait partagé
ique chambre fut relégué dans un petit cabinet noir, afin de
e place à un joli petit lit de jeune fille, présent maternel arraché
des cajoleries sans fin. La petite fille ne dit rien : un profond
timent d'humilité s'emparait d'elle peu à peu; le néant de sa
te vie sans espoir se formulait devant elle chaque jour avec plus
netteté. Louise n'était pas ménagère de ses réflexions; la pen-
, comme il arrive d'ordinaire, en lui donnant un vernis exté-
r de bonnes manières, avait développé les côtés mesquins de sa
ure. La jeune pensionnaire n'ayant à prendre aucun souci que
le même, et n'ayant qu'elle même à intéresser à ses actions
notée, pourvu qu'elle ne transgresse pas les lois de l'établisse-
nt, intéressée par là à tout rapporter à sa petite personne, devient
vent d'un égoïsme de colimaçon.

e fait s'était produit pour Louise; de plus, elle s'inquiétait si
de son prochain qu'elle faisait ses remarques tout haut : c'est
i que Marcelle apprit qu'elle avait une grande bouche, que ses
ns étaient noires, qu'elle était laide, etc. Ces imperfections
ement extérieures lui firent pousser un soupir, et elle ne s'en
gea pas davantage. Mais bientôt elle fut touchée au vif dans ses
iments intimes, et une grande envie de rébellion se dressa en
l encore à l'état latent, mais prête à se montrer au jour sur une
ocation trop vive.

— Je ne veux plus que tu me tutoies, dit un matin Louise d'un
doctoral. Tu m'as tutoyée hier devant la femme du quincaillier.
veux pas que cela se renouvelle.

— C'est bien, Mademoiselle, dit Marcelle en rougissant de
te.

— Pourquoi, Mademoiselle? cela te met de mauvaise humeu Voilà ce que je voudrais voir, par exemple!

Louise fronça le sourcil et prit un air sévère; puis se radou sant :

— Au fond, dit-elle, c'est très bien, appelle-moi Mademoise cela sera plus convenable.

Mlle Favrot descendit en fredonnant une chanson nouvelle, e petite orpheline la suivit des yeux avec un air d'étonnement d loureux; mais elle secoua la tête et continua son ouvrage, qui c sistait à nettoyer la chambre après que Louise et sa mère avai fait le lit.

Cette journée, mal commencée, ne devait pas être propic Marcelle, car au déjeuner, elle eut le malheur de casser une assie

— On voit bien que ce n'est pas toi qui les payes, dit aigrem Mme Favrot.

— Est ce que ça coûte cher? demanda innocemment Marce

Parfois, en portant des commissions, elle recevait deux sous elle se disait qu'avec du temps et de l'économie, elle pourrait pe être remplacer l'objet brisé.

— Cela ne te regarde pas! dit durement l'herboriste, qui ne v lait pas avouer que l'assiette de terre commune coûtait en réal vingt centimes.

— Voyez-vous l'impertinente! fit Louise à son tour.

— Ce n'est pas par impertinence, répondit Marcelle, c'est p savoir.

Elle n'avait pas achevé le mot qu'elle reçut sur la joue un souff de la main de Louise.

— Insolente! dit celle-ci.

— Ne me battez pas, s'écria Marcelle, se redressant sous l'affro Oh! ne me battez pas!

Ce n'était pas de la supplication qu'exprimait la voix tremblan c'était une défense formelle, presque une menace.

— Est-elle méchante! fit Louise. Je crois qu'elle nous battr si elle osait!

— Tu as eu tort, Louise, dit à demi voix Mme Favrot.

— Si tu lui permets d'être insolente avec moi, elle le sera bien avec toi, riposta la jeune fille. Elle a besoin de leçons! Allo cendrillon, va t'en manger ton pain sec à la cuisine; c'est as bon pour une méchante ingrate comme toi.

Sans répondre un mot, Marcelle déposa sur la table le morc

pain qu'elle tenait à la main et se rendit dans la cuisine noire riste, dont elle referma la porte sur elle.

— Elle boude, insista Louise. La vilaine!

— Laisse-la tranquille, dit Mme Favrot ennuyée.

Mais Louise était la plus forte; elle avait cette persistance essive qui finit par obséder tellement les natures faibles, qu'elles ent pour avoir la paix. En moins de cinq minutes, la jeune fille démontré à sa mère qu'une infinité de maux leur viendrait de rcelle, si on ne domptait pas ce mauvais petit caractère dès ses mières révoltes.

— C'est bien, n'en parlons plus, dit l'herboriste, pour arrêter ce x de démonstrations.

Mais Louise tenait à en parler, et elle en parla encore, bien que mère ne l'écoutât plus.

Marcelle ne perdait pas un mot, la mince cloison qui la séparait la salle à manger n'existait que pour la forme. Toutes les expli ons de Louise allaient droit à son cœur, et s'y piquaient comme ant de flèches barbelées.

— Est-il possible, mon Dieu! que je sois si méchante? pensa-t- . Ah! si elles pouvaient voir dans mon cœur!

battue par les larmes qu'elle avait dévorées en silence, elle sembla pourtant ses forces, et se mit à ranger autour d'elle. ntendant plus de voix, au bout d'un moment, elle se hasarda à rir la porte: la salle à manger était vide. Elle la mit en ordre c son soin ordinaire, balaya les miettes et retourna à la cuisine r terminer sa besogne journalière. Puis elle monta chercher les commodages, qui l'occupaient du matin au soir; mais au lieu descendre comme elle faisait autrefois, elle resta en haut, livrée s méditations.

Quand elle était triste, elle pensait à sa mère morte, dont elle vait jamais vu la tombe, et à son père absent, qui résumait pour toutes les joies, toutes les espérances. A force d'en entendre ler par Mme Jalin, qui tenait à ce qu'elle ne l'oubliât point, elle ait figuré le contraire; elle l'attendait: ne viendrait-il pas un r? Il entrerait dans la boutique, et demanderait à l'herbo e:

— N'est-ce pas vous, Madame, qui avez recueilli une petite fille t la maman était morte au square Montholon? Eh bien, Madame, t ma fille! Marcelle lui sauterait au cou, et il la tiendrait serrée s ses bras, bien fort, bien fort...

— Oh ! père ! dit la fillette qui fondit en larmes, si tu pouv voir ta pauvre petite fille !

Elle agita désespérément ses bras maigrelets et les ramena suite sur sa poitrine, étreignant l'image invisible du père absen

Qui sait ? peut être lui aussi, là bas, à cette minute douloureu pensait à l'enfant perdu pour lui !

On frappa au plafond ; la petite fille courut au judas prati dans le plancher et répondit à cet appel.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Mme Favrot.

— Je raccommode le linge, dit l'enfant.

— Descends avec ton ouvrage.

Elle obéit, et l'instant d'après, se trouva installée dans la b tique, à la plus mauvaise place, bien entendu. Louise lisait. temps en temps, elle levait les yeux et jetait un regard courro sur l'audacieuse qui avait osé lui répondre. Les yeux rouges de petite, loin de lui inspirer de la pitié, lui donnaient une sorte rage ; la voix de sa conscience qui lui parlait tout bas était étouf par l'orgueil.

Pour la punir d'avoir pleuré, pour se venger du reproche m que lui faisait ce pauvre visage mouillé par les pleurs, elle se s tait encore un soufflet dans chaque main.

L'après-midi passa pourtant sans événement. Vers six heure demie, Mme Favrot alla dans la cuisine s'occuper de son di qu'elle n'osait encore confier aux mains novices de Marcelle, et deux enfants restèrent seules.

L'orpheline n'y voyait plus guère : elle se penchait pourtant son ouvrage avec un redoublement de zèle afin d'échapper observations de Louise. Après un intervalle assez long, celle-ci à voix basse :

— Marcelle !

La petite fille leva la tête. Elle espérait que Louise, revenu elle, allait lui adresser quelque bonne parole qui effacerait le s flet du matin. Elle vit au contraire les yeux de Mlle Favrot bri d'une lueur méchante.

— Veux-tu me demander pardon de ton impertinence ? celle-ci tout bas.

Elle n'osait élever la voix de peur d'être entendue par sa m qui, elle en était bien certaine, ne l'approuverait pas.

Marcelle baissa la tête et ne répondit rien. Son cœur était er lement partagé. Avait-elle vraiment mal agi ? Si c'était vrai,

avait plus où était la justice ; son âme éperdue ne trouvait plus point d'appui.

– Tu ne veux pas ? tu es une misérable petite ingrate sans ir ! continua Mlle Favrot avec des sifflements de vipère. J'ai eu nent tort de te ramasser dans la rue ! Ta place était aux Enfants vés !

Mme Favrot sortit de la cuisine ; sa fille retourna à son livre, et rcelle, un instant anéantie, se leva vivement et plia son ouvrage lisant d'une voix brisée :

– Je n'y vois plus.

– Eh bien ! tiens, va porter ce petit paquet rue de Rocroy ; la ne a dit que ce n'était pas pressé ; mais puisqu'il fait trop sombre r coudre, tu peux y aller. Je mettrai la table. Va, et dépêche-

Marcelle partit en courant. Elle eut bientôt trouvé la maison quée, car elle connaissait bien le quartier. En revenant, elle sa sous les murs de l'église Saint-Vincent de Paul, elle leva les x les lampes brûlaient au fond des chapelles ; la nuit tom . Mais quelques fidèles entraient encore dans l'église, qui ait pas fermée.

n indicible besoin d'asile, de prière, de consolation, pénétra ne de l'enfant. Elle avisa une porte latérale par où entrait alors dame vêtue de noir, et se glissa à sa suite.

ous les voûtes, elle resta saisie. Les longues files de saints et de ntes, peintes par Flandrin, en couleurs tendres sur fond d'or, blaient, dans l'air du soir, gris d'opale, des anges ailés et ants, qui se mouvaient avec une lenteur sacrée. L'or du fond ntillait par places, et les grands palmiers qui séparaient les upes paraissaient noirs et mystérieux.

Marcelle fit quelques pas et se trouva au milieu de la nef, sous la te coupole. Une lueur plus vive descendait d'en haut et s'épar ait çà et là sur les dossiers des chaises polies par l'usage, sur un ement doré, dans une chapelle, sur un des lustres de cuivre en ne de lampes hollandaises, dont les boules jetaient un éclair s l'ombre.

e respect des solitudes vénérées saisit la petite fille, qui n'allait re à l'église, et seulement le jour. L'impression que ce lieu t un lieu d'asile lui attendrit doucement le cœur, et elle se sa aller sur le paillasson qui recouvre les dalles, à genoux sur talons, avec un soupir de bien-être.

L'église était la maison du bon Dieu, lui avait-on dit : c'éta donc celle de tout le monde; Marcelle s'y sentit chez elle. I vague odeur d'encens lui plaisait. L'ombre croissante reposait s yeux fatigués par les larmes. Elle subit un instant de charme to matériel. Puis tout à coup elle se rappela qu'on priait dans l églises, et un grand cri sortit de son âme blessée pendant qu'el joignait ses mains suppliantes :

— Mon Dieu! mon Dieu! rendez-moi mon père, ou bien faite moi mourir, pour que j'aille retrouver ma mère!

C'était là le vœu éternel de l'orpheline, celui qu'elle avait por si longtemps sans pouvoir le formuler; il jaillit de ses lèvr comme un appel désespéré. Brisée par ce grand élan, elle retom les mains inertes, le corps affaissé, espérant que sa prière sera exaucée et qu'au moins elle allait mourir pour rejoindre sa mèr

Un pas retentit près d'elle, une main se posa sur son épaule. une voix lui dit d'un ton modéré en apparence, mais dur en réalit

— Qu'est-ce que tu fais-là, ma petite fille? Allons, retourn chez toi.

Marcelle se releva en sursaut. Le bedeau l'examinait curieus ment, et ne la reconnaissait pour aucune des habituées des office Elle le regarda aussi et voulut parler, mais elle se retint. Elle n' vait rien à lui dire, à cet homme qu'elle n'avait jamais vu. El s'en alla lentement, pendant qu'on allumait partout les lamp pour la prière du soir et que l'église s'emplissait peu à peu femmes aux vêtements sombres.

L'impression de repos et de joie qu'elle avait eue d'abord s'ét envolée aux paroles du bedeau.

— Pas même une église pour prier Dieu! pensa t-elle avec ce facilité à conclure du particulier au général, qui n'est pas seul ment le privilège des enfants. Pour qu'on vous laisse dans l églises, il faut y aller avec sa maman, voilà la vérité!

Elle rentra chez Mme Favrot, découragée, la tête bas souhaitant de mourir.

— Où as-tu été courir, que tu es si fort en retard? deman l'herboriste d'un air courroucé quand elle l'aperçut. Tu t'es amus dans les rues?

— Non, Madame, répondit Marcelle en toute sincérité.

— Voyez vous la menteuse! fit Louise d'un ton railleur.

Marcelle ne dit rien. Elle était décidée à ne jamais avouer elle avait été. Elle aimerait mieux se laisser accuser cent fois

ensonge que de raconter sa visite à Saint-Vincent de Paul. On gronda, elle écouta tête basse sans répondre.

— Elle a un bien vilain caractère, fit observer Louise, lorsque, rès le dîner, pour s'en débarrasser, elle eut envoyé Marcelle rmir dans son cabinet noir.

— Je ne sais pas ce qui lui prend, répondit Mme Favrot ; trefois, elle n'était pas comme cela.

— Puisque je te dis que c'est la jalousie! insista sa fille. Et elle été trop gâtée, tu l'as traitée comme ta fille, elle s'est figuré que la allait durer toujours.

— Je regrette bien de m'en être embarrassée, conclut l'herbo-ste, mais c'était pour te faire plaisir.

— Est-ce que je pouvais deviner que cela finirait si mal? riposta lle Louise.

Mme Favrot ne répondit rien. Il y avait longtemps déjà qu'elle était pas la plus forte dans leurs conseils de famille.

Le lendemain, après le dîner, Louise fut prise de la fantaisie bite de ranger dans la chambre de l'entresol.

Il n'était pas tard, car on avait dîné de bonne heure, mais une urde pluie d'orage tombait par rafales, et il faisait aussi sombre r'à dix heures du soir. Il avait tonné dans l'après-midi; l'orage était éloigné, quoiqu'on vît encore des éclairs pâles franger de mps en temps les masses obscures des nuages.

Au square Montholon, rien de tout cela n'était visible; les rever-ères tremblotaient sous les coups de vent, mais on ne s'émeut pas ı cœur de Paris pour si peu de chose, et le bruit des voitures y ouvre souvent les roulements du tonnerre. Louise prit une bougie monta le petit escalier, pendant que sa mère s'endormait à noitié sur un roman pris au cabinet de lecture. Marcelle rangeait ans la salle à manger.

Les tiroirs de la commode, les rayons de l'armoire ne furent pas ngs à mettre en ordre; deux ou trois petits meubles furent changés place; c'était tout ce qu'on pouvait faire dans l'étroite demeure. epandant Louise n'avait pas assouvi son besoin d'activité; une ée lui vint.

— Je suis sûre, se dit elle, que cette gamine de Marcelle ne nge jamais dans son petit coin!

Elle ouvrit la porte du petit cabinet où la fillette avait bien juste place de son petit lit, qui bientôt deviendrait trop court, et celle une chaise basse. Sur la chaise une vieille boîte de bois attira

l'attention de Louise, qui l'ouvrit en se demandant ce que Marcelle pouvait bien y cacher.

Elle en retira un petit carton sur lequel était enroulé un peu de fil et quelques menus chiffons; au fond, dans un papier plié quelque chose de dur résista sous ses doigts; elle retira le petit paquet, le développa, et y trouva trois gros sous.

Une folle colère saisit la jeune fille. Sans réfléchir davantage, s'arrêtant à la première idée qui lui traversa le cerveau, elle descendit en courant l'escalier, ouvrit brusquement la porte, réveillant sa mère qui s'endormait sur son livre, effarouchant le chat qui se réfugia au haut d'une armoire, elle secoua Marcelle par l'épaule en lui disant, en lui montrant les gros sous dans sa main :

— Où as-tu volé cela?

Marcelle tressaillit, pâlit sous l'injure et regarda Louise avec ses grands yeux flamboyants d'indignation. Ses lèvres tremblèrent, elle voulut répondre, mais son gosier se refusa à articuler aucun son.

— Les as-tu pris dans le tiroir, ou bien as-tu fait danser l'ange du panier ? continua Louise, de plus en plus confirmée dans son accusation par le silence de l'enfant qu'elle prenait pour le trouble d'une coupable.

Marcelle fit un signe de tête négatif et remua les lèvres, mais sans proférer une parole.

— Où as-tu trouvé cet argent ? demanda Mme Favrot, qui ne comprenait pas encore.

— Dans une boite, près de son lit, où elle l'avait caché ! répondit sa fille.

L'orpheline avait enfin recouvré la parole.

— Ce sont mes sous, dit-elle, qu'on me donne quand je fais des commissions. C'était pour acheter une assiette.

— Ce n'est pas vrai, petite menteuse ! cria Louise exaspérée.

Elle sentait que ce devait être vrai, cependant ; mais, furieuse de n'avoir pas songé à cette réponse si simple, elle ne voulait pas avouer qu'elle s'était trompée. Il faudrait demander pardon à cette petite, peut-être ? Jamais de la vie.

— Si, c'est vrai ! répondit Marcelle sur un ton de défi. Sa douceur d'agneau devenait une sorte de rage devant cet acharnement à l'accuser sans cesse de fautes dont elle n'avait jamais eu même la pensée. — C'est vrai ! c'est vous qui êtes une menteuse.

Louise leva la main pour frapper, mais sa mère arrêta son bras. Elle se dégagea vivement, ne voulant pas avoir l'air de céder à la

ntrainte. Sa colère n'était pas satisfaite pourtant ; aussi, toisant arcelle avec le mépris le plus cruel, elle lui jeta à la face un mot nglant :

— Voleuse ! dit-elle, les dents serrées, les lèvres blanches. Une gabonde, recueillie par charité et qui vole ses maîtres !

L'orpheline regarda Louise, puis Mme Favrot, fit des yeux le tour la petite boutique où elle venait de passer plus de quatre années, sentit que ces visages irrités, ces murs mêmes, témoins de l'in-stice criante dont elle était la victime, lui devenaient odieux.

— Moi, voleuse ! dit-elle. Oh !

Elle ne cacha point dans ses mains son honnête visage couvert la rougeur de l'indignation, elle se leva vers sa protectrice d'au-fois, qui la persécutait maintenant avec tant de persistance.

— C'est mal, dit-elle, bien mal ! Dieu vous punira !

Et avant que Mme Favrot pût prévoir ce qu'elle allait faire, elle vrit la porte et s'élança dans la rue. L'herboriste voulait courir rès elle, sa fille la retint.

— Laisse-la donc, dit-elle, avec un méchant rire, elle va revenir ut à l'heure. Elle n'ira pas loin, va !

— Tu as été dure ! fit la mère mécontente. Je crains que tu aies mauvais cœur, Louise.

— Non, maman, c'est elle qui a mauvais caractère, parce que l'as gâtée, riposta la jalouse créature.

Au fond de son âme, elle le savait bien, c'était la jalousie qui xcitait contre l'orpheline qu'elle avait jadis amenée elle-même au yer maternel. Elle avait aimé Marcelle comme une grande pou-ée qui lui appartenait en propre. C'était sa chose à elle, comme n simple objet trouvé dans la rue et qu'on s'approprie parce qu'il t sans valeur. Mais en grandissant, ses goûts de domination accentuant, elle était devenue cruelle avec l'enfant...

C'était le jouet qui avait tort, évidemment ! Est-ce que cette nfant perdue, recueillie par charité, n'aurait pas dû s'estimer eureuse de faire plaisir, de céder en tout à sa bienfaitrice ?

Louise essaya de démontrer à sa mère ces vérités lumineuses, ais Mme Favrot refusa d'y croire, d'autant plus que Marcelle ne ntrait pas.

Un éclair violent déchira les nuages noirs qui planaient sur aris ; le tonnerre éclata avec un fracas épouvantable. L'herboriste urut sur le seuil de sa boutique, et chercha à percer du regard bscurité, si noire après la lueur de la foudre. Elle appela Mar-

celle. — Rien ne lui répondit que les roulements du tonnerre q ne cessaient de retentir. Quelques gouttes de pluie tombèrent s le trottoir; puis un nouvel éclair, plus éblouissant encore que premier, déchira le ciel au-dessus de leurs têtes; un éclat stride le suivit aussitôt. — Louise poussa un cri et attira sa mère a dedans. Dix heures sonnèrent à Saint-Vincent de Paul, penda une accalmie. Les voitures s'étaient dispersées de tous côtés, l omnibus se faisaient plus rares, les voisins fermaient leurs bo tiques.

— Je vais voir Mme Jalin, dit l'herboriste, en proie à une te rible inquiétude.

Elle sortit et rentra au bout d'un instant toute pâle.

— Mme Jalin est allée en tournée et n'est pas encore revenu personne n'a vu Marcelle... Louise, tu es une méchante enfant; la petite l'a dit, Dieu te punira!

— Oh! maman! s'écria la jeune fille, qui fondit en larmes, ne croyais pas mal faire! Je pensais qu'elle allait revenir, je te jure.

A minuit, elle était encore à la même place, épiant les ombr qui passaient, aussi loin que ses yeux pouvaient percer la nui Louise, fatiguée de pleurer, s'était endormie sur le comptoir. I guerre lasse, l'herboriste entra enfin, laissant, par précaution, porte entr'ouverte, afin que la petite pût rentrer, même sans tou ner le bouton. Elle passa la nuit sur une chaise, se réveillant chaque instant... Ce fut peine perdue.

Marcelle ne revint pas.

(*A suivre.*) Henry Gréville.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, P

LE SINGE DOMESTIQUE

I

Dieu! comme on s'ennuie, lorsqu'on habite seu !

Auriez-vous du goût pour ce genre de sport qui consiste à bâiller, assis dans un fauteuil ? à suivre d'un œil mourant les aiguilles d'une pendule, et à tourner ses pouces ?

Eluderez-vous le spleen et la morne solitude par de continuelles et coûteuses sorties ? par la vie de café, de cercle et de théâtre ?

Ou bien, partagerez vous votre logis de garçon avec un ami ? dont l'humeur, de tout doint, s'accorde avec la vôtre ? qui vous tienne compagnie d cela vous plaira, et vous laisse à vous-même quand vous rez songer ?

encore, cet ami à peu près introuvable, le remplacerez-vous un chien, par un chat ? Qu'il vous faudra nourrir, soigner me un enfant.

Auriez vous, d'autre part, une vocation bien décidée pour c autre genre de sport qui consiste à faire un lit, à balayer u chambre, à épousseter des meubles?

Vous pouvez vous marier. Espérez-vous confier tous ces soins votre femme? Et croyez-vous, dites moi, qu'elle s'en acquitte ell même? Pour peu qu'elle soit issue de quelque famille aisée, je vois, d'ici, faire la grimace!

Vous aurez donc recours à des domestiques, hommes femmes? Qui seront exigeants, encombrants, susceptibles; prendront à leur aise avec votre vaisselle; effrayeront vos enfa par des contes de nourrice; feront de votre cuisine une succursa de caserne de pompiers; critiqueront vos actes; discuteront v ordres; se moqueront de vous quand vous serez absent; surpre dront vos secrets; s'en iront cancaner avec votre concierge; m tront, comme on dit vulgairement, le nez dans votre linge sal se plairont à l'étaler devant vos voisins; — bref, recevront d gages pour que vous soyez leur esclave.

Tout cela, n'est-ce pas, ne vous sourit guère? Et contre la so tude et les soucis mesquins de la vie matérielle vous désirez, sa doute, trouver quelque autre remède?

Prenez donc, — à la fois comme compagnon et comme servite — un... singe domestique.

II

Mais, allez-vous vous dire, jusqu'à quel point le singe es domesticable?

De quelle éducation est-il donc susceptible? Et quels « si grand services peut-on attendre de lui?

Avant d'en arriver aux très curieux, — mais incroyables, pe être, autant que véridiques — exemples qui permettent de répon à ces diverses questions, il n'est pas inutile de nous entendre peu sur le sens du mot *singe*.

Car le français (du moins, la langue française vulgaire) a tort de donner ce nom à deux groupes très distincts :

D'abord, au menu fretin des grands ou petits singes à que que l'anglais nomme *monkeys*;

Ensuite, à la famille des singes anthropomorphes ou anth

les, que l'anglais appelle *apes ;* et dont les principaux représen-
s ressemblent à l'homme, aussi bien par la conformation
sique que par l'intelligence, plus qu'ils ne ressemblent à aucun
e singe.

'est, d'ailleurs, aux singes anthropomorphes que Buffon réserve
om de *singe*. Car, adoptant le mot *guenon* pour désigner les
ts, les moyens et les grand singes à queue, il dit expressé-
nt :

« J'appelle singe *un animal sans queue*, dont la face est aplatie,
t les dents, les mains, les doigts et les ongles ressemblent à
x de l'homme, et qui, comme lui, marche debout sur deux
ds. »

t c'est de ceux-là seuls que cet obstiné détracteur de l'intelligence
iesque se voit forcé de dire :

« Je l'avoue, si on ne devait juger que par la forme, l'espèce
singes pourrait être prise pour *une variété dans l'espèce hu-
ne.* »

uoi qu'il en soit, il n'est question ici que de la domestication
anthropoïdes. Et encore, parmi eux, faudra-t-il faire un
ix.

e gorille, en effet, est assez mal connu. Le peu qu'on sait de lui
t guère encourageant pour ceux qui pourraient avoir la velléité
'apprivoiser.

e gibbon, auquel sa face entourée d'un collier de poils donne
d'un magistrat, ressemble beaucoup à l'homme. Mais ses
s par trop démesurés, qu'il appuie sur le sol sans plier les
oux et sans pencher le corps, enlèvent toute illusion.

Tous nous en tiendrons donc au chimpanzé et à l'orang-outang.
t même, nous parlerons surtout de ce dernier, comme étant le
s voisin de notre espèce.

i voisin que Buffon lui-même a dû constater que :

« Si ces animaux ne faisaient pas une race à part qui se per-
ue, on pourrait les nommer des monstres de la nature humaine. »

ar l'orang-outang (deux mots qui dans la langue malaise signi
t *homme sauvage*) est presque aussi grand que l'homme
viron 1m,30). Il est plus fort que lui. Il a un visage, des traits
rochant des siens ; des oreilles de la même forme ; de la barbe
menton ; des cheveux sur la tête ; du poil ni *plus* ni moins que
nme n'en a lui même à l'état de nature. Il a trente deux dents.
de tous les anthropoïdes, il offre l'os lingual et le foie sem-

blables à ceux de l'homme. Il se tient ordinairement debout s
ses membres de derrière.

On le trouve principalement dans les îles de Bornéo et de S
matra, dont les naturels le considèrent comme « un nègre qui f
semblant de ne pas savoir parler, pour *ne point travailler* ».

III

Pour ne point travailler !... Et voici, maintenant, que les revu
spéciales se plaisent à nous faire entrevoir l'utilisation du singe
général, et de l'orang-outang en particulier!

Voilà donc à quoi auront servi au pauvre anthropoïde tant
siècles de mutisme !

D'implacables ennemis du repos de l'orang, après avoir é
méré toutes les belles prouesses dont il est capable, ne se sont
pas avisés d'écrire :

« Il ne lui manque absolument que la parole. Mais bien des gé
seront d'avis que ceci même constitue une grande qualité pour
domestique. »

Quoi qu'il en soit, la mode est au « singe travailleur ». D'u
part, on organise, dans les divers pays dont il peut supporter
climat, de minutieuses enquêtes pour savoir s'il est déjà emplo
et à quoi ; d'autre part, on s'ingénie à trouver pour lui des oc
pations.

Tel journal étranger affirme que « ce frère dégénéré de l'homm
est employé, dans les mines du Transvaal, comme ouvrier mine

Tel autre croit savoir de bonne source qu'à Sierra-Leone
singes servent de porteurs d'eau, pilent du grain dans des mortie
font tourner des moulins à bras, rendent toute sorte de services

En Chine, dit un troisième, le singe est utilisé pour la cueill
du thé. Un autre encore déclare que certains hiéroglyphes... s
ne représentent pas telle ou telle divinité ou tel peuple de l'A
que, doivent être le portrait de l'hamadryas, qu'auraient dom
tiqué les anciens Egyptiens.

« Il y a certainement beaucoup à faire avec certains singes,
la *Revue scientifique*, et il n'y a pas de raisons pour que l'on n'
tienne pas d'équipes de singes, bien dressés et surveillés, certa
travaux simples dans l'industrie et l'agriculture. »

« Certains travaux simples » est modeste. La restriction qu'im-
que cette épithète de *simple* serait même injurieuse pour le mer-
lleux Joe, avec lequel nos lecteurs vont faire connaissance.

Et d'abord, qu'est-ce que Joe ?

Joe est tout simplement le plus illustre représentant, actuellement
ant, de l'espèce simiesque. Quelque chose comme le Moïse,
dison de sa race.

Il donne, en ce moment, des représentations dans les principales
les des États-Unis. Et des milliers de gens, — aussi bien les
nples écoliers, dont il est l'ami, que les doctes professeurs qui
nt minutieusement étudié dans l'intérêt de la science, — décla
nt à qui mieux mieux qu'il n'a pas son pareil.

Là-bas, ses faits et gestes ont été très fidèlement enregistrés par
tes les gazettes. L'unanimité des témoignages ne laisse aucun
ute.

Pour ce qui est des singes dont il sera parlé en même temps que
Joe, nous n'avons voulu admettre sur leur compte que les faits
tifiés par des auteurs sérieux, par des voyageurs dignes de foi.
jetant sévèrement ce qui, quoique vraisemblable, était peut être
fruit de l'imagination.

Et bien qu'à la rigueur nous eussions eu le droit d'attribuer à Joe
prouesses des autres singes (car *qui peut le plus peut le moins*),
us avons tenu à ne rien confondre. Voulant rendre à César ce
i appartient à César.

D'autant plus que le bagage de Joe est déjà assez riche pour
'on se dispense d'y rien ajouter.

IV

Debout, Joe, debout! L'heure va venir bientôt de paraître en
blic!

Joe, tout ensommeillé, ouvre un œil languissant; il étire ses
mbres et il bâille. A l'exemple de bien des gens qui ne font point
rtie de la race simiesque, il semble implorer de celui qui
veille un moment de répit. Paresseusement, il essaye de remettre
nez sous sa couverture.

Car Joe couche dans un lit, — tout juste comme fait un homme
pour nous servir du langage imagé d'un certain reporter qui l'a

nterviewé, « il rêve aux jours lointains où, dans les forêts de ville natale, il s'amusait, avec ses camarades d'enfance, à tirer queue aux perroquets criards et à les poursuivre ». Il sait mên fort bien se coucher d'une manière commode : se mettant tantôt s le côté droit, tantôt sur le côté gauche, et tantôt sur le dos.

Enfin il se décide à quitter sa couchette, dont il plie les couve tures avec le plus grand soin. Après quoi, il entre dans sa ba gnoire.

Il fait tout cela *de lui-même*, refusant obstinément toute ai étrangère. Dès qu'il a terminé ses petites ablutions, il met s pantalon, se revêt d'une chemise de flanelle et endosse une vest

C'est alors qu'il faut voir avec quel air expert il enfile ses so liers, et avec quelle adresse il en lace les cordons !

Voilà Joe tout prêt à paraître en public.

Il est juste d'ajouter, pour être historien consciencieux, que la to lette de Joe traîne parfois en longueur. Car il a la manie, les jou où on lui donne ses habits du dimanche, de s'admirer lui-même et d'examiner curieusement de quelle matière est faite chaq pièce de sa parure. Il a le défaut d'être coquet. Ce qui a le do d'agacer son maître.

Daubenton nous rapporte qu'il a vu en Allemagne un gran singe qui avait soin de nettoyer, tous les matins, sa hutte ; d'ô ôter les ordures ; et qui même se lavait le visage et les mains.

Humboldt, qui s'est trouvé sur un vaisseau avec une femel d'orang-outang, en cite ce trait curieux. Son gardien ayant pr l'habitude de venir, au réveil, s'asseoir à son chevet, elle tirait d foin de sa litière, l'arrangeait auprès d'elle, et semblait par tout ces démonstrations l'inviter à s'asseoir.

Buffon lui même a connu un chimpanzé qui, lorsqu'il avait sa le plancher de son gîte, l'essuyait proprement avec un chiffon. nettoyait les bottes, bouclait les souliers « avec autant d'adres qu'un domestique aurait pu le faire », dénouait les nœuds faits da les cordons, quelque serrés qu'ils fussent.

Mais revenons à Joe, — qui, comme un bon bourgeois, vient se mettre à table, et sonne pour qu'on lui apporte son déjeuner.

A vrai dire, ce n'a pas été du premier coup que Joe s'est fam liarisé avec la sonnette. La première fois, on l'avait fait asseoir une petite table, sur laquelle se trouvait, à l'extrémité d'un électrique, un bouton correspondant avec la sonnette. Celle avait été placée sur le plancher, à un endroit où Joe ne pe

it la voir. A peine eut on sonné que Joe donna les marques du us vif intérêt. Il examina le bouton avec une curiosité tout à t comique. Mais son cerveau de singe ne lui permettait pas établir une relation de cause à effet : faculté qui, dit on, n'apparnt qu'à l'homme.

Cependant, après plusieurs expériences du même genre, Joe mmença à soupçonner vaguement que le bouton pouvait bien re pour quelque chose dans le tintement qui se produisait sous la ble. Il essaya donc de tirer ce bouton, puis de le remuer; enfin le poussa. La sonnette tinta : et, à l'instant même, Joe plus ompt que l'éclair se jeta à plat ventre à côté de la table, pour cher de « voir au passage » le son. A la longue, il finit par se rvir de la sonnette comme d'une chose familière.

Voilà donc Joe à table. Il a l'air enchanté. A l'instar d'un ntleman, il a une serviette; et s'escrime du couteau et de la urchette comme s'il n'avait jamais mangé d'une autre manière. e fait est qu'il ne s'oublie jamais au point de prendre avec ses igts ce qu'il porte à sa bouche; excepté, toutefois, quand il s'agit noix ou de certains autres fruits. Et nos lecteurs ne doivent pas norer que les lois de la plus sévère étiquette accordent ce privige... même aux singes.

A son déjeuner, Joe prend ordinairement un verre de bière, de hisky ou de cocktail. C'est alors qu'il excite la plus vive admition chez ses visiteurs. Il guigne amoureusement la bouteille de pale ale » avec la complaisance d'un vieux dégustateur; et son il presque humain s'allume d'une petite flamme, comme s'il vourait par avance le breuvage aimé.

Joe, après son dessert, s'offre les douceurs du cigare ou de la garette, ou même d'une vulgaire pipe. Tout lui est bon, pourvu t'il fume quelque chose. Et c'est un vrai plaisir que de le voir anter un cigare entre ses lèvres, prendre une boite d'allumettes, allumer une avec gravité, l'approcher sans hâte; et enfin, aspir avec volupté les premières bouffées. Joe est le seul singe qui, mémoire d'homme, ait jamais été capable d'allumer une allutte et de s'en servir.

Remarquez, en passant, que Joe est parmi les représentants de n espèce un privilégié.

Pour manger, il n'a qu'à se mettre à table et à se faire servir. Jmais il n'a été obligé de faire sa cuisine;... à plus forte raison, faire celle des autres.

Cependant, les exemples de singes-cuisiniers ne manquent pas. Un officier de marine, M. de Grandpré, déclare qu'il a eu un chimpanzé femelle qui lui servait de marmiton, préparait le fourneau, astiquait les casseroles; puis allait chercher le cuisinier pour cuire le repas.

Un attaché à la légation de France aux États-Unis, M. Achille

Équipe de singes dressés aux travaux de l'agriculture.

Poussielgue, a raconté dans *le Tour du Monde* (1870) un voyage de quatre mois qu'il fit en Floride. Laissons-lui la parole (au moment où il vient d'être reçu, dans la plantation de San-Geronimo, à la table du général Llorente, créole espagnol) :

« — Voulez-vous voir Antonio en fonctions? me dit le général.

— Qu'est-ce qu'Antonio? demandai-je.

— C'est un de mes serviteurs, et ce n'est pas le plus maladroit.

Le général frappa sur un timbre : aussitôt je vis entrer un être étrange, haut de quatre pieds environ, qui marchait en se tenant

urbé et en grimaçant. Il avait un pantalon blanc, une veste et un nnet écarlates.

C'était un grand singe de l'espèce des chimpanzés, âgé, me dit-, de douze ans.

Sur un signe de son maître, Antonio se mit à desservir. Il avait

A l'instar d'un gentleman, Joe a une serviette.

cé une serviette sous son bras, et essuyait avec une frénésie de preté les assiettes qu'il nous apportait. Le chimpanzé servait eux et plus vite à lui seul que les quatre domestiques nègres. lheureusement il était capricieux et voleur. Quand il emportait plat, surtout des sucreries, il cherchait à y donner un coup de gue à la sourdine, ou tout au moins à faire ráfle sur le dessert c ses mains crochues. Les poches de sa veste, malgré la surveil-

lance qu'on exerçait sur lui, regorgeaient à la fin du repas d confitures et de fruits. Son gouverneur, un nègre du Gabon, q l'avait élevé, qui était venu avec lui d'Afrique, et qui ne le quitta pas, lui allongeait alors un coup de badine qui le faisait grincer d dents; mais il rendait ce qu'il avait dérobé. Son service eût été fo agréable sans les mouvements convulsifs qui agitaient sans cesse s bras, et le tremblement nerveux qui faisait grimacer sa figure.

Quels que soient, d'ailleurs, les services que d'autres sing puissent rendre comme aides de cuisine, on admettra que Joe a tous les droits possibles à en être dispensé. Ne gagne-t-il pas, p son travail, de quoi se faire servir?

Du matin au soir, il est sur la brèche; c'est-à-dire dans la sal où vient l'admirer un public payant. Il doit donc rapporter à s maître de grosses sommes d'argent.

Il lui faut, sans relâche, montrer son savoir-faire.

Ses petits amis les écoliers lui demandent-ils d'écrire : il s'instal à une table, dispose son encrier à la place convenable, prend u feuille de papier. Il en prépare la marge avec une minutie qui fa se pâmer d'aise tous les assistants.

Après que ces opérations préliminaires ont été accomplies, Jo mordillant sa plume, prend un air inspiré tout à fait réjouissan Puis il se décide à écrire. Malheureusement pour nous, ses bonn intentions n'aboutissent qu'à une très bizarre collection de sign hiéroglyphiques, qu'interpréteraient peut-être les simiesques hab tants des forêts de Bornéo ou de Sumatra, mais dont aucun Char pollion américain n'a su trouver la clef.

Un des plus rares talents de cet excellent Joe consiste dans façon dont il *joue le rôle* d'aide-maçon. Avec sa charge de briqu qu'il assujettit lui-même sur son épaule à l'aide de courroies, av sa fidèle pipe, et ses habits semés de couches de plâtre, il ressemb tout à fait à quelque brave ouvrier. Lorsqu'il a appliqué son échel contre un mur, il commence à monter avec une calme lenteu absolument comme s'il était payé... à l'heure pour faire un trava A chaque échelon il s'arrête, promène sur l'assistance un rega circulaire, et tire de sa pipe une ou deux bouffées. Il finit p arriver sain et sauf à destination.

Le rôle de policeman est aussi pour Joe un rôle à succès. Apr avoir bouclé son ceinturon de cuir et coiffé le casque légendaire, se ratatine sur lui-même d'une façon burlesque, et semble épi quelque chose.

Peut-être est-il utile, pour éparger à Joe une accusation injurieuse, informer nos lecteurs qu'une de ses qualités est d'être, dans les oindres actions de sa vie privée, identiquement semblable au Joe ui s'exhibe en public. En d'autres termes : Joe n'est point un vul-ire *cabotin*.

Une de ses distractions favorites est la bicyclette; et, en cela, son ût s'accorde avec la mode. Il pédale d'une manière tout à fait marquable, et n'a jamais su de sa vie ce que c'était qu'une *pelle*. ais il lui a fallu quelque temps pour s'habituer à l'usage ı frein et de la trompe; laquelle, même aujourd'hui, semble ıgacer beaucoup. A voir Joe en machine, on ne saurait nier qu'il soit, à bicyclette, un modèle de grâce. Et le bruit a couru que us d'une jeune guenon, en le voyant passer, a senti battre son eur.

Le soir venu, Joe est fatigué; et cela se conçoit. Du singe le plus illant, on ne saurait exiger raisonnablement vingt-quatre heures travail. Aussi Joe soupire-t-il après son oreiller.

Une fois déshabillé, il met sa chemise et son bonnet de nuit, et it son lit lui-même. Ce lit se compose d'une couchette de fer et un matelas placé à quelques pouces du plancher. Un assez long age, et des mouvements quelquefois un peu brusques en ont traqué la charpente. Aussi le prudent Joe prend-il ses précau-ons contre les culbutes possibles, en empoignant, d'une main, ıe des barres transversales. Après quoi, — contemplant d'un œil sommeillé sa pipe inséparable, qu'il tient dans son autre main, il se prépare à une nuit de sommeil paisible.

V

De tous ces exemples, et de beaucoup d'autres qu'on pourrait ter, que faut-il conclure?

Qu'on est en droit d'attendre du singe domestiqué les plus grands rvices, pour peu qu'on se donne la peine de lui prêcher d'exemple de le *styler*.

Toutefois, aux partisans de la domestication du singe bien des jections peuvent être faites. Dont la plus sérieuse est, peut-être, lle qui est relative à son tempérament.

Le singe, en effet, meurt rapidement dans les régions froides;

il a même de la peine à vivre dans les contrées tempérées, e ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds. Il a besoin pour se bien porter et être en possession de tous ses moyens, d'un chaleur excessive.

Des auteurs dignes de foi citent, il est vrai, des singes qui on longtemps vécu sous nos latitudes. Buffon, entre autres, déclar en avoir, pendant bien des années, nourri un « qui, l'été, s plaisait à l'air, et qu'on pouvait, l'hiver, tenir dans une chambr sans feu ».

Mais comme il s'en faut de beaucoup qu'il en aille de mêm pour toutes les espèces, ou même pour tous les individus d'un seule et même espèce, il vaut mieux ne pas spéculer sur des excep tions. On doit donc se résoudre à reconnaitre franchement :

Que la domestication du singe n'est, en effet, possible que dan certains pays.

Une objection d'un genre tout à fait différent a trait, non au phy sique, mais à l'intelligence même de l'anthropoïde ; — qu'on accus d'imiter servilement et sans rien comprendre.

Bien avant que Darwin eût insisté sur l'extrême ressemblanc anatomique de l'anthropoïde et de l'homme, et, de ses mains ha dies, eût osé s'attaquer à la barrière sacrée qui nous sépare de brutes, bien des esprits timides, que l'évidence forçait à constate l'intelligence du singe, éprouvèrent le besoin de la dénigrer.

Buffon, par exemple, croit tourner la difficulté en écrivant ce lignes :

« La similitude des membres et des organes produit nécessa rement des mouvements, et quelquefois même des suites de mou vements qui ressemblent aux nôtres : *étant conformé comm l'homme, le singe ne peut que se mouvoir comme lui ;* mais mouvoir de même n'est pas agir de même. »

Il suffit de répondre que, si l'organe crée la fonction, la fonctio crée l'organe. Et que la très grande ressemblance que les organe du singe ont avec les nôtres prouve, mieux que tout le reste, cor bien son intelligence ressemble à la nôtre.

D'ailleurs, la question de savoir si le singe imite servilement o comprend ce qu'il fait ne saurait être ici que d'une importan secondaire. Son travail nous profite : au point de vue pratique, résultat suffit.

Mais le singe est encore en butte à d'autres critiques, émana de grincheux que choque son caractère.

Il est, disent ces censeurs, capricieux et fantasque; il change
e volonté vingt fois en une minute; il passe sans motif de la
ouceur à la colère, et de la colère à la douceur; ses mouvements,
récipités et intermittents, ressemblent beaucoup plus à ceux
un maniaque qu'à ceux d'un homme ou même d'un animal
anquille; ses manières sont grossières; ses grimaces repous-
ntes.

A ces sévères reproches, dont quelques-uns sont fondés, on
ourrait opposer de très nombreux exemples de singes doux et pai-
bles, et très affectueux. S'il se rappelle longtemps les mauvais
aitements et les taquineries qu'on lui a fait subir, et en garde
neune, le singe reconnait, en revanche, ceux qui lui font du bien,
s caresse, les appelle, les flatte par des cris et par des gestes
pressifs, leur donne des signes d'attachement et de fidélité, se
mente quand ils partent.

Les jeunes sont plus susceptibles d'éducation. Et, s'ils deviennent
rfois acariâtres en prenant de l'âge, quel est... le domestique qui
e soit pas pareil?

D'ailleurs, le singe ne doit-il pas être considéré comme *un mem-
onal*, et excusé comme tel? L'excès de chaleur qui est néces-
ire à sa vie lui donne cette pétulance dont on lui fait un crime:
nd excessives toutes ses affections aussi bien que ses haines:
i inspire ces passions qui nous semblent si violentes et si désor-
nnées.

N'appréciant pas assez les qualités qu'il doit à son tempérament,
rtains esprits chagrins ne voient que les défauts qui en sont
panage.

A ceux-là, — parodiant légèrement le mot de Beaumarchais —
e pourrait répondre, s'il savait parler:

Aux nombreuses qualités qu'on exige d'un singe domestique,
nnaissez-vous beaucoup d'hommes qui soient dignes d'être
nges?

M. ANGEL.

TOTOTE[1]

(Suite)

VIII

Au bout de quelques jours, Mme de Barroy s'aperçut qu Jacques était jaloux de tout le monde excepté de son frère.

Les Bracieux étaient venus déjeuner et ils avaient amen Morières. Et chaque fois que dans le hall, ou sur la terrasse, o pendant la promenade que l'on était allé faire à la Délivrand Morières avait paru s'approcher de Jeanine et causer avec elle Jacques était venu se joindre à eux.

Le vicomte de La Balue, un voisin de campagne, grotesque d physique et de manières, semblait aussi l'inquiéter par ses assiduités

Le fait est que depuis l'arrivée des Mirmont, le petit La Balu ne quittait plus guère Barroy. Cette jolie femme, qui avait l'air e l'attitude d'une vierge italienne et qui changeait six fois par jou de toilette, abrutissait d'admiration le gommeux provincial las de succès de clocher. Il n'avait d'ailleurs — quoi qu'en pût pense Jacques — aucun projet inquiétant pour la vertu de Mme Mi mont. Il ne jouissait de la plénitude de ses facultés conqué rantes que lorsqu'il s'attaquait à des sujets départementaux. L

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre.

ue d'un produit parisien le remplissait d'une crainte qu'il s'effor-
ait de dissimuler sous un air dégagé et familier. Mais si le petit
a Balue n'osait pas espérer les bonnes grâces de Jeanine, du moins
appliquait-il de tout son pouvoir à faire croire au monde local
xtasié qu'elle n'avait plus rien à lui refuser.

Et le monde local ne demandait qu'à croire. Et les bonnes for-
nes rurales s'abattaient sur le vicomte d'autant plus. Il suivait
as à pas la jeune femme, l'enveloppait dans son peignoir lors-
u'elle sortait du bain, la prenait presque dans ses bras sous pré-
xte de l'aider à descendre de voiture, lui parlait lentement les
eux mi-clos, et l'écoutait la bouche bée. Il semblait éprouver pour
le exactement les mêmes sentiments que Jacques, seulement il
fectait d'étaler ces sentiments, alors que Jacques s'efforçait de les
cher.

Le petit Paul avait bien, lui aussi, des velléités d'être jaloux,
ais il suffisait pour le rassurer d'un regard ou d'un baiser éperdu,
onné rapidement derrière une porte ou dans l'obscurité du parc.
egards et baisers que nul n'avait surpris, car Jeanine passait,
istère et douce à la fois, au milieu de toutes ces adorations
verses qu'elle ne semblait même pas soupçonner.

Un soir Mme Dorsay, restée sur la terrasse avec Pourville,
gardait les étoiles, tandis que lui, assis à un pas d'elle, fumait
lencieux. Tout à coup, elle fit un mouvement et dit à demi-voix :

— Tiens! on vient de s'embrasser là-dessous !...

Pourville répondit en riant :

— Ça m'en a tout l'air!...

Et, renversant sa chaise pour apercevoir le salon par la grande
ie ouverte :

— Oui... ils sont tous dehors!...

— Tous, il n'en faut pas tant!... Ce n'est sûrement pas Barroy
ui a embrassé Mirmont, ni Paul qui a embrassé Barroy...

Une voix gaie s'éleva :

— Ni moi qui ai embrassé personne!...

— Ah ! par exemple!... — fit la tante Claire en riant. — Tototte
ui était cachée là !...

La marquise dit :

— Je ne suis pas cachée, mais il fait très nuit... et nous ne
mmes pas bavards...

— Moi, d'abord, — fit Mme Dorsay, — je passerais toute ma vie
regarder les étoiles sans parler...

Puis, revenant à son idée :

— C'est égal !... c'est pas possible !... ils finiront par se faire pincer...

Charlotte répondit effarée :

— Pourvu que non !...

Mais la tante Claire insista :

— Ça ne peut pas être autrement !... Si bête que soit ce pauvre Jacques, il finira par voir quelque chose...

— Ou même par entendre... — murmura Pourville, — c'était très net, tout à l'heure... c'était un baiser bien gentil, bien délicat, mais un baiser tout de même.

— Avez-vous entendu, Totote ?... — demanda Mme Dorsay.

— Oui... mais c'étaient peut être les domestiques...

— Les domestiques ?... jamais de la vie !... ils dinent, les domestiques !... et puis, d'ailleurs, ça ne serait pas eux qui se becquetteraient dévotement comme ça... ça serait plus solide et moins mondain...

— Mon Dieu !... — fit doucement la marquise, — dans ces cas-là, mondains ou autres doivent joliment se ressembler...

La tante Claire demanda :

— Où est Jacques ?...

— Dans le parc avec mon mari...

Mme Dorsay dit en haussant les épaules :

— C'est bien ça !... il ne surveille pas sa femme ce soir... il n'y a ni Morières, ni le petit La Balue, et Pourville est ici avec nous... alors... il est bien tranquille !...

Pourville dit en riant :

— Oh ! moi ! je ne suis pas dangereux !... mais c'est Morières !... ça va être drôle quand il sera ici tout à fait... Quand vient il ?...

— Samedi, je crois... — répondit Charlotte — je suis désolée... si on avait prévu ça, nous ne l'aurions pas invité...

Mme Dorsay déclara :

— C'eût été très injuste... il est parfaitement correct, ce pauvre Morières !... il ne s'occupe d'elle que juste ce qu'il faut pour ne pas se montrer ingrat...

— Oh !... vous savez, avec Morières, on peut toujours s'attendre à de l'imprévu... il est plutôt compliqué... Quand, avec lui, la chose battait son plein, quand elle crevait les yeux, Jacques ne surveillait pas et ne soupçonnait rien... Et dire que ce garçon-là était intelligent avant son mariage !...

- Mon Dieu!... — expliqua Pourville, — il ne faut pas trop cabler non plus !... sa femme l'a trompé — en admettant que tuyaux soient exacts — si peu de temps après son mariage. l était vraiment excusable de ne pas s'en douter... Morières mirait, la promenait courses, venait la er dans sa loge, était fidèle de ses cinq res et cela flattait mont sans lui donner enser rien de mal... place, nous eussions été comme lui.

- Pourtant, il sait Morières ne fait rien r rien ?...

- Ça dépend... Mo-es a un fond de sno-ne qui l'attache aux de la femme chic de saison... même s'il qu'il ne l'aura ja-s... Mirmont, connaît ce tra- et qui voyait et extraordi-e produit par la ité de sa femme, s'est pas autre-nt inquiété... ubliez pas qu'il ait fermement cette femme était un ange... et un ange élevé d'austère n...

Jeanne et Paul.

- Il le croit encore !...

- Heureusement !... — dit doucement la marquise.

lle aimait toujours Mirmont et elle ressentait à se l'avouer une e de honte. Durant toute sa vie, — qui commençait à lui ître bien longue, — elle n'avait aimé que Jacques, mais l'avait é tant et si fort qu'elle en restait toute meurtrie et qu'il lui était

impossible de se détacher de lui. Elle souffrait beaucoup de pe ser que sa femme ne l'aimait pas et qu'il s'en apercevrait jour. Et elle n'en voulait pas à Jeanine de sa conduite. N'était-e pas elle-même, pour M. de Barroy, une femme infidèle et ma vaise? Elle ne se reconnaissait plus le droit de juger les autr Elle ne cherchait aucune excuse à sa conduite passée. Elle voulu seulement pouvoir donner ce qui lui restait de gaîté, de je nesse et de bonheur relatif pour que Jacques fût heureux.

Un bruit de voix qui venait du salon la tira de sa rêverie. Bie tôt Jeanine parut. Sa silhouette gracieuse se détachait toute somb dans le cadre lumineux de la baie. Et derrière elle, Paul cria :

— Est-ce que vous êtes tous là ?...

— Pas tous !... — répondit Mme Dorsay, — ton frère et M. Barroy se promènent...

Et, après un instant, elle ajouta :

— Vous vous êtes promenés aussi, je crois ?...

— Mais... non... je ne...

— Tiens!... — dit la tante Claire narquoise — j'aurais pa que tout à l'heure tu étais venu là... sous la terrasse... avec belle-sœur...

Il demanda, un peu embarrassé :

— Pourquoi ?...

— Parce que j'avais cru vous entendre...

— Moi?... — fit Jeanine, — j'étais allée lire dans ma cham la lettre de maman que je n'avais pas osé lire au salon avant dîner...

— Voici mon mari et M. Mirmont qui rentrent... — dit Ch lotte, cherchant à changer la conversation.

On apercevait en effet, à quelques mètres de la terrasse, feux rouges des cigares qui luisaient dans la nuit.

La tante Claire proposa :

— Rentrons-nous?... On s'engourdit à regarder ainsi dan noir ou à suivre les étoiles qui filent... ça n'est pas tout à fai sommeil, mais c'est un état qui y ressemble terriblement... petite Tototte, vous allez me chanter quelque chose pour réveiller?...

Elle entra dans le salon, avec Mme de Barroy.

Jeanine se leva pour les suivre. En passant devant son b frère, elle lui dit très bas :

— Surtout, ne dis pas que tu étais dans le jardin...

acques et le marquis montaient l'escalier de la terrasse. Déjà étaient tout près de Paul qui ne répondit rien et lança à la ne femme un regard inquiet qui se perdit dans la nuit.

eanine alla s'asseoir à une des petites tables couvertes de livres e journaux et se mit à regarder un album. Mirmont demanda entrant :

- Ah! te voilà, toi!... Pourquoi n'es-tu pas venue avec nous nd nous t'appelions tout à l'heure?...

- Moi?... Où ça?... — répondit la jeune femme d'un air étonné.

- Mais dans le parc... il y a un quart d'heure...

- Je ne suis pas sortie!...

- Pas sortie?... Comment, tu ne t'es pas promenée avec Paul?...

- Pas du tout!...

- Ah!... elle est forte celle-là!... j'ai reconnu ta robe blanche... 'y a que toi qui as une robe blanche...

- Et moi!... — dit la marquise qui venait d'ouvrir le piano et, chée sur le casier, feuilletait sa musique.

- Mais il me semble que...

eanine affirma :

- Ce qu'il y a de sûr, c'est que, moi, j'ai été dans ma chambre, r lire la lettre que j'avais reçue de maman au moment du er... et je suis ensuite revenue au salon, et sur la terrasse...

- C'est singulier!... — fit Mirmont, — j'aurais juré que c'était et Paul... Alors, c'était Mme de Barroy?...

harlotte balbutia :

- Oui... peut-être... je suis sortie un instant avant de venir ouver ici tante Claire et Pourville...

acques s'était approché de son frère qui semblait gêné. Il lui tout bas en riant, à moitié sérieux, à moitié vexé :

- Vous vous cachiez comme des amoureux... tu flirtes donc c Tototte, à cette heure?...

e petit Paul devint très rouge et répondit en haussant les épaules :

- Tu es fou!...

Iirmont s'inclina narquoisement :

- Mes compliments!... elle est encore charmante!...

aul regarda la marquise et fit une moue si expressive que son e se mit à rire, en disant :

- C'est vrai... pour toi elle est trop vieille... ou pas assez...

a belle voix de Charlotte s'élevait, remplissant le grand salon. e femme si fine et svelte avait une voix puissante, superbe,

grave et pure: une sorte de voix de baryton qu'on était stupéf d'entendre sortir de ce corps presque frêle.

Elle chanta les *Gars d'Irlande*, d'Holmès; les *Grenadiers*, Schumann; les *Petits Pavés*, *Lohengrin* et des chansons Bruant. Tout cela pêle-mêle, comme on voulut et tant qu voulut. Jacques lui-même se sentait remué par cette admira voix qu'il n'avait pas entendue depuis si longtemps et qu'il aim à écouter autrefois pendant des heures. Mme de Barroy avai voix facile et forte. Elle chantait sans se fatiguer jamais.

Jeanine, assise sous la lampe, continuatt à feuilleter les albu Tout à coup elle fit signe à son mari qu'elle avait trop ch dans ce salon très éclairé. Elle se passa la main sur le fron plusieurs reprises, puis, se levant, elle se dirigea vers la porte ouvrait sur la terrasse, resta un instant appuyée au chambranl demi sortie du salon, puis disparut tout à fait. Jacques la su des yeux sans oser la suivre. Il éprouvait un grand plaisi entendre chanter la marquise et craignait aussi de la froisser en l'écoutant pas jusqu'au bout. Mais il était inquiet de sentir Jean dehors par cette nuit sombre.

Paul, qui louchait sur la porte, désireux de s'échapper, dev vaguement ce que pensait son frère. Alors, il se glissa jusqu'à et demanda tout bas :

— Je vais avec elle, n'est-ce pas ?...

— Oui... merci... tu es bien gentil!... fit Mirmont qui se re à écouter la musique.

Quand elle eut chanté ce que chacun lui demandait, Charl se leva et vint s'asseoir entre la tante Claire et Pourville. Com elle cherchait de l'œil le petit Paul et Mme Mirmont, Jacq expliqua :

— Ma femme était mal à l'aise à cause de la chaleur... elle sortie et Paul l'a accompagnée sur la terrasse...

— Ah!... — fit Mme de Barroy surprise.

Il sembla à Jacques qu'elle rougissait et il se dit :

— Ah ! çà !... voyons ?... est-ce que, tout de bon, il y au quelque chose ?

L'idée que cette femme qui avait été si absolument à lui pou flirter avec un autre ne lui était jamais venue. Et, si cet autre é Paul, plus jeune qu'elle de neuf ans, il trouvait ce flirt, ca croyait à un flirt sans plus, absolument écœurant. Pourville e tante Claire causaient. Charlotte s'approcha de la table et c

nença à mouiller la théière, à verser l'eau, enfin à faire tout le etit ménage. Jacques se pencha vers elle et lui dit, gouailleur :

— Ce pauvre petit Paul!... il a bien regretté de ne pas vous ntendre jusqu'à la fin... il s'est dévoué... car, pour lui, cette pro-nenade-ci ne vaut pas l'autre...

Elle n'avait pas, tout à l'heure, entendu la conversation des eux frères. Elle savait que Jacques avait vu la robe blanche de a femme, mais elle ignorait qu'il eût reconnu Paul.

Alors, sans comprendre le sous-entendu, elle demanda :

— Quelle autre?

Jacques leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin e l'abominable fausseté des femmes, et ne répondit rien.

Mais quand une heure plus tard il se trouva seul avec Jeanine, la prit sur ses genoux et dit, en couvrant de baisers le joli front ui ne lui avait jamais semblé si pur :

— Tu ne sais pas?... je crois que Mme de Barroy flirte avec otre petit Paul!...

IX

— Voyons,... — demanda le marquis, — va t on oui ou non au al des Bracieux?... il faut absolument leur répondre...

— Moi, — dit Morières, — je suis obligé d'y aller... j'ai promis...

Mme d'Argonne, arrivée le matin, regarda son mari et expliqua :

— Nous aussi, nous sommes obligés d'y aller...

Le marquis s'était assis à une table. Il prit un crayon et une euille de papier :

— Nous disons deux Argonne, un Morières?...

Il se tourna vers la tante Claire.

— Et vous, Madame?...

— Moi?... Ah! non!...

— Et vous, Mirmont?...

Jacques consulta sa femme du regard.

— Vous plaît-il d'aller à ce bal, Jeanine?...

Elle répondit, soumise, en abaissant ses paupières un peu ourdes sur ses yeux qui venaient de luire d'un singulier éclat :

— Comme vous voudrez... cela m'est tout à fait égal...

— Eh bien, alors, allons-y!... Bracieux est un vieux camarade ue je ne rencontre jamais et je serai content de le revoir...

Il était très content de revoir M. de Bracieux, mais il tena surtout à faire admirer à l'aristocratie très élégante de ce petit coi normand, la triomphante beauté de sa femme.

— Deux Mirmont !... — appela M. de Barroy qui écrivit, - et Paul aussi, probablement ?...

Paul, assis sur un coin du billard, les jambes ballantes, s'amu sait à faire des carambolages avec sa main. Déjà il ouvrait l bouche pour dire oui, lorsque sa belle-sœur s'inclina vers lu chassant, elle aussi, une boule du bout de ses doigts fuselés, murmura sans que ses lèvres fissent un seul mouvement :

— Non...

— Non... — répéta docilement Paul.

Son frère se tourna vers lui, stupéfait :

— Comment ?... tu ne veux pas aller au bal ?...

— Toi ?... — murmura Mme Dorsay, — toi ! ... tu refuses u bal ?...

D'abord interloqué, il expliqua avec aplomb :

— Mon Dieu oui ! je refuse un bal !... j'en suis un peu revenu des bals !... ça n'est pas le rêve pour un monsieur que les mai tresses de maison considèrent comme « un petit jeune homme », e auquel elles campent sur les bras toutes les plus effroyables corvées.. Me voyez vous ici, où je ne connais personne, obligé de fair danser tous les paquets du pays !... Ce serait atroce !...

— Bah !... — fit la tante Claire, — tu n'en mourrais pas !...

— Merci !... vous êtes bien bonne !... vous voulez que je dans avec des petits monstres...

— Je ne veux rien du tout...

— Si ! si !... je suis sûr qu'en votre qualité de femme, — et parfaite que vous soyez d'ailleurs, — vous êtes contre moi... pour le monstre ?...

— Mais tu es absurde !...

— J'en suis sûr, je vous dis !... et non seulement vous seriez pou que je le fasse danser, le monstre, mais peut être aussi pour que l'épouse ?...

— Alors, — récapitula le marquis, — voici : Deux Argonn deux Mirmont, un Morières... et moi naturellement... no sommes par conséquent sept.

Et s'adressant à sa femme :

— J'étais si convaincu que ce serait non que, pour vous, je n' rien demandé..

Elle fit un signe affirmatif.

La pluie commençait à tomber. Morières dit :

— Quel dommage ! ça va nous empêcher d'aller au bain !...

Paul se récria :

— Pourquoi donc ?... Qu'est-ce que ça fiche, la pluie ?.... rien
t tout...

Son plus grand plaisir était le bain pendant lequel il promenait
r le dos sa belle-sœur qui ne savait pas nager. Il lança à
anine un regard suppliant. Alors elle appuya :

— Au contraire, le bain par la pluie, c'est délicieux !...

— Il est trois heures, — dit M. de Barroy, — la mer est pleine
quatre heures... je vais faire atteler..,

Et, comme tout à l'heure pour le bal des Bracieux, il se mit à
mpter :

— Combien est-on ?... Madame Mirmont, Paul, Charlotte,
turellement... elle ne manque jamais un bain... Qui encore ?

— Moi... — dit Jacques, — je ne me baignerai pas, j'ai horreur
bain mouillé, mais je regarderai.... Ce qui me stupéfie, c'est
voir à quel point Jeanine — qui, l'an dernier à Houlgate, ne
ulait jamais se baigner, — s'est mise à aimer l'eau....

Mme Dorsay dit :

— Le fait est qu'il faut l'aimer rudement pour s'y fourrer par
temps pareil...

Elle souriait en regardant Paul. Il rougit, puis éprouvant le
soin inconscient de dérouter les suppositions de la tante Claire,
s'approcha d'elle, câlin :

— Vous devriez venir avec nous, marraine ?...

Elle répondit à moitié rieuse, à moitié sévère :

— Quand tu étais tout petit et que tu avais fait quelque chose
mal, tu m'appelais marraine pour m'attendrir...

Quand ils arrivèrent sur la plage il pleuvait à verse. Les cabines
aient absolument désertes.

Une jolie femme de marin, avec des cheveux blonds, des dents
perbes, et une figure aimable et intelligente, vint au devant d'eux.
le marchait au milieu d'un troupeau de beaux enfants bronzés,
x yeux immenses et curieux. Elle portait sur son bras le
rnier qui pouvait avoir trois semaines et qui était déjà joli :

— C'est tout de même nous, Palmyre ! — dit Mme de
rroy.

— Par un temps pareil... si c'est possible !

Mirmont s'était installé à l'abri dans une cabine. Quan Jeanine fut prête, il y avait déjà un certain temps que la marquis et Paul étaient dans l'eau, Jacques la regarda sortir de sa cabine ravissante en dépit d'un costume trop long et trop ample qui n parvenait pas à enlaidir son corps superbe. Il lui cria :

— Viens un peu ici !...

Et comme elle s'approchait, déjà agacée de l'appel qui la retar dait, il l'attira brusquement au fond de la cabine où il était assis et couvrit de baisers fous ses yeux et ses lèvres.

Elle se dégagea presque brutalement, le front barré d'une rid dure, l'œil plein de rancune.

Il demanda, chagrin et stupéfait de ce visage inconnu et de cett défense qu'il ne s'expliquait pas :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie ?... pourquoi es-tu fâchée, dis ?.

Elle murmura, reprenant sa physionomie grave et douce :

— Devant tout le monde... c'est ridicule...

Il indiqua de la main la plage, déserte de Ouistreham à l pointe de Luc, et dit en riant :

— Où ça, tout le monde ?...

— Quand ce ne serait que pour Mme de Barroy et Paul ?...

— Ils sont dans l'eau jusqu'aux yeux, et par cette pluie nous n les distinguons même pas d'ici... allons, va ! je ne veux pas t'en nuyer plus longtemps !...

Paul, en voyant approcher sa belle sœur, sortit de l'eau et vin à sa rencontre.

La mer était d'huile et Charlotte nageait de tout son cœur, ma sans s'éloigner du bord. Paul entra dans l'eau, tenant par la mai Jeanine qui se faisait traîner. Il était visible qu'elle détestait l bain.

Quand il fut mouillé jusqu'aux hanches à peu près, il coucha l jeune femme sur le dos et se mit à faire le baigneur, la traînant su le dos ou bien la soutenant en lui passant la main sous le vent pour essayer de la faire nager.

Mirmont le voyant ainsi hors de l'eau et sous la pluie, quitta s cabine et vint au bord en criant :

— Laisse la donc barboter toute seule et trempe toi... tu vas rendre malade... c'est idiot de se baigner de cette façon-là par t temps pareil !...

Paul répondit, convaincu :

— Mais non... c'est exquis...

Et il continua à traîner sur le dos la jeune femme. Alors, ques se décida à s'en retourner à l'abri, tandis que, dans l'eau nine disait à Paul :

— Si j'ai voulu venir au bain... ça n'est pour m'amuser, tu penses !

— Pourquoi ce alors ?...

— C'est pour xpliquer rquoi je t'ai de ne pas er chez les cieux...

— Oui, au !... tu y vas u veux que este ?...

— Mais je n'y s pas... j'au la migrai... et Jacques lui !... alors, me il faut heure et de pour aller à cieux, une re et demie r en revenir leux ou trois res là-bas, ait que nous ons six heu au moins à s...

Jacques la regarda sortir de sa cabine.

— Quand je pense que depuis Paris...

— Eh bien, et hier soir ?

— Oh !... mais ça, ça ne se compte pas !...

— Tu trouves ?... Eh bien, alors, nous ne recommencerons ... c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux !... tu as vu hier... odieuse tante nous a entendus...

— Elle a des oreilles extraordinaires...

— Il n'était pas nécessaire d'avoir des oreilles extraordinaires. tu m'as embrassée à tue-tête...

— Je t'aime tant !... tant, tant, si tu savais ?...

— Moi aussi, je t'aime... et c'est pour ça qu'il faut tâcher de pas être séparés...

— Prends garde !... tu parles trop haut, Mme de Barroy entendre !...

— Allons donc ! elle a les oreilles dans l'eau...

— C'est égal... on ne sait jamais !...

Énervée, elle regarda la marquise en disant :

— Puisqu'elle sait nager, pourquoi ne s'en va-t-elle pas pl loin, au lieu de rester à tournailler comme ça autour nous ?...

— Elle n'aime pas à aller au large...

— Elle a peur de se noyer, parbleu !...

— Elle !... elle nage comme un requin !...

Effectivement, Mme de Barroy n'allait pas habituellement large, parce qu'elle craignait les courants et les crampes. M aujourd'hui elle restait encore plus près du bord qu'à l'ordinai Ainsi que l'avait pensé Jeanine, elle entendait toute la conversati de la jeune femme et de son beau-frère, et cela l'intéressait et consternait à la fois.

Jeanine recommanda encore :

— Tu feras bien attention à ta tante... je crois qu'elle se do de quelque chose...

— Quand nous verrons-nous ?... ce n'est que de samedi en hu tu sais, le bal Bracieux... et s'il faut attendre jusque-là pou enfin tu me comprends, n'est-ce pas ?...

— J'y tâche...

— Eh bien, où alors ?...

— Je ne sais pas !... dans le parc comme hier...

— Par ce temps-là ?...

— C'est vrai... on ne peut guère...

— Je voudrais déjà être à samedi...

— Et moi donc !...

Ils sortaient de l'eau laissant Charlotte qui nageait t jours.

Paul enveloppa avec des précautions de mère ou de nourric jeune femme dans son peignoir, et remonta avec elle en cour

r le sable. Mirmont, toujours assis dans sa cabine, leur cria, ectueux et bonhomme:

— Vous êtes restés bien trop longtemps, mes enfants !... ça n'a s le sens commun !...

X

Le facteur attendait les lettres debout dans le vestibule. Mme de rroy qui descendait l'aperçut :

— Asseyez-vous donc, facteur...

— Merci bien, Madame la marquise, c'est pas de refus...

— Vous n'avez pas encore bu?...

— Pas encore ici...

— Eh bien, — dit Charlotte en riant, — allez boire et manger pendant que l'on prépare le courrier... toutes les lettres ne sont s encore là...

— Voici les miennes!... — fit la tante Claire qui sortait de la liothèque un paquet de lettres à la main.

Le facteur la regarda, et sortant de la boîte un petit paquet dé-elé et entr'ouvert il demanda :

— C'est-y Madame qu'est Madame la comtesse de la Broissière?

— Non... — dit Mme Dorsay.

Le facteur retourna alors vers Charlotte :

— Voilà!... c'est au sujet d'un p'tit paquet... un p'tit paquet a d'abord été à Trouville... et qu'on a ouvert pac' qu'on croyait y avait des choses qui n'fallait pas... et alors, comme la dame chez vous, Madame la marquise...

— Mais non... — affirma Mme de Barroy — je ne la connais pas...

L'homme dit, ahuri :

— Comment, vous n'la connaissez pas?... mais tous les jours uis un'huitaine j'apporte des lettr's pour eux qu'on n'refuse pas...

— Pour eux? — interrogea Charlotte.

— Oui... pac'qu'y a aussi son mari... à preuve...

l indiqua deux lettres posées sur la table. La marquise se cha, lut la suscription de l'enveloppe, et se tournant vers le eur triomphant, elle dit sans hésitation, sans étonnement ible :

— Vous avez parfaitement raison, Tellier...

Curieuse, la tante Claire s'était penchée aussi. Ses yeux s'ar-dirent, sa figure prit une expression de stupeur moqueuse, et

elle lut avec des inflexions cocasses : « Comte Mirmont de Broissière. »

Puis se tournant vers Charlotte :

— Ah! elle est bien bonne, celle-là!... et nous ne savions rien non, c'est trop drôle!...

Et avec une gaîté de gamine elle se mit à gambader dans vestibule. Le facteur la regardait, heureux, la bouche fendue qu'aux oreilles. Mme de Barroy dit :

— Allez donc déjeuner, facteur...

Le petit Paul rentrait en bicyclette. Sa marraine l'appela.

— Arrive ici, toi?...

Et comme il venait à elle aimable et confiant, elle deman

— Est-ce que tu t'appelles aussi le comte Mirmont de la Br sière?...

Le jeune homme devint tout rouge et murmura :

— Moi, je ne suis pas comte...

— Ton frère non plus...

Il expliqua, ennuyé :

— Mais si... Jacques, c'est très singulier... il a un titre...

— Ta parole?... et d'où lui vient-il, ce titre?...

Il répondit, déconcerté :

— Mais ils l'ont acheté, je crois, au pape...

— Ah! bon !... et le nom?... à qui l'ont-ils acheté, le nom

Il balbutia, de plus en plus mal à l'aise :

— A personne... c'est le nom d'une terre qui nous vien papa...

— Une terre?...

Et se souvenant tout à coup :

— Une ferme!... c'est vrai!... la ferme de la Broissière... auprès de Flers... j'ai entendu parler de ça au moment de vos tages... il me semblait aussi que je connaissais ce nom-là... a toi aussi, tu te noies dans ça?...

Très ennuyé, Paul louchait de côté, dans la direction de Mme Barroy. Assise à une table placée à l'autre extrémité du vestib elle écrivait une dépêche et semblait ne rien entendre.

Comme son neveu ne répondait rien, Mme Dorsay re énervée :

— Tiens!... vois-tu, ta mère est folle de te laisser ridicu comme ça!...

Il dit :

— Mais maman a fait tout ce qu'elle a pu pour m'empêcher de prendre le nom... seulement j'ai vingt-six ans, tante Claire, vous l'oubliez...

— Ah ! non, je ne l'oublie pas, mon garçon !... sans ça je l'aurais déjà donné le fouet ..

Il dit, s'efforçant de rire :

— Ce serait peut-être excessif... vous attachez une importance à des riens...

— Des riens !... vraiment ?... je voudrais savoir si ton père aurait jugé comme toi que c'étaient des riens...

— Je ne vois pas ce que papa vient faire ici ?...

Cette fois, Mme Dorsay se fâcha tout à fait :

— Je te conseille d'en parler, de ton pauvre papa !... son nom est celui d'un avocat de talent, qui a gagné beaucoup d'argent en étant toujours un honnête homme... et il n'y en a pas des flottes qui puissent en dire autant, tu sais !... alors je trouve que ce nom-là est parfaitement honorable... et chic même... et que nul n'a le droit de le déguiser en chienlit...

Le petit Paul avait les larmes aux yeux. Il gardait le culte du père mort, qui lorsqu'il était tout petit l'endormait entre ses bras. Il adorait aussi sa marraine, et il reconnaissait qu'au fond elle avait raison de lui faire des reproches. La tante Claire était devenue toute pâle, ce qu'il savait être chez elle un signe de violente colère. Elle n'avait pas, en le regardant, sa bonne figure habituelle. Il se sentait très triste d'avoir mérité son blâme, et lorsqu'elle dit, les lèvres tremblantes et la voix étranglée :

— C'est abominable ce que tu as fait là !...

Une grosse larme déborda qui coula sur la joue fraîche de Paul.

Alors, chagrinée de voir pleurer ce garçon dont elle connaissait l'âme exquise, Mme de Barroy se leva et dit, répondant à la dernière phrase de la tante Claire :

— Ce n'est peut-être pas lui ?...

— Je sais bien que ce n'est pas lui qui en a eu l'idée, — s'écria Mme Dorsay — ce n'est même pas son frère... il a le sens commun aussi... c'est-à dire, il l'avait, car aujourd'hui, à en juger par ses actes, il ne l'a plus !... sa femme l'a pétri à son image comme une boule de cire... il n'a plus aucune personnalité, ni, je le crains, aucun sens moral...

— Ce n'est pas Jeanine — commença Paul — qui a...

La tante Claire frappa du pied :

— Tais-toi !... tu ne dois pas la défendre, du moins ostensibl ment...

Le petit Paul s'était redressé. Il demanda, avec une lueur d colère dans les yeux :

— Parce que?...

— Parce que c'est une femme qui a l'âme très vile et qui...

Il marcha vers Mme Dorsay, le visage bouleversé, menaçan presque :

— Je ne veux pas que vous parliez ainsi d'elle... je ne le veu pas... je vous le défends !...

Il s'arrêta, se rendant compte que cette défense ainsi faite pou vait paraître singulière et il ajouta :

— C'est la femme de mon frère.., je regrette d'être obligé d vous le rappeler...

Elle répondit, le visage sévère, la voix dure :

— C'est à toi-même que tu devrais le rappeler...

Il murmura, suppliant et effaré :

—Oh!... taisez-vous, tante Claire!... je vous en prie, taisez-vous !.

Après lui, la marquise répéta très bas :

— Oui... taisez-vous... voilà Jacques!...

Mme Dorsay et Paul se retournèrent surpris. Jamais elle n'ava appelé Mirmont « Jacques », mais toujours Monsieur Mirmon

Il descendait lentement l'escalier, tenant les lettres qu'il appo tait au facteur. Étonné d'entendre des voix qui semblaient irritée il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?...

Comme Mme Dorsay toute pâle et le petit Paul très rouge re taient interloqués sans rien dire, ce fut la marquise qui répond en riant :

— C'est la tante Claire et Paul qui se disputent...

— A propos de quoi?...

— Oh! de rien!... ils seraient bien en peine de le dire et m aussi... ça a commencé à propos du facteur...

— Allons!... — dit Mme Dorsay venant au secours de la ma quise — les vieux ont tort, c'est convenu!...

Elle était debout près de la table sur laquelle le facteur av déposé le courrier. Elle prit les deux lettres qui étaient adressé au « comte Mirmont de la Broissière » et les lui tendit en reg dant avec insistance les adresses. Puis elle conclut :

— Ils ne sont pas à la hauteur, les vieux !... Ils ne comprennent s le progrès...

Jacques comprit. Il prit les lettres avec un peu d'embarras et, décachetant, se mit à les lire avec une attention trop vive pour e très sincère.

La tante Claire demanda :

— Faisons-nous un tour avant le déjeuner, ma petite Tototo ?...

Charlotte décrocha un chapeau et suivit Mme Dorsay qui déjà ttinait dans l'avenue. Depuis son arrivée à Barroy, elle passait e partie de son temps chez les pauvres. Elle était de ces femmes i naissent sœurs de charité. Elle ne pouvait pas voir une souf- nce sans s'efforcer de la soulager. Elle avait l'amour des petits, s vieux et des bêtes. Faire sourire quelque vieux misérable qu'elle ait trouvé geignant, lui donnait de la joie pour toute sa journée.

— Je parie que vous allez chez le bonhomme de la brèche ?... dit la marquise.

— Oui... ça ne vous ennuie pas ?...

— Moi !... mais au contraire, je suis bien heureuse de tout ce e vous faites pour les gens de Barroy !...

Et, comme la tante Claire ouvrait son porte-monnaie et comp- it ce qu'il y avait dedans, elle reprit, souriante :

— Seulement, dans son intérêt, ne lui donnez pas trop d'argent, père Letailleur... parce que, il se soûle abominablement et que le rend beaucoup plus malade...

— Ah !... — fit Mme Dorsay stupéfaite, — il se soûle, ce pauvre eux ?...

— Naturellement !... un Normand est toujours plus ou moins ivrogne... le père Letailleur l'est plus que moins...

— Etes-vous sûre, ma chère petite ?...

— Absolument sûre... avant-hier les sœurs l'ont ramassé... er, c'est moi qui l'ai trouvé tombé près du cimetière...

— Quelle horreur !... — fit la tante Claire écœurée.

Mme de Barroy se mit à rire :

— Mais non !... on voit bien que vous n'habitez pas la Nor- andie...

Mais la tante Claire ne pensait déjà plus à son vieux pauvre qui soûlait. Par une de ces sautes d'idées qui lui étaient familières, le retournait à l'incident de tout à l'heure.

Elle dit tout à coup :

— Sans vous, tout à l'heure, ma petite Tototo, je me faisais

pincer par Jacques... Quelle sale nature j'ai, hein, tout d même ?... je m'emballe comme une imbécile à propos de chose qui ne me regardent pas et auxquelles je ne peux rien...

Mme de Barroy répondit avec franchise :

— Le fait est qu'il vaudrait mieux, je crois, ne faire aucun allusion à... à cette histoire .. ça ne changera rien, comme vous l reconnaissez vous-même, et la situation sera plus gênante s'i savent que nous savons...

— C'est parfaitement juste... c'est cette histoire de nom qui attaché le grelot... ça m'a mise hors de moi... est ce que vous l saviez, qu'ils avaient changé ?...

— Mais non... puisque quand le facteur a dit qu'il avait u paquet pour la comtesse de la Broissière, j'ai répondu qu'el n'était pas à la maison...

— C'est vrai !... ma sœur ne m'a rien dit... je ne me doutai de quoi que ce soit ..

— Moi, l'autre jour, quand je suis allée chercher les Mirmon à Caen, j'ai vu sur le sac de Mme Mirmont une couronne, ma j'ai cru que c'était en tant que de Lorme qu'elle s'attribuait cet couronne et je n'y ai pas fait autrement attention...

— En tant que de Lorme !... mais c'est son père et sa mère qu ont eu les premiers l'idée d'écrire Delorme en deux mots !... Ou pauvre Jacques n'a pas conscience du ridicule, ou bien il e tellement maté qu'il n'ose pas rétiver et se soumet quand même. dans les deux cas, il est véritablement grotesque... vous n trouvez pas ?...

— Si...

Elle trouvait Mirmont grotesque ; et malgré cela elle continua à l'aimer de toute son âme.

En vivant près de lui comme autrefois elle s'était aperçue qu'el n'avait jamais cessé de l'aimer. Elle lui appartenait toute, si com plètement, si violemment, qu'elle sentait bien à présent qu'el ne parviendrait jamais à se reprendre. Les dix huit mois pass loin de lui, son mariage, l'adoration qu'il témoignait sans ces à sa femme, rien n'avait atténué ni l'affection, ni l'amour qu'el éprouvait pour lui.

— Et mon petit Paul... — continua la tante Claire — mon pe Paul qui était un si gentil, si droit, si bon petit bonhomme !...

— Il l'est toujours...

— Ah ! ben, vous avez la manche large !...

— Je veux dire qu'il est toujours charmant, sympathique, séduint au dernier point...

— Ce qui ne l'empêche pas de faire une cochonnerie...

— Mon Dieu !... vous savez...

— Et carabinée, j'ose le dire... Le jour où on découvrira la ose, je ne vouais pas être à place, au pe- Paul...

— Mais il est pas nécesire que...

— Non ! ah ! n ! certes ! ce est pas nécesire !... mais on prend touurs ces choses... et à un moent donné il ura...

Comme le ur où Pourle lui avait ce que lui sait à l'instant tante Claire, e répéta, efée :

— Mais il ne ura pas... il faut pas qu'il che...

Mme Dorsay pondit :

Il marche vers Madame Dorsay.

— Tout ce 'on peut espérer, c'est que, au moment où il saura, la ce ne sera plus occupée par cet imbécile de petit Paul... et y a d'ailleurs des chances pour qu'il en soit ainsi...

(*A suivre.*) GYP.

PERDUE [1]

(Suite)

XV

En sortant de la boutique, l'enfant courut droit chez Mme Jali C'était sa protectrice naturelle; il lui semblait impossible qu'el ne lui donnât pas les consolations dont son petit cœur froissé ava si grand besoin. Elle monta les cinq étages d'un seul trait, et to essoufflée s'arrêta devant la porte brune. Elle y frappa d'une ma timide, car tout à coup elle avait peur! Si Mme Jalin allait la gro der et lui dire qu'elle avait eu tort!

On ne répondit pas; la blanchisseuse, en effet, était sortie et devait rentrer que très tard.

Marcelle frappa une seconde fois, plus fort, puis plus fort encor puis avec une sorte de rage. Ce n'était pas possible que Mme Jal ne fût pas là, au moment où l'enfant avait tant besoin d'elle! L pauvre petite ne pouvait pas admettre que la vie eût de ces cruaut gratuites.

Convaincue pourtant à la fin de l'inutilité de ses efforts, e allait redescendre, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'escalier p éclairé, avec le bruit d'une respiration pénible.

— C'est Mme Favrot qui vient pour me reprendre! pensa Ma celle.

Son sang se glaça, et elle se fit toute petite dans l'embras d'une porte, espérant se dissimuler assez pour passer inaperçue

— Qu'est-ce qu'il y a? dit une voix lassée avec un accent d loureux.

C'était une pauvre femme, voisine de la blanchisseuse. Marc s'enhardit.

— Est-ce que Mme Jalin ne va pas bientôt rentrer? deman t-elle à voix basse.

— Non, je ne crois pas. Elle est à l'autre bout de Paris. Qu' ce qu'il te faut, petite?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre.

Marcelle baissa la tête. Ce qu'il lui fallait, nulle excepté son ie ne pouvait le lui donner.

— Je vous remercie, Madame, dit-elle.

Et elle descendit lentement, le cœur plein de pensées sinistres, elle ne savait comment se formuler à elle-même.

Retourner chez Mme Favrot? jamais! Elle se sentait révoltée de ête aux pieds à la pensée de l'outrage infligé sans pitié. Atten- dans la rue ou dans l'escalier le retour de la blanchisseuse? is si l'herboriste venait la reprendre? Elle serait très en colère, battrait peut-être Marcelle! A la pensée des coups, l'enfant, sa mère n'avait jamais frappée, ressentait l'indignation sans nes qu'elle avait éprouvée au soufflet de Louise. Subir une onde fois une semblable humiliation? Jamais! plutôt mourir! lle sortit de la maison, indécise, traversa la rue en se dissimu- derrière les voitures de la place stationnées le long du square, aisant le tour, se retrouva à un endroit où elle pouvait voir, ière la grille, le banc où sa mère était morte.

'est là qu'elle s'était trouvée un soir d'été sans famille, sans ui, perdue dans ce grand Paris, perdue dans l'univers... Elle haissait bien la place! Que de fois, le jeudi, quand elle était e petite, quand Louise n'était encore qu'une gamine un peu icieuse, un peu entêtée, un peu orgueilleuse, et non pas l'être n, presque pervers, qui se développait maintenant sous uence de l'âge ingrat; que de fois Mlle Favrot avait amené ses pagnes devant ce banc, et leur avait raconté d'un air plein de fsance comment Marcelle abandonnée, perdue, avait trouvé en une protectrice, une « petite maman »! Louise parlait de ces ces tout naturellement d'un ton de triomphe, devant l'enfant eillie, et celle-ci écoutait, les yeux fixes, pour la vingtième, la centième fois, le récit de son malheur, fait devant elle sans ude gêne que devant une étrangère.

Elle avait eu souvent envie de dire à Louise : « Ne parle pas de an à ces petites, cela me fait de la peine. » Puis elle s'était ue. Louise était taquine et volontaire ; si Marcelle la priait de tenir, elle en parlerait plus souvent encore, avec cet air de phe malicieux que l'orpheline connaissait bien. Et puis une de pudeur l'empêchait d'effleurer ce sujet douloureux ; elle a honte, elle avait peur de parler de cette terrible soirée, dont tails répétés et commentés à ses oreilles s'étaient gravés pour s dans sa mémoire d'enfant, docile et prompte.

Elle regarda le banc; c'était un banc pareil à tous les aut abrité par un massif de lilas et de lauriers cerises. Marcelle n voyait que le coin, car l'allée tournait en cet endroit. Elle se cra ponna de ses petites mains défaillantes aux barreaux de la gr et regarda le banc de tous ses yeux, comme si elle espérait, pa force de son désir, évoquer la chère image de sa mère.

Quelques gouttes de pluie tombèrent lourdes et presque chau sur le front et les vêtements de la petite fille. Elle entendit des s'approcher. C'étaient deux gardiens de la paix.

— Veux-tu bien rentrer chez toi, gamine! dit l'un d'eux, qu connaissait.

Elle le regarda d'un air effaré, puis tout à coup prit sa course côté des Champs-Elysées; elle venait de penser à Mlle Herm

— Si jamais on te fait de la peine, viens ici, ma petite, avait la vieille demoiselle.

Marcelle, qui n'avait jamais menti, croyait tout ce qu'on disait. Elle essaya de retrouver le chemin de la rue de la Pon sous la pluie qui tombait plus dru de minute en minute.

Mlle Hermine venait de congédier Rose, après avoir comma les repas du lendemain, et elle se préparait avec un petit fris d'aise à l'heure de lecture solitaire qui résumait pour elle toutes joies de la journée.

Quand, les portes bien closes, les volets assujettis et la c couverte d'une percaline verte, Rose se présentait sur le seui la chambre à coucher, son bougeoir à la main, disant : — Ma moiselle n'a plus besoin de rien? Mademoiselle répondait d'un sourire et d'un signe de tête. Rose disparaissait, et Made selle, plongée dans un bon fauteuil, les pieds posés sur un cous s'accoudait commodément pour lire de ses yeux presbytes, lueur d'une espèce de petite lanterne placée sur la cheminée, rière elle, et qui contenait deux bougies sous un abat-jour, quel roman, vieux ou nouveau, mais toujours plein de romanes aventures.

Combien d'amants persécutés, de tuteurs impitoyables belles-mères opiniâtres, de traîtres affreux, de mères au déses et d'enfants perdus, miraculeusement retrouvés au moyen signe au bras gauche, — combien de ces êtres chimériques, tasmagoriques et invraisemblables peuplaient les souvenir Mlle Hermine? Nul ne pourrait le dire, — pas même la dame cabinet de lecture, qui avait fini par lui faire spontanémen

ıbais, en raison de la prodigieuse consommation de volumes de bonne demoiselle.

Le résultat le plus étonnant de cet abus de lectures, et à coup ır le plus inattendu, c'est que Mlle Hermine ne confondait jaıais un livre avec un autre ni un héros avec un autre héros. Elle e se rappelait pas toujours leurs noms, mais elle ne se trompait mais sur leurs titres.

— C'est, disait-elle, à l'endroit où le baron provoque le comte ı duel, le fameux duel avec les pistolets d'arçon, vous savez?

Et c'était exact! L'auteur, la date, le format et la couleur du vre, Mlle Hermine se rappelait même reconnaître l'odeur d'un olume lu deux ans auparavant, — mais pour cela il fallait qu'il eût pas passé par le cabinet de lecture.

Ce soir-là, elle s'installa avec une joie spéciale devant son petit ıéridon, qui supportait une petite veilleuse, et sur la veilleuse ıe théière contenant une tasse de tisane de feuilles d'oranger, mède souverain contre les crampes d'estomac, auxquelles lle de Beaurenom se trouvait quelquefois soumise quand elle olongeait sa lecture trop avant la nuit. C'est qu'elle avait sous ı main un roman en quatre volumes, tout neuf, pas coupé, dont me Donnard lui offrait la primeur, avant de le faire cartonner ur les lecteurs moins distingués.

Quatre jolis volumes recouverts d'une rose tendre, avec des caıctères d'un rouge vif, et le portrait de l'héroïne à la sanguine, tête du premier. C'était un régal friand! Mlle Hermine en ouıit un, regretta seulement que les marges fussent si grandes, rce qu'elle aurait moins à lire ; mais sans s'arrêter à ces reets superflus, elle prit un mignon petit couteau à papier en oire et commença sa lecture.

Les volets étaient bien clos et les rideaux fermés, de sorte qu'elle vit pas un éclair, puis un autre, traverser le ciel noir, mais elle tendit une rafale secouer les arbres des jardins qui entouraient toute part le petit chalet.

— Il va faire bien mauvais temps cette nuit, pensa l'excellente e. Pauvres gens qui sont sous les ponts par un vent pareil!

Elle frissonna de pitié pour les gens qui étaient sous les ponts, is reprit sa lecture.

Le grondement du tonnerre scandait les mouvements de ses gts qui tournaient les pages; mais Mlle Hermine était une ume forte qui n'avait point peur du tonnerre.

Soudain, un craquement formidable ébranla la maison, et lumière des bougies vacilla dans la petite lanterne, puis le bru s'arrêta court, comme il arrive parfois, et il ne resta plus de ce alerte qu'un roulement lointain qui s'éloignait encore.

Un léger tintement de la cloche qui servait de sonnette à la por d'entrée, retentit aux oreilles de Mlle Hermine, encore effarée fracas récent. Elle écouta attentivement, le cou tendu...

— C'est le vent! se dit-elle en haussant les épaules. Qui pou rait venir par un temps pareil, à cette heure?...

Elle regarda sa petite pendule rococo, qui marquait onze heure Le vent s'était momentanément calmé, la cloche tinta une secon fois plus fort. Mlle Hermine frissonna, mais cette fois pour tout bon, d'un vrai frisson d'angoisse. Un pas retentit dans l'escalie c'était Rose qui descendait, son éternel bougeoir à la main.

— On sonne, Mademoiselle, — ce ne peut être que des voleu n'est-ce pas?

Mlle Hermine secoua la tête, son expérience des voleurs puis dans ses lectures lui ayant appris que généralement ces messieu ne prennent pas la peine de sonner avant d'entrer. C'est ce qu'e dit à Rose qui continuait à la regarder d'un air effaré.

Un troisième tintement, plus fort, presque désespéré, reten dans le silence du jardin, et le battant continua de frotter la cloc à petits coups qui allaient s'espaçant et qui s'éteignirent enfin

— Il faut y aller, Rose! dit bravement Mlle Hermine en sais sant son châle de tricot posé sur un fauteuil.

— Mais, Mademoiselle, s'ils vous assassinent?

— Tu crieras, répondit Mlle Hermine.

— Mademoiselle, prenez au moins un parapluie! Vous al vous enrhumer! et le jardin qui est plein d'eau! Mon Dieu! S gneur! quelle folie! J'y serais allée seule!

Mlle Hermine avait ouvert la porte de la maison, et sa pe lanterne d'une main, son parapluie de l'autre, elle patauge alertement au milieu des flaques d'eau. Un éclair coupa en deux ciel qui apparaissait entre les arbres, mais sans troubler ce br cœur de vieille fille. Elle arriva tout contre la grille.

— Qui est là? dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre doutable.

— C'est moi, Marcelle Monfort... Vous m'avez dit de veni

La petite voix s'éteignit comme un sanglot. Rose et sa maitre s'entre-regardèrent incrédules.

— Toi! la petite Marcelle de Mme Jalin? dit Mlle Hermine d'un de doute.

— Oui...

Ce cri n'était plus qu'un souffle, et semblait partir de dessous re. D'un tour de main, la vieille fille défit les verroux, et avan- t sa lanterne avec précaution, regarda au dehors.

C'était bien Marcelle; trempée jusqu'au dernier fil de sa pauvre ite chemise, nu-tête, les yeux blessés par la clarté vive de la terne qui l'aveuglait, elle était sur le seuil, plutôt accroupie à genoux, dans une posture désespérée.

— D'où viens-tu si tard? gronda Rose avec un reste de méfiance.

— De là-bas!... On m'a appelée voleuse, ce n'est pas vrai!...

— Lève-toi donc! fit la vieille bonne avec un reste d'humeur.

— Je ne peux plus! dit Marcelle, en se roidissant par un effort. Elle appuya sa main contre le mur et tenta de se soulever. Elle omba sur elle-même avec un faible gémissement, et sa tête vint avant, lourde et sans vie.

Mlle Hermine lâcha son parapluie et se baissa vivement, assez à ıps pour empêcher le front pâle de toucher la pierre du seuil. ec une force dont, depuis des années, elle n'avait nul emploi, elle eva la petite fille et l'emporta vers la maison, laissant à Rose soin de fermer la porte et de ramasser lanterne et parapluie.

Dans l'obscurité, elle monta l'escalier sans broncher, entra dans chambre éclairée par le bougeoir de Rose, et déposa son fardeau la chaise longue. La fidèle servante la suivit presque aussitôt.

— Heureusement, il y a une housse, dit-elle en voyant la robe uillée de la petite fille s'étaler sur le basin blanc.

Mlle Hermine n'avait jamais soigné d'enfants, et pourtant en un d'œil elle eut débarrassé Marcelle de ses vêtements humides; jeta çà et là les bas et les souliers qui la gênaient encore, et renant la petite fille dans ses bras, elle l'introduisit avec pré- tion dans son lit, dont la couverture était relevée pour la nuit; s elle prit un flacon de sels que lui présentait Rose, entièrement enue au sentiment de la situation. Marcelle fit un mouvement, rembla de la tête aux pieds.

— La tisane, commanda Mlle Hermine.

La tasse chaude et bien sucrée sembla s'approcher d'elle-même lèvres de l'enfant. Une cuillerée trouva son chemin un peu force, une seconde fit de même, mais de bonne volonté, et au nent où la troisième s'approchait des lèvres de Marcelle

celle-ci ouvrit les yeux et regarda autour d'elle d'un air inqu

— N'aie pas peur, dit Mlle Hermine, qui suivait les impressi de ce visage enfantin où se lisait cependant la trace d'une am douleur qui l'avait soudainement vieilli.

— C'est vous, Madame? Oh! si c'est vous, je n'ai pas pe dit l'enfant en se laissant aller sur l'oreiller avec une tendre c fiance.

— Bois cela, continua la vieille demoiselle; obéis, petite faut obéir.

Marcelle avala le reste du contenu de la tasse, puis se recou en disant:

— J'ai envie de dormir...

Au bout d'une demi-minute, elle dormait. Rose regarda sa m tresse d'un air consterné.

— Eh bien, Mademoiselle, vous voilà bien! Je vais faire un l cette petite sur votre chaise longue, et nous l'y coucherons, et p je mettrai des draps à Mademoiselle...

— Non, Rose! répondit Mlle Hermine avec une fermeté inusit Tu vas faire mon lit sur la chaise avec n'importe quoi; j'y passe la nuit.

Elle fut inflexible, malgré les supplications et les grogneries sa fidèle servante... D'ailleurs, la chaise longue lui fut de peu secours. Vers deux heures du matin, Marcelle s'éveilla en cri de toutes ses forces.

Les yeux ouverts, les bras roidis par le délire, elle deman grâce à tout le monde, au bedeau de Saint-Vincent de Pau Mme Favrot, à l'implacable Louise, au sergent de ville qui ne v lait pas lui laisser regarder « le banc de maman », à un hon qu'elle avait rencontré sur le boulevard et qui lui avait fait p enfin à tout ce qui avait traversé depuis deux jours ce pauvre veau d'enfant triste, en y laissant sa douloureuse empreinte.

— Pauvre, pauvre petite, murmura plus d'une fois Mlle Herm en se penchant sur elle pour la calmer.

Ce n'étaient plus des chagrins de roman, ceux-là, et les pl de la vieille fille tombèrent brûlants et sincères sur une vraie mis sur une des vraies vaincues dans le combat de la vie.

Dès le matin, elle envoya chercher son médecin. Il arriva bie ausculta et palpa l'enfant.

— C'est une fièvre cérébrale, dit-il. Ce sera long et danger Vous devriez envoyer cette petite à l'Enfant-Jésus.

— Jamais de la vie ! s'écria Mlle Hermine. Ce n'est pas pour cela qu'elle est venue sonner à ma porte cette nuit, pendant l'orage. A l'Enfant-Jésus, eh bien ! en voilà une idée !

— Alors, dit le vieux docteur, je vais lui faire une ordonnance ; seulement, prenez quelqu'un pour vous aider, car elle va donner du mal.

XVI

Dans l'après-midi de ce jour, où Mlle Hermine s'initiait de la façon la plus inattendue aux devoirs et aux soucis de la maternité, Mme Jalin, prévenue par une dépêche, arriva toute bouleversée.

La chose lui paraissait tellement invraisemblable qu'elle avait d'abord refusé d'y croire. Mme et Mlle Favrot se souvinrent longtemps de ce que leur dit la brave femme, dans le premier moment de son indignation. Pour être des vérités flagrantes, ces paroles n'en étaient que plus dures.

— Enfin, leur dit-elle en terminant, on n'est jamais forcé de recueillir les enfants des autres, mais, si on le fait, on s'oblige à leur donner une bonne éducation et du bonheur tout comme s'ils étaient vos propres enfants. Sinon, autant ne pas s'en mêler. L'État est là pour leur faire une position qui, au bout du compte, ne sera jamais pire que celle que, à vous deux, vous aviez faite à Marcelle.

Elle sortit là-dessus, laissant Louise dans un déluge de larmes, et sa mère extrêmement déconfite.

Marcelle, toujours couchée dans le grand lit de Mlle Hermine, délirait tranquillement, sans éclats de voix, sans gestes excessifs ; appuyée sur les oreillers, les yeux très brillants, les joues d'un rouge vif, elle racontait à des êtres imaginaires tous les tourments de sa petite vie. La scène de l'omnibus, dont elle n'avait pas paru recevoir jadis une impression très forte, revenait sans cesse dans ses discours qu'elle débitait d'une voix nette, mais douce et mélodieuse, parfois mouillée de larmes. Elle suppliait le bedeau de la laisser dans l'église où l'on était si bien ! L'orage et la nuit, avec la lourde pluie qui tombait sur sa tête nue comme une grêle de petits cailloux, lui causaient aussi de vives alarmes. Mais au

nombre de ses soucis, elle semblait avoir oublié Mme Favrot et l redoutable Louise.

— Me reconnais-tu ? dit Mme Jalin, en s'approchant du lit, le yeux débordants de larmes.

Marcelle la regarda, sembla se recueillir pour apprécier l timbre de sa voix, puis continua de parler, comme si la blanchis seuse n'eût pas été là.

— Quand je pense, dit celle-ci en s'essuyant les yeux, que c'e arrivé parce que je vous l'avais amenée ; vraiment, Mademoi selle Hermine, je me demande si j'ai bien fait !

— Oui, répondit fermement celle ci. Quoi qu'il arrive, mêm si... mais c'est impossible, il ne faut pas y penser ! Quoi qu' arrive, cette enfant aura été bien soignée, bien aimée... et pou moi, je me sens le cœur tout réchauffé de l'avoir et de m'occupe d'elle. Il me semble revoir ma jeunesse, je ne sais pourquoi...

La vieille demoiselle soupira.

Elle avait jadis rêvé d'être épouse et mère comme toutes le femmes.

Quelle est celle, dans le fond de son âme, qui n'a jamais, fût-c aux premiers jours de son extrême jeunesse, rêvé du voile blan des mariées et de la layette du bébé ?

— Mademoiselle va se tuer, si cela continue, grommela Ros qui venait voir la petite malade. Je ne veux pas que Mademoisell se rende malade...

— Et si je le veux, moi ? riposta brusquement Mlle Hermine.

— Avec tout le respect que je dois à Mademoiselle, je lui fer observer que cela n'est pas son affaire.

— Comment, pas mon affaire ? Rose, tu perds la tête !

— Non, Mademoiselle. Si Mademoiselle est malade, comme c'e moi qui la soignerai, que j'ai bien assez à faire de soigner la petit sans avoir encore Mademoiselle sur les bras...

Rose parlait d'un air hérissé, mais respectueux ; Mlle Hermin ne put s'empêcher de rire.

— Vieille folle, lui dit-elle affectueusement, depuis trente-cin ans que tu me sers, tu n'es pas encore accoutumée à mes lubies Eh bien ! voyons, explique-toi, que veux-tu ?

— Je veux qu'on couche cette petite dans la chambre d'ami, c je la veillerai, et Mademoiselle reprendra son lit, que c'est gran dommage de mouiller avec de la glace... Les docteurs ont d inventions, aussi, qui sont faites exprès pour ennuyer le mond

— Pas de chambre d'ami, fit Mlle Hermine avec autorité. Un
etit lit de fer à la place de ma commode, si tu veux...
— La commode! Et où Mademoiselle mettra-t-elle ses affaires?
epuis trente-cinq ans que Mademoiselle met ses cols et ses mou-
oirs de poche dans les mêmes tiroirs...
— Rose! tu m'ennuies! proféra Mlle de Beaurenom avec une
ajesté extraordinaire. Je mettrai mes cols et mes mouchoirs autre
art. Fais vite monter un petit lit, ou sans cela, je coucherai sur
chaise longue!
Rose sortit en grommelant. Une heure après, le petit lit, emprunté
ez un voisin, garni de linge blanc qui sentait bon, reçut la fillette,
ui ne sembla pas s'apercevoir de ce changement.
— Et maintenant, dit Rose qui agissait en silence, avec l'air
ougon et plein de respect qui était son apparence habituelle, je
ais chercher une sœur de charité...
— Non! dit Mlle Hermine.
— Mais le docteur l'a ordonné...
— Est-ce que c'est sur l'ordonnance? riposta la vieille fille.
— Je ne sais pas si c'est sur l'ordonnance, répliqua Rose d'un
n ferme, mais le docteur a dit qu'il fallait quelqu'un...
— Moi, dit Mme Jalin, s'offrant de tout son cœur au risque de
erdre sa clientèle.
Mlle Hermine la regarda de travers.
— Vous? Pourquoi vous? c'est mon affaire, vous dis-je. Mon
ieu! que les gens sont drôles! A l'Enfant Jésus, dit l'un. — Une
eur de charité, dit l'autre; et puis voilà que vous voulez la soi
ner, vous! Eh bien, qu'est-ce que je ferai pendant ce temps-là?
st-ce à moi ou à un autre que Dieu l'a envoyée! Est-ce que vous
e voyez pas qu'elle est venue tout exprès pour me faire voir que
n'étais qu'une vieille égoïste capricieuse? Quand je pense qu'il
a des enfants qui souffrent, qui vont sous la pluie et sous l'orage,
ui n'ont pas mangé, qui ont le cœur gros de larmes, des enfants
ui n'ont plus de mère, ou que leur mère a battus... et qu'ici je vis
en tranquille avec cette grondeuse de Rose, des oiseaux, des
iens, des chats, je me demande si je n'ai pas mérité qu'un beau
ur il m'arrive quelque grande calamité, comme de perdre ma
rtune, dont je n'ai pas su faire un meilleur emploi!
— Mademoiselle trouve qu'elle ne fait pas assez de bien? grom
ela Rose qui écoutait, un coin de son tablier relevé dans la cein
re pour indiquer qu'elle allait à la cuisine s'occuper de son

dîner. Mademoiselle est inscrite pour cent francs au bureau d bienfaisance et cent francs à la paroisse. Est-ce que Mademoisell connaît beaucoup de monde qui en fasse autant? Surtout qu Mademoiselle n'est pas des plus riches...

— Veux tu t'en aller? fit « Mademoiselle » avec un geste plei de dignité, malgré la menace que sous entendaient les paroles.

Rose disparut dans les profondeurs du sous-sol sans cesser d grommeler. Mlle Hermine se pencha sur Marcelle qui s'endormai

— Petite messagère de la Providence, dit elle à demi-voix, nou te sauverons, car j'en serais trop malheureuse.

XVII

La maladie fut longue. Maintes fois, arrêtant ses regards sur l petit lit où la pâle figure de Marcelle reposait sur l'oreiller, exté nuée, après les accès de fièvre, Mlle Hermine se dit qu'elle aura lutté en vain. La vieille demoiselle ne pleura pas; depuis bie des années, elle avait tant de fois senti ses yeux s'humecter a récit de malheurs imaginaires, qu'elle considérait maintenan ces larmes faciles comme bien au-dessous des véritables douleur

Pourquoi s'était elle ainsi donnée à cette enfant inconnue? Qu pourrait le dire? Peut-être est-ce la foi naïve de Marcelle en s bonté, peut-être le sentiment exprimé à Mme Jalin, d'une vie ju que-là sans objet et qui trouvait maintenant un emploi si noble si digne de respect. Mais quelle qu'en fût la cause, Mlle Hermin resta au chevet du petit lit jour et nuit, sans s'apercevoir que s yeux se fatiguaient, que des rides se creusaient dans ses jou amaigries. Elle y resta jusqu'au moment où son médecin lui dit

— La petite est sauvée.

Sauvée! Elle l'était en effet. Mais combien de soins étaie encore nécessaires pour ranimer en elle peu à peu le flambeau d la vie, si vacillant, qu'on tremblait de le voir s'éteindre! La longu convalescence, qui sembla interminable, amena mille joies po la petite fille et pour sa protectrice : les bons petits potages, l verres de sirop parfumé, le premier œuf à la coque...

Vous les avez toutes connues, mères, ces joies du premier œu Les deux petites mouillettes sont là d'avance, soigneusement co pées, l'œuf dans son coquetier, bon, blanc, frais pondu, appéti

ant au possible. Les yeux de l'enfant brillent, les mains maigres 'avancent, frémissantes d'impatience... Un peu de sel... et la petite cuiller tourne dans l'œuf avec un mouvement de volupté gourmande. Qu'il est bon, ce premier œuf! Ne pourrait-on pas en avoir un autre?

Non, le docteur l'a défendu. Mais voici pour consoler de cet échec la cuillerée de gelée rose, tremblante sur l'assiette de porcelaine, un doigt de vin, encore coupé d'eau tiède, et la petite malade se laisse retomber sur l'oreiller avec un bon sourire d'enfant heureux.

— Quand est-ce qu'on m'en donnera d'autre?

L'estomac, à peine rassasié, s'inquiète déjà du futur repas.

— Oh! la petite gourmande!

Mais les lèvres qui sourient, les yeux pleins d'attendrissement démentent la grondeuse épithète. Et l'enfant rit, appelant du regard et du geste le baiser qui vient se poser sur son front.

Mlle Hermine les connut, toutes ces joies, et bien d'autres. Le cœur plein d'indicibles sentiments, elle se laissa aller à de longues prières; trouvant pour la première fois de sa vie les formules toutes faites de ses livres de piété impuissantes à traduire l'élan de son âme, elle chercha dans son cœur simple et ne put trouver autre chose qu'une grande effusion muette de joie et de reconnaissance.

Et Marcelle se leva! Un jour vint, une douce journée d'automne tiédie, où, dorée par un rayon de soleil pâle, la fenêtre s'ouvrit toute grande pour laisser voir le ciel bleu, et la tendre clarté baigna les tempes de la petite malade, où les veines azurées dessinaient leur fin réseau, les grands yeux couleur de noisette, qui se fermaient par instants à la lueur trop vive, les lèvres un peu pâles, qui pourtant commençaient à se teinter de carmin. Marcelle marcha dans la chambre en se tenant les deux mains aux meubles, mais ne voulant pas être soutenue, le cœur battant fort, la bouche entr'ouverte pour respirer et pour sourire, pendant que Mlle Hermine la suivait inquiète, les bras tendus pour la recevoir, toute fière de voir marcher cette enfant dont elle n'était pas la mère et qui pourtant lui devait la vie.

Un jour, l'hiver commençait déjà et les feuilles avaient fini de tomber des arbres, Mme Favrot et sa fille entrèrent dans la maison de la rue de la Pompe, et furent reçues par Marcelle, qui ne cessait de les demander. Le cœur de la petite fille avait oublié les blessures et ne se souvenait plus que des bienfaits.

Les deux femmes restèrent un peu interdites en se voyant devan l'orpheline. Très grande pour son âge, allongée encore par la mai greur de ses traits et de son corps fluet, vêtue d'une robe de chambr de flanelle bleue très simple, mais d'une coupe élégante et d'u goût parfait, Marcelle n'avait plus rien de commun avec l'enfan qui lavait le carreau de la cuisine dans l'herboristerie du squar Montholon. La distinction qu'elle tenait de sa mère reparaissa dans un milieu plus en rapport avec sa nature. Les mains rouge mais très fines, la peau douce de la petite convalescente, l'ai délicat qui entre pour beaucoup dans nos idées modernes su l'élégance, tout cela étonnait les dames Favrot, et elles avaien une sorte de frayeur au souvenir de la manière dont elles avaien traité l'enfant perdue. Pour la première fois, la mère de Louise eu la pensée qu'au lieu d'appartenir à la classe ouvrière comme ell l'avait jugé d'après la simplicité mesquine des vêtements de Mari Monfort, Marcelle pourrait bien sortir d'une famille plus ha placée sur l'échelle sociale. Le mécontentement d'elle-même, qu depuis la fuite de la petite fille s'agitait au fond du cœur de l'her boriste, se fit jour par une parole aigre.

— Je comprends, dit-elle, après les premières embrassades, qu tu aies envie de rester ici. Tu pourras y vivre à rien faire, tandi que chez de pauvres gens comme nous, il faut travailler.

Une larme vint aux cils de Marcelle. Ce n'était pas pour s'en tendre dire des choses amères qu'elle avait désiré revoir sa pre mière bienfaitrice. Elle jeta un regard de détresse sur la porte, qu venait de se refermer sur Mlle Hermine; car l'excellente personn avait jugé plus délicat de ne pas assister à cette entrevue.

— Pourquoi me dites-vous cela? fit-elle avec un geste de sup plication. Vous savez bien, Madame, que je vous ai toujours bie aimée, et que je vous aime encore de tout mon cœur.

L'herboriste garda le silence. Comme toutes les personnes d'u mauvais caractère, c'étaient les vérités crues qui la blessaient l plus. Avec des ménagements, il n'est sorte de reproches qu'on n fût parvenu à lui faire accepter. Mais la mettre en contradictio avec elle-même, lui prouver que ses paroles méchantes étaient no la véritable expresion de ce que sentait son cœur, mais celle de rancunes de son esprit étroit et mal fait... voilà ce qu'elle ne pou vait supporter.

— Enfin! fit-elle avec un geste qui mettait de côté une fois pou toutes ce que Marcelle pourrait lui dire, tu avais assez de nous, t

; trouvé d'autres protecteurs, c'est très bien. Tâche qu'ils te restent ngtemps et ne leur fais pas le même tour que tu nous as joué. 'est bon pour une fois.

Marcelle baissa la tête. Ce n'est pas avec la courte expérience ? ses huit ans qu'elle pouvait lutter d'arguments contre la mau- aise foi. Louise entra dans la mêlée.

— Tu as de beaux habits, dit-elle. Sans doute tu vas aller en ension ?

— Non, répondit la petite fille, je resterai avec Mlle Hermine. ès que je serai assez forte, je commencerai à travailler.

— Tu apprendras le piano? demanda Louise, dont le piano vait toujours été le rêve, hélas! non réalisé.

— Je ne sais pas. Ce sera comme Mlle Hermine voudra. J'ai- erais bien!...

— Ah! c'est certainement plus agréable que de laver la vais elle, seulement ce n'est pas si utile. Mais j'espère que Mlle Her- ine te fera des rentes, car, sans cela, tu serais bien embarrassée e gagner ta vie! Tâche d'être plus soumise chez elle que tu n'étais ez nous; car tu perdrais plus que tu ne crois à la quitter. On ne ouve pas souvent des personnes pour ramasser des petites filles ui viennent sonner à leur porte la nuit. Ça ne t'arrivera plus.

— Louise, dit doucement Marcelle, vous me faites de la peine, pourtant je vous aime bien.

Mme Favrot se leva.

— Eh bien! adieu, dit-elle. Tu n'auras guère le temps de venir ous voir, je pense, et nous ne reviendrons pas ici...

— Pourquoi? demanda innocemment Marcelle.

— Parce que ça ne me convient pas! J'ai donné à Mlle Her- ine tous les papiers que j'avais mis de côté pour toi; il n'y en a s beaucoup, et ça ne t'apprendra pas grand'chose. Mais puisque est tout ce que tu possèdes, il faut bien qu'on te le garde. Pour s habits, je pense que tu n'en as pas besoin, puisqu'on t'en a nné d'autres. Je les donnerai à quelque mendiante...

Marcelle sentit la pointe de cette dernière parole lui entrer dans cœur comme un couteau.

— Adieu, fit Louise de sa voix aigre. Amuse toi bien, ma fille.

Elles se penchèrent vers l'enfant et l'embrassèrent avec un déta- ement complet. Ce baiser officiel resta sur la joue de Marcelle mme un outrage, et quand elle fut seule, elle passa lentement sa anche sur son visage pour l'effacer.

— Eh bien! dit Mlle Hermine, qui rentrait après avoir engag affectueusement les deux dames Favrot à revenir.

— Vous êtes bonne, vous! s'écria Marcelle, qui fondit en larme en se jetant au cou de sa nouvelle amie.

Quand Rose, droite comme un pieu, roide comme du papier sucre, eut refermé sur elles, en les regardant de travers, la grill du jardinet, les deux femmes contemplèrent le petit chalet, dont l rez-de-chaussée disparaissait derrière la clôture, mais dont le chambres supérieures, ornées de rideaux blancs, avaient un air d bien-être et de prospérité.

— Il y a des gens qui ont de la chance! dit sèchement Louis

— Ingrate! s'écria Mme Favrot en cherchant son mouchoi Ingrate! sans cœur!

Et elle fondit en larmes pendant que sa fille hélait l'omnibus.

On ne les revit plus jamais rue de la Pompe.

XVIII

Marcelle allait à ravir. Elle sortait maintenant tous les jours. I matin, armée d'un petit panier, elle faisait avec Rose le tour d fournisseurs, pendant que Mlle Hermine, qui se levait tard, proc dait à sa toilette. L'après-midi, la vieille demoiselle allait faire u tour au bois de Boulogne, pendant les belles heures de la journé puis on rentrait; une bonne heure de paresse devant le feu q flambait joyeusement au fond de la cheminée, dans l'obscurité douce aux yeux après l'air vif de la promenade, puis le dîner. Et alors, le moment favori de Marcelle, l'heure du travail, à clarté de la lampe, le travail béni, qui empêche de s'ennuyer, q peuple la pensée d'une foule de figures et d'idées.

Pour l'enfant qui n'a jamais entendu parler des faits de l'histoir la première leçon d'histoire est un enchantement, dont il res étonné, avide de recommencer. Les contes de fées n'ont rien de pl attrayant que le récit des splendeurs de l'Égypte; les histoires chevalerie, les pourfendeurs de géants les plus authentiques sont pas plus héroïques que les défenseurs des Thermopyles, cette poignée de Grecs qui alla attaquer Troie. Si l'enfant refu de s'instruire, c'est qu'on lui présente l'instruction comme u chose ennuyeuse, — comme un devoir et non comme un plaisir.

Hermine, en un clin d'œil, débarrassa Marcelle de ses vêtements les (chap. XV).

Par contre, ceux qui ont découpé l'histoire en anecdotes intéressantes ne se sont pas rendu compte que, tout en croyant poursuivre un but utile, tout en l'atteignant dans une certaine mesure, défloraient ainsi l'étude de ce qu'elle offre d'amusant, ne laissant s à l'enfant déjà grand et qui doit apprendre la marche véridique des faits, que la partie politique, ennuyeuse pour lui.

Il en est de même pour presque toutes les sciences, dont la primeur est offerte à l'enfant comme un amusement; la véritable initiation à la science lui paraît amère et sèche, jusqu'au jour où il est entré assez avant au cœur de l'étude pour s'éprendre de passion travailler non plus par devoir, mais par goût.

Marcelle avait ce bonheur insigne de tout ignorer. Aussi les ons de Mlle Hermine lui parurent-elles délicieuses. Sauf rithmétique, pour laquelle elle se sentait peu de goût, elle étudia t avec ferveur. Elle l'eût fait, même sans enthousiasme, par our et par reconnaissance pour sa vieille amie, mais elle n'eut besoin de faire appel à des sentiments si généreux; le travail lui-même était une fête, et elle le considérait comme une récompense.

C'est Mlle Hermine qui s'amusait! Jamais ses romans ne lui aient procuré autant de plaisir. Comme Marcelle ne savait pas s bien lire, au commencement, elle prit l'habitude de lui raconter leçons. Mais pour cela, il fallait savoir, et très bien savoir ce nt il s'agissait. Mlle Hermine fut arrêtée du premier coup par questions de l'enfant.

— Pourquoi? Comment? Qu'avait-il fait? Que fit-il ensuite? Les livres d'histoire élémentaire ne vous disent pas tout cela. Il ut consulter de plus gros livres, et ceux-ci n'étant pas encore ez explicites, il en fallut d'autres.

La dame du cabinet de lecture ne possédait pas ce qui était cessaire à Mlle Hermine. En dehors de son stock de romans, e n'avait que de vieux ouvrages, peu lus et peu instructifs.

Un beau jour, une voiture à bras apporta rue de la Pompe un orme ballot de livres, d'atlas et de dictionnaires. La chambre mi, — qui était maintenant la chambre de Marcelle, — reçut armoires vitrées sur les rayons desquelles s'alignèrent, non un urs complet, mais des cours complets, Mlle Hermine n'ayant uvé que ce moyen d'apprendre tout ce qu'elle voulait savoir.

L'hiver fut délicieux pour les deux amies. Le poêle de la salle à nger, avec son tuyau de terre cuite peinte en vert avec son

chapiteau corinthien, chauffait à merveille la salle dallée marbre noir et blanc où un épais paillasson garantissait les pie du froid. La belle lampe à boule éclairait tout d'un jour doux agréable. Dans la cuisine on entendait Rose récurer à tour bras ses casseroles de cuivre, et Marcelle écoutait les récits Mlle Hermine, puis les appréciations géographiques, puis ta d'autres choses dont elle n'avait pas la moindre idée...

Soudain au bruit retentissant des casseroles frottées sur l'évi succédait le grincement de la brosse sur les carreaux, et une ode de savon noir pénétrait à travers les portes pourtant bien clos

— Dépêchons-nous, Mademoiselle, dites-moi encore quelq chose! faisait Marcelle d'une voix suppliante.

Mais le destin avait prononcé! Au milieu de l'explication plus intéressante, Rose ouvrait la porte, qu'elle refermait av soin, et, les bras croisés sur sa poitrine, redressant sa taille de g nadier, elle disait d'une voix sonore :

— Allons, Marcelle, il est temps d'aller nous coucher.

— A l'instant, Rose, disait Mlle Hermine, dont le cœur batt plus vite à l'idée de précipiter et de raccourcir ainsi son récit.

Rose attendait, debout près de la porte, les bras toujours crois couvant d'un œil sévère l'institutrice et l'enfant. Mlle Hermi qui sentait ce regard braqué sur elle, s'embrouillait encore, finissait par dire à Rose avec douceur :

— Va, Rose, je coucherai Marcelle moi-même.

Alors Rose de sa voix puissante, mais respectueusement m dérée, répondait invariablement :

— Mademoiselle sait bien que cela ne se peut pas. Si je laiss Marcelle avec Mademoiselle, elle ne serait pas couchée avant o heures, et alors comment pourrait-elle se lever demain mati Venez, Marcelle.

L'enfant se levait avec regret, fermait ses livres et ses cahi lentement, tout en jetant des regards de côté sur la terrible Ro dans l'espoir de l'attendrir. Peine perdue! Rose restait deb auprès de la porte, les yeux fixés droit devant elle, avec u patience inaltérable et une invincible fermeté.

Il fallait s'en aller! Marcelle embrassait Mlle Hermine avec soupir, corrigé sur-le-champ par un joli sourire de sa grai bouche, et suivait ensuite la grande Rose, comme la toute pe ombre de ce corps majestueux.

Elles montaient l'escalier toutes deux, l'une d'un pas lo

omme celui de l'homme de pierre dans *Don Juan*, l'autre égère omme un sylphe, franchissant trois marches à la fois, et elles ntraient dans « la chambre d'ami » tapissée d'un joli papier gai, petites roses sur fond gris. Les roses étaient devenues jaunes, ur feuillage s'était fait bleu, mais tout était si frais, si bienveil-nt ! Le lit et la fenêtre avaient de grands rideaux blancs bordés e franges de coton à houppettes, comme on n'en voit plus nulle art ; ces rideaux toujours immaculés, car ils existaient en double passaient souvent dans les mains expertes de Mme Jalin, don-aient à la chambre un air de veilleuse en porcelaine, qui réjouis-it Marcelle.

Elle se déshabillait soigneusement, pliait ses effets sur une aise, et escaladait le grand lit, poussée ou soutenue par la main olide de Rose. Souvent, en grimpant, elle se prenait les pieds ns sa longue chemise de nuit, tombait sur le nez, avec une fusée éclats de rire. Elle se relevait, écartait ses cheveux d'un geste este en passant ses deux mains sur son front, puis se glissait ous les draps frais, d'où son museau rose sortait aussitôt pour re bonsoir à la veille bonne et l'embrasser.

Un soir, qu'il faisait grand froid, car la chambre d'ami n'était mais chauffée, hors les cas de maladie, — en entrant sous les aps, Marcelle, qui exagérait en riant un frisson passager, poussa cri de surprise et de joie.

— Vous m'avez bassiné mon lit ! Oh ! que vous êtes gentille !

— C'est bon, c'est bon, grommela Rose, vous n'aviez pas besoin le crier si haut ! Mademoiselle me gronderait peut-être !

Ce n'était pas l'opinion de Marcelle, qui, incapable de cacher uelque chose à Mlle Hermine, lui révéla ce grand secret dès le ndemain matin. Celle-ci ne put s'empêcher de rire.

— Est-elle rusée, cette Rose ! fit elle avec des yeux pétillants malice. Elle ne veut pas que je le sache parce qu'elle me âme toujours de te gâter, et elle te gâte encore plus que moi. lle sait bien que je me moquerais d'elle ! Mais nous n'en dirons en, n'est-ce pas, Marcelle ? Nous ne voudrions pas lui faire de peine ! Ce sera un secret entre nous deux.

Et depuis lors, toutes les fois que Rose prenait un ton sévère en présentant à Mademoiselle qu'elle gâtait horriblement cette tite, Mlle Hermine et Marcelle échangeaient des regards alicieux.

XIX

L'hiver s'écoula ainsi. Marcelle avait une gaieté d'oiseau légère, peu bruyante, elle allait et venait dans la maison, sautil lant, voletant presque, tant ses mouvements étaient vifs et légers

Quand le printemps vint, ce fut bien autre chose ! Le gazo qui poussait, les lilas qui avaient de gros bourgeons, avec un grappe imperceptible tout au fond, comme la petite fille l'appri un jour qu'elle avait eu la curiosité d'en détacher un, pour voi comment c'était fait; les pâquerettes, « mères de famille », qu étalaient si gentiment sur l'herbe leurs groupes de fleurette blanches, bordées d'un petit ourlet rose, toute cette fête d'avri fut une révélation pour Marcelle.

Jamais elle ne s'était figuré que le ciel fût si bleu ni si grand les nuages blancs qui couraient rapidement au-dessus des arbre du jardinet lui paraissaient de grands oiseaux, pressés de s'e aller vers des pays étrangers, ceux qu'elle avait vus dans s géographie, et dont Mlle Hermine lui avait raconté des choses s extraordinaires. Parfois, au milieu de ses jeux, elle s'arrêta dans une allée, se renversait en arrière, couchée sur le sable, regardait en haut, pour voir les légers cirrus flotter lentemen dans l'éther... Elle pensait alors à son père... peut-être les nuag iraient-ils voir son père... Elle leur disait de lui porter tous l vœux, tout l'amour de sa petite fille, mais ce n'était plus comm autrefois dans une plainte désespérée, c'était avec le sentimen profond d'une joie reconnaissante.

— Oh ! papa, si tu pouvais voir comme je suis heureuse !

Un jour ayant médité dans cette posture bizarre si longtem que la tête lui tournait, et qu'elle voyait, en revenant des tache noires sur le sable jaune, elle alla trouver sa grande amie.

— Mademoiselle Hermine, lui dit-elle, c'est en Amériqu qu'est allé papa ?

— Oui, répond celle-ci un peu surprise; du moins on le su pose. Qui t'a dit cela ?

— Je viens de m'en souvenir... je pensais à lui, en regardant l nuages, et tout à coup je me suis rappelé qu'il parlait de l'Am rique avec maman.

Mlle Hermine ressentit un grand coup au cœur. Que serait

e, si le père venait lui réclamer son enfant? Cependant, regar-
ant toujours son devoir en face, elle demanda sans hésiter :
— Te rappelles-tu le nom de la ville où il voulait aller?
Marcelle hésita ; elle cherchait dans sa mémoire, sujette à de
étranges sommeils, avec des réveils plus étranges encore.
— Non, dit-elle, je ne crois pas qu'il en ait nommé aucune.
Depuis, Mlle Hermine la surprit souvent penchée sur une carte,
udiant les noms des villes et des rivières, interrogeant sa mé-
oire, essayant de retrouver un fil perdu... L'enfant souriait aus-
tôt à son amie, repoussait la carte pour lui parler d'autre chose;
ais la vieille demoiselle vit bien que la préoccupation du père
osent ne quittait jamais pour longtemps l'enfant perdue.
— Elle a l'âme tendre et la mémoire fidèle; elle aura beaucoup
souffrir! pensa l'excellente fille, avec un soupir de compassion.
Un jour de mai, Mlle Hermine rangeait ses tiroirs; Marcelle
rait obtenu, par une sagesse exemplaire, la permission de l'aider
ns ce travail.
Est-il rien de plus délicieux que de ranger des tiroirs? Les rubans
iés avec soin, les douzaines de mouchoirs attachés avec des
veurs de soie, les sachets qui sentent bon, et surtout les boites,
s mystérieuses boites, de toutes formes, de toutes couleurs, si
téressantes au dehors et mille fois plus intéressantes au dedans, —
on voulait les ouvrir pour vous en montrer le contenu... mais
n ne les ouvre pas toujours ; — tout cela éveille dans l'esprit de
nfant ce goût pour le romanesque, si fort chez l'homme que
uvent il dramatise sa propre existence, s'apitoye sur son malheur
s'exalte dans ses mérites, au point de perdre les proportions de
utes choses et de se croire le point central de la création.
— Qu'y a-t-il dans celle-là, Mademoiselle? Et dans celle-ci?
— Il ne faut pas être indiscrète, Marcelle. Je veux bien te le
re, mais c'est mal de le demander.
Confuse, l'enfant baissa la tête, demandant tout bas pardon.
ais relevant les yeux, elle vit une boite longue, en carton brun,
rdée de papier vert.
— Celle-là, je la connais, dit elle. C'est là dedans que Mme Fa
ot avait mis tous mes papiers qui venaient de maman.
— C'est vrai, dit Mlle Hermine, pensive. Elle est à toi, cette
ite. Nous n'en regarderons pas le contenu maintenant, parce
e tu es encore trop petite; mais s'il m'arrivait malheur...
L'enfant la regarda avec des yeux étonnés.

— Oui, ma mignonne, s'il m'arrivait malheur, tu te la feraï donner par Rose..., ou par tout autre...

Mlle Hermine hésitait, elle cherchait un moyen de mettre l'abri des mains indifférentes, ce trésor, le seul bien de l'enfa perdue. Elle prit une plume et écrivit en grosses lettres, sur le ca ton de la boîte : *Ceci appartient à Marcelle Monfort.*

— Tu vois, dit-elle, ton nom est dessus, tu la réclamerais.

Marcelle était restée silencieuse, grave, auprès du tiroir ouver

— Un malheur. Mademoiselle Hermine? Quel malheur pou rait vous arriver?

— Je puis mourir, répondit la vieille demoiselle avec douceu Mais j'espère que cela n'arrivera pas avant que tu sois tout à fa grande et en état de te suffire toi-même.

Elle remit la boîte dans le tiroir, puis en ouvrit une autr Marcelle, immobile, ne témoigna aucune curiosité, ce qui étonn son amie. Elle la regarda attentivement, et soudain, des cils bais sés tomba une larme brillante, puis une autre.

— Qu'as-tu? dit la vieille fille troublée.

— Ah! Mademoiselle, ne mourez pas! je vous aime tant s'écria Marcelle, qui se jeta à son cou, sans plus retenir ses pleurs

— Je tâcherai, fit Mlle Hermine en souriant.

Elle serra l'enfant contre sa poitrine, et par-dessus sa tê inclinée essuya une larme qui pointait sous ses paupières.

Au bout d'un instant, elle envoya la petite fille jouer dans jardin, et finit son rangement toute seule. Quand ce fut termin elle resta longtemps pensive, puis allant à son secrétaire, el compta la somme qu'elle possédait encore, et qui devait lui suffi jusqu'au moment prochain de toucher ses revenus.

Après avoir fait mentalement quelques calculs, elle prit pl sieurs pièces d'or et les mit, soigneusement enveloppées, dans boîte qui portait le nom de Marcelle.

— Il faut faire des économies; si j'allais la laisser sans re sources! Je verrai mon notaire, car il faut tout prévoir.

Sans doute, il faut tout prévoir, et l'on a toujours l'intention voir son notaire, mais le plus souvent on se borne à l'intentio Aussi Mlle Hermine n'alla t elle point voir son notaire. D'ailleur elle était encore jeune et se portait très bien. Cinquante deux a ne sont pas un âge à vous faire sérieusement penser à la mort.

(*A suivre.*) Henry Gréville.

DES ALPES AU NIGER[1]

SOUVENIRS D'UN MARSOUIN

Faut-il retracer son portrait?

Contentons-nous d'une simple esquisse, d'un *état signalétique*, omme on dit au régiment. Ceux qui l'ont approché n'auront pas e peine à le reconnaître. Ceux qui ne l'ont point connu verront evivre un type bien militaire et bien français :

Vingt-deux ans; ancien lauréat du grand concours; ancien ève de Saint-Cyr, de la promotion de Châlons; désigné, sur sa emande, pour l'infanterie de marine.

Au physique, taillé en hercule : les épaules larges, la taille élé- ante et bien prise, le corps souple et musculeux. Les camarades isent de lui qu'il est fort comme un Turc, agile comme un écureuil courageux comme un lion.

La physionomie, — ce miroir de l'âme, — est ouverte, franche, écidée. Du groupe des *grands sympathiques*, de ces mortels rtunés qui, sans effort et sans diplomatie, par une sorte d'aiman tion, attirent à eux tous les cœurs. Le regard vif, clair, brillant, ahit une âme résolue. Les cheveux bruns sont coupés ras sur le ont. La moustache est conquérante. Au-dessous des lèvres fines quelque peu dédaigneuses, un menton volontaire. Les oreilles détachent hardiment de l'ovale régulier du visage.

La tenue, sans recherche, est toujours d'une correction achevée. ien du snob ni du petit monsieur au monocle fixé dans l'arcade urcilière; mais une distinction simple, naturelle, aisée, de celles ıxquelles on ne se trompe pas et qui font dire au passant, le ujet observé fût il en civil : « Celui là est un officier de bonne mille, qui sort de l'Ecole... »

(1) Au moment où l'arrivée du commandant Marchand à Fashoda appelle attention sur ces intrépides soldats qui, au prix de mille sacrifices et, uvent, de leur vie même, se font les pionniers de la civilisation, nous oyons intéressant de publier les premières pages du très passionnant urnal de route d'un officier mort sur la terre d'Afrique, il y a quelques nées, et présenté d'une façon des plus captivantes, par M. Descostes, us le titre ci-dessus.

Un type non banal, à coup sûr : harmonieux assemblage d'élé gance et de force, de goûts mondains et de virilité, de gaiet exubérante et de mélancolie douce, de poésie et de sens pratiqu de joie de vivre et d'aspirations vagues, inquiètes vers les vast horizons et la grande vie d'aventures.

Une nature dévorante, inassouvissable, visiblement à l'étro entre les quatre murs d'une caserne, ambitieuse de sensatior nouvelles, brûlant de se dépenser, de s'exposer, de se distingu et d'en découdre où l'on voudra, avec n'importe qui, noirs, jaun ou blancs, — jaunes et noirs, à défaut de blancs, — pourvu qu ce soit avec des ennemis de la France.

Bref, un mousquetaire réapparaissant soudain au seuil d vingtième siècle : robuste comme un chêne, alerte, éveillé, friar de la lame; bon camarade, ayant le cœur sur la main et toujou prêt à rendre service; dans le monde, cavalier séduisant, danse intrépide, conducteur de cotillons irrésistible; dans le service, p bénisseur ni courtisan : avec cela officier instruit, sérieux, connai sant à fond son métier, un *bûcheur*, à hauteur, comme on dit au r giment, de tous les travaux, de toutes les audaces, de tous les sport

Tel était le jeune sous-lieutenant qui, en 1890, tenait garnis à Toulon, au 4e régiment de ces *marsouins* légendaires, les *alpi* de la mer, les *vitriers* des colonies.

Anthelme était né en 1868, au pied des Alpes, d'une race soldats, d'une de ces familles chez lesquelles le courage, l'esp militaire, l'amour du danger se transmettent avec le sang.

L'un de ses grands-oncles fut le général Mollard, le héros San Martino, un type de bravoure aveugle et de fidélité cheval resque. A l'annexion de 1860, le général, qui était d'origi savoyarde et avait fait toute sa carrière dans l'armée sarde, sui le sort de sa terre natale. Comme don de joyeux avènement, l'E pereur le nomma sénateur et se l'attacha comme aide de cam Son nom rappelle l'une des illustrations militaires les plus pu d'un pays qui en compte tant et qui donna, au commencement siècle, à la France les Desaix, les Curial, les Decoux, les Dupas

Comme son grand-oncle, Anthelme voulait être soldat. Il av deux ans quand la patrie fut envahie : il poussa comme u plante vigoureuse, au milieu de ces douloureux souvenirs. L'ima des grands devoirs, des muettes espérances s'incrustait, chaq jour, plus nette et plus impérieuse, dans son cœur de Français

Enfant, le portrait en pied du général, appendu dans le salon famille, hantait déjà ses rêves. Il se voyait, lui aussi, avec un ge ruban rouge en sautoir, des épaulettes à gros grains, la poi-ne constellée de croix et de médailles à ne savoir où les placer tes, s'entremêlant, se heurtant dans un glorieux cliquetis ; nd-croix de la Légion d'honneur, des Saint-Maurice et Lazare de la Couronne d'Italie, médailles de la valeur militaire, de imée et d'Italie, pour ne parler que de celles gagnées sur le mp de bataille... Les autres, celles récoltées à la cour, le vieux errier les négligeait comme des hochets de la vanité.

Le petit-neveu avait l'ambition de marcher sur ses traces et de rocher avant vingt-cinq ans un petit bout de ruban rouge.

C'était son roman, à lui. A l'école, tout fier dans sa première otte, il ne savait que jouer au soldat. Au collège, il excellait ns les combats à boules de neige, à tous les exercices du corps, mnase, escrime, jeu de barres, équitation, partout où il fallait ployer de l'audace et de l'adresse. Chef de camp, il ramenait les sitants à l'assaut, tournait, enveloppait l'ennemi et finalement ntait sur la position à conquérir le fanion du vainqueur.

De lui aussi, dans un milieu plus modeste, l'on aurait pu dire qu'un maître écrivait récemment d'un glorieux soldat :

— Il se grisait au récit des batailles. Il aimait à en mettre en ion les épisodes, à feindre les résistances désespérées ou les aques héroïques. Il s'élançait à l'assaut de forteresses impro-ées ou défendait le drapeau qui flottait à leur sommet et sa ne imagination parait de grandeur et de poésie les simulacres popées guerrières.

Vainqueur, Anthelme l'était sur toute la ligne, non seulement x jeux olympiques de la récréation, mais en classe où il acca-rait régulièrement tous les prix. Sciences ou lettres, cela lui était différent. Il mordait à tout avec le même appétit, *potassait* avec même ardeur qu'au jeu et remportait partout les mêmes succès. « *Tu Marcellus eris!* » aurait pu lui dire son professeur de torique, sans prétendre à la divination d'un liseur de pensées. lui-là, l'armée le veut, elle l'aura.

Saint-Cyr lui ouvrit ses portes toutes grandes et le rendit, ranti bon teint, à l'infanterie de marine. Un beau jour que celui il étrenna « cet uniforme si passionnément souhaité de sous-utenant » !.. Enfin, il appartenait tout entier à la France, prêt à donner sa vie, à lui sacrifier ce qu'il avait de plus cher au monde.

Ce qu'il avait de plus cher au monde ?... Certes, les sain affections ne manquaient pas à Anthelme et, en dépit de son te pérament essentiellement militaire, quelle infinie douceur éprouvait à se retrouver aux vacances, aux congés périodiqu sous les grands ombrages de Pégy, la propriété paternelle s'épanouit à mi-colline, sur l'un des versants de la plus gracie des vallées de Savoie !

Quelle volupté d'artiste à gravir, un matin de septembre, lever du soleil, la colline aux flancs de laquelle la maison adossée et à laisser son regard vagabonder sur cet horizon légè ment elliptique où la lumière d'Italie semble inonder les ombra de l'Oberland !

Le bassin de l'Albanais est à nos pieds : vaste enceinte de c lines ondulées, verdoyantes et largement espacées, qui s'étag les unes derrière les autres et fuient dans toutes les directi avec une harmonie de contours inimitable. Au dessus, l'en drement lointain et plus sévère des montagnes. Au levant, aperçoit la crête de celles qui dominent le lac d'Annecy : le P meland, la Tournette, et plus en avant, la trouée des Bauges et masse rectiligne du Semnoz.

. . . . . .

Le lit encaissé du Chéran, la rivière aux paillettes d'or, ge la plaine, immense tapis de moquette fleurie. Là s'épanouiss les produits bigarrés de toutes les cultures : c'est le grenier de Savoie.

. . . . . .

Au nord, la colline de Sales baigne son pied cambré dans eaux argentées de la rivière. La petite ville de Rumilly étale ruche de maisons blanches et le dôme de son clocher étincela elle semble émerger d'une ceinture de feuillages. Plus haut, regard découvre les collines d'Hauteville et de Versonnex; sur ligne extrême, le Credo, sentinelle avancée du Jura, vient, dans derniers retranchements, donner l'accolade à la chaîne des Alp

Et, après avoir ainsi vagabondé, quel plaisir de rentrer au log

La villa, coquette et gracieuse, est contemporaine d'Antheln elle a été bâtie, dans le goût moderne, sur les murs d'enceinte la vieille maison. Un vaste jardin, clos de murs, s'étend au deva Quelques corbeilles de fleurs, entretenues avec un soin jalo sourient au visiteur, à l'entrée; puis, au delà, bien vite, c l'utile qui s'épanouit sous les arbres fruitiers de superbe ven

les espaliers impeccables, une pépinière de plants de vigne et des treilles, formant portique, admirablement taillées, émondées, et pliant à l'automne sous le poids des grappes.

A l'intérieur de la maison, une famille patriarcale. Le père, beau vieillard, de haute stature, droit, élancé comme un jeune homme, porte allègrement ses quatre-vingts ans sonnés. Magistrat durant un demi-siècle, il a honoré l'hermine et exercé les fonctions présidentielles dans une grande cour avec autant de science que d'intégrité.

Il se repose aujourd'hui, dans sa tranquille demeure, entouré de l'affection d'une épouse et d'une fille tendres et dévouées, suivant de loin la carrière de ses fils dont deux sont à l'armée, dont l'autre appartient à la magistrature et y continue les traditions paternelles. Mais il se repose en travaillant : œuvre de compilateur et de jurisconsulte, labeur de viticulteur et de jardinier; toujours la plume ou le sécateur à la main, l'esprit et le corps sans cesse en mouvement.

. . . . . .

Les bâtiments rustiques s'élèvent à quelque distance, au delà du clos, au centre d'un joli domaine.

Là, les grands bœufs, *Zhouli*, *Fromé*, creusent placidement le sillon sous l'aiguillon fraternel du *bori*, leur compagnon de peine. Vaches et génisses paissent dans la prairie sous la garde de la bergère qui tricote son bas, assise sur une motte de terre, à l'ombre d'un pommier.

. . . . . .

Ailleurs, filles et garçons travaillent ensemble au tabac; les feuilles, soigneusement triées, sont déposées avec des égards infinis sur la *cage* à laquelle est attelé le cheval de la ferme et, quand la cargaison est complète, le petit valet l'emmène jusqu'au *séchoir*, à l'extrémité de la cour.

. . . . . .

Ruche humaine où chacun a sa tâche, son rôle, sa part de peine et de bonheur modeste, sa place à la longue table : d'un appétit aiguisé par l'air de la montagne, tous ces braves gens y viennent le soir manger en commun le pain bis et la soupe fumante préparée par la ménagère, avant de réciter la prière et d'aller *se dormir* sur la paille qui leur sert de couchette.

Et c'est ainsi tous les jours de l'année, sauf en hiver, où l'on travaille à l'intérieur, et en été, le dimanche et les jours de fête.

Chacun, ces jours-là, revêt ses plus beaux atours. On dévale par les sentiers fleuris jusqu'à l'église.

Le président y a son banc, fidèlement occupé, de même que chaque famille. Pas un, même parmi les hommes, ne manque à l'appel. Le fermier chante au lutrin. La fermière donne à son tour le pain bénit. Tout ce monde, priant Dieu avec la foi naïve du montagnard, accepte sans murmure le rude labeur de la semaine, savourant d'avance les douceurs du saint jour de repos.

Et dans le calme des soirs d'été, se répondant les unes aux autres à travers la campagne endormie, les voix robustes de jeunes gens et les fraîches voix de jeunes filles chantent sur un mode lent mélancolique, presque religieux, les couplets du poète national :

O ! qu'damo vi dièh la campagnè,
Quan l'séloèh coush'è qu' la nè gagnè
L'bovi què rvin lo satisfèh
D'sè vagnè
Et l'barzhih qu'ramèn'a-r-on mouéh
L'tropéh (1) !

Le troupeau est rentré à la ferme.

C'est à qui s'empressera poutraire les vaches, écrémer le lait et battre le beurre.

Anthelme avait grandi au milieu de ces êtres, et vécu de leur vie ; il les aimait, il enviait parfois leur humeur égale et leur philosophie sereine. S'il n'eût été soldat, il eût voulu être paysan.

Devenu jeune homme, lancé dans le tourbillon de la vie militaire, saint-cyrien au képi bleu de ciel, puis officier à la tunique bleu de roi, il retrouvait à Pégy les douces impressions des premières années. Sa mère adorée était toute fière, le dimanche, de s'en aller à la grand'messe au bras de *son lieutenant*, à travers les paysans et les paysannes en habits de fête, se le montrant du doigt, avec une sympathie curieuse, et chuchotant d'un air d'intelligence, tout en ébauchant un salut respectueux... Et puis ce

(1) Oh ! que j'aime à voir dans la campagne
Quand le soleil se couche et que la nuit gagne
Le bouvier qui revient tout satisfait
De ses semailles
Et le berger qui ramène en un mas
Le troupeau !

ient les frères, la sœur, le beau-frère, les neveux, les parents, es amis, la famille enfin, le pays, ce petit coin de terre dont chaun emporte l'image dans son cœur et qui y tient plus de place ue le monde ; les horizons aimés dont on connait les moindres ndulations, les fantaisies, les caprices et les infinies métamorhoses sous les jeux de lumière du soleil et de la brume, ces deux nerveilleux coloristes des paysages alpins...

La douce vie, après les grandes manœuvres, en août, en sepembre, quand la chasse est ouverte ! Départ matinal, au petit jour, n guêtres, le fusil sur l'épaule, les chiens, courant en avant arde ; ascension lente le long des pentes rapides de Saint Gerhain et de la Chambotte ; descente au fond du ravin ; halte au ied de la tour de Cessens, sur les bords du ruisseau cascadant ans son lit de pierres polies ; rêverie au poste, sur un tapis de yclamens, à l'ombre des châtaigniers touffus ; puis hallali joyeux es chiens au lancer...

Vite, vite, aux armes ! La meute se rapproche, les aboiements e font plus précipités, plus haletants... Enfin, le lièvre est là, il éboule au fond de la clairière... En joue ! Feu !... Un de plus ans le carnier de l'heureux chasseur.

Civets et pâtés de gibier foisonnent sur la table paternelle : et a vieille Louise, à l'office, bénit l'adresse de M. Anthelme. Quand est à la maison, le boucher peut se mettre en grève, et la viande oûte aujourd'hui si cher, alors qu'autrefois on l'avait à si bon narché !...

C'était aussi, pour varier les menus et suivant les jours, la hasse en grandes bottes, dans les marais giboyeux d'Albens, les nassacres de rois des cailles, des bécassines et de matras ; les longs t plantureux repas arrosés des dernières bouteilles survivantes es vieux crus savoyards, du temps où cette peste de phylloxéra 'avait pas encore réduit les vignerons à la misère...

Puis les réunions joyeuses de l'automne, les camarades amenés ar un bon vent ; les promenades en caravane sur les sommets voiins, les gais propos, les récits d'aventure au collège, à l'école, au ;giment, l'histoire des farces au pion, des brimades au conscrit et e l'obésité croissante du gros major ; charme des soirées pas louues, car on se couche tôt à la campagne. La neuvième heure sonait d'ordinaire l'extinction des feux, et l'on s'endormait bien vite, 'un sommei' de plomb, pour recommencer le lendemain.

Comme il eût fait bon vivre et mourir là !... Vivre de la vie tran-

quille et sans secousses, mourir d'une mort douce comme un déclin de soleil aux soirs d'automne, puis être enseveli au tombeau de famille, à l'ombre du clocher et de la croix !

Mais allez parler de cela à un soldat qui a le diable au corps et pour qui le métier prime tout !... La hantise du Niger l'emportait chez lui sur la fascination des Alpes natales...

Aussi, revenu à Toulon, Anthelme piétinait-il sur place, navré comme une recrue à ses premiers exercices, et furieux, ne décolérant pas quand, de la rade, il voyait s'éloigner, bondés d'heureux *lascars* plus favorisés que lui, les transports chauffant, qui pour la Tunisie, qui pour le Tonkin, qui pour le Sénégal...

Ne pourrait-il donc jamais sortir de ce trou où il essayait de s'étourdir pour tromper son ennui ? Ces immensités bleues sont si attrayantes ! Et puis, au delà, bien loin, que n'y avait-il pas ? Des pays nouveaux, l'inconnu, le désert, des forêts vierges, la *brousse*, des noirs hideux... et la gloire rayonnante ! La mort ? Est-ce qu'on y pense à vingt ans ?... Eh bien ! oui, même la mort, s'il plait à Dieu, pourvu que ce soit, non pas dans un lit d'hôpital, ni sur un bûcher de sauvages, mais d'une balle, en plein cœur, à la tête de ses *marsouins* et face à l'ennemi.

Anthelme en eut-il le secret pressentiment lorsque, le 20 août 1890, il reçut la bonne, la grande nouvelle ?... Enfin la mauvaise fortune était conjurée. Il venait d'être désigné pour le Soudan. Le rêve allait devenir une réalité.

L'ordre de départ est arrivé : sa lettre de service l'appelle au commandement du cercle de Bamako, sur le Niger.

F. Descostes.

LE CAPITAINE SANS-FAÇON [1]

(Suite)

UN COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE POLICE

M. le commissaire général Rolland de Bussy était un personnage peu connu du vulgaire, mais ayant beau renom parmi les familiers de la Police : on le disait la créature choyée du ministre duc de Rovigo.

Sa fortune politique était récente. Longtemps Fouché l'avait laissé croupir dans les bas-fonds de ses bureaux, réservant, sans doute, sa faveur à d'anciens copains, prêtres ou moines défroqués comme lui. N'ayant donc jamais été majoré, minoré, même tonsuré, Rolland de Bussy demeura longtemps petit gratte-papier subalterne.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre.

En ces jours là, humble de cœur, il ne s'appelait que M. Rolland tout court.

Mais, dès son arrivée au ministère, Rovigo tirait de l'ombre cet obscur commis, pour le produire en pleine clarté. Peut être l'ancien colonel des gendarmes d'élite, l'exécuteur des haines consulaires, l'homme du fossé de Vincennes, avait-il pratiqué ce Rolland et eu l'occasion de l'apprécier?... Quoi qu'il en soit, son avancement dès lors avait été rapide.

En 1810, nous le trouvons déjà l'un des quatre « directeurs chefs des bureaux de MM. les conseillers d'État et maitres des requêtes chargés des arrondissements de la police générale de l'Empire ». Sous les ordres du comte Réal, un de ceux qu'avait éclaboussés le sang du duc d'Enghien, il expérimente ses facultés policières et se fait la main sur 38 départements de la vieille France et 13 de la France nouvelle... En si délicate fonction, Rolland avait donné des gages d'une incontestable souplesse; prouvant à son ministre qu'il connaissait et les choses et les hommes, — bien que, par métier, des choses il ne connût que les malfaçons, et des hommes que les vices. En outre, il avait du style. Ses mémoires étaient corrects, élégants, incisifs ; de sa plume coulait une aimable prose rhétoricienne que parfois n'eût pas désavouée le comte de Fontanes lui-même. Dans ses rapports, Rolland possédait le bel art du sous-entendu et du mot incident détruisant la phrase principale : un membre de l'Institut (deuxième classe) — ci-devant Académie française — aurait dit, parlant de cet habile, qu'il savait mordre dans un baiser et tuer par une caresse.

En 1811, le sous-ordre était devenu chef de service. Son protecteur Savary en avait fait un des vingt-deux commissaires généraux de la police impériale, — lui donnant ainsi l'habit brodé, le chapeau à plumes, la sentinelle à sa porte, le papier à lettre orné de l'entête et de la vignette, la correspondance directe avec le ministre, parfois avec l'Empereur : bref, toutes les joies, tous les orgueils, toutes les voluptés du fonctionnaire français. En même temps, il l'envoyait à Flessingue. Alors, se sentant désormais un personnage, et pour se hausser au niveau de ses destinées, le petit M. Rolland avait pris nom : Rolland de Bussy.

C'était pourtant une maussade résidence, Flessingue, tout enveloppée des eaux noirâtres de l'Escaut, tout enfoncée dans les boues de Walcheren, tout embrumée des vapeurs de l'océan, toute puante l'été, de fièvres paludéennes, toute grelottante, l'hiver, sous les

rafales de neige que le vent d'Islande amène en tourbillons. Oui, mais quel poste de confiance ! Que de marchandises anglaises à brûler ! de journaux mal pensants et de libelles à saisir ! de gens suspects à mettre au secret ! de populations entières à surveiller A surveiller le Belge sans cesse en contrebande et les Hollandais toujours en révolte ; — à surveiller tant de bourgmestres, tant d'échevins bataves, recéleurs des sucres, des cotonnades et des factums de la perfide Albion ; — à surveiller les juges de paix, les conseillers de préfecture, les sous-préfets et le préfet lui-même, tous Hollandais. Et quel poste d'honneur !... Sous son commandement, M. le commissaire général a quatre commissaires spéciaux, dont trois auditeurs au Conseil d'État, des fils de comtes et des barons de l'Empire, aimables jeunes gens se façonnant au gouvernement des hommes en étudiant leurs turpitudes.

Et, depuis deux années, Rolland de Bussy occupait sa résidence, — quelque lourde maison bleue et rose, — brûlant les marchandises, emprisonnant les personnes, quand, vers les derniers jours de janvier 1813, une dépêche de son ministre l'appela en hâte au quai Voltaire : il accourut.

A Paris, Rolland trouva le duc de Rovigo soucieux. La lutte ténébreuse et pleine de perfidies engagée depuis longtemps entre le ministre de la Guerre et le ministre de la Police était, à ce moment, des plus vives. Chaque matin le duc de Feltre assaillait l'Empereur d'insinuations muettes ; le ministre de l'Intérieur jouait, à présent, sa partie, et les dépêches effarées du préfet de la Sarthe, les désolants rapports du colonel Cavalier étaient mis sous les yeux de Napoléon... Napoléon lisait et se montrait perplexe. Le duc de Rovigo regardait le visage du Maître, et devenait inquiet... Toutefois, sa première stupeur passée, Savary avait relevé la tête ; maintenant il acceptait la lutte, prêt à frapper avec toute la dextérité d'un homme de police et toute la brutalité d'un colonel de gendarmes,

Le protégé Rolland fut donc amoureusement accueilli par le protecteur. Rovigo lui confia les grands et les petits secrets de son âme. En même temps, il lui donnait de mystérieuses instructions ; toutes se pouvaient résumer en une formule : « Sauvez-moi ! »

PREMIERS HAUTS FAITS DU COMMISSAIRE ROLLAND DE BUSSY

Depuis bientôt cinq jours qu'il parcourait le Maine, M. le commissaire Rolland de Bussy n'avait certes point perdu son temps.

Tout d'abord, il avait dénoncé...

Dénoncé les fonctionnaires relevant du ministère de l'Intérieur :

Le préfet baron Auvray, « un homme trop préoccupé de plaisirs, de chevaux, de femmes et de jeu; sans énergie, insouciant, oubliant ses administrés et les laissant languir dans l'ignorance » ;

Le secrétaire général du préfet de la Sarthe, Rast Desarmands, « un sous ordre d'une faiblesse et d'une incapacité reconnues, auquel un préfet raisonnable aurait craint d'abandonner le soin de sa préfecture » ;

Les divers sous-préfets du département de la Sarthe ;

Le préfet baron Harmand, « âme honnête et pure, mais par trop candide, sans activité, sans pénétration, sans génie créateur et réparateur, dont les moyens et l'intellect étaient en une trop sensible décadence » ;

Le secrétaire général du préfet de la Mayenne, Levasseur, « image trop parfaite de son préfet » ;

Les divers sous-préfets du département de la Mayenne...

Dénoncé les fonctionnaires relevant du ministère des Finances : les inspecteurs des forêts ; les directeurs des droits réunis...

Dénoncé les fonctionnaires relevant du ministère de la Justice :

Présidents ; procureurs impériaux, juges de tribunaux et juges de paix...

Dénoncé les fonctionnaires relevant du ministère des Cultes :

L'évêque de Pidoll, « un pauvre vieillard sans prestige dans son diocèse et sans autorité sur ses diocésains, pasteur abandonnant le gouvernement de ses ouailles et le soin de leur salut à des subalternes » ;

Ses vicaires généraux, un sieur Duperrier et un sieur de Bourgneuf, « des prêtres rusés, peu sûrs, trop connus par de déplorables antécédents et une immixtion active dans nos troubles civils »...

Dénoncé surtout les fonctionnaires relevant du ministère de la Guerre :

Le capitaine de gendarmerie commandant la compagnie de la Sarthe, Philipon, « beaucoup trop âgé pour être un guerrier sérieux, absolument insuffisant, incapable désormais de faire le bien ».

Le capitaine commandant la gendarmerie de la Mayenne, Durocher-Lapérigne, « un être nul, aimant avec incontinence le plaisir de la table et surtout l'argent. »

Et, pour clore sa formidable délation, M. le commissaire général déclarait que le « brigandage » avait une cause unique : « l'imprévoyance, la faiblesse, l'inertie, l'imbécillité des autorités civiles et militaires ».

Ces rapports devaient être déposés dans le cabinet de l'Empereur.

Ces rapports accusateurs, rédigés d'une plume élégante et en un style tout aimable, devaient être, chaque matin, négligemment déposés par le duc de Rovigo dans le cabinet de l'Empereur.

Cette première satisfaction accordée à sa conscience, Rolland de Bussy s'était alors occupé de se faire une conviction ; partant, un système :

Il n'y avait pas de chouans.

Non, il n'y avait pas de chouans... Dès une seconde visite, M. le commissaire démontra péremptoirement cette vérité au baron Henry. « Que voulait dire chouans ? — Royalistes. — Royalistes ? — Partisans des ci-devant rois. — Or, était-il admissible

qu'après treize années du gouvernement de Napoléon le Grand, on pût encore découvrir en France quelques partisans des ci devant rois?... Evidemment, non. Autant eût valu dire qu'aux jours fortunés de Trajan, le peuple de Rome gardait souvenance des vieux Tarquins!...

Le général Henry hochait la tête; même il crut devoir émettre d'irréfutables objections :

— Quoi! ce ne sont pas des chouans, les bandits qui depuis un mois m'ont abattu tant de gendarmes?

— Non.

— Les brigands qui m'ont assassiné le lieutenant Lacroix?

— Non.

Les mandrins qui portent du ruban blanc à leurs chapeaux et des cœurs de drap rouge sur leurs vestes?

— Non... Mon cher baron, reprit le commissaire, souriant et familier... avez-vous étudié la théologie?

Ce fut au tour du « cher baron » de répondre : Non.

— La symbolique chrétienne?

— Non.

— Les prophètes, les Pères et les Mystiques?

— Non!... sacrebleu, non!...

— Alors vous ne connaissez pas ce texte de Salomon : « Tu es belle et tu es blanche, ma grande amie; ma colombe, il n'est pas de tache en toi. » Non, sans doute?... Et cette vision fameuse de Marie Alacoque : « Le voilà, ce cœur qui a tant aimé les hommes... » Non, encore?... Tant pis!... Salomon et Marie Alacoque vous auraient donné le sens précis de ces rubans à couleur blanche, comme de ces cœurs écarlates, dont l'audacieuse exhibition trouble la sérénité de votre âme... Je l'affirme : Messieurs les gendarmes, vous faites ici fausse route... Oh, je ne formule aucune critique : un guerrier n'est point un lévite, et nos lauriers de victoire ne sauraient pousser à l'ombre des cloîtres... Mais quelle erreur est la vôtre! Vous poursuivez des chouans, et il n'en existe pas! Ou plutôt il n'y a que des sectaires : votre *Sans-Façon* doit être le pape de la Petite-Église!...

— La Petite-Église!...

Je vous dirai, mon général, quelle est sa doctrine... Toutefois, sachez le bien, il nous la faut convertir :... elle dépare l'harmonie religieuse de l'Univers français.

— Convertir? Eh bien, on convertira, Monsieur le commissaire.

Quelle était donc cette *Petite-Église* dont M. Rolland de Bussy, homme beau parleur et docte en symbolique, venait de constater l'existence ?

LA PETITE-ÉGLISE

Le nom de *Petite-Église* n'était qu'un sobriquet populaire : ses adeptes l'appelaient orgueilleusement « l'Église ». A les croire, elle seule en France possédait le triple caractère d'*Antiquité*, de *Sainteté* et d'*Apostolicité :* hors d'elle, point de salut, car tout n'était ailleurs que simonie et que schisme.

Mais, en dépit de ses hautaines prétentions, l'origine de cette *Petite-Église* était récente. Elle ne remontait qu'aux premières années du Consulat et, logiquement, on aurait dû nommer *anti-concordataire*, une aussi bizarre communion de catholiques français, en révolte ouverte et contre la France et contre le catholicisme lui-même.

Un rapide exposé de la théologie de ces curieux sectaires me paraît indispensable à l'intelligence des pages qui vont suivre.

On sait quel déchirement douloureux se produisit dans l'Église de France, dès les premiers jours de la Révolution.

La loi sur la Constitution civile du clergé (10 juillet 1790) avait prétendu créer une Église nationale, à peu près affranchie de la suprématie romaine, et sous la dépendance du pouvoir séculier. Cette loi, fort imparfaite, résumé de théories parlementaires et œuvre de vieilles haines jansénistes, froissa bien des consciences. Toutefois, soit conviction religieuse, soit abnégation patriotique, beaucoup de prêtres s'y soumirent et jurèrent obéissance à la Constitution civile. Mais d'autres, et ceux-ci plus nombreux, refusèrent avec hauteur de prêter serment à ce qu'ils appelaient l'acte d'hérésie et de schisme. De son côté le pape intervint et enjoignit la résistance. On put voir alors le clergé de France divisé en deux communions rivales : les *assermentés* et les *insermentés*.

Le prêtre assermenté, — « le jureur », — seul ministre reconnu du culte catholique, s'empara des édifices religieux, et recevant un traitement de l'État, devint ainsi fonctionnaire de la Nation.

Quand au prêtre insermenté, — le « réfractaire », — chassé du temple comme de la cure, il fut désormais réduit à vivre d'aumônes et à cacher son Dieu en des sanctuaires clandestins. Mais

la dévotion des fidèles s'agenouilla devant ce prêtre, et sa messe dite à la dérobée attira les adorateurs, tandis que les cathédrales devenaient, chaque jour, plus désertes.

« Bénis Dieu ; tu vas revoir ton garçon. »

A la croix d'or d'un clergé trop soumis, la conscience catholique préférait la croix de bois d'un clergé en révolte, — la croix qu'avait portée, salut du monde, cet autre révolté contre la Loi, Jésus de Nazareth.

Bientôt, l'existence des insermentés devint lamentable, et la

persécution les assaillit avec fureur. Presque tous les évêques avaient fui ; mais, mieux pénétrés de leur devoir, nombre de simples prêtres étaient restés à leur poste de combat. Plus d'un, en ces jours d'atroces misères, courba la tête sous le couteau de la guillotine ; plus d'un aussi, poussé vers les pontons de l'île d'Aix, mourut, rongé par la pourriture, dans les fonds de cale des vaisseaux *le Washington* et *les Deux-Associés*. D'autres encore se jetèrent hardiment parmi les « Gris » du Bocage ou les chouans du Bas-Maine, et, sans scrupule, firent le coup de feu sur le « patriote ».

Monsieur le commissaire cherchait, cherchait...

Après le 18 brumaire, cette « abomination » prit fin.

On vit le réfractaire rentrer dans sa paroisse : son rival, le jureur, persécuté lui-même, de par la déesse Raison, l'y avait déjà précédé. Mais lui, se tenait humble et silencieux comme accablé sous le fardeau de son mauvais serment ; tandis que l'autre levait la tête, et, farouche, brûlé d'une sainte ferveur de haine, faisait un pompeux étalage de son martyre. « Enfin, le jour de Dieu va donc se lever, disait-il : le juste recevra sa récompense et le méchant subira sa peine ! » Or, le juste, c'était celui qui depuis dix ans portait la croix du Divin Maître et souffrait sa passion. Le méchant c'était le rival, simoniaque et lâche, plus pervers mille fois que le vol

tairien ou que l'athée blasphémateurs... Et, durant deux années, ces prêtres se regardèrent ainsi, face à face.

Hélas! ce jour de Dieu ne se leva jamais : le Concordat de 1801 fut pour l'insermenté une amère désillusion.

De par l'impérieux désir du consul Bonaparte, l'épiscopat de France dut être entièrement renouvelé. Le pape, après quelque résistance, avait consenti, et par un bref, exigé de tous les évêques de l'ancienne France une renonciation à leurs sièges. Mais plusieurs de ces fugitifs refusèrent de se démettre. Successeurs des Apôtres, ils prétendirent donner une leçon de droit canonique au successeur de l'Apôtre Pierre. « Non! lui dirent-ils, tu ne peux nous frapper, nous qui n'avons pas démérité de Jésus-Christ. Que l'Église se rassemble en un Concile et qu'elle nous dépose!... » Étrange inconséquence! Naguère encore, ils détestaient comme hérétique la théorie de la Constituante, et maintenant ils invoquaient ces mêmes doctrines gallicanes par eux honnies et condamnées.

Inutiles doléances! Le consul Bonaparte se piquait peu de théologie; il n'aimait point les « clabaudeurs », et, sans regrets, le pape déposa des protestataires entachés de gallicanisme. Dès l'année 1803, les diocèses de France étaient pourvus de prélats nouveaux.

Alors, presque partout le bas clergé se résigna; de gré ou de force, jureurs et insermentés firent la paix, émargèrent au budget des Cultes et devinrent *Concordataires*.

Pourtant, il se rencontra quelques résistances. Dans plusieurs provinces, en Bretagne, en Anjou, dans le Maine, certains prêtres voulurent tenter une rébellion sainte. Ceux-là étaient tous des insermentés fanatiques, anciens aumôniers de chouans ou prisonniers meurtris par les menottes de la Convention; ayant souffert beaucoup, mais beaucoup espéré de leurs souffrances. Mécontents de l'évêque impérial, ils crièrent à l'intrus et déclarèrent que leur seul pasteur serait l'évêque du Roi.

Ils se formèrent aussitôt en sociétés secrètes. Autour d'eux se groupèrent d'assez nombreux partisans, amateurs de messes clandestines et de prêches séditieux : des hommes, des femmes surtout — consciences dupées par leurs scrupules, âmes enthousiastes se livrant avec volupté à l'attrait du mystère, du danger, du martyre.

La *Petite-Église* était née.

Ce n'était point, toutefois, pour le seul amour de la théologie, que le closier breton ou le bordier manceau bravait le gendarme et entretenait le « bon prêtre ».

Fort ingénieux, le « bon prêtre » savait parler à ce simple, suivant la simplesse de son intelligence, de ses préjugés et de ses passions. Il lui prêchait la haine de l'Empire et la révolte contre l'Empereur. Plus d'impôts à Napoléon, le voleur des biens de l'Église; plus de soldats pour cet exterminateur de la créature humaine!

Le service militaire, surtout, était l'objet de furibondes attaques.

Le soir d'un tirage au sort, le « bon prêtre » se glissait, mystérieux, dans la guinguette où les conscrits se saoulaient lamentablement : « Malheur à toi, Jacques, si tu consens à manier le fusil destiné à frapper ton frère!... Perdition pour ton âme, Jean, si tu vas te ranger parmi les suppôts de l'Antéchrist! — L'Antéchrist? — Oui, la « Bête » prédite par les prophètes, « l'Homme pâle », Bonaparte!... » Et, la conscience bouleversée, sa raison en délire, le conscrit s'enfuyait dans les bois. On citait d'effroyables exemples de ténacité chez les sectaires de la *Petite-Église*. Un de leurs gars était resté pendant cinq ans, enterré au fond d'un jardin, dans un tonneau, sous un amas de broussailles, supportant avec délices les morsures de l'hiver et les brûlures de l'été : il était mort, mais, du moins, avait sauvé son âme. Les cas de mutilés volontaires étaient nombreux. Qu'importait la perte d'un membre! Plaies glorieuses, stigmates héroïques, au grand jour du Jugement c'était à votre signe que Dieu reconnaitrait les siens!...

Souvent encore, le « bon prêtre » faisait visite à la closerie où, soucieux et courbé, se tenait quelque vieux paysan. « Tu es bien âgé, pauvre homme, et pourtant on a osé prendre ton garçon. — Hélas! doux Jésus! — Bénis Dieu : tu vas le revoir. Demain, il sera près de toi; par mon ordre, il a déserté. » Et le déserteur accourait, venu d'une garnison d'Espagne ou d'un camp aux bords du Niémen : lui aussi avait voulu sauver son âme.

Et les forêts du Bas-Maine se remplissaient de conscrits réfractaires, et, chaque jour, pénétrant dans le taillis, le ministre de la *Petite-Église* apportait à ses chers vagabonds la Parole qui apaise la faim, qui étanche la soif. Vêtu de l'habit campagnard, ayant dépouillé la soutane qu'il déclarait une livrée désormais infamante, aisément il dépistait la police.

Mais ces prêtres ne pouvaient suffire à l'œuvre de leur haine : ils étaient si peu nombreux. « O Seigneur, quelle épreuve! Où trouver dans cette France schismatique, parmi tant d'intrus et tant de simoniaques, l'évêque digne d'imposer les mains à un laïque, de le consacrer à ton service, d'en faire le sanctificateur des âmes, le pasteur de tes brebis?... » Et Dieu, en tels moments de détresse, n'avait pas abandonné son Église.

Un prophète venait de surgir dans le Maine, — un tout jeune enfant, visité comme jadis le petit Samuel par l'esprit de Jéhovah. On le promenait dans les assemblées des fidèles, et soudain, tombant en extase, Élie voyait, et du doigt montrait celui qui avait le signe : « Lève-toi donc, ô fort devant l'Éternel! » Alors, Gédéon se levait : le peuple d'un village avait son chef; une tribu d'Israël, son juge.

Bientôt, ce chef, ce juge laïque exerça sur Israël plus de pouvoir que le prêtre lui-même.

C'était lui qui baptisait le nouveau-né dans l'eau courante du ruisseau ; lui qui passait la bague nuptiale au doigt des fiancés, recevait leur serment d'amour et leur promesse d'un saint mariage ; lui qui s'installait dans la maison du malade pour en écarter la Bête malfaisante rôdant devant la porte — le curé concordataire ; lui qui jetait sur le trépassé une poignée de cette terre bénite, gardée et transmise comme le plus précieux des joyaux.

C'était lui encore qui, dans les jours de solennités chrétiennes, convoquait sa tribu d'Israël et présidait à la fête du Très-Haut... Étranges réunions, tenues dans quelque grange isolée, souvent aussi dans la brande, au plus impénétrable de la forêt. On assemblait trois pierres, et sur l'autel informe on plaçait une hostie, — non de celles où s'était incarné le Diable, sous l'incantation sacrilège du concordaire, — mais le corps et le sang véritables du seul vrai Dieu. Puis, la messe commençait : messe bizarre, dont l'officiant ne pouvait célébrer le mystère, car il n'était pas ordonné prêtre ; messe qu'il récitait humblement, l'humble laïque. Tout à coup, sa voix résonnait dans le vaste silence : impérieuse, stridente, elle lançait l'anathème : « Malheur à toi, Achab ; à toi, Néron, malheur : malheur à toi, Napoléon!... » A genoux dans la bruyère, égrenant son chapelet, le paysan écoutait avec épouvante : « Malheur! » psalmodiaient ses lèvres en un sourd murmure. « Malheur! » répercutait l'écho du bois profond... Et souvent aussi, passant sur

ı forêt, le vent de bise jetait sa plainte douloureuse. — semblant nir la grande voix de Dieu à ces clameurs de malédiction pous-ées par les hommes.

Telle était, en 1813, cette *Petite-Eglise* du Bas-Maine, « secte de ınatiques de la pire espèce, écrivait le duc de Rovigo, ennemie e Dieu et de l'Empereur... » Une séquelle d'hérésiarques, avait it également M. le commissaire général de Police; osant déparer harmonie religieuse de l'univers français !

On allait donc la convertir.

LE MULET DU ROI PHILIPPE

Convertir! opération aisée, affirmait le missionnaire. Toute onversion est une violence accomplie par la grâce , mais il fallait éterminer cette grâce, efficace ou simplement suffisante, et avec e vieil homme pétrir un homme nouveau. Le sang allait couler, eut-être ; hélas ! à qui la faute ?

Oui, à qui la faute, si dans l'un des cent douze diocèses de la Grande Nation, sous l'œil complaisant de l'évêque, un troupeau 'imbéciles avait sa boite à Perrette et sa vache à Colas ?... Au ıinistre des Cultes ou bien au ministre de la Police ?

A qui la faute, encore, si toute une armée de gendarmes se tré ıoussait depuis un mois, sans réussir à mettre les menottes à un eul de ces odieux schismatiques ?... Au ministre de la Guerre ou ien au ministre de la Police ?... Ah! ah ! ces messieurs des Cul-es et ces messieurs de la Guerre montraient tant d'impuissance!... Eh bien, on allait voir à l'œuvre un fonctionnaire de la Police. L'Empereur et Roi jugerait.

« Il jugera, farceur ! » grommelait, incrédule et goguenard, le énéral Henry. En attendant, sacrebleu! le général réclamait ses roupes.

M. le commissaire avait son plan qu'il exposa bientôt à « son her baron » :

— Tous les jours, lui disait il, vous demandez avec instance 'envoi de vos régiments et de vos escadrons ; vous rêvez d'accom-plir quelques nouvelles *dragonnades*. C'est une erreur : on ne con-ertit pas sérieusement à coups de fusil... Moi, j'ai un autre sys-ème, un bon vieux système, — infaillible: le mulet du roi Phi ippe...Vous connaissez le mulet du roi Philippe ?... Que si ! mon

général, vous connaissez !... Philippe... le père d'Alexandre Grand, cet autre Napoléon...

— Moins grand que l'Empereur, Monsieur le commissaire !

— Beaucoup moins grand, mon général !...

— Ce Philippe avait coutume de dire qu'il n'est point de ville bien gardée où ne se puisse introduire un mulet chargé d'argent. Vous comprenez ?

— Hum !... Lorsque j'étais au siège de Gênes, où nous n'avion à manger que le cuir de nos bottes, certes un petit mulet eût é le bienvenu. Je doute cependant qu'il aurait pu séduire un se guerrier de nos demi-brigades !

— L'honneur des Léonidas français, mon général ! Mais ce pacants du Bas-Maine ne sont pas comme vous d'incorruptible Spartiates... Or, mon mulet, mes drachmes et mes statères, c'e un fourgon de la poste qui m'arrive, rempli de pièces de ce sous... Je corromps.

Et il corrompait. Il avait composé des affiches, vraiment, in primées sur papier officiel, timbrées d'un aigle brandissant foudre, et rédigées en une prose persuasive :

Cinq cents francs de récompense à qui fournirait des renseign ments sur les sectaires de la *Petite Eglise ;*

Cinq mille à qui livrerait un de leurs chefs.

Vers les derniers jours du mois de février, ces pancartes s'ét laient, affriolantes, sur les murs des mairies et des églises. To aussitôt, ce fut une jolie rumeur dans les closeries et les villag des Deux-Maines.

« Eh ! eh ! cent gros écus ! Un biau denier, ma fi ! Avec cin cents francs, on fait son falot à la foire ; on peut acheter sa vach du Cotentin ou sa jument du Perche... Avec cinq mille, jarnigué on a la vache et le veau, le poulain et la poulinière ! »

Donc, les délations arrivaient par paquets de lettres, en tou styles comme en toute orthographe : la conscience villageoise s'ét lait bien à nu sous les yeux de M. le Commissaire général. On s dénonçait entre ennemis, entre amis, entre voisins, entre parents Rolland de Bussy prenait les noms et enlevait les gens.

Bientôt, la prison du Mans fut bondée de suspects ; on rempl alors les trois étages du donjon de Sillé ; on empila dans les vieille geôles du château de Laval.

« Mon Dieu, je sais bien, écrivait négligemment M. le Commi saire, beaucoup de ces gens-là sont innocents ; mais si nou

les faisions élargir, nous affaiblirions une terreur salutaire. »

Evidemment, la conversion commençait. Et pourtant, toujours absence complète de renseignements sur *Sans-Façon*.

M. Rolland de Bussy enrageait. Couché sur ses rapports, tout enveloppé de ses dossiers, il se livrait à de curieuses inductions.

Sans-Façon! Quel personnage fallait-il voir en toi ?... Une femme ? comme semblait le croire le général Henry. Non : idée de gendarme, — de l'imagination et pas de bon sens ! A sérieuse affaire, sérieuse logique. *Sans-Façon* devait être un homme : de la *Petite Eglise*, évidemment. Oui, mais quel diable d'homme !... Les premiers signalements montraient, dans la forêt de Sillé, un *Sans-Façon*, de taille moyenne... Près de Torcé, le *Sans-Façon* qui avait surgi sous le clair de lune était, au dire des gendarmes survivants, un fort gaillard, un colosse... Au combat de Vilant, dans les lueurs de l'incendie, incarnation d'un troisième *Sans-Façon*, nabot de tournure chétive... Et toujours, toujours l'étonnant costume d'opéra buffa : le manteau vert brodé d'argent et le chapeau à panache... Bah ! effet de la nuit ; mirage de la peur ! Ces divers *Sans-Façon* étaient bien le même... Quant aux déclarations de l'adjoint Bouhours, quel fatras ! Il a vu des femmes, celui là, il a entendu des messes,—ce dernier détail de la plus haute importance ! —mais il n'a jamais aperçu *Sans-Façon*... Jamais ?... Si !... l'homme jeune encore, à la face entièrement rasée, aux longs cheveux rejetés en arrière, le paysan à veste grise qui ne dit pas la messe et qui fait le prône : le *Juge*... Quelle tournure de prêtre sans soutane ! quelle tête de curé sans calotte !... Quoi ! un curé battant l'estrade et tirant le coup de fusil ?... Pourquoi non ? Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : le sage Voltaire les connaissait si bien !... N'avait-on point le souvenir, récent encore, d'un M. *Sans-Rémission*, d'un M. *Oremus*, de vingt autres lévites qui avaient chouanné dans les chemins creux du Bocage ? Et même à l'heure présente, dans les domaines de Sa Majesté Joseph-Napoléon, roi des Espagnes, combien de ces mandrilles parmi les guérillas !... un curé Mérino, par exemple, toujours costumé en miquelet, maniant l'escopette et torturant nos blessés... Oui, l'homme au manteau vert, — le chef, le Sans-Façon, était un prêtre... Il fallait que ce fût un prêtre ! »

Et M. le Commissaire cherchait, cherchait...

(*A suivre.*) Gilbert Augustin Thierry.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Gilbert AUGUSTIN-THIERRY. . *Le Capitaine Sans-Façon*. . 376, 465, 493, 625

A. CHENEVIÈRE. . . . . *L'Indulgente*. . 5, 129, 199, 261

Henry GRÉVILLE. . . . . *Perdue*. 351, 409, 545, 594

GYP. . . . . *Totote*. 321, 433, 519, 574

André THEURIET . . . . . *Le Refuge*. 68

CONTES, RÉCITS ET NOUVELLES

Jean AICARD. . . . . *Mensonge de Chien*. 396

Gaston BERGERET. . . . . *Trois mois de Pouvoir*. . 161, 304

Paul MARGUERITTE. . . . . *Après le Divorce*. 344

Charles MONTAGNE. . . . . *La Légende de la Femme sans cœur*. 29, 109

Paul VIGNÉ D'OCTON. . . . . *Les Noces du Sergent*. 81

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Colonel FIX . . . . *Souvenirs d'un Officier d'État-Major* 49, 88, 185, 241

VARIÉTÉS

M. ANCEL. . . . . *Le Singe domestique*. 561

Jean CARMANT. . . . . *Le Couronnement d'une Reine*. . 299

— — *Le Reportage aux États-Unis*. . 401

François DESCOSTES. . . . . *Des Alpes au Niger*. 617

Paul EUDEL. . . . . *Le Truquage de l'Orfèvrerie*. . . 481

FANTAISIE HUMORISTIQUE

Jules RENARD. . . . . *L'Invité Sylla*. 460

PENSÉES ET MAXIMES

Louis DEPRET. . . . . *Notes et Impressions*. 395

POÉSIES

Théodore de BANVILLE. . . . *Saisons*. 259

Charles GRANDMOUGIN. . . . *Le Christ à Guillaume II* . . . 543

Armand SILVESTRE. . . . . *Matins d'Automne*. 373

THIÉBAULT-SISSON. . . . . « *Sic vos non vobis* ». 183

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., [illegible], r. de Vaugirard, Paris.

AP
20
L4
sér.3
t.7

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY